



.2817 Mas.

28 APR 19

9. JUN 1969

~~-2.11.1971~~

U.L. -50EC79

EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY



30150

007767384

ser. 15.1

HISTOIRE DES LES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE

DEPUIS LA MORT DE L'EMPEREUR ANASTASE
JUSQU'A LA RÉCONCILIATION DES ÉGLISES JACOBITES
(518-616)

PAR

Jean MASPERO

ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES
ANCIEN MEMBRE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

OUVRAGE REVU ET PUBLIÉ APRÈS LA MORT DE L'AUTEUR

PAR

Le R. Ad. FORTESCUE D.D., D.Ph. ET

Gaston WIET

RECTEUR DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE
DE S^t HUGH LETCHWORTH (HERTS)

ANCIEN MEMBRE DE L'INST. D'ARCH. ORIENT
M. DE CONF. A L'UNIVERSITÉ DE LYON



237

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION
3, QUAI MALAQUAIS

1923

Tous droits réservés.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORE CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION

5, Quai Malaquais, 5 — PARIS

Téléph. Gobelins 28-20

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SECTION DES SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOGIQUES

LISTE DES FASCICULES PARUS

De l'origine (1869) à 1923

(Les prix sont majorés de 50 % jusqu'au fascicule 212).

1. La stratification du langage, par Max Müller, traduit par M. Havet. — La chronologie dans la formation des langues indo-germaniques, par George Curtius, trad. par M. Bergaigne. (Épuisé.) 10 fr.
2. Etudes sur les Pagi de la Gaule, par Auguste Longnon. 1^{re} partie : L'astenois, le Boulonnais et le Ternois. Avec 2 cartes. (Épuisé.) 20 fr.
3. Notes critiques sur Colluthus, par Edouard Tournier. 6 fr.
4. Nouvel essai sur la formation du pluriel brisé en arabe, par Stanislas Guyard. (Épuisé.)
5. Anciens glossaires romans, corrigés et expliqués, par Frédéric Diez. Trad. par Alf. Bauer. 4 fr. 75
6. Des formes de la conjugaison en égyptien antique, en démotique et en copte, par G. Maspero. (Épuisé.) 20 fr.
7. La vie de saint Alexis. Poème du XI^e siècle, et renouvellements des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, publiés avec préface, variantes, notes et glossaire par Gaston Paris et L. Pannier. (Épuisé.)
8. Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne, par Gabriel Monod et par les membres de la Conférence d'histoire. 1^{re} partie. Introduction. Grégoire de Tours, Marius d'Avenches, par Gabriel Monod. 6 fr.
9. Le Bhāmini-Vilāsa. Recueil de sentences du pandit Djagannātha. Texte sanscrit publié pour la première fois en entier avec une traduction et des notes par Abel Bergaigne. 12 fr.
10. Exercices critiques de la conférence de philologie grecque (1^{er} août 1872-1^{er} août 1875). Recueillis et rédigés par E. Tournier. 10 fr.
11. Etudes sur les Pagi de la Gaule, par Auguste Longnon. 2^e partie : Les Pagi du diocèse de Reims. Avec 4 cartes. 7 fr. 50
12. Du genre épistolaire chez les anciens Égyptiens de l'époque pharaonique, par G. Maspero. (Épuisé.)
13. La procédure de la Lex Salica. — Etude sur le droit Frank. — La *fidejussio* dans le droit Frank. — Les *Sacebarons*. — La *Glosse malbergique*. — *Barbarus*, etc. — *Tacit.* Germ. c. 13. Par R. Sohm, traduit et annoté par Marcel Thévenin. 7 fr.
14. Itinéraire des Dix-mille. Etude topographique, par Félix Robiou. Avec 3 cartes. (Épuisé.)
15. Etude sur Plinie le Jeune, par Th. Mommsen, traduit par C. Morel. (Épuisé.)
16. Du C dans les langues romanes, par Charles Joret. 12 fr.
17. Cicéron. *Epistolæ ad Familiares*. Notice sur un manuscrit du XI^e siècle, par Charles Thurot, membre de l'Institut. 3 fr.
18. Etude sur les Comtes et Vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000, par Robert de Lasteyrie. 5 fr.
19. Traité de la formation des mots composés dans la langue française, par Arsène Darmesteter. Deuxième édition, revue, corrigée et en partie refondue. 12 fr.
20. Quintilien. *Institution oratoire*, collation d'un manuscrit du X^e siècle, par Emile Chatelain et Jules Le Coultre. 4 fr.
21. Hymne à Ammon-Ra des papyrus égyptiens du musée de Boulaq, traduit et commenté par Eugène Grébaut. 22 fr.
22. Pleurs de Philippe, poème en vers politiques de Philippe le Solitaire, publié dans le texte pour la première fois d'après six mss. de la Bibl. nat., par l'abbé Emmanuel Auvray. 3 fr. 75.
23. Haurvatāt et Ameretāt. Essai sur la mythologie de l'Avesta, par James Darmesteter. 4 fr.
24. Précis de la déclinaison latine, par M. François Bücheler, traduit de l'allemand par L. Havet, enrichi d'additions communiquées par l'auteur, avec une préface du traducteur. (Épuisé.)
25. Anis el-Ochchâq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté, par Cheret Eddin Rāni, traduit du persan et annoté par Clément Huart. 5 fr. 50.
26. Des Tables Eugubines. Texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique, par Michel Bréal. Accompagné d'un album in-fol. de 13 pl. 30 fr.
27. Questions homériques. I. Fragments de mythologie pélasgique conservés dans l'*Illiade*. — II. Géographie de l'Asie-Mineure au temps de la guerre de Troie. — III. Institutions et coutumes de la Grèce, aux temps héroïques, comparées à celles des divers peuples aryens, par Félix Robiou. Avec 3 cartes. 6 fr.
28. Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud. 1^{re} partie. 9 fr.
29. Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire, par James Darmesteter. (Épuisé. Il reste quelques exemplaires sur papier fort.) 25 fr.
30. Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, par C. R. Lepsius, trad. par W. Berend, avec des additions de l'auteur, accompagné de 2 pl. Volume in-4. 12 fr.
31. Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au XIV^e siècle, par A. Giry. 20 fr.
32. Essai sur le règne de Trajan, par C. de la Berge. 12 fr.

HISTOIRE
DES
PATRIARCHES D'ALEXANDRIE

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT TRENTE-SEPTIÈME FASCICULE

HISTOIRE DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE

DEPUIS LA MORT DE L'EMPEREUR ANASTASE
JUSQU'A LA RÉCONCILIATION DES ÉGLISES JACOBITES
(518-616)

PAR

JEAN MASPERO

OUVRAGE REVU ET PUBLIÉ APRÈS LA MORT DE L'AUTEUR

PAR

LE R. Ad. FORTESCUE D.D., D.Ph. ET

Gaston WIET

RECTEUR DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE
DE S^t HUGH LETCHWORTH (HERTS)

ANCIEN MEMBRE DE L'INST. D'ARCH. ORIENT.
M. DE CONF. A L'UNIVERSITÉ DE LYON



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1923

Tous droits réservés.

HISTOIRE DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE

DEPUIS LA MORT DE L'EMPEREUR ANASTASE
JUSQU'A LA RÉCONCILIATION DES ÉGLISES JACOBITES
(518-616)

PAR

Jean MASPERO

ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES
ANCIEN MEMBRE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

OUVRAGE REVU ET PUBLIÉ APRÈS LA MORT DE L'AUTEUR

PAR

Le R. Ad. FORTESCUE D.D., D.Ph. ET

Gaston WIET

RECTEUR DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE
DE S^t HUGH LETCHWORTH (HERTS)

ANCIEN MEMBRE DE L'INST. D'ARCH. ORIENT.
M. DE CONF. A L'UNIVERSITÉ DE LYON



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1923

Tous droits réservés.

EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY

WITHDRAWN



PRÉFACE

Un ouvrage posthume ne peut paraître sans préface. Celui qui l'édite doit aux lecteurs des renseignements précis sur l'état du manuscrit laissé par l'auteur, et il est tenu de faire à chacun des collaborateurs la part qui lui revient. L'éditeur, dans le cas présent, est l'École des hautes études qui, pour la seconde fois, accueille dans sa *Bibliothèque* un ouvrage de JEAN MASPERO. Je représente ici cette École, où je l'ai connu et me suis lié d'amitié avec lui. Son souvenir me rendra mon devoir facile : je sais en effet combien il était juste et comment il témoignait sa reconnaissance à ceux qui l'aidaient dans ses travaux ou le soutenaient dans ses projets.

*
* *

Si GASTON MASPERO avait survécu plus longtemps à son fils, il se fût réservé le soin et l'honneur de présenter ce livre au public. Dès le lendemain de la mort de Jean (17 février 1913), il avait décidé de publier l'œuvre entreprise par ce fils dont il savait si bien qu'il ferait honneur à son nom, et presque aussitôt il s'était mis au travail avec cette résolution ferme et cette méthode sûre qu'il apportait en toute chose. Il acheva ainsi le *Catalogue des papyrus byzantins du Caire*, en tête duquel il eut le courage d'écrire cette émouvante Introduction qui renferme la biographie trop courte et la bibliographie déjà longue de Jean ¹. Il avait fait appel à ma bonne volonté et je m'étais

1. Le tome III et dernier a paru en 1916. L'introduction de Gaston Maspero porte la date du 2 novembre 1913. Il faut ajouter à la biographie la

chargé de rédiger une grande partie de l'Index qui clôt ces trois gros volumes.

Sans perdre de temps il s'attaqua à l'œuvre maîtresse de Jean, à cette *Histoire des patriarches d'Alexandrie* qui devait être sa thèse de doctorat. Que de fois, dans son cabinet de Secrétaire perpétuel qu'il allait occuper si peu de temps ¹, et surtout à la Bibliothèque de l'Institut, l'ai-je vu penché sur le précieux manuscrit, d'une écriture si semblable à la sienne ! Sa tâche consistait, dans les premiers chapitres déjà recopiés par l'auteur, à vérifier les renvois, à compléter les notes souvent vides : tâche singulièrement difficile, nous l'entendrons dire plus loin aux collaborateurs qui allaient le remplacer et qui pourtant se trouvaient dans leur domaine propre.

Gaston Maspero devait tomber presque au début de la longue route qu'il s'était vaillamment imposée, à la fin du second chapitre, l'un des plus remarquables du livre : il est consacré au peuple égyptien et Jean s'efforce de retrouver dans les chrétiens des ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles certains traits qui caractérisaient déjà les anciens Égyptiens. Le coup qui emporta le père fut brutal et soudain : au moins savait-il, quand il nous fut enlevé, que son pieux effort serait continué, que ce travail de revision — de jour en jour plus difficile — serait repris, que le livre de Jean paraîtrait enfin.

Sa mémoire nous servit dès les premières démarches que je fis pour nous assurer un collaborateur vraiment compétent. J'avais l'appui précieux de M^{me} Gaston Maspero, doublement soucieuse d'une œuvre où se mêlaient en quelque sorte les visages de son fils et de son mari. Or, au Caire, dans les salons du Directeur des antiquités où fréquentaient tant de savants français et étrangers, on savait que

citation qui fut décernée à Jean trop tard pour que son père l'ait connue. On en trouvera le texte dans *Matériaux pour servir à la Géographie de l'Égypte*, 1^{re} série, 2^e fascicule, 1919, à la fin de l'Avant-propos.

1. Du 24 juillet 1914 au 30 juin 1916.

Jean Maspero, admirablement préparé par l'étude des papyrus byzantins et par ses fouilles de Baouît, avait entrepris une histoire des patriarches d'Alexandrie à partir du ^{vi}^e siècle. Au premier rang de ceux qui s'intéressaient à ce livre était un Anglais, M. Walter Crum, qui avait jadis suivi le cours d'égyptologie au Collège de France. Ses occupations personnelles (il était tout entier à la rédaction d'un dictionnaire copte) ne lui permettaient pas de se charger de la revision du manuscrit de Jean, mais il nous nomma un de ses compatriotes, en qui il avait toute confiance, l'abbé Adrian Fortescue. Les négociations furent menées par M. W. Crum, et l'alliance bientôt conclue entre l'abbé Fortescue, M^{me} Maspero et moi. Le succès nous était désormais assuré : le manuscrit fut envoyé à Letchworth (Herts) au mois de mars 1920.

*
* *

Que contenait ce manuscrit de 444 feuillets quand l'abbé FORTESCUE en prit livraison ? C'était en somme une histoire détaillée du patriarcat d'Alexandrie, c'est-à-dire de l'Égypte chrétienne, au ^{vi}^e siècle. Après un exposé de l'hérésie monophysite et une peinture du peuple égyptien des ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles, le récit commence en 518, à la mort de l'empereur Anastase. L'auteur a sans doute choisi cette date parce qu'elle correspond à peu près à l'époque où les monophysites sont définitivement séparés de l'Église catholique. Ce n'est en effet qu'à partir du patriarche melkite Paul I^{er} de Tabennisi (538-539) que nous trouvons deux séries de patriarches rivaux, melkites et coptes : jusque-là, il n'y avait eu qu'un patriarche sur le trône d'Alexandrie, tantôt un catholique, tantôt un hérétique. Le récit prend fin à la réconciliation des patriarches monophysites d'Alexandrie et d'Antioche, en 616 ¹, mais il est certain que l'auteur se pro-

1. En réalité, le manuscrit finit avec une discussion sur la date de l'*Hodégos* d'Anastase le Sinaïte (622).

posait de le poursuivre jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Arabes en 641. Ses notes, ses titres et projets de chapitres le prouvent à l'évidence, mais toute cette partie du manuscrit est franchement inutilisable et a été laissée de côté. Nous avons donc limité le titre à ce que renferme en réalité le livre : *Histoire des patriarches d'Alexandrie depuis la mort de l'empereur Anastase jusqu'à la réconciliation des églises jacobites* (518-616). Telle est la matière des dix chapitres qui sont à proprement parler l'œuvre de Jean Maspero.

Ces dix chapitres, le lecteur se gardera de les considérer comme complets et achevés. A part les deux premiers qui étaient pourvus de leur titre et que Gaston Maspero avait soigneusement revus, n'y laissant à compléter qu'un petit nombre de références, les autres n'ont été ni révisés ni mis au point par l'auteur : ici et là il y avait une lacune dans le récit, presque partout ni l'orthographe des noms propres ni les dates n'étaient unifiées de manière à obtenir une concordance parfaite entre les différents chapitres.

Comment l'abbé Fortescue a-t-il donc compris sa tâche et quelle est sa part dans ce livre ? Sa part est double : 1^o, il a vérifié et complété toutes les citations, sauf pour les articles parus dans les revues françaises et pour les manuscrits de la Bibliothèque nationale ; — 2^o il a, sous forme de notes, ou dans le texte ou dans les appendices, inséré un nombre appréciable d'additions.

Ce sont les citations qui lui ont pris le plus de temps et donné le plus de mal. Il m'écrivait loyalement qu'il croyait avoir retrouvé à peu près toutes les références, mais qu'il n'était pas absolument sûr d'avoir toujours cité l'auteur et l'endroit que Jean avait en vue. Toutes les fois qu'il a éprouvé un doute, il a poussé le scrupule jusqu'à mettre entre crochets les indications destinées à compléter la note, voulant dire par là qu'il en était seul responsable et non l'auteur. Encore une fois tout ce travail, qui l'a plus d'une fois obligé à se rendre à Londres et qui lui a imposé une

longue correspondance, lui a pris un temps infini. Il tient à remercier deux de ses compatriotes qui lui sont venus généreusement en aide dans plusieurs passages où il désespérait d'arriver à un résultat : MM. W. Crum pour les sources coptes, E. W. Brooks pour les sources syriaques.

En second lieu, l'abbé Fortescue a fait un assez grand nombre d'additions. Dans le texte, il a ajouté soit des titres ou des dates qui manquaient, soit quelques lignes pour faire un raccord. Il a surtout ajouté des notes historiques, biographiques ou géographiques; d'autres sont destinées à éclaircir quelque point de théologie ou de philosophie. Sur ces derniers problèmes, si délicats dans l'histoire des doctrines monophysites, qui ont donné naissance à tant de sectes et de contradictions, il s'est parfois permis de n'être pas d'accord avec Jean. Il n'avait pas à s'en excuser : Jean tout le premier eût avidement recueilli l'avis d'un docteur en théologie (DD.) aussi éprouvé que l'abbé, aussi versé dans l'histoire des « *lesser Churches* ». Aussi bien toutes les additions sont-elles entre crochets et signées de ses deux initiales A. F. Enfin il a enrichi l'ouvrage d'appendices qui seront les bienvenus : Chronologie des patriarches d'Alexandrie (App. I), Chronologie de 500 à 650 (App. II), Bibliographie, qui renferme quelques renseignements sommaires sur les sources.

De ce travail considérable, le lecteur averti par les seuls signes typographiques saura se rendre compte ; mais, pour être pleinement juste envers ce collaborateur d'élite, il nous faut dire dans quel esprit il a accompli sa tâche, avec quelle ardeur et quelle allégresse il s'y est dévoué. Passionné pour l'Orient qu'il avait visité, attiré de bonne heure vers les églises orientales, leurs origines et leur histoire, trouvant dans le manuscrit de Jean Maspero une telle connaissance des sources qui lui étaient familières à lui-même et une telle richesse d'informations sur la naissance laborieuse de l'église monophysite, sur la Syrie religieuse aussi, l'abbé Fortescue avait vraiment considéré sa

collaboration comme un devoir de science et d'amitié ; car, généreux et enthousiaste, il s'était pris d'amitié pour Jean qu'il n'avait jamais connu. Nous-même nous ne devons jamais rencontrer ce bon ouvrier qui avait si vaillamment supporté le poids de la chaleur du jour, et c'est encore une fois à un mort que va l'hommage que nous lui rendons aujourd'hui. L'abbé Adrian Fortescue est décédé le 11 février 1923, à l'âge de 49 ans, après une carrière admirablement remplie. Qu'il fait bon relire, dans l'édition qu'il avait donnée en 1919 de *l'Imitation de Jésus-Christ*, le chapitre VI du livre II : de la joie d'une bonne conscience ! Notre témoignage reconnaissant s'ajoute à tous ceux qu'a suscités sa mort prématurée ¹. Esprit d'une rare élévation, savant et prêtre d'une singulière activité, artiste délicat, dessinateur, aquarelliste, enlumineur et musicien compositeur, il méritait plus que personne de voir son nom associé à celui de Jean Maspero sur la première page de ce livre. Adrian Fortescue et Jean Maspero avaient plus d'un don commun.

*
* *

En regard du nom d'Adrian Fortescue figure sur la couverture le nom d'un savant français, dont il me reste à dire le rôle. Ce n'est pas la première fois que le nom de M. GASTON WIET, aujourd'hui maître de conférences d'arabe et turc à l'Université de Lyon, se lit à côté de celui de Jean Maspero : on les trouve ensemble sur les deux premiers fascicules des *Matériaux pour servir à la Géographie de l'Égypte*. Le second a paru en 1919, et dans l'Avant-propos M. G. Wiet, rendant à son meilleur ami un juste et sobre hommage, rappelle que l'ouvrage était issu d'une

1. Cf. *A short Memoir of the Reverend Doctor Adrian Fortescue...*, Letchworth, juin 1923. La plaquette renferme à la fin une bibliographie très complète de l'œuvre de l'abbé Fortescue et aussi l'indication des ouvrages posthumes qui paraîtront par le soin de ses amis. On la trouvera à la Bibliothèque de l'Institut où elle rendra service aux travailleurs.

collaboration intime de plusieurs années, dont les premières se sont passées au Caire. Jean Maspero en effet avait vite compris l'importance des textes arabes relatifs aux premiers siècles de l'occupation musulmane, et M. G. Wiet était tout désigné pour l'entreprise commune qui, dans l'esprit de Jean, devait contribuer à la préparation de son *Histoire des patriarches*. M. G. Wiet a survécu à son ami et, lui gardant le plus fidèle dévouement, s'est mis à notre entière disposition pour la revision du manuscrit et des épreuves.

Son inlassable activité s'est exercée de trois manières, et mon cher collègue me permettra de dire brièvement les raisons de notre reconnaissance. Nous lui devons :

1° La vérification d'une partie des notes. L'abbé Fortescue lui avait abandonné toutes les citations empruntées aux revues françaises et aux manuscrits de la Bibliothèque nationale. Les citations arabes lui revenaient de droit, ainsi que l'unification de l'orthographe des noms propres ou des noms de lieu.

2° Des additions importantes, en ce qui concerne les sources arabes. Plusieurs de ses notes sont fondées sur des textes inédits qu'il a eu le mérite de retrouver et de mettre en valeur. Conformément à la règle adoptée, toutes ces additions sont entre crochets et signées de ses initiales G. W. Pour l'appendice III de *Catalogue patriarchal d'Aboul-Barakat ibn Koubr*, il s'était assuré la précieuse collaboration de Mgr Tisserant, Conservateur des manuscrits orientaux à la Bibliothèque Vaticane. L'*Index général*, qui compte près de quarante pages, est entièrement son œuvre.

M. G. Wiet, résidant à Lyon, a été l'agent de liaison entre Letchworth, où s'établissait le texte, Paris, qui faisait surtout fonction d'arbitre et Mâcon, où s'imprimait l'ouvrage. Cette partie de sa tâche était moins relevée que les autres, mais combien absorbante et nécessaire ! Nous lui savons un gré infini de s'en être chargé et de l'avoir menée à bonne fin. Du même coup, le lecteur comprendra les difficultés et les lenteurs de l'impression.

*
* *

S'il me fallait résumer d'un mot l'œuvre des trois collaborateurs principaux que je viens de nommer, je dirais simplement : ceci est un livre de bonne volonté. Pour mettre le manuscrit de Jean Maspero en état d'affronter l'impression et le grand jour de la publication, il s'est formé le plus naturellement du monde tout un faisceau de bonnes volontés : en France d'abord, à Paris, dans sa famille et à l'École des hautes études, et à Lyon, autre foyer du souvenir ; puis en Angleterre, à Letchworth où, par un effort amical de métempsycose, Adrian Fortescue a repensé pour ainsi dire et revécu l'œuvre de Jean, en même temps qu'il suscitait le bon vouloir des Brooks et des Crum. A tous nous disons cordialement merci, non sans exprimer encore une fois le regret qu'Adrian Fortescue ne soit plus là pour recueillir le témoignage public de notre reconnaissance.

Le livre sorti de ces efforts reste bien l'œuvre de Jean Maspero. Toutes les précautions ont été prises pour respecter la rédaction de l'auteur, pour ne pas courir le risque, en modifiant la forme, d'altérer la pensée. Nul ne s'est permis une retouche. L'auteur en eût fait plus d'une à coup sûr, « si — comme me l'écrivait l'abbé Fortescue — il n'avait été appelé à un destin plus glorieux ». L'abbé ajoutait dans la même lettre : « Quelque incomplet qu'il soit, le livre de M. Jean Maspero rendra de réels services. On n'avait pas encore, à notre connaissance, étudié avec un tel détail l'importante période de la formation de l'église monophysite en Égypte. On y trouvera aussi nombre d'informations sur la Syrie religieuse et sur les affaires de l'empire au sixième siècle. L'appréciation du caractère de chaque empereur est aussi à noter. Surtout on remarquera comment il travaille directement sur ses sources, évitant de répéter ce qui a été dit déjà suffisamment. » La simplicité de l'expression que je tiens à respecter — la lettre est

écrite en français — n'enlève rien à l'autorité du jugement. J'ajouterai seulement que ces études d'histoire religieuse orientale, qui sont très en faveur en Angleterre, sont nouvelles en France. Jean Maspero a dû frayer sa voie.

Bernard HAUSSOULLIER.

Saint-Prix (Seine-et-Oise),

20 août 1923.

CHAPITRE I

L'HÉRÉSIE DITE « MONOPHYSITE ».

Plus durable que l'arianisme, plus répandue que le nestorianisme, l'hérésie connue sous le nom de *monophysisme* a joué un rôle de premier ordre dans l'histoire de l'Empire et de l'Église d'Orient. Deux siècles de guerre civile, une irrévocable scission entre les Grecs et les deux principales races orientales de la *Romania*, les Égyptiens et les Syriens, tels furent les résultats de quelques paroles malheureuses échappées à Cyrille d'Alexandrie et commentées par ses successeurs. La grandeur de l'effet étonne quand on observe la petitesse de la cause : car jamais discussion théologique ne fut en elle-même plus déconcertante. Tout est obscurité dans la doctrine monophysite ; on ne lui connaît ni fondateur ni dogme précis, et elle donne l'impression d'avoir été bâtie un peu au hasard, dans l'unique but de justifier un schisme préexistant.

Personne, ni dans le parti catholique ni dans le parti adverse, n'a jamais pu désigner qui était l'auteur responsable. La foule accusait les Coptes du ^{vi} siècle et les Syriens d'être disciples d'Eutychès : c'était une erreur, car les « monophysites » reniaient celui-ci comme un dangereux hérétique. Vers 520, l'évêque Julien d'Halicarnasse, réfugié en Égypte, ayant commencé de prêcher une doctrine qui fut nommée « phantasiasme », se vit accuser par eux de « renouveler l'hérésie d'Eutychès »¹. En 532², au cours d'une conférence entre des évêques catholiques et des

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [189-191] 453-55. — L'auteur traduit *phantasiasme* par l'arabe التخييل, mais on trouve la transcription الفنتاسة dans le *Synaxaire* (P. O., XI, p. [789] 823).

2. [Lire 533. Il s'agit du Colloque entre catholiques et sévériens provoqué par Justinien à Constantinople, dont un évêque catholique, Innocent de Maronia, a fait la relation. Mansi, VIII, 817-834; Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, II, 1120-1125. — A. F.]

monophysites, à Constantinople, on demande à ces derniers ce qu'ils pensent d'Eutychès : « Que c'est un hérétique et l'un des principaux », répondent-ils sans hésiter¹. De même en 536, Anthime, patriarche monophysite de Constantinople, dit à son coreligionnaire Sévère d'Antioche : « Je n'ai pas reçu le concile de Chalcédoine quant à la définition de la foi, mais quant à l'excommunication de Nestorius et d'Eutychès.² » Les passages sont innombrables, tant dans la littérature syriaque que chez les écrivains coptes³. Les Coptes, de leur côté, prétendaient que leur foi était celle de Cyrille d'Alexandrie : mais l'Eglise catholique, qui avait canonisé Cyrille, ne reconnut jamais cette prétention, et lui opposait des passages où l'ancien pape d'Alexandrie se

1. MANSI, VIII, 818.

2. Mich. Syr., t. II, p. 195-196, d'après une vie de Sévère.

3. [En effet, le parti dit monophysite repoussa toujours le nom d'Eutychès. Zacharie le Scholastique l'appelle 'impie' (ܙܚܪܝܐ ܥܡܝܐ) dans sa *Vie de Sévère* (P. O., II, p. 105), 'den irrenden Eutyches', dans son *Hist. eccl.* (p. 192 ; cfr. p. *24, etc.). Sévère d'Achmouneïn le traite d'infidèle (الکافر), *Hist. Patr.*, I, p. [190] 454). Barhebræus parle de « sa fausse doctrine » (pp. 160-162). Ce fut le grand souci des monophysites d'excuser Dioscore I d'avoir reçu Eutychès en communion au second synode d'Éphèse en 448, « non pas comme pensant comme lui », dit Philoxène de Hiérapolis (*Lettre aux moines*, citée par Lebon, *Le monoph. sévérien*, p. 490). Sévère d'Antioche : « Dans la suite, voyant qu'Eutychès restait dans l'impiété, Dioscore dit qu'il était digne du feu et non seulement de l'anathème, comme le montrent les récits de cette Action qui eut lieu à Chalcédoine » (ib. p. 491). Il y avait bien un parti extrême, les vrais eutychiens, qui défendaient la doctrine de leur maître (qui n'était que la vieille hérésie apollinariste renouvelée : Harnack, *Dogmengesch.*, II, 378) ; mais la grande majorité des monophysites condamnait ceux-ci autant que les chalcédoniens. Quand Timothée Ælure fut entré en rapport avec un eutychien, le peuple d'Alexandrie le força d'anathématiser Eutychès (Zach., *Hist. eccl.*, p. 67). Sévère d'Antioche réfute également les hérésies d'Eutychès, d'Apollinaire et de Nestorius (sa *Vie* par Zach., P. O., II, p. 105 ; par Jean de Beith-Aphthonia, P. O., II, p. [150] 234). En somme « il est certain que les eutychiens, les partisans d'Eutychès, ne furent pas considérés comme orthodoxes par les chefs de la résistance au concile de Chalcédoine. Nous l'avons remarqué dans notre étude historique ; ils furent rejetés par Théodose de Jérusalem, par Pierre l'Ibérien, Timothée Ælure, Philoxène et Sévère ; tous les docteurs monophysites anathématisèrent Eutychès aussi bien que Nestorius » (J. Lebon, *op. cit.*, p. 492 ; voir tout le chap. iv, pp. 489-500). La formule qui résume les idées de ceux que l'on appelle le parti monophysite serait plutôt l'Hénotique de Zénon, en 482 ; condamnation de Nestorius et d'Eutychès, acceptation des douze chapitres de saint Cyrille, négation des deux natures après l'union (μία φύσις θεοῦ λόγου σεσαρκωμένη), refus d'accepter le concile de Chalcédoine. — A. F.].

prononçait nettement pour les deux natures, le *dyophysisme* ¹. Les noms variés qu'on donna aux hérétiques attestent l'incertitude de leur origine. On les appelait *Théodosiens*, et les uns dérivèrent ce nom de celui de l'empereur Théodose II, qui avait quelque temps protégé Eutychès ², quoiqu'il s'agisse plutôt du patriarche Théodose, qui dirigea l'Église égyptienne de 535 à 566 ³. D'autres les rattachaient à Dioscore, successeur de Cyrille à Alexandrie, et ils affirmaient que Dioscore s'était appelé Jacques avant son ordination ⁴, d'où l'appellation de *Jacobites* donnée à ses partisans ; en fait, Dioscore avait été un pur eutychien, et ce n'est pas lui qui fonda le monophysisme proprement dit. Enfin, on disait aussi « les Sévériens » ; et, en effet, Sévère, évêque d'Antioche au début du VI^e siècle, fut le véritable législateur ⁵ du monophysisme, mais il n'en est pas l'inventeur. Somme toute, la doctrine, succédané bâtarde de l'eutychianisme, est une sorte de produit anonyme élaboré obscurément par des théologiens inconnus de la fin du V^e siècle.

La même incertitude enveloppe le dogme. C'est un assemblage d'affirmations décousues, contradictoires, de théories orthodoxes affublées d'un masque eutychien ; et il ne semble pas qu'on ait jamais obtenu d'un des docteurs monophysites une réponse précise aux objections des contradicteurs. Dans toutes les conférences tentées en vue de la conciliation, les théologiens relevaient cette troublante inconséquence de leurs adversaires. « Si vous condamnez Eutychès, s'écriait un jour Hypatios, archevêque catholique de Tyr, comment justifiez-vous Dioscore et son concile,

1. [Εἰ γὰρ καὶ εἰς λέγοιτο πρὸς ἡμῶν ὁ μονογενὴς υἱὸς τοῦ θεοῦ σεσχωμένος καὶ ἐνανθρωπήσας, οὐ πέφυκε διὰ τοῦτο... οὔτε μὴν εἰς τὴν τῆς σαρκὸς φύσιν μεταπεφοίτηκεν ἢ τοῦ λόγου φύσις, ἀλλ' οὐδὲ ἡ τῆς σαρκὸς εἰς τὴν αὐτοῦ· ἀλλ' ἐν ιδιότητι τῇ κατὰ φύσιν ἐκατέρου μένοντός τε καὶ νοουμένου... Ep. XLVI (ad Succensum), 2. Cf. Ep. XXXIX (P. G., LXXVII) ; XLVI, 4; adv. Nestorium, I, 1 (P. G., LXXVI) — A.-F.]

2. Sévère d'Achmouneïn, *Refut. Eutychii* (P. O., III, p. [88] 208). Cf. Renaudot, *Hist. Patr. Alex.*, p. 142.

3. Presque tous sont d'accord sur cette dérivation : *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [204] 468 ; Jean de Nikiou, p. 514-516 ; S. Jean Damasc., *de Hær.*, 83 (P. G., XCIV, 743-753). Jean de Nikiou (p. 519) dit qu'Eutychès, « qui était alors patriarche de Constantinople, partageait, quant à la doctrine, les sentiments de Sévère et de Théodose ».

4. Maqrizi, *Ges. d. Copten*, p. 41 = *Khitat*, II, p. 489 ; Qalqachandi, XIII, p. 278.

5. Anast. Sin., *Hod.*, P. G., LXXXIX, p. 117 : ὁ νομοθέτης Σευήρος.

qui ont justifié Eutychès ¹? » Un poète du VII^e siècle comparait Sévère à un serpent, qui alternativement se contracte et se détend :

ἐκτείνεται μὲν καὶ πάλιν συστέλλεται ².

L'expression est jolie et fort juste. Les plus intelligents parmi les hérétiques apercevaient eux-mêmes le bien fondé de cette accusation, malgré leurs efforts pour se le dissimuler. Témoin ce curieux passage de Timothée Ælure, patriarche d'Alexandrie au V^e siècle, extrait d'une « Controverse avec Alexandre Kalonymos » qui est perdue : « Cyrille, l'évêque d'Alexandrie (considéré ici comme le père de la foi monophysite), développe en certains endroits la sage théorie orthodoxe, en d'autres, se contredisant lui-même, il réfute les premiers et soutient le contraire. Il pose qu'on doit dire qu'il y a une seule nature du Dieu Verbe, incarnée, puis il démolit son argumentation, et reconnaît deux natures dans le Christ ³. » Cette contradiction que l'auteur reproche à Cyrille, et que, d'après lui, Sévère d'Antioche aurait fait disparaître, le monophysisme, en réalité, la garda tout le long de son existence.

Examinons, en effet, la profession de foi monophysite, telle qu'elle se trouve exposée dans la lettre de Sévère d'Antioche à Anthime de Constantinople ⁴. Ce passage fondamental mérite d'être cité textuellement ; je supprime seulement les répétitions inutiles de l'original, qui est assez diffus : « Le Verbe et le Fils de Dieu (engendré) du Père, *consubstantiel à lui et à l'Esprit-Saint*, s'est incarné pour notre salut, dans un *corps consubstantiel à nous*, animé d'une *âme intelligente, sans changement*. . . Des deux natures, la divinité du Verbe et l'humanité qu'il a formée par l'Esprit-Saint de la Mère de Dieu, *parfaite et non amoindrie*, un *seul Emmanuel* est apparu, qui est le Christ. . . La personne unique et la nature du Verbe incarné ne se divisent pas en deux

1. MANSI, VIII, 849.

2. Georges Pisidès, *Contra Sev.*, P. G., XCII, v. 324.

3. Cité dans Leont. Byz., *Contra Monoph.*, P. G., t. LXXVI, p. 4850 : Κύριλλος ἐστὶν ὁ τῆς Ἀλεξανδρείας ἐπίσκοπος· οὗτος γὰρ διαφόρως τὸ σοφὸν τῆς ὀρθοδοξίας διακρυβίσας κήρυγμα, παλίμβολος φανεί, τὰναντία δογματίσας ἐλέγγεται· ἐπεὶ μίαν φύσιν τοῦ θεοῦ λόγου σαρκαρνωμένην χρὴ λέγειν ὑποθέμενος, ἀναλύει τὸ ὑπ' αὐτοῦ δογματισθὲν, καὶ δύο φύσεις ἐπὶ Χριστοῦ πρεσβεύων ἀλίσκεται. »

4. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 45 (tr. Ahrens et Krüger, pp. 194-193) ; Mich. Syr., II, p. 208-212.

natures après l'union. L'incarnation *n'a pas fait disparaître non plus la diversité intelligible des natures* qui ont concouru à l'union ineffable ; mais l'Incarnation est... *exempte de division et de confusion*. Il est semblable à nous, en tout, *excepté le seul péché*. » Si l'on compare ce *credo* avec celui que publia le concile de Chalcédoine ¹, l'objet d'abomination des Sévériens, on constatera que, pour le fond des idées, il n'y a pas la moindre différence : « L'on doit confesser *un seul* et même Jésus-Christ Notre Seigneur, le même parfait dans la divinité et *parfait dans l'humanité*, vraiment Dieu et vraiment homme, le même composé d'une *âme raisonnable et d'un corps, consubstantiel au Père selon la divinité et consubstantiel à nous selon l'humanité, en tout semblable à nous, excepté le péché* ;... *un seul et même* Jésus-Christ Fils unique, seigneur, en deux natures, *sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation, sans que l'union ôte la différence des natures*. »

Les deux morceaux sont identiques jusque dans les formules ; seule la conclusion diffère. Sévère reconnaît que deux natures ont concouru à former la personne du Christ ; qu'après l'incarnation la diversité de ces natures subsiste sans confusion. Et il tire de ces prémisses orthodoxes cette conclusion inattendue : on doit donc dire « une seule nature du Verbe incarné ». A cet illogisme il y avait des causes très diverses. Tout d'abord, il ne faut pas oublier que le monophysisme, historiquement au moins, a été surtout l'œuvre des Égyptiens. Or, pour les Égyptiens, toute parole de Cyrille, patriarche d'Alexandrie, était un oracle. D'Égypte, ce culte excessif se transmet à toutes les fractions du parti : l'auteur des *Anathématismes* est à chaque instant invoqué par les théologiens schismatiques ; c'est lui qui fournit à lui seul les trois quarts de leurs citations patristiques. « Les partisans de Sévère, écrit avec quelque irritation Anastase le Sinaïte ², retournent en tout sens l'enseignement du bienheureux Cyrille, citent son témoignage à tort et à travers ; des autres Pères ils se soucient peu ». Georges Pisidès invective de même Sévère :

ᾠ πικραχρὸς Κύριλλον εἰς μέσον φέρων ³,

1. MANSI, VII, 112-117.

2. Anast. Sin., *Hod.*, P. G., LXXXIX, p. 180.

3. G. Pis., *Contra Sev.*, P. G., XCII, v. 112.

« Toi qui mets toujours Cyrille en cause ». Or Cyrille avait une fois énoncé cette formule suspecte, déjà recueillie par Eutychès : « une seule nature du Verbe incarné » ¹. Peu importait qu'en maint autre endroit le même écrivain eût explicitement parlé des deux natures ² : ces passages contraires étaient ou falsifiés dans les éditions monophysites ³, ou expliqués dans un sens contraire. Seul, ce mot malheureux était retenu de son œuvre. Il fallait donc, même quand on reconnaissait la distinction des natures, même au prix d'une contradiction difficile à dissimuler, finir par cette formule respectée. En second lieu, le monophysisme avait pris naissance dans le grand mouvement de réprobation qui suivit le scandale nestorien. Nestorius, disait-on, avait « divisé » la personne du Christ. Dans leur horreur pour cette « division », les monophysites craignaient de prononcer le chiffre *deux* au sujet du Christ, à quelque propos que ce fût. Ici, ils rencontrèrent un allié inattendu, qui leur permit de justifier leur attitude inconséquente : cet allié n'était rien moins qu'Aristote lui-même.

Sévère, précisément peut-être parce qu'on l'en accusait, se déclarait peu instruit dans la philosophie profane ⁴. Nous savons cependant qu'il avait étudié la philosophie et la rhétorique à Alexandrie, puis le droit à Béryte ⁵, et que dans sa jeunesse il se préparait au métier d'avocat et nullement à l'épiscopat. Anastase le Sinaïte l'appelle le *philosophe* ⁶, et l'accuse formellement d'avoir puisé sa doctrine dans Aristote ⁷. Au reste, il n'est pas le seul : tous les théologiens égyptiens ou syriens du vi^e siècle ont été à

1. [Μία φύσις τοῦ θεοῦ λόγου (θεοῦ λόγου, τοῦ λόγου) σεσαρκωμένη. La phrase revient constamment dans les écrits de saint Cyrille, *adv. Nest. blasph.*, II (P. G. LXXVI, 60, 61), Ep. XL (P. G., LXXVII, 193); Ep. XLVI, 1-2 (ib. 240, 241), etc.; elle n'a pas été inventée par lui. On la trouve déjà dans le pseudo-Athanase, *de Incarn. Dei verbi* (P. G., XXVIII, 28 A). Cyrille admet qu'il l'emprunte à cet ouvrage (P. G., LXXVI, 349 B, 1212 A). Or le traité *de Incarn. Dei verbi* est une falsification d'Apollinaire de Laodicée. Voir A. Rehrmann, *Die Christologie des hl. Cyrillus*, pp. 333-350. — A. F.]

2. [V. gr. Δύο γὰρ φύσεων ἑνωσις γέγονε· διὸ ἓνα Χριστόν, ἓνα υἷόν, ἓνα κύριον ὁμολογούμεν, Ep. XXXIX (P. G., LXXVII, 176). Pour l'histoire de la formule voir Harnack, *Dogmengesch.*, II, 351, 375; Tixeront, *Hist. des Dogmes*, III, 69-79; Lebon, *Le monoph. sévérien*, 300-333 — A. F.]

3. Voir plus bas, p. 13-14.

4. *Contra Julian.*, A. Mai, *Spic. rom.*, X (1), pp. 192-193.

5. *Vie de Sévère*, P. O., II, p. 7.

6. Anast. Sin., *Hod.*, P. G., LXXXIX, p. 116 : ὁ φιλόσοφος Σευήρος.

7. *Ibid.*, p. 108.

l'école de ce qu'ils croyaient être la philosophie antique : Julien d'Halicarnasse ¹, Jean Philoponos ², Stéphane le sophiste ³, et les autres par l'intermédiaire de ceux-là. L'université d'Alexandrie était, au milieu du v^e siècle, la première du monde pour l'enseignement philosophique. De nombreux professeurs, païens ou chrétiens ⁴, illustres dans toute la *Romania*, y prêchaient la doctrine aristotélécienne à des étudiants venus de tout l'Orient : les noms d'Horapollon et d'Héraïskos ⁵, au v^e siècle ; de Jean Philoponos au vi^e siècle, de Stéphane ⁶ au début du vii^e, et de bien d'autres, faisaient de cette École un puissant foyer d'attraction. Là fut l'un des derniers asiles du paganisme cultivé ; là aussi, on eut cette singulière idée d'adapter les idées d'Aristote aux livres et aux dogmes chrétiens. Les traités de Jean Philoponos sur la *Création du Monde*, sur l'*Éternité du Monde*, en sont un exemple caractéristique. Des esprits puissants, comme celui de Philoponos, ne dédaignèrent pas cette tâche bizarre. S'ils l'accomplirent toujours avec succès, avec discernement et avec raison, c'est là une question qui importe peu ici. Le projet seul avait quelque chose de dangereux, d'erroné et même de sacrilège : comme si les Écritures avaient eu besoin, pour des chrétiens, d'être éprouvées à la pierre de touche aristotélécienne. « Le diable lui-même, s'écrie le Sinaïte, n'oserait pas mettre la sagesse hellène au-dessus de la tradition de Moïse, des Prophètes, de l'Évangile et des Apôtres ⁷. » Et le savant moine avait évidemment raison lorsqu'il posait ce principe : « La tradition de l'Église catholique n'admet ni ne suit les définitions des philosophes grecs (ἡ παράδοσις τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας οὐ στοιχεῖ οὐδὲ ἐπιτετατοῖς Ἑλλήνων φιλοσοφικοῖς εἰς ἅπαν ὅροις) : et cela principalement en ce qui touche le mystère du Christ et le Verbe en trois personnes... Pour avoir manqué à l'observer, les hérétiques sont tombés dans l'erreur ⁸. »

1. *Contra Julian.*, Mai, I. c., p. 192.

2. Cf. plus bas, p. 8-10, 47.

3. Cf. p. 47.

4. *Vie de Sévère*, P. O., II, pp. 12, 15-16.

5. Cf. mon article sur *Horapollon et la fin du paganisme égyptien* dans *B. I. F.*, XI, p. 163-193.

6. Cf. H. USENER, de *Stephano Alexandrino* (*Kleine Schriften*, III, 247-320).

7. *Anast. Sin.*, *Hod.*, P. G., LXXXIX, p. 109.

8. *Ibid.*, p. 49.

Les monophysites crurent découvrir dans les écrits d'Aristote un principe applicable à la christologie : l'identité de la φύσις et du πρόσωπον, de la *nature* et de la *personne*. En fait, ils jouaient sur le double sens du mot φύσις, qui peut signifier abstraitement le concept général d'une catégorie d'êtres, et concrètement un de ces êtres, par lesquels seulement le concept prend une existence de fait. Mais Aristote ne confondait pas les deux sens. Anastase semble encore avoir vu ceci, quand il écrit : « Aristote dit que les *personnes* (les individus, πρόσωπα) sont des essences *partielles* (μερικῆς οὐσίης) ¹ ». On sait que dans le langage philosophico-théologique du temps, οὐσία et φύσις sont synonymes. Les monophysites, au reste, n'ont pas même été les vrais inventeurs d'Aristote théologien. Déjà Théodoret ² avait observé : « Dans la philosophie profane, il n'existe aucune différence entre οὐσία (=ici φύσις, *nature*) et ὑπόστασις (hypostase = *personne*) ». Saint Jérôme aussi avait parlé de ceux qui en appelaient à la sagesse du siècle : « Tota sæcularium litterarum schola nihil aliud hypostasim nisi usiam novit ³. » Mais le principe était trop précieux pour ne pas tenter les monophysites. Ils en usèrent et en abusèrent, heureux de trouver là non seulement un argument en leur faveur, mais encore l'occasion de traiter leurs adversaires d'ignorants, étrangers aux plus élémentaires notions de philosophie. L'un des rares penseurs de la secte, l'Alexandrin Jean Philoponos, a exposé fort nettement, dans son livre contre le concile de Chalcédoine, comment on pouvait utiliser Aristote pour condamner le concile ⁴.

D'abord il faut préciser ce qu'est la φύσις, la *nature*. Des Chalcédoniens, en effet, faisaient observer avec raison que ce mot désigne quelque chose d'universel, tandis que la *personne*, l'individu, est appelé *hypostase* et non *nature* ⁵. Mais, affirme Jean, la *nature* universelle n'existe que par les individus : quand Adam existait seul, la *nature* humaine existait déjà. Il y a donc des *natures* universelles et des *natures* individuelles. Ceci posé, appli-

1. Anast. Sin., *Hod.*, P. G., LXXXIX, p. 108. .

2. *Eranistes*, Dial. I, (P. G., LXXXIII, col. 33 A-B).

3. *Epist.* XV, ad Damasum, § 4 (P. L., XXXII, 357; éd. de Vienne, C. S. E. L., LIV, p. 65, 9-11).

4. S. Jean Damascène, *de Hær.*, 83 (P. G., XCIV, 745-753).

5. Le texte est cité tout au long dans Mich. Syr., II, p. 104.

quons le principe aristotélicien : φύσις = πρόσωπον, ou ὑπόστασις. « Nous avons démontré plusieurs fois, répète en effet avec assurance le philosophe, que ce qu'on appelle *hypostase* ne diffère en rien de la *nature* de chaque individu ¹. » Il invoque le témoignage des Péripatéticiens, ce qui trahit l'origine de ses idées. La confusion catégorique de φύσις et πρόσωπον se trouvait déjà dans Sévère ². Dès lors, quiconque dit « deux natures », par cela même dit « deux personnes » et doit être excommunié comme nestorien. Ceci devait justifier l'expression « une seule nature du Verbe incarné ». Mais dès lors, comment comprendre que le Christ soit cependant « homme parfait et Dieu parfait », et que la diversité des natures persiste après l'Incarnation ? Problème embarrassant, auquel les Sévériens ne répondaient, il faut le reconnaître, que par un sophisme purement verbal. L'union des deux natures n'a formé qu'une nature, mais une nature « composée ³. » L'exemple offert est assez malheureusement choisi : de même que l'union du corps et de l'âme produit « une » nature animée ⁴, de même l'union de la Divinité et de l'Humanité produit « une » nature du Christ. Il est clair que ce soutien philosophique plaqué sur la doctrine monophysite n'est pas bien solide. Anastase le Sinaïte avait beau jeu à montrer aux Alexandrins scandalisés quelles monstruosité on ferait dire aux Pères de l'Eglise, en remplaçant partout, dans leurs ouvrages, *nature* par *personne*. Il aurait pu les poursuivre d'un argument autrement pénible pour eux. Vers l'an 560, en effet, Philoponos, continuant l'application du principe « aristotélicien », démontrait que la Trinité est composée de trois essences ou natures différentes, puisqu'elle comprend trois personnes. Et malgré les protestations indignées des mono-

1. Anast. Sin., *Hod.*, P. G., LXXXIX, p. 109.

2. *Ibid.*, p. 108 ; cf. la lettre pascale des *Berl. Klass.* (l. 208-209) : « Qui ne voit pas clairement que la nature particulière (φυσικὴν ιδιότητα) n'est autre que l'*hypostase*, ou *personne* ? » Ceci est une formule ambiguë qui cherche l'équivoque, mais les l. 202-203 sont plus franches : « l'expression de *deux natures* introduit, chose impie, dans le Christ, *deux personnes* ».

3. Σύνθεσις, disait Sévère (G. Pis., *Contra Sev.*, P. G., CXII, v. 290 ; Jean Philoponos, dans Mich. Syr., II, p. 103, 107, et ainsi de suite).

4. Mich. Syr., II, p. 108. [S. Cyrille s'était déjà servi de cette comparaison (*Quod unus sit Christus*, P. G., LXXV, 1292). Elle se trouve également dans le symbole *Quicumque vult*. — A. F.]

physites sévériens, Philoponos, à juste titre, s'obstinait à se réclamer de leur parti ¹.

En tout cas, le fait le plus frappant dans la croyance sévérienne, c'est son orthodoxie foncière. Dans les deux camps on croit aux mêmes choses, mais on ne les désigne pas par les mêmes noms ². Le concile de Chalcedoine insistait sur la dualité des natures unies, les monophysites sur l'union des natures différentes : mais tous étaient d'accord sur la diversité des φύσεις et sur leur union. Il y a quelque chose de singulier dans l'attitude de Sévère, acharné à nier, dans la forme, ce qu'il confessait dans le fond. Je ne puis m'empêcher de citer encore une fois le poème de Georges Pisidès, qui a trouvé, à ce propos, une formule à la fois élégante et véridique :

Νῦν μὲν διαιρῶν, νῦν δὲ καὶ σφίγγειν θέλων,
καὶ νῦν μὲν ἀπλῆν, νῦν δὲ σύνθετον λέγων·
καὶ νῦν μὲν εἰς πέφυκε, καὶ πάλιν δύο.

« Tantôt tu divises, tantôt tu cherches à contracter en un seul ; tantôt tu parles d'une nature simple, tantôt d'une composée. Tantôt le Christ est un, pour devenir deux aussitôt ³. » Et plus loin cette phrase caractéristique :

Καὶ τῇ θεωρίᾳ μὲν ἐννοεῖς δύο·
τῇ δ' αὖ γε φωνῇ τὰς δύο λέγεις μίαν,
καὶ τοῖς λόγοις σου τῷ λογισμῷ σου μάχῃ.

« Quand tu médites, tu conçois « deux » ; quand tu parles, tu dis « un ». Ta parole est en lutte avec ton raisonnement ⁴. »

L'examen de la doctrine montre que Pisidès avait vu juste : elle tient tout entière dans une équivoque verbale.

Mais il y plus. Sévère ne pouvait nier que sa position fût terriblement illogique. Quelle que fût l'activité des faussaires orientaux, il ne pouvait nier non plus que tous les Pères de

1. Sur le trithéisme, voir l'index.

2. C'est à peu près la thèse développée dans Lebon, *Le monoph. sévérien*. — A. F.].

3. P. G., XCII, v. 235-237.

4. P. G., XCII, v. 300-302.

l'Église, jusques et y compris Cyrille, n'eussent parlé de « deux natures » ¹. Et Sévère, contraint par la nécessité, accepte cette formule, lui, le grand pontife du monophysisme : il s'agit seulement de bien la comprendre. Dans un traité de polémique contre le moine catholique Néphalius, Sévère s'exprimait ainsi : « Ne m'objecte plus quie certains Pères ont utilisé l'expression *deux natures* : car ils s'en sont servi dans notre sens, si l'on peut dire. Mais au temps du bienheureux Cyrille, quand les nouveautés nestoriennes, comme une maladie, eurent infesté les Églises, l'expression fut condamnée ². » L'expression, paraît-il, était bonne contre Arius, mauvaise depuis Nestorius. Là-dessus, Anastase le Sinaïte, dans une invective qui ne manque pas d'éloquence, raille ce « philosophe » Sévère, qui transforme le Christ immuable en un « caméléon », changeant d'essence au fur et à mesure des hérésies nouvelles, tantôt corruptible, tantôt incorruptible, tantôt d'une nature et tantôt de deux, selon qu'il s'agit de confondre Arius ou de réfuter Eutychès.

Avec ce nouvel argument, l'hérésie monophysite, déjà si inconsistante ³, devient une pure affaire d'opportunité. Deux natures, soit ; mais il ne faut pas le dire, de crainte de sembler nestorien. On pourrait presque soupçonner Anastase d'avoir calomnié Sévère, en lui prêtant cette extraordinaire défense. Mais c'est peu croyable ; il cite son auteur *in extenso*, et l'*Hodégos* tout entier donne l'impression d'être un ouvrage consciencieux et probe, quoique passionné. D'ailleurs, nous ne trouvons pas d'autre argument dans les œuvres monophysites elles-mêmes. En somme, le monophysisme n'est pas une hérésie, il est seulement une intention schismatique ⁴. Ce n'est pas là une hypothèse : le fait est

1. [Pour s. Cyrille voir ep. XXXIX (P. G., LXXVII, 176) ; ep. XLVI (*ib.*, 241. 245) ; *Hom. pasch.*, XVII, 2 (*ib.*, 776) et les textes cités et commentés par Rehrmann, *Die Christologie des hl. Cyrillus*. — A. F.]

2. Cité par Anast. Sin., *Hod.*, P. G., LXXXIX, p. 112.

3. Un exemple frappant montrera l'inexistence d'un dogme monophysite à proprement parler : Philoponos (Mich. Syr., II, p. 104) s'élève contre ceux qui disent que « le nom de nature s'emploie seulement de l'universel, et que le particulier... est appelé *hypostase* : ce qui est une insanité ». Or une des objections que présentaient les Sévériens d'Alexandrie à Anastase le Sinaïte contre le concile de Chalcédoine (*Hod.*, P. G., LXXXIX, p. 185), c'est que « le mot *nature* exprime qu'il s'agit de *plusieurs hypostases* ». C'est, dans les termes, l'inverse de l'argument précédent ; le procédé était toujours le même, consistant à jouer sur les deux acceptions du mot φύσις.

4. [C'est-à-dire le monophysisme de Sévère et de ses partisans, distinct de l'eutychianisme. — A. F.]

déjà constaté par un des grands théologiens de l'église byzantine, saint Jean Damascène, qui affirme nettement : « Ils se sont séparés de la foi catholique sous le prétexte du concile de Chalcédoine. *En tout le reste ils sont orthodoxes* ¹. » Un sermon de Timothée, pape « hérétique » d'Alexandrie, nous est parvenu. Il a pour objet la nature du Christ, c'est-à-dire le point central de la controverse ; or, comme on l'a déjà fait observer, il n'y pas dans son exposé un seul mot que puisse désavouer un prédicateur orthodoxe ². Le nom officiel des ennemis de Chalcédoine était Διακρινομένοι, [« ceux qui se distinguent » ³] ; et Justinien, grand connaisseur pourtant en fait de curiosités dogmatiques, les voyant si orthodoxes de pensée, s'imaginait, au début de son règne, qu'il ne faudrait pour les rallier qu'un peu de tact et de patience ⁴. L'erreur était bien excusable. Encore aujourd'hui ce problème se pose, délicat entre tous : pour quel motif les Sévériens, pensant comme les orthodoxes, refusaient-ils de parler comme eux, préférant échafauder une doctrine obscure et illogique, tissée de contradictions et de sophismes, et acceptant jusqu'au martyre plutôt que de renoncer à cette hérésie factice, qui n'en était pas une ? On comprend les grands mouvements d'opinion consécutifs aux nouveautés d'Arius, de Manès, de Nestorius ou d'Eutychès. Mais comment expliquer l'accueil enthousiaste fait par les Orientaux à l'enseignement de Sévère, qui consistait tout entier, comme le dit Georges Pisidès, à appeler « un » ce qu'on reconnaissait être « deux » ?

Cet engouement, il faut le reconnaître, s'explique en partie

1. S. Jean Damasc., *De Hær.*, 83, P. G., CXIV.

2. P. G., LXXXVI(I), col. 263.

3. [Leont. Byz., *de sectis*, passim, e. gr. V, 3 (P. G., LXXXVI-I 1229 C) ; Barhebræus, I, 227 : **αβαλῆα**, ; Mich. Syr., II, 285, 289, 3 ; Timothée de Constantinople, *de rec. Hær.* : οἱ ἑαυτοὺς καλοῦντες διακρινομένους (P. G. LXXXVI-I, 52 C, 65 B) ; Photius, *Biblioth.*, cod. 24 (P. G., CIII, 60 B). Διακρινομένοι devient même le nom usuel des monophysites modérés du parti de Sévère. Timothée de Constantinople explique le mot : διὰ τὸ διακρίνεσθαι αὐτοὺς κοινωνοῦν τῇ καθολικῇ ἐκκλησίᾳ χάριν τῆς συνόδου (de Chalcédoine ; *loc. cit.* 53). Il faut comprendre « ceux qui se distinguent », se séparent. Gustav Krüger : « was nicht mit Zögernde, — nämlich das Konzil anzuerkennen —, sondern mit sich Absondernde zu übersetzen ist » (art. *Monophysiten* dans la *Protest. Realenz.*, 3^e éd., XIII, p. 399). — A. F.]

4. [Zach., *Hist. eccl.*, 189-196 ; Labbe, *Concil.*, IV, 1763-1764 ; Diehl, *Justinien*, p. 334 ; Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, II, 1120-1121. — A. F.]

par des raisons qui n'ont rien de très noble. Les fondateurs du monophysisme avaient fort bien senti l'indigence de leur argumentation, et, pour la renforcer, ils n'avaient pas hésité à fabriquer les témoignages qu'ils ne trouvaient pas. Le faux en matière théologique n'était pas chose nouvelle, mais les monophysites paraissent bien en avoir fait un usage vraiment indiscret. Peu d'années après la mort de Cyrille d'Alexandrie, le moine palestinien Théodose avait déjà retouché ses écrits dans un sens eutychien ¹. Dans la conférence de Constantinople (tenue en 533) ², l'archevêque Hypatios de Tyr se plaint déjà des nombreuses altérations de textes canoniques, perpétrées en particulier par les Alexandrins ³; il rapporte des accusations analogues, portées par Cyrille contre certaines éditions des épîtres de saint Athanase. Vers l'an 610, Anastase le Sinaïte, cherchant dans les bibliothèques d'Alexandrie, n'y trouvait pas un seul exemplaire correct des principaux Pères. Là où Cyrille, par exemple, avait écrit : « Nous disons qu'il y a deux natures », les éditions égyptiennes portaient : « Nous disons que deux natures se sont unies », ou encore « Nous disons qu'on conçoit (ἐννοεῖσθαι) deux natures ». Un chef-d'œuvre dans son genre est l'élégante variante substituée par un Gaïanite anonyme à un passage de Proclus : « Le Christ est né *sans souillure* (ἄφθαρτος) » devient « Le Christ est né *incorruptible* (ἄφθαρτος) » ⁴. Et ainsi, un précieux témoignage était acquis à la théorie de l'« incorruptibilité » du corps du Christ ⁵. Cette correction était d'autant plus habile qu'elle pouvait passer inaperçue aux yeux de maint lecteur défiant : car la faute ω pour o est extrêmement fréquente dans l'orthographe de l'époque. Peu après la mort du patriarche saint Euloge (608), continue le Sinaïte ⁶, un préfet augustin, partisan de Sévère, employait quatorze calligraphes à répandre ces éditions vicieuses. Ces témoignages nombreux de la fraude monophysite ne sont certainement pas des calomnies :

1. MANSI, VIII, 820-821.

2. [Cette date, donnée par Mansi et Hefele n'est pas absolument sûre ; d'autres disent 531, ou même 536. — A. F.]

3. Mansi, VIII, 820-821.

4. Anast. Sin., *Hod.* (P. G., LXXXIX, 185 A).

5. Sur les Gaïanites, voir l'index.

6. Anast. Sin., *Hod.*, P. G., LXXXIX, p. 184-185.

car il est inadmissible qu'Anastase ait inventé les exemples précis qu'il cite. D'ailleurs, pour quiconque a parcouru la littérature religieuse des Coptes, le penchant national à la falsification des faits et des écrits ne saurait être mis en doute ¹. La lecture de cet inénarrable roman qu'Amélineau a publié sous le titre de « Panégyrique de Macaire, par Dioscore ² », ou simplement celle de l'*Histoire des Patriarches*, est édifiante à ce sujet. Il n'est donc pas surprenant que beaucoup de gens même instruits, n'ayant jamais eu entre les mains que des textes sophistiqués, aient cru de bonne foi que Sévère avait pour lui les anciens Pères et la tradition de l'Eglise.

Cependant, même ainsi étayées, les doctrines de Sévère étaient beaucoup trop compliquées pour devenir jamais une hérésie populaire. Leur partie positive, l'exposé de sa foi, ne différait pas assez du catholicisme pour faire exécrer ce dernier. Très habilement, les promoteurs du monophysisme en donnèrent une édition populaire, qui consistait surtout en imputations calomnieuses contre leurs adversaires. Expliquer au juste leur croyance était une tâche malaisée : il était plus facile et beaucoup plus sûr, d'accuser de nestorianisme le concile de Chalcédoine. Ce concile a confessé deux natures, donc deux personnes, donc il a « divisé » le Christ, comme Nestorius. Notons que les chefs sévériens savaient parfaitement ce que valait ce grief. Anthime, le patriarche monophysite de Constantinople sous Justinien, déclarait recevoir le concile de Chalcédoine « quant à l'excommunication de Nestorius et d'Eutychès ³ » ; il savait donc pertinemment que cette assemblée n'était pas nestorienne, mais l'occasion était trop tentante. La plupart des écrivains monophysites non seulement reprochent à la doctrine orthodoxe d'être au fond nestorienne, ce qui, à leur point de vue, se comprend facilement, mais ils traitent leurs adversaires de défenseurs de Nestorius, et leur prêtent à l'occasion des aveux naïfs et explicites. La plus remarquable de ces candides falsifications coptes, c'est sans doute celle

1. Cf. M. M. F., IV, p. 494.

2. M. M. F., IV, p. 92-104 ; dans l'*Introduction* de ce volume (p. xv-xxviii), Amélineau montre que l'auteur du *Panégyrique* ne peut être Dioscore.

3. Zach., *Hist. eccl.*, IX, ch. 20 (ed. Ahrens, p. 212) ; Mich. Syr., II, p. 196.

qu'on lit dans l'*Histoire des Patriarches* au chapitre du patriarche Michel. Vers l'an 745 de notre ère, une contestation s'étant élevée en Égypte entre les Jacobites monophysites et les Melkites catholiques, au sujet de la propriété d'une église, les deux patriarches rivaux plaidèrent leur cause devant la justice arabe. Le melkite s'avança le premier et prononça ce surprenant discours : « Mon Père, celui qui a jeté les fondements de ma foi, c'est Nestorius. Contre lui s'est assemblé le concile d'Éphèse, présidé par Cyrille, le Père et prédécesseur de cet homme-ci (le pape monophysite). Un certain moine égyptien, de la province d'Akhmim, s'en est mêlé : il gagna la faveur de l'impératrice, et on chassa Nestorius de l'Église. Peu après, Dieu suscita Marcien et Léon, qui, unis à Nestorius et à ses partisans, occupèrent toutes les églises, etc...¹ » Ce passage jette un jour brillant sur les dessous du monophysisme, et montre combien les générations du v^e et du vi^e siècles avaient soigneusement travesti tous les faits. Le « moine d'Akhmim » (Panopolis), c'est Chenoudi, qui, obscur abbé de Thébaïde, et arrivé en 451 au terme extrême d'une fabuleuse vieillesse, n'a jamais été mandé à Chalcédoine et n'y a jamais paru. Mais pour les Coptes, le premier rôle, partout, devait appartenir à un Copte. Et surtout, que penser de Marcien et du pape Léon transformés en vengeurs de Nestorius, et de ce patriarche catholique qui se réclame ouvertement du même hérésiarque ? Zacharie le Rhéteur² raconte gravement comment les Juifs envoyèrent une supplique à l'empereur Marcien, demandant qu'on leur rendit leurs synagogues, maintenant que le concile de Chalcédoine avait prouvé que le Christ, crucifié par leurs ancêtres, n'était qu'un homme et non un dieu. C'est avec des contes de ce genre que, dès le vi^e siècle, on entretenait en Orient la haine de Chalcédoine.

Dans le camp catholique, plus d'un renvoyait leur calomnie aux monophysites. Ceux-ci passent couramment pour Eutychiens, dans le peuple³. Bien plus même, par une bizarre association

1. *Hist. Patr.*, P. O., V, p. [379] 125.

2. Zacharie le rhéteur, cité par Mich. Syr., II, p. 91 ; cfr. Ps.-Denys, an. 764.

3. Paul Diacre : « Hic (Anastase) romani decus imperii euthychianæ hæreseos inlucie maculavit. » *Hist. rom.*, XVI, 2 (ed. Mommsen, *Mon. Germ. hist.*, Auct. ant., II, p. 216).

d'idées, il les rattachait à Manès, le vieil hérésiarque persan, dont il était alors très préoccupé. « Déterrez les os des Manichéens », s'écrie la plèbe de Byzance quand le protecteur des monophysites, l'empereur Anastase, a enfin rendu le dernier soupir ¹. Certes, l'erreur des orthodoxes était plus excusable que celle des Sévériens : la logique avait dû rendre eutychiens les monophysites. Et les théologiens d'ailleurs ne la commettent pas : ni Anastase le Sinaïte, ni saint Jean Damascène ne confondent Sévère avec Eutychès. Mais il est certain que le peuple le faisait. Le champ de bataille, si restreint en réalité, s'étirait de chaque côté, et s'agrandissait jusqu'à devenir une immense arène où tous les hérésiarques du vieux monde, Arius, Origène, Apollinaire, Manès, Nestorius, Eutychès, se rencontraient à grand fracas, pendant que le monophysisme proprement dit, trop ténu, disparaissait dans la mêlée. Cela ne suffit pas pourtant à expliquer sa vogue en Égypte. Jamais hérésie, s'attaquant à un pays déjà chrétien avant de la recevoir, n'avait rencontré une adhésion aussi subite, aussi totale, aussi incontestée. A Constantinople, en Asie Mineure, il y eut des Sévériens : mais c'étaient des individus, des familles parmi d'autres familles restées orthodoxes. En Syrie même où ils dominèrent par le nombre, un parti catholique important survécut ². En Égypte, ils eurent l'unanimité, à peu de chose près, dès le lendemain du concile de Chalcédoine. Alexandrie, ville plus grecque d'ailleurs qu'égyptienne, fut partagée ; mais la véritable Égypte

1. Mansi, V, 478.

2. [Jusqu'à la clôture de l'école d'Édesse par Zénon, en 489, il y eut aussi un parti nestorien en Syrie. Au fond, la Syrie aurait dû être plutôt nestorienne, puisque cette hérésie sortait de l'école d'Antioche. On a souvent ramené l'origine des hérésies rivales du ^v^e siècle à l'opposition des philosophes d'Antioche et d'Alexandrie (Duchesne, *Hist. ancienne de l'Église*, III, 319-323). Selon ce principe nous serions tentés de supposer une distinction géographique : l'Égypte, patrie de saint Cyrille et de Dioscore, étant monophysite ; la Syrie, d'où étaient sortis Théodore de Mopsueste, Nestorius et Théodoret de Cyr, étant nestorienne. En réalité, la distinction n'est pas si simple. Il y eut toujours un fort parti monophysite en Syrie. Apollinaire de Laodicée, qui peut être considéré comme le premier fondateur de la théologie monophysite, était syrien. Ensuite Sévère d'Antioche, Julien d'Halicarnasse, Jacques Baradée et tant d'autres chefs monophysites, sont des Syriens. Le Nestorianisme a disparu de l'empire, la foi de Chalcédoine est devenue, en général, la religion des Grecs, surtout de la population de Constantinople ; le monophysisme représente l'opposition d'une foule de moines coptes et syriens. En tout cas, aucun Égyptien n'a jamais été nestorien. — A. F.]

n'hésita pas. Pourtant, de toutes les races qui composaient alors la *Romania*, la copte était assurément la moins bien douée pour les spéculations théologiques, quoiqu'elle en fût fort éprise. Le peuple était incapable de comprendre en quoi l'expression « une nature » était préférable à la formule « deux natures », à plus forte raison, de pénétrer les raisonnements nébuleux de Sévère d'Antioche. La littérature théologique des Coptes, très étendue, ne contient pas une seule œuvre de valeur ni même de simple médiocrité. Le *Panégyrique de Macaire de Tkôou* ¹, qui prétend raconter le concile de Chalcedoine, abonde en discussions dogmatiques, dont la puérilité n'est égalée que par le ton d'assurance vaniteuse dont elles sont empreintes. Voici comment, d'après ce récit, le patriarche Dioscore, le souverain juge de la foi, aurait réduit les « dyophysites » au silence : « Quand on invita Jésus aux noces, l'invita-t-on comme Dieu ou comme homme ? » — Ils répondirent en disant : « Comme homme. » — Et moi je répondis en leur disant : « Vous avez bien dit. Et lorsqu'il changea l'eau en vin, ce miracle vint-il de lui comme homme ou comme Dieu ? » — Et ils répondirent : « Il est évident que c'est comme Dieu. » — Je leur dis : « (Donc) sa divinité ne s'est pas séparée de son humanité l'espace d'un clin d'œil : voici que je vous ai fait témoigner vous-mêmes la vérité de votre propre bouche. » — Et lorsqu'ils entendirent ces paroles, ils se turent, ils ne purent me dire une seule parole, parce qu'ils n'avaient plus à dire une parole ². C'est tout ; ce n'est pas plus difficile que cela. L'*Histoire des Patriarches*, quand elle se risque à dogmatiser, témoigne d'une intelligence à peu près aussi ouverte : qu'on lise, par exemple, l'inconcevable galimatias par lequel Damien est censé prouver à Pierre d'Antioche la vérité sur le mystère de la Trinité ³. Bien plus, les lumières théologiques de Jean, évêque de Nikiou, vont jusqu'à savoir qu'Eutychès était un « nestorien » qui recherchait la perdition ⁴. Or les auteurs de ces ouvrages étaient des ecclésiastiques, des lettrés ; que devait être, à ce compte, l'instruction populaire ?

Les patriarches égyptiens, aux vi^e et vii^e siècles, furent presque

1. Publié par Amélineau (M. M. F., t. IV, p. 92-184).

2. M. M. F., t. IV, p. 138-139.

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [212-213] 476-477.

4. Jean de Nikiou, p. 477.

tous d'infatigables écrivains, mais ils n'étaient pas coptes : Théodose, Anastase, Andronic étaient des Grecs d'Alexandrie, Damien venait d'Édesse. La littérature religieuse vraiment indigène consiste en apocryphes de facture grossière, et en vies de saints. Les évêques étaient pour la plupart des paysans mal dégrossis¹, les moines et le peuple connaissaient si peu les querelles théologiques qu'ils soutenaient, et y attachaient peut-être, au fond, si peu d'importance, qu'ils ne se faisaient pas faute de « communiquer » avec les hérétiques, faute très sévèrement jugée alors. Une gracieuse légende recueillie par Jean Moskhos² montre bien cette indifférence pratique, qui devait être assez fréquente. Un moine de Palestine, pieux et de mœurs austères, était doué d'une intelligence qui n'égalait pas sa vertu ; il « communiait sans discernement partout où il se trouvait », et il risquait de se perdre par simplicité, quand un ange descendit du ciel et lui demanda : « Quand vous serez mort, comment voulez-vous être enterré, comme les anachorètes d'Égypte, ou comme les Juifs ? » Le bon moine resta perplexe devant cette question et consulta un autre solitaire, qui, comprenant l'allégorie, lui demanda où il communiait : « Partout où je me trouve », fut la réponse. — « Gardez-vous-en bien, s'écria son conseiller ; et qu'il ne vous arrive plus de communier hors de la sainte Église catholique ». Ce moine pieux, qui ne sait pas ce qui s'est passé à Chalcédoine, est le symbole d'une bonne partie du peuple monophysite ou orthodoxe. Bien d'autres personnes, sans avoir sa vertu ni sa tolérance, lui ressemblaient du moins par la simplicité. Saint Jean l'Aumônier, au début du vi^e siècle, était obligé de rappeler à son clergé et à ses ouailles qu'il ne fallait pas entrer ni prier dans les chapelles hérétiques³.

En somme, le problème monophysite ne peut se résoudre entièrement comme une pure question d'histoire ecclésiastique. Pourquoi les Orientaux, notamment les Égyptiens, si peu faits pour les spéculations abstraites, ont-ils, presque unanimement, adopté une hérésie factice, illogique, incohérente, un dogme qui n'a de sens que si on l'assimile au dogme catholique ? Pourquoi des siècles de luttes autour d'un sujet de querelle qui n'existait

1. V. plus bas, p. 51.

2. *Prat. spir.*, ch. 178, P. G., LXXXVII (III).

3. Leont. Neap., *Vie de saint Jean* (P. G., XCIII, 1642 C.).

pas ? Et quel mobile a poussé les inventeurs du monophysisme à se séparer de l'Église tout en gardant sa croyance, à continuer le schisme d'Eutychès tout en répudiant son hérésie ? Il est évident qu'il y a eu d'autres motifs que des motifs religieux.

Un fait précis démontre l'existence de ces motifs cachés, et plus ou moins inconscients : le pouvoir impérial, même exercé par des catholiques convaincus, eut toujours à cœur l'union des Églises et la réconciliation sincère des deux partis. Parfois même ce désir de paix fit sortir les empereurs de l'orthodoxie et leurs concessions exagérées leur attirèrent de graves embarras du côté de Rome. Or jamais les monophysites ne répondirent à ces avances ; non seulement ils refusèrent toute espèce de compromis, mais ils repoussèrent même des conventions qui leur donnaient au fond cause gagnée en ne respectant guère que la forme. En 482, l'empereur Zénon publiait son fameux édit d'Union, l'*Hénotique*¹, adressé aux fidèles du diocèse d'Égypte. La condamnation de Nestorius y était réitérée ; les douze « chapitres » de Cyrille, qui contenaient la phrase sur « une seule nature du Verbe incarné », étaient mis au rang des écrits canoniques, ce que le concile de Chalcédoine n'avait pas fait. La profession de foi, conçue en termes prudents, pouvait être acceptée à la fois par les catholiques et les monophysites, ce qui n'est pas étonnant puisque la doctrine, en réalité, était la même dans les deux camps : il suffisait pour cela, tout en reconnaissant la diversité des natures du Christ, d'éviter l'expression « en deux natures » (ἐν δύο). Enfin le concile de Chalcédoine n'était ni approuvé ni condamné : on le passait sous silence, sans le mentionner dans la liste des conciles reçus ; même une phrase ambiguë permettait de dire que l'Édit le blâmait, car on anathématisait quiconque avait cru autrement que la définition de la foi exposée précédemment, « soit à Chalcédoine, soit en tout autre concile ». En fait, si les monophysites n'avaient eu en tête que le bien de la religion, l'Hénotique suffisait pleinement à leur donner satisfaction : cela est si vrai qu'au début, bien qu'à contre-cœur, leurs principaux chefs y souscrivirent. Mais ils trouvèrent aussitôt

1. [Le texte de l'Ἡνωτικὸν se trouve en grec dans Évagre, *Hist. eccl.*, III, 14 ; traduit en syriaque dans Zach., *Hist. eccl.*, V, 8. Cf. Facundus Herm., *Pro defens. trium cap.* (P. L., LXVII) XII, 4 ; Théophane, *Chronogr.* (éd. de Bonn, I, p. 202). L'Hénotique fut composé par Acace et Pierre-Monge. — A. F.]

l'occasion de ressusciter le schisme, et de transformer leur adhésion à l'édit en une formalité dérisoire : ils affectèrent de prendre l'Hénotique pour une condamnation explicite de Chalcédoine, et ils ajoutèrent à leur souscription ces mots qui lui enlevaient toute valeur : « in damnatione synodi » ¹. Pierre Monge, qui était alors patriarche d'Alexandrie, fit proclamer l'édit dans sa ville : après quoi il lança l'anathème sur le concile de Chalcédoine et le *Tome* de Léon. Par cet ingénieux détour, le pouvoir impérial était tout à la fois obéi et bafoué.

Cette tentative ayant échoué, Justinien en tenta une seconde lors de l'affaire des Trois-Chapitres, dont il sera question au cours de cet ouvrage ². Cette fois, l'empereur accordait aux Jacobites la condamnation, comme hérétiques, d'Ibas et de Théodore de Mopsueste, réhabilités par le IV^e concile : là était le seul reproche dogmatique sérieux que les Orientaux avaient pu formuler contre cette assemblée. Les monophysites enregistrèrent cette nouvelle concession, et ne bougèrent pas. Justin II alla si loin, qu'on put croire, un instant, que la cour de Byzance était devenue sévérienne. Son premier édit ³ sur la foi consacre toutes les capitulations du parti catholique depuis un siècle : Hénotique, condamnation des Trois-Chapitres, emploi de la formule « de deux » (ἐκ δύο) au lieu de « en deux » (ἐν δύο) natures » ; le dogme est devenu parfaitement conforme à celui des antichalcédoniens. Puis, comme l'empereur avait bien compris que la querelle avait porté surtout sur des noms et des rivalités personnelles, il déclare recevoir Sévère d'Antioche, le grand homme de la secte rivale ! Tous les hérétiques monophysites condamnés « depuis Cyrille » sont amnistiés et réhabilités. Cette capitulation complète des orthodoxes ne leur gagne aucune sympathie. Recevant cet extraordinaire édit, les évêques sévériens n'en sont pas complètement satisfaits. Maintenant, ils veulent qu'on y ajoute explicitement que le Christ

1. Liber., *Brev.*, ch. '18 (P. L., LXVIII, 1030B), à propos de Timothée III ; cf. la lettre d'Anthime citée par Zach., *Hist. eccl.*, IX, 21 (éd. Hamilton et Brooks, p. 273 ; Ahrens-Krüger, p. 214), et par Mich. Syr. (II p. 210) : « je reçois en outre la formule de Zénon, qui a été faite pour l'annulation du synode de Chalcédoine. » Lettre de Paul d'Antioche à Jacques Baradée : « καὶ τὸ ἐνωτικὸν γράμμα τοῦ τῆς εὐσεβοῦς λήξεως Ζήνωνος ἐπ' ἀναιρέσει τῆς ἐν Χαλκηδόνι συνόδου δεχόμεθα » (Mansi, XI, col. 448).

2. Cf. l'index.

3. Évagre, *Hist. eccl.*, V., 4 (P. G., LXXXVI-II, col. 2793-2801).

n'est pas de deux natures. Il ne suffit pas qu'on leur présente un *credo* qui est le leur, qu'on rétablisse sur un piédestal tous les hérétiques et les antipatriarches condamnés par l'Église depuis cent vingt ans : ils veulent que l'autorité impériale avoue formellement sa défaite. Pourtant, les plus sensés du parti, les évêques, soucieux de la tranquillité religieuse, se montraient disposés à accepter l'Édit, avec quelques retouches. Une sédition de moines les en empêcha ¹.

Une suprême tentative eut lieu sous Héraclius : elle eut nom *monothélisme*. Dès 630, l'empereur, docile aux suggestions de Serge, patriarche de Constantinople, essaye de trouver un terrain d'entente en proclamant que le Christ n'a eu qu'une seule opération (ἐνέργεια), qu'une seule volonté. De là à conclure à la nature unique, la distance était si faible que bien des évêques monophysites ne l'aperçurent pas, et s'écrièrent avec joie que le « concile de Chalcédoine venait à eux » ². Cependant Héraclius en fut pour ses frais ; regardé à Rome comme un hérétique, il n'en est pas moins exécré en Égypte et en Syrie comme un persécuteur, et son patriarche Cyrus d'Alexandrie se voit forcé d'employer, pour propager l'hérésie, les mêmes moyens violents dont ses prédécesseurs usaient pour l'orthodoxie ³.

Un dernier trait achève de donner sa signification à cette opposition déclarée à la réconciliation. Lors du concile de Chalcédoine, sans nul doute, les Coptes suivirent leur patriarche, et ne tombèrent dans leur « hérésie » que parce qu'il les y avait guidés. Dès que les acteurs du drame furent morts et les rancunes personnelles éteintes, les plus éclairés d'entre les schismatiques auraient facilement consenti à l'union. Mais alors ce fut le peuple qui prit la tête du mouvement, et maintint ses chefs dans l'opposition. En 482, Pierre Monge écrit au pape Simplicius qu'au fond il approuvait, avec l'Hénotique, le concile de Chalcédoine : mais devant son peuple, à Alexandrie, il est obligé de feindre et de l'anathématiser ⁴. A Acace de Constantinople, il confie que ses ouailles « veulent le gouverner au lieu de lui obéir » ⁵. On l'ac-

1. Mich. Syr., II, p. 300.

2. Théophane, *Chronogr.* (éd. Bonn., I, p. 507).

3. Mich. Syr., II, 411 ; Jacques d'Édesse, an. 300.

4. Liber., *Brev.* (P. L., LXVIII, 1027 B).

5. Évagre, *Hist. eccl.*, III, 17 (P. G., LXXXVI-II).

cusa d'hypocrisie : mais très probablement il était sincère dans sa duplicité ; il craignait de se faire massacrer par les Alexandrins comme Protérius, le successeur catholique de Dioscore. Dans des circonstances analogues, Damien, pape d'Alexandrie sous Maurice, fut bien obligé de désavouer ses actes, à quelques jours de distance, sous la pression de ses ouailles ¹. On a vu plus haut comment l'édit de Justin II presque accepté par les évêques, fut rejeté par des bandes de moines, qui l'arrachèrent des mains des prélats et le déchirèrent ². Déchaînée par quelques théologiens, une force cachée s'était révélée plus puissante qu'eux : ce n'était plus le clergé égyptien, mais la race copte, qui formait désormais le cortège de Dioscore.

1. Cf. l'index, sous Damien.

2. Cf. p. 21.

CHAPITRE II

LE PEUPLE ÉGYPTIEN AUX VI^e ET VII^e SIÈCLES

Une légende arabe, qui contient peut-être un noyau historique¹, veut qu'en l'an 630 le prophète Mahomet, affermi dans sa principauté arabe, ait envoyé des ambassades aux grandes puissances voisines, pour exhorter les rois à embrasser l'islamisme ; ces potentats étaient au nombre de quatre² : le César de Byzance, le Sassanide, le négus d'Abyssinie, et le Mouqauqis, chef des Coptes. Le Mouqauqis joue dans les traditions musulmanes le rôle d'un souverain à peu près indépendant : plusieurs, même, lui décernent le nom de « roi des Coptes »³. En tout cas, les Coptes ne sont jamais confondus avec les « Roum ». Les *Roum* ou Romains, en Égypte, ce sont les fonctionnaires, les Grecs d'Alexandrie et l'armée ; tout le reste, c'est-à-dire le vrai peuple égyptien, est considéré comme une nation distincte, « apparentée aux Prophètes » et dont, au début au moins, on cherche à se concilier la sympathie. Cette méprise est significative : elle montre qu'aux yeux de ces étrangers l'Égypte était si distincte du reste de l'empire, qu'on pouvait la croire indépendante. Au fond, ils n'avaient pas tout à fait tort. Les provinces orientales, mais plus que toutes les autres, l'Égypte, étaient dans l'empire byzantin ce que l'Arménie était dans la Turquie [de 1914] : des

1. M. Huart (*Hist. des Arabes*, I, p. 154) et M. Casanova (*Mohammed et la fin du monde*, I, p. 26-28) admettent l'authenticité de ces ambassades, dont les sources grecques ne disent rien pourtant. J'avoue qu'elles me paraissent plutôt inventées après coup, pour donner aux conquêtes ultérieures des Arabes l'apparence de n'être que l'exécution d'un plan du Prophète.

2. [Pour ne citer que les plus importants (cf. HUART, *op. cit.*, I, p. 155). G. W.]

3. [On trouvera toute la série des titres donnés au *Mouqauqis* par les auteurs arabes dans MAQRIZI, *Khitat*, éd. de l'Inst. Franç., I, p. 119-123, note ; II, p. 163, n. 2, 190, 191. — A la bibliographie donnée dans ces notes ajouter CAETANI, *Annali dell'Islam*, I, p. 729-731 ; IV, p. 86-96. — G. W.]

nationalités conscientes d'elles-mêmes, hostiles à l'État universel qui se démembrait et à qui seulement la puissance manquait de faire valoir ses droits à l'autonomie.

L'Égypte, de province, était devenue une patrie, à l'époque byzantine : ἡ ἡμῶν πατρίς, écrit le philosophe Horapollon, qui accuse, dans un *libellus* des environs de l'an 492, sa femme d'avoir fui πόρρω τῆς ἡμῶν πατρίδος, d'avoir quitté le sol natal, τῆς πατρίδος ὑπερόριος γέγονεν¹. Dans la littérature indigène, le mot πάτριος revient sans cesse, aux iv^e et v^e siècles, pour désigner tout ce qui est national, sciences, coutumes, religion, opposé aux importations de l'étranger, c'est-à-dire de l'empire grec². La race copte est restée nettement consciente de son individualité, et de sa supériorité prétendue. Depuis longtemps elle se sentait méprisée par les Grecs et les Romains ; les railleries de Juvénal³ et de l'empereur Hadrien⁴ avaient encore cours au temps du Bas-Empire. Procope et Jean le Lydien, loin d'admirer comme Hérodote la grandeur des monuments égyptiens, ne voient dans les Pyramides qu'une preuve de vaine ostentation, coûteuse et inutile⁵. Eunape le rhéteur dédaigne cette race inapte aux ouvrages sérieux dans la littérature, ὁ σπουδαῖος Ἑρμῆς αὐτῶν ἀποκεχώρηκεν⁶. Anastase le Sinaïte considère leurs théologiens comme des ignorants incapables de réflexion profonde ; après avoir établi la distinction philosophique entre les expressions ἄλλος καὶ ἄλλος (qui se dit de la Trinité) et ἄλλο καὶ ἄλλο (qui se dit du Christ), il ajoute, « mais les intelligences du type égyptien (οἱ αἰγυπτιαῖζοντες τὸν νοῦν) ne savent ni ne comprennent ces choses⁷ ». Ces dédains, blessant les Coptes, surexcitaient leur vanité qui n'avait pas besoin de cet aiguillon.

Ils étaient, pensaient-ils, la plus ancienne race du monde ; au vi^e siècle, le philosophe Damascius⁸ le répétait encore comme un fait évident et que ne contestaient pas même les plus igno-

1. *P. byz. Caire*, III, 67295, 1, 21.

2. Voir plus bas, p. 34-35.

3. *Satire XV*, 1 et suiv.

4. *Hist. Aug., Saturnin.*, 8.

5. Procope, *de Ædificiis*, II, 1 ; J. Lyd., *de Magistr.*, II, 21 (éd. Wünsch, p. 78).

6. Eunape, *Vitæ Sophist.* (éd. Boissonnade, 1822), p. 92.

7. Anast. Sin., *Hod.*, p. 257.

8. Photius, *Biblioth.* (P. G., CIII, col. 1249).

rants. Sous le règne de Zénon, Héraïskos publiait une Histoire d'Égypte qui remontait à 30.000 ans avant son temps ¹ ! Rien d'étonnant si les Coptes étaient les inventeurs de la civilisation ; l'écriture était leur œuvre ² ; la géométrie et d'autres sciences leur devaient l'existence. Tout est donc meilleur en Égypte que nulle part ailleurs sur terre. On ne trouve, par exemple, la vraie vertu que là : les Grecs et les Syriens se vantent de leurs bonnes œuvres : quoiqu'ils fassent peu de bien, les Égyptiens, modestes, cachent celles qu'ils accomplissent sans cesse ³. Les vrais moines, les seuls qui soient inébranlables dans la foi, ce sont ceux de la vallée du Nil ou du désert thébain. Après la conquête arabe, raconte l'*Histoire des Patriarches*, le pape Benjamin vint s'établir dans un monastère proche d'Alexandrie. Ce couvent, seul, avait résisté à la pression impie de l'empereur hérétique Héraclius, et la raison nous en est donnée : « C'est que les moines étaient d'une grande vaillance : car ils étaient tous des Égyptiens, sans mélange d'étrangers ⁴. » Cette vanité avait pris vers le v^e siècle des proportions démesurées. Il serait curieux d'écrire l'histoire du christianisme ou de l'État byzantin, d'après les sources coptes comme uniques documents. Tout ce qui s'est fait de grand dans le monde, à les croire, est l'ouvrage de leurs compatriotes. Ainsi, on pense généralement que le Christ est né à Bethléem : les Égyptiens, mieux renseignés, savent qu'il vit le jour à Héracléopolis de Thébaïde ⁵. Cette imposture un peu trop forte ne fut généralement pas adoptée, mais la fuite de la Sainte-Famille fournit aux Coptes de quoi se consoler : on montra des cachettes et des « Arbres de la Vierge » un peu partout en Égypte, à Babylone, à Héracléopolis, à Héliopolis et ailleurs ; le pays est une autre Terre Sainte ⁶. Le biographe du célèbre Chenoudi, le héros du monachisme national, prête à son saint

1. Suidas, s. v. Ἡραίσκος.

2. Suidas, s. v. γεωμετρία.

3. *Apophl. Patr.*, P. G., LXV, 73 A.

4. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [234] 498.

5. MASPERO et WIET, *Matériaux*, p. 28.

6. [Le *Synaxaire* copte contient deux fêtes de la fuite en Égypte, au 6 hatour et au 28 tout (voir *Synaxaire*, P. O., III, p. [179] 255). Pour les légendes égyptiennes concernant le séjour de Jésus-Christ dans leur pays voir les renseignements fournis par A. Bchaï, dans N. Nilles, *Kalendarium manuale utriusque eccl.*, II, 733-734 — A. F.]

cet intrépide blasphème : « Tout ce que Dieu a fait par Moïse sur le mont Sinaï, je l'ai obtenu, moi aussi, sur la montagne d'Atripé ¹. » L'Égypte était la contrée élue : comme autrefois Simon le Cyrénéen avait porté la croix du Sauveur, et que Cyrène faisait partie du diocèse d'Égypte, l'histoire de Simon était devenue la figuration prophétique de l'Égypte, seule fidèle au Christ et qui devait porter sa croix à travers les siècles ².

L'histoire de la société laïque est également toute pleine du génie égyptien. Les grands personnages sont tous des enfants du pays, même ceux qui lui ont fait le plus de mal. Sans les *Synaxaires* et autres pieux ouvrages jacobites, qui donc se douterait que l'empereur Dioclétien était un Copte ? Il s'appelait en réalité Gharibita (غريبطا), et il était berger en Thébaïde. Comme il possédait une flûte merveilleuse, au son de laquelle les moutons ne pouvaient se tenir de danser, l'empereur Carus le manda à sa cour et voulut l'entendre. Il plut au prince, et devint chef des écuries, mais ici encore la flûte continua ses prodiges et fit danser les chevaux comme naguère les béliers : la fille du roi s'éprit du musicien, et le lui dit. Pendant que l'empereur guerroyait contre les Perses, elle l'épousa, et il succéda à son beau-père qui ne revint pas de son expédition. Ce roman n'est connu que par des ouvrages tardifs d'époque arabe ³, mais il semble très ancien, car déjà Jean de Nikiou parle de « Dioclétien l'Égyptien » ⁴. La conversion de Constantin avait été due aux conseils d'un Égyptien : le fait est rapporté par Zosime ⁵, mais c'est certainement une tradition copte. Une légende faisait de Théodose un compatriote de Dioclétien le pasteur ⁶. Anastase, l'empereur monophysite, était trop connu dans le pays pour qu'on pût lui inventer une origine semblable ; du moins était-il venu en Égypte, exilé par Zénon, et un saint personnage de la ville d'Onouphis lui avait prédit sa grandeur future ⁷. Théodora, autre protectrice

1. M. M. F., IV, p. 392.

2. Jean Rufus, *Plérôphories*, XIV^e histoire (P. O., VIII, p. 31); Mich. Syr., II, p. 73; Ps.-Denys, an. 757.

3. Cf. El-Makin (*Bibl. nat.*, ms. ar. 4524, fol. 183-184; 4729, f. 142 a).

4. Jean de Nikiou, p. 416.

5. Zosime, II, 29.

6. Cf. A. ERMAN et FR. KREBS, *Aus den Papyrus der kōn. Museen*, p. 241.

7. Jean de Nikiou, p. 488. Sur l'identification d'Onouphis avec Menouf et non avec Memphis, comme on semble l'admettre, je me suis déjà expliqué en analysant les *Excavations at Saggara* de Quibell (*Rev. Crit.*, 1912, t. II, p. 208) et dans MASPERO et WIET, *Matériaux*, p. 200.

de la secte, était, disait-on, née à Alexandrie ¹. Le grand législateur du monophysisme. Sévère d'Antioche, était un Pisidien, mais comme le traité qu'il avait écrit, avec le titre de *Philaléthès* ², était l'Évangile du parti, on ne pouvait tolérer qu'une telle gloire revînt à un étranger : on lui supposa donc un collaborateur égyptien, un certain Dorothee d'Alexandrie, qui aurait été de moitié dans la composition de l'ouvrage ³.

Cette vanité, blessée ainsi que je l'ai dit par l'indifférence assez méprisante des Grecs, perpétua le sentiment national chez une race qui, naturellement déjà, était conservatrice, fidèle au passé et impropre à l'assimilation. Mille ans de domination étrangère n'empêchaient pas la langue copte de régner souverainement sur le pays lors de l'invasion arabe. La religion du temps des Pharaons s'était préservée presque intacte, en Thébaïde, jusqu'à la fin de l'époque romaine ; au temps de l'empereur Dèce des ouvriers continuaient à sculpter sur les murs du temple d'Esneh les mêmes dieux et les mêmes tableaux dans le même style à peine altéré. L'administration avait en Égypte son caractère spécial : cette province sut conserver plus longtemps qu'aucune autre son ancien aspect de royaume grec, ses fonctionnaires, ses divisions géographiques, les nomes et le reste. A la longue, pourtant, ce particularisme se sentit menacé. Les écoles avaient propagé, peu à peu, la connaissance de la langue grecque. L'usage en fut bien répandu à l'époque romaine et byzantine, et assez profondément implanté pour avoir survécu plus d'un siècle à la conquête arabe ⁴. Certes, le grec ne risqua jamais de faire tort au copte en le remplaçant : mais par lui, les idées et la littérature grecques furent connues dans la vallée du Nil. On sait quelle fut, au IV^e siècle, l'arrière-floraison de la poésie hellénique en Égypte ⁵ ; combien nombreux sont les papyrus, même plus tard, qui nous ont offert des fragments d'auteurs classiques de tout genre, poètes épiques, tragiques ou comiques, historiens, philosophes, etc... Le Bas-Empire jeta la teinte uniforme de son

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [195] 459.

2. *Anast. Sin.*, *Hod.*, p. 105.

3. Jean de Nikiou, p. 494.

4. Cf. *P. Lond.*, IV, dont les textes grecs se répartissent sur les années 698-725.

5. Cf. mon étude sur Dioscore, le poète, dans la *Revue des études grecques*, XXIV, p. 426-481.

organisation centralisatrice sur la province égyptienne, qui perdit son préfet spécial, représentant personnel de l'empereur, ses nomes, son régime d'exception ; mais le coup le plus rude fut porté à l'ancien esprit indigène par l'introduction du christianisme. La religion avait été la base de la civilisation pharaonique : elle avait façonné les esprits, les idées philosophiques, l'imagination, l'art. En tombant, elle entraînait dans sa chute la plus grande partie de ce passé.

On a souvent dit que le christianisme copte n'était guère qu'un déguisement de l'ancienne religion nationale. Les Égyptiens, convertis, écrit Amélineau ¹, « continuèrent de vivre au milieu des bons génies, des esprits malfaisants, de leurs grands dieux dont ils n'avaient changé que le nom, fidèles Égyptiens avant tout, et inconsciemment ». Ces affirmations, que le même auteur a répétées maintes fois en termes analogues ², paraîtront sans doute exagérées à bien des lecteurs. Que le christianisme ait eu en Égypte un caractère particulier, accommodé au génie de la race autochtone, qu'il ait même, en certains détails, été contaminé par l'ancienne religion, conservant d'elle quelques superstitions, cela est évident : mais il en fut ainsi partout, et si en Gaule, par exemple, de petites divinités agrestes ont reçu parfois l'auréole des saints, cela ne suffit pas à prouver que le christianisme gallo-romain n'est qu'une transposition de la religion celtique. La plupart des traits que cite Amélineau comme spéciaux aux Coptes, sont en réalité communs à tous les peuples convertis avec eux. C'est le Christ surtout qu'ils invoquent : le Père reste dans une ombre mystérieuse, et le Saint-Esprit « ne joue aucun rôle dans la vie religieuse du peuple » ³. Mais quel est le peuple qui, dans ses prières ou ses légendes, a fait une place au Saint-Esprit ? Dans toutes les littératures populaires, le Christ est le seul personnage de la Trinité qui se mêle à la vie journalière des hommes. Amélineau insiste aussi sur l'analogie qu'il voit entre la mort d'Osiris et celle du Christ : « Que lui importait (au peuple égyptien) que Jésus-Christ fût mort en tant que Dieu ?

1. *Rev. Hist. Rel.*, t. XXX, p. 15.

2. *Rev. Hist. Rel.*, t. XIV, p. 308-345, et XV, p. 52-87 ; — *Résumé de l'Histoire de l'Égypte*, p. 245 ; *Vie de Schnoudi*, p. 12 ; *Contes et romans de l'Égypte chrétienne*, I, p. x.

3. *Résumé*, p. 210.

Est-ce que la mort d'un Dieu était une imperfection qui témoignât de l'impossibilité de l'admettre en la nature divine ? Osiris n'était-il pas mort..., n'en était-il pas moins Dieu ? Aussi le peuple ne comprit-il rien aux discussions célèbres du concile de Chalcédoine ¹. » Mais précisément les Coptes sont d'accord ici avec le concile de Chalcédoine, en ce qu'ils repoussent comme un blasphème l'idée de la mort de Dieu. Le monophysisme sévérien, qui était pour eux l'orthodoxie, n'a jamais été Théopaschite. Sévère écrit textuellement : « Dans la chair il a souffert... : mais non pas Dieu le Verbe qui existait avant les mondes, impassible et immortel ². » — De même, l'Égyptien antique accordait à la prière la vertu de contraindre le Dieu, quand elle était faite selon les règles : le christianisme copte aurait hérité de cette idée ³. Considérons pourtant que cette conception n'est pas particulière à l'Égypte, mais est commune à toutes les magies, et qu'en outre elle ne paraît pas du tout avoir été conservée par les chrétiens coptes. Quand Chenoudi, par ses prières, fait monter les eaux du Nil ⁴, quand Pisentios réclame et obtient un miracle pour savoir si ses œuvres sont agréables à Dieu ⁵, ils sont seulement récompensés de leur sainteté ; leur prière est exaucée non qu'elle ait été faite selon les rites par un savant, mais elle émane de gens agréables par leurs vertus à la divinité. L'idée est donc purement chrétienne. Il me semble également bien hasardé de supposer que les Coptes conservaient la croyance au « double » de leurs ancêtres, parce qu'ils parlent des âmes comme ils parleraient des corps ⁶. Les damnés ont encore une tête, des pieds et des mains ; mais il en est de même dans l'Enfer du Dante, et dans toutes les descriptions populaires du Paradis ou de l'Enfer, les âmes gardent la ressemblance du corps. Le nom copte de l'enfer est *Amenti*, le même qui désignait autrefois le séjour des morts, mais qu'est-ce que les *inferni* latins et qu'est-ce que l'*Hadès* grec, sinon des emprunts du vocabulaire chrétien au langage mythologique ? Personne ne pensera pourtant qu'un Grec du vi^e siècle se représentait l'enfer comme un Athénien du temps des

1. *Rev. Hist. Rel.*, t. XIV, p. 323-324.

2. *Mich. Syr.*, II, p. 211.

3. *Rev. Hist. Rel.*, XIV, p. 328-329.

4. *M. M. F.*, t. IV, p. 45-46, 56-57, 63.

5. *M. I. É.*, II, p. 414.

6. *Rev. Hist. Rel.*, XV, p. 83.

guerres médiques concevait l'Hadès. Il est bien certain que le christianisme d'un Copte n'est pas identique, par exemple, à celui d'un Syrien, et que la différence de teinte est due au génie propre des deux races ; mais on ne peut dire que la religion ancienne ait eu sur la nouvelle une influence directe considérable, encore moins, qu'elle ait survécu sous son nom.

Toutes les idées philosophiques, morales, toute la conception de la vie, de l'origine du monde, des destinées humaines, étaient donc modifiées par des dogmes qui précisément étaient reconnus aussi dans tout le reste de l'empire ; grâce à la religion nouvelle la distance qui avait toujours tenu à l'écart l'Égypte du monde grec, allait être considérablement réduite. Ce n'était pas tout : le christianisme envahissait le pays avec une littérature assez importante, et qui devait perpétuellement s'enrichir. Il était déjà une religion internationale, si bien que les idées hébraïques des Testaments faisaient irruption chez les Coptes, avec l'éloquence et la dialectique grecques, avec quelques fragments, même, de philosophie occidentale. Saint Ambroise de Milan était consulté par les monophysistes ¹, la lettre de Jules de Rome est citée souvent dans les œuvres coptes ², pour avoir été jadis utilisée par Cyrille, ainsi que les épîtres du pape Félix ³. Les traductions constituèrent le premier fonds de la littérature chrétienne d'Égypte, et elles continueront à former l'esprit « copte », dérivé évidemment de l'ancien esprit national, mais sensiblement différent de celui-ci. Une preuve tangible de cette transformation se voit dans le domaine artistique. L'art chrétien de l'Égypte est, dans son but, dans ses symboles, dans son répertoire de formes et de scènes, un art d'emprunt, qui doit bien peu de choses à l'ancien art indigène ⁴.

Une grande partie du peuple égyptien devina un péril national dans le christianisme, et un groupe de résistance s'organisa contre lui, au nom du passé de la race. Jusqu'ici, le contraire a été généralement admis, et Amélineau, par exemple, voulant

1. Mich. Syr., II, p. 278. .

2. *Lettre Pascale*, I, 186-201.

3. *Ibid.*, I, 165-186.

4. Cf. l'article, *A propos d'un bas-relief copte*, dans le *Recueil de Travaux* 1915, t. XXXVII, p. 97-110 ; il a été publié seulement après la mort de Jean Maspero. [Note de Gaston Maspero.]

expliquer la conversion du pays, rappelle que Dioclétien avait eu à combattre l'Égypte rebelle ; il avait dû assiéger Alexandrie, la prendre d'assaut, et la répression cruelle qu'il y exerça l'avait rendu odieux aux habitants. Dès lors tous les moyens furent bons aux indigènes pour manifester cette haine : on devint chrétien pour défier l'empereur. « Les Égyptiens furent très contents de trouver cette occasion de faire de l'opposition et ils se précipitèrent au martyre avec furie ¹. » La persécution, en retour, attisa la haine, et finalement l'avènement de ce prince maudit devint le point de départ d'une ère nouvelle, l'ère *des martyrs*, qui commémora l'hostilité des Coptes contre lui. Cette façon de présenter les choses est, à mon avis, inacceptable. D'abord ce motif de conversion est vraiment insuffisant : le plaisir d'être brûlé vif n'a jamais dû être très goûté, même avec cette consolation que Dioclétien en serait vexé. Ensuite la haine des Coptes pour cet empereur est un fait postérieur, rétrospectif si l'on peut dire, et a pour cause réelle les persécutions contre les chrétiens ; les Égyptiens païens n'avaient contre lui aucun motif de colère, car Alexandrie seule avait souffert de son ressentiment, et cette ville en majeure partie grecque n'intéressait guère les Coptes. D'ailleurs la répression ne fut sans doute pas si terrible que Jean de Nikiou nous la dépeint ². Malalas dit au contraire que l'empereur pardonna aux Alexandrins, et que c'est *pour célébrer cette clémence* qu'on inaugura l'« ère de Dioclétien » ³, laquelle fut ensuite transformée par les chrétiens en « ère des Martyrs ⁴ ». La meilleure preuve que la population ne se convertit pas en masse sous ce règne, c'est que le parti païen, comme nous le verrons, était encore extrêmement puissant près de deux siècles plus tard.

M. Leipoldt, appuyé sur d'autres arguments, arrive à une conclusion analogue ; pour lui aussi, l'évangélisation de l'Égypte est une manifestation de l'esprit national contre l'hellénisme ⁵. La religion indigène, selon lui, était morte avant la fin du

1. *Résumé*, p. 204.

2. Jean de Nikiou, p. 417.

3. Malal., p. 309.

4. [L'ère des martyrs commence le 29 mésori (août) 284 J.-C. A ce sujet voir les notes de Jean Nicolai dans Abudacnus, *Historia Iacobitarum*, pp. 17-20. — A. F.]

5. J. LEIPOLDT, *Schenute von Atriipe*, p. 26-34.

III^e siècle, elle s'était imprégnée d'hellénisme et avait perdu son caractère originel : alors, par haine de ce même hellénisme, les Coptes se seraient faits chrétiens. Conduite peu explicable : car enfin, si l'Olympe grec était le passé, le christianisme était aussi une forme de l'hellénisme, au IV^e siècle, et celle-là bien présente. Pour fuir des ombres, les Coptes se seraient donc jetés dans les bras d'adversaires bien vivants, et par nationalisme ils auraient adopté une religion étrangère ¹. Mais en fait, de nombreux documents permettent d'affirmer deux choses : la religion des temps pharaoniques était encore parfaitement vivante jusqu'au début au moins du VI^e siècle, et il en restait encore des traces appréciables lors de la conquête arabe ; de plus, comme il est naturel, c'est elle qui fut d'abord défendue et conservée par le parti national ennemi des Grecs.

Pour ne citer que les principales occasions où la force des païens est avouée même par les auteurs chrétiens, je rappellerai d'abord la curieuse proclamation du comte Héraclius en 356, au nom de l'empereur Constance, où, pour soulever le peuple d'Alexandrie contre le patriarche Athanase, il menaçait de faire abattre les idoles ². A cette occasion, les païens brûlèrent devant le portail les meubles sacrés de la Grande Église, et se servirent de cet incendie pour sacrifier de l'encens à leurs dieux. En 362, sous Julien, la populace alexandrine massacre le patriarche Georges, et deux personnages considérables, pour avoir autrefois détruit des sanctuaires d'idoles ³. La même année, la grande église du Kaïsareïon fut brûlée. Théodoret avoue que sous Valens il y avait encore des cantons du Delta où on n'avait jamais vu un chrétien ⁴. La grande révolte des polythéistes sous Théodose est bien connue. Le patriarche Théophile ayant exposé des statues sacrées à la dérision de ses fidèles, le peuple alexandrin s'insurgea en masse ; les chrétiens, traqués, furent égorgés ou contraints de sacrifier. Les idolâtres, retranchés au Sérapéum comme dans une citadelle, terrorisèrent la ville pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que leur repaire eût été détruit par les sol-

1. Pour plus de détails, cf. mon article sur Horapollon, dans B. I. F., XI, p. 181 et suiv.

2. ATHAN., *Hist. arian. ad monachos*, 54 (P. G., XXV, 757 D).

3. [28 kihak (= 24 déc.) 361. *Chron. Acephal.*, 8, P. G., XXVI, 1545 C; Gutschmid, *Verzeichniss*, p. 438. — A. F.]

4. Théodoret, *Hist. eccl.*, IV, 21.

faits¹. J'ai indiqué ailleurs les faits analogues connus aux v^e et vi^e siècles² : l'important groupe païen voisin d'Hermopolis, qu'Apollon se flattait d'avoir converti, peu avant l'an 400³, la puissance de la société païenne de Panopolis, contre laquelle lutte vigoureusement le moine Chenoudi, le groupe païen, très analogue, d'Antaiopolis, qui se bat contre l'évêque Macaire⁴ ; à Thèbes aussi un parti mécréant devait subsister, d'où sortit Jean le Foulon, qui exerça ses talents de magicien à Béryte⁵. Aux portes mêmes d'Alexandrie, à Manouthis, un grand temple d'Isis a ses prêtres, ses statues, ses prophètes, ses oracles, une réputation qui a retenti dans la grande ville, et un peuple de fidèles qui fait la loi dans le canton aux chrétiens terrorisés : ceci sous le règne de Zénon, vers l'an du Christ 486⁶ ! Et pourtant, nous ne possédons plus que les ouvrages écrits par les chrétiens, où le rôle des adversaires n'est naturellement décrit que lorsque c'est indispensable au récit.

A part les quelques prêtres qui écrivirent, la littérature grecque d'Égypte n'est guère, au v^e siècle, représentée que par des idolâtres : Nonnos de Panopolis, qui se convertit, il est vrai, vers la fin de sa vie⁷, Olympiodore de Thèbes, historien, explorateur et poète⁸, Pamprépios, son compatriote, poète aussi et homme d'État, inspirateur de la révolte d'Illous contre Zénon⁹, Cyr de Panopolis, autre poète, qui devint consul sous Théodose II, préfet du prétoire, et enfin, par disgrâce, évêque, quoique fortement soupçonné d'« hellénisme »¹⁰ ; les grands philosophes alexandrins de la fin du siècle, Ammônios¹¹, Héraïskos, Horapollon de Phénébéthys près de Panopolis, Asklépiadès, Harpocrate¹².

1. Socr., *Hist. eccl.*, V, 16 ; Sozom., VII, 15.

2. B. I. F., XI, p. 184 sqq.

3. Rufin, *Hist. mon.* (P. L., XXI, 413).

4. Amélineau, M. M. F. t. IV, p. 45 et suiv., 48, 56, 112 et suiv.

5. *Vie de Sévère*, P. O., II, p. 58.

6. *Vie de Sévère*, P. O., II, p. 17, 27 et suiv.

7. Cf., comme preuve de sa célébrité, Agath. (éd. de Bonn), p. 257.

8. Photius, *Biblioth.*, n° 80 (dans P. G., t. CIII, col. 256).

9. Sur le rôle de Pamprépios, cf. R. Asmus, dans *Byzant. Zeitsch.*, XXII, 320-347.

10. Suidas, s. v. *Kῆρος* ; J. Lyd., *de Magistr.* (éd. Wünsch), p. 68, 2 ; 131, 3.

11. Socr., *Hist. eccl.*, VI, 6.

12. Suidas, s. v. *Ἀποκρυφῆς*. Voir sur ces personnages : Jean Maspero, *Horapollon et la fin du paganisme égyptien*, B. I. F., XI, p. 176 et suiv.

Patriarches d'Alexandrie.

Les magistrats, les ducs d'Égypte et les augustaux eux-mêmes sont parfois des païens. Au VI^e siècle nous apprenons encore l'existence d'un temple d'Apollon à Abydos, desservi par vingt-trois prêtres¹; les derniers pontifes du temple d'Isis à Philai ne furent chassés qu'en 535 environ par Narsès le Persarménien². Dans un papyrus de l'an 570 environ, on lit une accusation de paganisme contre un notable d'Antaiopolis³. Pour finir, le patriarche d'Alexandrie Andronic (616-622) est loué dans sa biographie, pour avoir renversé des sanctuaires d'idôles⁴! On voit que le paganisme eut la vie dure dans la vallée du Nil.

J'ai rapporté aussi, dans le même article, les faits qui nous prouvent que l'hellénisme n'avait touché qu'à la surface l'ancienne religion pharaonique, et que celle-ci avait parfaitement gardé son caractère national. Sans doute, on donne parfois des noms grecs aux divinités, et il est certain qu'on dut, dans le nombre, adresser des vœux à des Olympiens étrangers. Mais une lettre de Chenoudi nous montre que le nom grec ne signifie pas forcément le dieu grec: « Kronos, c'est-à-dire *Petbe* », écrit-il, ou « Héphaïstos, c'est-à-dire Ptah⁵ ». En fait, on retrouve Toth et Osiris à Alexandrie, Isis à Manouthis, avec Oubastit, Toth et Anubis⁶. Les rites, comme celui de la momification, et de l'enroulement des bandelettes ornées d'écriture autour du corps, sont encore observés dans les dernières années du V^e siècle, à la mort d'Héraïskos, et ses compagnons survivants savent, comme les contemporains des Sêti et des Ramsès, que le défunt, expédié dans toutes les formes requises, est devenu un Osiris dans les champs d'outre-tombe⁷.

Ces gens-là, et non les chrétiens, étaient les vrais héritiers de la vieille Égypte. Et ils s'en rendaient parfaitement compte. La religion qu'ils conservaient et défendaient quand même, c'était pour eux τὰ πάτρια, οἱ πατέριοι νόμοι, θεολογία ἡ πατρίος, c'est-à-dire

1. Amélineau, M.M.F., IV, p. 686 et suiv.

2. Cf. mon étude sur *Théodore de Philæ* dans la *Rev. Hist. Rel.*, t. LIX, p. 302.

3. *P. byz. Caire*, I, 67004, 8.

4. Renaudot, *Hist. Patr. Alex.*, p. 155.

5. A. Erman, dans la *Zeits. für Ägypt. Sprache*, t. XXIII, p. 47.

6. Socr., *Hist. eccl.*, V, 16 et suiv.

7. Suidas, s. v. Ἡραίσκος; Photius, *Biblioth.* (dans P. G., t. CIII, col. 1276).

la tradition des ancêtres. Se convertir n'était pas seulement une impiété, c'était aussi commettre un acte de trahison envers la patrie, ἀποδοκείν ¹. Pendant longtemps, le parti national et le parti polythéiste furent presque confondus, tant que les deux camps furent encore de forces à peu près égales, c'est-à-dire, sans doute, jusqu'après Julien, jusqu'aux débuts du v^e siècle. Mais la cause de l'idolâtrie était virtuellement condamnée. Beaucoup de réfractaires finissaient par céder à la violence, aux persécutions dirigées contre leur foi ; d'autres renonçaient à une religion dangereuse qui ne se parait plus d'aucune espérance. Longtemps, il est vrai, même encore aux environs de l'an 500, il restait quelques irréductibles qui rêvaient le triomphe possible du paganisme ², mais la masse n'y comptait plus. Peu à peu le culte ancien, réduit à se cacher, surveillé, privé de ses solennités, perdait son caractère de religion pour dégénérer en magie et en superstitions, compatibles avec une profession prudente de christianisme. Convertis sincères ou hypocrites, ces nouveaux chrétiens ne renonçaient pas à leur zèle pour leur « patrie » : le parti national survécut au paganisme, parce que sa raison d'être n'était pas seulement dans la religion.

Devenu chrétien, en majeure partie, il s'accommoda comme il put de cette transformation. Puisque l'Égypte avait été contrainte d'accepter l'Évangile, c'était bien le moins qu'elle tint la première place dans l'Église : elle ne pouvait partager la croyance des Grecs, qu'à condition d'être le membre dirigeant de la communauté. La légende qui faisait naître Jésus à Ahnas (Héracléopolis magna ³) est une manifestation significative de ce besoin de suprématie : n'ayant pu éviter le christianisme, les Coptes essayaient de le confisquer à leur profit. S'ils reconnurent la primauté honorifique du pape de Rome, ce fut parce que Rome était en Occident et pouvait, sans danger pour eux, les aider contre les Grecs, mais en Orient, ils voulurent qu'Alexandrie fût le premier trône pontifical. Le concile de Nicée avait consacré cette prétention ⁴ : aussi fut-il toujours tenu en grand hon-

1. Jean Maspero, *Horapollon*, dans B. I. F., XI, p. 179, 188-189.

2. Voir dans Damascius les tentatives de Pamprépios et d'Illous, celles de Supérianus, et ainsi de suite (Photius, *Biblioth.*, dans P. G., t. CIII, col. 1277 ; Suidas, s. v. Παμπρέπιος).

3. Voir plus haut, p. 25.

4. [Le premier concile de Nicée nomme trois évêques qui sont les trois

neur par les Égyptiens qui désignent très fréquemment leur foi orthodoxe sous le nom de « la foi des 318 Pères de Nicée »¹ comme si aucun concile postérieur n'avait résolu des questions de dogme. En 381, le second synode œcuménique décerna au nouveau patriarcat de Constantinople les honneurs de la préséance orientale². Cette décision ne fut jamais reconnue sur les bords du Nil³, ni dans le reste de l'Orient. Michel le Syrien divise encore le monde en quatre grands patriarchats, Rome, Constantinople, l'Égypte, et Antioche qu'il met sur un pied d'égalité⁴. De nos jours les Coptes continuent toujours à s'attribuer le second rang, et en fait le premier, puisque le pape de Rome est « hérétique » à leurs yeux. Le patriarche Dioscore avouait clairement l'idée qu'il se faisait de sa dignité, quand il se faisait adresser, lors du concile d'Ephèse de 449, une requête en tant qu'*ἐκκομνηνικὸς πατριάρχης*⁵. Ce titre de « patriarche universel » qui devait, un siècle et demi plus tard, brouiller Rome et Constantinople, le pape d'Alexandrie est le premier, en Orient, à se l'être décerné.

Le premier dans la hiérarchie, le successeur de saint Marc est aussi le grand maître de l'orthodoxie, le plus savant des théologiens, celui dont les décisions doivent être respectées du monde entier. C'est saint Athanase qui terrasse l'arianisme, c'est Cyrille qui écrase le nestorianisme, qui impose la vérité dans ses *Ana-*

premiers de l'Église : ceux de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche. A l'évêque d'Alexandrie le concile reconnaît la juridiction sur l'Égypte, la Libye, la Pentapole. C'est déjà « l'ancienne coutume » (can. 6). Le concile de Nicée sanctionne la théorie des trois patriarchats (sans Constantinople et Jérusalem). Jusqu'au vi^e siècle les Papes ne voulurent admettre que ces trois, dans cet ordre (donc Alexandrie en seconde place, après Rome). Cf. Bonifati I ep. ad Rufinum Thess. (Lequien, I, 18) ; Leonis I ep. 106, ad Anatolium (P. L., LIV, 1001-1010) ; Greg. I ep. VIII, 30 (P. L., LXXVII, 933). — A. F.]

1. M. M. F., t. IV, p. 215, 217, 220, 222 ; Jean de Nikiou, p. 431 ; Mich. Syr., t. II, p. 47, 76, etc.

2. [Can. 3 : *Τὰ πρεσβεία τῆς τιμῆς*, après Rome. Cependant Constantinople est à peine encore devenue un patriarcat. La formation du vrai patriarcat de Constantinople, avec juridiction, fut l'œuvre du 28^e canon de Chalcedoine. — A. F.]

3. [L'Église d'Égypte ne voulait aucunement reconnaître le concile de 381. Dioscore I d'Alexandrie appelle celui d'Ephèse, en 431, le second (Mansi, VI, 626, 643). Cf. Theodoret I ep. LXXXVI, ad Flavianum ; Tim. Alex. ad Syn. Aquil. (Lequien, I, 16-17). — A. F.]

4. Mich. Syr. II, p. 414.

5. Mansi, VI, 855 [Olympius, évêque d'Évaza l'appelle ainsi. Voir H. Gelzer : « Der Streit über den Titel des Oekum. Patr. » dans les *Jahrbücher für prot. Theol.*, XIII (1887) — A. F.].

thématismes : les deux plus formidables des hérésies ont été vaincues par le patriarche égyptien, et l'orgueil de son peuple en a été si flatté, que désormais, il ne renoncera plus à cette satisfaction. Son pape ne peut pas se tromper : un concile comme Chalcédoine, qui ose le condamner, ne saurait être que l'œuvre de Satan. Quand Vansleb, au xvii^e siècle, visita l'Égypte à la recherche des manuscrits théologiques, les indigènes lui expliquèrent qu'il y avait « quatre patriarches œcuméniques », à savoir :

1^o Celui de Rome, le chef de tous les autres.

2^o Celui d'Alexandrie, *le Juge des différends de l'Église* ¹.

3^o et 4^o Ceux de Constantinople et d'Antioche ².

Naturellement, cette vanité les mit en conflit avec d'autres vanités rivales. Le siège d'Alexandrie fut souvent en état de guerre avec celui d'Antioche et surtout celui de Constantinople, ce parvenu de la faveur impériale. Le gouvernement byzantin ne respecta pas l'infaillibilité des évêques d'Alexandrie. Athanase fut persécuté et chassé par les *basileis* ariens; Dioscore fut déposé en 451 par le concile de Chalcédoine que présidait Marcien. C'étaient là des attentats que les Coptes ne pouvaient pardonner. La condamnation de leur pape ³ n'était pas seulement un événement ecclésiastique, une atteinte portée à leur orgueil de chrétiens d'élite, c'était un outrage à la nation entière, car le patriarche était rapidement devenu une sorte de représentant de la race indigène en face du pouvoir central.

1. [Le nom « juge de l'église », ou « juge du monde » (κριτὴς τῆς οἰκουμένης) se rencontre souvent comme titre d'honneur du Patriarche d'Alexandrie. Il est encore employé par les deux titulaires du siège, orthodoxe et copte. On prétend que ce titre remonte au concile d'Éphèse présidé par Cyrille d'Alexandrie (Théodore Balsamon dans le *Nomocanon*, P. G., CIV, 1083). A noter que le clergé d'Alexandrie a longtemps conservé le droit d'annoncer la date des fêtes mobiles au reste de l'Église chaque année, à cause de l'autorité incontestée des astronomes de cette ville. C'est là, peut-être, encore une raison de ce titre. Voir Renaudot, *de Patriarcha alexandrino*, dans sa *Liturgiarum orient. collectio* (2^e éd., Francfort, 1847), I, 348-349; Lequien, II, 481; Gutschmid, *Verzeichniss*, p. 487. — A. F.]

2. [Vansleb, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 8. — A. F.]

3. [Autre titre constamment usurpé par les Patriarches d'Alexandrie. Eutychius l'emploie et l'explique (P. G., CXI, 982 D, 983 A). Il prétend que le titre Baba a commencé au temps du Patriarche Héraclas (232-247; ib. 993 D; Ibn Râhib, C. S. C. O., ar., sér. III, t. I, p. 108). Cf. Maqrizi, *Ges. d. Coptes*, p. 24 = *Khilat*, II, p. 484. Les deux titulaires s'appellent encore « Pape et Patriarche ». — A. F.]

En principe, le patriarcat d'Alexandrie est une institution internationale. Son autorité incontestée s'étend sur l'Égypte entière, sur la Libye et sur la Pentapole ; puis la conversion de la Nubie et de l'Abyssinie, celle de plusieurs cantons d'Arabie, comme celui de Nedjran ¹ lui soumettent d'autres territoires en dehors de l'empire. Mais ses prétentions étaient bien plus vastes : elles englobaient toute la partie alors connue du continent africain, c'est-à-dire la Tripolitaine, l'Afrique proprement dite, la Numidie et la Maurétanie, jusqu'au château de Septem, aujourd'hui Tanger, sur le détroit de Gibraltar. Une notice du VII^e siècle, d'origine melkite, compte Carthage parmi les métropoles du patriarcat ², et à une époque postérieure, Nilus Doxopatrius énumère aussi l'Afrique et la Tripolitaine ³. Les monophysites sont ici d'accord avec les catholiques : Michel le Syrien attribue toute l'Afrique à Alexandrie ⁴. Vansleb, au XVII^e siècle, trouva cette tradition encore vivante. Les professions de foi du patriarche Matthieu vers 1674, lui attribuent également l'autorité sur « le pays des Coptes en Égypte, les pays d'Éthiopie, de Nubie, d'Afrique et de Nigiyah (نَيْقِيَّة) » ⁵. Quand l'heureuse issue de la guerre contre les Vandales, sous Justinien, eut rendu à l'empire les territoires qui formèrent la préfecture d'Afrique, l'empereur eut un instant la pensée de réaliser cette fiction ⁶ : il offrit cette

1. Les chrétiens de Nedjran étaient certainement monophysites : Anastase le Sinaïte (*Hod.*, p. 296), range les Νεγρανῖται parmi les sectateurs de Julien d'Halicarnasse (voir l'index).

2. H. GELZER, dans *Byzant. Zeitschr.*, II, p. 22 sqq.; cf. PARTHEY, *Notit. Episc.*, 5, p. 138, où l'on compte l'Afrique et la Tripolitaine parmi les dépendances du diocèse d'Alexandrie.

3. PARTHEY, *ibid.*, p. 275.

4. Mich. Syr., II, 414.

5. Ms. ar. de la Bibl. Nat., n° 225 :

بلاد القبط . مصر وبلاد الحبشة والنوبة وأفريقية ونيقية

Je ne sais ce que désigne le dernier mot. Dans la traduction française qu'il a publiée de ce document (à la suite de la *Perpétuité de la Foi* d'Arnaud d'Andilly, t. III, p. 763-769), Renaudot écrit « et de Nicée » : mais que viendrait faire ici la ville de Nicée ? [Ce qui lui a été reconnu par le concile de Nicée ? — A. F.]

[Cette profession de foi est calligraphiée et نَيْقِيَّة est écrit très clairement : la phrase citée ci-dessus se trouve à la l. 9. Le mot نَيْقِيَّة existe une autre fois dans ce document (l. 19-20), et là, il correspond bien à *Nicée*, puisqu'il s'agit du concile. C'est, d'ailleurs, l'orthographe arabe du nom de la ville de Nicée. — G. W.]

6. En 535 encore, il n'en est pas question. Justinien, dans la nouvelle

récompense au patriarche Théodose, en 536, pour prix de son adhésion au concile de Chalcédoine ; mais il essuya un refus ¹. Là ne se bornaient pas, d'ailleurs, les prétentions de certains parmi les Coptes : les exaltés regardaient encore le patriarcat de Jérusalem, avec le Sinaï, comme une simple dépendance de leur Église, et jusqu'à l'île de Chypre. Cette dernière province n'est mentionnée que par Vansleb ² : mais la revendication de la Palestine est un fait mieux établi, enregistré par Nilus Doxopatrius lui aussi ³. Au reste, pas plus que l'Afrique, la Palestine ne fut jamais, en pratique, soumise à l'autorité épiscopale d'Alexandrie. Les papes égyptiens s'efforcèrent toujours de se poser en puissance internationale, universelle : en fait, ils ne furent jamais que les élus de l'Égypte, les maîtres de la vallée du Nil et de son annexe libyenne ⁴. Si son prestige extérieur y perdait, sa force réelle était considérablement accrue par là. Le peuple (sauf en Libye, qui est peu importante) y était un, sans mélange, facile à tenir en main et à gouverner sans craindre de résistances, enfin, d'autant plus dévoué à son pasteur que ce dernier lui appartenait exclusivement. Deux éléments très distincts concoururent à faire la grandeur du patriarche : le peuple copte, et la ville grecque qui lui servait de capitale, Alexandrie.

C'est un fait bien connu que, pour les Coptes du Bas-Empire et du moyen âge, Alexandrie n'est pas une ville d'Égypte. On « sort d'Égypte » pour « aller à Alexandrie ⁵ ». Bien qu'on affecte d'employer le plus souvent, pour la désigner, le vieux nom indigène de *Racoti*, la cité du conquérant macédonien est restée en partie étrangère au pays qui l'entoure. Le phénomène est très naturel. La race autochtone avait toujours vécu sans se préoccuper beaucoup de ses voisins, sans se laisser attirer par les voyages maritimes, et Alexandrie, au contraire, était un port, une des principales stations du commerce mondial. Des lignes de navigation

7, § 1, distingue nettement τοὺς (ἐπισκόπους) ἐπ' Αἰγύπτου τε καὶ τῆς προσεχούσας καὶ ἡνωμένης αὐτῇ Λιβύης, et τοὺς τε ἐπὶ τῆς Ἀφρων χώρας.

1. Cf. l'index, sous Afrique.

2. Vansleb, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 27.

3. Parthey, *Notit. Episc.*, p. 273.

4. [L'Église d'Abyssinie a toujours reconnu l'autorité du Patriarche copte. — A. F.]

5. Vie de Daniel le Scétiote (*R. O. C.*, V, p. 72). Cf. AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 44.

régulière la mettaient en relation avec Constantinople ¹; avec l'Italie ²; ses marchands allaient dans tous les ports du monde connu, jusqu'en Grande-Bretagne où ils chargeaient l'étain ³, jusqu'en Éthiopie ⁴ où ils faisaient un commerce actif par la mer Rouge et le port de Klysma. La population, qui s'élevait peut-être à un total de 600.000 âmes environ ⁵, était par suite très mélangée, et l'ensemble devait ressembler à une grande agglomération levantine d'aujourd'hui, par exemple à la moderne Alexandrie. Malgré les persécutions réitérées dont ils furent l'objet, les Juifs y possédaient toujours une importante colonie. Le patriarche Cyrille les avait expulsés en 415, mais ils étaient revenus. Il est question d'eux plusieurs fois dans les textes des ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles ⁶; la capitulation d'Alexandrie en 641 stipule qu'il leur restera permis de séjourner dans la capitale ⁷, et la tradition arabe veut qu'à ce moment ils aient été au nombre de quarante mille ⁸. Les Syriens formaient aussi une coterie qui eut quelque influence sur l'issue des querelles religieuses sous le patriarche Anastase ⁹. De toutes les contrées d'Orient, l'université d'Alexandrie attirait des foules considérables d'étudiants, et les Grecs, naturellement, étaient représentés dans cet assemblage cosmopolite. Outre les commerçants qu'une place aussi impor-

1. Agath., p. 99 : l'itinéraire passait par l'île de Cos.

2. Leont. Neap., *Vie de saint Jean*, XXVII (P. G., XCH, 1644, A; éd. Gelzer, p. 60).

3. *Ibid.* (1623 A; éd. Gelzer, p. 18).

4. Fleury, *Hist. eccl.*, tome I, p. 152.

5. Dans *Hist. Patr.* (P. O., I, p. [221-222] 485-486), on raconte que le général perse qui prit la ville en 618 fit massacrer tous les hommes âgés de 18 à 50 ans, et qu'il s'en trouva 80.000. Cette légende prouve du moins qu'on estimait, vers le ^{vii}^e siècle, la population en état de porter les armes à ce chiffre, qui peut donner un total voisin de 600.000 habitants, en ajoutant les femmes, les vieillards et les enfants.

[D'après Ibn Abd-el-Hakam (éd. Massé, p. 74), cité par Maqrizi (*Khitat*, éd. de l'Inst. Franç., III, ch. xiii, § 11, p. 154), on comptait, lors de la conquête musulmane, 600.000 hommes (plus les femmes et les enfants), auxquels il faut ajouter 30.000 « Roum » qui quittèrent la ville: Jean Maspero a montré ailleurs (*Organis. milit.*, p. 114, 118, 119) qu'il fallait accueillir avec réserve les chiffres donnés par les auteurs arabes, en ce qui concerne l'armée d'Égypte lors de la conquête musulmane.— G. W.]

6. Jean de Nikiou, p. 515; Anast. Sin., *Hod.*, p. 249.

7. Jean de Nikiou, p. 585.

8. Butler, *Arab Conquest of Egypt*, p. 368.

9. Voir l'index.

tante attirait nécessairement, les descendants de l'ancienne population hellénique devaient avoir en grande partie conservé l'originalité de leur race, et de nombreux fonctionnaires, des clercs amenés par les patriarches étrangers qu'envoyait Byzance au v^e et surtout au vi^e siècle, formaient aussi un appoint, plus considérable par son influence que par son importance numérique. Enfin, si la partie la plus active de la population était étrangère, le noyau le plus vaste, le fond même était égyptien, restes de l'antique Racoti, ou paysans des environs séduits par l'attrait de la grande ville. Quelques mots de l'historien Socrate nous montrent qu'on connaissait encore à Alexandrie, au iv^e siècle, le sens de quelques signes hiéroglyphiques ¹; Zacharie le Scholastique ² cite quelques phrases dites, paraît-il, en copte, par la populace citadine lors du pillage d'un temple païen, vers 485. L'usage de la langue copte y était assez répandu pour qu'Anastase le Sinaïte, au début du vi^e siècle, en parle comme de l'idiome ordinaire de la cité : ὁ ἑχλος ἀναλαμβάνων τῇ Ἀλεξανδρέων ἰδιωτικῇ διαλέκτῳ ἐπιχωριάζων ἔκραζεν ³.

Ce ramassis de peuples divers, pris dans l'ensemble, formait une population assez peu sympathique. Comme toutes les foules byzantines des grandes villes de l'empire, nourrie en partie par le gouvernement ou par l'Église, amusée à grands frais de spectacles, renflée d'oisifs dangereux et de flâneurs en quête de tumulte et de pillage, elle avait cependant réussi à s'acquérir en ce genre une sorte de supériorité même sur celle d'Antioche et de Constantinople. Eunape lui reproche une immoralité qui défie toute rivalité : « Cet homme, dit-il en parlant d'un certain Hiérax, était aussi vicieux qu'un Alexandrin, ou davantage, s'il y a quelque chose de plus vicieux qu'un Alexandrin ⁴. » Pour achever le portrait du personnage et de ses compatriotes, le même écrivain ajoute que ce Hiérax ayant été un jour réduit au silence, « tous les assistants s'émerveillèrent de voir un homme d'Alexandrie tenir sa langue, arrêter son bavardage, et son front se couvrir de rougeur ». Évagre constate que le peuple de cette ville est toujours prêt quand il s'agit de sédition, à suivre le premier

1. Socr., *Hist. eccl.*, V, 17; Sozom., VII, 15.

2. *Vie de Sévère* (P. O., II, p. 35).

3. *Hod.*, p. 161.

4. Eunape (*Corpus de Bonn*), p. 94.

venu sous n'importe quel prétexte ¹. Pour Jean d'Éphèse, qui est pourtant leur coreligionnaire, les Alexandrins sont une horde de barbares ², directement inspirée par Satan. Nous avons enfin, dans la législation même de Justinien, un bien curieux témoignage de la défiance qu'ils inspiraient à cette époque. Les gouverneurs de province devaient alors veiller à ce que les armes, fabriquées dans les ateliers officiels, ne fussent pas vendues à des particuliers et ne servissent pas à des guerres civiles. *Tous* les ἄρχοντες coupables de négligence sur ce point, seront destitués et frappés d'une amende de dix livres d'or. Seul, l'ἄρχων d'Alexandrie est taxé à 20 livres, tant était grand le danger des séditions ³.

Ces invectives d'Eunape et de Jean d'Éphèse, il faut le reconnaître, ne sont pas imméritées, mais les raisons qui expliquent la basse moralité des foules alexandrines doivent aussi, en une certaine mesure, leur servir d'excuse. Il existait, dans toutes les capitales de l'empire, une lie de population que le gouvernement entretenait pour éviter les troubles, et qui, en retour, n'ayant pas d'occupations régulières, n'avait guère autre chose à faire que de préparer des émeutes. Une partie du blé exigé comme impôt des paysans de toute l'Égypte, était distribuée, à titre de largesse impériale, aux habitants d'Alexandrie ⁴. L'Église imitait cette générosité : l'inépuisable richesse du trésor de St-Marc lui permettait de répandre d'abondantes aumônes. En 612, le patriarche catholique saint Jean faisait rechercher par ses économes tous les indigents : on en compta sept mille qui furent nourris aux frais de l'Église ⁵. Les anecdotes rapportées au sujet de ce pontife nous prouvent que ce n'étaient pas toujours de vrais pauvres qui profitaient de ces dons : les libéralités de l'État et des évêques devaient amener ce résultat, que toute une foule vivait exclusivement d'aumônes, et s'engageait par là dans la clientèle des fonctionnaires, des dignitaires ecclésiastiques ou même simplement des notables municipaux. Avec les distributions de l'annone, les spectacles, les courses du cirque étaient, comme à Constantinople, le grand

1. *Hist. eccl.*, II, 8, p. 55.

2. *Hist. eccl.*, I, 17 et 43.

3. Nov. 85, 3, 1.

4. Ed. XIII Justin.

5. Leont. Neap., *Vie de saint Jean*, II (P. G., XCIII, 1618 C; éd. Gelzer, p. 9).

événement de la vie du peuple alexandrin. Les luttes entre factions, entre Verts et Bleus, n'y étaient guère moins vives qu'à Byzance. Les *ἐξῆροι*, c'est-à-dire, sans doute, les factions de l'Hippodrome, massacrèrent l'augustal Théodose sous le règne d'Anastase ¹, ils créèrent un antipape en 535, et, pendant un an, combattirent dans les rues les soldats de Narsès envoyés pour maintenir l'ordre ². Les inscriptions, les papyrus, les textes littéraires font de fréquentes allusions aux *Βένετοι* et aux *Πράσινοι* des VI^e et VII^e siècles ³. Le théâtre ne trouvait pas moins d'amateurs; malgré les déclamations des évêques et des moines contre les danses et les jeux scéniques, le peuple d'Alexandrie était passionné pour ces plaisirs au point que le gouvernement impérial n'osait l'en priver, et Justin I^{er} ayant décidé de chasser les danseurs de toutes les villes d'Orient, excepta la ville d'Alexandrie ⁴. Par là, cette plèbe dépendait étroitement des fonctionnaires byzantins, car en cas de désobéissance ou de rébellion, rien n'était plus facile que de l'affamer ou de la priver de ses plaisirs. En 452, la distribution de blé fut supprimée en punition d'une émeute, tandis que les théâtres étaient fermés ⁵. Sous Justinien, pour des raisons que nous ignorons, l'augustal Héphestos réduisit considérablement l'annone ⁶. En outre, la ville était exposée, beaucoup plus que la province, à sentir à l'occasion la colère impériale. Dans le haut pays, surtout dans la lointaine Thébaidé, les Coptes régnaient sans partage, les fonctionnaires en étant issus, et l'autorité centrale prévalait difficilement quand elle choquait leurs aspirations. Alexandrie, au contraire, est sous la main du duc d'Égypte, livrée à son armée nombreuse et renforcée au besoin par des bataillons envoyés de Byzance ⁷. Il n'est donc pas étonnant que la plèbe alexandrine, vivant en partie des libéralités impériales et perpétuellement menacée par la garnison, ait montré moins de résistance aux ordres des *basileis*, que les Coptes de la province qui la méprisaient pour sa lâcheté.

1. Malal., p. 401.

2. Liber., *Brev.*, p. 1037 : « populi ».

3. Inscr. publiée dans NEROUTSOS BEY, *L'Ancienne Alexandrie*, p. 96; Jean de Nikiou, p. 529 et suiv.

4. Malal., p. 140.

5. Évagre, *Hist. eccl.*, II, 5.

6. Procope, *Anecd.*, ch. 26.

7. Évagre, *Hist. eccl.*, II, 5; Mich. Syr., II, p. 193.

Et pourtant, ni par les faveurs, ni par les exécutions sommaires, les empereurs n'obtinent jamais une tranquillité durable dans la capitale de l'Égypte. Les foules de ces grandes villes cosmopolites avaient une tendance naturelle à fronder le pouvoir. L'obéissance n'était jamais qu'une contrainte dans un milieu qui ne respectait aucun pouvoir, et, dans tous ces partis violents et haineux qui se partageaient la cité, païens, orthodoxes, monophysites de toutes sectes, juifs, il se trouvait facilement quelque exalté qui transformait une rumeur en sédition. En 415, les clameurs de quelques Juifs contre un certain Hiérax avaient été la cause d'un massacre de chrétiens, d'une tentative d'assassinat contre l'augustal, et de l'expulsion des Israélites ¹. En 516, l'augustal Théodose est insulté et voit son fils massacré « parce qu'il avait fait l'éloge de l'empereur Anastase ² » ; et pourtant Anastase était un prince selon le cœur des Égyptiens. Parfois, des courants d'opinion irrésistibles et désintéressés soulevaient en tempête les masses naguère résignées : elles étaient capables de se passionner. En 518, à la mort de l'empereur hérétique Anastase, on vit le peuple entier de Byzance exiger par ses cris le rétablissement de l'orthodoxie ³. Des scènes analogues ne furent pas rares à Alexandrie. Des engouements irréflectis et éphémères faisaient refluer la plèbe tour à tour vers tous les partis. En 457, elle massacre Protérius, le patriarche catholique ⁴ ; en 535 et 536, elle se bat courageusement contre

1. Socr., *Hist. eccl.*, VII, 13.

2. Théophane, *Chronogr.*, p. 163.

3. Voir plus bas, ch. III.

4. Zach., *Hist. eccl.*, IV, 2 (pp. 24-25) ; Évagre, *Hist. eccl.*, II, 5 ; Jean de Nikiou, p. 476 ; Mich. Syr., II, 124-125. [Le meurtre du patriarche catholique Protérius fut, pour ainsi dire, le premier signal de cette longue guerre des monophysites d'Égypte contre l'empire, qui dura jusqu'à la conquête arabe en 641. Protérius était du clergé de Dioscore I, soit archiprêtre (Liber., *Brev.*, XIV, P. L., LXVIII, 1016), soit « procureur ecclésiastique » (Jean de Nikiou, p. 476), ou archidiaque (Eutychius, P. G., CXI, 1034 D), ou économ (Panégyrique de Macaire, par Dioscore, M. M. F., IV, p. 156). Après la déposition de Dioscore au concile de Chalcédoine (451), Protérius se rallia au parti catholique et fut institué comme successeur par le gouvernement (Barhebræus, 176). Il gouverna le patriarcat d'Alexandrie, soutenu par l'armée, haï de presque toutes ses ouailles, cinq ans et cinq mois. D'après les auteurs monophysites c'était un Judas qui avait trahi son maître, « un loup avide de sang », un féroce persécuteur de leur secte (Barhebræus, *loc. cit.* ; Zach., *op. cit.*, p. 10 ; Mich. Syr., II, p. 124) ; les catholiques louent ses qualités (Évagre, *Hist. eccl.*, II, 8 ; Zonaras, *Ann.*,

les soldats de Narsès, pour un faux patriarche qu'elle reniera peu après, et dont elle condamnera la mémoire¹. En 566, la majorité se trouve trithéite, et acclame Athanase, partisan de l'hérésiarque Acqsnagès, comme successeur de Théodose qui avait excommunié cet hérésiarque². Vers 610, Anastase le Sinaïte se fait applaudir en défendant l'orthodoxie³. Après des moments de révoltes, le calme résigné reparait quand le gouvernement était énergique; les patriarches soldats du VI^e siècle, Paul de Tabenne, Apollinaire, surent rétablir l'ordre sous leur « règne ». Le courage des Alexandrins était essentiellement intermittent; ils étaient, observait le monophysite Théodose, « avides de pompe et d'honneurs, et pour obtenir la faveur impériale, ils étaient capables de s'écarter de la vraie foi⁴ ». Ils n'y manquèrent pas, en effet: dans les conflits religieux des deux derniers siècles avant l'Islam, ils n'apportèrent ni une

XIII, ch. 25, P. G., CXXXIV, 1200 B). Les troubles commencèrent en 452 quand le peuple d'Alexandrie chassa les soldats dans l'ancien temple de Serapis et les y brûla vifs. Déjà Timothée Ælure (αἰλουρος, « chat » ou « belette », Zach., *op. cit.*, IV, I, p. 23, et la note de Krüger, *ibid.*, p. 310), moine et prêtre, fidèle à l'exilé Dioscore, est devenu chef de l'opposition. Protérius l'excommunia, mais Léonce de Byzance dit que tout le peuple d'Égypte se sépara de la communion du patriarche catholique pour s'unir à Ælure et Dioscore (*de sectis*, act. V, ch. 1; P. G., LXXXVI (I). 1228 C). Après la mort de Dioscore en exil (454, à Gangres, en Paphlagonie), les monophysites, n'ayant jamais reçu Protérius, choisirent Ælure comme patriarche. Pendant une courte absence de son rival celui-ci fut sacré à Alexandrie même par deux évêques du parti, Pierre l'Ibérien de Mayouma et Eusèbe de Péluse, en 457 (Évagre, *Hist. eccl.*, II, 8; Zach., *op. cit.*, IV, I, 23). Alors la sédition éclata. Protérius se réfugia dans un baptistère, où il fut massacré par la foule le Jeudi Saint 28 mars 457. On traîna son cadavre par la ville, puis on le brûla et on jeta les cendres au vent (Évagre, *Hist. eccl.*, II, 8). Ælure put triompher, jusqu'au jour où le gouvernement le déposa et l'envoya en exil trois ans plus tard (460). Les auteurs monophysites postérieurs, pour dégager leur secte de la responsabilité de ce crime, prétendent souvent que Protérius fut tué par un soldat romain (Zach., *Hist. eccl.*, IV, 2, pp. 24-25; Mich. Syr., II, 123). Évagre connaît déjà ce mensonge (*Hist. eccl.*, II, 8). Voir, outre les sources déjà citées: Tillemont, *Mém. Hist. eccl.*, XV, saint Léon, art. 142, 143, 156, 157, pp. 744-786 (Tillemont traite Protérius de saint et martyr; mais son nom n'est pas dans le martyrologe romain); Lebon, *Le monoph. sévérien*, pp. 16-20; G. Krüger, *Monoph. Streitigkeiten*, pp. 86-91. — A. F.]

1. Il s'agit de Gaïanus, voir l'index.

2. Mich. Syr., II, p. 251, 253, 254.

3. Anast. Sin., *Hod.*, p. 161.

4. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [203-204] 467-468.

idée suivie ni un accès de zèle durable, mais comme l'exprime mélancoliquement Théodose, ils se trouvaient de préférence du côté de la force.

Cette foule amorphe et changeante faisait une armée toujours prête pour un chef de parti : au-dessus d'elle, une élite bariolée fournissait ces chefs. La ville était riche, et la noblesse locale florissante. Les sénateurs ou décurions ¹ d'Alexandrie disposaient d'une grande influence, par leur fortune et par leurs alliances ; car l'augustal et les principaux fonctionnaires étaient le plus souvent des Alexandrins ² : au début du VII^e siècle, les patriarches Anastase et Andronic purent éprouver combien il était précieux de sortir d'une famille curiale ³. Ce parti des hauts fonctionnaires trouvait facilement à recruter des troupes de partisans armés, ou *bucellaires* ⁴ : c'est ainsi que sous Justinien on vit Libérius et Jean Laxariôn, chacun d'eux nommé augustal par l'empereur, se disputer la dignité dans les rues de la ville à la tête de leurs soldats privés ⁵. Ce parti, par sa nature même, était dévoué à l'empereur et disposé à faire prévaloir ses ordres : on le vit bien en 535, par exemple, lors du schisme entre Théodosiens et Gaïanites ⁶. Parfois certains de ses membres conservaient cependant des préférences secrètes pour les nationalistes irréductibles, et tâchaient à les favoriser malgré les ordres du prince : sous Zénon, on vit un augustal païen ou au moins à tendances païennes ⁷ ; sous Héraclius, un autre protégea les hérétiques ⁸. Mais cette opposition devait forcément s'entourer d'une grande prudence ; et d'une manière générale on peut dire que le parti des « grands », des μεγιστάνες ⁹, fut le soutien de la cause impériale et byzantine.

Toutefois, s'ils avaient la force pour eux, l'influence morale était plutôt exercée par d'autres. Alexandrie, ville de plaisirs, était aussi une ville de science et d'étude. Son « université », ses

1. *Cod. Just.*, X, 63,6.

2. C'est le cas d'Héphaïstos (Procopé, *Anecd.*, ch. 26).

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [214] 478 et [220] 484.

4. Cf. mon *Organis. milit.*, p. 66-68.

5. Procopé, *Anecd.*, p. 175.

6. Voir l'index.

7. *Vie de Sévère* (P. O., II, p. 23).

8. *Anast. Sin.*, *Hod.*, p. 184.

9. Leont. Neap., *Vie de saint Jean*, XXIX (P. G., XCIII, 1642 A ; éd. Gelzer, p. 62).

Musées, ses Académies ¹ étaient célèbres entre les plus célèbres établissements d'instruction publique de l'empire entier. On y étudiait le droit ², la médecine ³, les sciences mathématiques ⁴, surtout la rhétorique et la philosophie ⁵. Tout l'Orient envoyait là sa jeunesse : Palestiniens, Syriens, habitants d'Asie Mineure, venaient y apporter leurs idées en recevant celles des Égyptiens. Les études philosophiques consistaient surtout dans l'explication et le commentaire d'Aristote : les travaux de Jean Philoponos et de Stéphane sur le Stagirite allaient illustrer l'Alexandrie byzantine. Platon avait, lui aussi, attiré plus d'un érudit, mais au v^e siècle surtout. Or, parmi tous ces professeurs et leurs disciples, beaucoup étaient païens encore au seuil du vi^e siècle. Non seulement ils étaient, sous Zénon, assez puissants pour se maintenir ouvertement et troubler la ville à l'occasion ⁶ : mais il semble bien que vers l'an 482, ce parti païen ait encore exercé une influence politique considérable. Les catholiques partisans du patriarche Jean Talaïa recherchaient leur alliance contre le monophysite Pierre Monge ⁷. A partir de ce règne, les « Hellènes », de moins en moins nombreux, ne semblent plus avoir réussi à former une coterie influente, mais ils durent rester un appoint appréciable pour d'autres groupements, à l'occasion. Les philosophes chrétiens, d'ailleurs, n'étaient guère une moindre cause de trouble que ces mécréants. On a vu plus haut comment la doctrine d'Aristote avait fourni au monophysisme des armes inattendues. Par la suite, elle fit naître plus d'une secte : un professeur d'Alexandrie, Jean Philoponos, répandit l'hérésie trithéite ⁸ ; Stéphane, plus tard, autre « sophiste », se créa un dogme à part et finit par retourner au catholicisme, toujours au nom de la philosophie ⁹.

1. Ses Μουσεία et ses Ἀκαδημαίαι sont cités dans *P. byz. Caire*, III, 67295, l. 13, 15 (vers 491) ; cf. Suidas, s. v. Ἀκαδημαίαι.

2. Agath., II, 15 (C. S. H. B., p. 97 ; P. G., LXXXVIII, 1361 B).

3. *Vie de Sévère*, P. O., II, p. 39.

4. Cf. H. USENER, *de Stephano Alexandrino* ; ce Stéphane, d'ailleurs, fut surtout un astronome et un astrologue.

5. *Vie de Sévère*, P. O., II, p. 57.

6. *Vie de Sévère*, P. O., II, 40 ; R. Asmus, *Pampropios*, dans la *Byzant. Zeitschr.*, XXII (1913), pp. 333-335 ; W. Barth, *Kaiser Zeno*, pp. 81-91.

7. Cf. l'ingénieuse reconstitution de cet épisode par R. Asmus, dans *Byzant. Zeitschr.*, XXII, p. 333.

8. Sur le trithéisme, voir l'index.

9. Voir l'index.

Enfin, d'innombrables monastères, dans la ville ou aux environs immédiats, ne pouvaient manquer de prendre sur le peuple un ascendant considérable, par leur puissance matérielle et par les exemples d'ascétisme et de sainteté parfois suspecte qu'ils lui donnaient. Les *monasteria*, dans l'opuscule de Libératus ¹, sont représentés comme un parti, allié du parti populaire. Nous connaissons peu les couvents contenus dans l'enceinte de la cité. Les textes nous ont seulement conservé les noms de quelques-uns d'entre eux : celui de la *Patricienne* (τῆς Πατρικίας) pour les femmes, dans le quartier appelé Πέμπτον ²; un autre dans le quartier dit Ἐνάτον ³; un troisième dans l'Ὀκτωκαιδέκτον ⁴. Un « monastère de Salomé », appelé *Salâmâ* dans Jean de Nikiou, est encore cité ⁵. Mais la ville était tout entourée d'une ceinture de monastères beaucoup plus illustres. Au nord-est s'étendait le groupe dit « de Canope », dont le plus important était celui de la Μετόνια ⁶ : là vivait une nombreuse colonie de l'ordre de saint Pachôme, les « Tabennésiotes », qui fournirent deux patriarches au moins à Alexandrie, durant la période byzantine : Jean II à la fin du v^e siècle, et Paul en 537. Au sud-ouest on atteignait le groupe de l'Ἐνάτον, qui comptait, si l'on en croit l'*Histoire des Patriarches*, six cents couvents à la fin du vi^e siècle ⁷. La vie n'était pas toujours tranquille au sein de ces congrégations. Les pontifes catholiques s'efforçaient de les arracher au monophysisme, et quelquefois les deux partis se battaient entre eux. Les Tabennésiotes de Canope ont fourni deux patriarches catholiques, et pourtant ont servi de retraite au pape hérétique Benjamin ⁸. Paul, leur supérieur, en 537, était

1. Liber., *Brev.*, p. 1037.

2. *Vie de l'abbé Daniel*, p. 8.

3. *Vie de Sévère*, P. O., II, p. 24, 27 : « Nous arrachons Paralios [à la sortie du cours d'Horapollon] et le portons chez les moines à Enaton. » — Nicéph. Call., XVIII, 5 : τὸ τῆς Ἀλεξανδρείας Ἐνάτον. Il semble bien que ce couvent soit situé dans la ville, et qu'il ne s'agisse pas de son homonyme célèbre, à 9 milles d'Alexandrie.

4. *Vie de l'abbé Daniel*, p. 17; *Prat. spir.*, ch. 110, P. G., LXXXVII (III), 2973; Anast. Sin., *Hod.*, col. 161.

5. Jean de Nikiou, p. 516; *Prat. spir.*, ch. 145, P. G., LXXXVII (III), 3008 C.

6. Sur ce monastère, cf. l'introduction au papyrus 67.286, de *P. byz. Caire*, t. III, p. 25, 26.

7. *Hist. Patr.*, P. O. I, p. [208] 472.

8. *Hist. Patr.*, P. O. I, p. [223] 487.

venu jusqu'à Constantinople se plaindre de ses moines, et c'est là qu'il se trouva tout à point pour recevoir l'offre de la tiare. Plus graves étaient les dissensions entre les monophysites eux-mêmes. L'hérésie fleurissait spontanément, et se conservait indéfiniment dans ces vastes agglomérations d'hommes voués aux spéculations théologiques. Toutes ces causes réunies, philosophes théologiens, moines disputeurs, étudiants étrangers, joints aux réfugiés asiatiques que les persécutions du VI^e siècle chassèrent en Égypte, avaient admirablement préparé Alexandrie à être une des grandes manufactures des hérésies byzantines. Nous aurons plus loin à dresser la liste des hétérodoxies et des schismes qui y naquirent ou y furent accueillis avec enthousiasme : Dioscouriens, Acéphales, Agnoètes, Trithéites, Niobites, Damianites. La décomposition extraordinairement rapide du monophysisme est due en majeure partie à l'influence du milieu alexandrin.

C'était, pour la politique des patriarches, un terrain peu sûr que cette ville à mille aspects, qui trouva le moyen d'être l'ennemie de ses évêques successivement monophysites ou catholiques, et de leur montrer indistinctement la même obéissance contrainte ou la même hostilité haineuse. Dès qu'on en était sorti, on se trouvait en contact avec la pure race égyptienne, et le spectacle se transformait du tout au tout. Pays essentiellement agricole, la vallée du Nil était demeurée ce qu'elle avait toujours été, une terre presque fermée aux étrangers. Le fellah de l'époque byzantine, comme le moderne, ne voyageait guère à l'étranger, ne s'intéressait pas même aux choses du dehors ; il vivait dans l'empire en n'ayant avec lui que des relations superficielles. Les grands courants d'opinion qui circulaient dans le monde hellénique ne l'atteignaient que très indirectement, et d'ailleurs les discussions théologiques, les eût-il connues, dépassaient de beaucoup son entendement, comme on l'a vu plus haut¹. Il était, de longue date, dressé à adopter sans les examiner les théories religieuses de ses patriarches : quand l'un de ceux-ci tombait dans l'hérésie, il ne s'en apercevait même pas. Ainsi Damien (578-604) put pendant vingt ans professer des opinions plus qu'étrangères sur la Trinité, sans la moindre opposition ; il était le successeur de saint Marc et du grand Théodose, cela suffisait pour établir son orthodoxie. Son succes-

1. Voir p. 17.

seur revint au monophysisme pur, et ce fut lui, au contraire, qui rencontra des difficultés, parce qu'il désavouait implicitement Damien ¹. La marque de la vraie foi était le respect de la « tradition », plus ou moins authentique, de Cyrille ou de Théodose. Ce qu'était au juste cette tradition, les Coptes s'en souciaient peu, mais leur chef devait s'en réclamer hautement, quitte à ne pas la suivre en réalité.

Cette docilité tenait en grande partie à la mauvaise qualité du clergé égyptien. Les prêtres, sans grande instruction, ne semblent pas s'être distingués, même accidentellement, par leurs vertus ni leur intelligence. Les usages ecclésiastiques eux-mêmes les faisaient médiocres : car les dignités, l'épiscopat notamment, étaient presque universellement réservées aux moines. La coutume du mariage des prêtres, défendue jadis par l'anachorète Paphnuce au concile de Nicée ², portait un coup mortel à leur influence morale, dans un pays pour qui l'ascétisme était toute la sainteté. On voulait pour l'épiscopat des êtres vierges de corps et d'âme ; le clergé séculier était donc, en pratique, exclu des hautes charges. Par suite, l'habit de prêtre était peu recherché par les hommes instruits et d'éducation quelque peu soignée ; il était tombé dans un discrédit qui parfois confine au mépris. On peut feuilleter les *Synaxaires* et les œuvres édifiantes de la littérature copte sans risquer bien souvent de voir citer un prêtre ; tous les grands saints, les « prophètes », les docteurs de la foi, sont des moines. Les prêtres séculiers, quand on parle d'eux, sont plus souvent les héros d'une historiette scandaleuse que d'une anecdote élogieuse. On en voit de sacrilèges ³, d'adultères ⁴, de négligents ⁵ ; on en connaît un que Dieu punit d'une façon terrible, pour s'être rendu coupable de faux témoignage, de simonie, de luxure et de profanation des vases sacrés : on voit que le récit a été écrit par un moine, qui ne mesure pas la honte aux séculiers ⁶. Leur foi est

1. Mich. Syr., t. II, p. 365-367, 391 et suiv.

2. Socr., *Hist. eccl.*, I, 11 (P. G., LXVIII, 401) ; Sozom., I, 23 (ib. 925) ; Gélase de Cyzique, *Hist. conc. Nic.*, II, 32 (Mansi, II, 906).

3. *Synax. éth.* (P. O., I, p. [101] 619).

4. *Vie de Chenoudi* (texte arabe, M. M. F., t. IV, p. 388-392, 456) ; *Synaxaire*, P. O., III, p. [244-245] 320-321.

5. *Vie de Pisentios*, M. I. É., II, p. 369-373 ; cf. Amélineau dans M. M. F., IV, p. XIV.

6. *Vie* (arabe) *de Chenoudi*, M. M. F., IV, p. 454-456.

faible, prosaïque et indigne de comprendre la sublime beauté des moines ¹. De saints, je ne crois pas qu'on en puisse nommer. Ils n'ont exercé aucune influence sur la vie morale du peuple copte.

Il en est de même, à peu de chose près, des évêques. Eux aussi sont en général des personnages assez grossiers, ignorants et peu capables d'entraîner les foules par leur exemple. Ce sont, comme les prêtres, de simples paysans que le cloître n'a pas toujours affinés. En 575, le patriarche Pierre IV dut créer d'un seul coup jusqu'à 70 évêques, pour combler les vides que l'incurie de Théodose avait laissé se creuser ². Jean d'Éphèse, l'historien monophysite, habitué aux manières élégantes et aux intelligences cultivées des évêques grecs, ne sait de quelle comparaison désobligeante accabler ces paysans égyptiens transformés en prélats : s'il s'était agi de tirer la charrue, pense-t-il, on ne les aurait pas recrutés si aisément ³. De fait, rares sont les évêques coptes restés célèbres pour leurs travaux ou leurs vertus. Psen-tios de Keft a laissé la réputation d'un saint, réputation que sa biographie ⁴ ne justifie que très imparfaitement. Quelques autres, comme Constantin de Lycopolis et Jean de Paralos, sont cités comme écrivains ecclésiastiques ; mais leurs œuvres consistent en panégyriques de saints ⁵. Aucun ouvrage de théologie dogmatique, dû à un évêque copte, ne nous est connu, pas même par son simple titre. Et, de même que les prêtres, ils semblent être rarement parvenus au paradis monophysite.

L'organisation de l'Église d'Égypte tendait d'ailleurs à reléguer les évêques dans un rang très subalterne. Tout d'abord ils étaient beaucoup trop nombreux. Une liste grecque du VII^e siècle ⁶ en énumère 81 ; les listes coptes en comptent plus de cent ⁷, dans la seule Égypte, Libye non comprise. Beaucoup d'entre eux

1. Cf. dans Rufin, *Hist. mon.*, ch. xi (P. L., XXI, 430) l'histoire du crocodile qui sert de monture à un moine, mais qui fait évanouir de frayeur le prêtre de l'endroit.

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 12 et 16 ; Mich. Syr., II, p. 321. Voir plus bas, p. 59.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 12 (ed. Schönfelder, p. 152).

4. Publiée par E. Amélineau dans M. I. É., t. II, p. 261-424.

5. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [213] 477.

6. Publiée par H. Gelzer dans *Byzant. Zeitschr.*, II, p. 22 sqq.

7. Textes dans AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 571-577.



n'avaient en partage qu'un canton insignifiant. En outre, ils étaient tous égaux ; il n'existait pas de métropolitains. L'Église melkite, aux ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles, avait bien, à la vérité, organisé une hiérarchie. Elle reconnaissait sept provinces, ayant chacune à leur tête un métropolitain ¹ :

1. Égypte I :	Alexandrie
2. Égypte II :	Cabasa
3. Augustamnique I :	Péluse
4. Augustamnique II :	Léontopolis
5. Arcadie :	Oxyrhynchos
6. Thébaidé I :	Antaïopolis
7. Thébaidé II :	Koptos.

Au ^x^e siècle encore, le patriarche melkite Eutychius divise le patriarcat en 5 métropoles ² :

[1. Égyptes I et II :	Alexandrie (non nommée)]
2. Augustamnique I :	Péluse
3. Augustamnique II :	Léontopolis
4. Arcadie :	Oxyrhynchos
5. Thébaidés I et II :	Antinoé

Enfin les deux Libyes formaient deux autres diocèses métropolitains ³. Mais cette Église melkite, avec ses 81 évêchés, n'exista jamais que sur le papier. Il est hors de doute que certaines villes ont possédé une double série d'évêques, catholiques et monophysites, mais c'était le plus petit nombre, et la véritable « Église d'Égypte » est celle du dernier parti. Or celle-ci ne connut que très tard les métropolitains, et encore, d'une façon très spéciale. Aucun texte copte ancien n'en fait mention, les listes d'évêchés les ignorent. En 1673, un évêque d'Assiout montra à Vansleb un

1. H. GELZER, *loc. cit.* [On trouvera une dissertation étendue sur les diocèses du patriarcat d'Alexandrie dans Renaudot, *Liturgiarum orient. collectio* (de patriarcha alex.), I, pp. 413-433 — A. F.].

2. Lequien, II, 375.

3. Le Théodore, évêque métropolitain de la Libye Pentapole au ^{vi}^e siècle, qui est cité dans *P. byz. Caire*, 67168, est sans doute un melkite catholique puisqu'il a ce rang de métropolitain, et aussi puisqu'il séjourne à Alexandrie, ce que Paul avait interdit aux évêques monophysites en 537-538 (voir plus bas, à l'index).

« ancien manuscrit » qui désignait trois métropolitains suffragants du pape d'Alexandrie : mais ce sont ceux d'« Éthiopie », de Jérusalem (ancienne fiction pieusement conservée), et de Damiette¹. Aucun évêque ne possédait donc une autorité suffisante pour faire figure à côté de l'omnipotent patriarche, souverain absolu de ces petits diocèses. Les évêques n'étaient rien par eux-mêmes, et leur peuple les aurait abandonnés sur un signe du patriarche. Le concile de Nicée avait décidé que l'Égypte entière serait placée sous l'autorité de l'évêque d'Alexandrie, entendant par là, simplement, délimiter le diocèse². Mais les Coptes attachaient à cette décision un sens strict et abusif : « Les Pères de Nicée, déclarèrent les prélats de ce pays au concile de Chalcédoine, ont ordonné que toute l'Égypte se conformerait à la conduite de l'archevêque d'Alexandrie, et qu'aucun évêque ne ferait rien sans lui³. » Ils s'appuyaient là-dessus pour refuser d'excommunier Eutychès, tant que Dioscore ne l'aurait pas fait. « Ils mentent », s'écria violemment l'accusateur d'Eutychès, Eusèbe de Dorylée. De fait il avait raison sur le fond. Jamais un concile n'avait pu penser à ordonner à des évêques d'être hérétiques, si leur supérieur hiérarchique le devenait. Mais les Coptes l'avaient ainsi compris. Les mêmes orateurs disaient que leur foi était celle « de l'évangéliste Marc, de l'illustre martyr Pierre d'Alexandrie, des très saints Athanase, Théophile et Cyrille » : en un mot, ils ne citent que leurs compatriotes comme autorités ecclésiastiques⁴. Même le pape de Rome ne peut leur donner un ordre que leur propre pape n'approuverait pas. Cette fidélité est due moitié à la conviction, moitié à la crainte de leur formidable pasteur. Quand on voulut forcer ces évêques à souscrire à la condamnation d'Eutychès, ils se prosternèrent en suppliant : « Si nous faisons quelque chose sans lui, tous les évêques d'Égypte s'élèveront contre nous... Ayez pitié de notre vieillesse ! » Ils voulaient bien se soumettre, leur opinion n'avait pas de motifs dogmatiques ; mais il fallait déposer Dioscore et élire un autre patriarche qui leur ordonnerait d'adhérer au concile ; sinon « nous ne pourrions plus habiter le pays, gémissaient-ils ; on nous tuera... Si l'on veut nos sièges,

1. VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 32.

2. Canon 6.

3. Mansi, VII, 53.

4. Mansi, VI, 586.

qu'on les prenne ; nous ne désirons pas rester évêques ; que seulement nous ne mourions pas. ¹ » Une pareille scène en dit long sur l'état de servilité où était réduit le clergé copte.

Le vrai clergé, c'était les moines. En effet, le trait saillant du christianisme égyptien, c'est la prédominance anormale du monachisme sur le clergé séculier. Dans ce pays où la vie est si étroitement resserrée, où le terrain cultivable borné de falaises rocheuses que l'on voit de partout dépasse bien rarement trois lieues de large et se réduit souvent à quelques centaines de mètres, où à toute heure, et de tout lieu, chaque habitant a continuellement sous les yeux la perspective du désert, tous les hommes qu'une vocation particulière appelait vers Dieu devaient nécessairement songer à se retirer là, dans cette retraite si proche et pourtant inaccessible, où se faisait sentir la seule présence de ce Dieu. Partout où le désert bornait les pays chrétiens, en Palestine, en Syrie, le même phénomène s'était produit : mais nulle part avec autant d'intensité qu'en Égypte. Ce furent d'abord des anachorètes isolés, qui fuyaient le monde et recherchaient la tranquillité la plus complète ; tout le long de la vallée du Nil, ils s'étaient installés à la lisière des sables ou un peu plus profondément, en remontant les ouadis. Les Égyptiens antiques semblaient avoir travaillé pour eux, quand ils creusaient dans le grès ou le calcaire blanc de la montagne les hypogées qui devinrent des cellules monastiques. Ces exilés volontaires vécurent dans les tombeaux, hantés sans trêve par les figures bizarres qui décoraient les murs, les dieux à tête d'oiseau ou de chacal, les statues inquiétantes assises dans l'ombre, qui remplissaient leurs nuits de cauchemars et leurs jours de visions surnaturelles. Cette existence étrange, peuplée de fantômes et de démons, leur valut rapidement un merveilleux renom de sainteté. La Grèce, Rome, l'occident le plus lointain les connut et les admira : par suite, leur nombre alla croissant. On vit de ces ermites jusqu'à la conquête arabe, et quelque temps encore après, mais dès le v^e siècle une autre forme de monachisme fit son apparition, plus vivace que la première : le cénobitisme ou vie en commun. En un demi-siècle, l'Égypte se couvrit de monastères, renfermant parfois plusieurs milliers de religieux.

1. Cf. Évagre, *Hist. eccl.*, II, 18 ; Mansi, VII, 56.

Alexandrie, comme il a été dit plus haut, était entourée d'une ceinture de monastères : le seul groupe de l'*Énaton* en comptait 600. Un petit canton comme celui d'Aphrodité, en Thébaïde, simple village (χωμνη) détaché d'un nome, contenait plus d'une quinzaine au moins de monastères ¹. A Nikiou, vers 618, il y avait 700 ermites disséminés dans la campagne, sans préjudice, probablement, des communautés religieuses ². Du vivant même de Chenoudi son fondateur, le Couvent Blanc enfermait 2.200 moines et 1.800 nonnes ³ : nombre qui certainement ne fit que s'accroître au cours des temps. La maison de Pachôme, à Tabenne, était forte de 3.000 frères quand écrivait Rufin ⁴ ; celle d'Apa Apollô à Bawit, de 5.000, au début du VII^e siècle ⁵, sans compter le couvent de femmes qui y était annexé ⁶. Un certain Sérapion, que rencontra Rufin dans ses voyages, au début du V^e siècle, était supérieur de plusieurs monastères du nome Arsinoïte et avait ainsi dix mille âmes sous sa direction ⁷. Le désert de Scété en recevait cinq mille à la même époque ⁸. Quand Palladius, au V^e siècle, écrivait son *Histoire Lausiaque*, il constatait que dans la ville d'Oxyrhynchos, en Arcadie, le nombre des religieux égalait presque celui des laïques ⁹ : il en vivait 5.000 dans l'enceinte même de la cité, autant dans les environs immédiats ; et sur le territoire de la pagarchie, outre ces 10.000 moines, l'évêque pouvait encore, dans ses tournées pastorales, rendre visite à 20.000 nonnes. Si l'on calcule d'après ces chiffres, il est permis de croire que la population monacale de l'Égypte dépassait le demi-million d'âmes : en face d'elle le petit groupe des prêtres séculiers était bien peu de chose.

Chaque couvent vivait de ses propriétés foncières. Les Pères possèdent des champs, des villages, des colons, des locataires. Nombreux sont, dans les papyrus, les témoignages de cette opu-

1. *P. byz. Caire*, t. I et II, *index* IV ; *P. Lond.*, IV, p. 583.

2. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [222] 486.

3. M. M. F., IV, p. 331.

4. Rufin, *Hist. mon.*, III (P. L., XXI, 407 C).

5. *Vie de l'abbé Daniel*, p. 22.

6. Cf. ma note sur ce couvent de Bawit dans les *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1913, p. 2.

7. Cf. Rufin, *Hist. mon.*, V (P. L., XXI, 408 C).

8. Rufin, *Hist. mon.* (P. L., XXI, 440 B).

9. Palladius, *Hist. Laus.* (P. G., XXXIV, 1035 C ; éd. Butler, p. 37).

lence terrienne : baux emphytéotiques ¹, comptes de dépenses ², contrats variés comme ceux qui constituent les archives du monastère de Saint-Phoïbammôn, en face de Thèbes, conservées dans diverses collections d'Europe ³. Ces propriétés inaliénables ⁴ s'agrandissaient tous les jours par des legs et des donations pieuses. Les papyrus du Caire nous ont fourni deux exemples de testaments : dans l'un le médecin Phoïbammôn d'Antinoé lègue à Saint-Jérémie une aroure de terrain ⁵ ; dans l'autre, le testateur donne presque toute sa fortune au célèbre couvent d'Apa Chenoudi, et à celui d'Apa Mousaïos ⁶. Les grands personnages ⁷, les empereurs eux-mêmes se piquaient de libéralité envers les cénobites. La Μετάνοια de Canope recevait annuellement 5.759 artabes de blé prélevées sur le produit de l'annone, du seul village d'Aphrodité en Thébaïde ⁸ : sans doute d'autres rentes analogues lui provenaient-elles d'autres localités. La richesse des grands couvents était célèbre, et les désignait comme une proie tentante à l'activité des pillards, Berbères, Maziqes, ou Perses envahisseurs de 617-618 ⁹. Les ruines de quelques-uns d'entre eux, magnifiquement construits, sculptés, décorés de fresques, donnent au moins une faible idée de ce qu'ils devaient être dans leurs beaux jours ¹⁰.

Puissants par cette richesse, les moines l'étaient aussi par l'admiration qu'ils excitaient. Le miracle était, à les en croire, chose courante dans leurs cellules : une nombreuse littérature

1. Cf. *P. byz. Caire*, 67298/99, où j'ai réuni des exemples d'ἐμφυτεύται καὶ ὁμολογίαι.

2. *Ibid.*, n° 67144.

3. Steindorff-Crum, *Kopt. Rechtsurkunden des VIII^e Jahrhunderts*.

4. En théorie ; dans la pratique, une novelle de Justinien (VII, P. L., LXXII 993 A) signale, pour l'interdire, la coutume de « vendre les monastères ».

5. *P. byz. Caire*, 67151.

6. *Ibid.*, 67312 ; cf., au n° 67003, la donation d'une aroure au monastère de Pharaous.

7. Cf. le legs de Peristéria, cité dans la requête d'Ischyriôn au concile de Chalcédoine : MANSI, VI, 1013 C.

8. *P. byz. Caire*, 67286.

9. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [222] 486, [226] 490, etc...

10. Cf. sur celui de Saint-Jérémie près de Memphis : J. E. QUIBELL, *Excavations at Saqqara*, vol. II, 63-69 ; III, 1-75 ; IV, 1-122 ; sur Apa Apollô à Bawit : CLÉDAT, *Le monastère et la nécropole de Baouit* ; sur Saint-Ménas près de Mareotis : C. M. KAUFMANN, *Die Ausgrabung der Menasheiligtümer in der Mareotiswüste*, 3 vol., au Caire, 1906-1908 ; *Die heilige Stadt der Wüste*, Kempten, Kösel (s. a.).

hagiographique ¹ entretenait dans l'esprit crédule des Coptes la foi dans la sainteté et le pouvoir surnaturel de leurs religieux. Dieu veille paternellement sur ces serviteurs si dévoués, et son intervention dans leur vie est si fréquente, qu'elle devient banale comme un fait-divers. Les uns sont emportés par les anges à travers les airs, quand il leur prend envie de voyager ² ; d'autres vont se reposer tous les dimanches au paradis ³. David, les prophètes, le Christ lui-même, viennent causer théologie avec quelque higoumène célèbre ⁴. Pisentios, encore moine, part à la recherche d'un poisson, et quand il en trouve un dans le Nil, cette découverte est considérée comme un miracle ⁵. Une autre fois, comme il avait oublié sa corde pour puiser de l'eau, Dieu fit monter l'eau jusqu'à la cruche pour lui éviter la peine de revenir une seconde fois ⁶. Les ouvrages édifiants des scribes coptes ne sont remplis que de ces sortes de contes. Aussi un moine illustre (et on le devenait à bon marché) devenait-il un personnage sacré, placé au-dessus des lois. Chenoudi fait tout ce qui lui plaît, ordonne des meurtres, pille, incendie, protégé par la foule de ses admirateurs contre la justice sacrilège des magistrats byzantins ⁷. Le plus extraordinaire est que cette croyance en la vertu et les pouvoirs miraculeux des moines coptes se répand dans le monde entier, qui ne se souvient pas de leur hérésie. Ils passent universellement pour avoir le don de prophétie ⁸. L'empereur Justin II en fit venir quelques-uns à Byzance, pour se faire dire la bonne aventure. Il est vrai qu'arrachés à leur milieu ordinaire, ils brillèrent médiocrement. Les uns avouèrent qu'ils ne savaient rien ;

1. Le *Pratum Spirituale* de Jean Moskhoûs, l'*Histoire Lausiaque* de Palladius, les *Apophthegmata Patrum* ; et les biographies particulières, comme celle de Chenoudi, de Pisentios.

2. *Vie* (arabe) de *Chenoudi*, dans M. M. F., t. IV, p. 13, 33, 185, 186, 325, 327, 367-371, 392, 504 ; Ibn Râhib, C. S. C. O., ar., sér. III, t. I, p. 134.

3. [Je n'ai pas trouvé un texte qui dise exactement cela. Palladius, *Hist. Laus.*, VII : ὡς προσδοκῆσαι μετάρσιον εἶναι ἐν τῷ παραδείσῳ (P. G., XXXIV, 1020 C ; éd. de Butler, p. 26) ; ce qui n'est pas tout à fait la même chose — A. F.].

4. *Vie* (arabe) de *Chenoudi* dans M. M. F., t. IV, p. 332-334, 337-338, 339-351, 374-376, 399-401, 403-405, 420-421.

5. *Vie* de *Pisentios*, M. I. É., II, p. 358.

6. *Ibid.*, p. 360.

7. M. M. F., t. IV, p. 385-388, 390-392, 394-395, 425-426, 439-446.

8. Cf. Rufin, *Hist. eccl.*, p. 64, 73, 88 ; II, 32 (P. L., XXI, 538 C) ; II, 49 (*ib.*, 526 B) ; *Hist. mon.*, I (*ib.*, 392).

d'autres se contentèrent de promettre au prince l'aide divine s'il se conformait à la justice. Plus habiles, plusieurs d'entre eux vaticinèrent tout ce qu'on voulut et vécurent à la cour comblés d'honneurs ¹.

L'influence exercée sur le peuple copte par les innombrables moines qu'il a sous les yeux était certainement très considérable ; mais elle ne pouvait en rien gêner l'autorité du patriarche. Ces « solitaires » sont, pour la plupart, de purs paysans égyptiens, sans éducation et sans aspirations intellectuelles d'aucune sorte. Jamais, dans aucune légende ni aucune biographie, nous ne rencontrons un *frère* occupé à méditer sur la théologie. Dans les couvents d'Alexandrie, ou voisins de la capitale, le cas se présentait : là, en effet, des étrangers ou des Grecs de la ville apportaient un germe de fermentation ; on le vit bien sous Timothée III, quand l'hérésiarque Julien d'Halicarnasse séduisit par sa doctrine phantasiaste la population de ces monastères². Mais dans la véritable Égypte on ne discute pas la théologie ; on apprend sans protester la prétendue « tradition de saint Cyrille », et bien rares sont ceux qui se posent à eux-mêmes les grands problèmes dogmatiques. Les moines ne sont guère ambitieux non plus du pouvoir mondain. Ils ne cherchent pas à briller par leurs études, ni par leur éloquence, ni par leurs qualités d'écrivain. L'unique idéal du moine égyptien, c'est le miracle : le miracle naïf, puéril souvent, mais merveilleux. Avoir des visions, converser avec les anges, accomplir des prodiges ; surtout, faire savoir qu'on en accomplit, tel est le réel désir de tout novice qui a une vraie vocation. Peu leur importent les discussions doctrinales sur l'essence de la Trinité ; ils sont tout disposés à croire aveuglément leur patriarche, à condition seulement que celui-ci ait des égards pour eux, vénère leur sainteté et demande le secours de leurs prières. Le roman biographique de Chenoudi d'Atripé est pour ainsi dire un symbole des relations entre un higoumène illustre et le patriarche, telles que les concevaient les religieux eux-mêmes. Le pape Cyrille fait chercher Chenoudi pour l'emmener avec lui à Constantinople où il combattra Nestorius. La question de savoir si Chenoudi pourrait avoir un avis différent de celui de

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 35.

2. Voir l'index.

l'archevêque ne se pose même pas. Mais au retour Chenoudi veut prendre place dans le vaisseau où s'est embarqué Cyrille, et les serviteurs du prélat l'écartent comme un trop petit personnage. Aussitôt Dieu le transporte en Égypte par la voie des airs, et Cyrille s'émerveille de ce prodige ¹. Dioscore entretient avec le saint les mêmes relations. L'ami de Chenoudi, le bon évêque Macaire d'Antaïopolis, fait cet aveu significatif : « Il n'y a pas de docteur parmi nous, sinon Dioscore d'Alexandrie. » Son interlocuteur trouve que c'est très suffisant, la science du patriarche devant servir à tous les fidèles : « Je sais que Dioscore est un docteur habile comme son père (prédécesseur). » Mais d'autre part le pape se montre respectueux pour le moine, et il le consulte ².

Allié des moines, supérieur direct et trop haut placé de tous les évêques, le patriarche est, en général, le maître absolu de son Église. Non seulement il impose la foi à ce peuple qui ne demande qu'à se laisser endoctriner, mais les canons, les coutumes ecclésiastiques ne sont rien devant son autorité de despote. Il lui arrive souvent de nommer des évêques, sans se soucier des règles d'élection : Théodose, sous Justinien, permet la création, à *Constantinople*, de douze évêques pour les provinces d'Égypte et d'une multitude de prêtres ³. Le même pape avait donné l'évêché d'Iléphaïstou, dans le Delta ⁴, à un moine palestinien, Jean, réfugié à Alexandrie ⁵. Pierre IV intronise en une seule fois soixante-dix évêques, et la rapidité de l'événement ne permet guère de supposer qu'il n'ait fait que confirmer les résultats d'élections canoniques ⁶. La tradition veut que Chenoudi, simple moine, ait été fait archimandrite lors du concile d'Éphèse, par une inspirations pontanée de Cyrille ⁷. L'anecdote est moins que certaine : mais elle prouve du moins que pour les religieux, coptes qui la propagèrent, le droit du patriarche à nommer lui-même les supérieurs des couvents n'était pas douteux.

1. *Vie* (copte) de *Chenoudi*, M. M. F., IV, p. 12-13.

2. *Vie* (arabe) de *Chenoudi*, M. M. F., IV, p. 430.

3. Jean d'Éphèse, *Comment.*, ch. 50.

4. Sur cette ville (en arabe Sanhour), cf. J. MASPERO et G. WIET, *Matériaux*, p. 107.

5. Jean d'Éphèse, *Comment.*, ch. 25.

6. Voir plus haut, p. 51, et l'index.

7. *Vie* (copte) de *Chenoudi*, M. M. F., IV, p. 69.

Cette autorité absolue en matière spirituelle est peu de chose encore à côté du pouvoir temporel que le successeur de saint Marc a su peu à peu se faire reconnaître. La source la plus claire de ce pouvoir irrégulier, c'est la richesse prodigieuse de l'Église d'Alexandrie. L'Égypte était le pays le plus opulent de l'empire byzantin, celui qui, outre les impôts en argent, produisait encore assez de blé pour nourrir Constantinople, pour fournir aux largesses impériales un trésor de réserve ¹. Jamais invasion barbare sérieuse ne venait compromettre cette prospérité ² ; la réputation de la vallée du Nil était grande chez les peuples d'Orient. Les historiens arabes témoignent de l'admiration causée à leurs compatriotes par ce pays, quand ils l'eurent conquis ³. Or, parmi les grands propriétaires qui se partageaient la terre, l'Église d'Alexandrie était un des plus grands. Non seulement les églises de province, et surtout les couvents, étaient souvent dans une situation matérielle florissante, et pouvaient, en cas de besoin, aider de leurs subsides leur chef suprême, mais le patriarcat lui-même était directement une grande puissance financière. Les très nombreux édifices religieux de la capitale possédaient tous des biens considérables, administrés par des économes. Ceux du Kaïsareïon ⁴ et de l'église de Monique ⁵, sont connus par des textes. Ces économes étaient aux ordres du patriarcat, qui leur payait leurs appointements, leur donnait des ordres, les réunissait en conseils ⁶. Les biens de l'Église consistaient en terrains et immeubles, donnés par les empereurs ⁷ ou des particuliers, en argent, en biens-fonds sis à la campagne, hors d'Alexandrie. Un papyrus du ^{vii}^e siècle montre qu'elle possédait des propriétés, notamment dans le bourg de Κόμνη du

1. Cf. MANSI, VI, p. 1025 : requête au concile de Chalcédoine, contre Dioscore I^{er} qui a détourné le blé assigné par l'empereur aux églises de Libye ; — *P. byz. Caire*, 67286, rente annuelle en blé faite par le gouvernement au monastère alexandrin de la Μεταμόρφωσις, etc...

2. Voir à ce sujet mon *Organis. milit.*, p. 12-16.

3. [Voir notamment MAQRIZI, *Khitat*, éd. de l'Inst. Franç., I, p. 96 et seq., 102 et seq., 214 ; III, ch. XIII, § 11, p. 154 ; et les références données dans les notes. — G. W.]

4. *Panég. de Macaire de Tkôou*, M. M. F., IV, p. 156.

5. *Prat. spir.*, ch. 193.

6. Leont. Neap., *Vie de saint Jean*, III (P. G., XCIII, 1619 A ; éd. Gelzer, p. 9) ; X (*ib.*, 1623 D ; Gelzer, XI, p. 21).

7. Cf. par exemple Sozom., VII, 15 (temple de Bacchus donné au patriarcat Théophile).

nome Arsinoïte ¹. Ces villas payaient d'importantes redevances en nature, principalement en blé ². L'Église alexandrine possédait une flotte de plus de treize grands vaisseaux, qui faisaient pour elle du commerce dans la Méditerranée et l'Adriatique ³. Les donations et les legs augmentaient incessamment sa fortune. L'usage était, semble-t-il, que tout patriarche mourant laissât ses biens à son église : c'est du moins ce que fit Cyrille à sa dernière heure ⁴ ; et comme les papes étaient souvent issus des plus hautes familles de la ville, le legs n'était pas à dédaigner. Au VI^e siècle, nous savons que le trésor de Saint-Marc était déjà devenu énorme, au point que l'empereur lui-même devait veiller à ce qu'il ne fût pas dilapidé. La charge d'économe en chef était si importante que Justinien se mêle d'en contrôler les titulaires ⁵. Le trésor emporté par le pape Théodose dans son exil, en 536, était si considérable que son ancien syncelle, Paul, put se flatter, grâce à lui, d'acheter la succession ⁶. Au commencement du VII^e siècle, saint Jean l'Aumônier prodigue l'or et l'argent à quiconque, même indigne, lui adresse quelque demande. Il nourrit régulièrement plus de 7.500 indigents d'Alexandrie ; il donne de tous côtés des sommes énormes, et ne réussit à épuiser ses ressources qu'après avoir envoyé des secours princiers à Jérusalem saccagée par les Perses, et recueilli, soigné et entretenu les innombrables fugitifs que lui envoyait la Syrie, ruinée par la même invasion ⁷. Nicétas, représentant de l'empereur à Alexandrie, et ne sachant où trouver de l'argent pour subvenir aux besoins de l'État, est forcé de recourir à saint Jean, qui acquiert sur lui, de ce fait, une grande influence. Dans une société aussi profondément vénale que la société byzantine de ce temps, cette opulence assure au patriarche, quel qu'il soit, le pouvoir de l'impunité. Qu'il suffise ici de rappeler l'exemple de Paul le Tabennésioté, qui, déposé en 539 sous l'inculpation d'assassinat, acheta de Justinien sa restauration, moyennant 700 livres d'or ⁸.

1. *P. Lond.*, I, n^o CXIII, 10, p. 222.

2. Leont. Neap., *Vie de Saint Jean*, ch. IX.

3. *Ibid.*, ch. XXVII.

4. Requête du prêtre Athanase dans MANSI, *Concil.*, VI, 1021 D.

5. Théophane, *Chronogr.*, P. G., CVIII, 408 B.

6. Mich. Syr., II, p. 285.

7. Leont. Neap., *op. cit.*, II (P. G., XCIII, 1618 C, éd. Gelzer, p. 5).

8. Voir à l'index.

Les empereurs, moitié par pitié, moitié par politique imprudente, s'étaient complu à rendre puissants les princes de l'Église qui habitaient les capitales de leur empire, Antioche, Alexandrie, et bientôt Rome. C'était d'abord cette idée générale que les membres du clergé, exempts des passions du monde profane, étaient mieux placés que les laïques pour faire respecter l'équité dans les actes du gouvernement. Ainsi, peu à peu, on leur avait fait une part dans l'administration de la justice. Les évêques jugeaient tout procès où était accusé un ecclésiastique ¹ ; les laïques, eux aussi, pouvaient s'adresser aux évêques s'ils le jugeaient bon, pour arbitrer les procès, et la loi reconnaissait et garantissait la validité de leurs sentences, comme de celles des magistrats ². Bien plus, ils exerçaient, sur toute l'administration, un droit de haute surveillance qui les posait en supérieurs même des gouverneurs de province : ils rappelaient aux juges leurs devoirs, au besoin les contraignaient à les remplir ³ ; ils contrôlaient l'emploi des fonds municipaux, prenaient part à la distribution de l'annone militaire ⁴. L'élection de certains fonctionnaires locaux, *συνῶναι*, *defensores*, etc..., ne pouvait avoir lieu sans eux ⁵. En somme, l'évêque faisait partie de la hiérarchie laïque, sans fonctions définies, mais avec le droit de les usurper presque toutes. On devine ce que pouvait devenir ce droit, quand, au lieu d'un petit évêque de province, c'était le pape d'Alexandrie qui le possédait.

Au v^e siècle, au plus beau moment de l'Église égyptienne, le successeur de saint Marc, grâce à son immixtion dans les affaires laïques, est un potentat devant lequel tout doit plier. Le préfet augustal Oreste, en 415, tenta en vain de s'affranchir de la tyrannie de Cyrille. Celui-ci, de sa propre autorité, chasse les Juifs de la ville d'Alexandrie, malgré Oreste, qui ne peut que s'en plaindre à l'empereur. Le Pontife protège les séditeux, qui, forts de cet appui, lapident le préfet : un des assaillants ayant été condamné à mort, Cyrille le fait vénérer comme un martyr ⁶.

1. *Cod. Just.*, I, 4, 29.

2. *Ibid.*, I, 4, 7-8. Les paysans fournissent quelques exemples d'*episcopalis audientia* : *P. Lips.*, I, n° 43 ; *P. byz. Caire*, III, 67295, III, 1-19, p. 54-55 et le *Synaxaire* d'Alexandrie (C. S. C. O., ar., sér. III, t. XVIII, 333).

3. *Cod. Just.*, I, 4, 9 ; 22.

4. *Ibid.*, I, 4, 18 ; 26.

5. *Ibid.*, I, 4, 17 ; 19.

6. Socr., *Hist. eccl.*, VII, 14.

Son successeur Dioscore ne connaît aucune borne à son despotisme. Il exile, confisque, incendie, fait assassiner, sous le couvert des lois qui confèrent à son habit des pouvoirs exorbitants et mal définis. C'est lui qui reçoit les dons en nature, en blé, accordés par l'empereur aux églises de Libye : il les garde et les vend à son profit ¹. Il a sa police, ses sicaires, ses gardes du corps. Il est au-dessus de la justice : il s'attribue les legs faits aux pauvres ², il exécute lui-même les condamnations qu'il prononce de sa propre autorité. Non seulement les magistrats, l'augustal, sont impuissants contre lui, mais il brave même l'empereur. Un certain Sophrone ³, à qui un décurion d'Alexandrie a enlevé sa femme, va porter sa plainte à Constantinople. Il obtient contre son adversaire un décret impérial (θεῖον τύπον) et une sentence conforme du préfet du prétoire (ὑποφάσεις) ; un *executor* (ἐκτελεστής) est désigné dans les bureaux du préfet pour l'accompagner en Égypte et faire appliquer les décisions susdites. Dioscore protège le coupable, force Sophrone à s'enfuir, et renvoie l'*executor* officiel sans lui avoir permis d'accomplir sa mission. L'accusateur lui prête de graves propos qui peut-être ne furent pas tenus, mais qui en tout cas dénotent l'opinion qu'on commençait à se faire d'un pape d'Alexandrie. « Le pays est à moi plus qu'aux empereurs », aurait dit Dioscore ⁴. Sophrone revient plus loin sur ce grief dangereux : le patriarche aurait refusé de recevoir à Alexandrie les « images laurées » des souverains (Marcien et Pulchérie), qu'on envoyait dans les provinces à chaque avènement. En effet, il ne pouvait souffrir cette marque de sujétion, lui qui « prétendait régner sur le diocèse d'Égypte ⁵ ». Ce n'est pas là une accusation inventée par Sophrone. Dès longtemps le peuple alexandrin, et même les étrangers, s'étonnaient des allures tyranniques de l'archevêque d'Égypte : Cyrille, prédécesseur de Dioscore, n'était-il pas surnommé ironiquement « le Pharaon ⁶ » ? L'Égypte était aux confins de l'empire,

1. MANSI, VI, 1013. *

2. Requête d'Ischyriôn, *ibid.*, p. 1041-1019.

3. Requête de Sophrone, *ibid.*, p. 1029-1033.

4. *Ibid.* : ἐαυτοῦ τὴν χώραν μᾶλλον ἢ τὸν κρατούντων εἶναι λέγων.

5. *Ibid.* : ἐκυτόν γε μᾶλλον βασιλεύειν ἤθελε τῆς αἰγυπτιακῆς διοικήσεως.

6. Socr., *Hist. eccl.*, VII, 7, 11, 13. [Le pape saint Léon I parle du « cœur impénitent du second Pharaon », c'est-à-dire de Dioscore d'Alexandrie (ep. CXX ad Theodoretum Cyri, 2) — A. F].

loin de l'autorité centrale, des grands fonctionnaires, des armées solides qui auraient pu y faire respecter la volonté des empereurs : il ne faut pas nous étonner si le patriarche d'Alexandrie, le représentant le plus haut du peuple égyptien, ne s'imposait l'obligation d'y souscrire que dans les occasions assez rares où elle coïncidait avec ses vues personnelles sur le gouvernement religieux et politique du pays.

CHAPITRE III

PREMIÈRES LUTTES [518-535].

Le 11 juillet de l'an 518, on apprit dans les rues de Byzance que l'empereur Anastase était mort. Toute la nuit du 9 au 10, un orage violent avait sévi sur la ville ; les gens du palais avaient entendu le vieux prince, en proie à une terreur superstitieuse, errer de chambre en chambre à travers les appartements sacrés. Au matin, on le trouva couché sans vie, dans un cabinet retiré où il s'était réfugié. Le bruit courut que la foudre l'avait frappé ¹.

Cet événement subit prit au dépourvu les divers partis qu'intéressait la succession. Rien n'avait été préparé, et la journée qui suivit fut une suite de surprises et d'intrigues désordonnées. Les prétendants au trône ne manquaient pas ; le défunt laissait deux neveux, revêtus de hautes dignités ; plus d'un personnage influent, au dire d'Évagre ², put se croire en droit d'espérer, mais le temps manquait pour agir. Au reste, Hypatios et Pompeios, les neveux d'Anastase, n'étaient guère de taille à jouer un rôle sérieux dans la lutte : l'aventure pitoyable de la sédition *Nika* sous Justinien, devait démontrer leur nullité politique ³. Dans le trouble, quelques intrigants proclamèrent un certain Jean, personnage inconnu qui dut bientôt échanger contre l'épiscopat d'Héraclée son éphémère dignité ⁴. Mais au-dessus des ambitions secondaires, deux grands partis s'élevaient, qui seuls avaient des chances de triompher. D'une part les hommes de l'ancien règne, les amis et coreligionnaires d'Anastase, les fonction-

1. Malal., XVI, p. 409 ; Paul Diacre, *Hist. rom.*, XVII ; Vit., Ton., p. 196 ; *Chron. Pasc.*, p. 857 ; Zach., *Hist. eccl.*, VII, 14 (9 tammouz) ; *Chron. Ed.* (tammouz 829) ; Assemani, *Bibl. Or.*, I, p. 408, n° LXXXVI ; éd. L. Hallier dans les *Texte u. Untersuchungen* (IX, pp. 153 et 124) ; Nicéph. Call., XVII (9 juillet) ; Évagre, *Hist. eccl.*, IV, I (9 juillet).

2. Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 1. Cf. Nicéph. Call., XVII, 1.

3. *Chron. Pasc.*, p. 873 et sqq.

4. Vict. Ton., p. 196.

naires qu'avait installés le Syrien Marinus, les *Μαρινωῦντες* de Jean le Lydien. C'était le parti monophysite, qui entendait continuer la politique du précédent empereur. L'eunuque Amantius, chambellan du Palais, en avait pris la tête ¹. Les plus grosses chances étaient de son côté, puisqu'il tenait les fonctionnaires de la cour et le trésor de réserve d'Anastase, estimé à 322.700 livres d'or ². En face de lui existait un parti catholique, tous ceux qui étaient « du domaine de Rome », selon l'expression de Zacharie ³, parti vaste, mais inorganique : c'était la population de Constantinople, lasse des tendances hérétiques d'Anastase, celle qui, naguère, suivait de ses huées Dioscore II d'Alexandrie ⁴, celle qui allait bientôt manifester bruyamment dans la rue son zèle catholique. Elle représentait le nombre ; dans les provinces d'Europe, tous les habitants étaient prêts à soutenir une restauration chalcédonienne. Trois fois le Goth Vitalien, *magister militum* de Thrace, s'était insurgé contre le *basileus* au nom de la religion, et en ce moment même il marchait avec son armée sur la capitale. Mais en attendant, Amantius avait le champ libre. Une fausse manœuvre le perdit.

Ne pouvant briguer le trône pour lui-même, il avait résolu de donner le diadème à un de ses familiers, du nom de Théocrite. Pour le faire proclamer par la garde impériale, il chargea Justin, comte des excubiteurs, de distribuer aux soldats l'or qu'il lui remit. Justin accepta les sommes, en fit des largesses en son propre nom, et, comme il était aimé des soldats, ancien soldat lui-même, il n'eut pas de peine à se faire acclamer ⁵.

Le nouvel empereur des Romains n'avait rien de bien séduisant : simple paysan des confins de la Thrace et de l'Illyrie, engagé

1. *Chron. Pasc.*, p. 857 ; Jornandès, *Succ. temp.*, ch. 14 ; Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 2 ; Nicéph. Call., XVII, 1. Sur la religion d'Amantius, cf. Zach., *Hist. eccl.*, VIII, 1 ; Mich. Syr., II, p. 180 ; Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 2 ; *Chron. ad ann. 518-519* (P. G., XCII, 855-857), Barhebræus (p. 200) est le plus net : « Amant(i)us le préposite, Théocrite et le cubiculaire Andréas furent exécutés pour avoir refusé d'accepter le *Synode* (de Chalcédoine). »

2. Procope, *Anecd.*, p. 121. Il restait, paraît-il, quelque chose encore de ce trésor sous Tibère II (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 20).

3. Zach., *Hist. eccl.*, VII, 14.

4. Théophane, *Chronogr.*, p. 163 (éd. de Boor) ; P. G., CVIII, 380 A.

5. *Chron. Pasc.*, loc. cit. ; Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 2 ; Malal., p. 410-411 [J. B. Bury, *A History of the Later Roman Empire*, I, p. 334-335].

tout jeune dans l'armée ¹, d'où il n'était jamais sorti, et de simple conscrit devenu peu à peu chef de la garde et curopalate ², il arrivait au pouvoir à soixante-huit ans passés. Il était encore, physiquement, de belle apparence ³, mais c'était un homme grossier, ignorant, ne connaissant rien d'autre que le métier des armes ⁴; il passait pour ne savoir ni lire ni écrire ⁵. Malgré la médiocre valeur du personnage, le choix fut d'une importance capitale pour les destinées de l'Empire. Justin était né à Bédérina ⁶ en Illyrie, dans un pays jusque là préservé des grandes hérésies. Son avènement mit un terme à la prépondérance des Orientaux dans le gouvernement. Dès les premiers jours, Marinus et ses Syriens durent abandonner leurs postes ⁷. Amantius fut disgracié en attendant d'être mis à mort avec son protégé Théocrète. En même temps, le nouveau prince était sincèrement catholique, respectueux de l'autorité romaine; sa religion ne s'égara pas dans les subtilités. Jamais empereur de Byzance ne fut moins théologien. Il ne rechercha pas, comme Zénon et plus tard Justinien, une impossible formule de conciliation entre les diverses confessions. Son premier acte fut la réconciliation du pouvoir temporel avec la papauté, et, par suite, la déclaration de guerre au monophysisme.

Au reste, quand bien même l'empereur eût été d'une moins vigoureuse orthodoxie, il aurait eu la main forcée par l'attitude de ses sujets de la capitale. La mort de ce vieillard médiocre et doux qu'était Anastase fut acclamée dans la ville avec plus de joie que celle d'un tyran : le peuple entier, par un de ces entraînements religieux dont l'histoire de Byzance elle-même offre peu d'exemples, se sentit délivré en même temps que son Église. Le dimanche 15 juillet, la foule réunie dans la Grande Église (c'était alors la basilique de Théodose), se prit soudain à crier :

1. Procope, *Anecd.*, 6.

2. Évagre, IV, I (P. G., LXXXVI-II, 2704 A); Zach., *Hist. eccl.*, VIII, 1. Le *Chron. Pasc.* (330) l'appelle *χόμεης ἐξουσιότορος*; de même Malal., XVII, p. 410.

3. Zach., *Hist. eccl.*, VIII, 1; Malal., p. 410; Mich. Syr., II, p. 469.

4. J. Lyd. (*de Magistr.*, III, 51) l'appelle *ἀπράγμων*.

5. Procope, *Anecd.*, 6; cf. Jean de Nikiou, p. 501; Malal., p. 410: *ἀγράμματος δέ*.

6. Procope, *ibid.*; Zach., *Hist. eccl.*, VII, 14; Malal., p. 410; Mich. Syr. II, 189; le *Chron. Pasc.* (p. 857) l'appelle *ὁ Βενδάρτης*.

7. J. Lyd., *de Magistr.*, III, 51.

« Longue vie au patriarche, longue vie à l'Empereur, longue vie à l'Impératrice ! Pourquoi restons-nous excommuniés ? Pourquoi ne communions-nous pas depuis tant d'années ?.... Chassez Sévère le Manichéen, qu'on déterre les os des Manichéens ¹ ! » Les Manichéens, c'étaient les monophysites, les coreligionnaires du prince défunt ². Après ces acclamations, la foule s'enhardit : elle exigea du patriarche Jean qu'il reconnût solennellement, du haut de l'ambon, le concile de Chalcédoine. « Vous ne sortirez point, criait-on, que vous n'ayez anathématisé Sévère. » Le pontife, gêné sans doute par le souvenir de ses complaisances pour Anastase, dut s'exécuter. Mais alors ils réclamèrent davantage : « Annoncez-nous tout à l'heure la fête du concile de Chalcédoine ! » On la fixa pour le lendemain.

Le lendemain, même scène : ces ouailles tyranniques fermèrent les portes de l'église, jusqu'à ce que Jean eût replacé dans les diptyques les quatre conciles œcuméniques, et les noms de tous ceux qui les avaient défendus, le pape saint Léon en tête. L'anathème fut lancé contre les fauteurs de l'hérésie : le peuple, à lui seul, avait tenu un concile, et opéré la réunion des deux Églises, celles de l'ancienne et de la nouvelle Rome ³. La lassitude du régime précédent s'était muée en haine. On se racontait d'horribles légendes sur la fin tragique du dernier prince : les plus modérés disaient seulement qu'il avait perdu la raison, quelque peu auparavant, par punition divine ⁴. D'autres assuraient que dans les derniers temps de sa vie, un ange lui était apparu, une nuit, lui présentant un livre où était inscrite la série de ses années, dont il avait retranché quatorze, en châtiment de son impiété ⁵. Au loin, dans les déserts du Sinaï où l'avait exilé Anastase, Élie, ancien patriarche de Jérusalem, avait eu la claire vision de cette mort à l'instant où elle s'accomplissait : et il avait emporté au

1. Mansi, V, p. 178. L'Église de Constantinople était retranchée de la communion du pape de Rome.

2. Accusation fréquente, même quand elle était sans motif : Macédonius, patriarche de Constantinople, la lance contre Anastase pour exciter le peuple contre lui (Zach., *Hist. eccl.*, VII, 7 ; VII, 8, p. 124. Sévère la répète contre Julien d'Halicarnasse, *ibid.*, IX, 16, p. 201).

3. Mansi, tome V, p. 178 (actes du concile de 518, insérés dans ceux du concile de 536).

4. Jornandès, *Succ. temp.*, ch. 14.

5. Théophane, *Chronogr.*, p. 252-253 ; Malal., XVI, p. 408 (qui dit : pour son avidité).

ciel avec lui cette consolation aux maux passés de l'Église, et cette promesse d'un avenir meilleur ¹.

Pour réunir à la communion de l'Église universelle l'empire romain qui en était détaché depuis deux règnes, on n'attendit pas que les grands prélats de la chrétienté se rendissent à Byzance ou s'y fissent représenter. Quarante évêques se trouvaient d'aventure dans la capitale, occupés de leurs affaires particulières ou diocésaines : on les convoqua tels quels, et quatre jours après les scènes de la Grande Église, le 20 juillet 518, le concile de Constantinople tint sa première session. Tout ce qu'avait fait Anastase, en matière de religion, était cassé : il y avait juste dix jours qu'on l'avait ramassé mort dans un coin de son palais. Ses victimes, Euphémios et Macédonios de Constantinople, Flavien d'Antioche, furent réhabilitées ; ses protégés, surtout le patriarche d'Antioche, Sévère, anathématisés et déposés. Le concile de Chalcédoine fut solennellement acclamé. Les légats du pape Hormisdas vinrent à Constantinople sceller l'union des Églises, union qui fut signée le 28 mars 519. La mémoire des empereurs hérétiques, Zénon et Anastase, était expressément condamnée.

Cependant l'agitation gagnait les provinces et s'y propageait ; à Tyr il y avait eu des batailles entre orthodoxes et schismatiques ². Les Chalcédoniens relevaient partout la tête, les moines de Palestine et de Syrie rassemblaient à la hâte des accusations contre les hérétiques, pour en grossir les réquisitoires qu'on adressait au concile de Constantinople. Le 6 août, une réunion tenue à Jérusalem confirma les décisions de la capitale ³ ; le fait se répéta à Tyr le 16 septembre. Le nom de Sévère d'Antioche revient à chaque page dans ces documents ; la haine déchaînée contre cet homme était universelle. En même temps que la ville de Constantinople et tout l'Orient catholique réclamaient son expulsion, à la cour même il avait un ennemi acharné à sa perte dans la personne de Vitalien ⁴. Celui-ci, devenu par la force des choses très influent

1. Vie S. Sabbas, 60. [Cf. Eutychius, C. S. C. O. ar., sér. III, t. VI, p. 198. — G. W.]

2. Mansi, V, 198.

3. *Ibid.*, 187.

4. [Vitalien, le barbare qui avait soulevé une insurrection contre Anastase au nom de l'orthodoxie chalcédonienne (cf. p. 66) se réconcilia avec le gouvernement de Justin I. Il fut alors nommé consul et *magister militum* ; mais bientôt il fut assassiné, et l'on attribuait généralement sa mort à la jalousie de l'empereur. — A. F.]

auprès de l'empereur, avait, au dire des monophysites, obtenu de Justin l'ordre de couper la langue du blasphémateur de Chalcedoine ¹. En tout cas, un magistrien reçut l'ordre de s'emparer de sa personne ². Sévère réussit pourtant à s'enfuir de sa ville le 29 septembre 518. Il gagna de là le port de Séleucie, d'où il fit voile pour Alexandrie ³. Enfin, dès la première année de son

1. Zach., *Hist. eccl.*, VIII, 1, 2; Jean de Nikiou, p. 502; Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 4; Nicéph. Call., XVII, 2; cf. Liber., *Brev.*, 1033.

2. Liber., *l. c.*

3. D'après Évagre (*Hist. eccl.*, IV, 4) c'est le comte d'Orient lui-même, Irénée, qui aurait été chargé d'arrêter Sévère. La date ayant une grande importance pour la chronologie des patriarches alexandrins, il est nécessaire de la justifier. Dès le 16 sept. 518 la populace crie : « Chassez Sévère ! » Gutschmid (*Verzeichniss*, p. 458) a déjà établi que seule la date de septembre 518 était acceptable. Il invoque à cet effet les lettres du pape Hormisdas (ep. XLIV, P. L., LXIII, 453 B; ep. XLVI, *ib.*, 457), qui montrent que Paul, successeur de Sévère, était déjà choisi en mai 519; la fuite du condamné, ayant eu lieu en septembre, doit donc prendre place en 518. Cet argument n'est pas décisif, car le pape pourrait fort bien avoir choisi un successeur catholique avant que le titulaire hérétique, condamné dès juillet 518, eût été effectivement déposé. Mais il existe d'autres preuves à faire valoir :

1^o Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 4 : La fuite de Sévère eut lieu en l'an I de Justin, 567 de l'ère d'Antioche, au mois Gorpaios (sept. 518). L'an 567 d'Antioche tombe bien en 519; mais il est probable que des deux dates discordantes [an I de Justin, 567] c'est cette dernière qui est fausse, car elle était beaucoup plus difficile à donner exactement que la première.

2^o Malalas (p. 411), Théophane (*Chronogr.*, p. 254), Michel le Syrien (II, 170) écrivent de même « en l'an I de Justin ».

3^o Une source syriaque qui est probablement un extrait de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Éphèse (Land, *Anecd. Syr.*, I, p. 112) indique pour le même événement la date du 29 iloul, 829 des Grecs, indiction XII (= 29 sept. 518). Or les dates de Jean d'Éphèse méritent d'être prises en considération. Il est vrai que dans ces extraits l'on trouve quelques chiffres erronés; mais ici la coïncidence de la date et de l'indiction est décisive.

4^o D'ailleurs, Sévère ayant été anathématisé dès le milieu de l'an 518, on ne voit pas pourquoi l'autorité impériale aurait si longtemps différé l'exécution.

5^o Preuve décisive : Paul, successeur de Sévère, fut déposé en 521 (« Justin. et Val. coss. », Mansi, IV, 1535). Or Paul resta patriarche pendant deux ans (tous les auteurs) et il y eut un an de vacance entre son prédécesseur et lui (Mich. Syr., II, p. 170).

Le mois et le jour sont relativement faciles à établir. On peut dresser ce tableau :

D'après le *Synaxaire* arabe, son arrivée en Égypte eut lieu le 2 babeh (29 sept.) Cf. P. O., I, p. [99] 313.

Land, *Anecd. Syr.*, I, p. 112 : sa fuite d'Antioche, le 29 iloul (29 sept.).

Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 4 : fuite d'Antioche au mois de Gorpaios, ὃν Σεπτέμβριον ἢ Ῥωμαίων λέγει φωνή. La date du 29 septembre est donc bien assurée.

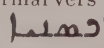
règne, un édit était rendu par Justin et envoyé dans toutes les provinces ¹ : partout, dans chaque diocèse, l'évêque devait souscrire une profession de foi catholique, reconnaître les actes de Chalcedoine, anathématiser Dioscore l'Égyptien : sinon, c'était la persécution, l'exil, la confiscation des biens, la déposition, toutes les peines qu'entraînait avec soi l'état constaté d'hérésie. De tous côtés les refus et les martyres se multiplièrent. Ce fut une débâcle générale du clergé monophysite, qui, commencée dès l'automne de 518, se prolongea durant tout le règne de Justin. Quelques-uns, à la suite de Sévère, réussirent à s'enfuir librement et à gagner l'Égypte, comme Julien d'Halicarnasse ² et une foule d'autres, ou les déserts de Syrie dans lesquels ils cherchèrent un asile. D'autres furent saisis, exilés, torturés parfois et mis à mort. Xénaïas ou Philoxène de Hiérapolis ³, conduit à Gangres, y fut

Malgré le *Synaxaire* il est plus probable qu'elle représente la fuite d'Antioche. Les écrivains syriens méritent ici plus de créance que le *Synaxaire* Égyptien.

Témoignages pour 519. Chron. Ed. : An 2 de Justin (830 des Grecs = 519 an. Dom.), Justin chasse Sévère. *Chron. ad. ann. 846* : même date (C. S. C. O., III, tom. 4, *Chron. min.*, p. 221 syr. = p. 169 lat.). Observer que les Jacobites postérieurs présentent cette fuite comme un voyage d'agrément : « vitam despiciens et gloriam mundanam spernens ab Antiochia migravit Alexandriam » (Barhebraeus, I, col. 194; Mich. Syr., II, p. 169). On trouvera un résumé de la vie de Sévère d'Antioche plus bas, pp. 81 et sqq.

1. Mich. Syr., II, p. 180 ; *Chron. ad. ann. 846*, p. 169.

2. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 9 ; Mich. Syr., t. II, p. 172 ; *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [190] 454 ; Liber., *Brev.*, p. 1033.

3. [Philoxène de Hiérapolis, le second chef du monophysisme en Syrie (après Sévère) naquit, selon le Jacobite anonyme cité par Assemani (*Bibl. Or.*, II, 10), à Tahal dans le pays de Beth-Garmai vers le milieu du v^e siècle. Son nom de naissance est Xénaïas (Ξεναίας, ). Il étudia à Édesse pendant l'épiscopat d'Ibas (435-437) où il prit part à l'opposition contre l'évêque nestorien. Plus tard, à Antioche, il défendit l'Hénotique de Zénon contre le patriarche Kalandion (482-485) qui l'expulsa de la ville. Il y revint après la déposition de Kalandion et la restauration du monophysite Pierre le Foulon (485). Pierre le sacra évêque de Hiérapolis (Manbidj, au nord-est d'Alep). C'est alors qu'il changea son nom en Philoxène Φιλόξενος, selon la coutume en Orient (Théophane, *Chronogr.*, éd. de Boor, 134, 17). Quand Flavien II devint Patriarche d'Antioche (498-512), Philoxène commença à mener contre lui une guerre qui dura jusqu'au jour où il le renversa en 512, car Flavien était chalcedonien. Pendant tout le patriarcat de Flavien l'évêque de Hiérapolis fut reconnu comme chef de l'opposition monophysite, soutenue surtout par les moines syriens. Dans leur intérêt il était allé deux fois à Constantinople. Enfin, dans la période où l'hérésie triomphait sous Anastase (491-518), Philoxène réussit à déposer Flavien et à le remplacer

asphyxié dans une cuisine ¹. En quelques années, cinquante-quatre évêques de Cilicie, d'Asie, de Cappadoce, de Syrie, furent chassés de leurs sièges ², et emprisonnés ou contraints de fuir. Des couvents entiers se transportèrent dans les régions désertiques, aux frontières de l'Empire, pour échapper aux persécutions : de longues listes d'archimandrites et de religieux fugitifs ont été conservées par les écrivains du parti. Les habitants eux-mêmes, les laïques, les femmes et les enfants, ne furent pas épargnés par cette dévastation générale de l'Orient. « Aujourd'hui, dit Michel le Syrien, ils couchaient dans un endroit ; le lendemain, ils en étaient chassés. Ils n'étaient pas jugés dignes d'avoir un gîte. Ils habitaient dans le désert avec les animaux sauvages ³. » Cette fureur ne se calma un peu que lorsque « l'empereur eut changé ⁴ », c'est-à-dire en 527.

Tout ce déploiement de force coercitive et d'anathèmes contre les Orientaux ne fait que rendre plus singulier l'oubli dans lequel le concile et le gouvernement paraissent avoir laissé l'Égypte. Non seulement aucun texte ne signale la moindre mesure de persécution à l'égard de ce pays, mais dans le concile de 518 le nom de son patriarche, aussi hérétique que Sévère cependant, et bientôt protecteur de ses coreligionnaires exilés, n'est même pas prononcé.

par Sévère (512). Pendant six ans le patriarche monophysite et son zélé suffragant de Hiéropolis marchèrent d'accord à la victoire de leur parti et à la déroute des fauteurs du « synode » dans toute la Syrie. Un concile de Tyr, en 514-518 (cf. Lebon, *Le monoph. sévérien*, 62-63), entièrement dominé par ces deux personnages, porta l'anathème contre le dyophysisme, le synode de Chalcédoine et tous ses adhérents. On envoya des lettres de communion aux patriarches monophysites de Constantinople (Timothée I) et d'Alexandrie (Jean II Nikiotès). Pour le moment la Syrie était gagnée à l'hérésie. L'avènement de Justin I (518) renversa la situation. Ce fut maintenant le tour des Chalcédoniens de triompher, et des monophysites de s'enfuir, Sévère s'en alla en Égypte, Philoxène fut banni à Philippopolis de Thrace. Plus tard il fut emmené à Gangres, en Paphlagonie, où il fut mis à mort, étouffé par la fumée d'un feu de cuisine, vers 523 (Assemani, *Bibl. Or.*, II p. 20 ; Barhebræus, I, 196-198). Voir la bibliographie au nom de Philoxène, à la fin du volume. — A. F.]

1. Zach., *Hist. eccl.*, VIII, 5 ; Mich. Syr., t. II, p. 171.

2. Mich. Syr., t. II, p. 171-173 ; même liste dans le Ps.-Denys (anno 829), éd. Kleyn (Bijdrage tot de Kerkgeschiedenis) ; et dans Barhebræus, I, 196 (qui n'en cite que 53).

3. Mich. Syr., t. II, p. 173.

4. *Ibid.*, p. 177.

Le patriarche siégeant à Alexandrie en 518 était alors Dioscore II ¹. C'est dans l'histoire une figure bien effacée que celle de ce personnage, qui occupa le siège de saint Marc un peu plus de deux ans, sans avoir rien accompli. L'*Histoire des Patriarches* ne trouve à dire sur lui, dans une biographie de sept lignes, qu'une phrase banale : « Il était accompli en toutes choses, humble et bon ². » Il envoya une lettre synodique à Sévère d'Antioche, qui lui répondit en l'exhortant à instruire son peuple ³. Nous parlons ailleurs de sa mission à Constantinople, sous le règne d'Anastase ⁴. Il était ardent monophysite, et désireux de perpétuer la paix dans son église ; sous le règne précédent, en effet, il avait souscrit à l'Hénotique, en mentionnant expressément la condamnation du concile de Chalcédoine, ce qui transformait son adhésion en dérision, mais lui valut la confiance des anciens partisans de Pierre Monge, et la pacification de l'Eglise d'Alexandrie ⁵. Son rôle resta cependant secondaire ; peut-être n'eut-il pas le temps de se manifester. Il ne semble même pas qu'il ait écrit quelqu'une de ces homélies ou un de ces ouvrages théologiques innombrables par lesquels les évêques de son temps défendaient leur foi. Il disparaît juste à l'heure où cette défense allait devenir une nécessité : le 24 octobre 518.

Le patriarcat monophysite d'Alexandrie se trouve donc, à cette

1. Zach., *Hist. eccl.*, VII, 15 ; Théophane, p. 254 (Dioscore assiste à l'arrivée de Sévère en Égypte). Au contraire, Libératus (*Brev.*, p. 1033), *l'Histoire des Patriarches* (P. O., I, p. [187] 431) et Ibn Râhib (p. 124) déclarent que ce fut Timothée III, successeur de Dioscore, qui reçut le patriarcat d'Antioche (en septembre 518). Mais on sait (*Hist. Patr.*, loc. cit. ; *Synaxaire*, éd. Forget, p. 65 ; P. O., I, p. [129] 343) que Dioscore mourut le 17 babeh = 14 octobre. Si nous adoptons la date de 517, Zacharie aura commis une grave erreur en déclarant formellement que Dioscore était encore en vie à l'avènement d'Anastase : ce témoignage textuel d'un écrivain ordinairement sûr est très-préférable aux assertions contraires. D'ailleurs, comme le remarque Gutschmid (*Verzeichniss*, p. 438), la divergence des traditions s'explique fort bien par ce fait que Dioscore mourut quelques jours après l'arrivée de Sévère : il est assez naturel que la réception du patriarche exilé ait été attribuée à Timothée, à qui incombait en réalité la tâche de l'hospitaliser, lui et ses compagnons [cf. E. W. Brooks dans la *Byzant. Zeitschr.*, XII (1903), p. 495 ; Dioscore II meurt le 14 oct. 517 ; Timothée est sacré le 15 ou le 22 oct. de la même année — A. F.].

2. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [186] 450.

3. *Ibid.* ; cf. Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 4.

4. Voir l'index.

5. Liber., *Brev.*, p. 1030.

date, en présence d'un double danger. La restauration catholique a commencé d'ébranler la Syrie et l'Asie mineure ; l'Égypte n'est encore épargnée que par miracle : et à ce moment précis, la vacance du siège pontifical vient donner aux Chalcédoniens une admirable occasion d'intervenir. Cette occasion, le pape Hormisdas n'eut garde de la négliger. Il savait bien que la chute de Sévère n'exécutait que la moitié du programme. Dans ses lettres à l'empereur Justin, il exhortait sans relâche son correspondant à restaurer définitivement l'orthodoxie, principalement « à Antioche et à Alexandrie ¹ ». Il avait même un candidat tout prêt qu'il recommandait au basileus, un certain diacre alexandrin du nom de Dioscore, à qui il adressa des lettres dont deux nous sont parvenues ². Justin avait d'abord songé à ce personnage pour en faire à Antioche le successeur de Sévère ; Hormisdas lui représenta qu'il valait mieux envoyer cet Égyptien dans sa patrie, et le faire évêque d'Alexandrie. La négociation fut longue, puisque les lettres papales portent la date du consulat d'Eutharic (519) ; elle n'aboutit pas, soit que l'empereur ait fini par refuser, soit que le candidat ait montré peu d'empressement. On laissa les Alexandrins donner en paix à Dioscore un successeur qui porta le nom de Timothée III. Et durant tout le règne de Justin I^{er}, ce patriarche hérétique siégea sans obstacle sur son trône.

Certains textes, cependant, pourraient faire croire que Timothée subit le sort de Sévère, et se vit supplanté par un compétiteur chalcédonien. Les Bollandistes ³ ont cru à l'existence d'un patriarche Astérius, nommé par Justin à la succession de Dioscore, sur la foi d'un passage des actes de saint Aréthas ⁴. Le roi des Homérites ayant fait, en 523, un grand massacre de chrétiens à Nedjran, en Arabie ⁵, l'empereur Justin entreprit de lui susciter des ennemis parmi ses voisins avant d'envoyer lui-même des troupes. Pour cela, il avait écrit Ἀστερίῳ τῷ Ἀλεξανδρείας ἐπισκόπῳ d'user de son influence auprès du roi des Éthiopiens pour le lancer contre les Homérites. Baronius ⁶, qui a également cité ce passage, identifie

1. Horm., epist. XLIV, de 519 (p. 454), XLIV, de 519 (p. 455), LII, de 519 (p. 461).

2. *Ibid.*, LIII, de 519 (p. 461) et LIV de 519 (p. 462).

3. *Acta SS.* jun. VII, J. B. Sollerius, « Diss. de Patr. Alex. », p. 54*.

4. P. G., CXV, 1280.

5. Baronius, *Ann. eccl.*, ad an. 522, n°. XXX-XXXII.

6. *Ann. eccles.*, ad. an. 521, n° XL. [Baronius croit qu'Astérius est un

cet évêque avec le patriarche copte Timothée III, qui aurait porté ainsi le « surnom » d'Astérius, ce qui serait bien peu vraisemblable. Ce douteux renseignement est en apparence corroboré par quelques écrits orientaux. Dans l'*Histoire des Patriarches* nous lisons qu'à la mort de Dioscore un catholique, soutenu par l'empereur, usurpa son trône : seulement l'histoire appelle l'empereur Justinien et l'intrus Apollinaire¹, erreurs évidentes, car Apollinaire est un personnage connu, qui fut envoyé en Égypte vers l'an 540². Un peu plus loin le récit mentionne la fuite de Sévère d'Antioche, qui arriva en 518³.

Un passage de la *Réfutation d'Eutychius* par Sévère d'Achmouneïn est plus explicite⁴. Il y est dit que Justin le Chalcédonien succéda à Anastase et mourut après neuf ans de règne. Je cite ces détails pour prouver qu'ici il n'y a pas eu confusion avec Justinien⁵. L'empereur écrivit donc à « Anbâ Théodose », patriarche d'Alexandrie, lui faisant de séduisantes promesses s'il recevait le concile de Chalcédoine, et le menaçant de déposition dans le cas contraire. Théodose refusa naturellement, fut exilé, et à sa place l'empereur établit un évêque de sa croyance, Agapius⁶, qui resta en fonctions jusqu'à la mort de son protecteur. Là encore on relève une erreur grossière : Théodose ne fut élu qu'en 537, il faut donc lire Timothée. Ainsi rétabli ce texte n'est pas inconciliable avec le premier, et nous fournirait par surcroît le nom de l'usurpateur, Agapius⁷.

patriarche catholique nommé par Justin au temps de Timothée III. Pagi critique cette théorie (ad loc.). Garnier identifie Astérius avec Timothée dans ses notes sur Libératus (P. L., LXVIII, 1035 B.) — A. F.]

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [188] 432.

2. Même erreur dans el-Makin (Paris, *Bib. nat.*, 4524, f° 221-222; 4729, f° 166^a), et dans Eutychius (P. G., CXI, 1068 B). Cf. *Refut. Eutychii*, P. O. III, p. [83] 203.

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [189] 453.

4. *Refut. Eutychii*, P. O., III, p. [74-76] 194-196.

5. Cette confusion est très fréquente chez les Coptes, les Syriens et tous les auteurs d'origine non grecque] L'*Histoire des Patriarches* appelle régulièrement Justin, *يوسطيانوس* : P. O., I, p. ([187-188] 451-452). De même Denys de Tell-Mahré (éd. Chabot, p. 34, note de l'éditeur), Barhebraeus, I, col. 193 : **يوسطيانوس**, et note de M. Lamy; Mich. Syr., II, 173, etc. — A. F. [Les copistes orientaux sont coutumiers de faits analogues : même confusion pour Trajan et Hadrien, transcrits tous deux *أدرينانوس* (MASPERO et WIET, *Matériaux*, p. 84). — G. W.]

6. *أغابيوس*.

7. On voit que Sévère d'Achmouneïn, dans ces deux ouvrages, a recueilli

L'écrivain catholique Eutychius raconte à peu près la même histoire : en l'an 2 de Justin, on aurait élu « Théodose », qui, exilé trois ans après, fut remplacé par Agapius, غابىوس, « chef des diacres ». Mais celui-ci, chassé à son tour, laissa la place à Théodose restauré ¹. Dans un autre passage de ses *Annales*, Eutychius donne une version tout à fait différente : en l'an 27 d'Anastase (518), Timothée devint pape d'Alexandrie, mais il fut exilé après deux ans ². Les chroniqueurs el-Makin ³ et Ibn Râhib ⁴ se font également l'écho de ces traditions, spéciales aux écrivains de langue arabe.

Enfin, Jean de Nikiou apporte un élément de plus à cette confusion : « A Dioscore, dit-il, avait succédé le patriarche Timothée. L'empereur Justinien avait donné le siège pontifical aux Chalcédoniens ; mais l'impératrice Théodora, sa femme, l'ayant sollicité en faveur de Timothée, patriarche d'Alexandrie, il le laissa à cause d'elle sur son siège. » Puis l'empereur, on ne sait pourquoi, envoie des troupes qui veulent faire un « grand massacre » à Alexandrie, mais Théodora intercède encore ; et pour terminer, le prince « envoya ensuite à Alexandrie un cubiculaire nommé Calotychius » ⁵.

Tout ceci n'est qu'une suite de confusions. Justin, comme il arrive souvent dans les ouvrages orientaux, s'identifie à Justinien. Par suite, les événements qui se déroulèrent sous le règne du second sont transférés au premier : parfois, ils sont racontés deux fois ⁶. L'histoire du patriarche Théodose, élu sous Justinien, puis chassé par Gaïanus, restauré une première fois, et enfin exilé par ordre impérial ⁷, s'est ainsi mêlée à la biographie de son prédécesseur Timothée. Le nom même du prétendu

des traditions différentes, sans se soucier de la contradiction. Il faut en conclure que, si les Coptes ont assez mal retenu les détails de l'aventure, le fait fondamental, l'usurpation, leur était cependant resté gravé dans la mémoire.

1. P. G., CXI, 1068 B-C ; voir C. S. C. O., ar., sér. III, t. VI, p. 199.

2. P. G., CXI, 1063 A ; voir C. S. C. O., ar., sér. III, t. VI, p. 192.

3. Voir plus haut, p. 75 n. 2.

4. C. S. C. O., ar., sér. III, t. I, p. 116 ; latin, p. 124.

5. Jean de Nikiou, p. 514.

6. Ainsi, par exemple, Eutychius raconte l'élection de Théodose sous Justin, puis sous Justinien (P. G., CXI, 1068 B ; 1069 A ; voir C. S. C. O., ar., sér. III, t. VI, p. 199).

7. Voir plus bas, ch. IV.

usurpateur, Agapius « chef des diacres » (غابيوس ou غاييوس) est une corruption de celui de l'*archidiaacre* Gaïanus (غايانوس). Quant au récit de Jean de Nikiou, c'est un mélange plus confus encore d'anachronismes : on y retrouve, avec quelque peine, des allusions à la protection accordée à Théodose par l'impératrice Théodora, à l'arrivée d'Apollinaire à Alexandrie, à la tête d'une troupe armée, à la mission de Calotychius, envoyé pour faire élire Théodose malgré ses compétiteurs : en un mot, à des événements réels, que nous étudierons plus bas, mais qui se sont passés environ trente ans plus tard que l'avènement de Timothée.

Les historiens grecs et latins sont muets sur cette soi-disant tentative de restauration catholique à Alexandrie, sous Justin. Les Syriens, dont les œuvres ont une valeur très supérieure à celle des compilations arabes, affirment même catégoriquement qu'au contraire du reste de l'Orient, l'Égypte resta calme tout le long de ce règne troublé. « Le siège d'Alexandrie, déclare Zacharie, n'avait pas été ébranlé; Timothée succéda à Dioscore et ne céda pas la place; même du temps de Justin il refusa d'accepter le synode (de Chalcédoine), et il accueillit les fugitifs...¹ » Michel le Syrien, à propos du schisme qui divisa les Alexandrins après la mort de Timothée, s'exprime ainsi : « Le siège d'Alexandrie, qui était seul en paix, fut aussi atteint alors par la tempête² ». Si l'on songe que Zacharie a été contemporain des événements, et qu'il a connu personnellement les principaux acteurs du drame, on n'hésitera guère à rejeter, sur son témoignage, la vague indication donnée par les Actes de saint Aréthas.

Pourquoi l'Égypte bénéficia-t-elle, seule, d'un traitement de faveur ? Il est difficile de résoudre cette énigme. Nous avons vu

1. Zach., *Hist. eccl.*, VIII, 5.

2. Mich. Syr., t. II, p. 193. Un peu plus haut (p. 173), la même chronique dit textuellement : « Le siège d'Alexandrie ne fut pas agité pendant tout le règne de Justinianus (Justin). » Ailleurs encore (p. 243-244), même affirmation : « Les évêques de toutes les villes de l'empire des Romains se montrèrent pusillanimes, à l'exception (de ceux) du siège d'Alexandrie, qui fut cependant jeté dans l'hérésie des dyophysites, au bout de vingt ans par Paulus. » En effet, de l'avènement de Justin I^{er} à l'intronisation du patriarche catholique Paul (540), il y a exactement 22 ans. (De même Victor Tonnensis qui raconte en l'an 524 : « Alexandriae ecclesiae Timotheus superfuit », et oppose à son sort celui de Sévère qui fut chassé (ed. Mommsen, dans *Mon. Germ., Hist. auct. ant.*, XI, I, p. 197) — A. F.]

que le pape et l'empereur étaient d'accord pour continuer à Alexandrie l'œuvre commencée à Antioche. Mais en même temps les lettres d'Hormisdas nous ont révélé certaines difficultés de détail dans l'exécution. Le pape avait un candidat pour le trône de saint Marc ; Justin ne l'agréait pas, ce qui dut retarder la solution. Il est également permis de supposer que le diacre Dioscore, présenté par le Pape, ne se souciait pas trop de ce périlleux honneur. Le meurtre de Protérius, patriarche catholique sous Zénon, était encore présent à sa mémoire. En Syrie, en Palestine, il existait un fort parti orthodoxe décidé à soutenir les créatures de l'empereur, ce qui rendait la tâche assez difficile. En Égypte, les Chalcédoniens étaient une minorité si faible qu'on peut la tenir pour négligeable. Pour imposer un prélat de cette confession, la lutte devait être vive, et Justin, qui venait d'ensanglanter l'Orient, moins profondément rebelle, a pu hésiter devant une telle entreprise ¹. Il faut reconnaître aussi que les pontifes alexandrins n'avaient pas les allures provocantes de Sévère d'Antioche ; ils avaient suscité moins de haines. Ils n'avaient persécuté personne, puisque toute la province partageait leur hérésie ; ils n'avaient pas, comme Sévère, envahi de force leur Église en chassant l'élu légitime. Ils paraissaient plus excusables ², et surtout moins dangereux. Le rôle de Dioscore II, celui de Timothée son successeur, n'avaient rien d'éclatant. Ils n'étaient pas la tête de l'hérésie, et peut-être les ménageait-on dans l'espérance qu'ils feraient des concessions. L'Église d'Alexandrie représentait l'élément modéré dans le monophysisme : Pierre Monge et presque tous ses successeurs avaient accepté l'Hénotique, que Sévère avait d'abord réprouvé. Plus tard encore Justinien, se berçant de cette illusion, cherchera un terrain d'accommodement avec Théodose. Telles sont les hypothèses que l'absence de tout document permet de former. Le fait certain est que la succes-

1. Pour prouver que ce genre de motif a fort bien pu influencer sur la décision de Justin, je rappellerai seulement la lettre de Justinien (alors simple héritier) au pape Hormisdas (*Epist.* 53-55 ; P. L., LXIII, 485-486) au sujet de l'évêque Élie de Césarée, chassé par les monophysites, et que l'église romaine voulait rétablir sur son siège. Le prince objecte que le successeur d'Élie étant appuyé par toute la population, le déposer serait chose trop difficile. A plus forte raison devait-on reculer devant l'idée de s'attaquer au pontife alexandrin.

2. [Lettre du comte Justinien à Hormisdas, en 520 (P. L., LXIII, 496 C) ; Relation d'Épiphanes de Constantinople (*ib.*, 498, A) — A. F.]

sion de Dioscore, qui s'annonçait orageuse, fut recueillie paisiblement par Timothée ¹.

Ce nouveau venu, par une malchance persistante, n'était pas beaucoup plus propre que Dioscore à relever le prestige du patriarcat alexandrin. C'était, nous dit-on, un « scribe » ². Sans doute faut-il entendre par là le secrétaire du défunt, ou bien, tout simplement, un écrivain, un auteur ecclésiastique ³. En tout cas, il dut être d'une singulière médiocrité, pour n'avoir pas réussi, au cours d'un pontificat de dix-sept ans, et dans des circonstances aussi favorables, à avoir attiré par aucun acte l'attention des chroniqueurs orientaux. Zacharie et Michel le Syrien ne relatent que son nom et la durée de son gouvernement; les traditionalistes de langue arabe, nous l'avons vu, lui composent une histoire en pillant celle de son successeur; l'*Histoire des Patriarches* ⁴ ne nous dit pas un mot de sa personne, et la biographie qui lui est nominalelement consacrée ne contient en réalité que l'éloge de Sévère d'Antioche, son hôte. Sa science théologique n'était pas très assurée, ni son caractère bien ferme, s'il est vrai qu'il assista sans se prononcer à la plus grande querelle théologique du temps, la controverse des Aphthartodocètes, qui éclata pourtant à Alexandrie ⁵. C'était un saint, ou plutôt il en laissa la réputation; il a sa place au *Synaxaire*. Pour les Coptes, tous les pontifes de leur secte ne peuvent avoir été que des saints. Il fit des miracles: Jean de Nikiou ⁶ rapporte que de son temps, un Juif d'Alexandrie possédait, enfermé dans un coffre, le *Mandilion*, le linge sacré sur lequel Jésus-Christ, conduit au supplice, avait laissé

1. [Timothée III (al. IV) d'Alexandrie, 517-535. Selon les Coptes c'est Timothée III, puisqu'ils ne comptent pas Timothée Salophaciale. Les Melchites disent Timothée IV. Les dates d'après E. W. Brooks, *Byzant. Zeitschr.*, XII (1903), p. 497 — A. F.]

2. Le scribe (كاتب): el-Makin, Paris, 4524, fol. 222; Eutychius, C. S. C. O., ar., sér. III, t. VI, p. 199. [Eutychius entend par « scribe » simplement un écrivain. Il donne ce titre également à saint Athanase (P. G., CXI, 1009 D). — A. F.]

3. On connaît de lui le titre d'un ouvrage dogmatique: des *Ἀντιρρητικὰ* contre le concile de Chalcédoine; quelques fragments d'homélies nous sont parvenus. Cf. Krumbacher, *Byz. Lit.*, p. 53. Anastase le Sinaïte (*Hod.*, col. 101) cite ses ouvrages contre le IV^e Synode et le *Tome* de Léon.

4. P. O., I, p. [187-191] 451-455.

5. V. plus bas, p. 89 et sqq.

6. Jean de Nikiou, p. 515.

l'empreinte de ses traits. Cet homme n'avait pu réussir à ouvrir le coffre, car dès qu'il l'essayait, une flamme menaçante apparaissait, et l'on entendait un concert de voix célestes chantant les louanges du Sauveur. Le Juif, effrayé, alla quérir saint Timothée; devant le pontife, le couvercle s'ouvrit de lui-même, et on transporta le *Mandilion* dans l'église des Tabennésiotes. Le Juif, « ainsi qu'il convenait », se convertit au christianisme avec toute sa famille. C'est une légende universelle, commune au moyen âge occidental et oriental, et qu'on retrouve ici, je ne sais pour quoi, attribuée à Timothée.

Quoi qu'il en soit, en ces conjonctures difficiles, l'Église d'Alexandrie aurait eu plutôt besoin d'un de ces prélats belliqueux et énergiques, comme Théophile, Cyrille ou le premier Dioscore, qui firent sa force au ^v^e siècle. Timothée, dans la série des événements si importants qui illustrèrent son pontificat, paraît à peine. On le voit une fois combattre un hérétique, Thémistius. Mais la plupart du temps, il assiste aux faits sans s'y mêler. On se bat par-dessus lui; dans son diocèse même, d'autres prennent à sa place la direction des affaires ecclésiastiques. Ce sont des étrangers, Sévère et Julien, comme nous le verrons, qui occupent la scène et vivifient l'église d'Égypte : lui est à peine cité çà et là, comme point de repère chronologique. Or, la situation privilégiée dont jouissait l'Égypte était par certains côtés aussi dangereuse que bienfaisante. Parmi les exilés de la persécution de 518, évêques chassés de leurs diocèses, moines expulsés de leurs couvents, un grand nombre après avoir hésité plus ou moins longtemps sur le choix d'une retraite, affluèrent en masse vers l'Égypte, qui leur offrait à la fois la sécurité et l'accueil sympathique de coreligionnaires ¹. Sévère d'Antioche et Julien, évêque d'Halicarnasse, furent parmi les premiers ². Isidore de Qennesrin et son ami Mari d'Amid, envoyés d'abord dans le désert de Pétra, gagnèrent tous les deux Alexandrie ³. Ils y retrouvèrent, sous la protection de « saint » Timothée, l'évêque Thomas de Damas, le célèbre moine palestinien Jean,

1. Zach., *Hist. eccl.*, VIII, 5.

2. Zach., *Hist. eccl.*, VIII, 5; Mich. Syr., t. II, p. 171 et 172; *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [188] 452 et [190] 454; Liber., *Brev.*, p. 1033; Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 4; Théophane, *Chronogr.*, p. 254, etc.

3. Cf. Zach., *Hist. eccl.*, VIII, 4; Jean d'Éphèse, *Comment.*, 68; Ps. — Denys (KLEYN, *Bijdrage tot de Kerkgeschiedenis*), anno 829.

du couvent de Pierre l'Ibérien, et une foule d'autres « martyrs » dont beaucoup firent honneur, par leur constance et leurs écrits, à leur patrie d'adoption. Mais tous n'étaient pas également purs : il en était de toutes tendances, de toutes les nuances du monophysisme, il en était même de franchement hérétiques pour leur secte. Assemblés là par la dureté des circonstances, tous ces éléments épars du parti commencèrent bientôt de s'y heurter, de s'entre-poursuivre : l'hérésie jaillissait tout naturellement du choc de tous ces exaltés. Deux surtout remplirent le pays et bientôt le monde byzantin tout entier du fracas de leur querelle, tant pour la célébrité qui s'attachait à eux, qu'à cause de l'importance du différend : c'étaient Sévère, patriarche errant de la « Ville de Dieu », Antioche, et Julien, évêque d'Halicarnasse.

Sévère nous représente le type le plus complet du pontife monophysite au ^{vi}^e siècle. Il était né vers 465 ¹ à Sozopolis de Pisidie, d'une grande famille de la cité, connue pour sa piété : son grand-père, un autre Sévère, évêque de sa ville natale un demi-siècle auparavant, avait assisté au grand concile d'Éphèse, où fut condamné Nestorius ². Son éducation fut des plus soignées : tout adolescent de bonne famille, dans l'Orient du ^{vi}^e siècle, devait avoir fréquenté les deux grandes écoles, les « universités » d'Alexandrie et de Béryte. Dans la première on étudiait la grammaire, la rhétorique, l'éloquence, en grec et en latin ³ ; on apprenait le droit dans la seconde : le jeune Sévère passa longtemps dans chacune d'elles ⁴.

A Alexandrie, son zèle se manifesta si enflammé, qu'un laïque, nommé Ménas, frappé de son ardeur et de son intelligence, le montra un jour en disant : « Celui-là s'élèvera comme

1. [Je ne sais pas où l'auteur a trouvé cette date. — A. F.].

2. *Vie de Sévère*, P. O., II, p. 11.

3. [Pisidien hellénisé, Sévère écrivait en grec ; les nombreuses œuvres que nous avons de lui en syriaque sont des versions. — A. F.].

4. [Pendant ses études à Alexandrie, puis à Béryte, Sévère était lié avec un autre étudiant, son aîné, Zacharie le scholastique (σχολαστικός = juriste), qui plus tard écrivit sa vie jusqu'à son épiscopat. Cette vie de Sévère par Zacharie, source de première importance, a été éditée et traduite par M. A. Kugener dans la *Patrologia orientalis*, II, fasc. I. Les deux amis faisaient partie d'une pieuse association, les φιλόπονοι. Sévère convertit un étudiant païen, Paralios ; avec les autres φιλόπονοι il détruisit le temple de Manouthis (*Vie de Sévère*, P. O., II, 32). Sur les φιλόπονοι on trouvera une note plus bas. — A. F.].

une nuée au-dessus de toute la terre ; il resplendira parmi les évêques et abreuvera tout le monde par les flots de sa science, à l'exemple du grand docteur Jean, évêque de Constantinople¹ ou plutôt de l'univers entier² ». Ce n'est là d'ailleurs qu'une des nombreuses prophéties qu'on se rappela plus tard, quand il se fut assis sur le trône d'Antioche, et fut devenu l'ami d'Anastase, ce saint monarque.

D'Alexandrie, Sévère passa à Béryte : la vie du siècle l'attirait, et il fit ses études pour obtenir le grade d'avocat³. Puis, sans doute à la suite d'une de ces crises mystiques si fréquentes à cette époque, ayant déjà acheté sa toge d'avocat, il la quitta pour l'habit monacal. Dès lors il a trouvé sa voie ; le couvent de Pierre l'Ibérien, entre Gaza et Mayouma, le reçut dans ses murs⁴. Un accident qui mit fin à sa carrière monacale fut le début de sa haute fortune ; il eut maille à partir avec un autre moine de la

1. S. Jean Chrysostome.

2. *Vie de Sévère*, P. O., II, p. 13.

3. *Vie de Sévère*, P. O., II, 46. [A Béryte, Sévère et Zacharie firent la connaissance d'Évagre de Samosate qui y menait une vie ascétique et devait bientôt se faire moine (P. O., II, p. 54-55). Sévère n'était pas encore baptisé. Évagre et Zacharie le persuadèrent de recevoir ce sacrement, ce qu'il fit à Tripoli vers 488. Le prêtre de l'église Saint-Léonce était catholique ; c'est pourquoi le monophysite Zacharie ne voulait pas être parrain, parce qu'il ne communiait pas « avec les évêques de Phénicie ». Sévère lui-même était monophysite de cœur. Il avait dit à son ami : « Je recevrai le baptême à Alexandrie où tu m'affirmes qu'en tout temps règne l'orthodoxie. » Enfin Évagre consentit à être parrain, et il est dit de lui qu'il « communiait avec toutes les saintes églises » (*Vie de Sévère*, P. O., II, p. 76-81). — A. F.]

4. [Comme la plupart des monastères de Syrie à cette époque, celui-ci était monophysite. Ses moines étaient disciples de Pierre l'Ibérien, évêque de Mayouma, un des chefs du parti, récemment défunt. En tout cas, à partir de son entrée au couvent, la position de Sévère n'est plus douteuse. Il est membre de la secte dont il deviendra le plus célèbre champion. Évagre entra au monastère le premier ; puis il persuada son ami de le suivre (P. O., II, p. 85-88, 92-96). Bientôt Sévère, ne trouvant pas l'ascétisme des moines suffisant, se retira dans un ermitage au désert d'Éleuthéropolis (P. O., II, p. 96). L'Abbé du monastère de Saint-Romain, célèbre pour son austérité, l'emmena à sa communauté (p. 97) ; mais bientôt, ayant quitté ce nouveau domicile, il employa son patrimoine à bâtir un couvent à lui près de Mayouma. Alors, abbé de son couvent, il fut ordonné prêtre par un évêque monophysite exilé de Pamphylie, Épiphané (p. 97-100). Sévère et ses moines étaient franchement monophysites. Zacharie les compte parmi « ceux de Palestine qui communiaient avec les Pères d'Égypte et d'Alexandrie » (p. 100). — A. F.]

même maison, Néphalius, fameux partisan du concile de Chalcédoine ¹. Chassé par lui, après diverses aventures, il arriva à Constantinople, où son talent de courtisan le tira hors de pair ². Il plut à Anastase. En 512, Flavien, patriarche d'Antioche, ayant été déposé pour son catholicisme, l'empereur installa Sévère sur

1. [Néphalius, abbé d'un couvent nubien, avait déjà soulevé une opposition contre Pierre Monge à Alexandrie. Sa position théologique est quelque peu douteuse. En Égypte, il avait été un des chefs des « schismatiques » contre Pierre Monge (Zach., *Hist. eccl.*, VI, 2). Libératus (*Brev.*, ch. 18) distingue ces schismatiques des Chalcédoniens. Selon Zacharie (*Hist. eccl.*, VI, 4, et *Vie de Sévère*, P. O., II, p. 101) il s'opposa à Pierre Monge parce que celui-ci n'allait pas assez loin dans le monophysisme, parce qu'il était satisfait de l'Hénotique et ne condamnait pas ouvertement le synode de Chalcédoine. Néphalius aurait donc été un extrême monophysite en Égypte. S'il en est ainsi, il a changé complètement d'opinion en venant en Palestine; car ici il apparaît comme défenseur zélé du dogme chalcédonien et persécuteur des moines monophysites. Ce changement de la part de Néphalius est affirmé par Evagre (*Hist. eccl.*, III, 22, 33) et par Zacharie : « A la fin Néphalius osa prendre la défense du concile dont il était auparavant l'accusateur. Il se joignit alors au clergé de Jérusalem » (Élie de Jérusalem était Chalcédonien : *Vie de Sévère*, P. O., II, p. 102). C'est aussi l'opinion de beaucoup d'auteurs modernes (G. Krüger dans la *Protest. Realenz.*, art. « Severus v. Ant. », 3^e ed., vol. XVIII, p. 253, 44). Cependant M. Lebon semble penser que Néphalius, en Égypte, comme en Palestine, était toujours anti-monophysite : « Nous verrions plutôt en Néphalius un des catholiques ralliés à l'Hénotique sans vouloir anathématiser le concile de Chalcédoine » (*Le monoph. sévérien*, p. 44, note; cf. pp. 33-36, note). En tout cas, arrivé en Terre-Sainte, il se fit l'ennemi acharné des moines monophysites et leur persécuteur, soutenu par Macédonius de Constantinople, qu'il alla visiter dans la capitale (*Vie de Sévère* par Jean, P. O., II, p. [148] 232). L'auteur dit que Néphalius était de la même maison que Sévère. Je ne trouve pas que le Nubien ait jamais été membre de la communauté de Pierre l'Ibérien à Gaza, d'où d'ailleurs Sévère était parti depuis longtemps. — A. F.]

2. [Sévère, envoyé par ses confrères pour défendre leurs intérêts, arriva à Constantinople vers 508. Il y resta trois ans, et sut gagner la sympathie de l'empereur Anastase, qui était lui-même monophysite convaincu. Pendant ce séjour, Sévère établit sa réputation comme champion de la cause. Par ses intrigues il procura la chute du patriarche Macédonius, accusé de nestorianisme (ce qui veut dire le dogme de Chalcédoine), en 511. Avec l'empereur il travailla pour l'union des églises orientales dans le sens de l'Hénotique de Zénon. Son énorme activité littéraire commençait déjà. Il a laissé des traités de controverse, des homélies, des hymnes, une foule de lettres (voir la bibliographie, à la fin du volume). Vers 511, il rentra en Palestine.

Si nous y ajoutons la condamnation formelle du concile de Chalcédoine, l'Hénotique nous donnera un excellent résumé du système théologique de Sévère. C'est le monophysisme modéré, basé sur la phrase de saint Cyrille : *μία φύσις τοῦ θεοῦ λόγου σεσαρκωμένη*, la négation de deux natures dans le

le siège devenu vacant, qu'il devait conserver six ans seulement ¹.

Le personnage de Sévère est trop important pour que nous puissions nous flatter de trouver nulle part un portrait de lui qui soit exact : entre celui que nous retracent ses coreligionnaires et celui que présentent les écrivains catholiques, il n'y a guère de points de contact. On démêle pourtant en lui de grandes qualités : d'abord sa vaste érudition profane et sacrée, due à son éducation première ; ses qualités littéraires, au premier rang desquelles il faut placer son extraordinaire fécondité ². Il a cultivé tous les genres permis à un prélat de son temps : hymnes, sermons, com-

Christ après l'union, la confusion de *φύσις* et *ὑπόστασις*. Il voyait dans le dyophysisme de Chalcédoine le contraire de ce qui avait été défini à Éphèse en 431, et un retour au nestorianisme ; d'autre part il fut toujours prêt à condamner Eutychès aussi bien que Nestorius. — A. F.]

1. [Ce fut Philoxène de Hiérapolis qui, après quatorze ans de lutte, réussit enfin à faire déposer son patriarche. Le temps était propice, sous un empereur monophysite. Ce fut également à Philoxène et à ses machinations que Sévère dut sa nomination au patriarcat. Sans doute l'évêque de Hiérapolis lui-même aurait remplacé Flavien, si le transfert d'un évêché à un autre, défendu par le 15^e canon de Nicée, les 14^e et 15^e canons apostoliques, le 21^e canon d'Antioche (en 341), n'eût été alors chose presque inouïe en Orient. Ne pouvant donc occuper le siège patriarcal lui-même, Philoxène voulut y installer celui qui était déjà le plus fameux défenseur du parti parmi les moines. Il n'eut aucune difficulté à persuader l'empereur, qui était très bien disposé pour Sévère. Celui-ci fut sacré le 6 nov. 512 (pour les noms des consacrans, cf. *Not. relat. à Sévère*, P. O., II, p. [235-237] 319-321). Le 25 nov., il prononça son premier discours, qui a été conservé (édité par M. A. Kugener dans l'*Oriens christianus*, II, 1902, p. 265). Les deux autres patriarches monophysites, Timothée I de Constantinople et Jean II Nikiotès d'Alexandrie le reconnurent de suite et entrèrent en communion avec lui. Élie de Jérusalem ne répondit pas à sa lettre et fut lui-même bientôt déposé. Pendant six ans, tant que régna Anastase, Sévère et son fidèle suffragant de Hiérapolis arrangèrent les affaires de la Syrie comme bon leur sembla, donnant de l'avancement à leurs partisans, déposant les Chalcédoniens. En 514-515, le synode de Tyr, sous Sévère et Philoxène, accepta l'Hénotique et condamna le dogme de Chalcédoine. Sévère montra beaucoup de zèle comme patriarche, visita ses diocèses, prêcha beaucoup. Il se contenta d'exiger des dyophysites qu'ils acceptassent l'Hénotique et qu'ils reconnussent la déposition de Flavien. Sévère, beaucoup plus capable et plus influent que les faibles Jean II et Dioscore II d'Alexandrie, devint, de commun accord, le chef des monophysites.

L'avènement de l'empereur catholique, Justin I, en 518, renversa toute la situation. Ce fut de suite la déroute de Sévère et de ses partisans, la restauration des Chalcédoniens, ainsi qu'il est dit dans le texte. — A. F.]

2. Cf. Krumbacher, *Byz. Lit.*, p. 52. [G. Krüger dans la *Protest. Realenz.*, 3^e éd., tome XVIII, 250-256 ; Lebon, *Le monoph. sévérien*, pp. 118-175]. Son premier ouvrage est le *Φιλαλήθης* écrit à Constantinople pour réfuter des dyophysites. Cf. Anast. Sin., *Hod.*, 105. C'est la Bible des monophy-

mentaires sur les Ecritures, traités sur la liturgie, discussions d'exégèse, polémiques contre les hérétiques. Sa dialectique n'était peut-être pas très serrée ¹, si l'on en juge par les deux lettres à Julien, conservées par Zacharie ²; mais le talent de l'écrivain y devait suppléer, puisque les ouvrages de Sévère jouirent, si longtemps encore après sa mort, d'une renommée universelle dans tous les pays jacobites. Il avait un tempérament de polémiste ardent et infatigable; les principales hérésies contemporaines ont été poursuivies par lui avec acharnement. Sa conviction monophysite est au-dessus de tout soupçon, et il crut certainement servir la cause de la vérité en anathématisant le concile de Chalcédoine. Les accusations de paganisme et de sorcellerie portées contre lui par ses adversaires ³ sont sans doute de pures calomnies. Mais ce qui paraît sûr également, c'est qu'à l'exemple de Dioscore I^{er} d'Alexandrie, son zèle religieux n'excluait pas la violence et ne s'embarrassait pas de trop de scrupules. Le clergé catholique d'Antioche l'accusa en 518 d'avoir autrefois ordonné des massacres de moines rebelles à sa définition du dogme. Plus de 300 ascètes de la province de Syrie II^e auraient payé de leur vie leur attachement à leur foi, et leurs cadavres restés sans sépultures auraient servi de pâture aux bêtes de proie. Un autre libelle, présenté à Ménas, patriarche de Constantinople, reproduit les mêmes accusations ⁴; et ce genre d'exécutions est assez conforme aux mœurs de l'époque, pour que nous puissions admettre leur réalité. Pour se créer des partisans, il

sites, où Sévère censure ou approuve tous les ouvrages des Pères antérieurs, et auquel tous ses partisans se réfèrent. [Sur l'*Hodégos* et le *Philaléthés*, cf. Lebon, *op. cit.*, 123-124. — A.F.]

1. Lui-même s'en rendait compte, déclarant dans son traité *contra Julianum* (d'Halicarnasse) qu'il n'était qu'un apprenti dans la sagesse des gentils, mais qu'il s'en référerait à Cyrille qui la connaissait parfaitement (dans Mai, *Spic. rom.*, X, pp. 192-193). De fait il n'emploie guère pour la discussion que des citations patristiques. Il est accusé par le parti catholique de les avoir falsifiées (Anast. Sin., *Hod.*, 104). Ce qui est certain, c'est qu'il ne s'embarrassait pas beaucoup des choses qu'il y pouvait trouver contraires à sa doctrine. Il écrivait à Néphalius « qu'il pardonnait aux saints Pères l'expression « de deux natures » parce que, luttant contre les Ariens, ils avaient été obligés d'user de cette expression (Anast. Sin., *Hod.*, loc. cit.).

2. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 11 et 12.

3. *Vie de Sévère*, P. O., II, pp. 14, 44; Mansi, VIII, 999 A-B.

4. Mansi, VIII, 999.

avait, paraît-il, dilapidé les biens de son église. Il est prouvé que sa conscience ne lui interdisait pas les conversions profitables. Dans les premiers temps de son existence monacale, il refusait de reconnaître l'Hénotique et de communiquer avec Pierre Monge d'Alexandrie qui l'avait accepté¹. S'étant aperçu que cette intransigeance lui rendait difficile l'accès des honneurs, il fit volte-face. Quelques-uns s'en étonnèrent, et lui demandèrent indiscrètement : « Comment se fait-il qu'autrefois tu anathématisais Pierre ? » Il leur répondit sans se troubler : « Je parlais de Pierre d'Apamée². » Il était orgueilleux et dominateur, s'immisçait dans les affaires des évêchés voisins³.

Malgré ces défauts, sa popularité fut extraordinaire et ne fit que grandir après sa mort. Il faut bien que cet homme remarquable, énergique et érudit, ait exercé une grande séduction personnelle, pour que son parti, toujours si soupçonneux, ne lui ait pas tenu rigueur de ses faiblesses. En Égypte, il fut accueilli comme aucun étranger ne le fut jamais. Sévère est un personnage de l'Église copte, qu'il marqua profondément de son empreinte. Il en est, avec le premier Dioscore (le héros de Chalcedoine), le saint le plus respecté : il est inscrit au *Synaxaire*, non seulement au jour de sa mort, mais au jour de sa venue en Égypte⁴ ; il se créa autour de sa personne un cycle de légendes. C'est qu'aussi il se montre, il paye de sa personne : au lieu et place de l'inerte Timothée, il agit, il écrit, il parle. Cet homme avait le génie de l'apostolat : déjà, dans sa réponse à l'encyclique de Dioscore II, en 517, il l'exhortait à répandre l'instruction parmi ses ouailles. Arrivé en Égypte, il la donna lui-même : il erre toujours de couvent en couvent⁵, il va jusque dans le Saïd, jusque dans le désert, où les aventures les plus miracu-

1. Mansi, VIII, 999 D-E.

2. Liber., *Brev.*, p. 1033.

3. Mansi, VIII, 1002 B-C.

4. Le *Synaxaire* d'Alexandrie contient trois fêtes de Saint Sévère d'Antioche : son arrivée en Égypte le 2 babeh (29 sept.), sa mort le 14 amchir (8 févr.), la translation de ses reliques au monastère de l'Énaton, à Alexandrie, le 10 kihak (6 déc.). Cf. P. O., I, p. [99] 343, [342] 448 ; XI, p. [789-790] 823-824.

5. Dans sa première lettre à Julien (519), lettre que nous ont conservée Zacharie (*Hist. eccl.*, IX, 41) et Michel le Syrien (II, p. 227), Sévère écrit : « Je suis un homme qui change constamment de lieu », et il se plaint de manquer de livres dans l'endroit où il se trouve. Ces plaintes

leuses signalent toujours sa présence. Un jour notamment, visitant le Ouadi Natroun qu'on appelait aussi Vallée de Scété, il entra dans une église, vêtu pauvrement comme un moine étranger, et il s'assit tout au fond, si bien que personne ne le remarqua. Le prêtre était à l'autel, célébrant le divin sacrifice, et il en était au moment de l'élévation, quand, cherchant l'hostie consacrée, il ne la trouva plus. Il s'en affligeait extrêmement lorsqu'on entendit une voix qui lui disait : « L'hostie a disparu, parce que tu as osé l'élever en présence du patriarche. — Et où est-il ? » fit le desservant étonné. L'ange apparut alors et le montra du doigt. La foule stupéfaite s'écarta, on conduisit Sévère près de l'autel ¹ et le pain consacré fut retrouvé dans le calice ². Pour le peuple qui le voyait ainsi passer et faire des

expliquent le dire de l'*Histoire des Patriarches* (P. O., I, p. [190] 454) : « Julien mit à profit l'absence du patriarche Sévère pour écrire un *Tomarion*. » Lui-même affirme, dans sa lettre à Justinien, écrite vers 534, qu'il était éloigné d'Alexandrie lorsqu'éclata l'affaire (Zach., *Hist. eccl.*, IV, 16). [Ibn Râhib : « Il (Sévère) arriva en Egypte et traversa ce pays, allant de cloître en cloître et de ville en ville, confirmant la foi des orthodoxes, tantôt en secret, tantôt ouvertement » (C. S. C. O., ar., sér. III, t. I, texte, p. 116; trad., p. 124-125). — A. F.]

1. Dans les églises coptes, le sanctuaire (*heikal*) est une sorte de chambre ordinairement séparée par un voile du reste de l'édifice. Dans cette chambre, près de l'autel, on montre souvent, encore aujourd'hui, une chaise destinée à l'évêque lorsqu'il visite l'église. C'est là évidemment qu'on conduisit Sévère quand on l'eut reconnu. [Entre le *Heikal* (sanctuaire) et le chœur se trouve d'ordinaire, non pas un voile, mais un très solide écran en bois, comme on peut le voir dans l'église d'Abou Seïfein, au Vieux Caire. Cet écran correspond à l'iconostase byzantine. C'est un emprunt à la Grèce qui n'existait pas du temps de Sévère. Dans le *Heikal* il y a des bancs pour le clergé et une place spéciale pour l'évêque. Cependant son trône se trouve hors du sanctuaire, dans le chœur ou même dans la nef. On trouvera une description des églises coptes dans A. Fortescue, *The Lesser Eastern Churches*, pp. 265-274. J'aime à ajouter que les illustrations qu'on y verra m'ont été procurées par Jean Maspero, en 1912. — A. F.]

2. *Synaxaire*, 2 bahéh. Une dent de Sévère, conservée au couvent d'el-Zadjadj, guérissait les malades (*ibid.*, 10 kihak, P. O., III, p. [343] 419). [Je pense que ce texte concerne les individus atteints de la goutte : ينقرس serait pour ينقرس, verbe formé sur نقرس, goutte. — G. W.] — [Ibn-Râhib raconte une histoire semblable. Au monastère de S. Macaire, un jour, le prêtre allait commencer l'office quand un ange lui apparut, qui dit : « Comment oses-tu brûler l'encens en présence du patriarche ? » Le célébrant effrayé répond : « Où est donc le patriarche ? » Alors l'ange : « Le voilà dans un coin de l'église parmi les pauvres » (C. S. C. O., ar., sér. III, t. I, texte p. 117; trad., 126). Ici encore « le patriarche » est Sévère. — A. F.]

miracles, l'évêque d'Antioche était « le patriarche » : il faisait oublier Timothée. Dans sa fuite, il était encore le chef incontesté de la secte monophysite.

Il rencontra cependant un adversaire redoutable dans la personne d'un autre réfugié, venu de plus loin encore chercher un abri contre les violences officielles : Julien, évêque d'Halicarnasse. Julien nous est beaucoup moins connu que Sévère, quoiqu'il ait joué lui aussi, en qualité d'antagoniste de l'évêque d'Antioche, un rôle capital à cette époque : mais, chef d'une secte réprouvée, après un succès éphémère, par les monophysites eux-mêmes, personne n'a pris soin de nous conserver sa vie ni ses œuvres. Il avait jusque là mené une vie irréprochable ; allié et ami de Sévère ¹, il avait avec lui attaqué Macédonius de Constantinople au temps d'Anastase ² ; comme lui, il avait préféré, en 518, l'exil à la soumission à Chalcedoine. Agé à présent, il avait, semble-t-il, le tempérament classique de l'hérésiarque byzantin. Homme de grande science, plein de zèle pour la foi ³, il dut tomber dans l'erreur entraîné par de trop subtiles recherches. Dans des circonstances ordinaires il eût, peut-être, mené une vie tranquille et ignorée dans sa ville d'Halicarnasse. La persécution de Justin le mit en évidence ; réfugié lui aussi sur les rives du Nil, que faire pour charmer ses trop longs loisirs ? Il fit comme Sévère, il écrivit. A leur arrivée dans Alexandrie, Sévère et Julien s'étaient d'abord liés d'une amitié cordiale ; ils habitaient ensemble le quartier appelé Ὀκτωκιδέχατον ⁴. La liaison dura peu ⁵. Le monophysisme avait

1. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 9.

2. Théophane, *Chronogr.*, p. 154 (éd. de Boor).

3. Zach., *loc. cit.* ; Mich. Syr., II, 225.

4. Anastase le Sinaïte reproduit ces détails en attribuant à Gaïanus, le futur patriarche julianiste, le rôle de Julien (*Hod.*, XXII ; P. G. LXXXIX, 296 B). C'est évidemment une erreur.

5. La querelle entre Julien et Sévère est attribuée par les auteurs catholiques à la première année de Justin (518-519) : cf. Théophane, *Chronogr.*, p. 254 ; Liber., *Brev.*, 1033. Zacharie et Michel le Syrien racontent les événements sans fixer de date. D'après la place chronologique qu'ils leur donnent dans le récit ils semblent situer la controverse au début du règne de Justinien. Mais il ressort nettement de la narration de Michel que la première origine de la dispute remontait beaucoup plus haut. La date de 518-519 est donc certaine, d'autant plus que Théophane en fait presque remonter les premiers symptômes au pontificat de Dioscore II, c'est-à-dire avant le 24 octobre 518 (*Chronogr.*, p. 254, éd. C. S. H. B. ; p. 165 dans l'édition de Boor).

suivi le sort de toutes les sectes religieuses nouvellement fondées : il avait d'abord eu à lutter pour s'imposer, pour résister à la pression, à la persécution, et durant cette période d'adolescence il était resté à peu près uni et tout d'une pièce, en ce qui concernait le dogme du moins. La tranquillité était venue avec la fin du v^e siècle et les premières années du vi^e : alors on s'organisa. S'organiser, pour une secte aussi mal définie, c'était préciser son dogme, ses frontières vis-à-vis du catholicisme et de l'eutychianisme pur : somme toute une dangereuse opération. Alexandrie plus que toute autre ville fourmillait de ces esprits logiques qui voulaient raisonner la religion. Donc, quelques moines égyptiens, voyant affluer chez eux tout ce que leur secte comptait de docteurs éminents dans les choses de la religion, eurent la malencontreuse idée d'utiliser cette bonne fortune pour éclairer leur conscience. Ils vinrent demander à Sévère son opinion sur le corps du Sauveur, et si vraiment le Messie avait revêtu une enveloppe corruptible, ou une forme idéale non sujette aux lois de la nature. Sévère leur répondit sans hésiter que le corps du Christ était corruptible ¹, et il cita les passages des Pères qui avaient élucidé cette question ². Mais les moines ne se sentant pas pleinement rassurés par l'opinion formelle du patriarche d'Antioche, vinrent poser la même question à l'évêque d'Halicarnasse ³. Celui-ci, non moins affirmatif en sens contraire, leur apprit qu'on ne pouvait nier sans hérésie que le corps du Christ fût incorruptible. C'est ainsi que naquit, vers l'an 519, la plus grave des scissions qui mirent en péril le monophysisme au vi^e siècle. Les partisans de Sévère gardèrent dans l'histoire le nom de Phthartolâtres (φθαρτολάτραι « adorateurs du corruptible » ⁴) ou Sévériens, leurs antagonistes d'Aphthartodocètes (ἀφθαρτοδοκῆται), Julianistes ou Phantasiastes. Présentée ainsi par Théophane, Libératus et d'autres orthodoxes, la controverse a quelque chose de puéril : et par certains côtés en effet cette impression est justifiée. Comme dans toutes les dissensions survenues entre Monophysites, on se battit ici sur deux champs de bataille à la fois.

1. Liber., *Brev.*, p. 1033.

2. Ces passages des Pères sont sans doute ceux qu'énumère la lettre du concile d'Antioche à l'empereur Justinien (Mich. Syr., t. II, p. 272).

3. Liber., *Brev.*, p. 1033.

4. Timothée de Constantinople, P. G., LXXXVI (I), B.

Les Julianistes et les Sévériens eurent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, chacun leur doctrine ésotérique, discutée par les savants, et leur doctrine exotérique professée par la foule. Non pas que les chefs aient donné deux enseignements : mais peu de lecteurs ou d'auditeurs les comprenaient exactement. C'est par là seulement que s'expliquent le succès foudroyant d'hérésies aussi compliquées parmi les masses ignorantes. Il se trouvait toujours des adaptateurs, qui les faussaient en les simplifiant. Ainsi certains Julianistes répandaient le bruit que Sévère déclarait que le corps du Christ s'était putréfié dans le tombeau¹ : erreur que n'aurait jamais commise un aussi expert théologien, puisque de nombreux passages des Pères la réfutent². Mais ce blasphème remplissait la foule d'horreur pour son auteur. En réalité, la question était bien plus profonde que le nom donné aux deux partis, « adorateurs du corruptible », et « disciples de l'incorruptibilité », ne le donnait à supposer.

Par *incorruptible*, Julien entendait *impassible*. En dialecticien exercé, il poussait jusqu'au bout le principe monophysite. S'il n'est qu'une seule nature en la personne du Christ, celui-ci ne peut avoir subi la souffrance humaine : car alors ce serait dire que le Verbe a souffert. Admettre que le corps du Christ est corruptible, c'est distinguer le Verbe et le corps, c'est reconnaître le dogme du concile de Chalcédoine sur les deux natures³. De ce dilemme il était difficile de sortir, et Julien, dans une lettre à son antagoniste, y insiste cruellement : « Il me paraît impossible de croire et de professer qu'un seul et même être soit à la fois corruptible (humainement) et incorruptible (divinement)⁴. » Puisque Julien opte pour le monophysisme, il est donc amené à conclure, par force, que le corps du Messie, ne pouvant se séparer du Verbe, est une création à part, sans rien d'humain. C'est une apparence, un fantôme « immortel et impassible dès l'union dans le sein de la Vierge⁵. » La Passion, par suite, n'a été, elle aussi, qu'une apparence (φαντασία)⁶ : d'où le nom de Phantasiastes souvent donné aux

1. Mich. Syr., t. II, p. 224, 251, 264.

2. *Ibid.*, p. 264 et 272 sqq.

3. Leont. Byz., *de sectis*, V, 3 (p. 1229).

4. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 12 ; Mich. Syr., t. II, p. 228.

5. S. Jean Damasc., *de Hær.*, 84 ; Mich. Syr., II, p. 224.

6. Mich. Syr., II, p. 224.

Julianistes. A vrai dire, l'évêque d'Halicarnasse n'allait pas tout à fait jusqu'à nier que le Sauveur eût souffert ; il avait connu la faim, la soif, la fatigue, mais non pas de la même manière que les hommes. Ceux-ci souffrent par nécessité naturelle ; pour le Christ, c'était seulement l'effet de sa volonté (ἐκουσίως), car il n'avait pas été sujet aux lois de la nature¹. Cette réserve était subtile, et beaucoup d'auditeurs n'y durent pas prendre garde. Le nom de *Phantasiastes* resté aux sectateurs de l'hérésiarque, prouve bien qu'aux yeux du public, l'essentiel de la doctrine était de nier la réalité de la Passion.

Riposter à ces théories n'était pas, en soi, chose bien difficile. Sévère réfutait d'abord les calomnies personnelles dont il était l'objet. Jamais il n'avait voulu dire que le corps du Christ « avait pourri dans le tombeau² » ; mais, de même que Julien faisait de l'incorruptibilité le symbole de l'impassibilité, de même, dans la bouche de Sévère, *corruptible* signifiait *passible*. L'expression était donc singulièrement malheureuse, puisqu'elle rendait inévitable la confusion commise par les Julianistes. Si Sévère l'a cependant conservée, c'est que les Pères, expliquait-il, s'en étaient déjà servis avant lui dans ce sens³. Puis il passait à la réfutation doctrinale : penser comme l'évêque d'Halicarnasse, c'était « nier l'incarnation du Seigneur⁴ », c'était ôter à la Passion son sens véritable et son efficacité⁵. La rédemption des hommes par la mort du Fils de Dieu ne serait qu'« une fiction », puisque le corps du Christ, n'ayant rien de la nature humaine, ne pouvait en réalité ni souffrir ni mourir.

La doctrine sévérienne était d'une orthodoxie irréprochable : mais elle laissait sans réponse le dilemme posé par Julien. Comment, en effet, pouvait-elle se concilier avec l'affirmation monophysite ? Sévère distinguait dans le Christ le Verbe impassible et le corps qui avait humainement souffert. Julien pouvait

1. S. Jean Damasc., de *Hær.*, 84 ; cf. la lettre de Julien dans Zach., *Hist. eccl.*, IX, 42 et Mich. Syr., II, p. 229 : « car il a subi notre infirmité volontairement et non par nécessité de la nature ».

2. Mich. Syr., t. II, p. 264-265.

3. *Ibid.*, p. 272-273.

4. Mich. Syr., II, p. 264.

5. *Ibid.*, II, p. 274 et 275. C'est ce qu'explique Sévère lui-même dans le livre *Contre Julien* que nous avons conservé (Mai, *Spic. rom.*, X, p. 492).

lui répondre victorieusement : alors vous reconnaissez deux natures, comme les Chalcédoniens. Le patriarche d'Antioche, à la vérité, niait la conséquence. Il prétendait qu'on pouvait faire une différence entre le Verbe et le corps, sans cesser pour cela de croire à la nature unique du Christ ¹ : nous ignorons, par malheur, comment il y arrivait. Mais, en tout cas, l'on comprend dans quelle situation embarrassante l'attaque de Julien dut jeter les Sévériens ; cet embarras est manifeste dans les deux lettres écrites par Sévère en réponse à celles de Julien, au début de la dispute ².

Le style de l'évêque d'Halicarnasse est bref, serré, bourré d'arguments ; Sévère s'excuse d'abord sur le manque de temps ; puis il étale en phrases diffuses une longue réponse, dans laquelle on chercherait vainement un mot ayant trait à la question. Nulle part ne se révèle plus clairement le caractère du monophysisme officiel : il a horreur du dogme eutychien autant que de la formule romaine ; il se sent illogique, et évite de s'exprimer explicitement. C'est justement cette situation illogique du sévérianisme qui fut cause de l'apparition du julianisme. Il fallait choisir. Le catholicisme étant écarté *a priori*, tant le concile de Chalcédoine avait amassé de rancunes, il était fatal que le monophysisme, dans l'esprit des penseurs de la secte, revînt à sa source naturelle, l'eutychianisme. En effet, la doctrine phantasiaste n'est autre chose que le pur enseignement d'Eutychès. Ses adversaires ne s'y trompèrent pas : Zacharie ³, l'*Histoire des Patriarches* ⁴, n'hésitent pas à voir en Julien un simple disciple d'Eutychès.

1. Leont., Byz., *de sectis*, V, 3.

2. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 11 et 13 ; Mich. Syr., II, p. 225-235. [Pour les principes théologiques de cette controverse on pourra consulter Harnack, *Dogmengesch.*, II, 409-413 ; F. Loofs, *Leitfaden zum Stud. der Dogmengesch.* (4^e éd., Halle, 1906), pp. 301-304 ; Tixeront, *Hist. des Dogmes*, III, 113-117 ; J. P. Junglas, *Leontius von Byzanz* (Paderborn, 1908), § 12. M. Lebon s'abstient de les discuter dans son *Monoph. sévérien* (cf. pp. XXIV-XXV, 71). — A. F.].

3. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 9.

4. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [190] 454 ; de même (V, p. [289] 35), il est dit d'un homme qu'il est من اصحاب اوطاخي الغايانيين « des partisans d'Eutychès, c'est-à-dire des Gaïanites » ; un peu plus loin (p. [290] 36), ce même personnage est appelé « chef des Phantasiastes ». Sur la synonymie de gaïanite et de phantasiaste, voir l'index.

La lutte fut d'abord assez courtoise. Tandis que Sévère était « en tournée » loin d'Alexandrie ¹, Julien publia un « Tome » où il énonçait ses idées ²; il envoya cet ouvrage aux monastères et aux principaux personnages du parti monophysite, notamment à Sévère, à qui il demanda son avis ³. Celui-ci le désapprouva, en écrivit une réfutation, mais nous apprenons par ses lettres qu'il essaya d'abord de convertir l'hérésiarque par la douceur, et il ne publia pas sa réponse. Bientôt, convaincu de l'inutilité de ses efforts, il laissa de côté les ménagements. Le débat s'amplifia, les ouvrages de polémique se succédèrent ⁴. Les titres de plusieurs de ces écrits nous sont connus ⁵ : le *Contre Julien*, le *Contre les additions de Julien*, puis une réfutation de l'*Apologie de Julien*. Cette répétition démontre quelle importance attachait le patriarche d'Antioche à l'extirpation de cette doctrine.

Dans cette occasion de se montrer, le pape Timothée III, chef nominal de l'église d'Alexandrie, garda prudemment le silence. Presque tous les chroniqueurs réservent à Sévère l'honneur de la lutte ⁶. Le *Synaxaire* arabe dit bien que « le père patriarche excommunia les hérétiques et les chassa du pays ⁷ ». Mais il semble que ce soit là une simple formule, obligatoire pour sauvegarder la dignité et la sainteté de l'église copte. Car Léonce de Byzance, qui n'a aucun motif pour louer ou dénigrer Timothée, observe que celui-ci évita de se prononcer, penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ⁸.

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [190] 454.

2. Τόμο; dans Zach., *Hist. eccl.*, IX, 11. et Mich. Syr., II, p. 234. Zacharie, un peu plus haut, l'appelle seulement λόγος (IX, 9) ; — طومار = τὸμαριον dans l'*Hist. Patr.*, P. O., I, p. [190] 454. — Sur la diffusion du livre, cf. *Hist. Patr.*, ibid.; Zach., *Hist. eccl.*, IX, 13 et Mich. Syr., II, p. 234, où Sévère écrit à la fin de sa seconde lettre : « tu as répandu le volume de ta doctrine non seulement à Alexandrie, mais en divers lieux ».

3. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 11 ; Mich. Syr., II, p. 227.

4. Liber., *Brev.*, p. 1034 ; Leont. Byz., *de sectis*, V, 3 ; Zach., *Hist. eccl.*, IX, 13 ; Mich. Syr., II, p. 235 ; *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [190-1] 454-5.

5. Cf. R. Duval, *Litt. syr.*, p. 318-320.

6. Liber., *Brev.*, p. 1034 ; Vict. Ton., P. L., LXVIII, 955 C ; Théophane, *Chronogr.*, p. 254 ; *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [190-191] 454-456 (qui ajoute pourtant, à la fin, cette affirmation que Timothée « combattit comme Sévère ») ; Zach., *Hist. eccl.* ; et Mich. Syr., II, cc.

7. *Synaxaire*, 13 amchir (P. O., XI, p. [789] 823 ; trad. Wüstenfeld, II, p. 300). L'édition du Caire (I, p. 355-356) est loin d'être aussi précise.

8. Leont. Byz., *de sectis*, V, 4.

La controverse ne nous est connue que par les écrivains du parti sévérien, qui finit par triompher ; la version julianiste nous est inconnue, les œuvres qui la contenaient ayant été plus tard poursuivies et détruites. Les vainqueurs se sont naturellement efforcés de présenter Julien comme un factieux facilement vaincu, et de prouver que les monophysites n'avaient jamais été sérieusement désunis ¹. Nous avons vu comment le *Synacraire* affirme qu'ils furent chassés du pays sous Timothée. Zacharie et Michel le Syrien ne nous disent pas quel fut le succès des prédications phantasiastes. Ce succès fut en réalité foudroyant. Les moines, à la lecture du Tome de Julien, furent saisis d'un accès d'enthousiasme militant. L'*Histoire des Patriarches* ² avoue que peu après l'apparition du livre il ne restait plus que *sept* religieux qui eussent conservé la pureté de leur foi. Encore ce nombre se réduisit-il bientôt à cinq, deux d'entre eux ayant été massacrés par leurs adversaires. C'est là sans doute une exagération destinée à nous mieux faire admirer l'éloquence persuasive de Sévère, qui sut ramener à la raison ces égarés ; mais cette exagération même reste significative. La lutte continua ardente pendant tout le règne de Justin et de Justinien : la preuve de ce fait est fournie indirectement par Zacharie et Michel le Syrien, qui font l'exposé de la querelle au milieu de chapitres consacrés au règne de Justinien ³.

Le diacre Libératus et le chronographe Théophane sont évidemment les juges les plus impartiaux du débat. Pour eux, l'un et l'autre champion étaient également hérétiques ; et ils n'avaient aucune raison de favoriser celui-ci aux dépens de celui-là. Or Libératus, à propos de la succession de Timothée (en 535), ardemment disputée entre les deux factions, nous apprend que le candidat julianiste, Gaïanus, avait pour lui une majorité écrasante. Théophane dit encore, à la date de 566 : ἀθροισθέντες οἱ Γαϊανῖται, « les Gaïanites (sectateurs de Julien) étant les plus forts.... ».

L'*Histoire des Patriarches*, dans la biographie de Théodose, fait indirectement l'aveu de la détresse des Sévériens. Dès les

1. Nous verrons plus loin, au chapitre IV, une tendance analogue à atténuer l'importance des partisans de l'adversaire.

2. P. O., I, p. [190] 454.

3. Voir plus haut, p. 88 n. 5.

dernières années de Timothée, presque toutes les églises, au moins en Basse-Égypte, étaient tombées aux mains des Julianistes ; les moines fideles avaient fui au désert. Le grand Sévère d'Antioche avait dû quitter Alexandrie, il s'était réfugié à Xoïs ; c'est caché là que nous le retrouvons en l'an 535, lorsqu'il demande au duc d'Égypte, Aristomaque, la faveur de pouvoir construire quelques églises en remplacement de celles qu'avaient usurpées les Phantasiastes ¹.

La secte des Aphthartodocètes, dans les premières années qui suivirent son apparition, fit donc de rapides et effrayants progrès. Les moines, séduits par la logique des déductions, l'adoptèrent en masse ; par eux se trouva convertie du coup la population des campagnes, habituée à considérer ses religieux comme le modèle de toute piété et de toute vertu. Le bas peuple d'Alexandrie, et quelques esprits éclairés, épris de raisonnement, firent de même. Il resta autour de Sévère, c'est-à-dire autour de la vraie doctrine monophysite, de celle qu'avaient toujours professée les papes d'Alexandrie, la majorité du haut clergé de la ville, d'opinion modérée, imbu des traditions de son église et hostile à Eutychès qu'il avait excommunié. A ce noyau central devaient s'agréger un nombre encore considérable d'adhérents, car le parti ne fut pas ruiné ; mais la faveur de la masse allait au novateur.

Pendant ce temps l'hérésie faisait son chemin à travers les autres pays monophysites : « dans les pays des Romains, des Perses, des Indiens, des Kouchites (Abyssinie), des Himyarites (ou Homérites), des Arméniens » ². Vers l'an 538 leur confiance était si grande qu'ils construisaient des monastères et des églises à Constantinople même, sous les yeux de Théodose d'Alexandrie, qu'ils avaient forcé à quitter son siège, et qui demeurait dans la capitale ³.

Ce n'était pas la seule déchirure qui se fût produite dans l'église de saint Marc. Les discussions qui agitaient le monde ecclésiastique et laïque depuis Nestorius avaient fait réfléchir

1. *Hist. Patr.*, I, p. [194] 458.

2. Mich. Syr., II, p. 251. Plus loin la chronique parle des « partisans de Julien le Phantasiaste à Éphèse » (p. 263), et de la conversion à l'hérésie de soixante-douze évêques arméniens (p. 266).

3. Vict. Ton., p. 199 (anno 540).

sur les redoutables problèmes de l'union de la Divinité avec l'humanité, et on s'était habitué à pousser les doctrines jusqu'à l'extrême du détail, à examiner la question sous toutes ses faces, même les plus imprévues. C'est ainsi qu'en réfléchissant sur la nature corruptible du corps du Christ, récemment démontrée par Sévère, un diacre alexandrin, Thémistius, s'avisa un jour que, par une conséquence naturelle de cette proposition, le Christ devait avoir ignoré certaines choses, comme les hommes auxquels il se mêlait. Il s'ouvrit de ses doutes à son patriarche, Timothée ¹, qui, de lui-même cette fois, lui répondit que le Sauveur, essence divine, n'avait rien pu ignorer. Le sentiment de Timothée était naturel : le Christ n'ayant qu'une seule nature, lui attribuer l'ignorance, c'était l'attribuer à la divinité. Mais Thémistius avait des textes : quand le Messie veut ressusciter Lazare, ne demande-t-il pas en quel lieu son corps a été enseveli ² ? Il l'ignorait donc. Il y a plus : les Apôtres avaient un jour demandé à leur Maître quand arriverait la fin du monde, et quels en seraient les signes précurseurs. Jésus les satisfait sur la seconde question, mais en réponse à la première, il proféra seulement cette mystérieuse parole, qui exerça vainement l'imagination de plus d'un commentateur autre que Thémistius ³ : « Ni les Anges, ni le Fils, le Père seul connaît le jour du Jugement ⁴ ». Fort de ces deux passages des Évangiles, le diacre, personnage assez vaniteux, qui s'était donné à lui-même le nom de Καλώνυμος ⁵, persévéra donc dans son interprétation malgré l'avis de son archevêque. Il fut le fondateur d'une nouvelle sorte d'hérétiques, qu'on appela *Agnoètes* ⁶ d'après leur enseignement, ou *Thémistiens*, du nom du novateur.

Cette nouvelle discussion, quoique moins bruyante que celle

1. Liber., *Brev.*, p. 1034.

2. Liber., *Brev.*, p. 1034 ; Leont. Byz., *de sectis*, V, 6 ; Nicéph. Call., XVIII, 36.

3. Déjà la controverse arienne avait examiné la question.

4. Marc, XIII, 32 ; cf. Mich. Syr., II, p. 248. Celui-ci place l'apparition des Agnoètes sous le patriarche Théodose, successeur de Timothée. Cette erreur provient de ce fait que la controverse reprit avec une nouvelle ardeur sous le pontificat de Théodose.

5. Photius, *Biblioth.*, 108.

6. Liber., *Brev.*, p. 1034 ; S. Jean Damasc., *de Hær.*, n° 85.

des Aphthartodocètes ne laissa pas d'être vive. Thémistius écrivit un traité intitulé Καλωνύμου τοῦ καὶ Θεμιστίου ἀπολογία ὑπὲρ τοῦ ἐν ἁγίοις Θεοφοβίου ¹, où il invoquait quatre arguments prouvant, d'après lui, l'ignorance du Christ. Un autre moine d'Alexandrie, nommé Théodore, démontra dans une réfutation que les raisonnements de Thémistius étaient absurdes. Là-dessus, celui-ci riposta par un *μονόβιβλον*, qui lui attira de la part de son contradicteur un nouveau démenti en trois livres ².

L'hérésie agnoète, malgré sa bizarrerie, se répandit et dura quelque temps. Libératus en parle au présent comme d'une doctrine encore existante. Nous la retrouvons d'ailleurs plus tard, reprenant la polémique avec Théodose, patriarche d'Alexandrie. Enfin, à côté de ces sectes nouvelles, les restes des anciennes hérésies continuaient à vivre, reprenant parfois, dans ce tumulte, une vivacité naguère oubliée. Un certain Alphéios, ordonné prêtre par Timothée III, dut être déposé par son évêque, Ptolémée de Rhinocolure, pour avoir professé en Égypte les erreurs messaliennes ³, jusque là restées à peu près confinées en Syrie et en Asie Mineure. Ces Messaliens n'étaient guère que des fanatiques, exagérant le renoncement à soi-même et l'amour de la pauvreté. Mais ils joignaient à ces

1. Photius, *Biblioth.*, 108. C'est de lui également que sont tirés les détails qui suivent. — Pargoire (*Égl. byz.*, p. 128) traduit « Apologie pour saint Théophobios ». Mais l'expression *ὁ ἐν ἁγίοις* signifie simplement « le défunt ». Cf. *P. byz. Caire*, n° 67089, *verso*, l. 2. [La formule *ὁ ἐν ἁγίοις* est certainement peu précise. Elle signifie quelque chose de plus que le simple fait que l'individu est mort. Quand on lit, par exemple, en tête de la liturgie de saint Jean Chrysostome : *Ἡ θεία λειτουργία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου*, cela veut dire plus que le fait qu'il est défunt. Ici il faudrait bien traduire « Saint ». On ne met pas cette formule avant le nom de Néron ou de Judas. D'autre part, il est vrai que le concept de sainteté était très vague dans les premiers siècles; tout pieux chrétien défunt était censé être au ciel « parmi les saints ». — A. F.]

2. D'après saint Jean Damascène (*de Hær.*, 86), les Agnoètes ne se contentaient pas de déclarer le Christ ignorant de certaines choses; ils l'accusaient aussi de « lâcheté » (*δειλία*). On ne sait ce qu'ils entendaient par là. [Probablement que Notre-Seigneur craignait la mort, d'après Matthieu, XXVI, 38-39; Hébreux, IV, 7. Cette crainte serait encore une faiblesse humaine, comme l'ignorance. — A. F.]

3. Photius, *Biblioth.*, n° 54. — Michel le Syrien (II, p. 224) annonce un paragraphe sur les Messaliens après celui qu'il consacre aux Phantasiastes. Mais dans son texte il a oublié de traiter cette seconde partie du sujet.

excès des doutes sur l'efficacité des sacrements ¹. Des communautés mélétiennes étaient florissantes dans le nome Arsinoïte (Fayoum), et à Létopolis (Aoussim), à la pointe du Delta. Ces Mélétiens, à vrai dire, ne firent guère parler d'eux à notre époque, mais nous les retrouvons soixante-dix ans plus tard, attestant par leur schisme la vitalité de la secte ².

1. [Les *Messaliens* (مصلين, « priants », ou en grec εὐχισταί) ne doivent pas être confondus avec la secte païenne du même nom dont parle Epiphane (*Haer.*, 80, 1-3). Les Messaliens chrétiens font partie de l'étrange série d'hérésies qui a duré, sous divers noms, jusqu'à la fin du moyen-âge. Les Pauliciens, Bogomiles, Bons-hommes, etc., sont tous des variations du même mouvement. Leur origine commune semble être le Manichéisme. On ne sait rien de précis sur la fondation ni sur le berceau du groupe messalien. Nous les connaissons seulement par des décrets de synodes, à partir du iv^e siècle, qui les jugent très sévèrement, et par quelques renseignements d'auteurs ecclésiastiques qui ne sont ni développés ni très concordants. Ainsi, au temps de Flavien I d'Antioche (381-404) on a tenu deux synodes contre les Messaliens, à Antioche et à Sidé, en Pamphylie (Mansi, III, 657). Un autre concile à Constantinople, sous Sisinnius I (425-427), les condamna également, et cette condamnation fut approuvée et enregistrée à Éphèse en 431 (Mansi, IV, 1477).

Le Messalianisme est un vague mouvement manichéen plutôt qu'une secte organisée. Ces gens insistaient beaucoup sur la prière continue, mais défendaient le jeûne. D'après leurs adversaires, ils prétendaient qu'à cause du péché originel chaque homme entre au monde possédé par un démon ; ce démon est exorcisé non pas par le baptême, mais seulement par la prière continue. Les sacrements servent à peu de chose. Eux-mêmes sont les parfaits chrétiens, l'Esprit-Saint descend visiblement en eux, ils sont déjà divinisés en ce monde, ils comprennent tous les mystères et prévoient l'avenir. Le Messalien, dégagé de tous les intérêts de la terre, ne travaillait guère ; il vivait d'aumônes. Mais ces jugements proviennent de leurs adversaires : il ne reste rien de leurs écrits personnels. On peut tenir pour certain que le Messalianisme était un mouvement mystique et enthousiaste qui cherchait, non pas à sortir de l'église, mais à former dans son sein des chrétiens supérieurs qui n'auraient plus besoin de ses ordonnances. On les trouve en Syrie et en Mésopotamie, beaucoup en Arménie (cfr. Karapet Mkrttschian, *Die Paulikianer im byz. Kaiserreich*), en Égypte, même dans la partie grecque de l'empire. On parlait encore d'eux au vii^e siècle (Maximus Conf., *Scholia in Dion. de eccl. hier.*, VI, III, 2, P. G., IV, 169 D). Plus tard ils disparaissent, ou sont confondus avec les Pauliciens. Cf. Épiphane, *Hær.*, LXXX ; Théodore, *Hist. eccl.*, IV, 10 ; S. Jean Damasc., *de Hær.*, 80 ; Photius, *Biblioth.*, 52 : Tillemont leur consacre un chapitre de ses *Mém. Hist. eccl.* (tome VIII, pp. 527-536 : « ils n'avoient ni commencement, ni fin, ni chef, ni dogme constant et assuré », p. 528). Articles de Bonwetsch dans la *Protest. Realenz.*, 3^e éd., XII, 661-664, et de G. Salmon, *Dictionary of Christ. Biogr.*, Euchites, vol. II, pp. 258-264 (éd. de 1880). — A. F.]

2. [Ce sont les restes du vieux schisme de Méléce de Lycopolis, qui

Au temps de Pierre Monge un certain nombre de fidèles s'étaient séparés de leur patriarche, et avaient refusé d'accepter son autorité, parce qu'il avait reçu l'Hénotique de Zénon, jugé insuffisant par les monophysites zélés. On leur avait alors donné le nom d'*Acéphales* ¹, puisqu'ils ne reconnaissaient aucun chef. La secte fut un instant assez nombreuse, puisque Sévère d'Antioche les approuvait et passait pour leur principal représentant, jusqu'au moment où il les abandonna ². Dioscore II avait réussi à les rallier en majeure partie, en joignant à son acceptation de l'Hénotique une condamnation formelle du concile de Chalcédoine. Cependant quelques-uns persistaient dans leur schisme sans trop savoir pourquoi : on en devait rencontrer encore bien des années plus tard, sous le règne de l'empereur Maurice (582-602).

Comme on le voit, lorsque Zacharie ou Michel le Syrien parlaient du siège d'Alexandrie resté inébranlable, sous les coups de Justin, ils ne voyaient qu'un côté de la question. Le monophysisme, violemment expulsé de Syrie, s'effritait à Alexandrie entre les mains débiles de Timothée III. Les discussions intérieures avaient à peu près produit le même résultat qu'aurait pu faire une invasion des Chalcédoniens. Les schismes pullulaient ; les Julianistes formaient un parti si puissant qu'à la vacance du trône ils allaient opposer un pape à celui des Sévériens.

En 533, se réunit à Constantinople une commission mixte, composée d'évêques orthodoxes et monophysites, dont le but était la réunion des schismatiques ³. Déçu par le résultat négatif

commença en 314 et fut condamné par le concile de Nicée en 325 (Mansi, II, 908). Cf. Saint Athanase, *Apol. c. Arianos*, 59 (P. G., XXV, 356) ; Theodoret, *Hist. eccl.*, I, 8, 9 ; Épiphanes, *Haer.*, LXVIII ; Socr., *Hist. eccl.*, I, 6, 26 ; Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, I, 488-503, à compléter par pp. 1182-1184. Socrate (*Hist. eccl.*, I, 8) et Théodoret (*Hist. eccl.*, I, 9) attestent l'existence de schismatiques méletiens en Égypte au milieu du v^e siècle. — A. F.]

1. [Ἀκεφαλοί. Timothée de Constantinople, *de rec. Haer.* (P. G., LXXXVI-I, col. 56 C) ; Zach., *Hist. eccl.*, VI, I, qui les appelle **ἡμῶν** = ἀποσπῆσται ; Liber., *Brev.*, col. 1030.

2. [Requête de Théodose et de Sabas à l'empereur Anastase (P. O., II, p. [288] 372) — A. F.]

3. [Il s'agit du fameux *Colloquium cum Severianis*, dont l'histoire nous est conservée dans la relation d'Innocent de Maronia, un des évêques ortho-

de cette conférence, l'empereur ne fut pourtant pas découragé ; il eut jusqu'à sa mort un goût prononcé pour ces congrès brillants et inutiles. En 535, il en prépare un second, plus grandiose de beaucoup que le premier : cette fois, les sommités du monophysisme doivent elles-mêmes y prendre part. Le prince écrit aux plus illustres des prélats exilés en 518, il les invite à Byzance, distribue les sauf-conduits et les promesses. Sévère d'Antioche doit y figurer, représentant les Syriens : Timothée d'Alexandrie y parlera au nom des Égyptiens. Les négociations se poursuivaient ainsi avec activité ¹ et le patriarche copte avait, dit-on, accepté de venir, quand la mort le surprit soudain au milieu de ses préparatifs ².

Timothée III laissait son diocèse dans une situation précaire, isolé désormais dans un monde officiellement soumis au catholicisme. Sans appui, puisque la Syrie et l'Asie étaient reconquises au catholicisme, le siège d'Alexandrie, unique refuge de l'hérésie, se désignait de lui-même aux coups : il était impossible désormais de le

doxes qui y assistèrent (dans Mansi, VIII, 817-834). Ce fut le premier essai de Justinien pour réconcilier les monophysites modérés, politique qui domina plus ou moins tout son règne. L'empereur avait fait beaucoup d'efforts pour y attirer Sévère, le chef du parti : mais celui-ci persistait à envoyer des excuses (Zach., *Hist. eccl.*, IX, 16; Évagre, *Hist. eccl.*, IV, II). Alors Justinien convoqua six évêques de chaque parti, beaucoup de prêtres et de moines, sous la présidence d'un fonctionnaire, Stratégios, dans un palais de Constantinople. La date du colloque varie de 533 à 536 ; la plupart des auteurs préférèrent 533 (Dom H. Leclercq dans Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, II, 1120-1121). Les Monophysites, comme toujours, s'empressèrent d'anathématiser Eutychès (« C'est un hérétique et le prince de l'hérésie », dirent-ils) ; mais ils ne voulaient aucunement reconnaître la formule *ἐν δύο φύσεσιν*, ni accepter le concile de Chalcédoine. Aussi la conférence n'aboutit à rien. Cfr. le récit d'Innocent de Maronia, Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, ch. 23-24 (pp. 22-26) ; Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, II, 1120-1125 ; Diehl, *Justinien*, p. 334. — A. F.]

1. [Cette fois Sévère se décida à répondre à l'appel de l'empereur. C'est l'occasion de sa seconde visite à Constantinople. Il arriva dans l'été de 535 et y resta un an. Fort de l'appui de l'impératrice, Sévère fit beaucoup de propagande pour son hérésie dans la capitale. Il réussit même à convertir le patriarche de Constantinople, Anthime (Zach., *Hist. eccl.*, IX, 19, 21 ; Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 11). Mais il ne paraît pas qu'une seconde conférence officielle ait eu lieu. L'arrivée du pape Agapet, au printemps de 536, mit fin à tout le mouvement. Anthime dut abdiquer ; un synode de cette année excommunia de nouveau Sévère ; un décret de l'empereur (Nov. 42, du 6 août 536) expulsa les chefs monophysites de la ville (voir plus bas, pp. 120-122). — A. F.]

2. Leont. Byz., *de sectis*, V, 4.

passer sous silence comme en 518. Devant l'église menacée, un prince théologien et autoritaire, décidé à la faire plier ; dans le pays, une hérésie populaire et rapidement propagée ¹ ; schisme imminent à l'intérieur, persécution imminente à l'extérieur, tel était le bilan de ces dix-sept années quand le " père " Timothée s'éteignit, le 13 du mois d'amchir (7 février ²) de l'année 535, pour aller rejoindre saint Dioscore au paradis monophysite. Les deux orages à la fois allaient fondre sur son successeur.

1. [C'est-à-dire le Julianisme, hérésie du point de vue du monophysisme officiel (sévérien).]

2. Non le 8 février, comme dit Gutschmid.

CHAPITRE IV

[LE RÈGNE DE JUSTINIEN JUSQU'À LA MORT DE SÉVÈRE D'ANTIOCHE (527-538)]

Au moment où Timothée III disparaît, la situation générale du monophysisme dans l'empire est pourtant meilleure que lors de son élection. L'avènement de Justinien, le 1^{er} août 527 ¹, a produit une détente dans les relations de la cour byzantine avec ses sujets orientaux. Le principe de la politique impériale demeure le même, mais l'application en est sensiblement modifiée.

Justinien n'était ni moins pieux, ni moins zélé catholique que son oncle Justin I^{er}. Sous le règne précédent il avait pris une part prépondérante dans les négociations avec le pape Hormisdas, qui avaient abouti à la réconciliation de l'Église romaine et de l'Empire, et à la condamnation des monophysites. Il considère comme un des devoirs de sa fonction, de défendre et d'accroître la force de l'Église, aussi bien en protégeant la pureté du dogme qu'en réglant la discipline intérieure du clergé, en élevant ou déposant les évêques, en s'occupant des biens ecclésiastiques et de leur conservation ². Il intervient partout, au nom d'un pouvoir religieux qu'il attribue au *basileus*, aussi naturellement que les pouvoirs législatifs ou militaires. Son but principal, celui qu'il désigne le plus fréquemment dans ses lois, c'est " l'unité " des confessions dans l'empire que Dieu lui a confié ³.

Et cela, autant par zèle chrétien que par politique. Dans sa lettre au pape Jean, insérée comme au fronton de son Code, on lit cette phrase menaçante pour la tranquillité des provinces orientales : « Nous nous sommes hâtés de soumettre et d'unir au Siècle

1. Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 9 ; *Chron. Pasc.*, p. 863 (qui ajoute que ce fut un dimanche, coïncidence exacte).

2. Sur la politique religieuse de Justinien, en général, voir DIEHL, *Justinien*, p. 315 sqq.

3. *Cod. Just.*, I, 1, 8.

de Votre Sainteté tous les prêtres de l'ensemble des pays d'Orient » ¹. Les procédés employés pour obtenir cette réunion, de nombreuses lois du Code nous les font connaître. Les hérétiques doivent être exclus des fonctions publiques ², de certaines professions privées même, celles qui pourraient leur donner de l'influence, le professorat, le barreau ³. La loi ne reconnaît pas l'existence des cultes dissidents ; leurs rites sont interdits, leurs églises fermées ou confisquées au profit des catholiques ⁴ (ce qui arriva en effet à celles d'Alexandrie). Les dispositions ordinaires du droit civil ne peuvent pas être invoquées par ces mécréants : « l'hérétique est un paria dans la société ; tout acte légal lui est interdit » ⁵. Les plus exécrés d'entre eux, les Manichéens, sont mis à mort s'ils sont surpris, sans autre forme de procès ⁶. Des Montanistes de Phrygie, traqués par les autorités, se brûlèrent de désespoir dans leurs églises ⁷. Et le législateur pense que c'est justice, car le nom même des hérétiques, déclare-t-il, devrait être effacé de la surface de la terre ⁸.

Telle était la pensée directrice de l'homme qui se trouva, de 527 à 566, le maître de l'Orient. Mais ces lois féroces représentent la théorie ; la réalité n'y fut conforme que par occasion, pour des causes multiples. D'abord Justinien, s'il exprime les mêmes idées que son prédécesseur, ne lui ressemble pourtant en rien. Il était venu, jeune encore, à Constantinople, où il s'était formé. Justin I^{er} lui avait fait donner une éducation complète, dont l'intelligence très ouverte de l'élève profita à souhait. Le nouvel empereur était disert ⁹, instruit, versé dans la jurisprudence, dans

1. *Cod. Just.*, I, 1, 8.

2. *Ibid.*, I, 4, 20.

3. *Ibid.*, I, 5, 18, 4.

4. *Ibid.* I, 5, 14 et 20 ; Nov. 37, 8.

5. DIEHL, *op. cit.*, p. 326.

6. *Cod. Just.*, I, 5, 12, 3.

7. Procope, *Anecd.*, ch. XI (éd. Dindorf, III, p. 74).

8. *Cod. Just.*, I, 5, 12, 2.

9. Lettre de l'évêque Innocent de Maronia au prêtre Thomas, relatant la conférence avec les Sévériens en 533 : « Pietas ejus tanta ac talia ad eos locuta est cum omni mansuetudine et tranquillitate, ut, si alter mihi diceret ab ejus pietate hæc dicta, vix crederem... Nam davidicæ mansuetudinis, et mosaïcæ patientiæ, et apostolicæ clementiæ instar in eo conspexi ; etsi enim non iisdem sermonibus, quibus beatus Paulus, sed tamen eadem mente... locutus est cum eis » (MANSI, VIII, 831-832). On voit que le discours impérial a produit sur le bon évêque un effet foudroyant ; sa sincérité est d'autant plus probable, qu'il écrit ceci dans une lettre privée à un ami.

tous les arts, qu'il se piquait d'exercer lui-même, depuis la musique jusqu'à l'architecture ¹. Il était devenu, par la culture, un véritable Grec ; or ces discussions théologiques si chères aux Byzantins, et qui leur ont valu de nos jours une si fâcheuse réputation, c'était cependant le dernier refuge de l'esprit grec, subtil, raisonneur et volontiers sophiste. Justinien les aima avec passion, par goût, pour briller au moins autant que pour convertir. Loin d'accepter docilement, comme Justin, les décisions de l'église romaine, il discute, les approuve souvent, mais après examen, et ne se prive pas de les rejeter parfois. Il est curieux des doctrines adverses, il favorise la discussion. Lui, l'empereur orthodoxe, il a une cour peuplée d'hérétiques, invités par lui. C'est dans le Palais Sacré un va-et-vient perpétuel d'excommuniés. Sévère d'Antioche, Pierre d'Apamée, Jean de Tella, Zoora ², Théodose d'Alexandrie, les pontifes du monophysisme, y coudoient l'Agnoète Thémistius, Athanase, l'apôtre du Trithéisme, Théodore Askidas, le défenseur des Origénistes de Palestine ; on y vit par contre deux papes de Rome, Agapet, qui mourut à Constantinople, et plus tard Vigile. L'empereur les écoute tous ; mais il est théologien lui-même, il écrit des traités, outre ses nombreuses Nouvelles, sur les matières de la foi. Naturellement, il manque souvent d'expérience dans ce rôle imprévu, et il lui arrive de s'aventurer hors des frontières de l'orthodoxie : tour à tour il s'associa aux Théopaschites, aux adversaires des Trois Chapitres, même aux Phantasiastes de Julien d'Halicarnasse. Un tel prince est moins dangereux pour les hérésies qu'un fidèle docile comme Justin I^{er} ; on peut toujours espérer le convertir. Au fond, il avait le tempérament d'un hérésiarque, que seule sa

1. Théophane (*Chronogr.*, P. G., CVIII, 477 B.) lui attribue le tropaire commençant par les mots $\delta \muονογενής$. [Cf. W. Christ et M. Paranikos, *Anthologia græca carminum christ.*, Proleg., pp. 32-33]. D'après Procope (*de Edificiis*, I, 1 ; éd. Haury, III, pp. 15-16), il aurait donné des conseils pour la construction de S^{te} Sophie ; il aurait fourni le plan d'une forteresse (*ib.*, II, 3, pp. 54-55).

2. [Zoora (ܙܘܪܐ) « petit », en grec *Zωρᾶς*], moine syrien, avait été stylite dans son pays jusqu'au jour où « les synodites l'avaient fait descendre de sa colonne » (Mich. Syr., II, p. 197). Alors il vint à Constantinople avec dix de ses disciples pour défendre la cause des monophysites. Il en fut chassé avec les autres après l'arrivée du pape Agapet et le synode de 536. Voir sa vie dans Jean d'Éphèse, *Comment.*, 8-14 ; Mich. Syr., IX, 23 (II, 197-203) ; Barhebræus, 205-207, — A. F.,]

dignité impériale et les soucis du gouvernement l'empêchèrent de développer entièrement.

En outre, il n'aime à employer la force qu'après avoir épuisé les autres arguments. Il aime à convaincre par la séduction de son raisonnement, il se flatte de ramener les égarés par la douceur¹. Pour obtenir leur adhésion volontaire, il est disposé à faire des concessions, trop de concessions même.

C'était là une tactique dangereuse pour l'orthodoxie. D'une part ce zèle conciliateur entraîne parfois l'empereur à trahir quelque peu la cause qu'il défend : ainsi dans l'affaire des Trois Chapitres qui sera exposée plus loin. D'autre part, les concessions ne servent à rien. Il n'était au pouvoir de personne de convertir les monophysites, parce que leur doctrine, au fond, n'était pas hérétique. Leur séparation était le résultat d'un schisme volontaire, non d'une divergence de croyance. Pour s'entendre avec eux, il ne suffisait pas de leur démontrer que le dogme catholique était semblable au leur : il aurait fallu abolir le concile de Chalcédoine, condamner tous les Papes morts depuis un siècle, et réhabiliter Sévère. Cette question de personnes était toute la querelle ; mais un empereur catholique, si désireux qu'il fût d'obtenir l'union, ne pouvait cependant aller jusque-là. Justinien ne gagna donc rien du côté monophysite ; il réussit seulement à se compromettre du côté catholique. Plusieurs fois, au cours de son règne, il resta dans cette position fâcheuse, presque également suspect aux deux partis.

Si les Sévériens lui refusaient toute concession, ils savaient cependant apprécier celles qu'il leur faisait. Ils n'eurent pas tort toujours d'espérer beaucoup de sa part. Car ce prince, autoritaire en paroles et jaloux de son pouvoir absolu, était en fait un caractère faible, et facile à entraîner dans des directions même contradictoires. L'histoire de la fameuse sédition *Nika*², où il aurait succombé sans l'énergie de Théodora, qui tenait à son « linceul de pourpre », montre assez quelle était son irrésolution, même lorsqu'il s'agissait de son pouvoir et de sa vie. Le dernier venu de ses conseillers emporte son assentiment. Il lui arriva une fois

1. Voir les paroles prononcées par le patrice Stratégios au nom de Justinien, lors de la conférence de Constantinople en 533 (Labbe, *Concil.*, IV, p. 1764).

2. DIEHL, *op. cit.*, pp. 51-52, 457-466.

de nommer deux préfets augustaux à Alexandrie, n'ayant su refuser à aucun des compétiteurs : le résultat fut une bataille dans les rues de la ville ¹. Dans sa politique religieuse, il fut constamment l'instrument de quelqu'un : du diacre romain Pélage, de l'impératrice Théodora, du Syrien Théodore Askidas, de bien d'autres encore. De là d'étonnantes variations, qui le conduisirent à écouter les plus violents des monophysites, après avoir poursuivi les plus modérés : et l'on vit, au déclin de son règne, l'ancien persécuteur de Sévère finir à l'école de Julien d'Halicarnasse.

Enfin, à côté du théologien, il faut placer l'empereur d'Orient, conquérant de l'Occident. La politique achevait de brouiller les pièces de ce jeu compliqué. Depuis trois quarts de siècle, l'empire cherchait à retrouver l'équilibre détruit par le concile de Chalcédoine. Opter pour le monophysisme, comme Anastase, était dangereux, puisque la capitale était catholique : la protestation des orthodoxes avait opposé Vitalien à Anastase. Continuer, en sens inverse, la politique violente de Justin, c'était exaspérer la Syrie, l'Égypte, l'Arménie, au moment même où les anciennes nationalités, redevenues conscientes d'elles-mêmes, pouvaient, par vengeance, être poussées à la trahison envers la *Romania*. Rester neutre n'entraînait pas dans les habitudes de l'époque ; d'ailleurs cette solution eût été sans doute la pire de toutes, en mécontentant tout le monde à la fois. Le seul moyen d'unifier l'empire eût été de trouver un terrain de conciliation pacifique : moyen chimérique, qu'essaya pourtant Justinien pendant quelque temps. Mais la situation ne tarda pas à devenir beaucoup plus compliquée que sous ses prédécesseurs, lorsqu'il eut entrepris la conquête de l'ancien empire d'Occident. Pour gagner à sa cause les populations d'Afrique et d'Italie, le renom de restaurateur du catholicisme, l'union étroite avec la Papauté, étaient les expédients les plus habiles. Il fallait donner des gages de son zèle, et les idées de modération s'en trouvèrent compromises. En dehors de Justinien, une autre influence presque aussi puissante que la sienne, se fit sentir dans l'attitude du gouvernement byzantin : celle de l'impératrice Théodora. Cette ancienne danseuse, élevée on ne sait où ², apportait au

1. Procope, *Anecd.*, XXIX, 6 et seq., éd. Haury, p. 175. V. plus haut, p. 46.

2. Le récit de Procope (*Anecd.*, IX, 2-3; p. 36) pourrait faire croire qu'elle était née à Byzance. Nicéphore Calliste (XVI, 47) la dit originaire de l'île de Chypre. Les traditions jacobites en font une Égyptienne ou une Syrienne

Palais de son très orthodoxe époux la pure doctrine de Sévère d'Antioche. Les écrivains coptes sont unanimes dans les éloges reconnaissants qu'ils décernent à la « fidèle » ¹ impératrice, protectrice de leurs coreligionnaires. Justinien, qui légiférait contre eux, ne s'étonna jamais de cette contradiction. Le fait sembla si bizarre, qu'on racontait à Constantinople une étrange histoire : par une convention secrète, le prince et Théodora patronnaient chacun l'un des deux grands partis chrétiens, pour éviter de se brouiller tout à fait avec l'un ou l'autre ². Raillerie spirituelle, mais sans portée : tous deux étaient trop de leur temps pour se livrer à une pareille comédie. Intelligente, hardie, beaucoup plus tenace en ses desseins que son époux indécis, Théodora réussit souvent à imposer sa volonté. Elle créa un pape d'Alexandrie, Théodose, elle favorisa la fuite de Sévère en 536, elle cacha dans son palais le patriarche de Constantinople, Anthime, recherché par la police impériale ³. Chose grave, elle avait une politique à elle, qui contrecarrait celle de l'empereur quand elle n'avait pas réussi à le persuader. Ainsi, en tout temps, même quand l'influence de la *basilissa* semble baisser, il y a un courant monophysite dans le gouvernement. Car les fonctionnaires la craignent, lui obéissent même contre l'empereur, la sachant plus décidée et plus vindicative. Les deux époux, chacun de leur côté, envoyèrent un missionnaire en Nubie pour évangéliser le pays. Sur l'ordre de Théodora, le jacobite fut aidé par le duc de Thébaidé, et l'orthodoxe, retenu, arriva trop tard ⁴. Un certain Arsène, samaritain converti, excita sa colère pour son zèle chalcédonien, à Alexandrie où l'avait envoyé l'empereur. Elle réussit à le compromettre dans l'obscur affaire du patriarche Paul ⁵, et à le faire condamner à

(plus haut, p. 26-27) [Ce qui semble le plus probable est que Théodora, syrienne d'origine, est venue toute jeune à Constantinople. Voir Diehl, *Théodora, imp. de Byzance*, p. 66. — A. F.].

1. *الهُومَة* (*Hist. Patr.*, P. O., I, p. [195] 439). [Sévère d'Antioche appelle Théodora « la reine qui adore le Christ » (*Zach., Hist. eccl.*, IX, 20) ; Barhebraeus : *ܐܡܪܝܬܐ ܡܠܟܝܬܐ* (I, col. 203) ; Mich. Syr. : « Tout notre peuple orthodoxe reçut par elle de la consolation et du secours » (II, p. 420). — A. F.].

2. Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 10 ; recopié par Nic. Call., XVII, 7.

3. « Elle entretenait plus de cinq cents moines syriens et grecs, expulsés de leurs couvents » dans les dépendances du Palais (Barhebraeus, I, p. 204).

4. Je n d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 6 ; Mich. Syr., II, p. 266.

5. V. plus bas, chapitre suivant.

mort. En Italie, Bélisaire dépose un pape sur son injonction, sans en référer à l'empereur ¹. Elle fut la providence du monophysisme, qui fit d'elle, en retour, comme une sainte dont on racontait la légende. Fidèles à leur vanité nationale, les Coptes découvrirent qu'elle était égyptienne ², née à Alexandrie ³. Elle avait vu le jour, disaient les Syriens, à Dâmân près de Callinique. Son père, un prêtre jacobite, n'avait consenti à son mariage que sur l'assurance qu'elle garderait sa liberté de conscience ⁴. Ces traditions sans valeur historique montrent du moins combien elle avait su gagner le cœur des Orientaux.

De toutes ces influences contraires, il était impossible de dégager nettement une ligne de conduite. Il est juste de dire que le problème était difficilement soluble, au moins dans son ensemble ; mais peut-être, en conséquence, eût-il été plus prudent de moins intervenir dans les affaires ecclésiastiques. Il y a quelque chose d'étrange dans ce fait qu'un prince qui régna si longtemps, arbitre des choses laïques et religieuses, passionné pour l'unité de la foi, et possédant, pour la réaliser, un pouvoir sans limite, n'a obtenu en définitive aucun résultat même temporaire, après avoir suivi pendant quarante ans la politique religieuse la plus incohérente qu'on eût encore vue. Cette incohérence, cette impossibilité de savoir au juste ce qu'il avait voulu, ce qu'il avait choisi, se reflète jusque dans les jugements que portèrent sur lui ses contemporains et leur postérité. L'Église romaine, qui devait tant à Justinien, ne l'aima cependant pas ; l'historien ecclésiastique Évagre insulte même assez grossièrement son cadavre ⁵. Quant aux Orientaux, ils ne savent ce qu'il faut penser de lui.

1. Anast. Bibl., « Siluerius », P. L., CXXVIII, 565-566.

2. القبطية, lit-on dans un manuscrit, cité par Assemani, *Bibl. or.*, II, 64.

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [195] 459.

4. Mich. Syr., II, p. 189, 419-420. Cf. DIEHL, *Justinien*, p. 46, note 1. [Voir aussi Diehl, *Théodora, imp. de Byzance*, p. 66].

5. Évagre, *Hist. eccl.*, V, I (P. G., LXXXVI-2, col. 2783 D). Il est curieux de constater qu'au ^{xiv}e siècle encore, Nicéphore Calliste se croit obligé de réhabiliter la mémoire de Justinien, considéré comme un ennemi de l'église. Il le fait de manière maladroit d'ailleurs, car le fait que l'empereur est appelé ὁ τῆς θείας ληξέως ou ὁ ἐν ἁγίοις dans des actes de conciles, ne prouve nullement qu'on reconnaissait sa sainteté ni même son orthodoxie (les lois du Code de Justinien emploient les mêmes expressions à l'égard d'Anastase). Mais cette préoccupation de trouver des excuses (συγγνώμην παρέχειν) à Justinien est significative (Nicéph. Call., XVII, 31).

Sans doute le personnage ne leur est pas sympathique ; c'est un infidèle, un chalcédonien, qui a persécuté Sévère, exilé Théodose, installé des melkites dans les patriarchats d'Antioche et d'Alexandrie. Mais ils n'ont pas contre lui ces paroles de haine qu'ils adressent à Justin I^{er} ¹ ; ils sont en général modérés ² dans leurs appréciations sur lui, car il a, à l'occasion, protégé ces mêmes personnages qu'il avait en d'autres temps poursuivis ³ ; il a construit des centaines d'églises, dont bénéficièrent souvent les monophysites ⁴, et lutté contre des hérésies également odieuses aux deux partis principaux. Il bénéficie aussi de la reconnaissance qu'on doit à Théodora. Dans les écrits de la secte, il semble planer au-dessus des événements de son règne, sans qu'on le blâme ouvertement comme responsable. Jean de Nikiou vante son amour de Dieu et sa charité ⁵, la *Chronique d'Édesse* loue sa piété ⁶. Pour donner une idée de la réputation qu'il laissa parmi les Jacobites, rien n'est plus curieux que l'anecdote rapportée, en guise d'épilogue, par Michel le Syrien : « A l'époque de la mort de Justinien, un homme pieux et digne de foi eut la vision que voici : Il y avait une grande plaine et au milieu une fournaise de feu dont les flammes s'élevaient jusqu'au ciel. Saisi de crainte, il interrogea, et on lui répondit : « Elle a été allumée pour que Justinien y soit jeté, parce qu'il a introduit la « corruption » dans la foi, par son ignorance ; mais il y a échappé à cause de son abondante miséricorde pour les pauvres, et à cause des églises qu'il a bâties » ⁷.

Les premières années du règne furent pour les Jacobites une ère de tranquillité, d'autant plus précieuse qu'elle succédait à

1. Jean de Nikiou, p. 601 : « Justin le terrible ».

2. Dans l'*Histoire des Patriarches*, la seule violence d'expression se lit dans le récit de sa mort (P. O., I, p. [207] 471), « qui fit une mauvaise mort comme celle d'Hérode ».

3. Mich. Syr., II, 192.

4. Procope, de *Ædificiis*, I, 3, 9, etc. ; Mich. Syr., II, p. 270.

5. Jean de Nikiou, p. 508 et 509.

6. *Chron. Ed.*, LXXXVIII (Assemani, *Bibl. or.*, I, p. 408 ; éd. Hallier, Syr., 154, version, 128). Malgré les rigueurs intermittentes déployées par Justinien contre les monophysites, ils classent son règne, considéré dans son ensemble, parmi ceux qui procurèrent la paix à l'« église ». Celle-ci était tranquille depuis « plus de 40 ans », dit Jean d'Éphèse, au début du règne de Justin II (*Hist. eccl.*, I, 5) ; même calcul dans Michel le Syrien (II, p. 292), qui assigne à ce calme les dates précises de 530 à 570.

7. Mich. Syr., II, p. 281.

neuf années de persécution. Le vent, à la cour, souffle au catholicisme modéré. D'ailleurs, l'empereur, fin critique en matière d'hérésie, sait distinguer entre les diverses nuances du monophysisme. Il y a les Eutychiens francs, actuellement « Julianistes » ; il y a les *Acéphales* ennemis de l'Hénotique : avec ceux-là, rien à tenter. Mais le parti sévérien, le principal, est à peine hérétique, et Justinien n'était certainement pas sans l'avoir remarqué. Ces Sévériens, on les avait baptisés à Constantinople du nom de *διακρινόμενοι* ([ceux qui se distinguent])¹, qu'ils acceptaient d'ailleurs et se donnaient à eux-mêmes volontiers. Rien ne peint mieux, en effet, l'attitude indécise du monophysisme « orthodoxe » entre le dogme chalcédonien, qu'il admet au fond, et la formule, qu'il maudit. C'est par eux que Justinien voulut entamer sa grande œuvre de conversion pacifique. Le 15 juillet 533, il convoquait à une conférence contradictoire six évêques catholiques et six partisans de Sévère, qui se réunirent à Constantinople, dans le palais impérial². Le résultat fut nul, comme il fallait s'y attendre ; mais l'empereur ne se découragea pas. En 535, il conçut un projet plus grandiose. Les deux grands patriarches de l'Orient furent mandés à Constantinople, par des lettres pressantes et réitérées. Sévère accepta³ et demeura près d'un an dans la capitale ; Timothée d'Alexandrie, nous l'avons vu, mourut avant d'avoir entrepris le voyage⁴. Il n'y eut donc pas de congrès solennel ; mais la bienveillance du prince se manifesta d'autre manière. Dès son avènement, il avait mis fin à la persécution violente⁵. Les évêques déposés ne furent certes pas restaurés, mais les nombreux moines et fidèles trop zélés qui s'étaient depuis 518 dispersés dans les déserts purent revenir dans leurs patries respectives. Les principaux parurent à Byzance auprès de Sévère : Pierre d'Apamée, le moine Zoora⁶. La capitale de l'empire, au début de l'année 535, reprenait quelque peu l'aspect qu'elle avait présenté sous le règne d'Anastase.

La mort de Timothée III, survenue juste à ce moment, le

1. [Voir p. 12. La phrase suivante du texte repose sur une traduction erronée de *διακρινόμενοι* — A. F.]

2. Plus haut, p. 99.

3. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 25 et 19. Voir plus haut, p. 76, 83.

4. Leont. Byz., *de sectis*, V, 4.

5. Mich. Syr., II, p. 192.

6. Mich. Syr., II, p. 200.

7 février 535, ouvrait une grave question. Justinien avait bien pu consentir à ne pas troubler le pontife, tant qu'il avait vécu, dans la possession de son siège. Mais, lui disparu, un *basileus* catholique devait sans doute profiter de l'occasion pour faire élire un patriarche véritablement orthodoxe, et triompher ainsi sans exercer de violences contre les personnes. Théodora avait prévu le danger. Elle avait pris à l'avance ses dispositions pour empêcher l'intrusion soit d'un chalcédonien, soit d'un julianiste. Timothée dut succomber à une maladie assez longue, car la princesse eut le temps d'envoyer à Alexandrie avant la vacance du trône, un de ses chambellans, l'eunuque Calotychius ¹, apparemment sectateur, lui aussi, du sévérianisme.

Jean de Nikiou dit expressément que ce personnage arriva en Égypte avant la mort de Timothée III. Et quand Libératus déclare que l'élection qui suivit eut lieu « studio et permissione Calotychii cubicularii Theodoræ augustæ », il confirme indirectement ce renseignement, car le successeur du défunt ayant été nommé, nous le verrons, vers le 10 février, trois jours après la mort du titulaire, on n'eut pas le temps de prévenir la cour de Constantinople.

Le haut clergé d'Alexandrie ², les évêques alors présents dans la cité ³ et les représentants de l'aristocratie ⁴ se réunirent pour délibérer. En réalité, la discussion fut dirigée par la volonté de la *basilissa*. Calotychius s'était concerté avec le duc d'Égypte Aristomaque et l'augustal Dioscore ⁵, qui avait dû épurer l'assemblée avant de la convoquer. Le choix tomba sur le diacre ⁶

1. Liber., *Brev.*, p. 1036; Jean de Nikiou, p. 514. Le manuscrit de la chronique éthiopienne donne *Kalardengous* équivalant à l'arabe كلردنجس, dans lequel Zotenberg voit avec raison une déformation de كلودنجس = Kaloudikhous.

2. Liber., *Brev.*, p. 1036 : « cleri decretum »; Leont. Byz., *de sectis*, V, 4 : le κληρος et les πρῶτοι τῆς πόλεως (ou μεγάλοι).

3. *Hist. Patr.*, P.O., I, p. [191] 455.

4. Cf. la note 1. Ce sont eux que l'*Histoire des Patriarches* appelle مقدمي المدينة « les principaux de la ville » (P.O., I, p. [192] 456).

5. Liber., *Brev.*, p. 1037; Jean de Nikiou, p. 516; l'*Histoire des Patriarches* ne donne que le nom d'Aristomaque (P.O., I, p. [194] 458), mais le rôle de l'augustal (laissé anonyme) n'est pas oublié (P.O., I, p. [192] 456, dernière ligne).

6. Jean de Nikiou, p. 515.

Théodosè, un ami de Sévère d'Antioche ¹, déjà connu par ses écrits ecclésiastiques ². La personnalité de cet homme, dont les aventures devaient avoir dans tout l'Orient un si grand retentissement, et dont le nom devint, avec celui de Sévère, une sorte de symbole du monophysisme, nous est inconnue, et ne paraît pas avoir été très marquante. Il était fort instruit dans la science religieuse ³, et il sut défendre sa croyance dans des écrits qui ont presque totalement péri pour nous ⁴. Sa foi monophysite fut sincère et tenace, puisqu'il la conserva dans l'exil : mais sans flamme, semble-t-il. Il était, disent surtout ses biographes, aimable et doux ⁵. Cette douceur, ou mieux cette timidité, fut le trait principal de son caractère. Au milieu d'aventures mouvementées, il se distingua toute sa vie par son horreur de la lutte, sa résignation, une certaine apathie même, qui lui fit parfois négliger non seulement ses intérêts, mais ses devoirs épiscopaux ⁶. Il n'était pas de taille à soutenir les luttes formidables dont son ordination fut le signal.

C'était, au dire de Libératus ⁷, une coutume de l'église alexandrine, que le patriarche nouvellement élu procédât lui-même à

1. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 19.

2. Léonce de Byzance (*de sectis*, V, 4) le nomme λογογράφος. La traduction française de Jean de Nikiou (p. 515) en fait un « secrétaire (de Timothée) ». Je pense plutôt que le mot éthiopien est l'équivalent de l'arabe كاتِب, le « scribe », « l'écrivain », surnom déjà donné à Dioscore II (v. page 79, n. 2).

3. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 19; *Hist. Patr.*, P.O., I, p. [191] 455.

4. Zacharie (IX, 24 et 26) et Michel le Syrien (t. II, p. 244-249) nous ont conservé deux lettres de lui, adressées l'une à Sévère, l'autre à Anthime de Constantinople. De son *Tome* dédié à l'impératrice Théodora il ne subsiste que des fragments peu importants. Une homélie de lui existe en traduction arabe (Paris, n° 145, 9°). Mais le nombre de ses écrits fut considérable : contre les Agnoètes, contre les Trithéites, les Condobaudites, etc..., comme nous le verrons au cours de son histoire. Citons encore un *Éloge de l'archange S. Michel*, traduit en copte et édité par M. Wallis Budge (*Saint Michael the Archangel*, dans *Miscellaneous coptic texts in the Dialect of Upper Egypt*, British Museum, 1915, pp. 321-431; 893-947). — [Un éloge de S. Jean Baptiste se trouve dans le ms. de M. Pierpont Morgan M583 : cf. *A check list of coptic mss. in the Pierpont Morgan library*, New-York, 1919, p. [15]. — Communication de Mgr E. Tisserant.]

5. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 19.

6. Jean d'Éphèse, *Comment.*, 49 : « neque enim Theodosius sacerdotes faciendos suscepit ex quo sedem suam reliquerat. »

7. Liber., *Brev.*, ch. 20 (P.L., LXVIII, 1036 D) [L'usage a duré longtemps. Cf. Lequien, II, 351 — A.F.].

l'ensevelissement de son prédécesseur. Il posait sur sa tête la main droite du cadavre, jetait sur son cou le *pallium* archiépiscopal, et, ayant ainsi reçu du mort lui-même les pouvoirs de sa charge, il était alors légitimement établi. Quoi qu'il en soit de cette « coutume », il est du moins certain que les choses se passèrent ainsi aux funérailles de Timothée III. Le *conclave* qui désigna Théodose eut lieu, par suite, le lendemain ou le surlendemain de la mort du pontife, car on ne pouvait guère retarder davantage cette macabre cérémonie. Ce fut sans doute le 10 février 535. Le soir de ce jour¹, Théodose avait commencé de célébrer ce dernier rite, quand une émeute irrésistible, comme il en éclatait souvent à Alexandrie, le força à fuir au plus vite sans avoir rien achevé.

Le peuple n'avait point eu part à l'élection ; il s'en vengea. L'hérésie julianiste était florissante, Sévère d'Antioche avait été réduit à s'enfuir ; les campagnes², au moins en Basse-Égypte, étaient conquises par la prédication de l'évêque d'Halicarnasse. Alexandrie était moins unanime. C'était le haut clergé qui avait sacré Théodose : mais les moines, l'élément populaire et influent du corps ecclésiastique, étaient julianistes³ ; julianistes aussi la plèbe alexandrine⁴, les corps de métiers, tout ce qui n'était pas fonctionnaire byzantin. Pour ceux-là (et ils étaient les plus nombreux) Théodose était un hérétique. Chose encore plus grave, il était l'homme du gouvernement : c'étaient le duc et l'augustal, c'était un chambellan venu de Constantinople, qui l'avaient imposé. Il est vrai que Calotychius représentait, non l'empereur catholique, mais la *basilissa* protectrice des monophysites. Mais la religion n'était pas seule en cause. Tout ce qui venait de

1. Liber., *Brev.*, p. 1037 : « dum hæc Theodosius nocte pertentat. » — La date du 10 février au soir s'impose, en raison de la précision remarquable d'une donnée fournie par Ibn Râhib dans sa liste des patriarches (C. S. C. O., ar., sér. III, tome I, p. 118). Il assigne à Théodose un pontificat ayant duré 31 ans et 131 jours. Or ce patriarche est mort le 22 juin 566 : le 1^{er} jour de son épiscopat serait donc le 11 février 535. Cette coïncidence extraordinaire me fait accepter sans réserves le témoignage d'Ibn Râhib (Cf. Brooks, dans la *Byzant. Zeitschr.*, 1903, p. 496).

2. Liber., *Brev.*, 1030 : « et omnem provinciam ».

3. Liber., *Brev.*, p. 1036 : les *monachi* opposés au *cleri decretum* ; cf. *Hist. Patr.*, P.O., I, p. [190] 454.

4. Liber., *Brev.*, p. 1037 : « populi et monasteria » ; Leont. Byz., *de sectis*, V, 4 (δῆμος) ; *Hist. Patr.*, P.O.I., p. [192] 456 : أصحاب صنائع مزدولة : « ceux qui exerçaient les bas métiers ».

Patriarches d'Alexandrie.

Byzance était suspect. Anastase lui-même, l'empereur béni des Orientaux, n'avait pas trouvé que des fidèles à Alexandrie. Sous son règne, Dioscore II avait failli être déposé pour avoir dû son élévation aux magistrats impériaux, et l'augustal Kalliopios avait été hué et massacré lorsqu'il faisait l'éloge du souverain ¹. Même pour le parti sévérien, l'ordination de Théodose était entachée de nullité.

La plèbe d'Alexandrie était cosmopolite. Pourtant, un fonds de population égyptienne assez important y subsistait. Ainsi, lors de la destruction du Sérapéum sous l'empereur Théodose I^{er} un certain nombre de citoyens connaissaient le signe *ankh*, la « croix ansée » ² gravée sur les murs, et sa valeur hiéroglyphique. Sous le règne de Zénon, il y avait des gens qui parlaient copte à Alexandrie ³. C'étaient ceux-là qui nourrissaient contre le gouvernement byzantin une antipathie de race contre race. Les autres, les Levantins venus de toutes les régions de l'Orient, ressentaient du moins contre les grands, les *πρωτοι της πόλεως*, électeurs de Théodose, la défiance des pauvres contre les riches : ici, c'était une lutte de classes. Le résultat de toutes ces causes fut une violente indignation, lorsque la population d'Alexandrie apprit le choix clandestin que les gouverneurs avaient fait d'un Sévérien. Une foule tumultueuse envahit la basilique, interrompit les funérailles de Timothée, et arracha Théodose du trône pontifical où il était déjà assis ⁴. Un instant, celui-ci put craindre pour sa vie : un Éthiopien le frappa et faillit le tuer ⁵ ; il réussit pourtant à se sauver, mais en abandonnant la ville où il était exécré ⁶.

Tout aussitôt, et le soir même ⁷, les Phantasiastes firent choix d'un patriarche.

Quelques têtes du parti allèrent trouver l'archidiacre Gaïanus ⁸,

1. Théophane, *Chronogr.* (P. G., CVIII, 380 A-B). [Le fils de Kalliopios, Théodose, fut massacré — A.F.].

2. Socr., *Hist. eccl.*, V, 17 ; Sozom., VII, 15.

3. *Vie de Sévère*, P. O., II, 35.

4. Leont. Byz., *de sectis*, V, 4.

5. Jean de Nikiou, p. 516. — Michel le Syrien (t. II, p. 193) parle aussi d'une tentative d'assassinat.

6. Leont. Byz., *de sectis*, V, 4 : ἐμίσουν γὰρ αὐτόν.

7. C'est ce qui ressort du récit de Libéraitus. Cf. Vict. Ton., p. 199 (an 538) : « duo... uno die episcopi ».

8. Dans l'*Histoire des Patriarches* et dans Ibn Râhib (C.S.C.O., ar., sér. III, tome I, p. 118) le nom est corrompu : *داقيانوس* (Daqyanous)

le même qui avait assisté et aidé à l'intronisation de Théodose. Gaïanus était sectateur de Julien ¹; sa fonction était l'une des plus importantes de l'Église : il avait autorité sur tous les ecclésiastiques résidant dans la ville, il régissait l'entourage immédiat du pontife, et en cas de vacance se trouvait à la première place de la hiérarchie. On lui représenta que la dignité patriarcale lui revenait de droit, qu'on l'avait injustement frustré d'une succession qui était son bien. Il résista d'abord quelque peu, paraît-il ², mais c'était une tête faible, à qui l'ambition fit perdre le sens, et il finit peu à peu par se laisser gagner. On le mena dans la maison d'un prêtre nommé Théodore ³, l'un des conjurés, et là, la cérémonie qu'avait dû interrompre Théodose à la basilique de Saint-Marc, s'acheva en parodie. Il fallait trois évêques pour introniser régulièrement un patriarche : Julien d'Halicarnasse fut l'un des trois, lui, doublement excommunié, en Égypte comme à Byzance; les noms des deux autres ne nous sont pas parvenus ⁴, mais dans cette foule d'exilés qui avaient envahi le pays dix-sept années auparavant, ou même dans l'épiscopat égyptien, on dut les trouver sans trop de peine. Gaïanus sortit de chez Théodore pontife d'Alexandrie.

Il fut, pour la grande majorité des Égyptiens, le patriarche légi-

— اقاقيانوس (Aqaqyanous) etc... devenu داكيوس dans le *Synaxaire*, éd. du Caire II (p. 212).

La forme véritable se trouve dans Libératus, Victor, Léonce de Byzance (*de sectis*), Jean Damascène (*de Hæres.*, 84), dans Michel le Syrien (*Gayana*) etc... : elle est par conséquent assurée. La leçon Γαῖανός, de Théophraste, est isolée. Le nom de Gaïanus est d'autre part constaté ailleurs en Égypte : par exemple, *Oxyrhynchus Papyri*, X, n° 1253, l. 19.

1. Liber., *Brev.*, p. 1037; Vict. Ton., p. 199 (an 539); Leont. Byz., *de sectis*, V, 4; Timothée de Constantinople, p. 57; Zach., *Hist. eccl.*, IX, 19; *Hist. Patr.*, P.O., I [192], 456; *Chron. an.*, p. 170. [Gaïanus était un vieillard, dit l'*Histoire des Patriarches*. Julien lui-même ne pouvait pas devenir patriarche, parce qu'il était évêque d'Halicarnasse. La loi d'Alexandrie défendait formellement le transfert d'un évêché à un autre. Renaudot, *Liturgiarum Orient. Coll.*, I, 381-382 (voir plus haut p. 84, n. 1). — A.F.]

2. *Hist. Patr.*, P.O., I [192], 456. Mais toute la biographie de Théodose dans cet ouvrage est un roman sévérien.

3. *Ibid.* C'est peut-être l'adversaire de Thémistius dans la querelle des Agnoètes (voir p. 97).

4. D'après Michel le Syrien (II, p. 193), il n'y eut qu'un seul évêque, dont il ne donne pas le nom; c'est sans doute une légende inventée après la victoire des Théodosiens.

time ; à son parti adhéraient, déclare l'impartial Libératus, « quelques uns du clergé, les plus riches citoyens, les corps de métiers, les soldats, les nobles et toute la province ¹. » Sa popularité était immense. Michel le Syrien a recueilli à ce sujet une tradition étrange : « Il y eut à Alexandrie une hérésie, sous le nom de Gayana, qui fut une grave erreur. Des laïques offraient le pain au nom de Gayana, et ils venaient le prendre comme une oblation qui avait été sanctifiée par lui. Au lieu du nom du Christ, ils se laissaient séduire par le nom de cet homme. On surprit même des femmes qui baptisaient elles-mêmes leurs enfants dans la mer au nom de ce Gayana ² ». Si nous lisions ce récit dans l'*Histoire des Patriarches* ou dans quelque autre ouvrage copte, nous pourrions le reléguer sans examen dans la série des légendes théodosiennes qu'on débita plus tard sur le compte de l'usurpateur. Mais les Syriens sont plus exacts, et d'ailleurs moins directement intéressés dans le débat. En Égypte, et à une pareille époque, il est bien possible que quelques fanatiques aient considéré Gaïanus comme une sorte de prophète demi-divin.

Cependant Théodose avait été conduit dans un monastère de Canope ³, où il resta surveillé par ses ennemis. Là, il eut pour toute consolation les épîtres que lui envoyait Sévère d'Antioche, caché à Xoïs ⁴ et molesté lui-même par les Gaïanites. Les deux grands patriarchats monophysites étaient désormais réunis dans une commune misère. Pourtant, les amis du malheureux Théodose veillaient sur lui. Aidés par un certain Jean, l'un des principaux

1. Liber., *Brev.*, p. 1037.

2. Mich. Syr., II, p. 194.

3. L'*Histoire des Patriarches* (P. O., I, p. [493] 457) dit qu'on le relégua à *Harismanous* (حرسمانوس). M. Evetts insère tranquillement dans son texte « Hierasycaminus », ce qui est un non-sens, puisque cette localité est située dans la Nubie, détachée de l'empire romain depuis plus de deux siècles. Gutschmid (*Verzeichniss*, p. 461, n. 1) me semble avoir trouvé la véritable explication : Harismanous n'est autre chose que le grec ὁρισμένος (τόπος), un « lieu assigné comme habitat ». Jean de Nikiou (p. 516) nous apprend le nom de ce lieu, mais la leçon des manuscrits est altérée. Dans les syllabes *Qounous* qu'ils nous présentent, on doit voir une transcription de l'arabe قنوس ; peut-être est-ce une faute pour قنوبس, *Canope*, comme le propose Zotenberg en note. — La forme *Germanos*, du Synaxaire éthiopien (28 Sanê) est une simple variante (جرمانوس) de Harismanous (P. O., I, p. [408] 686). L'édition cairote du *Synaxaire* ne mentionne pas la localité (II p. 212).

4. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [493] 457.

personnages d'Alexandrie ¹, ils l'enlevèrent secrètement et le transportèrent à Métélis ², un peu plus loin de la capitale, dans une retraite où il fut du moins à l'abri des persécutions, et où il vécut ignoré, attendant des jours meilleurs qui ne devaient jamais venir, malgré son retour prochain à Alexandrie.

Gaïanus ne jouit pas longtemps de son triomphe. Le duc et l'augustal, inquiets d'avoir si mal exécuté les ordres de Théodora, et sans doute sommés d'agir par la *basilissa*, trouvèrent, après un peu plus de trois mois, une occasion favorable, et réussirent à se saisir de l'usurpateur qui fut chassé d'Alexandrie ³, le 24 mai 535. L'anarchie fut alors à son comble, Théodose n'osant toujours pas reparaitre dans sa ville épiscopale. Il y avait là un danger. L'*Histoire des Patriarches* ne se trompe sans doute pas lorsqu'elle attribue à l'empereur Justinien des projets d'intervention : « il se réjouit en son cœur du trouble où se trouvaient les

1. *Ibid.*, p. [195] 459 : مقدم الاسكندرية, ce que M. Evetts traduit, à tort je crois, par « governor of Alexandria ». M. Cantarelli (*La serie dei prefetti di Egitto*, III, p. 415, n. 1) fait de ce Jean un augustal. Mais nous avons vu que l'augustal d'alors était Dioscore, et il est bien risqué de confondre ces deux personnages en un seul, sous le double nom de « Johannes] Dioscorus ».

[A première vue, et à ne considérer que le texte arabe, il semble difficile de traduire مقدم الاسكندرية autrement que par « gouverneur d'Alexandrie ».

Mais une *scala* copto-arabe semble infirmer cette dernière interprétation en faisant de مقدم المدينة l'équivalent de *νεπροτοπολιτης* (MALLON, *Scalae coptes, Mél. Fac. or.*, IV, p. 73, où l'on trouve aussi المقدمين = *νεπροτος*). — G. W.] — [Le rapprochement que l'on a fait de *Πρωτοπολιτης* avec *Πρωτοχωμήτης* ne permet guère, en effet, de donner à cette expression un sens administratif précis : cf. Sophocles, *Gloss.*, s. v. *Πρωτοπολιτης*; *Journal of hellenic studies*, XXII (1902), p. 359; *Pap. Oxyrh.*, I, n° 133. — B. H.]

2. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [195] 459 : Malidj, qui est Métélis (cf. MASPERO et WIET, *Matériaux*, p. 193-194), et non Nilopolis, comme l'ont cru Renaudot et après lui Gutschmid (*Verzeichniss*, p. 461). D'ailleurs, Euty-chius donne Maçil (C. S. C. O., ar., sér. III, tome VI, p. 199; cf. Gutschmid, *Verzeichniss*, p. 462; MASPERO et WIET, *Matériaux*, p. 197).

3. *Liber.*, *Brev.*, p. 1037 : a judicibus pulsus abscessit. L'*Histoire des Patriarches* (P. O., I, p. [195] 459) reconnaît de même que Gaïanus fut expulsé par les magistrats impériaux. Zacharie (*Hist. eccl.*, IX, 19) assigne à son pontificat une durée de 3 mois; même chiffre dans la *Chron. an.* traduite par J.-B. Chabot, p. 170 (C. S. C. O., Syr., III, 4). Libératus, plus précis, compte 103 jours, et c'est cette donnée qui m'a fait adopter la date du 24 mai environ.

orthodoxes ». Cette fois encore Théodora sauva la situation¹ ; vers la fin de juillet, sur son ordre, le cubiculaire Narsès² débarquait à Alexandrie, chargé de rétablir l'ordre dans les affaires de l'Eglise.

Narsès devait, d'après ses instructions, ouvrir une enquête, et déterminer lequel des deux concurrents avait été élu le premier, et par suite légitimement. Le péril d'une intrusion chalcédonienne était ainsi écarté. Il exécuta consciencieusement sa tâche : toutes les personnes qui avaient assisté aux élections furent convoquées et, malgré les efforts des Gaianites, la primauté de Théodose fut pleinement reconnue. Cent vingt signatures de prêtres et de magistrats attestèrent son bon droit³.

Une assemblée solennelle des premiers magistrats, des officiers et des notables de la ville, eut lieu dans la principale église d'Alexandrie. Le livre des Évangiles fut apporté et ouvert dans ce cercle imposant ; près de lui, on plaça l'image de l'Empereur supposé être présent, et, scellé du sceau du *basileus*⁴, le décret qui légitimait Théodose. L'assistance, soigneusement triée cette fois, approuva avec acclamations, et pour la seconde fois, le patriarche Théodose reçut la possession précaire de son évêché. L'archidiaque détrôné fut envoyé à Carthage, ville en majorité catholique, et nouvellement rattachée au monde romain⁵ ; de là il fut transporté en Sardaigne, aux extrémités de l'empire, et jamais plus on n'entendit parler de lui. Il

1. Liber., *Brev.*, p. 1037 ; *Hist. Patr.*, P. O. I, p. [196] 460.

2. Liber., *Brev.*, *ibid.* : « et post menses duo Narses cubicularius missus ab Augusta Theodora ; Leont Byz., *de sectis*, V, 5. — La date obtenue en suivant les indications de Libératus se trouve curieusement confirmée par le *Catalogue patriarchal* d'Abou'l-Barakat, qui dit que Théodose commença son pontificat au mois d'abib (Epiphi, juillet). — Voir, à la fin du volume, l'appendice III.

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [196] 460. La réalité de cette enquête est établie par le récit de Léonce de Byzance (*de sectis*, V, 5).

4. Sans doute une « pragmatique sanction », sorte d'ordres impériaux qui ne prenaient leur valeur qu'après enquête faite sur place sur le fond de l'affaire.

5. Bélisaire avait reconquis l'Afrique à l'empire, en y détruisant le royaume des Vandales, juste l'année précédente (534). Il devait y avoir à Carthage assez d'Ariens (les Vandales étaient Ariens), et quelques partisans du schisme donatiste, qui ne fut complètement éteint qu'à la conquête musulmane en 647. En tout cas Gaïanus ne pouvait y trouver aucun coreligionnaire, le monophysisme n'ayant jamais envahi l'occident latin. — A. F.]

acheva sa vie dans un oubli si profond que Libératus, un contemporain pourtant, et un Occidental, ignore ce qu'il advint de lui par la suite ¹. La relégation de son adversaire ne changea rien à la situation morale de Théodose. Réintégré par la force, c'est encore par la force des armes impériales qu'il allait conserver durant quatorze mois un pouvoir que lui déniaient les fidèles.

En apparence du moins, Théodora avait vaincu : Théodose triomphait à Alexandrie. Dans le même temps, le patriarche déposé d'Antioche brillait à Constantinople, bien traité par Justinien. Le monophysisme, si fortement ébranlé en 518, se restaurait peu à peu. Un coup d'audace inouï vint mettre le comble à cette insolente prospérité : au début de cette même année 535, le patriarche de Constantinople, Épiphane, étant mort, Théodora réussit à lui donner pour successeur sa créature Anthime ². Nomination doublement scandaleuse, parce que cet intrus était déjà évêque de Trébizonde, et ne pouvait régulièrement être transféré, et aussi parce qu'il était, secrètement, partisan du monophysisme. A peine monté sur le trône, il jeta le masque ; il envoya à Sévère et à Théodose, qui lui répondirent amicalement, des lettres synodales où il se déclarait ouvertement d'accord avec eux. Cette correspondance, bientôt connue, eut un retentissement immense. Évagre signale l'existence de ces lettres, Zacharie le Rhéteur et Michel le Syrien les insèrent *in extenso* dans leurs chroniques ³. Cet accord fraternel entre les « trois saints patriarches » des trois grands sièges d'Orient frappa tellement l'esprit des Jacobites, qu'une légende se forma plus tard, d'après laquelle Sévère, Anthime et Théodose se seraient rencontrés à Constantinople, et y seraient devenus amis ⁴. Cette tradition n'a qu'une valeur symbolique, car Théodose, en réalité, est arrivé à Byzance quand Sévère en avait

1. Liber., *Brev.*, p. 1037. Même aveu d'ignorance quant au sort de Gaïanus dans Leont. Byz., *de sectis*, V, 5. Jean de Nikiou (p. 517) sait seulement qu'il fut exilé et mourut avant Théodose, c'est-à-dire avant 566. Il va sans dire que l'*Histoire des Patriarches* est beaucoup mieux informée sur le sort de l'hérétique. Je discuterai plus loin son récit.

2. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 49. [Zonaras, *Ann.*, XIV, ch. 8, § 4 : ὁ δ' αὐτοκράτωρ σπουδῇ τῆς βασιλίδος τὸν Ἀνθιμον τῆς ἀρχιερατικῆς ἀξιώσεως καθέδρας τῆς ΚΠ. (éd. C. S. H. B., III, p. 166) ; Jean d'Ephèse, *Comment.*, pp. 158, 247 ; C. Diehl, *Justinien*. p. 68. — A. F.]

3. Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 11 ; Zach., *Hist. eccl.*, IX, 21-26 ; Mich. Syr., II, p. 208-220.

4. Mich. Syr., II, p. 195

déjà fui. Mais on voit par là quelle importance dut être attribuée, sur le moment, aux événements de l'année 533. Jamais, depuis la mort d'Anastase, le parti monophysite ne s'était cru plus près de la victoire.

Toutefois, l'œuvre de Théodora était fragile. Cette affluence d'hérétiques autour du Palais Sacré faisait scandale dans le monde catholique. Ephrem, patriarche catholique d'Antioche, exprimait à Justinien sa juste défiance envers Anthime ¹. Les couvents catholiques de la capitale adressaient au Pape une lettre de protestation sur le même sujet ². Justinien, averti par ces symptômes, examina la situation, et reconnut que, sous couleur de conciliation, on s'était joué de lui. Il était compromis, suspect, juste au moment où l'ambition de reconquérir l'Italie lui faisait un devoir d'afficher une orthodoxie romaine inébranlable. Pour réussir, il était important de gagner à sa cause le pape et le clergé. Les Italiens subissaient le joug des Ariens, en la personne des conquérants ostrogoths. Se présenter à eux comme le champion du catholicisme, et donner pour gage la réunion des hérétiques orientaux, c'était une excellente préface à l'expédition projetée. L'empereur était peut-être un peu las, en outre, de l'insuccès de ses efforts ; ni en 533, ni en 535, il n'avait obtenu aucune concession de la part des théologiens monophysites. L'arrivée à Constantinople du pape Agapet, envoyé en ambassade extraordinaire par le roi d'Italie, précipita la réaction qui se préparait ³. Le pape

1. Photius, *Biblioth.*, n° 128.

2. Mansi, VIII, 895-911 ; Nicéph. Call., XVII, 9 (P. G., CXLVII, 240 B).

3. [Agapet I (535-536) fut envoyé à Constantinople par Théodahad « Roi des Goths et des Romains en Italie » (non pas « roi d'Italie » ; les princes goths ne se sont jamais donné ce titre) pour discuter un traité de paix au temps où Bélisaire commençait à menacer son royaume après la conquête de l'Afrique. Le Pape arriva dans la ville impériale au mois de février 536. Il y mourut bientôt après, le 22 avril de la même année. Pendant ce court séjour il a cependant trouvé le temps de déposer Anthime, de sacrer son successeur Ménas (Μηνᾶς, 536-552) et de détourner toute la politique religieuse de l'empereur. Dante dit qu'Agapet convertit Justinien :

« E prima ch'io all'opra fossi attento,
una natura in Cristo esser, non piùe,
credeva, e di tal fedè era contento ;
Ma il benedetto Agapito, che fue
sommo pastore, alla fede sincera
mi dirizzò con le parole sue.
Io gli credetti, e ciò che in sua fede era

arriva dans la ville impériale le 2 février 536. Sa mission politique échoua complètement ¹ ; mais il se dédommagea par une glorieuse intervention dans les affaires ecclésiastiques d'Orient. Théodora s'efforça en vain de le séduire, de faire sanctionner par lui l'état de choses existant ; l'empereur, un peu hésitant encore, essaya d'amener une entente entre Anthime et lui. Agapet resta inflexible, refusant de communiquer avec le patriarche de Constantinople.

Celui-ci, au reste, persévérait dans son hérésie avec une égale opiniâtreté. Il fut sacrifié, déposé (mars 536) ² et remplacé aussitôt par un chalcédonien d'Alexandrie, nommé Ménas. La communauté sévérienne qui s'était groupée à Constantinople fut dissoute, l'interdiction de séjour prononcée contre tous ses membres, qui durent, une fois de plus, s'enfuir dans les mystérieux exils qui leur avaient déjà servi de retraite ³. Anthime disparut, recueilli secrètement par l'impératrice qui le tint caché dans son palais, ignoré de tous, jusqu'à sa mort. Sévère, moins heureux, dut réellement s'enfuir (mars 536) ⁴. Il est probable qu'on le laissa s'en aller tranquillement. Des légendes nées plus tard racontent pourtant des péripéties dramatiques. Justinien, irrité de sa constance, projetait de le tuer ; le saint, sur les instances de l'impératrice, se résigna à s'évader de la capitale, poursuivi de près par

veggio ora chiaro, sì come tu vedi
ogni contradizion e falsa e vera ».

(Par., VI, 13-24). — A. F.]

1. [Il n'y avait pas d'entente possible entre les Goths et l'empereur. Le 31 déc. 535, Bélisaire commença l'invasion de la Sicile, Rome fut prise le 9 déc. 536 ; au mois de décembre 539, il entra à Ravenne en triomphateur et le royaume des Goths n'exista plus. — A. F.]

2. [Outre son hérésie, une raison de la déposition d'Anthime était son transfert d'un siège à un autre. (Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, II, 1145). — A. F.]

3. [Après la mort du pape, dans un synode à Constantinople en mai-juin 536, Ménas excommunia Anthime, Sévère, Pierre d'Apamée, le moine Zoora, tous les monophysites restés dans la ville (Mansi, VIII, 870). Dans la V^e session on lut une supplique des moines de Syrie contenant une foule d'accusations contre Sévère (*ib.*, 984-996). Le 6 août 536, Justinien expulsa de la ville tous les chefs de l'hérésie (plus haut, p. 100, n. 1. — A. F.).

4. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 15 : adar de l'an 14. [Je crois plutôt que Sévère s'est caché au mois de mars, voyant que le courant dirigé par Agapet tournait contre lui, et qu'il ne quitta la ville qu'après le décret du 6 août. Zacharie dit seulement qu'il « était au palais jusqu'au mois d'adar de l'an 14 », et le décret semble supposer qu'il est encore à Constantinople. — A. F.]

les soldats. Mais, par un miracle de Dieu, ces hommes passèrent près de lui sans le voir, et il réussit à s'embarquer ¹. Une seconde fois il fit voile vers l'Égypte, seul lieu de retraite où sa croyance n'était pas encore persécutée.

Après les personnes, ce fut le tour des doctrines. Le concile réuni à Constantinople, au mois de mai 536, condamnait de nouveau, solennellement, les erreurs de Sévère et de ses compagnons. Le 6 août de la même année, une loi ² promulguait les décisions du concile. Le pape Agapet, il est vrai, était mort au milieu de sa victoire, le 22 avril. Mais le diacre Pélage, qui était venu avec lui, restait à Constantinople, où il allait être durant plusieurs années le conseiller religieux le plus écouté. La situation se retrouvait à peu près telle qu'elle avait été en 518 : l'union avec Rome est resserrée, Constantinople et Antioche ³ sont ralliées sous la crosse de prélats catholiques.

Pour compléter la ressemblance, la persécution violente et sanglante allait presque aussitôt reprendre en Syrie. Ephrem, patriarche chalcédonien d'Antioche, parcourut l'Orient, contraignant les uns à l'abjuration par les menaces et les promesses, chassant ou mettant à mort ceux qui restaient fermes dans leur foi ⁴. Jean de Tella, l'un des plus actifs prédicateurs de la secte, fut arrêté, emprisonné et mis à mort ⁵. Des bûchers s'élevèrent

1. *Synaxaire* (2 babeh, P. O., I, p. [97] 313). L'empereur ennemi de la foi est ici Anastase (*sic*); mais ce ne peut être qu'une faute de copiste. — [Une des variantes peut très bien être ramenée à Justinien, il suffit de corriger *انسطائيوس* en *يسطائيوس*. La correction est également facile dans le ms. d'el-Makin, qui appelle cet empereur *نسطاس*; d'ailleurs, on lit *Justinianus* dans la trad. de Wüstenfeld (I, p. 54) et *يوسطينوس* dans l'édition du Caire (I, p. 74). — G. W.]. — L'événement est raconté à la date du 2 babeh (29 septembre) : les deux fuites de Sévère (518, d'Antioche, et 536, de Constantinople) ont donc été confondues : ce qui montre bien la valeur nulle de cette tradition.

2. Nov. 42.

3. [Ephrem d'Antioche (527-545), catholique. — A. F.]

4. Zach., *Hist. eccl.*, X, 1; Mich. Syr., II, p. 206.

5. [Jean bar' Cursus est un des héros du monophysisme en Syrie au vi^e siècle, avant la reconstruction de la secte par Jacques Baradée. Il est né à Callinique (aujourd'hui Raqqa) sur l'Euphrate, d'une bonne famille. Il fut d'abord soldat, puis moine. En 519, il devint évêque de Tella (ولت, Constantine, entre Édesse et Nisibe), d'où il fut chassé avec les autres monophysites par Justin, en 521. En 533, il était à Constantinople, avec les chefs de son parti, pendant que le vent soufflait en leur faveur, grâce à la protection de Théodora. A son retour en Syrie, il fut saisi par ordre

sur les places publiques, où périrent des martyrs de la « nature unique » ¹. De même enfin qu'en 518, le siège d'Alexandrie, seul au milieu de ces ruines, resta, en apparence, inébranlable.

Mais sa situation fut alors beaucoup plus critique qu'à l'avènement de Justin I^{er}. A cette époque, on pouvait hésiter devant la restauration du catholicisme en Égypte. Timothée III, malgré sa médiocrité, était une puissance dans son pays. Il était aimé et respecté comme le représentant de la « vraie » foi et de la résistance aux ordres impériaux. Théodose, lui, est sans autorité, presque sans fidèles : il n'existe que par la volonté du *basileus*, qui n'allait pas tarder à le lui faire sentir.

En effet, Théodose était bien rentré en vainqueur dans sa ville épiscopale ; il restait maintenant à le faire accepter. Le *basileus* avait prévu quelque difficulté. C'est pourquoi Narsès, chargé de défendre le patriarcat, était accompagné d'une nombreuse troupe de soldats, six mille, d'après Michel le Syrien ², dont deux mille avaient pour mission de protéger Théodose. Personne, ou presque personne, ne voulait communiquer avec le pape restauré ; Gaïanus dans le malheur gardait tous ses fidèles ³. Un nouveau schisme avait éclaté, dont on allait retrouver les effets dans toutes les périodes troublées du VI^e siècle. Quelques mots fort secs de Libératus nous laissent entrevoir les scènes horribles dont Alexandrie fut le théâtre dans les années 535-537 ⁴. La plèbe combattit

du patriarche Ephrem et enfermé dans un monastère. Il mourut en 538, soit d'une mort naturelle, soit tué par les Chalcédoniens. Michel le Syrien (II, p. 206) dit simplement : « il finit sa vie en prison ». Les auteurs ne sont pas clairs sur la manière dont il mourut. Il laissa des canons adressés aux clercs, des réponses aux questions du prêtre Sergius, une profession de foi, un commentaire sur le Trisagion. Les jacobites fêtent sa mémoire le 6 février.

La vie de Jean de Tella a été écrite par son disciple Élie (H. G. Kleyn, *Het Leven van Johannes van Tella door Elias*, Leyde, 1882) et par Jean d'Éphèse (*Comment.*, éd. Douwen et Land, pp. 108-113). Cf. Assemani, *Bibl. Or.*, II, 33-54 ; Duval, *Litt. Syr.*, 361 ; Wright, *Syr. Lit.*, 81-83. — A. F.]

1. Jean d'Éphèse, *Comment.*, 112.

2. Mich. Syr., II, 193 ; Liber., *Brev.*, ch. 20 (P., L. LXVIII, 1037).

3. Liber., *ib.*

4. *Populi autem pugnauerunt pro Gaiano multis diebus, qui cæsi a militibus majorem sui partem amiserunt : sed et militum major cecidit numerus. Vincebatur enim Narses non armis sed civitatis concordia : de superioribus domorum jactabant mulieres super milites quidquid manibus occurrisset ; at ille igne vicit quod ferro non potuit.* (Liber., *ib.* 1037 B.)

avec fureur pour le patriarche absent, qu'elle continuait à considérer comme seul légitime. Chaque jour l'émeute grondait sous les pas du vainqueur, émeute réprimée brutalement, mais sans grande efficacité, par Narsès. Les rebelles perdirent la majeure partie des leurs, écrit Libératus, mais plus grand encore fut le nombre des soldats qui tombèrent. D'après Michel le Syrien, trois mille habitants de la ville trouvèrent la mort au cours de ces rixes¹. Quand on fut las des batailles rangées on se massacra individuellement. Les femmes, du haut des toits, jetaient sur les soldats tous les projectiles qui leur tombaient sous les mains. Le cubulaire, exaspéré, se vengeait en incendiant des quartiers entiers.

Dès le début, Théodose n'avait été que l'élu d'une minorité ; il ne fallut pas longtemps de ce régime pour qu'il ne lui restât plus un partisan dans la ville. Responsable déjà des atrocités commises de part et d'autre, il avait en outre toute l'apparence d'un nouveau Protérius soutenu par les Grecs et par le *basileus* chalcédonien. Son rival Gaïanus prenait dans son lointain exil les proportions d'un martyr de la foi. Théodose était irrévocablement compromis. Qui n'aurait souscrit, devant ce spectacle, à l'opinion de ceux qui disaient à Alexandrie : « Théodose partage le sentiment de l'empereur, tandis que celui qui est exilé est orthodoxe ? »

L'impopularité de Théodose et le faible nombre de ses partisans sont évidents, malgré les écrivains coptes qui ont retouché l'histoire. Le récit qui précède a été composé avec les narrations, évidemment impartiales, des écrivains catholiques, Libératus et Léonce de Byzance, et avec quelques détails pris à des auteurs jacobites anciens, Jean de Nikiou ou Zacharie le Rhéteur. Mais, si on se sert des œuvres postérieures, des traditions actuelles de l'Église copte, de l'*Histoire des Patriarches*, d'Ibn Râhib, d'Eutychius, on obtient un tableau entièrement différent. Quand les Gaïanites eurent disparu, les Sévériens, restés maîtres, reconstruisirent toute l'histoire, somme toute, peu édifiante, de Théodose. Bien que leur version, comme on va le voir, soit de toute évidence un faux, elle est du moins un spécimen curieux de la science historique copte.

1. Mich. Syr., II. p. 494.

2. Mich. Syr., *Ibid.*

Il s'agit de prouver que Gaïanus est illégitime. Sans doute il a été élu le deuxième, après Théodose ; mais cette constatation ne suffit pas, car l'élection de Théodose n'était elle-même pas très correcte. Elle s'était passée dans l'ombre, et le patriarche n'avait même pas pu accomplir jusqu'au bout le rite des funérailles de son prédécesseur. Sômmе toute, le cas était douteux. Pour parer à cet inconvénient on commença par déplacer la date de la sédition populaire. L'*Histoire des Patriarches* affirme que c'est seulement deux mois après le choix de Théodose que son compétiteur se manifesta. Cette tradition tendancieuse apparut d'assez bonne heure, puisqu'elle est déjà recueillie par Anastase le Bibliothécaire ¹. Ces deux mois sont devenus trois ans dans Eutychius. La relation très précise de Libératus réduit à néant cette invention. Les écrivains syriens, quoique monophysites ², un Égyptien même, Jean de Nikiou, mais plus ancien que les autres sources coptes, corroborent le témoignage de cet Occidental.

Il est clair que Théodose a été l'élu des pouvoirs publics, imposé et maintenu par la violence. Ceci aussi devait être effacé des annales de l'église jacobite. Pour laver le patriarche de ce reproche, on n'a rien trouvé de mieux que de le retourner, contre toute vraisemblance, à son antagoniste. Le récit de l'*Histoire des Patriarches* est ici incroyable. Gaïanus, après que l'évêque d'Halicarnasse l'eut sacré dans la maison de Théodore, alla trouver le gouverneur (الوالي) et le commandant de l'armée (متولي المعونة), c'est-à-dire l'augustal Dioscore et le duc Aristomaque, et il leur offrit des présents, en vrai connaisseur des mœurs administratives de son époque. Les deux fonctionnaires, convaincus par ces excellentes raisons, excitèrent des troubles dans la ville contre Théodose, le chassèrent enfin et le firent conduire en Haute-Égypte. Or, ces deux magistrats sont précisément ceux qui, de leur propre autorité, pour obéir à l'impératrice, ont fait élire ce dernier. L'auteur lui-même, quoique en termes vagues, le reconnaît, quand il dit que Théodose fut choisi « par les évêques, les prêtres et les *principaux personnages* de la ville (مقدمي المدينة) ». Quelque cupides qu'on les suppose, on se représente difficilement le duc et l'augustal désobéissant aussi formellement à la *basilissa*, en pré-

1. [Dans Théophane, *Chronogr.*, éd. C. S. H. B., II, p. 402 (?) — A. F.]

2. Zach., *Hist. eccl.*, IX, 29 ; Mich. Syr., II, p. 193.

sence de son envoyé spécial Calotychius. S'ils l'avaient fait, par extraordinaire, comment la vindicative Théodora, qui menaçait si hardiment le duc de Thébaïde dans un cas analogue ¹, les aurait-elle laissés dans leurs fonctions, ainsi que nous les retrouvons un peu plus tard ²? En outre, le parti de Gaïanus, c'est la plèbe; toutes les sources en tombent d'accord, et c'est par haine contre le parti officiel que la population se soulève. Ailleurs, on nous dit ³ que Gaïanus a semé l'or pour se faire proclamer, qu'il avait des « riches » dans son parti, notamment le prêtre Théodore qu'on avait initié au complot. D'où venait cet argent, puisque Gaïanus n'avait derrière lui que la partie pauvre de la population, et Théodose les puissants? Si l'une des deux élections est entachée de ce qu'on appellerait aujourd'hui « simonie », c'est bien celle de Théodose plutôt que celle de son rival.

Cette invraisemblance oblige l'*Histoire des Patriarches* à en avancer de plus grandes encore pour soutenir la première. Théodose était appuyé par la cour; le « gouverneur » qui le trahit (on ne dit pas lequel des deux) est donc forcé de cacher sa déposition à l'empereur: et il y réussit! Pendant près de trois ans ⁴, Gaïanus reste sur le siège d'Alexandrie, son compétiteur erre en exil et se cache, sans que personne à Byzance en ait connaissance, et c'est seulement après ce temps, par des officiers alexandrins venus dans la capitale pour une tout autre affaire, que la chose est d'aventure révélée à Justinien! Certes, nous sommes habitués à voir des désordres étonnants au fond des provinces byzantines, et une ignorance singulière de la part du gouvernement; Justinien lui-même avoue qu'il se passe en Égypte des choses que l'autorité centrale ne soupçonne pas ⁵. Mais il est tout de même difficile d'admettre qu'on puisse faire disparaître un patriarche d'Alexandrie, l'élu de Théodora par l'entremise du chambellan Calotychius, et le remplacer par un intrus du parti adverse, le

1. Voir l'index.

2. On retrouve Aristomaque lors du départ de Théodose pour Constantinople, en 537 (dans l'*Histoire des Patriarches* elle-même, P. O., I, p. [200] 464).

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [193] 460; Mich. Syr., II, p. 193.

4. *Hist. Patr.*: Théodose 2 mois avant + 6 mois à Harismanoús + 2 ans à Malidj = 2 ans 8 mois, au moins. Ces chiffres, comme on l'a vu plus haut, sont de pure invention. Gaïanus resta sur le siège 103 jours.

5. Ed. XIII, 1.

tout sans que le *basileus* en sache rien, sinon par une circonstance fortuite qui l'éclaire deux ans et huit mois plus tard.

Les détails contenus dans l'*Histoire des Patriarches* sont aussi faux que l'ossature du récit. Le point le plus curieux peut-être de la tradition copte ¹, c'est ce qui touche le sort de Gaïanus. Celui-ci avait été en réalité exilé en Afrique, sans avoir abdiqué : ce qui ne faisait pas l'affaire des Sévériens. Il leur fallait, pour rendre plus complète l'apothéose de leur pontife, une rétractation solennelle de son adversaire : ne la trouvant pas, ils l'inventèrent. Quand, en présence de Narsès, Théodose I^{er} eut été solennellement rétabli, Julien d'Halicarnasse et le prêtre Théodore persistèrent dans leur erreur : mais l'archidiacre, saisi d'un saint repentir, aurait avoué sa félonie et demandé pardon au Père légitime. L'assistance, émue, intercédant pour lui, le patriarche, dans sa miséricorde, le reçut à sa communion. Il exigea seulement de lui la promesse de se rétracter par écrit, et de lui obéir désormais jusqu'à sa mort : après quoi il le réconcilia, et lui conserva même sa dignité ecclésiastique, qu'il remplit désormais auprès de Théodose comme il l'avait fait auprès de Timothée. On chanta des actions de grâces, et cette clémence, si peu usitée dans les mœurs de l'époque, vint rehausser encore, dans l'imagination des générations suivantes, l'auréole de sainteté et de douceur de « saint » Théodose ². Il n'est, naturellement, fait mention nulle part, ni dans le *Synaxaire*, ni dans Sévère d'Achmouneïn, ni dans Jean de Nikiou, des massacres commis par les soldats et de l'opposition enragée de la population ; la complète impopularité de Théodose est ainsi dissimulée.

Théodose n'était donc plus qu'un instrument dans la main de Justinien : il tomberait le jour où l'empereur retirerait ses troupes. L'occasion était trop belle pour n'être pas saisie. La menace suffira ; au besoin on y joindra les promesses. Justinien ne s'attendait à aucune résistance de la part de Théodose ³. Il

1. Observer que cette tradition est, en effet, purement égyptienne. Les Syriens sont évidemment pour Théodose, mais avec modération. La légende égyptienne s'est formée même assez tard. Vers l'an 700 (dans Jean de Nikiou), elle n'existe pas encore.

2. Le mensonge est même ici assez grossier : car le fait seul, reconnu par tous, que le parti gaïanite existait encore à la fin du vi^e siècle, prouve assez que l'archidiacre ne s'était jamais rétracté.

3. Cf. Mich. Syr., II, 193. Il l'avait rétabli « dans l'espoir que... celui-ci accepterait son édit et recevrait le Synode ».

avait reçu, presque aussitôt après l'intervention de Narsès, une lettre où le prélat le remerciait de sa protection ¹. L'*Histoire des Patriarches*, prétend savoir que la lecture de cet écrit éveilla dans l'âme du prince des pensées amères. De fait, il dut réfléchir à la situation, et la juger légèrement ridicule. Il fallait que Théodose donnât des gages : le *basileus* lui envoya donc l'ordre formel d'adhérer au concile de Chalcédoine pour mériter sa protection. Les annales de l'Église copte présentent le fait sous un jour singulier. Justinien aurait adressé au patriarche une lettre tentatrice, lui offrant la suprématie sur l'Église d'Afrique, l'éternelle revendication d'Alexandrie, et aussi, ce qui paraît encore plus suspect, le pouvoir temporel à ajouter à son autorité spirituelle : il serait à la fois augustal et patriarche, le tout à condition de faire ouvertement profession de la foi catholique. Sinon, il devrait partir en exil et « s'en aller où il voudrait, car celui qui ne veut pas communier avec moi dans la même foi ne mérite aucune dignité, ni laïque ni ecclésiastique » ². Il est possible que tout ceci soit une invention jacobite destinée à rendre plus méritoire la constance du patriarche. Toutefois l'administration byzantine présente tant de bizarreries analogues qu'il ne faut pas nier absolument celle-ci à priori. La politique de Justinien consista justement à accorder aux évêques des pouvoirs temporels très étendus ; de même, plus tard, à Rome, le Pape finit par devenir un véritable patrice byzantin, s'occupant de l'annone, de la réparation des murailles, des opérations militaires. Le patriarche Paul, successeur catholique de Théodose, reçut effectivement une autorité suprême sur tous les fonctionnaires impériaux « ducs et tribuns ». Sous Héraclius, le catholique Cyrus aurait été investi de ces deux dignités réunies de patriarche et d'augustal.

1. *Hist. Patr.*, P. O. I, p. [498] 462. Ces lettres furent portées à Constantinople par trois apocrisaires, Aristénète, Nicétas et Philodore. Ces trois noms, écrits ainsi par M. Evetts, sont peu sûrs : le premier, d'après les manuscrits, serait plutôt Aristion ou Aristée ; le dernier pourrait être aussi Philétaïros

ارستينئس ونيقيطس وفيلودورس

dans le texte imprimé ; autres manuscrits :

اريتستيبوس ونيقوتس وفولاديروس

2. *Hist. Patr.*, P. O. I, p. [498-499] 462-463 ; cf. *Synax. éth.*, P. O., I, p. [469-470] 687-688.

Théodose entendit lecture de cette lettre devant l'augustal et les messagers de la cour ; après quoi, usant d'une comparaison à la fois outrecuidante et fort irrévérencieuse pour Justinien, il aurait rappelé à ses auditeurs comment l'Ennemi tenta Jésus sur la montagne, et comment fut repoussé son assaut : « En vérité, ajouta-t-il, j'anathématise le *Tome* de Léon et le concile de Chalcédoine : et quiconque les accepte, qu'il soit anathème, maintenant et pour l'éternité ». Il aurait même prononcé cette phrase curieuse, qui prophétisait si bien les guerres de religion imminentes : « Le prince n'a pouvoir que sur mon corps, et Jésus-Christ sur mon âme ». Enfin il leur fit tout un sermon, concluant qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, depuis Athanase jusqu'à Timothée, il souffrirait tout pour conserver l'intégrité de la foi.

L'augustal, auditeur des belles paroles de Théodose, y répondit en arrêtant le prélat moraliste. Celui-ci, gardé au palais du gouverneur pendant un jour et une nuit, fut ensuite envoyé en Haute-Égypte, où il continua ses prédications. Telle est du moins la tradition égyptienne. Mais ce second exil de Théodose n'est mentionné par aucun écrivain sérieux : seuls, l'*Histoire des Patriarches* et les *Synaxaires* en font mention, et il paraît bien que c'est une confusion avec la première fuite d'Alexandrie. Libératus dit seulement qu'il fut convoqué par Justinien, qui espérait, le tenant sous sa main, le fléchir plus facilement. Or il y avait seize mois ¹ que Théodose vivait à Alexandrie au milieu des révoltes et des malédictions. Son caractère doux et timide ne s'accommodait guère d'une telle vie. Si elle était déjà insupportable sous la protection de Narsès, que serait-ce lorsque l'empereur, exécutant ses menaces, aurait retiré ses troupes ? Théodose s'était donné à Justinien ; il ne lui restait plus qu'à obéir jusqu'au bout. Au pis aller, Théodora était là, qui protégerait le réfugié. Théodose se résigna sans grands regrets, et il partit pour Byzance (novembre-

1. Liber., *Brev.*, P. L., LXVIII, 1037. Aucun témoignage ne saurait prévaloir contre celui de ce contemporain assez bien renseigné, ni contre celui de Victor Tonnensis (p. 199, dans l'édition de Mommsen) qui semble assigner deux ans, ni surtout contre celui d'Eutychius qui lui donne cinq ans (P. G., CXI, 1068, C). Cf. Jacques d'Édesse : « deux ans » (*Chron.*, éd. E.W. Brooks, C. S. C. O., Script. Syri, Ser. III, tom. 4 ; texte Syr., p. 319, vers. lat., p. 241).

décembre 536)¹, d'où il ne devait plus revenir. L'honneur était sauf ; le patriarche n'était pas déposé, il se rendait à Constantinople pour les affaires de l'Église.

Il amenait avec lui quelques évêques et prêtres distingués de son Église², qui devaient le soutenir dans les prochaines conférences sur la foi ; lui et son escorte furent très bien accueillis et reçurent un appartement au Palais³. Il mena là une vie étrange de patriarche honoraire, choyé à la cour par les partisans de l'impératrice, mal vu du clergé qui craignait de le voir prendre de l'influence sur l'esprit facile à exciter du *basileus*. Il s'accommodait fort bien de cet « exil », comme disent les Coptes, exil doré qui ne fut pas sans douceur. En effet, il avait dû emporter avec lui une bonne part des trésors de l'église alexandrine : car nous savons, par un de ses coreligionnaires, qu'il laissa, en mourant à Constantinople, une fortune considérable⁴. Il passait des jours tranquilles, à l'abri des fureurs des Gaïanites, il écrivait des lettres pleines de résignation à ses amis restés dans la mêlée ; puis, de temps en temps, on venait le chercher de la part de Justinien, et c'était alors, dans une salle du Palais, en présence de la cour et sans doute de quelques théologiens réputés, des disputes courtoises sur la foi, sur l'Incarnation, sur la préexistence éternelle du corps du Messie⁵. La première partie de l'année 537 se passa de cette manière. On peut se demander pourquoi Justinien tenait tant à la conversion de Théodose, quand il aurait pu le briser et lui donner un successeur plus orthodoxe. C'est que cet exilé était encore un personnage. En Égypte on ne voulait pas de lui ; mais en Syrie, et partout où vivait encore le parti sévérien, il était considéré comme un confesseur de la foi. Son apostasie aurait eu un grand retentissement ; c'eût été un triomphe personnel pour l'empereur. En outre il avait été élu en Égypte, canoniquement (ou à peu près), et on pouvait espérer qu'il aurait plus d'autorité, une fois renvoyé dans son pays, qu'un intrus élevé par la grâce des Chalcédoniens. Justinien se faisait des illusions. Une fois de plus il se

1. Zach., *Hist. eccl.*, X, I (éd. Ahrens, p. 238).

2. Zach., *Hist. eccl.*, X, 4 ; Mich. Syr., II, p. 203.

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [201] 465.

4. Mich. Syr., II, p. 285.

5. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [201] 465.

heurta à la tactique des monophysites, qui consistait à tout accepter sans rien donner. Théodose, au reste, n'éprouvait aucun désir de retourner à Alexandrie. Son intérêt s'alliait ici à son très sincère attachement à sa religion.

Six fois ¹, Justinien vint le trouver et l'exhorter en faveur du concile exécré : Théodose resta inébranlable. L'impératrice, dont le crédit, tenu en échec par celui de Pélage, n'était plus à la hauteur des circonstances, cherchait à gagner du temps : elle calmait l'irritation de son époux, lui promettait que l'entêté pontife céderait peu à peu, finirait par souscrire aux décisions de Chalcedoine ², assurance qui, dans sa bouche, devait paraître légèrement teintée d'ironie. Elle n'était pas femme à céder aisément : pour annihiler cette influence adverse de Rome, et assurer de longs jours de tranquillité à sa secte de prédilection, elle travaillait en ce moment même à un complot dont Théodose faillit profiter.

Le pape Agapet était mort à Constantinople, le 22 avril 536, et les monophysites n'avaient pas manqué d'attribuer ce décès inopiné à une vengeance divine : c'était pour avoir déposé Anthime que le châtiment l'avait frappé ³. Les Romains cependant l'avaient remplacé par le sous-diacre Silvère. Théodora fit choix d'un diacre romain du nom de Vigile, qui était venu à Byzance avec le pape défunt. Elle lui promit de le faire élire pape par Bélisaire, qui se trouvait alors en Italie avec une armée importante, elle lui donnerait même 700 livres d'or, s'il s'engageait, une fois ordonné, à condamner le concile de Chalcedoine et à communiquer avec les trois pontifes déchus de l'Orient, têtes du monophysisme, Anthime de Constantinople, Sévère d'Antioche et Théodose d'Alexandrie ⁴. Ceci se passait en la fin de l'an 536. Il s'écoula un an avant que ce pacte scandaleux fût exécuté ; il le fut pourtant, en partie du moins : Bélisaire obéit, Silvère fut accusé d'une improbable trahison et enlevé ; Vigile reçut la consécration papale le 22 novembre 537. Mais, parvenu au but de son ambition, il déçut l'attente de l'impératrice. N'avait-il fait dès le début que jouer une comédie ⁵, ou bien, une

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [201] 465.

2. *Liber.*, *Brev.*, 1037.

3. *Mich. Syr.*, II, p. 202.

4. *Liber.*, *Brev.*, p. 1039.

5. Sur les détails de cette intrigue, voir L. DUCHESNE, *Vigile et Pélage*, pp. 373-378.

fois élu, comprit-il mieux la situation et eut-il peur de ses promesses ? Toujours est-il qu'il ne donna au parti sévérien que des satisfactions illusoires. Il écrivit, dit-on, à Théodose et à ses deux collègues, approuvant leur foi et s'en déclarant sectateur¹ : mais c'étaient des lettres secrètes, qu'il se réservait, évidemment de démentir si elles étaient produites. Il les priaît, dernière ironie, de le traiter d'adversaire en public, c'est-à-dire de renoncer à tous les avantages qu'ils pourraient tirer de sa conversion. Quant à lui, il déclara hautement qu'il conservait la foi de ses prédécesseurs, qu'il reconnaissait les quatre conciles œcuméniques et le *Tome* de Léon, et « anathématisa tous ceux qui croyaient le contraire, en particulier Sévère, Pierre d'Apamée, Zoora, Anthime et Théodose d'Alexandrie² ».

C'était se moquer de la trop confiante Théodora. Le complot avait échoué ; la cour serait décidément catholique. Quand Vigile écrivait sa lettre à Justinien, dont je viens de citer un extrait, Théodose était déjà condamné. Au sixième refus qu'il avait opposé aux ordres du missionnaire couronné, sa chute avait été décidée. Justinien avait perdu l'espoir de le catéchiser ; la dernière scène du drame se passa vers la fin de l'année 537³. L'ex-patriarche, déjà déraciné de son diocèse, fut définitivement anathématisé comme hérétique, et déposé comme indigne. On le chassa du Palais Sacré, pour l'envoyer à six milles de Constantinople, dans une petite ville de Thrace nommée Derkos⁴. De là, d'ailleurs, la protection de Théodora ne tarda pas à le faire revenir à Constantinople où il devait vivre près de trente ans encore, ne s'occupant plus que de travaux théologiques et de missions à envoyer chez les peuples barbares.

Le temps était donc fatal aux monophysites. Les deux chefs de l'Église, le patriarche d'Alexandrie et le patriarche d'Antioche, disparaissaient à la fois : tandis que l'un vivait séquestré sur le Bosphore sous la surveillance des Chalcédoniens, l'autre

1. Liber., *Brev.*, p. 1041 ; Vict. Ton., p. 200-201.

2. *Vigilii epist.* 4 (P. L., LXIX, col. 22).

3. En la 1^e indiction (sept. 537-538), dit Zacharie, *Hist. eccl.*, X, 1.

4. Jean d'Éphèse, *Comment.*, ch. XXV, p. 114. Libératus (*Brev.*, p. 1037) écrit qu'il fut relégué *juxta basilicam Arisphoræ*, nom que Gutschmid (*Verzeichniss*, p. 462) corrige en *Aristochæ* fort arbitrairement. Peut-être faut-il lire « basilicam (M)aris Phocæ », l'église de Saint Phocas. Ce serait le nom d'un édifice religieux de la localité de Derkos.

agonisait à Xoïs, dans le delta du Nil, après vingt années d'exil hors de son diocèse. Sévère avait achevé de vieillir dans sa mélancolique retraite d'Égypte. Une première fois, nous l'avons vu, au plus fort de la lutte de Julien, il s'était réfugié dans ce bourg de Xoïs, sur un canal dérivé du Nil ¹, chez un homme pieux nommé Dorothée, qui eut l'honneur d'abriter les derniers jours de l'ancien évêque de Théoupolis, la Ville de Dieu. C'est là qu'il revint chercher asile après ce second exil. Ce grand effort inutile et les émotions de la fuite avaient épuisé ses forces, sans l'avoir découragé. Il expira en combattant encore le « Dyophysisme » détesté : il écrivit jusqu'à sa mort, dit l'*Histoire des Patriarches* ². Elle l'atteignit enfin, le 8 février 538 ³. La disparition de Sévère n'était pas seulement un deuil pour les monophysites, c'était aussi, pour l'Égypte en particulier, une perte immense au point de vue de sa tranquillité matérielle. Nous avons vu combien, par l'éducation comme par le séjour forcé qu'il y fit, cet homme était devenu égyptien ; aux premiers temps de son exil, quand il était encore dans la vigueur de l'âge, il avait instruit ce peuple comme le sien propre ; il avait parcouru le pays en tous sens, pénétré dans des villages où les patriarches d'Alexandrie, peu voyageurs de leur nature, n'avaient jamais paru. Même après que l'hérésiarque Julien eut infecté la région de ses doctrines, la grande figure du patriarche d'Antioche resta respectée et vénérée. La légende se formait autour de lui dès son vivant, partout où il allait ; déjà Jean, abbé de Beith Aphtonia, qui mourut la même année que lui, écrivait sa vie et la voyait toute tissée de miracles merveilleux : son premier séjour, jeune et ambitieux, dans la ville d'Alexandrie, ses luttes contre les derniers croyants d'Isis, les saints qui prévinrent obscurément ses destinées futures, sa visite à cet étrange personnage qu'on nommait Pierre l'Ibérien, fils d'un lointain roi des Ibères devenu abbé d'un monastère palestinien, toute cette période brillante de sa vie se remplit de légendes dans ces deux

1. *Synaxaire*, P. O., III, p. [342] 418. [Xoïs, aujourd'hui Sakha. Cfr. J. Maspero et G. Wiet, *Matériaux* p. 103 — A. F.].

2. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [194] 458.

3. *Synaxaire*, P. O., XI, p. [789-791] 823-825 ; *Lib. Chaliph.*, 8 choubat 848 (aer. Alex.), C. S. C. O. (Script. Syr.), III, 4, pp. 111, 144. Barhebræus, p. 212 : 8 fév. 834 = 543. Denys (Assemani, *Bib. Or.*, II, 54) : en 849 = 538.

biographies écrites par des contemporains, Jean de Beith Aphtonia et Zacharie le Scholastique. Bon nombre de ces traditions, la prophétie de Ménas qui avait deviné les hautes destinées du jeune étudiant fréquentant les écoles d'Alexandrie, les merveilles qu'on y ajouta plus tard, son aventure au couvent de Scète ¹, sont évidemment d'origine égyptienne : ce fut dès sa mort un des plus populaires parmi les saints coptes ². Son corps fut plus tard transféré de Xoïs au couvent de l'Énaton ³ près d'Alexandrie. Le tombeau fut un lieu de pèlerinage. Les reliques du saint accomplissaient des miracles ⁴.

Lui seul, dans ces temps troublés, aurait peut-être possédé l'autorité nécessaire pour ramener les dissidents, pour unir l'Église monophysite attaquée par le Pape et l'Empereur à la fois. Mais il mourait au plus fort de la lutte, sans avoir pu mener à bien une tâche à laquelle il avait consacré toute sa vie, toutes ses forces et sa vaste intelligence : il laissait, dans ce diocèse qu'il avait presque fait sien, un schisme qui allait l'affaiblir encore, les Gaïanites opposés aux Théodosiens, et les deux partis, haineux et ayant perdu leurs chefs, tous deux exilés aux extrémités du monde byzantin, écrasés pour trente ans encore sous la lourde main de Justinien.

1. Voir plus haut, p. 87.

2. [« L'admirable patriarche, vêtu de lumière, corne de salut pour l'église orthodoxe », « le grand, le bienheureux » (*Hist. Patr.*, P. O., I, p. [185-186] 449-450). — A. F.]

3. *Synaxaire*, au 10 kihak (6 déc.), fête de la translation des reliques de saint Sévère (P. O., III, p. [342] 418). [Cf. encore : *Synax. éth.*, P. O., VII, p. [381] 397 ; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 261 ; Amélineau, *Géographie*, p. 127. — G. W.]

4. Renaudot, *Hist. Patr. Alex.*, pp. 231-232 ; *Synaxaire*, P. O., III, p. [343] 419.

CHAPITRE V

LA « TERREUR » CATHOLIQUE [537-570]

La persuasion avait échoué : Théodose et son peuple, désunis sur tous les points, s'étaient mis d'accord pour repousser les avances de l'empereur. La colère du *basileus*, renforcée de ses intérêts politiques, avait en conséquence prononcé leur condamnation. Puisqu'il n'existait pas d'autre voie pour rétablir l'unité religieuse du monde romain, l'Égypte devait subir le sort qui avait frappé la Syrie trente ans plus tôt : c'est-à-dire l'exil du patriarche indigène, l'intrusion d'un Byzantin ou en tout cas d'un Chalcédonien, et la persécution pour les habitants. Tout le monde pensait alors que pour restaurer la foi catholique dans les pays qui l'avaient perdue, il suffisait d'abattre les chefs, les principaux apôtres des doctrines perverses, et d'installer à leur place des pontifes orthodoxes dévoués à la cause melkite : en 548, quand Justin eut chassé de leurs diocèses Sévère et certains de ses suffragants, le Pape le félicita d'avoir « réuni l'Église d'Antioche »¹. En retenant Théodose prisonnier en Thrace, Justinien pensait donc « réunir » l'Église d'Alexandrie. En réalité, ces expressions pompeuses cachaient de pauvres réalités : les races monophysites n'attendaient qu'une occasion pour proclamer ouvertement leur attachement à leur croyance, et les églises réunies ne regorgeaient pas de fidèles. Mais dans les premiers temps, l'œuvre donnait l'illusion de la solidité, et Justinien, ayant achevé l'édifice commencé par son oncle, put se croire vraiment, pour quelque temps, le restaurateur de l'église universelle. Pour la première fois depuis le règne de Marcien, les trois patriarchats d'Orient marchaient ensemble à la suite du Pape romain. Et cette œuvre pie servait admirablement ses projets de conquête : l'Orient maté par la force ne manquerait pas, à ce qu'il pensait,

1. Horm., ep. 27 (P. L., LXIII, 427).

de se résigner bientôt sincèrement, et il se posait, en face des populations de l'Occident, des Italiens à demi-conquis, des Espagnols encore à délivrer, comme un apôtre orthodoxe venu pour les débarrasser de l'arianisme.

Comment serait choisi le successeur de Théodose ? En théorie, l'évêque devait être élu par « le clergé et le peuple ». Mais le clergé et le peuple d'Alexandrie étaient en majeure partie hérétiques, et partant indignes de se donner à eux-mêmes un pasteur. La règle normale étant écartée, l'empereur ne pensait pas excéder ses droits en procédant lui-même à la nomination. N'avait-on pas déjà vu, en 518, la succession de Dioscore II débattue entre Justin I^{er} et le pape Hormisdas ? Et l'empereur avait fait prévaloir sa volonté : Dioscore, protégé par la cour romaine, et destiné par elle au siège d'Alexandrie, avait été écarté par la volonté du *basileus*. En 537, il n'y eut pas de conflit. Le légat du pape, Pélage, exerçait toujours une influence prépondérante à Constantinople sur les décisions religieuses. C'est lui qui proposa un candidat, aussitôt accepté, pour le trône vacant. Fidèle à une sorte de tradition ¹, souvent violée d'ailleurs, l'empereur tenait au moins à consacrer un Égyptien, comme plus apte à maîtriser ses indomptables compatriotes. Les Coptes ne lui en surent aucun gré. Ils sentirent vivement l'affront qu'on leur faisait en les laissant à l'écart des négociations : « Dès lors, observe un de leurs écrivains, ce fut l'usage pour les patriarches melkites, de recevoir l'ordination à Constantinople, et de se rendre ensuite à Alexandrie ². »

Le choix était difficile : l'époque était passée depuis longtemps, où l'Égypte semblait par excellence la terre productrice des théologiens et des Pères, des Athanase et des Cyrille ; en outre, la place n'était guère enviable. Aussi, l'empereur et son conseiller ne purent-ils se montrer très difficiles sur la qualité des candidats ; un hasard les guida. Un certain Paul,

1. Cf. la lettre 54 d'Hormisdas, citée plus haut, p. 78.

2. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [205] 469. Cela était contraire aux canons et aux coutumes. L'un des reproches adressés à Timothée d'Elure, successeur de Protérius, est que son ordination eut lieu hors de la présence des évêques du diocèse : μηδενὸς τὸ σύνολον τῶν κατὰ τὴν Αἰγυπτιακὴν διοίκησιν ὀρθοδόξων ἐπισκόπων παρόντος κατὰ τὸ εἰωθὸς ἐπὶ ταῖς τοιαύταις τῆς Ἀλεξανδρέων τοῦ ἐπισκόπου χειροτονίαις. (Évagre, *Hist. eccl.*, II, 8).

supérieur du monastère des Tabennésiotes ¹, à Canope, avait eu maille à partir avec ses moines qui méprisaient son autorité. Nous ignorons quelle était la cause de cette mésintelligence : mais l'événement permet de la conjecturer. Jean de Nikiou le traite d'« apostat », l'*Histoire des Patriarches* l'appelle « nouveau Judas ». Avant de devenir le représentant officiel de l'orthodoxie, Paul devait donc avoir été monophysite. Mais déjà, sans doute, il avait marqué quelque inclination pour le parti impérial, puisqu'il ne craignit pas de venir à Byzance en 537, au plus fort de la persécution contre les hérétiques. Ces dispositions suspectes de leur abbé mécontentèrent les moines : de là des troubles, des rébellions contre le supérieur, qui fut impuissant à les mater. Il partit donc, et vint à Constantinople se plaindre à l'empereur ², puisqu'il n'y avait plus de patriarche. En réponse à sa requête, on lui proposa le siège vacant : il ne fit aucune difficulté pour accepter. Si ses sentiments chalcédoniens n'étaient pas encore officiels, il se hâta de les proclamer bien haut : il « déclara par écrit qu'il était rallié à la foi des Chalcédoniens, et il envoya (cette déclaration) à toutes les églises ³ ». Cette con-

1. Liber., *Brev.*, p. 1044; Vict. Ton., p. 200; Jean de Nikiou, p. 516. L'*Histoire des Patriarches* (p. 202) l'appelle التنبسي, Paul « de Tinnis », mais c'est

évidemment une faute pour التنبسي, « el-Tabennisi ». Le surnom de *bar Cursus* (fils de Cursus) que lui donne Michel le Syrien (II, p. 206), doit avoir été défiguré par les copistes. — Le nom de « Tabennésiotes » désigne les moines soumis à la règle de S^t Pachôme, fondateur du monastère de Tabennisi, en Thébaïde. Ils étaient répandus dans toute l'Égypte : on connaît un ταβεννησιωτικόν μοναστήριον dans le nome Hermopolite du sud (*P. byz. Caire*, 67168, l. 57) ; une « église des Tabennésiotes » à Alexandrie (Jean de Nikiou, p. 515 et 574), ainsi qu'un couvent du même nom, sans indication de lieu, sont cités par Jean de Nikiou. Enfin, Victor Tonnensis, le chroniqueur, fut exilé et interné dans « le couvent des Tabennésiotes » en Égypte. Or, il dit à la date de 536 (961A) : « Victor et Théodose, les évêques africains dont j'ai parlé, sont tirés de prison, et après quinze jours de discussions ininterrompues dans le prétoire, ils sont transférés ailleurs, sous la garde du monastère des Tabennésiotes, qui est situé à Canope, à douze milles d'Alexandrie ». Victor avait ses raisons pour en connaître l'emplacement exact. D'autre part il appelle simplement ce couvent « le monastère des Tabennésiotes », comme s'il n'y en avait pas d'autres de ce nom en Égypte : c'était donc, sans doute, le principal. C'est pourquoi je suppose que lorsqu'il cite le même nom à propos du patriarche Paul, c'est encore de la même maison qu'il veut parler.

2. Liber., *Brev.*, p. 1045 A.

3. Jean de Nikiou, p. 516.

fession qu'on exigea de lui atteste bien son hérésie passée¹. Ce fut une fête pour l'église catholique : Ménas, patriarche de Constantinople, fit l'ordination, en présence de Pélage. Les représentants d'Ephrem d'Antioche et de Pierre de Jérusalem assistaient à la cérémonie. Ensuite on envoya Paul dans son diocèse : ce fut, d'après ce que nous avons vu dans la vie de Théodose, vers la fin de l'an 537.

Le diocèse l'accueillit mal. Quand les Alexandrins virent débarquer dans leur port, escorté de soldats, cet obscur abbé sacré évêque sur l'ordre de l'empereur dans une assemblée de Chalcedoniens, ils refusèrent de le recevoir. Les magistrats de la ville, les officiers, tout le personnel du gouvernement, reconnurent naturellement l'envoyé impérial ; mais les indigènes, non sans raison, ne voulurent voir en lui qu'un intrus, assis sur le trône de S^t Marc en dépit de tous les canons. On lui jeta à la face l'injure de « nouveau Judas » par allusion à son passé². Les Alexandrins l'accueillirent comme ils avaient naguère reçu Théodose, les armes à la main³ ; qu'on juge par là de l'influence que pouvait exercer Paul sur le haut pays. Le caractère du personnage n'était pas fait pour lui rendre l'affection de gens qui le fuyaient déjà sans le connaître. C'était, à le juger sur le peu de renseignements certains qu'on nous a transmis sur son compte, un esprit autoritaire et violent jusqu'à la cruauté⁴ ; avide d'argent, et capable de s'en procurer par des condamnations et des confiscations arbitraires⁵. En tout cas, l'extraordinaire accumulation de calomnies de toute provenance, melkites aussi bien que monophysites, qui sont arrivées jusqu'à nous sur son compte, nous prouve tout au moins qu'il avait su se rendre odieux à tous les partis.

Il disposait, pour se faire craindre, d'une autorité anormale, presque illimitée en pratique. Rien de plus curieux que la tendance de Justinien à transformer les évêques en fonctionnaires

1. Naturellement, les écrivains catholiques n'y font pas même allusion. Cf. Liber., *Brev.*, p. 1044 : « plane orthodoxus, suscipiens chalcedonensem synodum ».

2. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [202] 466.

3. Jean de Nikiou, p. 516.

4. Jean de Nikiou, p. 516 : « il aimait à répandre du sang. »

5. Ainsi il acquit une fortune considérable qui lui servit plus tard à acheter la faveur de Justinien (*Procopé, Anecd.*, ch. 27, p. 169).

temporels : tendance qu'il léguera d'ailleurs à ses successeurs, et qui sera plus tard, en Italie, l'une des origines lointaines des États Romains. Pour lui, l'évêque n'est pas seulement le pasteur des fidèles, il est un préfet religieux, comme le duc est un préfet militaire et l'*augustal* un maître de la justice et des finances. Il est responsable envers l'empereur de la conscience de son peuple, il promulgue dans les provinces les décisions théologiques du prince, et on le révoque s'il refuse ; il condamne les hérétiques proscrits par le *basileus* ; son rôle est de faire triompher dans les provinces une sorte d'orthodoxie impériale, qui varie à chaque lustre sans cesser d'être intransigeante. Pour remplir ce rôle, il fallait le secours du bras séculier, des gouverneurs locaux. Ici, en ce qui regarde l'Égypte, surgissait une difficulté : les magistrats étaient des gens du pays, en général ; et, par suite, ils étaient le plus souvent hérétiques ouvertement, ce qui était rare, ou en secret. C'étaient ces magistrats¹ qui avaient, récemment encore, participé à l'élection de Théodose ; l'*Histoire des Patriarches* dit même explicitement que le duc Aristomaque avait protégé ce dernier. Justinien, prévoyant des résistances, les paralysa d'avance par une innovation dangereuse : il donna au nouveau patriarche par une sorte de commandement général le droit de nommer et de révoquer les fonctionnaires, ducs et tribuns, et de surveiller leur orthodoxie². C'était la première application pratique d'une méthode politique décidément chère à Justinien. Il l'avait déjà proposée à Théodose : à celui-ci il offrait, déclare Sévère, la juridiction sur l'Afrique reconquise et la *dignité d'augustal*, offre qui paraît d'abord invraisemblable, mais que l'histoire de Paul rend admissible. Plus tard, sous Héraclius, nous retrouverons un patriarche, Cyrus, revêtu des deux autorités, spirituelle et temporelle. En présence de l'hérésie indomptable, la nécessité d'un pouvoir unique se faisait sentir dès 537. Les ducs et les tribuns étaient les chefs de l'armée dans les provinces et les cités³. Paul recevait

1. L'*augustal* Rhodon était un Phénicien (Procopé, *Anecd.*, ch. 27, p. 166), tandis que son prédécesseur de 535 était un Égyptien. Il faut peut-être voir, dans ce choix d'un étranger, une première mesure de Justinien pour dompter les résistances.

2. Liber., *Brev.*, p. 1045 : « accepitque... potestatem super ordinationem ducum et tribunorum ut removeret hæredes ».

3. *Organis. milit.*, index.

donc, de cette façon, la libre disposition des troupes pour son œuvre de conversion. Le mot de *dragonnades*, employé par un historien moderne ¹ pour caractériser le régime, est donc le mot juste.

Paul le Tabennésiotte ne démentit pas les espérances de l'empereur : il se mit de suite à l'œuvre, avec brutalité. Furieux de l'accueil que lui avait réservé la population d'Alexandrie, il écrivit au prince son peu de succès : un patrice porta la lettre à Constantinople. Justinien, sans plus tarder, répondit par l'ordre de fermer toutes les églises monophysites de la ville. C'étaient certainement les plus nombreuses : la vie religieuse fut en grande partie suspendue dans la seconde capitale de l'empire. Vers le début de l'année 538, des messagers du prince parcoururent donc les rues de la cité, jusque-là respectée ; la persécution longtemps suspendue atteignait enfin l'Égypte, sans rémission. Des soldats fermèrent les saintes églises révérees des Coptes, St-Théonas, St-Denys, St-Athanase, le Kaisareïon ; et sur les portes closes des sanctuaires s'étala le sceau de l'Empire à l'effigie du *basileus* ². Des gardes furent laissés devant chaque monument et les vrais fidèles furent privés de sacrements.

Il n'y eut pas de révolte, après les premiers troubles du début ³. Sans doute les mesures étaient-elles trop bien prises, la garnison trop nombreuse, et sur ses gardes. Peut-être, tout simplement, la fantasque plèbe d'Alexandrie n'avait-elle plus envie de se battre ; le découragement commençait à se répandre parmi les monophysites, depuis la nouvelle volte-face impériale. Théodose, qui connaissait bien son peuple, le disait fort capable d'abandonner sa foi pour les faveurs du prince ⁴. Quoi qu'il en soit, la ville demeura tranquille : il y régna seulement « une grande tristesse », dit Sévère d'Achmouneïn ⁵. Plus de fêtes, plus de cérémonies : ni communion, ni baptême ; cela dura un an entier. Au bout de ce temps les hérétiques prirent enfin une résolution grave, qui marque un des pas décisifs vers la séparation de l'Égypte et des Grecs : renonçant aux églises interdites, ils s'en

1. Duchesne, *Vigile et Pélage*, p. 387.

2. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [202] 466.

3. Jean de Nikiou, p. 516.

4. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [203] 467.

5. *Ib.*, p. [202] 466.

construisirent de nouvelles. Ces anciens sanctuaires traditionnels qu'on abandonnait ainsi, c'était le passé de l'Égypte chrétienne, passé dont chaque parti se disait seul successeur, et espérait rétablir l'unité à son profit. En édifier de nouvelles, c'était donner au schisme une existence matérielle, constater la rupture irrémédiable. C'est vers la fin de l'an 539 qu'une assemblée de clercs et de laïques décida de bâtir une chapelle pour y abriter le culte proscrit ¹. Ce fut près de l'emplacement de l'ancien Sérapéum ², au lieu qu'on appelait « les Colonnes », à cause du portique, sans doute, qui subsistait encore. Cette église, bâtie secrètement et peut-être souterraine, s'appela l'Angélion ³. Une

1. Ces dates sont naturellement approximatives. D'après l'*Histoire des Patriarches* (p. [203] 467), l'événement se serait produit deux ans après l'arrivée de Paul. Au bout d'un an, la fermeture des églises aurait été ordonnée; puis, un an plus tard, on aurait commencé la construction de nouveaux édifices; donc, à la fin de 539. Mais nous ne pouvons savoir à quelle époque ces églises furent terminées. L'*Histoire des Patriarches* indique [dans le texte imprimé] la date de 278 de Dioclétien (561 ap. J.-C.; p. [203] 467), évidemment erronée; on n'a pas mis vingt-deux ans à les bâtir. [D'ailleurs, tous les manuscrits portent 248, et M. Evetts a corrigé sans nous fournir de raisons. — G. W.] Ibn Râhib place le fait en 248, autre erreur, puisqu'alors (531) Paul n'était pas sur le trône. Gutschmid (*Verzeichniss*, p. 463), qui, bien entendu, a lu 248 dans le texte de Sévère (date adoptée par Renaudot), corrige cette date en celle de 258 (= 547). C'est, à mon avis, se donner bien du mal pour sauver une date puisée à une source aussi suspecte en matière de chronologie. [Maqrizi donne aussi 248 (*Ges. d. Copten*, p. 45 = *Khitat*, II, p. 490) — A. F.]

2. Le texte (p. [203] 467) porte *التصرم* (el-TSRM), qu'Evetts corrige en *الصربون* (el-Sarabiyoun). Il est clair qu'une telle correction ne saurait être présentée que comme hypothèse. Mais le nom de « les Colonnes » serait propre à la confirmer. [Cf. Maqrizi, *Khitat*, éd. de l'Inst. franç., III, p. 129, n. 1)].

3. Le passage de l'*Histoire des patriarches* est des plus obscurs. Les mots *درج في المائة وخمس* me paraissent indiquer qu'on y descendait par 105 marches. La traduction d'Evetts (« at the hundred and five steps »), peu claire, est certainement un contre sens. [La phrase se présente ainsi: *وهي الانجيليون سرا في المائة وخمس درج*. Il semble qu'on puisse arriver au sens préconisé par Jean Maspero en corrigeant *سرا* un peu choquant dans la phrase, par *ينزل*, lu au passif. On aboutit ainsi à une expression connue et bien usitée *ينزل بدرج* (cf. Maqrizi, *Khitat*, II, p. 49, 204; WÜSTENFELD; *Chroniken d. Stadt Mekka*, I, p. 328-329; III, p. 20; Ali Pacha, *Khitat djadidah*, IV, p. 48, 54, 71). L'article de *المائة* est assez singulier, mais le

autre partie du peuple édifiait en même temps une seconde église, sous l'invocation des saints Côme et Damien, à l'est de l'Hippodrome et un peu à l'ouest de « la Colonnade ¹ ».

manuscrit original portait peut-être *ينزل فيها بئاة*, ce qui serait normal et aboutirait, à l'aide de corrections peu hasardées, à un sens très clair : « dans laquelle on descendait au moyen de cent cinq marches ». — Une variante donnée en note de l'édition de Seybold (C. S. C. O., ar., sér. III, t. IX, p. 90) donne *سرا في شرق* à la place de *سرا في*. Bien qu'elle provienne du ms. Vatican 620, qui au dire de Mgr E. Tisserant, daterait environ du xvii^e siècle, on doit en tenir compte. La traduction suivante serait à proposer également : « (située) à l'est du (lieu-dit) les cent cinq marches ». — G. W.] [Selon Rufin (*Hist. eccl.*, II, 23 ; P. L., XXI, 529-530), le Sérapéum était construit sur cent marches. — A. F.]

Le mot *الانجيليون*, que je transcris, comme tout le monde, « l'Angélion », pourrait bien être le mot grec *εὐαγγέλιον* (cf. *انجيل* = évangile). Plusieurs textes mentionnent un endroit à Alexandrie qu'on appelait *Évangélion* (cf. E. Amélineau, *Vie du patr. Isaac*, p. 57 ; *Chron. Pasc.*, col 608 ; Timothée de Constantinople, P. G., LXXXVI (I), 60 ; *Hist. Patr.*, P. O., V, p. [279]25).

Le passage de la *Chronique Paschale* pourrait faire croire qu'il y avait dès le temps de s. Marc un lieu de ce nom ; je ne le pense pas. L'auteur aura voulu dire : dans le lieu qu'on appelle aujourd'hui Évangélion. [Évangélion à cause de s. Marc l'évangéliste ? Cf. *Hist. Patr.*, P. O., I, pp. [186-187] 450-451 :

الكرسى الانجىلى. — A. F.] — [El-Makin (Paris, ms. 4524, p. 225) fournit une autre interprétation : *بنيت القبط كنيسة بن جدد* (sic) *بالاسكندرية* ; « les Coptes bâtirent à Alexandrie deux nouvelles églises, l'une (dédiée) aux *Évangélistes*, l'autre à Côme et Damien. » Cf. encore f^o 237 : *نيعة الانجيليين*, l'église des *Évangélistes*. — G. W.]

Quant aux *Ἀγγελῖται*, secte monophysite citée par Timothée de Constantinople (*l. c.*, 60, n^o 8), qui tirait son nom de l'endroit où ses partisans se rassemblaient, je crois que ce sont simplement les monophysites en général, qui fréquentaient leur nouvelle église de l'Angélion ou Évangélion. [Les Angélites sont le parti de Damien d'Alexandrie, opposés aux Cononites, aux Niobites et à Pierre Callinique d'Antioche. Dans leur théorie, aucune des trois personnes divines n'est Dieu par lui-même, mais seulement à cause de leur participation en le *κοινὸς θεός*, ce qui fait quatre divinités. C'est bien une secte spéciale ; mais il est exact qu'ils tiraient leur nom de l'Angélion, devenu leur temple à la fin du vi^e siècle. Voir Assemani, *Bibl. Or.*, II, Diss. de monoph., § IV ; J. Hergenröther, *Handb. der K. G.* (4^e éd., par J. P. Kirsch, 1902), I, p. 621. — A. F.]

1. Jean de Nikiou (p. 450) écrit que sous Théodose I^{er}, le patriarche Théophile convertit le Sérapéum en une église qu'on appela du nom d'Honorius, fils de l'empereur. Cette église s'appelait aussi Saints-Côme-et-Damien, et était située en face de Saint-Pierre. Il est cependant difficile d'admettre que le témoignage si précis de Sévère soit erroné ; peut-être les monophysites construisirent-ils, pour leur usage particulier, une seconde église sous le même vocable. Le *Synaxaire éthiopien* (P. O., I, p. [170]

L'inauguration de ces nouveaux sanctuaires, malgré les précautions prises, ne pouvait demeurer secrète. Le bruit en arriva jusqu'à Constantinople. Théodose, l'ex-patriarche, apprit la misère de son ancien peuple : et, dit l'évêque d'Achmouneïn, il pleura amèrement, « car il connaissait le peuple d'Alexandrie comme vaniteux et avide d'honneurs, et craignait qu'il ne s'écartât de la vraie foi, pour s'attirer les faveurs du *basileus* » ¹. Mais quel remède pouvait y apporter l'exilé ? Il se contenta de prier Dieu pour eux, en des termes que l'*Histoire des Patriarches* n'hésite pas à nous transmettre : « O mon Seigneur Jésus, le Messie, vous avez racheté ce peuple de votre noble sang, et vous avez pris soin de lui ! Ne retirez pas votre main d'au-dessus d'eux, mais que votre volonté soit faite ! » Il envoya aussi aux Alexandrins une épître pastorale, où il leur recommandait de persévérer dans leur croyance, et de ne pas obéir à l'usurpateur ². Tout ceci n'était que vaines protestations ; plus efficace fut la réponse de l'empereur, quand il apprit la bravade des Alexandrins : il fit rouvrir les églises, mais les donna aux Chalcédo-niens ³. La situation des partis se trouvait ainsi renversée du tout au tout : les catholiques célébraient leurs offices dans tous les vieux sanctuaires de la cité, ceux qui renfermaient les reliques célèbres, et en particulier, celles de saint Marc l'Évangéliste. Les monophysites, dans leurs deux chapelles récentes, étaient réduits à se cacher comme une secte obscure et inavouée.

Toutes les formes de la persécution s'acharnèrent à la fois sur les Égyptiens. Jusque là, par suite de la tolérance accordée aux « Sévériens », on leur avait épargné les lois sur les hérétiques. Ils y furent soumis désormais ; à partir de l'an 541, les nouvelles de Justinien les confondent avec les autres sectes sur la liste des hérétiques. Et les mesures d'exception se multiplient : interdiction d'exercer aucune fonction publique ⁴, de construire des églises,

688) présente une version différente, d'où il semblerait résulter que les églises où se réfugièrent les Coptes n'étaient pas nouvelles : mais le renseignement est de peu de valeur, car le texte ajoute qu'il fallait pour cela sortir de la ville, ce qui est certainement faux.

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [203] 467.

2. *Synax. éth.*, P. O., I, p. [171] 689 ; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 214.

3. Le *Synaxaire éthiopien* (P. O., I, p. [170] 688) fournit une variante absurde, d'après laquelle les églises auraient été rendues aux monophysites.

4. Nov. 109, 1 (an 541).

ces « repaires de leur impiété » ¹ ; les pères peuvent déshériter leurs enfants hérétiques ², les femmes se voient refuser les privilèges dotaux ³. A ces ordres de l'empereur, le patriarche ajoutait son zèle personnel ; armé de ces pouvoirs discrétionnaires, et violent de tempérament comme il l'était, on peut se figurer ce que dut devenir l'Égypte entre ses mains, pendant les deux années qu'il conserva la faveur de l'empereur. Ce dut être une série d'inquisitions, de tournées dans les campagnes pour récolter des adhésions au concile de Chalcédoine, de supplices infligés aux récalcitrants. Les Jacobites prétendent qu'il alla jusqu'à jeter les non-conformistes « dans les bains, pour les chauffer », ce qui ne s'était pas vu même du temps des païens ⁴. La conduite du patriarche melkite Cyrus sous Héraclius, sur laquelle nous avons quelques détails ⁵, peut nous éclairer sur celle de Paul un siècle avant lui. L'époque était au prosélytisme barbare : vers le même temps, des bûchers s'allumaient en Syrie pour la plus grande gloire du quatrième concile ⁶, et Jean de Tella, l'un des compagnons d'exil du grand Sévère, périssait martyr de sa foi, condamné par Ephrem, patriarche catholique d'Antioche ⁷.

Les résultats, d'ailleurs, s'annonçaient magnifiques. Justinien, après avoir si longtemps prêché dans le désert, pouvait s'applaudir d'avoir changé de politique, et substitué la violence à la persuasion. Toute la ville, dit Libératus ⁸, était reconquise à l'orthodoxie (nous venons de voir comment). Même victoire dans les monastères ; si l'affirmation est exacte, il faut en conclure que l'archevêque avait envoyé des émissaires dans les provinces, ce qui n'a rien d'in vraisemblable. Les apôtres s'étaient montrés dignes de leur chef ; j'ai dit quelle influence capitale exerçaient les moines sur la population campagnarde. La tactique était habile : convertir les couvents, c'était convertir le pays. En deux ans, Paul avait fait du chemin.

Il alla trop loin, et c'est ce qui le perdit. Théodora, reléguée

1. Nov. 131 ; 132 (an 541).

2. Nov. 115.

3. Nov. 109.

4. Mich. Syr., II, 207.

5. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [227-228] 491-492.

6. Jean d'Éphèse, *Comment.*, 104 ; 105 ; 112.

7. *Ibid.*, ch. XXIV (pp. 111-112).

8. Liber., *Brev.*, p. 1045.

au second plan depuis la disgrâce de son protégé Théodose, voyait avec peine les progrès rapides de l'orthodoxie ¹. Elle restait toujours puissante, et une ennemie de cette force était un grave danger pour le Tabennésiotte. Dans le pays même, il était haï pour sa dureté, et on épiait ses démarches. Il voulut user du pouvoir que lui avait attribué Justinien, de faire et de défaire les fonctionnaires civils, selon qu'ils lui sembleraient zélés ou trop tièdes. Le duc d'Égypte, Élie, était à n'en pas douter un Copte de naissance ² : il connaissait en effet la langue égyptienne et s'en servait, nous allons le voir, pour sa correspondance secrète. A ce titre, il était, sinon monophysite avéré, au moins protecteur de l'hérésie. C'était bien la complication qu'avait prévue Justinien : situation presque inextricable. Pour « byzantiniser » l'Égypte, il aurait fallu lui retirer ses prêtres, ses moines, sa noblesse locale, ses fonctionnaires, noyer le pays sous une invasion d'étrangers, et finalement supprimer les habitants parce qu'alors ils se seraient révoltés. Paul s'attaqua imprudemment au duc Élie, et voulut le destituer ³.

Un autre indigène, un diacre nommé Psoïs ⁴, économiste de l'Église d'Alexandrie, eut connaissance de ce dessein ; c'était un sévérien actif, et un ami du duc. Il lui écrivit en copte, par précaution, des lettres l'avertissant du danger ; apparemment, Élie ne résidait pas alors dans la capitale, car le diacre chargeait de ces missives des courriers à pied qu'on appelait, paraît-il, *σώμαρχοι*, et dont on vantait la diligence ⁵. Un de ces billets fut

1. Procope, *Anecd.*, ch. XXVII : Arsène, dit-il, (nous parlerons plus loin de ce personnage), avait accompagné Paul à Alexandrie pour l'aider dans sa mission : *par là il offensa Théodora*, qui travaillait au rebours de l'empereur.

2. Le titre de « magister militum » que lui donne Libératus est évidemment l'équivalent de « duc d'Égypte ». Les deux fonctions de duc et d'augustal ne furent réunies qu'en 539. Réfuter Cantarelli. [Luigi Cantarelli, *La serie dei prefetti di Egitto*, dans les *Memorie d. R. Accad. dei Lincei* (Classe di scienze mor., stor. e filolog., Serie V, vol. XIV, fasc. VII A, pp. 391-392) prétend que les titres de duc d'Égypte et d'augustal étaient unis plus tôt. — A. F.]

3. Voir les deux récits parallèles de Procope (*Anecd.*, ch. XXVII) et de Libératus (*Brev.*, p. 1045).

4. *Ψοῖς*, dans Procope ; Psoïus dans Libératus (*Brev.*) D'après Michel le Syrien (II, p. 207), ce Psoïs (dont il ne donne pas le nom) était l'archidiacre de l'église d'Alexandrie.

5. Ce mot de *σώμαρχοι*, que les Égyptiens auraient donné à ces courriers, se retrouve peut-être avec cette acception dans les *Pap. Oxyrh.*, I, n° 154 (recto).

intercepté. Le patriarche, sentant l'hostilité sourde du milieu qui l'entourait (*timens quod de Proterio contigerat*), craignit une trahison : il fit arrêter Psoïs sous prétexte que ses comptes n'étaient pas en règle, et le remit entre les mains de Rhodon, préfet augustal.

C'est ici que l'affaire s'obscurcit. L'archevêque avait dans son entourage un certain Arsène, que Libératus présente simplement comme un noble citoyen d'Alexandrie. Mais nous savons par Procope qu'il était Samaritain¹, qu'il avait été, par faveur impériale, revêtu à Constantinople de la dignité sénatoriale, et récemment disgrâcié. Il cherchait une occasion de rentrer en faveur, et il accompagna Paul à Alexandrie, pour l'aider dans sa tâche apostolique. Le vent soufflait alors du côté du catholicisme : Arsène fut catholique zélé, et accompagna le pontife avec l'intention avouée de collaborer à l'œuvre de conversion de l'Égypte. Quoi qu'il en soit de l'origine louche du personnage, ce n'est pas lui qui trahit Paul, puisque la haine de Théodora l'engloba dans la condamnation de ce dernier.

Pourquoi vint-il trouver Rhodon, et pourquoi lui conseilla-t-il de se défaire du diacre Psoïs, son prisonnier ? C'est ce que nous ne pouvons démêler. Libératus pense (sans l'affirmer) que cette démarche eut lieu à l'insu du patriarche et qu'Arsène avait été corrompu à prix d'argent : mais corrompu par qui ? Procope ne doute pas un instant que Paul n'ait été l'instigateur du crime : mais l'auteur de l'*Histoire secrète* n'a jamais été embarrassé pour recueillir une calomnie. Il est très possible que l'archevêque, brutal et cruel comme on nous le dépeint, ait donné l'ordre de massacrer Psoïs ; il est tout aussi admissible qu'on ait dépassé ses intentions, ou même supposé cet ordre afin de le perdre. En tout cas, l'augustal obéit au commandement, authentique ou fictif : une nuit, en secret, le diacre subit la torture dans sa geôle et expira².

1. Les Samaritains s'établirent nombreux en Égypte. C'était leur habitude de se prétendre chrétiens : Justinien, à cet égard, en favorisa plusieurs. A la fin du ^{vi}e siècle, ils formaient à Alexandrie une secte importante, qui eut un prophète, Dosithée, et contre laquelle écrivit saint Euloge (Photius, *Biblioth.*, P. G., CIII, 1084 D).

2. Une autre version veut qu'il ait été étouffé dans un bain (Mich. Syr., II, p. 207).

Les parents de Psoïs, ses fils ¹ (il était marié), eurent connaissance de son sort. La famille indignée en appela à l'empereur, et lui dévoilèrent la tragédie qui venait de s'accomplir à Alexandrie. Le scandale, en temps ordinaire, eût été limité : les provinces en voyaient bien d'autres. Jadis, un autre évêque d'Alexandrie, lui aussi, un instant, protégé par la cour, Dioscore I^{er}, n'avait-il pas commis en toute sécurité bien d'autres méfaits, dont les victimes n'obtinrent jamais justice ². Ce Psoïs, après tout, n'était qu'un inconnu, hérétique et d'obscur origine. Paul le Tabennésiotte, qui savait user à propos des trésors de l'Église ³, aurait pu facilement échapper à l'orage, si un véritable complot n'avait été organisé contre lui. La vindicative Théodora avait sans doute tout dirigé ⁴ : l'occasion était trop belle de déshonorer le patriarche melkite. Cette affaire, que la politique impériale avait tout intérêt à étouffer, devint l'objet d'un procès retentissant.

Rhodon fut destitué ; et le patrice Libérius, ancien sénateur romain réfugié à Byzance, qui devint plus tard le conquérant d'une partie de l'Espagne, fut nommé à sa place préfet augustal. Rhodon, interrogé, déclara avoir agi sur l'ordre du patriarche : l'empereur lui avait ordonné de se conformer aux prescriptions de celui-ci. Paul niait naturellement, proclamait qu'il avait tout ignoré. Nous ne savons quel fut le résultat de l'enquête, ni même si on découvrit la vérité. Procope affirme que l'archevêque fut convaincu d'homicide ; il en fut du moins fortement soupçonné. Au reste, tous les acteurs du drame furent également frappés, innocents ou coupables : Arsène, poursuivi par la haine de la *basilissa*, fut, sur son injonction, mis en croix par Libérius. Rhodon fut conduit à Constantinople, où il eut la tête tranchée. Paul, abandonné par Justinien, fut exilé à Gaza en Palestine, et disgracié (début de 539).

Peu de temps après, sur l'ordre du prince, un concile ⁵ se ras-

1. Michel le Syrien parle d'un seul fils, emprisonné, qui s'échappa et vint à Constantinople voir Théodora.

2. Mansi, VI, 1013.

3. Voir plus bas sa tentative de restauration, p. 155, 182.

4. Procope dit en propres termes que Justinien fut excité à sévir par Théodora (*Anecd.*, XXVII, 13-16 ; éd. Haury, III [I], p. 168). C'est aussi ce qu'on peut conclure des paroles de Michel le Syrien rapportées plus haut.

5. L'expression est employée par Victor Tonnensis, cos. Basile : « Palæstino concilio deponitur » (P. L., LXVIII, 956 C).

sembla dans cette petite ville de Gaza, aux portes de l'Égypte. Pélage, l'apocrisiaire du Saint-Siège, celui-là même qui avait présidé à l'intronisation de Paul, procéda à sa déposition. Il vint de Constantinople en traversant toute l'Asie. Il s'adjoignit en route Ephrem, patriarche d'Antioche, Pierre, patriarche de Jérusalem, et Hypatios d'Éphèse ¹. Cette assemblée, seul concile régulier qui ait eu à statuer sur le sort d'un pape alexandrin durant le vi^e siècle, ôta à Paul le pallium ², insigne de son autorité, et le déposa (milieu de 539?). Le pontife déchu vécut encore longtemps dans son exil, oublié de tous, gardant jusqu'à la fin l'espérance d'une restauration qu'il faillit obtenir.

Il laissait après lui, dans les deux camps, une réputation détestable. L'*Histoire des Patriarches*, sans doute pour faire mieux ressortir le châtement du pécheur, écrit qu'il « mourut d'une mort misérable » après un court pontificat ³. Jean de Nikiou prétend qu'on le surprit dans un bain « commettant avec un diacre le crime infâme de sodomie ». Mais c'est là une accusation courante contre les patriarches melkites : Protérius en fut également atteint ⁴. Les indifférents comme Procope l'inculpent d'assassinat, l'orthodoxe Libératus l'en défend mal ⁵. Enfin, deux écrivains catholiques, Victor Tonnensis et Théophane, rapportent sur sa chute un fait tellement étrange, qu'on se demande à quelle source ils l'ont bien pu puiser ⁶. Il aurait célébré, dans la ville d'Alexandrie, l'une des grandes fêtes de l'Église monophysite, l'anniversaire de la mort de Dioscore I^{er}, suivant l'un, de la mort de Sévère, suivant l'autre. En d'autres termes, le patriarche melkite, le persécuteur acharné des Sévériens, envoyé par le prince pour extirper l'hérésie, aurait donné, dans une cérémonie publique, un témoignage éclatant de son adhésion à l'hérésie. Je n'ai pas

1. Liber., *Brev.*, p. 1045 ; Zach., *Hist. eccl.*, X, 4.

2. [Lire : l'omophorion. Les évêques orientaux ne portaient pas de pallium à cette époque. Mais c'est à peu près la même chose. — A. F.]

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [205] 469.

4. Mich. Syr., II, p. 78. Les mots « dans un bain » et « avec un diacre », qui se lisent dans Jean de Nikiou donnent à supposer qu'il y a là une allusion, mal comprise par le traducteur arabe, au supplice du diacre Psoïs, étouffé dans un bain, d'après Michel le Syrien (II, p. 207).

5. Un seul chroniqueur, le melkite Euty chius, entreprend de le réhabiliter : d'après lui, Paul aurait été un martyr, assassiné après deux ans par les monophysites.

6. Vict. Ton. (P. L., LXVIII, 956 C). — Théophane, *Chronogr.*, an 6033.

besoin d'insister sur la complète invraisemblance d'une pareille assertion. Elle a pu être inventée par un catholique trop zélé, qui n'aura pas voulu qu'un personnage aussi universellement décrié fût compté dans la série des évêques orthodoxes. Il est cependant impossible de la rejeter à priori, et sans en rien retenir, parmi les fables.

Victor était contemporain des derniers événements qu'il raconte ; s'étant attiré la colère de Justinien pour avoir défendu les Trois Chapitres, il fut exilé précisément en Égypte, où il resta neuf ans, de 555 à 563 ou 564¹. Il a eu le loisir et l'occasion de recueillir sur l'histoire du pays des renseignements récents et exacts. Il est vrai qu'il semble en avoir peu profité, si l'on s'en réfère aux dates singulièrement erronées qu'il assigne aux pontificats de Théodose et de ce même Paul le Tabennésiot². Théophane, lui, étant très postérieur, est plus suspect. Il est certain cependant qu'il n'a pas puisé son renseignement dans la chronique de l'évêque africain : l'ouvrage était peu connu sans doute à Constantinople, et d'ailleurs la variante qu'il donne (commémoration de Sévère et non de Dioscore) prouve qu'il a suivi une autre tradition. Victor n'était donc pas le seul à avoir signalé cet acte étrange du patriarche d'Alexandrie, qui aurait excité la colère de l'empereur et aurait eu pour résultat son exil et sa déposition. Gutschmid³ fait observer avec raison que la divergence même qui se montre entre les deux récits est plutôt une garantie d'authenticité : car l'Église copte célèbre le même jour la fête de Dioscore et celle de Sévère⁴. Peut-être, en conséquence, faut-il admettre que cette extraordinaire narration renferme quelque chose de vrai : mais la part de vérité est bien difficile à distinguer. Paul,

1. Vict. Ton., an 15 p. c. Basile ; an 38 de Justinien (P. L., LXVIII, 960).

2. Par exemple, Théodose et Gaïanus auraient été élus en 540 : cette même année (540) le pape Agapet serait venu à Constantinople et aurait déposé Anthime ! En 541, les deux rivaux sont expulsés, et Paul intronisé à leur place. La même année toujours, il aurait été déposé. Victor, après avoir placé cinq ans trop tard le début de Théodose, rattrape sur la durée de ces deux pontificats une partie des années qu'il a perdues.

3. *Verzeichniss*, p. 468.

4. [Gutschmid renvoie à Renaudot (*Hist. Patr. Alex.*, p. 129), mais ce dernier a peut-être commis une confusion, car le Sévère commémoré au 7 tout est, en réalité, Sévérien, évêque de Gabala : cf. *Ménologes coptes-arabes*, éd. F. Nau (P. O., X, p. [23] 187) ; *Calendrier d'Abou'l-Barakat* (P. O., X, p. [9] 253) ; *Synaxaire* (P. O., I, p. [26-32] 240-246). — G. W.].

il faut s'en souvenir, avait été élevé dans la secte monophysite, sa conversion paraît n'avoir été qu'un calcul d'ambitieux. Quand il se vit perdu, haï par les fonctionnaires qui complotaient pour sa chute, essaya-t-il, comme remède suprême, de se concilier l'affection des Coptes par quelques prévenances qu'on aura exagérées? Je croirais plutôt que nous sommes là, comme ailleurs, en présence d'une calomnie ¹. Les adversaires du pontife ont pu exploiter cette circonstance favorable, qu'il n'avait pas toujours été catholique, et l'accuser auprès de l'empereur de continuer des accointances avec ses anciens coreligionnaires; ainsi, en 518, quand on voulut perdre Sévère d'Antioche, on l'accusa de paganisme parce qu'il n'avait reçu le baptême que très tardivement ². Il serait téméraire de se prononcer dans un sens ou dans l'autre; il ressort en effet, de toute l'histoire du procès et de la condamnation de Paul, qu'innocent ou coupable, il fut victime d'une conspiration où entrèrent de hauts personnages de l'empire, lesquels, par la suite, s'efforcèrent d'obscurcir l'affaire, et y réussirent.

Si les monophysites avaient espéré par là rendre la paix à l'Église d'Égypte, ils furent bientôt détrompés. Le crédit de Pélage ne fut pas ébranlé par l'indignité de son protégé. Le concile de Gaza, réuni pour déposer Paul le Tabennésiot, ne se sépara qu'après avoir donné le pallium à un autre catholique, aussi fervent et de moins fraîche date que celui-ci, un certain Zoïle dont l'origine est ignorée. Celui-ci était un moine de Palestine ³, que Pélage avait rencontré au cours de son voyage. Zoïle était tout le contraire de son prédécesseur : médiocre, effacé, peu intelligent sans doute, il est qualifié de « simplicissimus sacerdos » par le pape Vigile, sans qu'on puisse savoir si le mot est bienveillant ou ironique ⁴. On ne nous a rien transmis sur sa per-

1. Cf. l'accusation analogue portée par les monophysites contre Macédonius II de Constantinople, qui aurait célébré la mémoire de Nestorius. Mich. Syr., II, p. 163.

2. *Vie de Sévère* (P. O., II, 44).

3. Zach., *Hist. eccl.*, X, 1; Mich. Syr., II, p. 206; Jean de Nikiou, p. 516, où le mot *Aksnya* (en arabe أقسنی) est peut-être une déformation de فلسطين, Palestine. Les écrivains catholiques ne donnent pas sa nationalité. [Zoïle d'Alexandrie, 539-551, selon l'auteur (voir p. 153). — A. F.]

4. Vig. Pap. Epist. (olim XV) *Encycl.* (P. L., t. LXIX, col. 62): «...ut vestra iniquitas non solum in removendo simplicissimo sacerdote, sed etiam in recipiendo patefieret perversore».

sonne, pas même une calomnie. Nous savons seulement, par les circonstances de son avènement et de sa chute, qu'il était fidèlement attaché à la religion orthodoxe. Il fit si peu parler de lui que certains chroniqueurs oublient de mentionner son pontificat, qui pourtant dura dix ans ¹ : Sévère ne cite pas même son nom dans l'*Histoire des Patriarches* ² ; la *Chronique Orientale* observe le même silence ; Théophane aussi ; les autres ne rappellent son existence que pour nous apprendre comment il tomba.

Le seul renseignement que nous possédions sur la manière dont il se comporta dans son diocèse, c'est le passage de Zacharie le Rhéteur, où il est question de l'installation du nouveau venu à Alexandrie. On établit « comme chiliarque, préposé aux Romains de l'endroit, Akak(ios), beau-fils de... »³. Les « Romains de l'endroit », ce sont évidemment les soldats de la garnison. Le passage est curieux à plus d'un titre ⁴ ; en outre, il nous révèle qu'au point de vue de la tranquillité, la situation de Zoïle ne fut pas meilleure que celle de son prédécesseur. C'est toujours le soldat qui est le principal missionnaire des patriarches.

L'attitude de champion de l'Eglise romaine, prise par Justilien depuis quelques années, était entretenue par le diacre Pélage. On poursuivait maintenant les moindres soupçons d'hérésie. On alla trop loin dans cette voie. Quelques moines de Palestine ayant professé des erreurs qui rappelaient celles d'Origène, l'empereur, appelé à être juge et flatté de ce rôle, écrivit contre les Origénistes un traité dont nous avons des fragments ⁵. Puis on fit comparaître devant un synode la mémoire de cet hérésiarque mort depuis des siècles, et que nulle autorité ecclésiastique n'avait jamais expressément condamné : il le fut ⁶. Peu

1. [Dix ans ? Sept ans d'après « tous les écrivains », comme dit l'auteur, p. 154, 162. A. F.]

2. Mais il en fait mention dans la *Réfutation d'Eutychius* (P. O., III, p. [77] 197).

3. Zach., *Hist. eccl.*, X, 1 (éd. Ahrens, p. 239).

4. D'après ce titre modeste de χιλίαρχος, je crois reconnaître dans Acace un de ces « tribuns d'Alexandrie » dont j'indiquais ailleurs (*Organis. milit.*, pp. 88-99) l'existence probable. Par là encore me paraît confirmée une hypothèse que j'ai suggérée dans le même ouvrage (114-121), relativement à la faible importance numérique de la garnison d'Alexandrie.

5. [P. G., LXXXVI (I), col. 945-994.]

6. Janvier 543 [c'est la σύνοδος ἐνδημοῦσα de cette année. Cf. Mansi, IX,

après, Pélage, rappelé à Rome, quittait le Palais. Justinien, toujours possédé de sa passion pour les discussions, avait besoin d'avoir près de lui un conseiller, une sorte de ministre des cultes qui donnât un but à son désir d'activité. Il trouva sous sa main un moine cappadocien nommé Théodore Askidas, exarque de la « nouvelle laure » fondée jadis par saint Sabas en Palestine ; ce personnage, monophysite déguisé, était venu à Constantinople quelque temps auparavant, pour défendre auprès de Justinien la cause des moines origénistes de Palestine. Il plut à l'empereur, qui le fit d'abord archevêque de Césarée en Cappadoce, puis, après le départ de Pélage, lui laissa prendre sur son esprit une influence de plus en plus grande.

Or les circonstances avaient bien changé, depuis le moment où l'empereur, renonçant à la tolérance, avait repris avec une nouvelle violence la politique orthodoxe de Justin. L'Afrique était conquise et ne pouvait plus échapper ; l'Italie ne l'était qu'à moitié, mais Justinien avait déjà cessé de s'intéresser à ces guerres lointaines. Il commençait à oublier son grand rêve politique, la restauration de l'Empire Romain. Il n'avait donc plus les mêmes raisons pour ménager les populations catholiques de l'Occident. De nouveau il en revient à son projet si cher, à regret abandonné : convertir l'Orient par transaction. Le goût de trancher du théologien est le seul qu'il conserva toujours. Théodore de Césarée, secrètement monophysite ¹, entretenait ces dispositions ; il avait d'ailleurs à se venger de Pélage, qui avait fait condamner Origène malgré lui. La partie était belle à présent qu'il était seul à la cour. Il persuada à l'empereur que rien ne serait plus facile que de regagner les Sévériens à l'orthodoxie : ce qui les choquait le plus dans le concile de Chalcedoine, c'était d'y voir approuvés les écrits de Théodoret, de Théodore de Mopsueste, et la lettre d'Ibas, nestoriens notoires ². Retoucher légèrement le concile, condamner ces « trois chapitres », il n'en fallait

534-538 ; Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, II (2), pp. 1187-1196. On pronça quinze anathèmes contre Origène. — A. F.]

1. [Θεόδωρος Ἀσκιδᾶς, évêque de Césarée en Cappadoce. Son hérésie secrète est attestée par Vigile, *Fragment. damnat. Theodori* (P. L., LXIX, 59-62) ; Liber., *Brev.*, ch. XXIV (P. L., LXVIII, 1049 A) ; Facundus Herm., *Pro defens. trium cap.*, II, I (P. L., LXVII, 657-558), et *Ep. fidei cath.* (*ib.*, 869 A). — A. F.]

2. Sur cette question, voir plus haut, p. 16, 20.

pas plus pour pacifier l'Eglise. Le *basileus* se laissa persuader ; il crut encore une fois à la possibilité de discuter avec les monophysites. Zénon avait échoué avec l'Hénotique, Héraclius publiera vainement l'Éthèse dans des circonstances analogues. Justinien ne fut pas plus heureux. Il publia un édit contre les Trois Chapitres ¹, édit qui eut pour résultat de le rendre suspect à tout le monde catholique, sans lui gagner la confiance d'un seul monophysite.

Zoile d'Alexandrie avait reçu, sans doute en 543, un premier édit contre Origène, avec ordre d'y souscrire : ce qu'il fit sans protester ². Peu après, l'impérial pasteur lui envoyait un second édit, sorti cette fois de l'officine de Théodore Askidas : il s'agissait maintenant d'anathématiser les Trois Chapitres. La chose était plus grave : attenter au concile de Chalcédoine, il y avait de quoi faire hésiter un pontife qui n'avait reçu le pallium que pour le défendre, et qui tombait au rang d'usurpateur vulgaire d'un siège appartenant à l'exilé Théodose, s'il manquait à sa mission. Il donna cependant son approbation, comme Ménas de Constantinople, comme Ephrem d'Antioche. Il déclara plus tard avoir eu la main forcée ³ ; il est juste de l'en croire, puisqu'au moment où il se rétracta de la sorte, il y avait encore danger à le faire. D'ailleurs, les principales signatures recueillies par l'empereur pour son édit, le furent par la force ⁴.

Cependant le scandale était immense dans toutes les provinces catholiques de l'empire ; l'Afrique et l'Italie refusèrent nettement leur adhésion. Le pape Vigile reçut de Justinien l'ordre de se rendre à Constantinople, pour donner à l'affaire une solution définitive. On eut un instant l'espoir que le pape, présent à Byzance, reconquerrait sur l'empereur la même influence qu'Agapet ; Zoile, croyant la persécution terminée, envoya des

1. [La date de ce premier édit est douteuse. Hefele se décide pour 543-545, probablement 544 (Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, III(I), p. 15). Le texte en est perdu, mais des fragments se trouvent dans Facundus Herm., *Pro defens. trium cap.*, II, cap. 2, 3 ; IV cap. 4 (cités par Hefele, *l. c.* p. 16). — A. F.]

2. Liber., *Brev.*, ch. XXIII (P. L., LXVIII, 1046 C.) ; Facundus Herm., *Pro. def. trium cap.*, IV, ch. 4 (P. L., LXVII, 626 A-B).

3. *Ib.*, 626 A.

4. Ephrem d'Antioche se rendit sous la menace d'être expulsé : *Ib.* 626 B.

légats au-devant du Pape : ils le trouvèrent en Sicile, vers le milieu de 546, fort peu pressé de continuer son voyage, et lui déclarèrent au nom de leur maître que l'adhésion de Zoïle à l'édit impérial n'avait été obtenue que par la violence, et qu'au fond du cœur il l'abominait. Le patriarche d'Alexandrie s'était trop pressé de se rétracter. Il était, somme toute, dans la même situation qu'autrefois Théodose : isolé dans un pays hostile et exaspéré par la persécution, il ne se soutenait que par l'appui des soldats impériaux. Justinien n'avait qu'un geste à faire pour le précipiter de son siège épiscopal : il le fit. Nous n'avons aucun récit concernant la fin de Zoïle ; de vagues indices nous permettent du moins de nous la figurer. Nous savons ¹ qu'il fut déposé en 551, en raison de sa conduite dans cette même affaire des Trois Chapitres. D'autre part, tous les écrivains sont d'accord pour reconnaître à son pontificat une durée de sept ans². Comme il fut nommé en 539, c'est donc en 546 qu'il serait tombé, date qui est très satisfaisante. La démarche du prélat auprès du pape Vigile aurait excité la colère de l'empereur, qui lui retira sa protection. Pourquoi, en effet, Justinien aurait-il attendu jusqu'en 551 pour sévir ? Cependant, cette date de 551, pour la déposition et le remplacement de Zoïle, est sûre. Ici, les annalistes orientaux nous donnent heureusement l'explication de cette énigme. D'après une tradition qui doit être d'origine égyptienne, puisqu'elle est mentionnée par deux Coptes ennemis l'un de l'autre, le melkite Eutychius³ et le monophysite Sévère, évêque d'Achmouneïn⁴, Zoïle, en butte à la haine séditeuse des indigènes, et craignant sans doute le sort de Protérius, s'enfuit d'Alexandrie et se réfugia à Constantinople. Dans cet exil, ajoute Eutychius, s'écoulèrent les *cinq* dernières années de son pontificat. On voit que ces données s'accordent entièrement avec la chronologie que j'ai adoptée :

539 : avènement de Zoïle. Il reste sept ans sur le siège d'Alexandrie. Donc :

546 : fuite de Zoïle. Il passe cinq années en exil. Donc :

1. Cf. plus bas, p. 156

2. Théophane, *Chronogr.*, P. G., CV, III, 488 B, 500 A ; Nicéphore de Constantinople, n. μβ' (éd. C. de Boor, p. 129).

3. Eutychius (P. G., CXI, 1069 B).

4. *Refut. Eutychii*, P. O., III, p. [77] 197.

551 : déposition de Zoïle, résultat qui est confirmé par des documents certains ¹.

En outre, nous trouvons dans Procope le récit d'une curieuse intrigue qui se rattache indirectement à l'histoire de Zoïle ². L'ex-patriarche Paul, le Tabennésiotte, ne se résignait pas à sa déchéance. Il vint un jour à Byzance plaider sa cause devant l'empereur, affirmant l'injustice de sa condamnation. A cet argument, il en joignait un autre plus décisif. Il était riche, et il osa offrir 700 livres d'or au souverain, pour prix de son rétablissement : Justinien, toujours besogneux, accepta et promit tout ce qu'on voulait. Paul se croyait déjà maître de la situation, quand l'arrivée du pape à Constantinople détruisit la combinaison. Vigile maintint énergiquement la décision prise par Pélage en 539, et le *basileus* n'insista pas.

L'entrée du pape à Byzance eut lieu le 25 janvier 547 ³. C'est donc vers la fin de 546 que Paul entama cette louche négociation. Une fois de plus nous sommes amenés à conclure que Zoïle avait dû s'enfuir d'Alexandrie dans la seconde moitié de cette année de 546, et que par suite on considérait le siège comme à peu près vacant : on cherchait même un successeur au fugitif. Pourtant Zoïle portait toujours le titre de patriarche. Jean de Nikiou prétend bien qu'en quittant sa résidence, « il adressa une lettre à l'empereur Justinien, se démettant de sa dignité pontificale ⁴ ». Mais il est seul à le dire, et Procope affirme au contraire en toutes lettres, qu'au moment où Paul achetait ainsi sa restauration, la place était occupée par un autre ⁵. En somme, l'aventure de Théodose paraît s'être renouvelée exactement pour Zoïle. L'empereur, irrité de sa palinodie, dut le convoquer à sa cour, vers la fin de l'an 546. Résister, c'était tomber aux mains des Jacobites ; le pontife dut obéir. Quand Justinien l'eut ainsi acculé à la ruine, il entreprit de le convertir, mais ce fut en vain. Le tumulte soulevé par la condamnation des Trois Chapitres avait fait réfléchir Zoïle : il comprit qu'il avait assez tergiversé

1. Voir, à la fin de l'ouvrage, l'appendice I.

2. Procope, *Anecd.*, p. 169-170.

3. Malalas, *Chron.*, XVIII (P. G., XCVII, 700) [“au mois de février, Indict. X”].

4. Jean de Nikiou, p. 516.

5. Procop., *Anecd.*, XXVII, 22 (éd. Haury, p. 169).

et maintint sa rétractation ¹. Le siège de saint Marc, malgré son abaissement, restait toujours le second de la chrétienté : aussi la défection de son titulaire inquiétait-elle Théodore Askidas et l'empereur, qui lui firent de tentantes propositions, toujours comme à Théodose. Le *basileus* prit la peine de lui écrire ², de lui démontrer son erreur : peine perdue. Alors pour la quatrième fois, Justinien usa de ce droit que s'était arrogé le pouvoir temporel, de faire et de défaire, à son gré, les nominations patriarcales. Zoïle, destitué définitivement, dut céder la place à un plus souple personnage ³, Apollinaire, dont Askidas inscrivit le nom sur les diptyques sacrés (juillet 551) ⁴. La déposition commençait à être la fin ordinaire des papes d'Alexandrie, à quelque confession qu'ils appartenissent, catholiques, sévériens ou julianistes. Le Pape refusa d'abord de souscrire à cette violence : en juillet 551, dans sa sentence contre Théodore Askidas, il traite Apollinaire de *perversor* et d'*adulter*, terme ecclésiastique qui désigne l'usurpateur d'un siège dont le légitime propriétaire est encore vivant. Cela dura peu. Au mois de janvier 553, il reconnaissait déjà implicitement le pontificat d'Apollinaire, puisqu'il recevait de ses mains, et de celles de plusieurs autres évêques, la profession de foi du patriarche Eutychius de Constantinople ⁵. Vigile ne faisait pas grand cas de Zoïle, si l'on en juge par l'épithète équivoque qu'il accole à son nom ; et d'ailleurs il était déjà las de la résistance, et il allait céder complètement à l'empereur sur la question des Trois Chapitres. Il laissa sacrifier Zoïle, martyr d'opinions que lui-même avait naguère encore défendues presque au péril de sa vie.

Qu'était-ce que cet Apollinaire, entré d'une manière si brusque et si inopinée dans l'histoire de l'église alexandrine ? Mieux connu que son prédécesseur, il n'est cependant, comme la plupart des personnages de cette période, entrevu que dans une pénombre assez obscure. Ce qui est certain, et ce qu'il mani-

1. Vict. Ton., P. L., LXVIII, 959 A.

2. Lire dans P. G., LXXXVI (I), 1145-1149, un fragment d'une lettre de Justinien à Zoïle.

3. Vict. Ton., l. c., 959 A : « Apollinarius Zoïlo tria memorata Capitula damnare nolenti episcopus alexandrinæ ecclesiæ subrogatur » (p. cons. Basilii anno XI (551).

4. Vigile, *Fragment. damnat. Theodori* (P. L., LXIX, 62).

5. Mansi, IX, 63.

feſta dès le premier jour, c'eſt que le règne de la violence, de la « Terreur » catholique inaugurée par Paul en 537, allait continuer avec lui plus brillant que jamais. Il ſe montra, dans ſon adminiſtration, dur, autoritaire et terriblement cruel. L'auteur du *Pratum ſpirituale* nous vante ſes vertus privées : il l'appelle l'admirable, le ſaint Apollinaire, ce qui paraît un peu riſqué lorsqu'on connaît ſa vie. Il eſt poſſible qu'il ait eu, dans le cours ordinaire des choſes, cette affabilité de mœurs qu'on lui attribue : la conſcience religieuſe de l'époque eſt remplie d'exemples de cette contradiction entre la douceur du caractère et l'âpreté du fanatiſme. Quoi qu'il en ſoit, l'anecdote rapportée par Jean Moſkhos, gracieuſe et intéreſſante à un certain point de vue, vaut la peine d'être rapportée ¹. Un jeune homme, fils d'un certain Macaire, iſſu d'une des plus nobles familles d'Alexandrie, avait perdu toute ſa fortune, qui était conſidérable, ſans qu'il y eût de ſa faute. Apollinaire en eut pitié, et, le voulant ſecourir ſans le froiſſer, eut recours à une ruse charitable. Il fit venir l'économe de l'Égliſe d'Alexandrie, et lui ordonna d'écrire « une obligation en bonne forme, par laquelle cette Égliſe avouerait une dette de 50 livres d'or envers le père de ce jeune homme, un nommé Macaire ». L'économe fit croire à l'intéreſſé qu'il avait retrouvé cette chartre en fouillant dans les archives de l'Égliſe, et le patriarche, pouſſant la délicateſſe juſqu'à en paraître mécontent, lui fit compter la ſomme dont l'autre avait grand beſoin. Évidemment, cette hitoriſſette d'édification ne convient guère au ſanglant Apollinaire dont nous allons expoſer les geſtes. Remarquons toutefois, avant de n'y voir qu'un roman, qu'elle fut écrite ſous le pontificat de ſaint Euloge, une quarantaine d'années ſeulement après la mort d'Apollinaire, et d'ailleurs le caractère de celui-ci ne ſe prêtait guère à la formation de pareilles légendes ſur ſon compte. Il devait exiſter encore, dans l'entourage de ſaint Euloge, de nombreux contemporains de l'ancien pontife, qui auraient pu détromper l'auteur ſi vraiment Apollinaire avait été en tout le monſtre que nous dépeignent les Coptes. Au reſte, le récit eſt ſurtout curieux par la preuve qu'il nous fournit de la prodigieuſe richeſſe de l'Égliſe alexandrine, ſi elle peut, ou eſt cenſée dans l'opinion publique pouvoir faire

1. *Prat. ſpir.*, ch. CXCH (P. G., LXXXVII (III), 3072-3076).

de pareilles aumônes ¹. Jean de Nikiou nous a transmis sur l'origine d'Apollinaire, deux récits contradictoires, comme cela lui arrive parfois ², et en outre d'une invraisemblance qui touche à l'absurdité. Au chapitre XCII, on lit ce renseignement surprenant : « Alors (après la *démission* de Zoïle), l'empereur choisit un lecteur du couvent de Salâmâ, d'Alexandrie, nommé Apollinaire, qui était un homme pieux et doux du parti des Théodosiens ». On ne connaît pas de monastère ainsi nommé à Alexandrie ; il est possible qu'il n'y en ait jamais eu, et que le nom soit entièrement déformé ³. Au reste, ce détail est de peu d'importance, car il n'y a pas, dans tout ce passage, un seul mot qui ne soit exactement le contraire de la vérité : Apollinaire n'était pas moine, comme nous le verrons par la suite ; s'il était *pieux et doux*, il faut alors que les écrivains coptes, coreligionnaires de Jean de Nikiou, se soient tous étrangement trompés sur son compte ; et quant à en faire un monophysite, un Théodosien, je renonce à découvrir par quelle suite de confusions et de quiproquos le texte actuel de la chronique en est arrivé là. La seconde version présentée par le même auteur au chapitre XCIV, quoiqu'également erronée, est moins fantaisiste : « Justinien adressa ensuite une lettre à Agathon, préfet d'Alexandrie, et ordonna qu'Apollinaire, *comes* ⁴ du couvent de Bântôn⁵, fût établi

1. Cinquante livres d'or font 3600 *nomismata*. C'est un poids d'or de 16.350 grammes, qui vaudrait aujourd'hui à peu près 50.000 francs (1914).

2. Par exemple, les deux épisodes racontant de manière différente la mort du patriarche Cyrus, sous Héraclius II [Jean de Nikiou, p. 578, 582. Je ne vois pas que ces deux récits se contredisent. — A. F.]

3. Il y avait, non pas à Alexandrie, mais à « neuf milles d'Alexandrie », un couvent appelé Salomé : c'est peut-être à ce dernier que pensait Jean de Nikiou quand il a écrit sa phrase (voir plus haut, p. 48), qui n'en serait d'ailleurs pas moins erronée. Voir *Prat. spirit.*, ch. 145 ; P. G., LXXXVII (III), 3008 C : εἰς τὸ κοινόβιον Σαλαμᾶ.

4. Je cite textuellement la traduction de Zotenberg. Mais le mot de *comes*, qui n'offre aucun sens, est une erreur. Le terme éthiopien permet de reconnaître l'arabe قهص *qoummous*, transcription [populaire] du grec ἡγούμενος « supérieur » d'un monastère. [La transcription savante est الايغومنس ou الايغومنس (P. O., V. p. [279] 25), et le vocable grec est parfois traduit par رئيس (*Synaxaire*, éd. du Caire, I, p. 334 ; P. O., XI, p. [730] 764).]

5. Bântôn, en arabe بانطون sans doute, est une erreur de copiste pour هناطون, *Enaton*, [ce qu'avait pressenti Amélineau (*Géographie*, p. 87)]. La preuve formelle nous en est fournie par le *Calendrier* d'Abou'l-Barakat

patriarche des Chalcédoniens dans Alexandrie et dans les autres villes d'Égypte ». Nous verrons tout à l'heure ce qu'il peut y avoir

(P. O., X, p. [20] 264), qui écrit « Longin, au couvent d'el-Zadjadj », là où un manuscrit (voir la note) porte : « Longin, higoumène d'el-Bantoun, البنتون ». Cette remarque, faite par M. Tisserant aux notes de son édition du *Calendrier*, prouve de manière certaine l'identité d'el-Bantoun et de "Ενατον. On sait, en effet, qu'el-Zadjadj (*Textes rel.* à Sévère, P. O., II, p. [315] 399; *Synaxaire*, éd. du Caire, I, p. 182, 212, 331; II, p. 261; P. O., III p. [274] 350, [342] 418; XI, p. [730] 764; trad. Wüstenfeld, I, p. 140; II p. 168, 275) est le nom arabe du monastère, appelé en grec "Ενατον, à cause de sa situation à neuf milles d'Alexandrie (Cf. G. ZOGA, *Catal. cod. copt.*, Rome, 1810, p. 337; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 532; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 229, n. 1). [Les auteurs arabes ont d'ailleurs connu cette identité, transcrivant le mot grec الهانطون (Maqrizi, *Khitat*, II, p. 509; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [549] 553; cf. *Rivista di Studi Orientali*, VIII, p. 173), هاناطون (P. O., I, p. [209] 473; V, p. [304] 47), هونانادون (EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, text. ar., p. 101; cf. BUTLER, *Arab Conquest*, p. 51, n. 2); et peut-être الانباطون (*Synaxaire*, P. O., XI, p. [595] 629)].

Jean d'Éphèse (*Comment.*, ch. LVI, p. 178) donne une nouvelle identification de l'Énaton, dit aussi « Couvent des Pères, τῶν πατέρων »,] ce qu'ont connu les auteurs chrétiens d'Orient (*Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 194; *Syn. éthiopien*, P. O., I, p. [414] 629). On ne s'en douterait guère à lire la traduction anglaise de l'*Histoire des Patriarches*, où ce nom se rencontre pourtant trois fois au moins. On lit en effet (P. O., I, p. [209] 473); قبل أن يحيى بهاناطون دير طور تابورأى دير الالباء; le monastère du « Mont Thabor » est inconnu en Égypte; la glose arabe (دير الالباء, couvent des Pères), la leçon طون تابارون donnée par cinq manuscrits sur six, devaient faciliter la correction طون باتارون, qu'il faut lire aussi deux pages plus haut (p. [207] 471). Dans un autre passage, M. Evetts a édité طوهانادون (P. O., V, p. [280] 26), alors que les manuscrits, sauf un, par leurs variantes طون باترون, nous conduisent encore à la lecture طون باترون. Ces lignes étaient imprimées lorsque nous nous sommes aperçus que M. Evetts avait effectué ses corrections (P. O., X, p. [662-663] 548-549). Remarquons toutefois que la leçon باترون qu'il adopte en définitive ne correspond guère à la graphie des manuscrits. — De son côté, Amélineau a rencontré deux fois le *Couvent des Pères* sans le reconnaître: c'est ainsi qu'il consacre une notice au *Deir Bânâroun*, دير بانارون (*Géographie*, p. 130) et à *Babaouin*, باباوين (*Ibid.*, p. 75). Enfin, il faut également corriger en *Bataroun* le *Babaroun*, بابارون du *Synaxaire* (P. O., XI, p. [763] 797).

Nous avons vu qu'un quartier d'Alexandrie s'appelait aussi Énaton (p. 48,

à retenir de ce second récit. Pour le moment, il importe d'observer que les deux sources dissemblables où a puisé Jean de Nikiou s'accordent à représenter le nouveau patriarche comme un moine égyptien. Qu'il ait été Égyptien, je n'y vois rien d'impossible : c'est même, en l'absence de données positives, l'hypothèse la plus plausible. Mais l'évêque de Nikiou est seul à en faire un religieux : et l'autorité de ces deux passages erronés, dont le premier au moins, originairement, ne s'appliquait peut-être pas à Apollinaire, est insuffisante pour qu'on l'oppose à celle de Sévère et d'Eutychius.

Justinien, dit Sévère d'Achmouneïn ¹, nomma alors (après la « fuite » de Zoïle) patriarche son *ami* Apollinaire, et lui donna une escorte armée ². Il fut convenu que le nouvel élu se présenterait comme un *patrice* chargé par le *basileus* du gouvernement de la ville. L'adversaire que combat Sévère, Eutychius, confirme cette narration, qui n'est pourtant pas à l'honneur du parti melkite, et se montre même encore plus net : l'empereur prit comme patriarche un *duc* de son entourage, et l'envoya « avec une nombreuse armée » ³ : tel était Apollinaire. On ne doit pas trop s'étonner de voir un laïque, un fonctionnaire impérial, revêtir du jour au lendemain le manteau pontifical : pareil fait s'était déjà vu, un peu plus de vingt ans auparavant. Ephrem, mort du temps que Zoïle occupait encore le siège d'Alexandrie, était comte d'Orient quand les Chalcédoniens d'Antioche en firent leur

n. 3; cf. Mich. Syr., II, p. 72, 381; QUATREMÈRE, *Hist. des sultans Mamlouks*, II, a, p. 235-236. — G. W.].

1. Cf. *Refut. Eutychii*, P. O., III, p. [83] 203.

2. Déjà Zoïle est arrivé sous l'escorte du *chiliarque* Acace (cf. plus haut p. 151.)

3. Eutychius (P. G., CXI, 1069 B) : « Quand cette nouvelle (la chute de Paul et Zoïle) parvint à Justinien, que les Jacobites faisaient rage à Alexandrie, et en Égypte, et tuaient tous les patriarches qu'on leur donnait, il se mit en colère, prit un *qaïd* de son armée et le fit patriarche d'Alexandrie ». De même el-Makin (Paris, ms. ar. 4524, f° 224) : « Du temps de cet empereur (ce qui est faux) mourut Apollinaire, le *qaïd* qui avait été fait patriarche d'Alexandrie ». De même dans Maqrizi (*Ges. d. Copten*, texte ar., p. 17 = *Khitat*, II, p. 490) : Justinien... envoya à Alexandrie un de ses *qaïds*, accompagné d'une forte troupe de soldats ». Plus loin, Maqrizi l'appelle aussi *qaïd* (p. 18). — [Il ne faut pas perdre de vue que, pour son *cnabpîr* sur les Patriarches d'Alexandrie, Maqrizi s'est manifestement inspiré d'el-Makin (Cf. Gutschmid, *Verzeichniss*, p. 406), voire même d'Eutychius. Ce dernier est, en tout cas, une des sources les plus importantes d'el-Makin. — G. W.]

archevêque : et l'Église catholique en fit en outre un saint ¹. Le conflit religieux prenait tournure de guerre civile ; Justinien, plus préoccupé de faire respecter ses édits théologiques que soucieux des canons ecclésiastiques, a bien pu chercher un homme énergique, et le prendre là où il le trouva. Je tiens ce témoignage pour plus digne de foi que ceux de Jean de Nikiou : et cela surtout, je le répète, parce que le catholique Eutychius et son détracteur ordinaire Sévère, sont pour une fois d'accord sur l'origine d'Apollinaire. Les Égyptiens, sans doute, avaient mis à profit les troubles causés par la querelle des Trois Chapitres, la déposition de Zoïle, pour s'efforcer de relever leur parti. L'empereur résolut de les écraser par un coup de force.

Le nouvel élu, en 551, se trouvait encore à Constantinople. Il y demeura quelques mois encore : il assistait, au mois de septembre 551, à la dédicace de Sainte-Irène, église nouvellement construite par Justinien dans le faubourg de Sykai ². Ensuite il fit voile pour Alexandrie, emmenant avec lui son frère, l'abbé Agathon ³, chargé par l'empereur d'une mission de confiance dans le diocèse d'Égypte. L'Église alexandrine était fort riche ; on ne sait à quel propos l'empereur s'aperçut soudain que les revenus en étaient mal administrés. Peut-être l'œuvre de conver-

1. De même, le successeur d'Apollinaire, Jean, était un ancien patrice (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 40 ; Schönfelder, p. 37).

2. Théophane, *Chronogr.*, anno 6044, ind. XV. Cette scène de dédicace est figurée sur une plaque d'ivoire.

3. Théophane (qui est seul à raconter clairement le fait, le place en l'an du monde 6059 = 566). Il y a là une erreur de date évidente : car la mission d'Agathon eut pour résultat la fuite du moine Eustokhios, et celui-ci s'étant réfugié à Constantinople, fut bientôt après créé patriarche de Jérusalem. Or l'ordination d'Eustokhios eut lieu en 552, et il envoya, en vertu de sa nouvelle dignité, des députés au concile de Constantinople en 553. Ainsi, le départ d'Agathon pour Alexandrie, cause indirecte de ces événements, a eu lieu au plus tard en 552. Or, j'ai cité plus haut un passage de Jean de Nikiou dans lequel on lit : « Justinien adressa ensuite une lettre à Agathon, préfet d'Alexandrie, et ordonna qu'Apollinaire, *comes* du couvent de *Bántôn*, fût établi patriarche ». Le préfet Agathon nous est inconnu ; en outre, Apollinaire fut ordonné à Byzance même, et non à Alexandrie, sur les ordres de l'augustal. Le passage, encore une fois, est donc erroné. En ce cas, n'est-il pas permis de supposer que cet hypothétique « préfet d'Alexandrie » est mis ici à la place de l'abbé Agathon, qui précisément aurait été envoyé par l'empereur en même temps que son frère ? Zotenberg, dans une note, avait déjà signalé la possibilité de cette confusion ; cette hypothèse est singulièrement renforcée quand on remarque l'erreur de chronologie commise par Théophane.

sion, sous Paul et sous Zoïle, avait-elle coûté cher ; peut-être Apollinaire demanda-t-il lui-même à emmener son frère, pour être à ses côtés une manière de ministre des finances. Quoi qu'il en soit, une curieuse histoire, due au zèle d'Agathon, signala les débuts du nouveau pontificat : histoire qui en apprend long sur l'épouvantable désordre de l'Église, sous la pesante protection de Justinien. L'« économe » ¹ de l'église alexandrine était alors un moine du nom d'Eustokhios : c'était lui qui encaissait les revenus de toute nature, dons, legs, fermages des terres ecclésiastiques, etc..., et qui ordonnait les dépenses. Agathon trouva des irrégularités dans ses comptes, et le fit arrêter. L'accusation était justifiée sans doute, car Eustokhios jugea prudent de n'y pas répondre : il s'enfuit par le toit de sa prison et gagna Byzance, le grand asile de tous les personnages équivoques dont leur province ne voulait plus. Arrivé là, il sut se faire connaître, et plaire au prince : on le retrouve, en 552 ², patriarche de Jérusalem.

Malheureusement, la fuite d'Eustokhios ne fut pas le seul résultat de l'arrivée d'Apollinaire. Il inaugura son pontificat par un acte de férocité étrange, qui ne contribua pas peu à attiser la haine inexpiable qui animait déjà les Coptes contre les Byzantins leurs persécuteurs. Pour être sûr d'être accueilli avec respect, il avait gardé son costume militaire, et descendit au palais de l'augustal..

La première fois qu'il vint dans l'Église (sans doute dans la basilique de Saint-Marc), il quitta ses habits laïques et, apparaissant au peuple en robe patriarcale, il se mit à célébrer l'office. Mal lui en prit, car les assistants indignés faillirent le lapider. Les Alexandrins, qui s'étaient soumis sous la main énergique de Paul le Tabennésiot, qui depuis avaient peut-être goûté un repos relatif pendant les sept années que dura Zoïle, surtout pendant la vacance de cinq ans qui s'écoula jusqu'à l'arrivée d'Apollinaire, les Alexandrins étaient las d'obéir ; de nouveau, le vent soufflait à la sédition. Le singulier archevêque, sans y prendre garde, fait sonner les cloches, et avertit le peuple

1. Chaque église avait ses revenus et son économe particulier. Eustokhios devait être une sorte de trésorier général.

2. Eutychius (P. G., CXI, 1069) ; *Hist. Patr.*, P. O., I, pp. [205-206] 469-470 ; les deux récits diffèrent dans les détails.

de se réunir le dimanche suivant dans l'église, pour entendre lecture des lettres impériales.

Le dimanche, une foule énorme se presse dans l'Église. Apollinaire paraît, lit à haute voix un exposé de la foi chalcédonienne; puis il entame la lettre *sacrée* : « Pervers Alexandrins, ajoute-t-il, si vous revenez à la vérité, et abandonnez l'hérésie jacobite ¹, tout est bien; sinon, je crains fort pour vous, que l'empereur n'envoie ici un de ses officiers, qui répande votre sang, livre vos femmes à la débauche et fasse de vos enfants des orphelins ». Une seconde fois on lui jette des pierres : mais le cas était prévu. La garnison de la ville était prête; un détachement gardait les portes de l'église, un autre entourait le pontife qui se retira. Tout ce qui se trouvait dans le temple fut massacré; si nombreux étaient les gens que la curiosité ou le désir de protester avaient attirés dans la basilique, que leur sang atteignit, dit-on, les genoux des égorgeurs. Le massacre commença à l'intérieur continua dans les rues ², un grand nombre de prêtres et de clercs, épouvantés, se réfugièrent dans le désert de Scété, au fameux couvent de saint Macaire, qui devint comme la capitale du monophysisme. Quand la fureur des soldats fut calmée, on comptait, dit un chroniqueur, « deux cent mille victimes environ, hommes, femmes et enfants, assassinés dans les églises ³ » : chiffre évidemment exagéré, car ce serait le tiers environ, ou même plus, de la population d'Alexandrie. Eutychius fait à ce propos cette remarque : « Ainsi fut *pacifiée* la ville », qui rappelle le mot trop célèbre : « L'ordre règne à Varsovie ». En effet la terreur rejeta pour longtemps Alexandrie dans l'obéissance passive. Mais les Égyptiens ne devaient jamais pardonner aux Grecs l'horreur de cette exécution : « Ce qui se passa alors dans la ville, dit Sévère, est sans exemple même au temps du

1. Je parlerai plus bas de l'origine de ce mot de « Jacobites » synonyme de *monophysites*.

2. Eutychius (P. G., CXI, 1069 D) : « dedans et dehors de l'église ».

3. Ibn Râhib (C. S. C. O., ar., sér. III, tom. I, texte arabe, p. 119; latin, p. 128). Le renseignement, pour cette fois, n'est pas puisé dans Sévère, mais dans une autre source qui nous est inconnue. Ce massacre a frappé si fortement l'imagination de l'auteur, qu'il le raconte deux fois : une première sous Timothée (erreur empruntée à l'*Histoire des Patriarches*, voir plus haut, ch. III) et une seconde sous Pierre IV (autre erreur, due à une négligence de Sévère, qui, sans attribuer l'histoire au pontificat de ce dernier, la raconte pourtant dans le chapitre consacré à Pierre).

paganisme ». Justinien, à qui, dans la suite, on attribua par surcroît tout ce qu'avaient fait les deux Justins, son oncle et son neveu, devint dès lors le grand épouvantail des Coptes, jusqu'au jour où Héraclius effaça son image par une plus terrible encore.

En attendant, le parti melkite triomphait. Les églises continuaient d'être aux mains des catholiques (sauf peut-être les deux nouvelles, construites sous Paul, et dont on ignore le sort) ; les évêques hérétiques se virent interdire l'accès de la capitale ¹. Cette dernière mesure est significative : elle prouve que les orthodoxes, pour le moment tout au moins, avaient renoncé à conquérir la Haute-Égypte. Dans le Delta, surtout à Alexandrie, leur victoire était complète : « Apollinaire, dit Sévère, ... pensait bientôt rallier à sa croyance les clercs et les habitants de la ville, car aucun des pères évêques n'osait se montrer, à Alexandrie comme à Antioche, par suite des ordres du prince hérétique ».

Gaïanus, l'ancien archevêque *phantasiaste*, élu de Julien d'Halicarnasse et le favori de la plèbe, était mort dans son lointain exil de Sardaigne, si oublié que personne ne nous a conservé la date de sa fin ². Théodose, en 566, expirait à son tour dans un autre exil. On dit qu'Apollinaire, dès qu'il en apprit la nouvelle, manifesta une grande joie, et donna un grand festin aux clercs et au peuple d'Alexandrie ; Sévère, qui nous rapporte le fait pour noircir la mémoire du pontife melkite ³, oublie que son historiette a un revers : si le patriarche a pu célébrer par une fête populaire la chute dernière de son rival, c'est qu'il a trouvé des convives, et un public. La plèbe de la grande ville, avide de pompe et lâche devant l'empereur, comme le remarquait Théodose lui-même dans un passage que j'ai cité ⁴, célébra sa mort par des cris de joie. Et vraiment, dans ce banquet macabre, Apollinaire avait quelque raison de se féliciter : on pouvait croire, en effet, que les funérailles de Théodose seraient celles du monophysisme tout entier. Ses partisans dispersés, traqués, ne surent pas même s'entendre pour donner un successeur au mort,

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [205] 469.

2. « Il mourut avant Théodose, en exil » (Jean de Nikiou, p. 517) [Victor Tonnensis (P. L., LXVIII, 956 B) et Libératus (*Brev.*, c. XX ; ib., 1037 B) ignorent pareillement le sort de Gaïanus — A. F.].

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [206] 470.

4. *Hist. Patr.*, P. O. I, p. [203] 467.

et Apollinaire resta seul, aux yeux du monde chrétien, pour représenter l'apôtre saint Marc.

Peu de temps avant sa victime, l'empereur Justinien avait lui-même achevé sa carrière (14 novembre 565). La fin fut digne du règne entier. Nous l'avons trouvé, au début, indulgent aux monophysites, par politique et par complaisance envers la *basilissa* Théodora ; nous l'avons vu, après 536, plein de zèle catholique, sous l'influence de Pélagé ; puis, vers 543, subissant l'ascendant de Théodore Askidas, se laisser aller à condamner les Trois Chapitres, et à entamer ainsi l'intégrité du concile de Chalcédoine. L'autorité de l'archevêque de Césarée fut enfin remplacée par une autre plus compromettante encore pour le prince qui l'admettait. Michel le Syrien, bien renseigné, nous en avertit en ces termes : « Un évêque stupide, de la ville de Joppé en Palestine, s'attacha à lui et pervertit son esprit par l'hérésie des Phantasiastes ¹. » Il avait ainsi, en passant par les stations intermédiaires, parcouru toute la route de l'orthodoxie à l'eutychianisme le plus outré. Il rédigea un édit, ordonnant l'acceptation de ce nouveau *credo*. Apollinaire d'Alexandrie refusa et fut menacé de l'exil, comme ses prédécesseurs. L'exercice de l'épiscopat devenait une tâche difficile sous un pareil souverain. Qu'il ait renoncé à son hérésie ou qu'il ait persévéré, la chose est indécise mais au reste importe peu, car la mort le surprit avant qu'il eût sévi. La seule exécution que la mort lui permit de faire fut celle d'Eutychius, patriarche de Constantinople qui fut déposé le 22 janvier 565 ².

Les Coptes ne gagnèrent rien à voir le terrible champion du catholicisme se rapprocher graduellement de leur doctrine. En 553, au concile de Constantinople qui condamna les Trois Chapitres, Apollinaire, patriarche d'Alexandrie, brillait au premier rang : et pourtant nous avons vu avec quelle cruauté il traita dans son diocèse les adversaires du concile de Chalcédoine.

Il n'est pas aisé de discerner au juste le véritable caractère de Justin II, neveu et successeur de Justinien. Théophane lui

1. Mich. Syr., II, p. 272. Cf. Évagre, *Hist. eccl.*, IV, 39 ; lettre de Nicéas de Trèves à Justinien dans Labbe (*Concil.*, V, p. 832).

2. Nicéphore Calliste (XVII, 31) semble aussi admettre que Justinien se repentit à son lit de mort de son hérésie : car il aurait ordonné à Justin, dans son testament, la restauration d'Eutychius de Constantinople.

prête une grande âme (μεγαλόψυχος) et une remarquable habileté politique¹. Évagre² en fait un débauché voluptueux, lâche et avide, vendant les évêchés et les magistratures. Mais le premier des deux historiens juge surtout ses héros sur leurs opinions religieuses, le second est un détracteur systématique de la dynastie justinienne. Ses préférences religieuses sont aussi mal connues. Sous le règne précédent, le bruit courait qu'il était affilié à la secte monophysite³, et son mariage avec Sophie, nièce de Théodora, donne une certaine vraisemblance à cette rumeur. On prétendait même qu'en 562, trois avant son avènement, il s'était rallié avec sa femme au catholicisme, dans l'unique but d'obtenir de Justinien, jusqu'alors hésitant, le titre de César. Du moins ne fut-il pas, comme son oncle, un théologien sur le trône. La seule idée nette qui ressort de ses actes, c'est le désir d'« unifier » l'Église, les moyens lui étant, jusqu'à un certain point, indifférents. En ceci, il est bien l'héritier de Justinien : « nous voulons, Dieu en est témoin, qu'il n'y ait qu'une Église », écrit-il dans une de ses lettres⁴. Il ne cherche pas la guerre, les moyens doux lui paraissent préférables : « nous ne serons point le persécuteur des Διζευγόμενοι... », ajoute-t-il dans la même lettre, « mais nous voulons établir la concorde ». En 569, déjà irrité par les intrigues monophysites, il tient pourtant à ce qu'on ne croie pas ses mesures de rigueur dictées par l'intolérance religieuse : il sévit contre des rebelles, non contre des hérétiques : « De peur, écrit-il, que selon leur coutume les partisans de Paul ne disent qu'ils ont été saisis à cause de la foi, il était nécessaire de vous faire savoir que notre Seigneur et notre Dieu ne nous permet pas de saisir ou d'emprisonner quelqu'un à cause de la foi⁵ ». Ce sont des paroles curieuses dans la bouche d'un empereur byzantin. Mais la logique des choses devait, comme Justinien, l'entraîner plus loin. Son règne, où alternèrent les promesses à l'égard des dissidents, les concessions dangereuses et inutiles, et les persécutions, rappelle

1. *Chronogr.*, anno 6038 (P. G., CVIII, 525 B).

2. *Hist. eccl.*, V, 1.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, II, 40 (ed. Schönfelder, p. 54). Cf. Mich. Syr., II; p. 306 (sans date indiquée).

4. Mich. Syr., II, p. 289. — Cf. une pensée analogue citée par Jean d'Éphèse (*Hist. eccl.*, II, 9, p. 54).

5. Mich. Syr., II, p. 290.

dans son ensemble celui de son prédécesseur. Ce parallélisme se continue également dans le palais de l'impératrice, où Sophie, officiellement convertie, dut maintenir la tradition de sa tante Théodora.

Le premier acte de Justin II fut donc de s'essayer, lui aussi, à une chimérique conciliation. Il eut de bonnes paroles pour le vieux Théodose d'Alexandrie, quand celui-ci se présenta devant lui ¹. Il réunit une conférence à Constantinople, où des évêques catholiques discutèrent avec des jacobites. Après un an de négociations, le colloque se sépara en 566, sans avoir rien conclu, à l'exemple de celui qu'avait convoqué Justinien en 531. En 567, un congrès solennel se réunit à Callinique ², sous la présidence du patrice Jean, qui revenait d'une ambassade en Perse. Après un discours pacifique, le patrice leur donna lecture d'un étrange édit impérial, qui représente l'extrême limite des concessions auxquelles consentit jamais le gouvernement byzantin ³. Ce document commençait par ne reconnaître « qu'une seule définition de foi » : celle de Nicée. C'était la confirmation de l'Hénotique. Le concile de Chalcédoine n'était pas condamné; mais on le passait sous silence, on le considérait en quelque sorte comme non avenue. Relativement à la personne du Christ, l'édit lui reconnaissait bien « deux natures », mais sans ajouter « après l'union », en sorte qu'un monophysite, à condition de ne pas vouloir trop de précision, pouvait parfaitement souscrire à ces paroles ⁴. Ensuite venait la condamnation réitérée des Trois Chapitres, conformément à la décision du concile de Constantinople en 533. On résumait ainsi toutes les concessions faites aux Orientaux depuis un siècle, de Zénon à Justinien. Mais la

1. Mich. Syr., II, p. 283.

2. En la 2^e année du règne : Mich. Syr., II, p. 282. Sur les détails de ce congrès, cf. *Ibid.*, p. 285 sqq.

3. Évagre ne parle pas de cet édit, dont le texte nous a été conservé par le seul Michel le Syrien (II, p. 289-290). Toutefois, comme le second édit de Justin II est fidèlement transcrit un peu plus loin, il n'y a pas lieu, semble-t-il, de suspecter l'authenticité de celui-ci.

4. Ceci est confirmé par la critique de l'édit, rédigée par les évêques jacobites, que Michel le Syrien a insérée en regard du texte. On ne demande la suppression d'aucun terme, mais seulement l'addition de « deux mots ». Ces évêques, se croyant sans doute sûrs de la victoire, la voulaient éclatante, et cherchaient à transformer ce formulaire ambigu en une adhésion expresse au monophysisme.

dernière clause est vraiment extraordinaire : « Nous recevons le bienheureux Sévère, patriarche ; nous abolissons l'anathème porté contre lui iniquement et sans motif. Nous abolissons les anathèmes portés depuis le temps de saint Cyrille jusqu'à présent. »

Un pareil édit était purement et simplement la capitulation du catholicisme, représenté et trahi par le *basileus*. C'était revenir, en fait, au temps d'Anastase. Sévère d'Antioche et ses compagnons, tant de fois excommuniés par tant de conciles, bannis par les lois impériales, étaient réhabilités, et avec eux, logiquement, la doctrine de la nature unique dont ils avaient été les champions jusqu'au martyre. Rien ne prouve mieux l'inutilité fatale de toutes les avances faites au parti monophysite, que l'accueil fait à cette proposition inespérée. Les évêques, les gens instruits parmi les Jacobites, ceux qui cherchaient purement la vérité religieuse, consentirent en principe à recevoir la lettre impériale, tout en réclamant plus de netteté encore. Mais les moines, représentants véritables des peuples orientaux, n'en voulurent à aucun prix ; persuadés qu'on ne pouvait être à la fois orthodoxe et d'accord avec l'empereur, ils s'ameutèrent, brûlèrent la réponse écrite par les évêques, et le patrice, outré de colère, s'en retourna à Constantinople sans plus attendre.

Ce refus était une maladresse insigne. Justin en fut très irrité. Dès lors ses dispositions furent beaucoup moins favorables au monophysisme. Le patriarche de Constantinople, Jean le Scholastique, l'excitait d'ailleurs de tout son zèle contre l'hérésie. En 571, il publia un second édit d'union ecclésiastique : mais celui-ci était beaucoup plus intransigeant que le premier. Sans doute il rappelait en débutant les mots du Christ : « Je vous laisse ma paix », et il parlait un langage modéré : mais le fond du discours était cette fois parfaitement orthodoxe, fort clair sur la question des deux natures¹ ; et cette fois on n'offrait plus la réhabilitation de Sévère d'Antioche. Ordre fut donné de souscrire à l'édit impérial, et, sur le refus de la majorité des hérétiques, la per-

1. Σύγχυσιν τῇ ἐνώσει οὐκ ἐπεισάγομεν. Texte dans Évagre, *Hist. eccl.*, V, 4 ; Nicéph. Call., XVII, 35 ; Mich. Syr., II, p. 295-299. D'après ce dernier auteur (p. 292), et d'après Jean d'Éphèse (*Hist. eccl.*, I, 3), ce revirement dans les dispositions de l'empereur eut lieu en la sixième année de son règne.

sécution recommença. Comme ses deux prédécesseurs, Justin II était acculé à la nécessité de supprimer les résistances par la force. Les monophysites étaient très nombreux à Constantinople : ils furent troublés dans leur déjà longue tranquillité. Leurs églises furent fermées, leurs autels renversés, leur prêtres et leurs évêques, ou du moins les plus notables d'entre eux, emprisonnés et livrés au zèle apostolique du patriarche Jean. Beaucoup apostasièrent ¹ et reconnurent le concile de Chalcédoine, quittes, d'ailleurs, à le renier quand le danger serait passé. De ce nombre fut Paul, patriarche jacobite d'Antioche, dont la piteuse attitude et la lâcheté en cette occasion devaient bientôt déclencher un schisme terrible dans l'église syrienne déjà si éprouvée. Jean d'Ephèse et Michel le Syrien nous donnent les détails les plus minutieux sur les souffrances endurées par les confesseurs, dans la Ville impériale principalement. Quant au sort particulier de l'Église d'Alexandrie, on ne peut guère faire autre chose que de l'imaginer, d'après ces événements de l'histoire générale.

Apollinaire, après quelques tentatives faites pour le déposséder de son siège ², restait patriarche d'Alexandrie, sans même que les hérétiques eussent pu lui opposer un adversaire sérieux. En 566, quand mourut Théodose, le patriarche exilé, le désarroi du parti fut tel que Justin II crut devoir envoyer une mission spéciale pour rétablir l'ordre chez les Coptes. Photin, fils d'Antonine et beau-fils de Bélisaire, fut chargé de pacifier « toutes les églises d'Égypte et d'Alexandrie », et il avait reçu à cet effet des pouvoirs extraordinaires « sur toutes les personnes et toutes les fortunes » ³. Nous verrons plus loin quels désordres, en cette année 566, justifiaient l'arrivée de cet arbitre. Mais si l'intention de l'empereur était vraiment de procurer la paix à l'Égypte (et toute son attitude à cette époque semble bien indiquer sa sincérité), il faut avouer qu'il avait mal choisi son homme de confiance. Photin était un ancien officier, devenu moine en quelque sorte par erreur, et qui recherchait toutes les occasions de se retremper dans son premier métier ⁴. Jean d'Ephèse trace un

1. Jean d'Ephèse, *Hist. eccl.*, I, 23 (pp. 26-27) ; Mich. Syr., II, p. 299.

2. Voir plus bas, le début du chapitre VII.

3. Théophane, *Chronogr.*, anno 6058.

4. Jean d'Ephèse, *Hist. eccl.*, I, 32 ; Jean de Nikiou, p. 521.

tableau effrayant de sa mission en Palestine lors d'une révolte des Samaritains, en 574. Cruel, sans pitié, et avide de s'enrichir, « tous ceux dont il apprenait qu'ils possédaient du pain pour un jour, il les saisissait, les dépouillait de tout, les emprisonnait et les torturait ». S'il employa un régime analogue en Égypte, au cours de son voyage de 566, nous ne le savons ; mais Apollinaire lui-même n'étant pas homme à s'étonner de ces procédés de propagande, il est assez probable que le pays dut voir dès lors des jours assez durs.

Ce fut bien pis en 571, quand l'édit impérial sur la foi eut été envoyé à Alexandrie. A vrai dire ni l'*Histoire des Patriarches* ni les *Annales* d'Eutychius ne font allusion aux troubles qui accompagnèrent cette publication, mais Jean de Nikiou atteste que par là l'empereur « inaugura une grande persécution dans toute l'Égypte ¹ », et il doit avoir raison. A Constantinople, Justin pouvait mater sans trop de difficulté des dissidents qu'il tenait sous sa main : en Égypte, le caractère copte et la facilité de la résistance dans un pays lointain, devaient être un obstacle à sa propagande. L'édit dut avoir aussi peu de succès que ceux qui l'avaient précédé. La persécution fut assez violente pour attirer sur son auteur les châtiments célestes : et Jean de Nikiou nous fait part de sa conviction, que si le *basileus* perdit la raison peu de temps après ces événements, c'est en punition de sa conduite envers les Égyptiens orthodoxes ².

En l'an 574 ³, en effet, l'empereur Justin II ressentit les premières attaques du mal étrange qui ne devait plus le quitter. Après des accès de lycanthropie, durant lesquels il errait dans son palais en aboyant comme un chien ⁴, il eut des crises de folie furieuse et meurtrière, se précipitant sur ses gardiens et les mordant à mort, au point que la rumeur publique, à Constantinople, racontait que l'« empereur avait dévoré deux cubiculaires ». Dans un moment de lucidité, on lui fit désigner comme César au commandant de ses gardes, Tibère, le 7 décembre

1. Jean de Nikiou, p. 521.

2. Même idée dans Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 2-4. Mais l'auteur, n'étant pas Copte, attribue la démence impériale à ses attentats contre la foi monophysite en général.

3. *Chron. Pasc.*, p. 960 : 7 septembre, ind. VIII.

4. Jean d'Éphèse, *Hist. ecclés.*, III, 2.

574¹. Il vécut encore quatre ans, jusqu'au 4 octobre 578², mais la réalité du pouvoir ne lui appartenait plus. Avec lui finissaient, dans la folie et la risée des monophysites triomphants, à la fois la dynastie justinienne et le grand effort impérial de restauration orthodoxe, soutenu depuis soixante ans. La race des prélats belliqueux s'éteignait vers la même époque, avec la mort d'Apollinaire (570). La date est donc importante dans l'histoire de l'Église d'Égypte, et il est nécessaire de s'y arrêter pour juger des résultats obtenus.

Dans les premiers temps, ces résultats apparurent foudroyants. L'hérésie qui avait contaminé jusqu'au palais impérial du temps d'Anastase, qui s'était un instant installée sur le trône pontifical de Byzance avec Anthime, qui avait failli, par Vigile, prendre pied à Rome même, cette hérésie n'avait plus ni chefs, ni domaine reconnu. En 538, le grand homme de la secte monophysite, Sévère, était mort : et la place qu'il laissait vacante sur la chaire patriarcale d'Antioche demeura longtemps sans titulaire³. Des Chalcédoniens régnaient seuls sur les consciences, tandis que les fidèles jacobites, terrorisés, n'osaient élire un archevêque de leur croyance. Ce fut vers 560 seulement⁴ qu'un successeur fut donné à Sévère : un certain Serge de Tella, qui vécut trois ans dans cette dignité, sans grand éclat. Après lui vint un certain Paul, élu vers 566, homme faible et sans prestige, qui, cédant aux violences de Justin II, alla jusqu'à admettre quelque temps le synode de Chalcédoine. Ce crime inexpiable ne lui fut jamais pardonné par les « purs » de son parti, qui préférèrent, à la honte de reconnaître cet apostat, la douleur de causer un schisme dans l'Église d'Antioche. L'Église d'Alexandrie n'était pas mieux partagée. Sans doute Théodose vécut encore longtemps après Sévère : mais d'une vie inutile, dans son exil de trente années. A Constantinople, parmi ses coreligionnaires, il jouissait d'une certaine autorité morale. Mais il n'avait aucune action sur les affaires de son lointain diocèse, où d'ailleurs son peuple insultait sa mémoire et l'anathématisait. Comme Antioche, Alexan-

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 5 ; la *Chronique Paschale* (*loc. cit.*) donne la date du 7 septembre, à moins que cette date ne soit celle de la première crise maniaque de Justin.

2. Jean d'Éphèse, *ibid.*, — le 5 octobre, dit la *Chronique Paschale* (p. 961).

3. Jean d'Éphèse, I, 41.

4. Cf. plus bas, p. 190, 200.

drie avait ses factions, Gaïanites contre Théodosiens. Les deux têtes de l'hérésie étaient abattues.

Théodose, en effet, devenu par le hasard, entre les années 538 et 561, le seul chef de tout le parti, se montra très inférieur à sa tâche. Exilé d'abord dans une bourgade de Thrace, à Derkos, par la colère de Justinien ¹, il n'avait pas tardé à rentrer à Constantinople, protégé ouvertement par Théodora. Les choses s'étaient arrangées de façon très favorable à sa tranquillité. Il avait dû, dans sa fuite, emporter avec lui une partie du trésor de son église; ou bien les libéralités de la *basilissa* et de ses coreligionnaires furent nombreuses à son égard : en tout cas, à sa mort, il était possesseur d'une immense fortune, avec laquelle son héritier pensa acheter l'épiscopat d'Alexandrie ². Autour de lui, il avait des amis, des évêques égyptiens, une partie de son clergé : Théonas qu'il fit évêque, et qui tomba dans l'erreur trithéite ³; Paul son syncelle, futur patriarche d'Antioche ⁴; Julien, simple prêtre, et Longin, les apôtres de la Nubie ⁵, etc... Il vivait tranquillement dans une petite cour d'amis et d'admirateurs, sans se cacher, prêchant au contraire, discourant et discutant. Restant, après la mort de Sévère en 538, le seul patriarche de tout le parti monophysite, il était devenu une sorte de pape universel de l'hérésie. Il avait, dit Michel le Syrien, la « charge des orthodoxes » ⁶, fonction mal définie qui après sa mort échut à Jean d'Asie. Il était toujours plein de zèle pour les choses de la religion, à condition qu'elles ne fussent pas compromettantes. C'est ainsi qu'il mène la guerre contre les hérétiques : mais contre ceux-là surtout qui déplaisent à l'empereur autant qu'aux Orientaux. Il dogmatise, il écrit des traités, il réfute les dires des Agnoètes ⁷; il condamne un certain Photin d'Antioche ⁸, suspect d'erreur contre la Trinité. Il excommunique Jean Asquçnâgès ⁹, père du trithéisme; il compose un traité

1. Cf. plus haut, p. 132.

2. Mich. Syr., II, p. 285 et 289.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 1.

4. *Ibid.*, I, 41.

5. *Ibid.*, IV, 6-8; Mich. Syr., II, p. 265-267.

6. Mich. Syr., II, p. 257.

7. Leont. Byz. *de sectis*, act. V, ch. 6 (P. G. LXXXVI (I), 1232 D).

8. Mich. Syr., II, p. 253.

9. Mich. Syr., II, p. 252.

contre ses partisans, qu'il qualifie de « polythéistes » ¹. Il a maille à partir avec les Condobaudites ². Quant aux affaires de l'Égypte, quant à défendre efficacement, par des actes, la foi monophysite ébranlée par les empereurs, comme l'avait fait Sévère, comme le faisait Jacques Baradée en Syrie, on ne voit pas qu'il s'en soit jamais soucié. L'*Histoire des Patriarches* nous retrace la douleur qu'il éprouva, à la nouvelle que Paul le Tabennésiole venait de faire fermer les églises monophysites d'Alexandrie ³ : on se demande, au reste, où le chroniqueur a trouvé les paroles qu'il place dans la bouche de son héros à cette occasion. Le même texte dit aussi que Théodose envoya des épîtres à son peuple : c'est vraisemblable ; celui qui se déclarait le seul légitime évêque d'Alexandrie était bien obligé de donner, de temps à autre, signe de vie à son troupeau. C'est peu de chose : dans la grande crise du monophysisme, qui sévissait autour de lui, il ne joua qu'un rôle très effacé.

Michel le Syrien, qui lui est pourtant favorable, rapporte de lui un propos singulier : « L'empereur voulut persuader à Théodose de faire Athanase prêtre pour Alexandrie ; Théodose jura qu'il ne ferait point d'ordination hors de son siège ⁴ ». Ainsi donc, à l'encontre de Sévère, il considérait que son exil équivalait à une espèce d'abdication ; il reconnaissait en quelque sorte la sentence de déposition portée contre lui par l'empereur. Jean d'Éphèse confirme par ailleurs la vérité de ce renseignement : « neque enim Theodosius sacerdotes faciendos suscepit ex quo sedem suam reliquerat ⁵ ». Sur l'initiative de Jacques Baradée, il permit un jour de créer une fournée d'évêques pour l'Égypte : on en sacra douze en une seule fois, ce qui montre que par suite de ce système, l'épiscopat monophysite égyptien commençait d'être clairsemé. Sa négligence causa à son parti des dommages considérables. Des évêques arméniens le consultèrent un jour, en vertu de cette « charge des orthodoxes » qu'il avait assumée, sur la question du julianisme. « Comme les réponses tardèrent et que le temps normal était écoulé, ...soixante-douze évêques se laissèrent entraîner dans l'erreur ⁶. »

1. Mich. Syr., p. 254.

2. Sur ces querelles, voir plus bas, p. 208 et suiv.

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [203] 467.

4. Mich. Syr., II, p. 253.

5. Jean d'Éphèse, *Comment.*, ch. 50 (version de Douwen et Land, p. 164).

6. Mich. Syr., II, p. 266.

Certes, il était difficile à un exilé d'administrer l'église d'Alexandrie. Mais rien ne lui eût été plus facile que de fuir, s'il l'eût voulu. Théodora, qui avait facilité l'évasion de Sévère d'Antioche, en aurait bien fait autant pour lui. Durant tout le règne de Justinien, une foule d'hérétiques déposés furent retenus à Byzance, sans avoir jamais rencontré de bien graves obstacles lorsqu'ils désiraient s'en aller. L'histoire de Jean, évêque d'Héphaïstou en Augustamnique, en offre un exemple entre bien d'autres ¹. Théodose s'en garda bien. La vérité est qu'il se plaisait là où il était, et que son rôle de patriarche honoraire lui convenait parfaitement. Son séjour de quatorze mois sur le siège d'Alexandrie, parmi les soldats de Narsès, exposé aux outrages et aux complots des Gaïanites, lui avait laissé de trop mauvais souvenirs. Ici, au contraire, à Constantinople, il était entouré d'égards, respecté par Justinien, courtoisement reçu par Justin II ², vénéré comme un martyr par les Orientaux de passage. On le considérait comme un saint. Sous le règne de Tibère, le peuple de Byzance, ayant saccagé l'église monophysite établie au palais de Marina, y trouva des icônes de « saint Théodose », patriarche d'Alexandrie ³.

Privé de ses chefs, le parti monophysite voyait aussi s'amoin-drir les contingents de ses fidèles. En Égypte, tout évêque nouvellement désigné devait venir à Alexandrie, pour recevoir la consécration des mains du patriarche ⁴. En Syrie, il semble que le patriarche d'Antioche ait joué un rôle analogue dans l'ordination des évêques ⁵. Sévère mort et Théodose oublié dans son exil, le renouvellement du corps épiscopal devenait impossible, en l'absence de tout patriarche légitime. La pénurie d'évêques entraînait une pénurie de prêtres et de clercs. Les cadres de l'armée monophysite se désagrégeaient rapidement par ce pro-

1. Jean d'Éphèse, *Comment.*, ch. 23 (*l. c.*, p. 116).

2. Mich. Syr., II, p. 283.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 16 (p. 111).

4. A. J. BUTLER, *Ancient coptic churches*, II, p. 313. Cf. le cas de Théodore de Philai (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 9), celui de Pistentios de Keft (AMÉLINEAU, *Un évêque de Keft au VII^e siècle*, M. I. É., II, p. 368).

5. Cf. Nicéph. Call., *Hist. eccl.*, XVI, ch. 27 (P. G., CXLVII, 169 B) : Philoxène créé évêque par Pierre le Foulon. [D'ailleurs le principe que les évêques doivent être sacrés par le patriarche est reconnu dans presque toutes les églises orientales. — A. F.]

cédé très simple. « Le parti des fidèles était affaibli ; partout il leur manquait des prêtres », écrit Jean d'Éphèse ¹. En la 16^e année de Justinien (542-543), constate le même auteur, « il y avait disette de prêtres, principalement d'évêques ² ».

Or ces populations d'Orient, fanatiques mais ignorantes, et peu aptes à la discussion métaphysique, avaient besoin de guides. Laisées seules, elles penchaient naturellement vers celui qui parlait le plus haut. Le moine égyptien du *Pratum spirituale*, qui était « si simple dans sa foi qu'il communiait indifféremment partout où il se trouvait », avec les adversaires comme avec les partisans du synode de Chalcédoine ³, est significatif de l'esprit qui régnait dans les masses populaires. L'hostilité des races orientales contre les Grecs pouvait prévenir l'apostasie sincère, mais jusqu'à un certain point seulement. Des évêques, des prêtres catholiques allaient prendre, avaient déjà pris en partie les places vacantes, et enseigneraient leur dogme. Et ces intrus disposaient de la toute-puissance impériale. Nous avons vu plus haut quelles persécutions furent déchaînées, surtout en Syrie. Dès bûchers s'allumèrent comme au temps du paganisme ; l'empire romain ne renfermait plus un pouce de terre, qui, pour les Jacobites, ne se transformât en prison. D'un côté, la privation de l'enseignement monophysite, pour rallier la foule, de l'autre la violence, pour réduire ou supprimer les opiniâtres : la dynastie justinienne enserrait solidement l'hérésie entre les deux branches de cet étai.

L'effet de la persécution ne fut pas le même sur les deux grandes divisions du monde jacobite. La race syrienne était plus courageuse que la copte, et plus dure à la souffrance. Il se passa en Asie des choses épouvantables, que Zacharie le Rhéteur et Michel le Syrien rapportent avec de minutieux détails ⁴, et que j'ai relatées brièvement dans les chapitres précédents. En Égypte la lutte fut beaucoup moins atroce.

L'Égypte fut traitée plus humainement, parce que l'autorité impériale y était plus faible, moins présente partout. Le mono-

1. Jean d'Éphèse, *Comment.*, ch. 49 (p. 160).

2. *Ibid.*, ch. 50.

3. *Prat. spir.*, ch. 178. Voir plus haut, p. 18.

4. Zach., *Hist. eccl.*, VIII, 3 (pp. 142-152) ; 4 (p. 156) ; Mich. Syr., II, 299-307 ; Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 2 (pp. 93-95).

physisme paraît être, par suite, tombé moins bas dans ce pays qu'en Syrie. Pourtant, si succincts que soient nos renseignements, ils nous permettent d'affirmer que même en ce dernier asile l'avenir du parti était sérieusement compromis par le succès de la politique impériale.

La capitale, en tout cas, est matée pour les hérétiques, si bien qu'au temps d'Apollinaire, les principaux d'entre eux s'enfuient jusqu'au couvent de Saint-Macaire ¹, c'est-à-dire dans le désert de Scété, pour trouver un abri. Je ne discuterai certes pas la plus ou moins grande sincérité des conversions obtenues : l'avenir devait montrer ce qu'elles valaient. Parmi les notables d'Alexandrie, plus d'un dut professer l'orthodoxie dans l'intérêt de sa carrière administrative. Dans les campagnes environnant la ville la crainte dut venir au secours de la foi : car on était proche du patriarche catholique, et ce patriarche, quand il s'appelait Paul ou Apollinaire, avait parfois la main lourde. Mais enfin, un noyau de parti catholique était en voie de formation. Tout d'abord, un fait se détache, incontestable : la persécution réussissait et réussissait pleinement ; et pour le moment, sur un geste du *basileus*, l'Égypte se retrouvait catholique comme au temps de Théodose II. Un siècle et plus d'histoire — et quelle histoire ! série de révoltes d'une part, de massacres en représailles de l'autre — un siècle était effacé. Le Copte était naturellement têtue, mais sans le moindre héroïsme. Rien ne ressemble moins aux sanglantes persécutions des païens que les persécutions contre les hérétiques. En Syrie on mourait pour la nature unique ; en Égypte on maudissait l'oppresseur impie — et on recevait de lui la communion. La violence criminelle d'Apollinaire était une maladresse ; la menace eût complètement suffi.

Nous avons relaté, au fur et à mesure, les cris de victoire des catholiques du temps : Paul, à ce que prétend le diacre Libératus, a reconquis à la vraie foi Alexandrie et les monastères d'Égypte. Le parti melkite, dit Eutychius, triompha grâce à l'énergie d'Apollinaire. Les évêques monophysites de la province, autrefois nombreux dans la ville, n'osent plus se montrer. Ils ont fui, ou en sont réduits à se cacher soigneusement ². Si l'on

1. Eutychius, P. G., CXI, 1069D.

2. *Hist., Patr.*, P.O., I, p. [206, 207, 210] 470, 471, 474.

prend un ouvrage catholique comme le *Pratum spirituale*, postérieur il est vrai de quelque quarante ans, mais rempli d'anecdotes contemporaines de Justinien, on a l'impression d'un pays unifié, tranquille : à peine aperçoit-on, dans un vague lointain, les hérétiques, comme une poignée d'égarés dont on a pitié. C'est le calme de la victoire ; tandis que les écrits monophysites ne sont qu'un cri de rage contre les adversaires. Autour du siège d'Alexandrie rendu à ses vrais détenteurs, gravite maintenant une foule de pieux évêques, de laïques militants, un peuple orthodoxe comparable à celui de Constantinople ¹. La Haute-Égypte, impénétrable aux partisans de Byzance, dut se défendre mieux. Il est bien délicat de discerner ce qui pouvait y rester ou y renaître de catholicisme, en ce milieu du VI^e siècle. Les écrivains coptes n'en soufflent mot, ce qui s'explique par l'évidente rareté de ces vestiges, peut-être aussi par parti pris de détracteurs. Quant aux faits relevés dans les sources catholiques, leur interprétation est fort douteuse. Nous connaissons, sous Justinien, sept évêchés catholiques dans la Haute-Égypte ². Doit-on en conclure que ces sept localités au moins avaient été regagnées par le parti catholique ? C'est très discutable : d'abord, chaque parti peut avoir nommé un pasteur au même siège, et la présence d'un prélat chalcédonien à Antinoé, par exemple, ne prouve aucunement que les Chalcédoniens y étaient en majorité, ou même en nombre considérable : il suffit qu'il y en ait eu une centaine, ou moins encore ³. J'ai indiqué au chapitre II une solution plus radicale encore de la question, et qui n'a pas moins de vraisemblance : ces évêques peuvent avoir été de simples titulaires « in partibus hæreticorum », et ne jamais avoir siégé ⁴. De fait on ne les rencontre jamais dans leur diocèse : chaque fois qu'il est fait mention d'eux, c'est au moment où ils signent les procès-verbaux

1. *Prat. spir.*, *passim*.

2. Ce sont : Cynopolis, Antinoé, Cusæ, Ptolémaïs (signature du concile œcuménique de Constantinople, réuni en 553) ; Hermopolis Magna (sous Apollinaire, dans le *Prat. spir.*, CXXIV, P. G., LXXXVII (III), 2988A) ; Babylone (sous Apollinaire, *ib.*). Un évêque d'Arsinoé paraît un peu plus tard vers 633 (Act. concil. de Constantinople en 680 : Mansi, Tome XI, p. 559) ; mais il n'est pas rigoureusement sûr qu'il soit catholique.

3. Voir plus loin, la nomination d'un patriarche par les derniers sectaires Acéphales.

4. Voir plus haut, p. 52.

Patriarches d'Alexandrie,

d'un concile, où se trouvent par hasard à Alexandrie ¹. Il est certain que le catholicisme ne pouvait réellement avoir fait à cette époque des progrès si manifestes dans le haut pays, et être parvenu de nouveau jusqu'à Antinoé, Cusæ et Ptolémaïs. Mais, le fait seul qu'on distribuait à des melkites des titres d'évêchés situés en Thébaïde prouve l'intention d'étendre la foi jusqu'à ses anciennes limites.

On ne trouve guère qu'un seul cas où la foi monophysite ait eu des martyrs au propre sens du mot : lorsqu'Apollinaire ordonna le massacre des récalcitrants dans la basilique. Encore avait-il été lui-même attaqué et menacé de lapidation, et du reste le chiffre des victimes a été ridiculement exagéré par Ibn Râhib ² : personne ne croira que le patriarche ait pu égorger deux cent mille habitants dans la ville d'Alexandrie, sans que l'empereur ait eu l'idée de lui demander des comptes. J'admets certes, qu'il dut y avoir une bagarre, et une bagarre sanglante : mais la répression d'une émeute, si barbare soit-elle, n'est pourtant pas la même chose que la persécution. En dehors de ce cas unique, nous ne connaissons aucune cruauté précise qui ait signalé le passage au pouvoir du parti melkite. Sévère multiplie les phrases à effet : l'empereur renouvela contre les fidèles les persécutions d'autrefois ³, c'est-à-dire du temps du paganisme. On parle de martyrs, de souffrances : au fait, qu'y a-t-il ? La déposition de quelques évêques trop acharnés dans leur schisme, qu'on n'exile souvent même pas, mais qu'on laisse fuir en Haute-Égypte ; des menaces au peuple, peut-être (c'est une supposition), comme sous Héraclius, quelques coups de bâton distribués à des moines entêtés, et surtout la corruption. Dans un passage que j'ai cité, Théodose exprima son opinion sur le pauvre zèle des Alexandrins, toujours disposés à se convertir pour gagner la bienveillance impériale ⁴. Il n'en fallait pas davantage pour éclairer la conscience religieuse des Coptes. Leurs martyrs, ce sont ceux qui ont fui : c'est Théodose, par exemple, qui a gagné Byzance par lassitude de diriger l'église alexandrine, et qui mène là-bas

1. Cf. le Troïle de la Vie de saint Jean l'Aumônier, au début du VII^e s. (Leont. Neap., cap. 26 ; P. G., XCIII, 1639-1640).

2. *Chr. Or.*, C. S. C. O., Ser. III, arab., tom. I, p. 119 (version, p. 128).

3. *Ref. Eutychii*, P. O., III, p. [77] 197.

4. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [203] 467. — Voir plus haut, p. 45, 164.

une vie fort tranquille et fort douce, sous la protection amicale de l'impératrice ; ce sont les évêques dont parle l'*Histoire des Patriarches*, obligés de quitter la capitale, et de résider dans leurs diocèses, parce qu'Apollinaire leur interdit de se montrer dans sa ville ¹. Cette promptitude à se soustraire au danger, et à se déclarer martyr tout de même, pour les incommodités qui ont pu en résulter, c'est l'essentiel même du caractère copte dans les luttes religieuses. Il ne faudrait pas les presser beaucoup pour leur faire dire que ceux qui ont abjuré sont aussi des martyrs : car évidemment cela leur a fait de la peine. Nous retrouverons ce même esprit dans les luttes à venir, que ce soit Pisentios, évêque de Keft, abandonnant son troupeau au seul bruit de l'arrivée des Perses, pour se cacher dans le désert, ou le patriarche Benjamin disparaissant pendant dix ans sur l'ordre d'un ange, juste le temps de laisser passer la persécution du Mouqauqis. Nous sommes loin des combats terribles qu'on livrait en Syrie, par exemple, à la même époque, pour ou contre le monophysisme. L'Égypte avait toujours joui d'une situation privilégiée : jadis, jusque vers 538, elle la devait à la bienveillance impériale. A présent, c'est à sa conformation physique et aux particularités de son administration. En Syrie, province guerrière, frontière incessamment exposée aux Perses et aux Arabes, l'empereur entretient une armée importante ; les ducs provinciaux ont un chef reconnu, le comte d'Orient. La hiérarchie est fortement organisée : les ordres du *basileus*, en arrivant dans le pays, trouvent immédiatement un exécuteur responsable qui les transmet à qui de droit, et des soldats s'il en est besoin. En Égypte, l'armée est réduite au minimum : une garnison à Alexandrie, de petits détachements isolés dans la province. Ces détachements étant de peu d'importance sont sous les ordres d'officiers indigènes. Dans chaque *limes*, un duc commande à l'ensemble de ces officiers : lui-même souvent est indigène. Et en outre, n'ayant sous son autorité qu'un nombre très restreint d'hommes armés, il est pourtant réduit à ses propres forces : car personne ne commande en chef dans le diocèse d'Égypte. Chaque duc relève directement du lointain préfet du prétoire. Donc, peu de force militaire : et cette force, fragmentée. Ajoutez à cela que le pays est tout en longueur ; que les

1. *Hist. Patr.*, P.O., I, p. [206] 470.

bourgades de Haute-Égypte, par conséquent, sont trop lointaines de la capitale, et jamais visitées ; que les gouverneurs étaient fréquemment égyptiens, donc favorables à l'hérésie indigène, tandis qu'en Syrie les nécessités de la guerre devaient faire confier les fonctions de ducs à des soldats de carrière, quelle que fût leur nationalité : et l'on comprendra comment les volontés impériales, arrivées à Alexandrie, rayonnaient faiblement dans la banlieue, dans le Delta, et ne parvenaient guère à percer plus loin ¹.

Du reste ce n'était pas dans la vallée du Nil seulement ; dans tout l'empire byzantin les derniers jours du monophysisme semblaient arrivés. Les années les plus sombres furent celles où le légat romain Pélage dirigea la politique incertaine de Justinien. Aux environs de l'an 540 les catholiques n'étaient pas seuls à se proclamer victorieux ; leurs adversaires s'avaient vaincus. En Syrie le patriarche Ephrem élevait des bûchers sur les places publiques ² ; les monastères, qui apparemment s'étaient reconstitués de nouveau depuis Justin I^{er}, furent de nouveau envahis, les religieux chassés au désert, et cette fois sans asile ; car l'Égypte, elle aussi domptée, ne pouvait plus les accueillir (vers 538). Les grands prédicateurs de la foi orientale étaient morts, ou allaient mourir, Sévère et Jean de Tella la même année, en 538 ; Zoora, détenu en Thrace, était oublié. Il n'y avait plus pour les schismatiques dans l'immense empire romain un pouce de terre qui ne se transformât en prison. La perte de l'Égypte achevait de les décourager ; les meilleurs d'entre eux, comme Jean, l'infatigable évêque d'Éphèse, se croyaient proches de leur fin ³. Ils étaient tous en fuite, ou exécutés par les soldats, ou mourant de faim dans les sables. Une foule d'entre eux, à l'exemple de Théodose, campait à Constantinople, dans les dépendances du palais impérial, sous prétexte d'adoucir les dispositions de l'empereur ⁴. D'autres, c'était plus mauvais signe encore, avaient apostasié ; indignes désormais du siège qu'ils conservaient, ils offraient à leurs compatriotes le spectacle de pasteurs admettant le concile impie de Chalcedoine ⁵. Dans les temps

1. Cf. *Organis. milit.*, p. 41.

2. Jean d'Éphèse, *Comment.*, ch. 112.

3. *Ib.*, ch. 49 (p. 160).

4. Barhebræus, col. 215.

5. Barhebræus, *ib.*

désastreux qui suivirent la disparition du grand Sévère d'Antioche il ne restait dans tout l'Orient, dit Jean d'Éphèse, que trois évêques monophysites ¹. Et ce chiffre dérisoire est peut-être bien authentique si l'on songe qu'il nous est transmis par le meilleur écrivain de la secte, contemporain lui-même de ces malheurs.

1. Jean d'Éphèse, *Comment.* (Vita Baradæi), p. 206 [mais cette vie n'est pas l'œuvre de Jean d'Éphèse] : A Mardin, en Perse, et en Égypte. Ce texte ne doit pas être pris au pied de la lettre. La « Perse » est peut-être la ville de Perrâ : Cf. H. Gelzer, note à Georges de Chypre, dans la *Biblioth. Teubneriana*, pp. 149-150. [H. G. Kleyn pense que l'évêque de « Perse » peut être celui de Shigar (Singara) dont parle Barhebræus, p. 217 (*Jacobus Baradæus*, p. 46, n. 3). — A. F.]

CHAPITRE VI

[LA RENAISSANCE DU MONOPHYSISME ;

SCHISMES INTÉRIEURS (543-566)]

La restauration catholique, qui promettait de si beaux résultats, fut cependant après ses premiers succès ralentie dans son progrès par une contre-restauration.

L'empereur Justinien avait bien pu, par un habile coup de force, priver de son chef l'Église dissidente d'Alexandrie, et lui substituer des *fonctionnaires* de son choix : il avait moins bien su user de sa victoire. Le choix des pontifes melkites, chargés de regagner à l'orthodoxie les Coptes égarés, était déplorable : avec Paul, on avait vu assis sur le trône de l'apôtre Marc un ambitieux sans scrupules, tyrannique et sacrilège, qui n'avait pas craint, déposé par un concile, de conclure un marché simoniaque avec l'empereur, qui avait failli accepter et le rétablir à son poste au prix de 700 livres d'or ¹. Zoïle s'était montré faible, inintelligent de l'aveu même du pape, qui le soutenait ². Apollinaire avait donné à l'Égypte le singulier spectacle d'un soldat-patriarche, d'homme de guerre mué en évêque par simple décret impérial, proclamé usurpateur par le pape de Rome dont il était censé partisan, et propageant la foi à la tête d'une armée. Évidemment, si le pouvoir central avait eu pour but de s'aliéner à jamais l'affection possible des Égyptiens, il ne pouvait mieux choisir : de tels missionnaires n'étaient pas faits pour attirer à la religion catholique de sincères sympathies.

Au moins, Justinien aurait-il pu les appuyer fermement, de toute son autorité temporelle : il n'en fut rien. Tantôt des intrigues de cour, tantôt les prétentions théologiques du prince l'ont conduit à sévir contre ces élus de son choix avec autant de vigueur

1. Plus haut, p. 61, 153.

2. Plus haut, p. 150.

qu'il en déployait contre les monophysites. Comme il avait déposé Gaïanus et Théodose, il déposa Paul et Zoïle, l'un parce qu'il déplaisait à Théodora, l'autre parce qu'il ne condamnait pas assez vite les Trois Chapitres. Les politiques de Byzance ne réussirent pas à fonder une Eglise catholique égyptienne, mais seulement une enclave byzantinée au milieu des Coptes. Sans autorité ni influence morale sur le pays qu'il prétendait diriger, l'archevêque melkite restait le serviteur du prince, obligé de se plier à toutes ses fantaisies pour en obtenir l'appui nécessaire à son existence.

D'ailleurs, l'action de Justinien avait été indécise et contradictoire : persécuteur officiel des hérésies, il avait laissé s'agiter autour de lui trop d'hérétiques influents, Théodose, Jean d'Éphèse, Jacques Baradée, Théodore Askidas et tant d'autres, pour que la rigueur de sa législation n'ait pas souvent fléchi dans la pratique, sinon en Égypte, au moins dans le reste de l'Orient. La persécution n'avait fait qu'exaspérer le fanatisme des monophysites, et un contre-courant d'opposition était né, neutralisant l'effet des violences impériales et des conversions forcées. Ce courant n'est pas né dans l'Égypte, mais elle en a ressenti l'influence, et ceci dès le milieu du règne de Justinien.

L'homme qui devait effectuer ce miracle, de restaurer la foi monophysite presque effacée du monde romain, était un moine syrien du nom de Jacques, bientôt connu universellement sous le surnom de Baradée. Il était né au début du *vii*^e siècle, à Tella, fils d'un prêtre de cette ville, Théophile bar Manou ; de bonne heure, il se consacra à la vie monastique, et vécut dans le célèbre couvent de Phasilta, sur le mont Izla ¹. Vers 528, il fit le voyage de Constantinople avec un autre moine de Tella, Serge, qui devait plus tard être le successeur du grand Sévère sur le trône patriarcal d'Antioche. Il resta quinze années dans la capitale, et fit partie de ce petit groupe hérétique que l'impératrice Théodora protégeait et hébergeait dans les palais publics : il y connut Théodose d'Alexandrie, Sévère d'Antioche, Anthime, pontife éphémère de Constantinople. Il les vit tous se disperser ou mourir en exil, victimes de la persécution renaissante depuis 536. Il assista à l'effondrement du parti sévérien, aux poursuites exercées en Syrie sur ses coreligionnaires, par Ephrem d'Antioche,

1. [Près Nisibe]. Barhebræus, p. 215.

à la chute d'Alexandrie, dernière forteresse de la foi. Ce fut au milieu de ces événements, en 543, qu'une circonstance étrange vint mettre en lumière cet homme resté jusque là obscur, et lui fournir l'occasion de préparer la revanche de ses frères.

En l'an 543, on vit paraître à la cour de Constantinople un personnage ambigu, plus célèbre jusque là par ses razzias en territoire perse ou romain que par son zèle apostolique, Harith ibn Djabalah ¹, le Ghassanide, prince des Arabes chrétiens de la frontière de Syrie. Allié officiel de l'empire, qu'on le soupçonnait fortement d'avoir trahi à maintes reprises, ce prince jouissait, grâce à la politique de Justinien, d'une haute faveur à la cour : on l'avait nommé patrice, et phylarque ou chef suprême de toutes les tribus arabes vassales de Byzance. Il était chrétien, et monophysite sincère, comme il allait le prouver. Ces chefs barbares, nubiens ou saracènes, dont l'église de saint Marc s'était environnée, et qui lui fournissaient des appuis hors de l'atteinte immédiate du *basileus*, allaient être de grand secours à l'hérésie si profondément troublée en cette fin du ^{vi}^e siècle. Harith était naturellement en excellents rapports avec Théodora : il demanda à l'impératrice de lui désigner elle-même un évêque de son choix pour ses provinces. Celle-ci s'adressa à Théodose : le patriarche d'Alexandrie, depuis son exil, semblait devenu une sorte de pape du monophysisme, à qui tous s'adressaient, rois ou novateurs comme Thémistius ou Athanase, pour demander un pontife ou faire autoriser une doctrine. Théodose avait le choix facile parmi tous les hérétiques de marque dont les persécutions provinciales avaient peuplé la capitale : il désigna deux d'entre eux pour la dignité épiscopale : un certain Théodore, qu'il envoya à Bostra pour satisfaire le phylarque, et Jacques, qu'il donna à la ville d'Édesse. Il est possible que le voyage de Harith à Constantinople ait été pour quelque chose dans l'ordination de Jacques Baradée ; mais certainement il n'en fut pas la cause principale. On ne voit pas bien pourquoi, l'Arabe demandant un évêque pour ses sujets, Théodose aurait cru le contenter en nommant un évêque d'Édesse ². Je ne discuterai pas cette question qui est en dehors

1. [حارث بن جبلة.]

2. Barhebræus (p. 216) dit avec beaucoup plus de vraisemblance : « ordinarunt eum metropolitam œcumenicum », et l'évêque d'Édesse aurait été

de mon sujet, et je me contenterai de mentionner ici une autre version, qui paraît plus vraisemblable. Les évêques monophysites présents à Constantinople, surveillés comme Théodose ou même emprisonnés (on dit qu'il y en avait quatre-vingts), s'étant émus de l'état misérable de leur foi et de la pénurie d'évêques qui affaiblissait leur parti, prièrent le Seigneur de le secourir. Ils songèrent à ce Jacques, qui s'était fait connaître à eux comme un apôtre zélé des dogmes sévériens, et, sur leur indication, suivie d'un ordre de Théodora, le pape d'Alexandrie le consacra évêque d'Édesse (543) ¹.

Par là, il ne lui conférait guère qu'un titre vide : Édesse était alors pourvue d'un pasteur catholique, Amazonios, et Jacques ne semble pas s'y être jamais effectivement rendu. Mais cette dignité exceptionnelle lui conférait encore la juridiction suprême sur l'Asie Mineure et sur la Syrie. En effet, depuis que Sévère d'Antioche était mort déchu dans sa retraite égyptienne de Xoïs, l'Orient demeurait sans patriarche, du moins l'Orient monophysite. Théodose, le seul survivant des grands pontifes du début du siècle, s'arrogeait donc l'autorité sur tout le domaine de l'hérésie, et de Byzance, où le retenait une captivité fort douce d'ailleurs, il envoyait aux Syriens persécutés une sorte de vicaire qui fut Jacques Baradée.

Jean d'Éphèse ² nous a retracé l'odyssée extraordinaire de ce missionnaire du schisme. De Chios et Rhodes jusqu'à l'Arménie et à la Syrie, on vit passer cet homme étrange, vêtu des haillons

un certain Théodore (p. 220). [Assemani (*Bibl. Or.*, II, Diss. de Monoph., IX, s. v. Edessæ) cite des auteurs jacobites postérieurs qui distinguent Jacques Baradée, « métropolitain écuménique », d'un autre Jacques « Phasilta », qui aurait été évêque d'Édesse. Cependant, lui-même accepte la version de Denys de Tell-Mahré : Baradée et Phasilta seraient le même personnage, évêque d'Édesse, mais selon les circonstances usant d'une autorité générale pour reconstituer la secte. — A. F.]

1. [S'appuyant sur certains auteurs nestoriens, Renaudot émet quelques doutes sur le fait du sacre de Baradée. D'après ses adversaires il n'aurait jamais été que simple prêtre (*Liturgiarum orient. collectio*, I, pp. 345-346). Le résultat de cette hypothèse serait fatal pour les Jacobites de Syrie, puisque toute leur hiérarchie dérive des évêques sacrés par Baradée. Cependant Assemani, répondant à Renaudot, estime que le sacre de Baradée par Théodose d'Alexandrie n'est pas douteux (*Bibl. Or.*, II, Diss. de monoph., § 5). De même H. G. Kleyn (*Jacobus Baradaeus*, p. 48) et la plupart des auteurs récents. — A. F.]

2. *Comment.*, ch. 49, pp. 159-162.

qui lui avaient valu son surnom de Baradée¹, qui rappelait les anciens apôtres par son zèle irrépressible, et les poursuites dont il était l'objet. Il était partout, et sous tous les aspects : tantôt habillé en moine, tantôt en évêque ou en laïque, le plus souvent en mendiant, il apparaissait un jour, brusquement, dans une ville, convoquait les fidèles, et procédait séance tenante à l'élection d'un évêque. Il ordonnait des prêtres et des diacres dans ces églises désorganisées ; puis il disparaissait aussi rapidement qu'il était venu, sachant se cacher dans les solitudes ou chez les habitants, environné, épié, suivi de soldats impériaux auxquels il échappait toujours, et montrant dans toutes les villes d'Orient sa tête mise à prix par l'empereur, et qui ne tomba jamais. Déjà avant lui, Jean de Tella, le martyr brûlé par Ephrem d'Antioche, déjà Jean l'Égyptien avaient joué ce rôle de prophète errant : mais le succès de Baradée les faisait aussitôt oublier. Le monophysisme renaissait littéralement là où il avait passé ; il suffisait d'un chef énergique et surtout *présent* pour fanatiser à nouveau toutes ces populations levantines que tourmentait l'hostilité contre Byzance. Cent mille prêtres, vingt-sept évêques, deux patriarches², ordonnés de ses mains ou par ses soins, le parti relevé et reconstitué en quelques années de prédications, telle fut l'œuvre que Jacques put se vanter d'avoir menée à bien³, et qui

1. ^٩برادع (برادع) ^٩حبّله veut dire « loques, haillons ». Les Grecs l'appellent ὁ ζαῖζαλος, ce qui paraît être également un mot syriaque (^٩حبّله, « petit, chétif, pauvre »). Pour la carrière de ce personnage extraordinaire, le vrai père de la secte jacobite actuelle, voir l'excellent essai de H. G. Kleyn, *Jacobus Baradaeus, de Stichter der Syrische monophysietische Kerk* (Leyde, E. J. Brill, 1882). Aux pp. 53-54 on trouvera une discussion du nom Baradée. Assemani (*Bibl. Orient.*, II, pp. 62-69) peut encore être consulté avec profit. — A. F.]. — [Voir plus loin, p. 189, n. 3. Cf. Eutychius, C. S. C. O., ar., sér. III, t. VI, p. 195 ; Masoudi (*Tanbih*, p. 150 ; *Avertissement*, 208 ; *Prairies d'or*, II, p. 330) et Qalqachandi (XI, p. 395 ; XIII, p. 278), qui l'appellent برذعاني, d'où le nom de *Bourdhanianiyah*, donné à ses adhérents (*Livre de la Création et de l'Histoire*, IV, p. 40, 44 ; *Hist. nestorienne*, P. O., VII, p. [48], 140 et suiv. ; Maqrizi, *Khitat*, II p. 500 ; Ali Pacha, *Khilat djadidah*, I, p. 93). — G. W.]

2. [Ce sont les chiffres des deux Vies de Baradée utilisées par Kleyn (*op. cit.*, p. 62). Cf. Assemani, *Bibl. Or.*, II, p. 64. Dans la suite, on les a énormément exagérés. Les 27 ou 29 évêques deviennent 89. Déjà les 100.000 prêtres de Jean d'Éphèse doivent être une forte exagération. Voir la note de Lamy dans Barhebraeus, col. 217-218. — A. F.]

3. [« Ce que Jacques fit, l'installation d'une hiérarchie, ... fut la *fondation*

lui aurait valu, plus tard, dans son parti, une aussi grande renommée que celle de Sévère ou de Dioscore, s'il ne s'était pas lui-même appliqué par la suite à compromettre par la seconde partie de sa vie ce qu'il avait fondé dans la première.

Au cours de ces pérégrinations, il avait pour la première fois pris pied en Égypte¹, où il devait revenir plus tard en des circonstances si différentes. Le diocèse d'Égypte, moins éprouvé certainement que la Syrie, car, nous l'avons vu, les ordres impériaux y étaient moins faciles à exécuter, la vallée du Nil souffrait cependant, elle aussi, de cette rareté des prêtres et des évêques par où dépérissait la secte. Théodose, depuis qu'il avait quitté le pays, n'avait plus voulu s'en occuper : aucun dignitaire ecclésiastique n'avait été consacré depuis 538. Des villes de Thébaïde, du Delta, n'avaient plus d'église constituée. Baradée en restaura douze d'un coup, avec la permission de Théodose qu'il arracha à son inertie : douze évêques et une foule de prêtres, consacrés par le patriarche dans cette même ville de Byzance qui semblait devenue la capitale de l'hérésie, vinrent occuper chez les Coptes des diocèses vacants. A Alexandrie, Jacques convoqua une sorte de concile composé des évêques qui séjournaient pour lors en cette ville (c'est sous Apollinaire seulement qu'on leur interdit de s'y montrer) et de ses propres compagnons. C'est dans cette assemblée qu'il fit revêtir de la dignité épiscopale deux de ses suivants : Conon et Eugène², qui devaient bientôt se séparer de lui et menacer son œuvre, en consacrant leur zèle apostolique à la propagation du trithéisme.

L'influence de cet homme énergique fut énorme en Égypte comme dans le reste de l'Orient. Il nous est difficile d'en juger avec précision, car, là comme toujours, la malencontreuse vanité des Coptes a défiguré l'histoire. Réduits aux seules sources égyptiennes, nous ignorerions que Baradée a visité l'Égypte, qu'il

d'une nouvelle église. Quand Jacques institua des évêques, même là où il y en avait déjà un qui appartenait à l'église de l'État, il dit par le fait même : « Je ne chercherai plus mon salut dans cette bâtarde église catholique ». A la place de celle-là il forma lui-même une église fondée sur la doctrine des trois premiers conciles, sur Cyrille et Sévère, une église qui devait être indépendante de Rome et de Constantinople, séparée d'elles tant que l'église de l'État restait fidèle au concile de Chalcédoine ». H. G. Kleyn, *op. cit.*, pp. 62-63. — A. F.]

1. Kleyn, *l. c.*

2. Jean d'Éphèse, *Comment.*, ch. 49 (p. 162).

y a trouvé l'épiscopat affaibli et décimé comme partout, et qu'il l'a reconstitué. Tout ce que nous savons sur le personnage nous vient de ses compatriotes syriens, de Jean d'Éphèse principalement, qui ne considéraient son aventure égyptienne que comme un épisode sans importance particulière, et l'ont narrée assez brièvement. Il est difficile d'imaginer, à présent, quelle sorte de puissance pouvait exercer sur ses contemporains cet homme extraordinaire, rappelant par son aspect les anciens prophètes juifs, et comme eux dépourvu de tout moyen d'action matériel. C'était sans doute l'accent de sa parole, l'exemple de cette vie passée dans la persécution, de cet éternel fugitif que tout obstacle ne faisait qu'exciter, et que les soldats des ducs poursuivaient dans tout l'Orient sans jamais le saisir. Il imprima au pays entier une secousse profonde ; c'est peut-être après l'avoir entendu que les Alexandrins dépossédés de leurs églises monophysites commencèrent d'en construire de nouvelles, souterraines et secrètes comme celles des premiers siècles ¹. Quoi qu'il en soit, quelque obscurs que restent pour nous ses procédés de propagande, la grandeur de son succès n'est pas douteuse : il fut le second fondateur du monophysisme : fondateur d'une espèce nouvelle, qui n'innova rien, mais rendit à la secte en voie d'extinction, successivement des fidèles et un clergé. Une tradition veut que les monophysites dont il restaura le parti, aient pris de lui le nom de Jacobites qu'ils n'ont plus quitté depuis. Ce serait la reconnaissance éclatante des services qu'il avait rendus.

Le nom de « Jacobites » n'a été d'un usage courant que longtemps après la mort du vieil évêque d'Édesse. Eutychius, au ix^e siècle, l'emploie ordinairement : mais, à l'époque byzantine, d'autres dénominations restèrent usitées concurremment, avant de disparaître toutes devant celle-là qui s'imposa plus tard. Il en résulte que l'étymologie du mot fut l'objet, dès l'antiquité, de nombreuses controverses et d'hypothèses plus ou moins extravagantes. Abou Dakn rappelle, pour la réfuter il est vrai ², une

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [203] 467. — Voir plus haut, p. 141.

2. Abudacnus, *Historia Iacobitarum* (éd. Ioh. Nicolai, Leyde, 1740, cap. I, p. 48). [Mais Abou Dakn ne nomme pas l'apôtre S. Jacques. Il rejette la dérivation de ce nom comme étant celui d'un fictif patriarche d'Alexandrie, ou de Jacques Baradée, et se décide pour la plus impossible de toutes les théories, celle qui dérive Jacobite du Jacob de l'Ancien Testament. Cepen-

théorie qui le dérivait du nom de Jacques, un des douze apôtres du Christ. Moins nébuleux étaient ceux qui prétendaient le rattacher à Dioscore I^{er}, patriarche d'Alexandrie et l'un des inventeurs de l'hérésie. Dioscore, rapporte el Makin ¹, aurait porté « dans le siècle » le nom de Jacques, et on aurait conservé, à l'époque où vivait l'auteur, des lettres de lui qu'il signait ainsi. L'assertion est bien peu vraisemblable : on n'a guère d'exemple, à cette époque, qu'un pontife ait changé de nom en revêtant sa dignité, comme c'est l'usage de nos jours dans l'Église romaine. On disait encore que ce Jacques mystérieux était un disciple de Dioscore, ou de Sévère d'Antioche ². Cette dernière opinion n'est pas inconciliable avec la suivante, qui me paraît la plus vraisemblable : le Jacques qui donna son nom aux Jacobites n'était autre que Baradée ³. C'est d'ailleurs, aujourd'hui, l'idée universellement admise ⁴.

L'habitude était de désigner les sectes par le nom de leur fondateur, ou d'un personnage marquant qui en avait fait la grandeur. Les monophysites s'étaient appelés Sévériens, puis Théodosiens ; on avait connu des Gaïanites, des Julianistes, des Athanasiens (trithéïtes), etc. De la plupart de ces désignations, la portée s'était vite restreinte. Les « Théodosiens », ce n'était pas l'uni-

dant la dérivation, à peine moins absurde, du nom de l'apôtre se rencontre souvent. Cf. Assemani, *Bibl. Or.*, II, Diss. de Mon., § 11, ensuite p. 63.] — A. F.]

1. El-Makin, Paris, ms. 4524, fol. 213, 220 ; cf. Maqrizi, *Ges. d. Copten*, p. 41 = *Khitat*, II, p. 489 : « Dioscore, avant son élévation au patriarcat, se nommait Jacques ; dans son exil, il écrivait à ses partisans de rester fidèles à la profession de foi du pauvre et exilé Jacques ». [Assemani, *l. c.*, pp. 63-66.] — [Qalqachandi, XI, p. 395 ; XIII, p. 278. Bien qu'ils citent d'autres opinions, ces auteurs préfèrent celle-ci. — G. W.]

2. El Makin ; Maqrizi ; Qalqachandi, XIII, p. 278.

3. Maqrizi, *ibid.* : « D'autres disent : Jacques était un homme de grande piété et continence, vêtu de haillons, خروق البرادع ; c'est pourquoi il fut nommé « l'homme aux haillons » (البرادي). Il parcourait les pays et ramenait (يرد) les gens à la doctrine de Dioscore ». De même Barhebræus, p. 218 : nommés *Jacobites*, parce que Baradée ordonna des évêques, alors que personne n'en faisait plus. — [Voir le texte très net de la *Réfutation d'Eutychius* (P. O., III, p. [87-90] 207-210) ; Ibn Râhib, C. S. C. O., ar., sér. III, t. I, p. 49 ; *Lampes des Ténèbres*, Paris, ms. ar. 203, f° 31b ; Abou'l-Fida, *Tarikh*, éd. du Caire, 1323/1907, I, p. 90 ; Qalqa-chandi. — G. W.]

4. [Il faut ajouter l'opinion transmise par l'*Histoire nestorienne* (P. O., VII, p. [29-30] 121-122, suivant laquelle Jacques de Saroudj aurait donné son nom aux Jacobites. — G. W.)]

versalité de la secte : c'était le parti opposé à Gaïanus. De même pour les Sévériens. Il est très naturel que pour signifier l'ensemble des monophysites ¹, on ait forgé une expression nouvelle, tirée du nom d'un personnage célèbre, tel qu'était Jacques Baradée. Barhebraeus paraît être dans le vrai, quand il dit que les catholiques, voyant la foule de prêtres et de clercs ordonnés par l'apôtre, là où auparavant l'hérésie semblait éteinte, les poursuivirent sous le nom de Jacobites, les « sectateurs de Jacques ». L'œuvre de cet homme, partout où il passa, fit l'effet d'une résurrection. La persécution avait découragé les fidèles, l'anarchie dissolvait le parti : Jacques sut le galvaniser, raviver les énergies assoupies, la haine de race dissimulée sous une forme religieuse. L'agitation reprit dans tout l'orient de l'empire : à Antioche, il faisait élire, en 560, un successeur ² au grand Sévère, mort depuis vingt-deux ans sans qu'on osât le remplacer, et couronnait ainsi son œuvre en donnant un chef au clergé reconstitué. En Égypte, son intervention avait prévenu un désastre : la disparition de l'épiscopat monophysite.

Mais la persécution impériale, à laquelle Baradée et ses compagnons venaient de trouver un remède, n'était pas encore le mal le plus grave qui menaçât l'Église alexandrine, à moitié détruite déjà, et en général toute l'église monophysite. J'ai dit comment, sous Justin ³, les docteurs de l'Orient entier s'étant réfugiés en Égypte, firent jaillir de ce congrès forcé une hérésie nouvelle et un schisme, le julianisme et le gaïanisme. La semence avait profité. Le prêtre Timothée de Constantinople, à la fin du vi^e siècle ⁴,

1. [Quoique le nom de Jacobites soit donné assez souvent aux Monophysites d'Égypte (comme par Abou Dakn), il vaudrait mieux en général le restreindre à ceux de la Syrie, où il est employé par tout le monde. En Égypte on dit plutôt "Copte". Ainsi on distingue entre "l'église jacobite" et "l'église copte". — A. F.]

2. [Serge, patriarche jacobite d'Antioche, probablement sacré par Baradée (*Bibl. Or.*, II, pp. 323-331). Ses dates sont très douteuses. Barhebraeus (col. 213) le fait sacrer par Jean d'Anazarba, selon Lamy (ib.) en 542. Il est mort trois ans après (*Bibl. Or.*, II, p. 324). Cf. infra p. 200 (560-563) ; et p. 171. — A. F.]

3. Plus haut, pp. 88 et suivantes.

4. Timothée écrivit sans doute son traité περί τῶν προσερχομένων τῇ ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ (P. G., LXXXVI (I), II-74) du temps où Damien était patriarche d'Alexandrie (578-604). Voir en effet le passage sur les Théodosiens (*l. c.*, col. 42), qui commence par ces mots : « Parlons d'abord des Théodosiens, dont le chef est Damien l'hérétique ».

énumère complaisamment les vingt sectes environ de l'hérésie monophysite. Toute l'histoire de ce mouvement n'est qu'un fourmillement continu d'hérésies et de schismes en formation ou en voie d'extinction. Et dans ce fouillis on rencontre de tout, depuis les théories philosophiques issues des principes d'Aristote jusqu'aux aberrations ineptes de quelques déments de la dévotion. Là fut la vraie faiblesse du parti oriental ; il ne réussit jamais à être une « Église ». Vers 570, le nombre des petites communautés séparées qui se partageaient la ville d'Alexandrie et le territoire égyptien s'était accru d'une façon qui semblerait incroyable, si la suite des événements n'était là pour nous montrer que les docteurs en théologie trouvèrent encore moyen de les multiplier.

Les vieilles dissensions duraient toujours. Il y avait toujours de rares Acéphales ¹ qui n'avaient pas encore pardonné à Pierre Monge et à ses successeurs d'avoir accepté l'Hénotique de Zénon. Ceux-là n'étaient guère dangereux, à vrai dire, car ils étaient si peu nombreux au VI^e siècle qu'ils n'arrivaient pas à recruter leurs prêtres ², et ne pouvaient pour ce motif administrer le baptême ni la communion conformément aux canons ecclésiastiques. Ils ne baptisaient plus qu'une fois par an ; ils conservaient précieusement d'antiques hosties autrefois consacrées, dont ils distribuaient de minuscules parcelles à de rares intervalles. Ces Acéphales, déjà si peu nombreux, avaient trouvé le moyen de se subdiviser en trois schismes ³.

A côté de ces Acéphales, nous apprend le prêtre Timothée de Constantinople ⁴, végétaient leurs proches parents les *Dioscoriens*. Ceux-là ne reconnaissaient plus aucun pape d'Alexandrie comme légitime depuis la mort de Dioscore I^{er}. Il paraît que quelques clercs de l'entourage de Protérius, successeur chalcédonien de Dioscore, s'étaient repentis d'avoir admis le quatrième Concile : et Timothée Ælure, ayant pris la place de Protérius et restauré la foi

1. Plus haut, p. 99.

2. Timothée de Constantinople, *op. cit.*, col. 56-57.

3. [L'auteur aurait ajouté une description de ces schismes ; mais je n'en trouve que quelques fragments fort corrigés et incomplets. Les schismes sont ceux des Anthropomorphites, des Esaïanites et des Barsanouphiens. On en trouvera les doctrines spéciales dans Timothée de Constantinople, *loc. cit.*, col. 45 A-B. — A. F.]

4. Timothée de Constantinople, col. 44.

monophysite à Alexandrie, leur avait pardonné et les avait reçus à sa communion. Il ne lui en fallut pas plus pour être anathématisé par quelques fanatiques, dont l'école durait encore ¹.

Les *Agnoètes* ², naguère réfutés par Timothée III, ne se tenaient pas pour battus. Leur activité paraît même avoir redoublé sous le pontificat de Théodose, puisque certains auteurs, trompés par le bruit qu'ils firent alors, placent par erreur à cette époque le commencement de leur hérésie ³. Beaucoup plus redoutables, les *Julianistes* ou *Gaïanites*, hérétiques à la fois et schismatiques, continuaient à régner sur Alexandrie, et à représenter sinon le parti le plus nombreux en Égypte, du moins le parti le plus puissant. En 566, nous le verrons plus loin, ils étaient encore assez forts pour faire prévaloir un instant leur candidat à la succession de Théodose, et déclencher une émeute contre le compétiteur sévérien. Cependant, eux aussi, ils commençaient à s'entrégorger. Les Julianistes traditionnels soutenaient que le corps du Christ était devenu incorruptible du jour où le Verbe s'était uni à lui ⁴. D'autres, se rapprochant des Sévériens, pensaient que la puissance du Verbe avait bien, en fait, préservé la chair de la corruption : mais, idéalement, cette corruption aurait été possible. Une troisième branche du Gaïanisme rejoignait au contraire, par ses additions au thème primitif du débat, l'eutychianisme pur qui était au fond de la doctrine. Cette dernière catégorie, méritant plus encore que les autres la dénomination de *Phantasiastes*, attribuaient au corps du Seigneur non seulement la qualité d'être incorruptible, mais encore celle d'être « increé », *ἄκτιστον*. D'où

1. Ajouter les *Σμυδαῖται* d'Alexandrie, que nomme Anastase le Sinaïte, *Hod.*, ch. X (P. G., LXXXIX, 449-452), les Novatiens et les Paulianistes (*ib.*, cap. XIX, col. 268-269). [Pour ce qui regarde la persistance de la secte novatienne en Égypte, voir Socrate, *Hist. eccl.*, VII, 7 ; à la fin du VI^e siècle saint Euloge d'Alexandrie écrivait encore un traité contre ces schismatiques. Photius, *Biblioth.*, cod. 182 (P. G., CIII, 532-536 ; cf. codd. 208 et 280). Pour les Paulianistes d'Égypte, à cette époque (sectateurs de Paul de Beith Oukame futur patriarche d'Antioche, adversaires de Damien d'Alexandrie), voir C. W. F. Walch, *Entwurf einer vollständigen Historie der Ketzereien* (Leipzig, 1762), t. IX, pp. 99-100. — A. F.]

2. Voir l'index.

3. Mich. Syr., II, p. 248 ; Leont. Byz., *de sectis*, act. X, 3 (P. G., LXXXVI (I), 1261 D). Ils formaient toujours un parti important dans les dernières années du VI^e siècle (Greg. Magn., *Epist.*, VIII, 42, datée de l'an 600).

4. Timothée de Constantinople, col. 44.

leur surnom d'*Actistètes* : un certain Ammonius ¹, sans doute un moine égyptien, était le propagateur de cette doctrine, dont Michel le Syrien donne un résumé ironique dans sa Chronique. Comme l'observait le prêtre Timothée, leur opinion supprimait en fait la distinction entre la chair et la divinité : le Christ, pure essence divine, n'avait rien d'humain, et on était en droit d'objecter à Ammonius ce qu'on reprochait à Eutychès : il supprimait la réalité et l'efficacité de la Passion divine ².

Si les anciennes erreurs prospéraient encore en cette seconde moitié du vi^e siècle, d'autres étaient nées qui leur disputaient la place, et n'étaient pas moins dangereuses. Auprès des doctrines théologiques appuyées sur les textes ou sur le raisonnement, les imaginations les plus folles, les aberrations pures et simples se faisaient jour. Un certain moine syrien, Jean d'Apamée, étant venu à Alexandrie sous Justinien, y étudia la philosophie et la médecine, et inventa une cosmogonie nébuleuse, où l'on retrouve, chose curieuse, comme un dernier écho du gnosticisme : « Après un certain temps, il (Dieu) engendra sept fils ; de ceux-ci sortit une foule innombrable d'autres (fils). Chaque pensée conçue par Dieu ou par ceux qui naquirent de lui engendre des hypostases vivantes ³ ». Les Égyptiens, en matière d'hérésie, étaient restés des maîtres. Bien que l'aventure des « *Catacéphalites* » ait eu Constantinople pour théâtre, on me pardonnera de l'insérer ici en détail, car elle est vraiment caractéristique du degré d'insanité où la race copte pouvait prétendre en ces matières :

« Un certain Égyptien, qui fut accueilli par un autre Égyptien dans la ville impériale, se mit à enseigner à son hôte que celui qui reste suspendu la tête en bas, chaque jour durant trois heures

1. Mich. Syr., II, p. 265.

2. [Quelques restes de ces théories phantasiastes subsistent toujours dans les différentes écoles théologiques de l'église monophysite d'Abyssinie. (A. Fortescue, *The Lesser Eastern Churches*, pp. 318-319.) — A. F.]

3. Mich. Syr., II, p. 250. Cf. Assemani, *Bibl. Or.*, I, 430-433 ; III (I), 50 ; R. Duval, *Lit. syr.*, p. 240. La notice de Barhebræus (p. 224) prouve peut-être que le gnosticisme était bien en effet à la base de cet enseignement : « Ce Jean d'*Euphémia* (lire peut-être ainsi au lieu d'*Apamée* dans Michel) vint à Alexandrie, et devint savant dans les doctrines des philosophes profanes. Comme eux il se mit à enseigner que, dans la première pensée de Dieu, une seule intelligence, simple, avait été créée ; celle-ci par sa pensée, en créa une autre, et ainsi de suite jusqu'à dix. Le dixième créa le monde ». C'est toute la théorie des *éons* et du *démiurge*.

Patriarches d'Alexandrie.

de jour et trois heures de nuit, pendant vingt jours, est purifié du mal, surmonte toutes les passions et devient impassible. Ensuite, s'il mange, ou s'il commet la fornication, ou s'il accomplit tous les désirs de son cœur, « il agit comme un être spirituel, et ces « choses ne lui sont point imputées à péché ». Il séduisit beaucoup de gens ¹... ». Cet ascète d'un nouveau genre, au milieu du trouble effroyable des Églises, croyait voir s'approcher la fin du monde et il répétait : « L'Antéchrist est proche ; mangeons et buvons, avant que l'or ne soit jeté comme du fumier ». Le caractère égyptien, à la fois sensuel et grossièrement mystique, se reflète admirablement dans ces quelques lignes d'un chroniqueur syrien.

Enfin, par-dessus toutes les doctrines contradictoires qui découpaient et rapiéçaient la matière déjà séculaire de l'eutychianisme, une nouvelle philosophie s'élevait, qui, en poursuivant jusqu'à leur extrême conséquence les principes monophysites, allait les montrer sous un jour odieux à tous, et leur faire courir le plus grave danger : c'était l'enseignement des trithéites. Les origines de l'hérésie trithéite, les circonstances exactes et l'époque de son apparition sont également obscures. Je m'efforcerai de retracer, autant que faire se peut, ce qu'il est loisible d'en deviner, car c'est là une page de l'histoire d'Égypte presque autant que de l'histoire byzantine en général ; partout où il est question d'hérésie l'Égypte joue d'ordinaire un rôle prépondérant ².

En l'an 557 ³, un Syrien, Jean, surnommé Asquénâgès ⁴, quit-

1. Mich. Syr., II, p. 261. La naissance de cette secte équivoque se place avant l'année 548, puisque l'impératrice Théodora était encore vivante, et en arrêta l'expansion. Le prophète avait déjà désigné et dispersé des apôtres.

2. Sur l'histoire des trithéites voir l'intéressante dissertation de J. M. Schönfelder, annexée à sa traduction de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Éphèse (pp. 267-314).

3. La date (868 de l'ère des Séleucides) et l'origine sont données, d'après Jean d'Éphèse, par Élie de Nisibe (éd. T. J. Lamy, p. 76). Cf. Jacques d'Édesse (éd. E. W. Brooks, C. S. C. O., Syr., Ser. III, t. IV, vers. p. 323 = lat. p. 245), qui semble indiquer l'an 34 de Justinien (560-564). Mais il n'est pas sûr que cette date se rapporte précisément à l'apparition de Jean Asquénâgès.

4. Son surnom est d'ordinaire interprété comme signifiant « fond d'outres ». R. Payne-Smith (*Thesaurus syriacus*, p. 2046) préfère traduire « cujus calcei ex utre facti sunt » [« Asquénâgès », (اسمریگس) est expliqué par Barhebraeus : **رما, حوما** (« utris fundus ») ; de même Mich. Syr., II, 254. — A. F.]

taît sa ville natale d'Apamée¹ pour se rendre à Constantinople. Il y répandit des doctrines qui parurent étranges, si bien qu'un jour l'empereur le manda en sa présence pour s'expliquer sur son orthodoxie². Au palais il tint l'étrange langage que voici, rapporté par Barhebræus d'après un livre aujourd'hui perdu de Jean d'Éphèse : « Je reconnais dans le Christ une seule nature du Verbe incarné (c'est l'énoncé même du credo jacobite); mais dans la Trinité je compte autant de natures, de substances et de déités que de personnes »³, ce qui équivalait à faire de chaque personne de la Trinité une divinité distincte, à croire en trois Dieux; d'où le nom de trithéites qui fut donné aux adeptes de cette croyance.

C'était en l'an 537⁴. Les monophysites se hâtèrent de l'anathématiser autant que les catholiques, chacun selon leur moyens. Au nom des premiers, Théodose, ex-patriarche d'Alexandrie, lui ayant fait de vaines remontrances, condamna le novateur et le retrancha de sa communion; au nom des seconds, Justinien le bannit de la capitale. Il mourut peu de temps après. Mais il ne disparut pas tout entier; il avait laissé des écrits, apparemment non publiés de son vivant, qui allaient réveiller l'hérésie quelques années plus tard.

Deux Asiatiques, nommés Eugène et Conon, zélés monophysites, que le célèbre Jacques Baradée avait sacrés évêques, recueillirent l'héritage de Jean. Conon était évêque de Tarse en Cilicie, et Eugène, de Séleucie en Isaurie⁵. Parmi les énergiques apôtres du vi^e siècle, parmi les Sévère, les Julien, les Jacques Baradée, qui sillonnèrent le monde byzantin et le monde barbare à la recherche de pays nouveaux à convertir au christianisme ou à une hérésie, Eugène et Conon méritent une place d'honneur. Déposés dès qu'il eurent commencé à reprendre la doctrine d'Asquqnâgès⁶, ils ne se découragèrent pas; à force de chercher,

1. [Apamée, **أفاميا**], sur l'Oronte, au sud d'Antioche, occupée par Chosroès en 540 (Évagre, *Hist. eccl.*, IV, ch. 23); au temps des croisés, siège d'un archevêque latin. — A. F.]

2. Mich. Syr., II, pp. 251-252; Barhebræus, pp. 225-227.

3. Mich. Syr., Barhebræus, *loc. cit.*

4. Élie de Nisibe (*l. c.*, p. 76) — d'après Jean d'Éphèse.

5. Jean d'Éphèse, *Comment.*, ch. 49 (p. 162).

6. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 1.

de frapper à toutes les portes, d'essuyer des rebuffades, ils parvinrent à recruter un troisième évêque et à l'enrôler : c'était un nommé Théonas, alors résidant à Constantinople, une créature de Théodose d'Alexandrie, qui depuis, d'ailleurs, l'avait renié et déposé ¹. Désormais ils avaient l'avenir ; la présence de trois évêques était exigée par les canons pour la création d'un quatrième. Conon, Eugène et Théonas pouvaient désormais s'entourer d'un clergé ; dans leur hâte de grandir, de se répandre à travers la terre, ils transformèrent en évêques, pêle-mêle, tous les adhérents qui leur survenaient, leurs disciples même. Et dès lors, chefs d'une Église étrange, ils envoyèrent partout leurs apôtres, à Corinthe, à Athènes, en Afrique, en Asie ². On en vit à Rome sonder le patrice Narsès, qui les dédaigna ; on en vit en Pamphylie, à l'autre extrémité de l'empire, où Eugène devait trouver la mort, sous Justin II. Chassés de Constantinople, ils ne s'émurent pas de cet ordre, le craignant si peu qu'ils venaient au Palais Sacré se plaindre de la persécution qu'ils subissaient. Tant d'efforts ne devaient pas rester vains : ils avaient en effet, dès le début, rencontré des alliés puissants.

Parmi les personnages singuliers qui fréquentaient la cour de Byzance, l'un des plus énigmatiques pour nous est cet Athanase, parent de l'impératrice, faux patriarche d'Alexandrie, dont l'étonnante aventure est intimement liée au développement du trithéisme. D'où il venait au juste, on l'ignore. Jean d'Éphèse, contemporain et d'ordinaire bien renseigné, lui donne pour mère une fille de Théodora ³. Quelle pouvait bien être cette fille de l'impératrice, et de quel père a-t-elle pu naître, puisque Justinien n'en eut pas d'enfants ? L'origine d'Athanase reste mystérieuse ⁴ ;

1. Jean d'Éphèse, *l. c.*

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 2.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 1. De même Mich. Syr., II, p. 253 ; Barhebræus, p. 226.

4. Cette famille illégitime de Théodora paraît avoir été assez nombreuse. Outre cet Athanase, nous connaissons deux autres petits-fils de l'impératrice : Anastase, fiancé à Jeanne, fille de Bélisaire (Procopé, *Anecd.*, IV, 37) ; et Jean l'hypatos (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, II, 11 ; c'est le Jean ἀπὸ ὑπάτων que Théophane [*Chronogr.*, an. 6504] appelle seulement « parent de Théodora »). On voit que ces descendants furent, somme toute, bien traités par leur grand-mère, ce qui rend peu vraisemblable l'historiette recueillie par Procopé (*Anecd.*, ch. XVII ; éd. Haury, pp. 107-108) au sujet d'un fils naturel qu'elle aurait fait tuer.

mais, comme toute la famille de l'impératrice, il déployait un grand zèle pour la doctrine de la Nature unique. Il fut élevé, sans doute en Orient, par un moine d'Édesse du nom d'Amantius ¹ et par Serge, depuis patriarche d'Antioche et fermement attaché à la pure tradition sévérienne. Lui-même embrassa la vie monastique, et, doué sans doute d'un esprit inquiet, il se livra à des recherches sur les dogmes. Il entra en relations avec Jean Asquénagès, et, lorsque ce dernier mourut en exil, c'est Athanase qui se trouvait le détenteur des papiers du défunt. Il y trouva un traité sur la nature de la Trinité, fut séduit par ces aperçus nouveaux sur la foi, et se joignit à la petite communauté que venaient de fonder Eugène et Conon. Il était riche, sa mère sans doute y avait pourvu, et, sincère dans son rôle, il n'épargna pas ses biens quand le besoin s'en fit sentir ². Tant par l'influence que lui valait son illustre parenté que par son intelligence et sa richesse, il contribua puissamment à la diffusion du trithéisme.

Cependant la secte végétait toujours dans l'obscurité. Il fallait un homme doué d'une plus forte autorité théologique et d'un plus grand talent, pour en faire une doctrine viable et répandue : ce fut le rôle d'un quatrième personnage, Jean Philoponos, qui donna un corps aux croyances éparses, écrivit le Livre de la secte et lui donna d'un seul coup une telle notoriété, que dans les traditions grecques et occidentales il en est demeuré comme le véritable fondateur ³.

Jean, surnommé Philoponos ou « ami du travail », était un philosophe alexandrin, âgé déjà et universellement célèbre dans l'empire. Il était né dans les environs de l'an 500, autant qu'on peut le conjecturer ⁴. Certainement il fit son éducation dans

1. Mich. Syr., II, p. 253 ; Barhebræus, p. 226.

2. Jean d'Ephèse, *Hist. eccl.*, V, 1.

3. Leont. Byz., *de sectis*, act. V, ch. 5 (P. G., LXXXVI(I), 1232 D) ; Timothée de Constantinople (*ib.*, col. 44).

4. Son traité *Κατὰ τῶν Πρώτου περὶ αἰδιότητος κόσμου* (« de *Æternitate mundi* ») est daté par lui-même de l'an 245 de Dioclétien, soit 529 de notre ère [*Op. cit.*, XVI, 4 ; éd. H. Rabe, Teubner, 1899, p. 579, l. 15]. Dans le discours « contre le quatrième Concile », si c'est bien lui que nous a conservé en résumé Michel le Syrien [L. VIII, ch. 13 ; tome II, pp. 92-121], il parle du concile de Constantinople en 553 [l. c., II, 97-98]. Son ouvrage sur la Résurrection (*περὶ ἀναστάσεως*) a paru sous Justin II, vers 570 [Photius, *Biblioth.*, cod. 21-23 ; P. G., CIII, 57-60]. On peut sans doute adopter les années 500 et 575 comme déterminant approximativement l'époque de sa vie.

Le surnom de *Φιλόπονος* peut lui être venu de son ardeur au travail. Peut-

cette université d'Alexandrie, dont Zacharie le Scholastique nous retrace le tableau aux environs de l'an 485, où les derniers professeurs païens se réunissaient aux chrétiens dans un même amour de la pensée antique, représentée pour eux par Aristote. Jean Philoponos fut chrétien et même chrétien militant; il fut un défenseur convaincu des formules monophysites, dont son enfance avait été nourrie. Mais il fut aussi par certains côtés, un des derniers représentants de l'« anti-quité », c'est-à-dire du raisonnement logique, de la spéculation libre, sans empreinte religieuse profonde. Dans ses ouvrages il essaie bien de christianiser sa philosophie, il fait l'apologie de la cosmogonie de Moïse¹ : mais pour lui, le principal, ce à quoi il

être aussi avait-il été affilié à la ligue d'étudiants et de zéloteurs du christianisme désignée par Zacharie le Scholastique (*Vie de Sévère*, P. O., II, pp. 12-24) sous le nom de ligue des Φιλόπονοι.

[On trouvera une discussion des dates de la vie de Jean Philoponos par W. Reichardt dans la préface de son édition du traité *de Opificio mundi* (Bibl. Teubneriana, pp. vii-xi). Pour la vie de Philoponos, cf. Krumbacher, *Byz. Lit.*, p. 53; *Protest. Realenz.*, 3 éd., IX, 310-311. Ses œuvres principales sont des commentaires sur les *Phys.*, les *Meteor.*, *de Gen. et Corr.*, *de Gen. Anim.* d'Aristote (publiés par Jérôme Vitelli, *Comm. in Arist., græca*, Berlin, t. XIV, XVI, XVII, 1887-1903), *de Aeternitate mundi* (éd. Hugo Rabe, Teubner, 1899), *de Opificio mundi*, *περὶ κοσμοποιίας* (Gallandi, *Bibl. Vet. Patrum*, XII, 473-617, Venise, 1778).

Le texte de son grand ouvrage théologique, *Διατητής ἡ περὶ ἐνώσεως*, n'existe plus. Des fragments en ont été préservés par Leont. Byz., *de sectis*, acte V, ch. 6 (P. G., LXXXVI (I), 1232-1233), par saint Jean Damascène (*de Haeresibus*, 83 (P. G., XCIV, 745-753), par Nicéphore Calliste, XVIII, ch. 47-49 (P. G., CXLVII, 424-432). Le traité *de Resurrectione* (*περὶ ἀναστάσεως*) également, n'est connu que par des fragments dans Nicéph. Call. (*l. c.*, 424-428), Timothée de Constantinople, *de Rec. Haer.* (P. G., LXXXVI (I), 44 B), Photius, *Bibl.*, cod. 21-23 (P. G., CIII, 57-60).

Le titre de Φιλόπονος revient assez souvent chez les écrivains de l'époque byzantine. A part les cas où il est donné à quelque auteur célèbre comme titre d'honneur (à peu près comme le « magister subtilis, irrefragabilis », etc., en Occident), il y avait des confréries de « Philopones ». Le P. S. Pétridès, qui a consacré plusieurs articles à ce sujet dans les *Échos d'Orient* (t. IV, 1901, pp. 223-231; t. VII, 1904, pp. 341-348; cf. S. Vailhé, dans le t. XIV, 1911, pp. 277-278), en parle ainsi : « J'ai démontré l'existence à Constantinople et à Jérusalem d'une sorte de confrérie composée de chrétiens plus zélés, vivant au milieu du monde, mais y pratiquant une vie plus austère que le commun des fidèles... Les associations de *spoudaî*, ailleurs appelés *philopones*, *compagnons*, d'autres noms peut-être, ont couvert l'Orient grec du iv^e au vi^e siècle » (*l. c.*, VII, 341). Voir aussi la *Protest. Realenz.*, XXI, 594. — A. F.]

1. Cf. p. 7.

tient par-dessus tout, c'est à la méthode aristotélicienne. Et quand elle sera en conflit avec le dogme, c'est le dogme qui fléchira. L'érudition de Philoponos était d'ailleurs immense : outre le système d'Aristote qu'il s'était assimilé, il possédait encore à fond, comme le prouvent les citations du *De opificio mundi*, par exemple, les traités dogmatiques et exégétiques des théologiens. Son tort fut de vouloir faire une synthèse de ces connaissances disparates : il enfanta quelque chose de monstrueux, que sa grande réputation ne parvint pas à faire accepter au monde¹. Tour à tour philosophe, grammairien, prédicateur, il écrivit successivement contre les païens (κατὰ Πρώτων), contre les catholiques (Κατὰ τῆς... τετάρτης συνόδου²), et surtout l'*Arbitre* (Διατριπτής), contre les anciens chefs d'école comme Jamblique (Κατὰ τῆς σπουδῆς Ἰαμβλίου, ἣν ἐπέγραψε περὶ ἀγαλμάτων), il écrivit des commentaires sur Aristote, des traités de métaphysique comme ce *De opificio mundi* que Photius appelle Εἰς τὴν ἐξαήμερον, et juge excellent : la fatalité allait le jeter encore dans un nouvel avatar, et d'hérétique, le transformer en hérésiarque.

C'était le moment où l'énigmatique Athanase, petit-fils de l'impératrice et moine monophysite, venait de recueillir et de rassembler les opuscules de Jean Asquénagès mort en exil. Cherchant autour de lui un porte-parole pour la secte nouvelle qu'il patronnait, il jeta les yeux sur l'Alexandrin, et lui envoya les papiers du défunt³. Jean les lut, les approuva, s'enthousiasma pour la logique spéciale du raisonnement trithéite, et, se mettant à l'ouvrage, composa le *Credo* officiel de la nouvelle foi.

L'entrée en lice du philosophe égyptien se place sans doute vers l'an 563.

Cette date je me hâte de le reconnaître, est peu sûre : car tout ce qui touche aux débuts du Trithéisme est enveloppé d'obscu-

1. Cf. plus haut, p. 7-11.

2. Cf. Pargoire, *Égl. byz.*, p. 128; Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 53. L'ouvrage résumé longuement par Michel le Syrien (II, p. 92-121) sous le nom de Τυγμάτα pourrait bien être la diatribe « contre le quatrième synode » (Chalcédoine). Du Διατριπτής il existe une traduction syriaque inédite; Add. 12171 du *British Museum*. Le traité philosophico-religieux *Sur la création du Monde* (éd. W. Reichardt, Leipzig, 1897), la polémique *Contre Proclus* (éd. H. Rabe, Teubner, 1899) nous sont encore connus dans le texte grec. Mais ses écrits relatifs au trithéisme sont entièrement perdus.

[Cf. *supra*, p. 197, n. 4.]

3. Barhebræus, p. 228.

rité. Les chapitres de Jean d'Éphèse à ce sujet sont perdus, et Michel le Syrien ne cite même pas le nom de Philoponos ¹. C'est par des moyens détournés que j'essaierai de justifier la chronologie ici proposée.

Après la mort de Sévère, patriarche d'Antioche (538), les monophysites demeurèrent longtemps sans lui donner de successeur ². Quand ils s'y décidèrent, ils choisirent un certain Serge, auquel succéda Paul l'Alexandrin ³. Ce Paul était syncelle du « pape » Théodose pendant l'exil de ce dernier. Il fut élu « au su et sur la volonté » du pontife, et par conséquent ce dut être seulement quand Théodose se sentit près de sa fin : sinon il ne se serait pas privé de son syncelle. D'ailleurs nous savons que Paul, consacré pour le siège d'Antioche, « désira celui d'Alexandrie » ⁴ : évidemment en juin 566, à la mort de Théodose. S'il avait été depuis longtemps patriarche d'Antioche, il n'aurait pu manifester ce désir de changement. Je pense donc que la nomination de Paul dut avoir lieu vers le printemps de l'an 566. Nous savons par ailleurs ⁵ que la vacance entre lui et son prédécesseur Serge fut de trois ans ; et enfin Jean d'Éphèse nous apprend que le pontificat de Serge dura environ trois autres années : soit de 560 à 563 ⁶. Ce personnage ⁷ n'est pas inconnu. C'était un Syrien de la ville de Tella ; n'étant encore que prêtre, après avoir collaboré à l'œuvre de restauration monophysite de Jacques Baradée, il avait été le précepteur d'Athanase, petit-fils de Théodora. Devenu patriarche, il écouta les suggestions de son ancien disciple, qui cherchait à le convertir au trithéisme. D'étroites relations d'amitié liaient le maître et l'élève ⁸, et un chroniqueur jacobite recon-

1. [Cependant, voir Mich. Syr., II, pp. 92, 121. Il est vrai que Michel ne raconte pas son histoire. — A. F.]

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 44 : « nach langer Zeit » (p. 38). [Ils durent attendre à peu près quatre ans, à cause de la persécution de Justinien. Cf. plus haut, p. 190, n. 2. — A. F.]

3. [Paul de Beith Oukame (ܡܢ ܐܡܬܐ). Jean d'Éphèse dit qu'il ne fut sacré que trois ans après la mort de Serge (*Comment.*, ch. 48, p. 159) par Baradée (*Hist. eccl.*, IV, 15 ; p. 155). Cf. Barhebraeus, col. 233-249 ; Assemani, *Bibl. Or.*, II, 331-332. — A. F.]

4. Mich. Syr., II, p. 285.

5. Jean d'Éphèse, *Comment.*, ch. 48, p. 159.

6. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 41 (p. 38). [Cf. plus haut, p. 190, n. 2.]

7. [Serge de Tella.]

8. Cf. ce qu'en dit Jean Philoponos dans la dédicace de son traité *de Opificio mundi* (éd. cit., p. 2).

naît que Serge « fut ébranlé » ¹. Or Serge était aussi l'ami de Philoponos, qui lui dédia très chaleureusement un de ses ouvrages ², précisément à l'époque où il occupait le siège d'Antioche. Ces faits me paraissent expliquer clairement la genèse du trithéisme. Nous tenons, en Serge, l'anneau qui relie les tronçons de la chaîne. L'héritage d'Asquénagès, recueilli par Athanase, fut transmis à Philoponos par l'intermédiaire, peut-être involontaire, de Serge. C'est lui qui mit en rapports l'hérésiarque et le philosophe, dont l'apparition sur le champ de bataille demeurerait jusqu'ici inexplicquée. On peut supposer qu'Athanase cherchait à ce moment un personnage de marque pour donner à ses doctrines l'appui d'une haute autorité. Il s'adressa d'abord à Serge, et ce serait seulement en 563, quand la mort de celui-ci vint lui enlever sa première espérance, qu'il se serait retourné vers Philoponos, devenu l'un de ses amis. D'ailleurs, la publication par Philoponos d'un traité où il professait l'hérésie trithéite fit tant de bruit que, si elle avait eu lieu avant la mort de Serge, ce ne serait pas à Athanase qu'on attribuerait l'honneur d'avoir séduit le patriarche d'Antioche. Il est donc très vraisemblable que cette publication n'eut lieu qu'après 563.

La doctrine trithéite, telle qu'elle fut codifiée par Philoponos, ne nous est connue que par les accusations de ses adversaires : Timothée de Constantinople ³, Léonce de Byzance ⁴, Jean Damascène ⁵, Photius ⁶. Nous en savons assez, néanmoins, pour la reconstituer dans ses grandes lignes. Un exposé détaillé en a été fait par Schönfelder, en appendice à sa traduction de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Ephèse ⁷. Depuis cette publication, nous avons à notre disposition un texte extrêmement curieux, qui éclaire tout un côté du problème bien que le nom du trithéisme n'y soit même pas prononcé : c'est le résumé très développé d'un

1. Mich. Syr., II, p. 253.

2. [*de Opificio mundi*, p. 2.]

3. *De rec. Hær.*, P. G., LXXXVI (I), col. 44, 61, 64.

4. *De sectis*, act. V, ch. 5 ; *ib.*, 1233 A-B.

5. COTELIER, *Eccl. gr. monum.*, I, p. 278 sqq. [S. Jean Damasc., *de Hær.*, n° 83].

6. *Biblioth.*, cod. 21-24, 43, 50, 55, 56, 215, 240.

7. J. M. Schönfelder, *Die Kirchengeschichte des Johannes von Ephesus* (Munich, 1862), pp. 267-311.

ouvrage de Philoponos contre le concile de Chalcédoine, inséré par Michel le Syrien dans sa *Chronique* sous le nom de « Τμήματα de Jean Philoponos » ¹. L'historien jacobite a longuement cité cette apologie du monophysisme, sans s'apercevoir qu'elle contenait en germe tous les principes fondamentaux d'une autre hérésie, qu'il abhorrait.

L'originalité du professeur alexandrin, ce qui lui assure une place à part dans l'histoire de la décomposition du monophysisme, c'est qu'il est aussi peu que possible un théologien. Jusqu'ici nous avons vu surtout les disputes entre évêques ou entre moines, les discussions étayées de citations patristiques : ce laïque introduit dans l'hérésie les procédés de la philosophie antique ², notamment les principes d'Aristote, son maître, qu'il avait étudié à fond et commenté.

Le point de départ est le suivant : le mot *nature* (φύσις) a deux emplois. Par exemple la nature humaine est une en soi, mais elle n'existe que dans les individus ³, elle n'a de réalité concrète que dans tel ou tel être humain. Il y a donc une φύσις qui est le concept général de la nature humaine, et une φύσις qui est cette même nature considérée dans un individu isolé, c'est-à-dire la *personne*. Transportons ces définitions dans la théologie : Dieu est une nature (φύσις) en trois personnes (πρόσωπα). Donc cette « nature divine » est-elle aussi, comme la nature humaine, un concept général, qui ne prend de réalité concrète que dans les trois personnes, analogues aux *individus* humains. En d'autres

1. Mich. Syr., II, p. 92-121.

2. Cette physionomie particulière de la nouvelle secte avait déjà frappé les contemporains. Cf. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 10 : « ceux-là, qui veulent faire croire qu'il y a parmi eux des philosophes, c'est-à-dire les trithéites ». L'influence d'Aristote est expressément accusée par Léonce de Byzance (*de sectis*, V, ch. 3, P. G., LXXXVI (I), 1233B) et avouée par Philoponos lui-même (Mich. Syr., II, p. 109). A elle encore semble faire allusion Anastase le Sinaïte, *Hod.*, col. 56, quoique les Sévériens en général soient seuls nommés.

3. Résumé des Τμήματα dans Mich. Syr., II, p. 104. Le titre du paragraphe est : « qu'aucune nature universelle n'existe en dehors des (individus), tandis qu'un individu peut exister en dehors de quelque chose d'universel ». Et quelques lignes plus bas : « aucun universel ne peut entrer en composition, car il n'a pas même d'existence propre ». Le trithéisme est là tout entier, quoique latent : il suffit d'appliquer ces axiomes à l'idée de « la nature divine », qui est, elle aussi, un universel, et n'existe, pour Philoponos, que par les individus, c'est-à-dire les trois personnes de la Trinité.

termes, Dieu est un *genre*, pour ainsi dire, dont les trois personnes divines sont les représentants concrets ; ou, pour se servir d'une comparaison imaginée par Jean lui-même, le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont à la « nature divine » considérée comme unique ce que seront Pierre ou Paul à la nature humaine, Michel ou Gabriel à la nature angélique ¹. Le nom de « trithéisme » appliqué à cette doctrine n'était donc pas, en un certain sens, dépourvu de fondement : l'unité divine n'existait pas *numériquement*, mais seulement *spécifiquement* (ὅν ἄριθμῳ, ἀλλὰ τῇ ἀπαράλλακτι τῆς θεότητος ταυτότητι) ². De même, on peut parler d'« une » nature humaine, abstraitement, en considérant par la pensée les caractères communs à tous les êtres humains ³.

Tout ce raisonnement est le résultat de l'introduction dans la théologie chrétienne des définitions philosophiques ⁴. Le dogme catholique reconnaissait dans la sainte Trinité une seule nature,

1. Comme les extrêmes se touchent dans ces discussions épineuses, il est curieux de noter en passant ce passage du catholique Anastase le Sinaïte (*loc. cit.*, col. 60), que Philoponos aurait pu signer : « Ce qu'on appelle « nature », c'est l'*angélisme* ; hypostase, ce sont les noms particuliers de chaque ange : Gabriel, Michel, Uriel, Raphaël. La « nature » est une, et commune. De même pour l'humanité : mais Pierre, Paul, Thomas, etc... sont des hypostases ». Toutefois Anastase ne pousse pas le raisonnement jusqu'à la divinité. [Il faudrait ajouter que ce qu'Anastase dit est le principe accepté et défendu plus tard par les scolastiques réalistes modérés. L'universel (la « nature ») n'existe que dans les individus de l'espèce. Mais les scolastiques se défendent d'appliquer ce principe à Dieu ; car en Dieu il n'y a pas de distinction entre *nature* et *personne*. « In divinis omnia sunt unum, ubi non obviat relationis oppositio ». Donc aucune distinction de *genus* et *species*, ou de *natura* et *suppositum* ne saurait atteindre la nature divine. Cfr. S. Thomas d'Aquin, *Sum. Theol.*, Pars I, q. III, art. 3, 5, 7 ; q. XXXVI, art. 2 ; Pars III, q. XXVII, art. 1, etc. D'ailleurs, les pères grecs l'avaient déjà dit : S. Grég. Nyss., *Contra Eunom.*, I (P. G., XLV, 463) ; *Quod non sint tres dii* (P. G., XLV, 434) ; S. Grég. Naz., *Orat. theol.*, V, 9 (P. G., XXXVI, 144). — A. F.]

2. Timothée de Constantinople, *l. c.*, col. 61.

3. [C'est dans cette application du réalisme d'Aristote à la nature divine que consiste l'hérésie trithéite. — A. F.]

4. Ce qu'un théologien véritable n'aurait jamais fait. Cf. Apast. Sin., *Hod.*, ch. I (P. G., LXXXIX, 49 B) : « La tradition de l'Eglise catholique n'admet ni ne suit les définitions des philosophes grecs ; et cela principalement en ce qui touche le mystère du Christ et la discussion sur la Trinité... Pour ne l'avoir pas observé, les hérétiques sont tombés dans l'erreur. » [C'est vrai peut-être pour la période d'Anastase (VII^e siècle en Orient), quoiqu'il y ait eu antérieurement un certain nombre de Pères grecs *platonisants*. Mais plus tard, au moyen âge en Occident, les docteurs scolastiques adoptèrent tout le système d'un philosophe grec, à savoir Aris-

une essence (οὐσία), mais trois personnes et trois hypostases divines. Pour Jean Philoponos, comme pour les derniers héritiers des Péripatéticiens¹, ces distinctions n'ont aucun sens. La *nature* est la même chose que l'*essence* : οὐσίαν καὶ φύσιν εἰς ταὐτὸν ἄγειν², identique est aussi la *personne*³. « Ils affirment », écrit Léonce de Byzance, « que la nature et la personne (πρόσωπον) sont la même chose⁴. » Or d'après les théologiens, même orthodoxes, πρόσωπον est le mot dont on se sert pour expliquer ὑπόστασις⁵.

L'Alexandrin établit donc sans peine l'égalité des mots φύσις et ὑπόστασις. Ce fut là le point de départ de la querelle, au rapport de Léonce⁶. Les hérétiques répondirent : « *nature* et *hypostase* sont réellement « synonymes ». Là dessus l'Église répliqua : « En ce cas il faudrait aussi parler de trois natures dans la Sainte-Trinité, puisqu'on confesse en elle trois hypostases ». A ce reproche, Philoponos répondit qu'il était équitable de reconnaître trois natures dans la Sainte-Trinité. Bien plus, nous avons sur cette question le témoignage de l'hérésiarque lui-même, dans son opuscule contre le concile de Chalcedoine : « Nous avons démontré plusieurs fois, en effet, que ce qu'on appelle hypostase ne diffère en rien de la nature de chaque individu, de Pierre, par exemple, ou de Paul. C'est pourquoi les Péripatéticiens l'appellent essence

tote, et crurent y trouver une merveilleuse confirmation et explication des dogmes, précisément en ce qui regarde les mystères de la Trinité et de l'union hypostatique. — A. F.]

1. *Eranistes*, Dial. I (P. G., LXXXIII, col. 33 A-B) [cité plus haut, p. 8, n. 2. L'auteur répète ici, en grande partie, ce qu'il a déjà dit au chap. I, pp. 8-9. « C'est d'Aristote », dit Anastase le Sinaïte, « que les monophysites ont appris à dire que *nature* (οὐσία) équivaut à *personne* (πρόσωπον) ». *Hod.*, ch. 6 (P. G., LXXXIX, 408 A). — A. F.]

2. D'ailleurs, cette identification est orthodoxe : φύσις καὶ οὐσία ἐν τοῖς ἐκκλησιαστικοῖς δόγμασιν ἓν ἐστίν, dit Anastase (*loc. cit.*) d'après S. Basile. [Elle est, en effet, parfaitement orthodoxe. Toute l'école scolastique identifie *nature* (φύσις), *essence* (οὐσία) et *substance* (substantia en latin) ; mais non pas *personne* (πρόσωπον). La grande difficulté est de savoir si ὑπόστασις veut dire la substance individuelle ou la personne. — A. F.]

3. [Voilà le point de départ de l'hérésie. Si la nature, ou essence, ou substance individuelle est identique à la personne, il faut tomber ou dans le nestorianisme ou dans le monophysisme. — A. F.]

4. Leont. Byz., *de sectis*, act. VII, ch. I (P. G., LXXXVI (I), 1240 A). [C'est parfaitement hérétique. — A. F.]

5. Anast. Sin., *Hod.* (l. c., 57) : ὑπόστασις οὗν ἐστὶ, κατὰ τὴν ἐκκλησιαστικὴν καὶ ἀποστολικὴν παράδοσιν, τὸ πρόσωπον.

6. *De sectis*, *loc. cit.* Cf. S. Jérôme, ep. 15 ad Damasum, § 4 (voir plus haut p. 8, n. 3)

première et indivisible, et les docteurs de l'Église prennent très souvent nature et hypostase comme signifiant la même chose ¹. »

Ainsi, la conclusion pour le philosophe s'imposait d'elle-même : puisque l'Église reconnaît trois personnes dans la Trinité, elle doit nécessairement confesser trois essences et trois natures (particulières). Pourtant Philoponos ne renonçait pas à la notion d'un Dieu unique. En un certain sens, il admettait la formule catholique, que Photius loue comme une des « choses pieuses » déclarées par les trithéites ². Mais, nous l'avons vu, c'est seulement dans le sens d'« unité spécifique » qu'il confesse cette unité. La singulière question qu'il pose lui-même ³ : ἐν πόσα σημίνει ; « *Combien* signifie *un* ? » indique par elle seule comment il concevait le problème. L'unité divine, c'est seulement « le concept général (κοινὸς λόγος) de la nature divine, considéré en soi, indépendamment de l'individualité de chacune des hypostases ». De même la nature humaine : mais c'est une unité purement philosophique ⁴.

Cette restriction était trop subtile pour que la masse des auditeurs la comprit vraiment ; d'ailleurs elle n'atténuait que faiblement l'impiété de la doctrine. Le nom de « Polythéistes » fut donné dans le peuple aux partisans de Philoponos ⁵ : et ce n'était pas là une épithète propre à leur attirer beaucoup de sympathie. Pourtant leurs théories se propagèrent assez rapidement. A la logique de Philoponos ils ajoutèrent bientôt un gros recueil de citations patristiques, où ils démontraient que les anciens docteurs de leur Eglise avaient déjà énoncé leurs opinions ⁶ : par là ils

1. Mich. Syr., II, p. 109. Même définition p. 103. P. 106-107, on lit : « *hypostase* ne signifie pas autre chose qu'une essence quelconque ».

2. [Οὗτοι δὲ τὰς μὲν ἄλλας περὶ τὴν θεολογίαν λέγουσι φωνὰς εὐσεβεῖς, τριάδα ὁμοούσιον καὶ ὁμοφυῆ καὶ θεὸν ἓνα καὶ μίαν θεότητα. *Biblioth.*, cod. 24 C (P. G., CIII, 60 C).

3. Photius, *Biblioth.*, cod. 75 (*ib.*, 240 B).

4. Cf. l'extrait, peut-être textuel, inséré par Damien d'Alexandrie dans sa lettre synodique à Jacques Baradée, en 578 (Mich. Syr., II, p. 330-331) : « Nous concevons que nous n'avons tous qu'une seule essence, bien que nous comprenions que nous sommes en réalité et de fait plusieurs hommes : de même aussi, il n'y a un seul Dieu *que par la généralisation de l'essence et seulement dans notre esprit*, tandis qu'en réalité et de fait il y en a trois. »

5. Par exemple, Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 2 (p. 197) ; V, 9 (p. 203), etc. Mich. Syr., II, p. 254.

6. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 40 (p. 203). Déjà, dans un second *Traité de la Trinité*, Philoponos avait ouvert cette voie : « Qu'au nombre pluriel des

faisaient rentrer l'hérésie dans le cadre normal des discussions religieuses du temps. Le cinquième livre de Jean d'Éphèse nous montre les efforts qu'ils firent pour convertir toutes les provinces de l'empire, jusqu'à l'Italie. Le noyau de leur parti était en Cilicie et en Isaurie. Mais ils avaient pris fortement racine en Syrie, et l'Égypte était sérieusement atteinte par l'infiltration de leurs erreurs. Conon, Eugène, Athanase, tous ces étrangers seraient certainement restés indifférents à la population copte : mais Jean le grammairien était un Alexandrin. Nous ne savons pas quel succès obtinrent ses adeptes en Haute-Égypte, car les écrivains indigènes ont soigneusement dissimulé tout ce qui avait rapport à l'affaire trithéite. De ce côté-là, il y avait peu à gagner pour eux : l'Arcadie et la Thébàide étaient lentes à émouvoir, et ni les prédications de Julien d'Halicarnasse, ni les efforts des patriarches catholiques n'avaient naguère réussi à l'entamer sérieusement. Mais la Basse-Égypte était plus voisine du champ de bataille ; quant à Alexandrie, toute nouveauté la trouvait toujours prête à se laisser séduire. Cette fois encore la grande ville fut la proie d'un mouvement d'opinion. À côté des Gaïanites qui gardaient la prédominance, un fort parti trithéite se constitua, qui devait bientôt, en 566, réclamer pour patriarche un des prophètes de l'hérésie, Athanase lui-même. La victoire de ce parti aurait pu entraîner pour le siège de saint Marc des conséquences très graves, vu la docilité avec laquelle le reste du pays suivait son patriarche. Ainsi, par un long et tortueux détour, les élucubrations de Jean Asquénagès menaçaient l'Église égyptienne d'un nouveau schisme presque aussi redoutable que celui des Gaïanites.

Là ne se bornait pas, pour le monophysisme, le péril trithéite. Jean d'Éphèse, dans un passage perdu de son *Histoire* que nous a résumé Barhebræus ¹, remarquait que le père du trithéisme, Jean Asquénagès, avait fait courir aux Jacobites de pressants dangers « parce qu'il se rangeait à notre parti, non à celui des Dyophysites (Chalcédoniens) ». Naturellement, l'historien s'en indignait : mais cela n'empêchait pas Jean « Fond d'outre » d'avoir

personnes corresponde celui des natures et des essences, et que les docteurs les appellent ainsi, nous l'avons suffisamment démontré ». Assertion qui devait exaspérer particulièrement les monophysites, parce qu'elle rendait leur doctrine absolument solidaire du trithéisme (Mich. Syr., II, p. 331).

1. Barhebræus, p. 224.

parfaitement raison. La parenté étroite des deux hérésies est telle que le Jacobite Michel le Syrien, nous l'avons vu, a inséré sans scrupule dans sa compilation une apologie du monophysisme par Philoponos, sans s'apercevoir que les arguments du philosophe alexandrin n'avaient besoin, pour devenir une démonstration trithéite, que d'être détournés de la personne du Christ et appliqués à la Trinité. Le monophysisme, lui aussi, confondait *nature*, *hypostase*, et *personne*. Toute sa logique se réduisait à ceci : distinguer deux *natures* dans le Christ, c'est le diviser en deux *personnes* ¹. En suivant le même raisonnement, on devait fatalement arriver à cette conclusion, que la présence des trois personnes dans la Trinité exigeait qu'on y confessât aussi trois natures. C'était si naturel, que les théologiens catholiques crurent avoir trouvé, dans l'énoncé de cette conséquence, une réfutation *par l'absurde* du monophysisme ². Mais Philoponos les déçut en acceptant la conclusion comme les prémisses.

Le trithéisme était donc, indéniablement, un fils du monophysisme : mais un fils compromettant. L'horreur excitée presque universellement par cette nouvelle doctrine, qui semblait aux yeux de beaucoup menacer le monde chrétien d'un retour sournois au polythéisme, rejaillit en partie sur la doctrine sévérienne. « A cause de cette dispute, écrit Michel le Syrien, des milliers parmi les nôtres retournèrent en arrière et acceptèrent le synode de Chalcedoine, disant : Il vaut mieux suivre ceux qui admettent deux natures dans l'Incarnation que ceux qui en admettent quatre (dans la Trinité) ³ ». Ainsi le trithéisme, arme à deux tranchants,

1. Leont. Byz., *de sectis*, act. V, ch. 5 (P. G., LXXXVI (I), 1233 A); Anast. Sin., *Hod.*, col. 108.

2. Leont. Byz., *ibid.* De même Anastase le Sinaïte (*Hod.*, col. 148) : « Ceux qui, suivant les définitions de la philosophie grecque aristotélicienne, disent que les *natures* sont même chose que les *hypostases* et les *personnes*, ne peuvent ni reconnaître trois hypostases dans la sainte Trinité, car alors ils devraient dire aussi trois natures, comme Arius ; — ni confesser deux natures dans le Christ-Dieu, de peur d'être forcés de confesser aussi deux personnes et deux hypostases, à la façon de Nestorius. »

3. Mich. Syr., II, p. 256 ; Barhebræus, p. 226. Ces « quatre » natures dans la Trinité ne se rencontrent pas dans le trithéisme pur, mais dans une hérésie ennemie de celui-ci : la doctrine des *Tétradites*, qui distinguaient, outre les trois Personnes, un « Dieu commun, κοινὸν Θεόν », par la participation auquel chaque personne était Dieu. Cette doctrine, née du désir de réfuter le trithéisme et de rétablir l'unité divine, mais apparentée de près aux théories qu'elle voulait réfuter, devait être reprise bientôt par Damien, patriarche

était également nuisible aux Sévériens et aux Théodosiens, soit par l'attraction qu'il exerçait sur certains esprits, soit par la répulsion qu'il inspirait aux autres.

La confusion devint plus complète encore quand les théories de Philoponos, suivant l'exemple de toutes les confessions monophysites, eurent fait naître autour d'elles une foule de sectes secondaires. Théodose d'Alexandrie donna occasion à la première de se révéler. Dès le début, avec l'autorité que lui conférait son titre de « directeur des fidèles », il avait jeté l'anathème sur Asquçnâgès ¹. Le Syrien fit mine de se convertir, puis continua à prêcher, si bien que le patriarche, excité contre lui à cause de ses palinodies, ne pardonna pas même à son cadavre et troubla les cérémonies de ses funérailles ². Théodose eut le tort d'aller plus loin : il voulut expliquer les raisons de cette condamnation, et il entreprit d'écrire une réfutation d'Asquçnâgès. Il devait être fort difficile à un docteur instruit du monophysisme, de démontrer la fausseté du trithéisme sans fournir en même temps des armes contre sa propre croyance, qui reposait sur les mêmes définitions et les mêmes façons de raisonner. Théodose s'en aperçut, et son ouvrage dut être une explication assez confuse, où l'impossibilité de poursuivre à fond la doctrine trithéite se traduisait par des ambiguïtés et des concessions au moins apparentes. Certains puristes de l'orthodoxie sévérienne goûtèrent médiocrement son « traité contre les Polythéistes », le trouvant trop favorable à ses adversaires : « Il confesse, s'écrièrent-ils, des natures et des essences ³ », comme Asquçnâgès et Philoponos. Une partie des Sévériens resta fidèle à Théodose, seul survivant des amis du grand Sévère d'Antioche. Les autres se séparèrent de lui et furent désignés sous le nom de *Condobaudites* ⁴, parce qu'ils tenaient leurs réu-

d'Alexandrie (Timothée de Constantinople, p. 60). Si le chroniqueur en fait ici mention bien avant l'époque de Damien (587), c'est qu'elle avait, dès le début, été attribuée par erreur à Philoponos (Leont. Byz., *de sectis*, V, 5 ; col. 1233 B). Schönfelder (*op. cit.*, p. 293) explique avec vraisemblance en quel sens il faut sans doute prendre ces mots de Léonce de Byzance : « Philoponos disait qu'il y a dans la sainte Trinité trois substances (distinctes) et une commune ».

1. Mich. Syr., II, p. 252.

2. Mich. Syr., II, p. 254.

3. Mich. Syr., II, pp. 254-255. Cf. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, II, 45 (p. 85) ; Timothée de Constantinople, p. 57.

4. [Jean d'Éphèse, *loc. cit.* Schönfelder, *ib.*, pp. 278-279.]

nions dans un lieu appelé τὰ Κονδοξαστάδου ¹, à Constantinople. Cette querelle locale se perdit bientôt dans le bruit d'autres discussions, plus graves et plus lourdes de conséquences.

Le premier livre de Philoponos avait été l'Évangile de la secte, adopté par tous les disciples d'Asquénâgès. Le philosophe, devenu théologien, en écrivit quelques années après, vers 570, un second sur la résurrection des morts (Περὶ Ἀναστάσεως) qui suscita un schisme ². Ici encore, il s'inspirait des principes d'Aristote pour en tirer sa théologie ³. La matière (ὕλη) et la forme (εἶδος) des corps étant inséparables l'une de l'autre, il s'ensuit que puisque le corps humain est sujet à la corruption et à la perte de sa forme, la matière même en sera anéantie : φθείρεσθαι κατὰ τὴν ὕλην καὶ εἶδος ⁴. Donc la résurrection, dans le sens catholique, sera impossible au jour du jugement; Philoponos « nie » la résurrection, comme l'en accuse Jean d'Éphèse ⁵. Mais d'autres corps seront créés, qui se lèveront sur l'ordre de Dieu. C'est là évidemment une interprétation abusive du dogme chrétien : car ainsi que l'explique le pape Grégoire le Grand ⁶, « on ne peut parler de résurrection, là où ce qui est tombé (quod cecidit) ne se relève pas (non resurgit) ». En résumé, Philoponos exprimait très clairement ses vues, nullement chrétiennes, quand il déclarait que le jour du Jugement serait « la fin du monde (actuellement) visible, et la naissance d'un monde nouveau » ⁷. Le genre

1. Timothée de Constantinople, *loc. cit.*

2. Photius, *Biblioth.*, cod. 21 et 23.

La date de ce traité est inconnue. Mais Jean d'Éphèse nous apprend (*Hist. eccl.*, V, 7) qu'avant cette scission Athanase avait fait un testament, par lequel il instituait ses héritiers « l'empereur et l'impératrice ». Puisque Théodora était morte en 548, il s'agit ici de Justin II et de Sophie. D'autre part les *Annales* d'Eutychius placent la mort d'Athanase en 571 (P. G., CXI, 1077 A). L'ouvrage en question dut donc être publié, entre les années 565 et 571, mais peu avant la mort d'Athanase, puisque celui-ci n'eut pas le temps de modifier son testament, comme il voulait le faire en conséquence du schisme.

3. Cf. Nicéph. Call., XVIII, 47.

4. Timothée de Constantinople, p. 61.

5. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, II, 36 : « ceux qui nient la résurrection des corps ». Cf. sur ce schisme, *ibid.*, II, 51; III, 17; V, 5.

6. Dans son récit de sa conférence avec Eutychius, patriarche de Constantinople, inséré dans ses *Moralia* sur Job (liv. XIV, § 34 sqq.). Eutychius, ancien adversaire des Trithéites, s'était rallié, sur la question de la résurrection, à des opinions très analogues à celles de Philoponos (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, II, 51).

7. Timothée de Constantinople, p. 61.

Patriarches d'Alexandrie.

humain ressuscité ne serait plus, en effet, le même exactement qui avait vécu : ce serait l'ouvrage d'une seconde, quoique partielle, création.

A peine ce livre « *Sur la Résurrection* » était-il parvenu à Constantinople, qu'il déclencha des troubles autant que son aîné. La fascination qu'exerçait Philoponos sur les esprits lui créait des partisans dans tous les camps. Le patriarche de Constantinople, Eutychius, lui emprunta ses idées et mourut brouillé avec le pape de Rome, en 582, pour n'avoir pas voulu les quitter¹. Du côté monophysite, l'Alexandrin retrouva pour cette nouvelle hérésie une partie des adhérents de la première. Son ami Athanase ne l'abandonna pas : mais deux autres des précurseurs du trithéisme, Conon et Eugène, refusèrent de reconnaître pour orthodoxe le *Ἐπὶ Ἀναστάσεως*. Associés à un certain Thémistius, ils composèrent une réfutation violente, intitulée *Κατὰ Ἰωάννου*, dans laquelle ils refusaient jusqu'au nom de *chrétien* à leur ancien coreligionnaire². Ils soutenaient, cette fois, le parti de l'orthodoxie, montrant que seule la forme des corps périssait, que la matière en ressusciterait, et que ce seraient bien les mêmes corps d'autrefois que reprendraient les âmes à la fin du monde³. L'Église trithéite se divisait donc en deux camps : les partisans de Philoponos et d'Athanase, *Φιλοπονιχοί*⁴ ou *Athanasien*⁵, qui admettaient les deux ouvrages du philosophe alexandrin, sur la Trinité et sur la Résurrection, — et les *Cononites* qui ne recevaient que le premier. Une haine violente animait les uns contre les autres ces anciens amis⁶, ce qui eut pour résultat d'affaiblir la secte trithéite, et d'empêcher peut-être l'extension de son influence.

Enfin l'hérésie des *Tétradites*, quoique née en haine du tri-

1. Greg. Magn., *loc. cit.*

2. Photius, *Biblioth.*, cod. 23.

3. Timothée de Constantinople, p. 61-64.

4. *Ibid.*, p. 64.

5. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, II, 36 ; II, 51, etc...

6. *Ibid.*, V, 7. Athanase avait fait jadis un testament, par lequel il laissait à Conon un legs important. Quand, par suite du schisme, les deux hérétiques commencèrent à « s'anathématiser mutuellement et à publier l'un contre l'autre des libelles diffamatoires », Athanase voulut modifier ses dispositions : mais il mourut sans en avoir eu le temps. Conon vint recueillir son legs, tout en « maudissant le testateur » en présence de Jean d'Éphèse, qui rapporte le fait.

théisme, est tellement imprégnée de ses principes, qu'on peut presque la considérer comme un démembrement nouveau de ce dernier. Mais elle n'atteignit à une réelle importance qu'un peu plus tard, et nous la retrouverons lors du pontificat de Damien d'Alexandrie, qui en fut quelque temps le champion ¹. A l'époque où nous voici arrivés, au milieu du règne de Justin II, le monophysisme paraissait en décomposition. Sans doute, dès ce temps-là, quelques-unes des causes qui allaient, avant que fût achevé le v^e siècle, lui rendre en partie son ancienne prospérité, avaient commencé d'agir : mais, embrassé d'un coup d'œil général, il semblait bien compromis. L'Égypte avait perdu sa situation privilégiée ; le siège archiepiscopal d'Alexandrie était occupé par des Chalcédoniens, la ville convertie par la terreur, le pays lui-même entamé dans l'intégrité de sa foi. L'autorité du prince, toute la puissance de l'empire étaient au service de la propagande catholique ; les apostasies se multipliaient. Ceux qui restaient irréductiblement hostiles à l'œuvre de Chalcédoine s'entre-déchaient, s'excommuniaient les uns les autres, les schismes et les hérésies s'accumulaient, faisaient un inextricable dédale où la foi sévérienne semblait perdue. Les deux patriarches des deux principaux partis étaient en exil, et n'en devaient jamais revenir. Théodosiens contre Gaïanites, Corrupticoles et Aphthartodocètes, Acéphales, Agnoètes, Condobaudites, Eutychiens purs, Trithéites, Athanasiens et Cononites, tout ce fourmillement d'hérésies et de sous-hérésies submergeait la tradition orthodoxe. Le peuple, abandonné, privé de son chef, commençait à se lasser d'une fidélité stérile qu'aucun espoir ne soutenait plus ; le clergé se recrutait difficilement, laissant la foule à la merci des faiseurs de doctrines.

Dans cette confusion sans précédent, inutile et oublié de la majorité de ses ouailles, le vieux patriarche Théodose était mort à Constantinople, le [19 ou le 22] juin 566 ², suivant de près l'empereur qui l'avait tour à tour persécuté et protégé. Chez les Coptes, le découragement était si profond qu'on resta dix ans dans l'attente, avant de lui trouver un successeur : dix ans pendant lesquels l'Égypte eut pour unique patriarche un catholique, ce qui ne s'était pas vu depuis près d'un siècle.

1. Voir plus bas, ch. IX, vers la fin.

2. [Date de E. W. Brooks, *Byzant. Zeitschr.*, XII (1913), p. 497. — A. F.]

CHAPITRE VII

L'ANARCHIE MONOPHYSITE A ALEXANDRIE

(566-577)

Les persécutions impériales, l'exil du patriarche, la pénurie d'évêques et même de prêtres, la présence à Alexandrie d'un pontife catholique appuyé par les troupes byzantines, les hérésies et les schismes qui pullulaient dans la ville et divisaient le parti jacobite en sectes irréconciliables, toutes ces causes pouvaient faire prévoir que la succession du pape Théodose serait malaisée à liquider : et en effet il fallut plus de dix ans pour rétablir une paix relative dans les affaires du diocèse d'Égypte. Mais le détail de ces dix années nous échappe presque complètement. Les écrivains catholiques méprisent les fantômes de patriarches que les Coptes tentèrent d'opposer à Apollinaire et à son successeur Jean : c'est à peine si Théophane nous transmet sur eux quelques indications vagues et peu sûres. Du côté des Coptes, c'est un silence volontaire sur ces événements affligeants. Déjà Jean de Nikiou, à la fin du VII^e siècle, omet les luttes peu glorieuses qui se poursuivirent autour du trône de saint Marc après la mort de Théodose. L'*Histoire des Patriarches* affecte de voir en Pierre IV (575-577) ¹ le successeur immédiat de Théodose, mort en 566. Les patriarches éphémères ou hérétiques qui remplissent cette lacune ont été rayés des diptyques officiels de l'Église alexandrine, et le souvenir même de ces années fut aboli : si bien qu'on dut ajouter dix années au pontificat de Damien (577-604) pour dissimuler la fraude et racheter ses fâcheuses conséquences chronologiques. Seul, l'annaliste melkite Eutychius a eu quelque soupçon de la réalité historique ; mais elle est tellement défigurée par lui et par son imitateur Maqrizi qu'il est fort difficile de

1. *Hist. Patr.*, P. O. I., p. [206] 470 [Gutschmid (*Verzeichniss*, p. 498) dit : 576-578. — A. F.]

se reconnaître dans sa liste. D'après lui, la liste des « successeurs d'Apollinaire » (mort en 570) serait la suivante ¹ :

Jean, « manichéen », trois ans (donc : 570-573).

Pierre, jacobite, deux ans, élu en l'an 37 de Justinien (donc : 565-567).

Athanase, « manichéen », cinq ans, élu en l'an 1 de Justin II (donc : 566-571).

Jean, orthodoxe, onze ans, élu en l'an 6 de Justin II (donc : 571-582).

L'examen du texte d'Eutychius donne lieu à d'intéressantes observations. Malgré sa chronologie fantaisiste et sa connaissance au moins imparfaite des sectes alors dominantes à Alexandrie, l'annaliste a recueilli des traditions authentiques, et son récit doit mériter quelque créance. Ainsi le « manichéen » Athanase n'est autre que le petit-fils de Théodora, le trithéite, ami de Philoponos, qui se fit en effet proclamer à Alexandrie, comme nous le verrons plus loin : Gutschmid avait déjà songé à cette identification ², mais il aurait pu être plus affirmatif, car elle est prouvée par Barhebræus ³ et aussi par la *Chronique* de Michel le Syrien ⁴. Jean l'orthodoxe est le successeur chalcédonien d'Apollinaire ; Pierre le Jacobite est ce Pierre IV que nous retrouverons plus loin en 575. Eutychius lui assigne les dates de 565-567, ce qui indique qu'il le considère comme le successeur immédiat de Théodose : il avait donc consulté les annales officielles de l'église jacobite, qui en effet attribuait cette date fausse au patriarcat de Pierre IV. Il ne reste dans la liste qu'un personnage non identifié : Jean le manichéen. Ce que représente le *manichéisme* pour Eutychius, nous pouvons maintenant le voir avec précision. Ce n'est pas seulement, comme le veut Gutschmid, « toutes les sectes dont une obscure divination lui disait que leur hérésie était particulièrement odieuse » ; pour lui, est « manichéen » tout patriarche qui ne se trouve dans le catalogue d'aucune des deux grandes sectes alexandrines, melkite et jacobite. Ne sachant où placer ceux-là, il les a réunis en une catégorie spéciale, comprenant aussi bien les dissidents du mono-

1. Eutychius, P. G., CXI, 1076 D-1077 A.

2. *Verzeichniss*, p. 495.

3. Barhebræus, col. 235.

4. Mich. Syr., II, 253.

physisme, que des représentants authentiques, mais oubliés par leur parti, du sévérianisme pur : dès lors il devient possible de l'identifier.

J'essaierai donc maintenant de rétablir une série chronologique des papes alexandrins après 566, en coordonnant les données des diverses sources : mais il est évident que c'est là un travail en partie hypothétique, car jusqu'à l'année 575 nous ne possédons aucun point d'appui solide pour étayer cette reconstruction.

Gaïanus, l'ancien adversaire de Théodose, était mort en exil, tellement oublié que les contemporains eux-mêmes, comme Libératus ¹, ignoraient ce qu'il était devenu. Jean de Nikiou sait seulement qu'il mourut avant Théodose ² ; l'époque exacte de sa mort fut peut-être inconnue de ses propres partisans. Ce serait seulement en 564-565, dans la dernière année du règne de Justinien ³, que le bruit s'en serait répandu à Alexandrie avec une persistance suffisante pour entraîner la conviction. A cette date, le parti gaïanite, attaché aux doctrines phantasiastes, était encore le plus fort à Alexandrie : il consacra pape un certain Elpidios. Mais la vigilance des Melkites déjoua leur dessein. L'empereur, immédiatement averti, fit saisir le nouvel élu, et ordonna de l'amener prisonnier à Constantinople, où il aurait été rejoindre Théodose. Cette rencontre dramatique n'eut pas lieu : Elpidios mourut en route, lors d'une escale dans l'île de Lesbos ⁴.

L'exemple n'était pas encourageant. Il fut suivi cependant, peu après, par le parti théodosien. Théodose mourut le 22 juin 566 ⁵ : la nouvelle dut parvenir à Alexandrie dans les premiers jours de juillet, et on songea sans doute immédiatement à donner un successeur au défunt. Ce fut un certain Dorothee qui fut choisi ⁶. Gutschmid s'est trompé sur l'identité de ce person-

1. *Brev.*, ch. XX ; P. L., LXVIII, 1037 B.

2. Jean de Nikiou, p. 517.

3. Théophane, *Chronogr.*, P. G., CVIII, 524 C.

4. Κατὰ τὸν Σίγγιν, dit le texte de Théophane (*Chronogr.*, P. G., CVIII, 524 C.).

5. Voir p. 211 n. 2.

6. Théophane, *Chronogr.*, P. G., CVIII, 524-525. L'auteur raconte les trois pontificats d'Elpidios, de Dorothee et de Jean dans un paragraphe consacré à la dernière année de Justinien. Mais évidemment le premier seul peut être

nage. Il veut voir dans Dorothée le même homme que le Théodore qui fut proclamé par le parti paulite en 575, et qui nous est connu par la narration détaillée de Jean d'Éphèse ¹. Par une seconde confusion, il reconnaît encore le même pontife dans un certain Dorothée, que la lettre de Sophrone à Serge de Constantinople ² cite comme un des chefs du parti gaïanite. Pour expliquer comment le même individu peut être appelé théodosien par Théophane, et gaïanite par Sophrone, il suppose que les deux partis avaient fait la paix et s'étaient donné un pasteur commun ³. Théophane parle en effet d'une alliance de ce genre; mais si son texte est obscur, et susceptible de plusieurs interprétations, il indique du moins sans laisser place au doute, que ce n'est pas sur le nom de Dorothée qu'eut lieu l'union. Le Dorothée gaïanite est certainement un personnage distinct de Théodore le paulite, puisque Jean d'Éphèse les cite tous les deux ⁴. Reste l'identification de ce même Théodore avec Dorothée le théodosien : elle est purement arbitraire, et la ressemblance des deux noms est son seul fondement. Théophane présente l'élection de Dorothée comme une réponse à la nomination d'Elpidios par les Gaïanites en 565 : les deux consécérations durent par conséquent se suivre à dates assez rapprochées. Or nous sommes sûrs, grâce à Jean d'Éphèse, que Théodore fut élevé à la dignité pontificale en 575 seulement.

Il n'y a donc aucune raison de rejeter ni de modifier le témoignage unique de Théophane : les Théodosiens se donnèrent un certain Dorothée pour patriarche, sans doute au mois de juillet 566. De sa personne et de ses actes, nous ignorons tout. A peine peut-on risquer une hypothèse, hasardeuse au reste et sans preuves. Nous avons vu que Sévère d'Antioche, durant son exil en Égypte et jusqu'à sa mort survenue en 538, avait été recueilli par un homme pieux du nom de Dorothée ⁵. Cet homme s'oc-

attribué à cette date : les autres ne sont placés ici que pour ne pas interrompre le récit. Car il est certain que Dorothée n'a pu être élu qu'après la mort de Théodose, donc sous Justin.

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 10-11 (pp. 147-150).

2. P. G., LXXXVII (III), 3192 C.

3. *Verzeichniss*, p. 496.

4. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 40, p. 37 : « Du côté des Julianistes Dorothée était patriarche » ; quant à Théodore, son histoire est racontée tout au long du livre IV.

5. Voir plus haut, p. 133.

cupait dès lors des affaires de l'Église ; c'est lui qui avait intercédé auprès du duc Aristomaque en faveur de quelques moines, qui désiraient bâtir de nouvelles églises, les anciennes ayant été usurpées par les Julianistes : ceci se passait entre 536 et 538. Il serait possible que ce pieux laïque, ami et consolateur du grand Sévère, ait été choisi par les Théodosiens pour représenter leur parti. En ce cas, son grand âge expliquerait pourquoi le rôle du nouveau patriarche fut à ce point obscur, que le seul Théophane s'est souvenu de son existence ¹. La date de sa mort est inconnue comme sa vie : pourtant, ce que nous pouvons entrevoir de l'histoire de son successeur nous incline à supposer que Dorothee dut porter le *pallium* depuis l'an 566 jusque vers 570.

Après lui, continue Théophane, les Théodosiens et les Gaïanites conclurent un accord, et se choisirent un patriarche nouveau : l'union, en effet, était nécessaire, si l'on voulait sortir de cette impasse. Ni Elpidios, ni Dorothee n'avaient été des patriarches sérieux, parce que le morcellement infini des partis enlevait à chacun d'entre eux la force de résister à la puissance melkite. L'entente entre les deux principaux de ces partis aurait pu modifier avantageusement la situation, si elle avait pu être sincère. Il serait curieux de connaître les termes de ce compromis, quelle concession chaque parti consentit à l'autre : il est impossible d'en juger. Sans doute, vu la facilité qu'ils trouvèrent peu après à se séparer de nouveau, on n'avait rien dû examiner à fond : ce fut une simple alliance de circonstance.

Le texte de Théophane, en cet endroit si important, est malheureusement obscur et sans doute altéré : Καὶ εἰς ἐν συνελθόντας οἱ τε Γαϊανῖται καὶ οἱ Θεοδοσιανοί, κοινὸν ἐπίσκοπον ἑαυτοῖς ἐνεθρόνισαν καὶ ἐχειροτόνησαν. Ἰωάννην δὲ τινα μοναχόν, ὃν οἱ Γαϊανῖται δόλον ὑπομεμενηκέναι νομίσαντες, τὸν πῶγωνα τοῦ ἀββᾶ σὺν τῷ δέρματι καὶ τῇ σخرῇ ἐξέδειραν ². Gutschmid voit dans le κοινὸς ἐπίσκοπος le Dorothee dont il est question dans la phrase précédente ³ : mais le texte interdit absolument cette interprétation. Le même savant tente ensuite un effort désespéré pour sauver la seconde phrase

1. Cependant il est possible que l'histoire du prêtre consacré dans le monastère d'el-Zadadj, rapportée par l'*Histoire des Patriarches* (P. O., I, p. [206] 470) à Pierre IV (576-577), soit en réalité celle de Dorothee : voir plus bas, p. 242-243.

2. Théophane, *Chronogr.*, P. G., CVIII, 524 A.

3. *Verzeichniss*, pp. 496-497.

et lui trouver un sens : le pronom relatif ὃν serait une répétition, par négligence, de la dernière syllabe du mot *μοναχόν*, et la suite, depuis τὸν πῶγωνα, serait une anacoluthie. Déjà cette manière de traiter le texte semblera un peu dure ; mais, ce qui est plus grave encore, le récit devient par là complètement incohérent : « Les Gaïanites et les Théodosiens, s'étant unis en un seul parti, intronisèrent un évêque en commun, et l'investirent. Un certain moine du nom de Jean ayant été soupçonné par les Gaïanites de machiner quelque fraude, ils arrachèrent la barbe de l'abbé, avec la peau et la chair ». Que vient faire ici ce Jean, et à propos de quoi sa mésaventure se mêle-t-elle à l'essai d'union entre les deux sectes monophysites ? Non seulement Théophane introduirait ainsi sans préparation un épisode inexplicable, mais il oublierait de nous narrer quel fut le sort de cette tentative de pacification. Or, ce même passage a été reproduit par Siméon Logothète ¹, mais avec une variante qui le rend tout à fait clair : le mot δέ, après Ἰωάννην, a simplement été supprimé, et on lit de la sorte : « Les Gaïanites et les Théodosiens, s'étant unis en un seul parti, intronisèrent un patriarche en commun, et investirent un certain moine, du nom de Jean. Celui-ci ayant été soupçonné par les Gaïanites, etc... » Il me paraît évident que la suppression de ce δέ n'est pas « une simple correction » postérieure, comme le veut Gutschmid, mais que la version de Siméon, qui seule donne un sens acceptable, est la véritable leçon.

Cette manière de voir est confirmée par Eutychius, qui cite, comme ayant siégé après Apollinaire, c'est-à-dire après 570, un « Jean, manichéen ». Il est probable que c'est là le moine dont parle Théophane. L'épithète de *manichéen*, comme je l'ai suggéré plus haut ², s'explique par ce fait qu'Eutychius, ayant consulté les registres de l'Eglise jacobite, n'y trouva pas le nom de Jean, renié comme Dorothee et tous les patriarches fantômes qui s'intercalent entre Théodose et Pierre IV. Il le classa donc dans la série des « *manichéens* », où il versait tous les personnages dont il ignorait la croyance exacte. D'après ses *Annales*, ce Jean serait demeuré à son poste trois années : sans doute de 570 à 573 ³.

1. Lequien, II, p. 438 D.

2. Voir p. 213.

3. Gutschmid (*Verzeichniss*, p. 465-496) propose de reconnaître dans le

Maqrizi, comme Eutychius, a connu ce Jean auquel il assigne, lui aussi, trois années de pontificat ¹. Mais il parle aussi d'un autre patriarche, son homonyme, dont il est seul à rappeler l'existence. Le passage est extraordinaire et vaut d'être cité : « Les Melkites, à Alexandrie, se donnèrent pour patriarche un manichéen (!) du nom d'Athanase, qui mourut après avoir siégé cinq ans. Après lui fut établi Jean, un manichéen, surnommé [celui qui maintient la vérité], القائم بالحق ; il mourut après avoir siégé cinq mois. Après lui fut établi Jean, [celui qui maintient l'autorité (de Dieu)] القائم بالامر, un melkite, qui mourut après avoir siégé onze ans ». Laissons de côté Athanase le trithéite, et Jean le melkite, dont il sera question plus loin. Il nous reste un nouveau « Jean, manichéen », qui aurait duré cinq mois, et que nous ne savons où placer. Gutschmid pense que ce renseignement a été puisé dans Eutychius, dont Maqrizi aurait possédé un exemplaire plus complet que ceux qui nous sont parvenus. C'est fort douteux. Tout ce passage, où l'on voit des « Melkites » choisir des patriarches « manichéens », dépasse l'absurdité qu'on peut attribuer à Eutychius, lequel, après tout, était patriarche lui-même et melkite, et devait connaître, sinon l'histoire de son Église, au moins les principes du droit canonique. D'ailleurs, si, pour le reste, les données fournies par Maqrizi coïncident en général avec celles d'Eutychius, il est facile de voir cependant qu'en cet endroit il n'a pas copié exactement l'annaliste chrétien. Il ne suit pas le même ordre dans sa liste pontificale ; peut-être a-t-il eud'autres sources ; en tout cas il a remanié la matière, et on ne peut, *a priori*, attribuer tout ce qu'il écrit à son devancier. Ce Jean intercalé ici l'est probablement par erreur. Eutychius donnait la liste suivante : Apollinaire, Jean (manichéen), Pierre, Athanase, Jean (melkite). Maqrizi a disjoint cette série, en déplaçant l'histoire du pape Théodose, et il dispose ses personnages dans l'ordre suivant : Apollinaire, Jean (manichéen), Théodose, Gaïanus (appelé

Jean, manichéen, d'Eutychius le philosophe Jean Philoponos, le propagateur du trithéisme. Mais Philoponos n'est pas un personnage à ce point inconnu qu'un fait aussi important que son élévation au patriarcat par ses partisans ait pu être passé sous silence par tous les auteurs qui ont parlé de lui, notamment par Jean d'Éphèse qui raconte en détail l'histoire de ces années.

1. *Ges. der Copten*, pp. 45-46 = *Khitat*, II, p. 490

par lui Daqyous)¹ ; Paul le Tabennésiole, Pierre, Damien, Athanase, Jean (manichéen, le second), Jean (melkite). Ainsi, il intercale dans la liste d'Eutychius toute l'histoire jacobite de 535 à 604, de Théodose à Damien.

En revenant au texte d'Eutychius, il a peut-être oublié qu'il avait déjà cité Jean le manichéen. La mention d'une durée de cinq mois reste à expliquer. Mais il serait vain de pousser trop loin les conjectures : un pareil texte, écrit au xv^e siècle, par un musulman, d'après des sources en partie inconnues, rédigé sans aucun esprit scientifique et soumis ensuite à l'épreuve redoutable des copistes arabes, permettrait toutes les hypothèses. Ce qu'il importe de retenir, c'est que le renseignement discuté ici ne vient presque certainement pas d'Eutychius, et perd par suite la majeure partie de son autorité². Comme en outre il est parfait-

1. داقيوس, plus haut, p. 114, n. 8.

2. [Avant de soumettre à la critique les deux dernières pages du texte, je me crois tenu de présenter deux observations au lecteur. Tout d'abord, Jean Maspero, qui n'en était qu'à la première rédaction de son ouvrage, n'avait pu étudier à fond les sources de Maqrizi, et ce travail n'était d'ailleurs qu'une faible partie de sa lourde tâche. En second lieu et surtout, Jean Maspero qui, sans être un arabisant de profession, n'avait pas hésité à lire un manuscrit d'el-Makin, si heureusement mis à profit dans les pages précédentes, ne pouvait pas soupçonner qu'il existait, pour la *Chronique* d'el-Makin, plusieurs familles de manuscrits, passablement différentes. Ce fait m'aurait même certainement échappé, si je ne préparais actuellement, avec la collaboration de Mgr Tisserant, une édition et traduction de cette *Chronique*.

En attendant, voici quelques renseignements précis que mon ami regretté n'eût pas manqué d'utiliser avec sa pénétration et sa netteté coutumières.

Pour rédiger son chapitre concernant les Patriarches d'Alexandrie antérieurs à l'Islam, Maqrizi a utilisé la *Chronique* d'el-Makin, mais peut-être aussi Eutychius, ou tout au moins un manuscrit d'el-Makin, complété et retouché d'après Eutychius, tel que le ms. ar. Paris n° 4729, ainsi qu'on le verra plus loin.

Quelques exemples vont établir que la source *habituelle* de Maqrizi est bien la *Chronique* d'el-Makin ; je les ai choisis assez nets pour que des erreurs de copistes ne puissent être invoquées :

Durée du pontificat de Démétrius, 12^e patriarche — Ibn Râhib (C. S. C. O., ar., sér. III, t. I, p. 105) : 32 ans et 219 jours, arrondis en 33 ans chez el-Makin (Paris, ms. 4524, p. 174) et Maqrizi (*Khitat*, II, p. 484) ; — 43 ans dans Eutychius (C. S. C. O., ar., sér. III, t. VI, p. 104).

Alexandre, 19^e patriarche — 22 ans et 308 jours dans Ibn Râhib (p. 110), devenant 23 ans chez el-Makin (p. 186, 192), qui dit suivre Agapius de Manbidj (P. O., VII, p. [83] 539), et chez Maqrizi (p. 485) ; — mais 16 ans dans Eutychius (p. 124).

Pour Pierre III toutefois, le 27^e patriarche, Maqrizi (p. 489) s'écarte

tement absurde sous sa forme intégrale, le plus vraisemblable est que nous sommes en présence d'une erreur, soit que l'auteur ait mal compris la source qu'il utilisait, soit qu'il ait été égaré

non seulement d'el-Makin (p. 215) et d'Ibn Râhib (p. 114) pour un détail de mois et de jours, mais aussi d'Eutychius (p. 185). Il y a aussi une différence pour Jean II, le 30^e patriarche, mais il ne faut pas s'y arrêter, car une faute de copiste est admissible : 11 ans, chez Eutychius (p. 192) et el-Makin (p. 219), alors qu'Ibn Râhib (p. 115) et Maqrizi donnent 21 ans.

Jean Maspero a montré plus haut (p. 75) comment, à la suite d'une confusion, facile en arabe, entre les noms d'Anastase et de Justinien, certains auteurs avaient placé après Timothée III l'envoi d'Apollinaire sur le trône patriarcal, fait qui s'est produit en réalité après l'élection de Théodose. Maqrizi dérive encore d'el-Makin (p. 221), qui cite expressément Ibn Râhib (p. 116) : rien de semblable chez Eutychius.

J'ai fait allusion plus haut à la diversité des manuscrits d'el-Makin : le pontificat de Zoïle, rapporté par Maqrizi (p. 490), ne se trouve, à ma connaissance, que dans le ms. de Paris n^o 4729 (f^o 167). Ce patriarche est présenté comme successeur de Paul le Tabennésioté ; Eutychius (p. 200) est donné comme source de ce renseignement. Le nom est très défiguré : ديلوس — ديولوس — ديلوس ; mais les trois graphies ont un air de parenté manifeste.

Pour en venir aux faits que Jean Maspero discute ici, j'exposerai donc en détail l'attitude des trois historiens, à savoir Eutychius, el-Makin et Maqrizi.

Tous trois signalent Jean le *manichéen* comme successeur du catholique Apollinaire (manque par *homoioteleuton* dans 4729, f^o 168). Puis el-Makin (4524, p. 225 et 4729) et Maqrizi, auxquels il faut ajouter Qalqachandi (III, p. 313), par suite d'une confusion encore inexpiquée, placent ensuite Théodose, suivi des catholiques Gaïanus et Paul le Tabennésioté, erreur qu'Eutychius n'a pas commise.

Ensuite, après la mention de Pierre IV (4524, p. 226 ; déplacé, mais conforme dans 4729, f^o 169), la vulgate d'el-Makin (4524, p. 226 ; Vatican, ar. 168 et 169 ; Borg. ar. 232 ; Oxford, Pocock. 312), seule connue de Qalqachandi, ne signale plus que Damien, avec un pontifical de 36 ans :

« En la huitième année du règne (de Justin II), Damien fut intronisé patriarche d'Alexandrie ; il était jacobite. Il siégea pendant trente-six ans, et mourut le 18 baounah. » — Ceci donne, pour Damien, les dates 573-609.

Mais on lit dans 4729 (f^o 169) le texte suivant, analogue à celui de Maqrizi, mais plus clair :

« < En la première année du règne (de Justin II), Athanase devint patriarche d'Alexandrie : il était manichéen. Il mourut après avoir siégé cinq ans. Après six ans du règne (de Justin), Jean, *el-qaim bi'l-haqq* (celui qui maintient la vérité), > manichéen, < fut nommé patriarche d'Alexandrie : il siégea > cinq ans. A sa mort, il fut remplacé par Jean, *el-qaim bi'l-amr* (celui qui maintient l'autorité), melkite, qui mourut après avoir siégé < onze ans >.

Quant au patriarche des Jacobites, il fut intronisé dans la deuxième année du règne de cet empereur : il s'appelait Damien. Il siégea pendant trente-sept ans et s'endormit dans le Seigneur le 18 baounah. »

par une glose marginale ajoutant cinq mois au patriarcat de Jean le melkite. Il faut cependant reconnaître que l'affirmation à ce sujet est interdite. Sice Jean II le *manichéen* a existé, il nous est

On aboutit alors au tableau suivant :

Melkites		Jacobite	
Athanase...	566-571		
Jean (II)...	571-576	Damien...	567-604
Jean (III)...	576-587		

Dans Maqrizi, la succession des patriarches melkites (ou *manichéens*) s'établit comme dans 4729 (Athanase : cinq ans ; — Jean [II] : cinq mois, au lieu de cinq ans ; — Jean [III] : onze ans), mais le point de départ n'est pas exprimé. On pourrait se demander si ces patriarches ne sont pas, dans l'esprit de Maqrizi, les successeurs de Damien, ce qui compliquerait étrangement sa chronologie : car la notice sur Damien, au rebours de ce qui se trouve dans 4729, précède celle des melkites. La construction de la phrase est telle que l'on ne voit pas un synchronisme aussi net que dans le texte de 4729, mais elle ne l'exclut pas.

Jusqu'ici, le problème de l'existence du patriarche Jean [II], successeur d'Athanase, reste entier. S'il a existé, il est vraisemblable que son pontificat dura cinq mois (Maqrizi), plutôt que cinq ans (4729) : la leçon du manuscrit de Paris est rendue suspecte par le fait que le pontificat d'Athanase était déjà de cinq ans. En assignant *cinq mois* au patriarche Jean [II], on se rapproche davantage de la date donnée ci-dessous par Jean Maspero (chap. VIII) pour l'avènement d'Euloge, 581.

Mais, comme Jean Maspero aurait, semble-t-il, attaché une certaine importance à ce que le renseignement provint d'Eutychius, il est nécessaire maintenant de déterminer la source, pour ce passage, du manuscrit de Paris, ar. 4729.

Ce manuscrit révèle chez son copiste des préoccupations littéraires, confessionnelles, chronologiques : la matière d'el-Makin y est traitée très librement. Mais les modifications apportées au fond original de la *Chronique* ne sont généralement pas inventées par le copiste. Il est manifeste qu'il a travaillé avec un exemplaire des *Annales* d'Eutychius sous les yeux : j'ai pu m'en rendre compte en de nombreux passages. Qu'il me suffise de rapporter ici un exemple caractéristique.

Le manuscrit de Paris 4524 (p. 223, l. 9) cite, sous le nom d'Agapius, un texte qui manque dans sa *Chronique universelle*, et qui est probablement emprunté à Eutychius, puisqu'il se trouve presque textuellement dans ses *Annales* (p. 199, l. 18) ; après quoi, le même manuscrit (l. 13) cite un autre passage d'Eutychius (p. 200, l. 5), sous la formule habituelle « Ibn Batriq a dit ». Le manuscrit 4729 amène la première citation par le verbe « il dit » sans nom d'auteur (f° 167, l. 11), puis insère (l. 17) sous le nom d'Eutychius (p. 200, l. 2) une notice sur le patriarche Zoïle, qui manque dans 4524 ; après quoi il retrouve (l. 19) le texte de 4524 et répète la formule « Saïd ibn Batriq a dit », qu'il vient de mettre deux lignes plus haut. Or, les deux passages d'Eutychius, rapportés dans 4729, se suivent immédiatement dans les *Annales*. Pour expliquer la double mention « Saïd ibn Batriq », il faut bien supposer que le copiste de 4729 a extrait directement de son ouvrage la mention de Zoïle, puis a repris consciencieuse-

en tout cas impossible de savoir quand il fut nommé, et par qui.

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse même selon laquelle Jean le moine, signalé par Théophane, aurait été l'élu des Théodosiens et des Gaïanites, n'a rien de certain ; et, en tout cas, l'union entre les deux sectes théodosienne et gaïanite ne dura que trois ans, de 570 à 573. Au bout de ce laps de temps, un drame mystérieux mit fin à la bonne entente. Les Gaïanites se crurent menacés, on ne sait de quoi ; peut-être soupçonnèrent-ils le patriarche d'être dévoué à leurs anciens ennemis et de s'appliquer à la destruction de leur parti. Ils excitèrent une sédition, au cours de laquelle le malheureux Jean fut fort maltraité, et eut la barbe arrachée « avec la peau et la chair ». Ce fut la fin de l'aventure, et le retour au schisme et à l'anarchie.

ment la copie d'el-Makin, qui à cet endroit citait Eutychius. Il est bien entendu que par le « copiste de 4729 » j'entends désigner le reviseur d'el-Makin, — quelle que soit son époque, — dont l'œuvre nous est connue par ce manuscrit.

Pour en revenir au passage qui nous intéresse, observons que dans 4729 il est précédé, à moins d'une ligne de distance, d'une précision sur le nom de Justin, qui manque dans 4524 et qui est attribuée formellement à Eutychius, ce qui est exact (p. 209, l. 10-11). Le début du passage lui-même est emprunté *textuellement*, sans la plus légère modification, à Eutychius. Si nous observons que la durée de onze ans est assignée par Eutychius au Jean (II), *qāim bi' l-haqq*, le premier de la série dans 4729, alors que ce manuscrit fixe cette période pour Jean (III), *qāim bi' l-amr*, nous sommes obligé de prendre à notre compte l'hypothèse de Gutschmid (*Verzeichniss*, p. 494), qu'un passage a pu être sauté dans Eutychius. Pour plus de commodité, j'ai placé les phrases communes à Eutychius et à 4729 entre crochets < > : ils font apparaître dans le *texte actuel* d'Eutychius une omission par *homoio-teleuton* sur le mot « siègea ».

Je dois enfin prévenir une objection : les *Khitat* de Maqrizi ne seraient-ils pas la source du manuscrit 4729, qui semble avoir été copié au plus tôt au xvn^e siècle ? L'affinité de ces deux écrits se révèle encore très étroite dans un passage qui leur est commun et que je n'ai retrouvé que dans Qalqachandi (V, p. 393) : il s'agit d'une note relative au dédoublement des deux fêtes de Noël et de l'Épiphanie (4729, f^o 166, l. 19; *Khitat*, p. 490, l. 2).

Mais l'examen du texte discuté par Jean Maspero permet de répondre à cette objection : il ne paraît pas possible de tirer du texte confus, et sans base chronologique suffisante, des *Khitat*, le texte clair et logique de 4729.

Il reste deux hypothèses pour expliquer Maqrizi : qu'il a eu el-Makin, (texte courant) et Eutychius séparés, ou un exemplaire d'el-Makin remanié à la manière de 4729.

D'autre part, je me suis assuré qu'Ibn Rāhib et Agapius de Manbidj ne contiennent aucun renseignement sur Jean (II) le manichéen, successeur d'Althanase ; Théodose est le dernier patriarche d'Alexandrie dont il soit question chez Agapius, (P.O., VIII, p. [168] 428) — G. W.]

Les Gaïanites, reprenant leur existence séparée, durent élire un nouveau pasteur aussitôt après cette rupture. Jean d'Éphèse ¹ déclare en effet que lors de l'avènement d'Euloge, patriarche chalcédonien, en 581, un certain Dorothee était chef des « Julia-nistes » depuis longtemps. Cette notice concorde bien avec la chronologie hypothétique que j'ai essayé d'établir plus haut. Dorothee, élu vers 573, aurait vécu au moins jusqu'en 580 : quant à la date de sa mort et aux événements de sa carrière, ils nous sont totalement inconnus. Les Théodosiens semblent n'avoir pas imité aussitôt cet exemple. C'est en 575 seulement que nous apprenons la nomination d'un nouveau pape dans leur parti : Pierre IV. Cette fois, l'effort était sérieux, et Pierre, au lieu d'être le candidat de quelques conspirateurs réunis à Alexandrie en conciliabule secret, fut vraiment un personnage dans le parti monophysite : mais l'anarchie n'était cependant pas terminée, et l'intronisation de Pierre IV fut le signal d'un schisme.

Tandis que les successeurs de Théodose et de Gaïanus s'efforçaient en vain de restaurer en face du catholicisme victorieux le patriarcat monophysite, un troisième parti révélait sa vitalité, et, par un coup d'éclat, venait mettre le comble à la confusion. Le trithéisme, ayant été défendu et presque créé par l'Alexandrin Philoponos, avait aussitôt joui, dans la capitale de l'Égypte, d'un succès extraordinaire. Dans cette ville remplie d'illuminés, terrain international où fermentaient toutes les hérésies, rien n'était plus fréquent que ces élans brusques et passagers qui portaient subitement la foule contre toute croyance établie depuis trop longtemps : cette passion des idées nouvelles, qui avait opposé le monophysisme au catholicisme, l'eutychianisme de Gaïanus au sévérianisme de Théodose, faisait maintenant la vogue des doctrines trithéites. Alexandrie était bien la capitale de cette récente hérésie, puisque les partisans de Philoponos, quand ils voulurent se donner un patriarche, songèrent aussitôt à l'Égypte. L'événement devait prouver, en effet, qu'un instant, vers 566, les sympathies de la plèbe alexandrine s'étaient tournées de ce côté-là. Les trithéites eurent l'habileté d'attendre : ils tenaient à ménager Théodose, et à se poser en successeurs, non en usurpateurs. Ce fut seulement à sa mort qu'ils firent

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 40 (p. 37).

paraître leurs ambitions : de même autrefois les Gaïanites avaient attendu la disparition de Timothée III.

Athanase, l'ami de Philoponos, qui avait initié le philosophe aux idées de Jean Asquênâgès, était tout indiqué pour devenir le chef ecclésiastique de la secte. Cet énigmatique personnage jouissait alors à la cour de Constantinople, même auprès de Justin II, d'une certaine faveur, qu'il devait à son inavouable parenté avec la famille impériale : petit-fils de Théodora, il était par conséquent le petit-cousin de l'impératrice actuelle, Sophie. Il avait toujours vécu en bons termes avec l'exilé Théodose ; son intérêt, de fait, était de ne pas se brouiller avec la fraction la plus importante du parti monophysite, auquel il appartenait lui-même. C'est lui qui prononça, à Constantinople, au mois de juin 566, l'oraison funèbre du patriarche honoraire ¹. Théodose, de son côté, caractère prudent, et avant tout soucieux de son repos, n'avait eu garde de se faire un ennemi de ce personnage influent ; et, s'il avait écrit contre les trithéites, il n'avait jamais attaqué personnellement Athanase.

Théodose étant mort, l'occasion s'offrait enfin à Athanase de satisfaire son ambition. Il demanda à l'empereur Justin II de le créer patriarche d'Alexandrie. L'affaire était assez scabreuse ² ; malheureusement nous ne possédons sur cette curieuse intrigue que quelques mots insuffisants de Michel le Syrien. Le prince consulta les Alexandrins, qui acceptèrent, mais répondirent avec une irréfutable logique : « Renvoie Apollinaire, pour qu'il prenne sa place ». Justin II refusa et la négociation n'eut pas de suites. Qu'un empereur catholique ait songé un seul instant à créer lui-même un antipape monophysite à Alexandrie, tout en laissant en place le pape orthodoxe, Apollinaire, le fait est vraiment par trop invraisemblable. Pourtant Michel le Syrien a puisé d'ordinaire à de bonnes sources, et l'erreur provient peut-être de ce

1. Mich. Syr., II, p. 283.

2. Michel le Syrien (II, p. 253-254), ou plutôt la source qu'il a utilisée, paraît s'être rendu compte de cette requête adressée par un hérétique avéré, et cela quand Apollinaire, patriarche catholique, vivait encore. Aussi déclare-t-il qu'Athanase ne répandit la doctrine trithéite qu'en 570, par dépit de n'avoir pas été désigné comme successeur d'Apollinaire. Mais il se contredit lui-même, quand il rapporte que c'est Athanase qui ébranla l'orthodoxie du patriarche Serge d'Antioche, mort avant Théodose d'Alexandrie.

qu'il les a mal résumées. Il doit y avoir dans son récit une part de vérité. Apollinaire était tombé dans la disgrâce impériale vers la fin du règne de Justinien. Peut-être Justin II le voyait-il aussi d'un mauvais œil, et songeait-il à le déposer, comme il fit pour Anastase d'Antioche ¹. Assurément, le choix d'Athanase, pour lui succéder était singulier : mais il pourrait s'expliquer par la bienveillance du prince envers ce demi-parent, et aussi par le désir qu'avait alors Justin de procurer l'union des Églises : Justinien n'avait-il pas mis, en 535, ses soldats à la disposition du monophysite Théodose ? Mais, à la réflexion, le *basileus* hésita devant un pareil scandale, et laissa Apollinaire sur le trône de saint Marc.

Les Alexandrins, d'autre part, réclamaient Athanase pour leur pape ² : ce qui prouve que le parti trithéite avait en 566 la majorité dans la ville, même sur les Gaïanites. Ils lui donnèrent ce titre en dépit de la cour de Byzance. Car le *manichéen* Athanase, élu en l'an 1 de Justin II, que nous avons rencontré précédemment dans la liste d'Eutychius, ne peut être que lui. Jusqu'à sa mort, qui serait survenue en 571, il se fit appeler ainsi. Mais il ne vint jamais à Alexandrie : Jean d'Éphèse raconte ses dernières années et sa mort à Constantinople, sans jamais faire allusion à un séjour qu'il aurait fait en Égypte ³. Évidemment, Justin II, qui était au courant de ses intentions, le fit surveiller et l'empêcha de quitter la capitale : sinon, on ne s'expliquerait pas pourquoi il ne rejoignit jamais un diocèse qu'il avait tant désiré gouverner, et dont les habitants l'appelaient de leurs vœux.

Au moment même où Athanase recueillait ainsi, d'une manière inattendue, la succession de Théodose, il rencontra sur sa route un compétiteur infiniment plus redoutable que les candidats éphémères et inconsistants des partis théodosien et gaïanite : ce

1. Évagre, *Hist. eccl.*, V, 5.

2. Mich. Syr., II, p. 285. Cf. Barhebræus, col. 235.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 4-7 (pp. 196-201). Ce même auteur ne mentionne jamais sa qualité de patriarche, ce qui s'explique facilement par ce fait que Jean d'Éphèse ne la lui reconnaissait pas, et que d'ailleurs Athanase vécut comme auparavant à Byzance. La partie de l'ouvrage concernant le début du règne de Justin II est perdue, et c'est la seule où l'historien aurait eu occasion de raconter cet épisode. Le récit de Michel le Syrien, au reste, est sans doute un résumé de celui qu'avait composé l'évêque d'Éphèse (Mich. Syr., II, 285).

fut Paul d'Antioche, archevêque *in partibus* de la Ville de Dieu, retenu comme lui à Byzance moitié comme hôte, moitié comme prisonnier. Paul était une de ces natures faites de contrastes violents, comme il en existait alors plus d'une dans le haut clergé byzantin. Né à Alexandrie, il était devenu syrien par l'éducation qu'il reçut au monastère de Goubâ en Mésopotamie ¹ ; devenu ensuite syncelle du patriarche Théodose ² lors de l'exil de ce dernier à Constantinople, il eut le désir de jouer un grand rôle dans l'histoire du parti jacobite. Jean d'Éphèse ³ loue son intelligence et sa connaissance des livres saints. Mais c'était surtout un ambitieux. Arriviste sans grand scrupule, au point de changer de religion selon les circonstances, capable cependant d'accès de mysticisme outré, comme celui qui le fit renoncer au monde et disparaître si complètement que ses contemporains mêmes perdirent sa trace ⁴, cet homme allait déchaîner sur son parti une nouvelle série de calamités dont quarante années de luttes et d'efforts eurent peine à effacer la trace. Pourtant, la nature ne l'avait guère prédestiné aux hautes fonctions ecclésiastiques, puisqu'il était bègue ⁵. Mais le parti sévérien, où, vers le règne de Justin II, les hommes de valeur se faisaient rares, n'avait pas le droit d'être difficile. Quand le patriarche d'Antioche, Serge, fut mort (563 ?), et après une vacance de trois ans ⁶, Jacques Baradée, le célèbre restaurateur du monophysisme, qui avait déjà été le grand électeur de Serge, désigna Paul, syncelle de Théodose ⁷. On ne s'occupa guère, alors, de consulter le peuple d'Antioche ni les Syriens ⁸, qui, surveillés par la vigilance de leur pontife melkite, n'auraient pu se réunir en synode. Ce fut sans doute Théodose d'Alexandrie qui célébra l'ordination : et ainsi fut consacré loin de son diocèse, à Constantinople même, celui que Jean d'Éphèse appelle mélancoliquement le « patriarche

1. Barhebræus, p. 234.

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 41 (p. 38).

3. *Ibid.*, II, 3 ; cf. Mich. Syr., II, p. 304.

4. *Ibid.*, IV, 47 (p. 179).

5. Mich. Syr., II, p. 289 (lettre de l'empereur Justin II au stratélate de Daras).

6. Jean d'Éphèse, *Comment.*, ch. 48 (p. 159).

7. Voir plus haut, p. 200.

8. Mich. Syr., II, p. 285 ; Barhebræus, p. 234, déclare que ce fut Thomas, métropolite d'Edesse, qui lui imposa les mains.

des mauvais jours » ¹ (vers 360). Il ne rejoignit jamais sa ville épiscopale, occupée par ses adversaires, mais il continua de vivre près de Théodose. Quand celui-ci eut rendu le dernier soupir, une magnifique espérance éblouit Paul. Le siège d'Alexandrie était le premier dans la secte monophysite ; l'Égypte était peuplée en grande majorité de fidèles, tandis qu'en Syrie les deux partis se contre-balançaient. Un pape d'Alexandrie pouvait donc, avec un peu d'audace, rejoindre son poste usurpé et jouer un rôle effectif, tandis que le pontife jacobite d'Antioche était réduit à un rôle de pure représentation. Enfin Paul était alexandrin de naissance : l'idée de régir l'Église de sa patrie lui sourit, et il se persuada facilement que sa qualité d'indigène lui donnait de grandes chances de succès. Il avait d'ailleurs un puissant argument à faire valoir : le pape Théodose était riche, et l'avait institué son héritier ². Aussitôt il réalisa cette fortune considérable, s'échappa de Byzance, et vint débarquer à Alexandrie où il se fit proclamer archevêque par quelques amis ³.

Il chercha à corrompre les notables, le haut clergé, pour se faire reconnaître. Il aurait pu réussir sans une circonstance qu'on ne pouvait prévoir. Juste à ce moment, Athanase venait de demander à l'empereur le siège de saint Marc, et la plèbe alexandrine, dans un accès momentané d'enthousiasme trithéite, acclamait dans les rues le petit-fils de Théodora ⁴. Le moment était mal choisi : Paul n'aboutit à rien. Ulcéré de jalousie, il dut rejoindre son siège d'Antioche où de nouvelles difficultés l'attendaient : car les Syriens, furieux de cet abandon projeté, refusèrent en masse de le recevoir ⁵. Il se réfugia un peu plus tard en Arabie, chez le roi de Ghassân, Harith ibn Djabala, qui l'accueillit favorablement ⁶.

Mais en partant, il adressa aux Alexandrins un pamphlet

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 41 ; IV, 47

2. Mich. Syr., II, p. 283 et 289.

3. *Ibid.*, p. 289.

4. A propos de cet enthousiasme des Alexandrins pour Athanase, je ne puis m'empêcher de rappeler la tradition copte qui voudrait que Théodora fût née à Alexandrie (v. plus haut, p. 26-27).

5. Mich. Syr., II, p. 289.

6. Barhebræus, p. 236. [Harith était roi des « Taiyayê » chrétiens : Mich. Syr., II, 246. C'est le roi des Ghassanides Harith (Arétas) V, fils de Djabala حارث بن جبلة : cf. *Encyclop. de l'Islam*, II, p. 150-151. — A. F.]

virulent, où il couvrait d'injures leur favori du moment, Athanase. Évidemment, c'est à propos du trithéisme qu'il attaquait ce dernier. Le trithéite, piqué, usa de représailles. Il fit faire une enquête sur les mœurs de Paul ¹ et découvrit, ou inventa, des choses abominables. Nous ne savons pas en quoi consistaient ces accusations ², mais elles devaient être odieuses, puisque l'empereur Justin II écrivait en parlant de lui : « Et qui accepterait ce démon ? Car, si tout ce qu'on dit de lui est vrai, il est l'Antéchrist que le Seigneur doit bientôt faire disparaître ». Les Alexandrins rédigèrent contre lui un réquisitoire en règle, et, perfidement, firent remarquer qu'ils le connaissaient bien, puisqu'il était leur concitoyen. Athanase, heureux de perdre irrémédiablement un rival, montra ce libelle au *basileus*, qui ordonna d'excommunier cet infâme.

Aux insinuations contre sa vie privée, les ennemis de Paul ajoutaient un autre grief, infiniment plus grave par les conséquences qu'il devait avoir. Jacques Baradée avait, au cours de sa carrière, créé de sa propre autorité bien des évêques sans que personne eût jamais songé à le lui reprocher. Pour achever de discréditer Paul d'Antioche, on s'avisa, en 566, de remarquer que son ordination n'était pas canonique, puisque Baradée n'avait pas demandé l'assentiment des provinces intéressées ³. Bientôt le malheureux évêque d'Antioche mit le comble aux fureurs excitées contre lui. Après son séjour en Arabie il était rentré à Byzance ⁴. En 571, Justin II, las d'une tolérance sans profit, reprit la manière forte des débuts de Justinien ; il exigea des évêques monophysites présents dans la capitale l'adhésion au concile de

1. Barhebræus, p. 236 ; cf. Mich. Syr., II, p. 285 et 289.

2. On ne risquerait pas beaucoup en avançant qu'elles devaient être de deux sortes : impiété et paganisme d'une part, et de l'autre mœurs contre nature. Car les procédés des diffamateurs ecclésiastiques de l'époque ne varient guère. La première accusation a été portée contre Sévère d'Antioche (*Vie de Sévère*, P. O., II, pp. 15-22, 44 ; cf. Mansi, VIII, 999 A-B) ; puis contre Euloge d'Alexandrie (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 29) ; la seconde contre Paul d'Alexandrie (Jean de Nikiou, p. 516), et plus anciennement, au ^v^e siècle, contre le patriarche chalcédonien Protérius (Mich. Syr., II, p. 78). A Antioche, sous le règne de Maurice, on incriminera de même le patriarche Grégoire d'inceste (Évagre, *Hist. eccl.*, VI, 7) et de paganisme (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 17).

3. Mich. Syr., II, p. 285 ; cf. Barhebræus, p. 236. [Pour le sacre de Baradée, cf. p. 183, n. 1]

4. Barhebræus, p. 238.

Chalcédoine ¹, sous menace de l'exil. Paul fut probablement au nombre des renégats bourrelés de remords qui, la mort dans l'âme, jurèrent de demeurer unis aux Synodites ². Mais ce serment extorqué manquait de sincérité : et Justin II, irrité, sévit contre ces obstinés. Paul, enfermé dans le couvent d'Abraham, à Constantinople, fut accusé d'avoir composé un livre hostile au patriárche Jean de Constantinople. Il fut traduit devant le tribunal impérial, menacé de mort, dit-on, s'il ne se rétractait pas ³; il abjura. La crainte ne fut pas le seul motif de sa défection : les attaques incessantes dont il était l'objet dans son propre parti, et les déceptions de son ambition, le décidèrent à tenter la fortune dans le camp impérial ⁴. L'empereur le tint dès lors en haute estime, si bien que le patriarche Jean, jaloux de cette faveur, projeta de placer cet évêque « passe-partout » sur le siège de Jérusalem ou celui de Thessalonique, pour l'éloigner de la cour. Sur ces entrefaites, Paul changea encore une fois d'avis. Le voisinage du terrible patriarche Jean, le fléau des monophysites, l'inquiétait ; sans doute aussi trouva-t-il qu'on ne récompensait pas assez sa trahison. Peut-être, d'ailleurs, était-il pris d'un repentir sincère : devant un pareil caractère, les deux hypothèses sont permises. Profitant d'un relâchement de la surveillance exercée sur lui, il s'enfuit de Byzance et rejoignit le parti monophysite. Il se réfugia en Syrie, fit valoir son repentir, implora l'aide de son protecteur Harith ibn Djabala, roi de Ghas-sân, et, au bout de trois ans, il retrouva enfin des partisans qui le reconnurent pour patriarche d'Antioche (574). Jacques Baradée, qui l'avait choisi et consacré ⁵, mettait son amour-propre à ne pas reconnaître son erreur ; ce nom respecté couvrit l'apostasie de Paul et lui rendit la confiance d'un grand nombre de Jacobites ⁶, mais non de tous.

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 20-26 ; Mich. Syr., II, p. 299-302.

2. De ce nombre fut aussi Jean d'Éphèse, l'historien, qui, dans son *Histoire*, ne s'en vante pas (Barhebræus, p. 238). De là, vient évidemment qu'il prodigue les excuses aux renégats de cette année-là, et qu'il refuse de condamner Paul, malgré sa déférence pour Jacques Baradée.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, II, 2-3 ; Mich. Syr., p. 303-304.

4. Mich. Syr. II, p. 299 : « Paul d'Antioche, n'ayant pas obtenu ce qu'il désirait, apostasia ».

5. [Le sacre par Baradée est douteux. Cf. p. 200, n. 3 et p. 226. — A. F.]

6. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 15 ; Mich. Syr., II, p. 318 ; Barhebræus, p. 238.

Paul était ainsi définitivement écarté du siège d'Alexandrie. Mais le trouble que son ambition avait jeté dans la communauté jacobite ne s'apaisa pas si vite. Si les Égyptiens avaient si fort maltraité un homme qui était pourtant leur compatriote, cela tient évidemment, pour une part, à ce que, vers 566, leur faveur était déjà accordée à Athanase, son rival. Mais il y avait d'autres causes plus profondes, comme le prouva la suite des événements. L'Égypte et la Syrie, les deux têtes du monde monophysite, commençaient à se relâcher de leur amitié séculaire. Déjà apparaissaient de menaçants symptômes de désaccord : l'aventure de Paul devait fournir l'occasion d'un éclat.

Jusqu'au milieu du ^{vi}e siècle, l'Égypte avait joué le premier rôle dans le parti. C'est elle qui avait fourni Cyrille, invoqué par les Jacobites comme leur premier théologien et Dioscore, leur premier martyr. C'est là qu'on avait soutenu le combat le plus vif, marqué par les exils de patriarches, les combats dans les rues d'Alexandrie sous Zénon, l'assassinat de Protérius, tandis que Sévère, en 512, fut le premier évêque monophysite à Antioche. Plus tard, sous Justin et Justinien, quand l'église hérétique tombait en ruines dans la Syrie dès 518, le trône d'Alexandrie put se flatter vingt ans encore d'être inébranlable ¹. L'Égypte fut le refuge des exilés. Elle accueillit cordialement Sévère d'Antioche, et plus tard inscrivit son nom dans le *Synaxaire* copte. Mais Sévère venait en fugitif, vaincu et humilié, et l'Église copte, en lui donnant asile, assumait le beau rôle et le plus important. Après l'exil de Théodose, il n'en fut plus de même. L'Égypte, repliée sur elle-même, n'est plus qu'un champ de bataille où hérétiques et schismatiques s'exterminent à huis clos. Les Orientaux prennent la tête du parti ; c'est Jacques Baradée, le moine syrien, qui sauve l'épiscopat monophysite d'une imminente disparition. Il intervient même en Égypte et nomme douze évêques, tandis que Théodose oublie ses devoirs, dans la douceur d'un exil bien accueilli. D'abord fêté comme un libérateur, Jacques allait expier durement le tort d'avoir rendu de trop grands services à son parti. En 573 il est encore respecté, mais déjà l'on murmure contre son autorité. En refusant de prendre Paul pour patriarche, les Alexandrins visaient Jacques Baradée

1. Mich. Syr., II, p. 173.

directement. Ils lui reprochaient son despotisme, le droit qu'il s'était arrogé de créer des patriarches sans le consentement des fidèles ; dans la tentative de Paul, ils virent une intrusion des Syriens dans les affaires de l'Église copte.

Le nationalisme égyptien en voulait surtout aux Grecs, parce que ceux-ci étaient les maîtres. Mais au fond il était hostile à tous les étrangers. L'intérêt seul les avait unis aux Syriens, sans qu'il entrât aucune sympathie¹ dans cette union. Bien des menus faits laissent voir cette sourde rivalité des deux races. Voici comment un Copte juge les caractères des deux nations : « Les Égyptiens cachent les vertus qu'ils possèdent ; et quant aux défauts qu'ils n'ont pas, ils les accusent continuellement. Tandis que les Syriens et les Grecs, proclamant partout les vertus qu'ils n'ont pas, cachent les défauts qu'ils ont² ». Dans l'*Histoire des Patriarches*, le nom de Baradée n'est pas cité une seule fois. On raconte bien la fuite de Sévère en Égypte : mais du rôle immense joué par les Syriens, on ne retrouve pas la moindre trace. Ceux-ci paraissent, de leur côté, avoir été vexés de l'attitude de leurs alliés. Jean d'Éphèse traite à plusieurs reprises les Alexandrins de « peuple barbare »³. Pour flétrir Damien, patriarche copte à l'heure où il achevait sa chronique, il ne

1. D'ailleurs, avant l'alliance contractée par Sévère avec les Égyptiens, rivalité d'Antioche et d'Alexandrie : Cyrille excommunie Jean ; Dioscore, Domnus. En revanche Jean avait osé anathématiser Cyrille.

[Il s'agit d'abord des démêlés entre S. Cyrille d'Alexandrie et Jean d'Antioche au temps du concile d'Éphèse. Dans son conciliabule à Éphèse Jean excommunia Cyrille, Memnon d'Éphèse et leurs partisans (27 juin 431). Le concile présidé par Cyrille répondit en excommuniant Jean et les siens (5^e session, 17 juillet 431). Enfin, deux ans plus tard, les deux patriarches étaient réconciliés. Cf. Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, II (I), pp. 317, 328, 402-403.]

Dioscore I d'Alexandrie déposa Domnus d'Antioche au « Brigandage » d'Éphèse (août 449 ; *id.*, p. 614). L'auteur aurait pu ajouter l'affaire de Méléce d'Antioche (361-381), reconnu par l'Orient catholique, mais non par l'église d'Alexandrie, le cas de l'Antiochien S. Jean Chrysostome, déposé par Théophile d'Alexandrie en 403, et d'autres encore. La rivalité traditionnelle entre ces deux sièges explique beaucoup de faits dans l'histoire ecclésiastique du iv^e au vi^e siècle. Ajouter que d'ordinaire Rome est l'alliée d'Alexandrie, et Constantinople celle d'Antioche. Mais ici il y a des exceptions. — A. F.]

2. Paroles d'Apa Zénon, dans les *Apophth. Patr.*, § 38 (P. G., LXV, 176 C-D).

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 11 et 17 ; cf. Mich. Syr., II, p. 324. L'expression est une citation du psaume 113, § 1.

trouve pas d'injure plus expressive que de dire « qu'il était bien digne de siéger en ce temps-là à Alexandrie ¹ ». A l'époque où nous sommes, la querelle entre les deux Églises n'en est encore qu'aux symptômes : mais il est nécessaire de noter ces symptômes, si l'on veut comprendre le sens et la portée de l'épisode de Paul.

Autant que nous en pouvons juger à travers les obscurités multiples et volontairement répandues sur cette période de l'histoire jacobite, la période qui s'étend entre la mort de Théodose et l'avènement de Pierre IV qui fut le premier effort énergique des Alexandrins pour sortir du chaos, peut se résumer dans le tableau suivant :

THÉODOSIENS	GAÏANITES	TRITHÉITES	(Isolés)
Théodose († 22 juin 566)	Gaïanus († en...)	Athanase 566-571	Paul : 566 (échec).
Dorothee : juillet (?) 566-570 ?)	Elpidios : 565		Jean le mani- chéen, ² dans Maqrîzî(?)
	Jean le moine (570?-573?)		
Théodore (août 575) Pierre IV (voir plus bas)	Dorothee (573?)- 580 et plus tard encore.		

Rarement les annales ecclésiastiques d'aucun pays ont eu à enregistrer un désordre comparable. Telle est la situation que l'*Histoire des Patriarches* résume dans cette phrase lapidaire, en qui se révèle toute la méthode historique des Coptes : « Pierre devint patriarche à la place de Théodose qui était mort » ³.

Le vrai tort des écrivains coptes a été de dissimuler la longue vacance du trône entre Théodose et son seul successeur reconnu, Pierre IV. Quant à n'avoir mentionné ni les noms ni l'existence des personnages qui se décorèrent alors du titre de papes, on ne saurait leur en faire un bien grave grief. Jean d'Éphèse lui-même, historien consciencieux et bien au courant des événements, ne daigne nommer d'eux qu'un seul, le Gaïanite Dorothee, et il écrit sans scrupule qu'après la mort de Théodose, Alexan-

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 43 (p. 174).

2. [Voir ci-dessus, p. 218-222.]

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [207] 471.

drie resta « dix ans » sans patriarche ¹. De ces nombreux prétendants à la succession, deux seulement étaient des hommes de valeur, et célèbres : Athanase et Paul. Le premier était trithéite, le second ne fut jamais reconnu par personne. Les représentants du parti théodosien étaient tellement inconnus, leur rôle fut si complètement nul, leur durée si éphémère, leur autorité si précaire devant les soldats d'Apollinaire et de son successeur, qui les réduisaient à se cacher ; enfin, le nombre de leurs fidèles dut être si restreint, — les masses étant alors entraînées soit vers le gaïanisme, soit vers le trithéisme —, qu'il est assez naturel que l'Eglise copte, une fois reconstituée, les ait désavoués. Elle alla plus loin : elle les anéantit, eux et leurs dérisoires pontificats.

La capitale du diocèse, déchirée par les sectes et surveillée par les Melkites, officiellement les plus forts, semblait avoir montré son impuissance à créer un patriarche. La persécution catholique eut ceci de bon pour l'hérésie qu'en forçant le gouvernement de l'Eglise jacobite à se réfugier dans la province, elle lui fit reprendre contact avec la population vraiment indigène, et lui rendit plus de prestige quand il put se relever. La ville d'Alexandrie, jusqu'ici, à de rares exceptions près, avait fait à elle seule la religion de l'Egypte, créé elle seule les papes héritiers de saint Marc. Mais en dehors, dans le Delta, surtout dans les régions profondes de l'Arcadie et de la Thébaïde, dans ce ruban de villes, isolées du monde, que la vallée du Nil allongeait dans le désert jusqu'aux cataractes, vivait une population profondément religieuse et sectaire, que les querelles n'effleuraient guère, sinon par rafales passagères. Là, le monophysisme pur, la doctrine des grands patriarches, de Dioscore et de Sévère, régnait incontestée. Théodore, évêque de Philai, nous représente un type d'évêque jacobite que nous n'avons guère eul'occasion de rencontrer jusqu'ici : celui de l'évêque provincial, dévoué à son diocèse, étranger aux grands débats dont Alexandrie était le théâtre tumultueux, occupé seulement d'instruire ses ouailles et de combattre les derniers païens. Là-bas, en effet, on organisait des missions, on convertissait les Nobades, on achevait l'œuvre du prêtre Julien, l'envoyé de Théodose et de l'impératrice Théodora. A ces gens, simples et pieux, le chaos

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 12, p. 151. C'est un calcul en chiffres ronds : car en réalité il s'écoula seulement 9 ans et 2 mois.

où agonisait l'Église copte devait paraître cent fois plus abominable qu'aux sectaires d'Alexandrie, qui en étaient les auteurs, et qu'aveuglaient leurs haines de parti. Quelques-uns d'entre eux, d'ailleurs, s'étaient acquis, par les services qu'ils avaient rendus à la foi chrétienne, une grande popularité dans le pays et même dans tout l'Orient : ainsi Longin, évêque des Nobades de 569 à 575 ¹, ainsi Théodore de Philai lui-même. L'idée leur vint d'essayer à leur tour s'ils ne réussiraient pas où la capitale avait échoué, s'ils ne pourraient pas restaurer enfin, sur des bases solides, le patriarcat si compromis.

L'affaire, par malheur, fut mal conduite, sans plan d'ensemble, sans délibération préalable ; une série de hasards détermina le tout. Les deux principaux dignitaires de l'Église d'Alexandrie (secte théodosienne), l'archiprêtre Théodose et l'archidiaque Théodore son neveu, animés d'excellentes intentions, adressèrent un appel à toutes les bonnes volontés. Ils se tournèrent vers l'un des hommes les plus considérables de leur parti, Longin, évêque des Nobades. J'ai relaté précédemment de quelle façon le patriarche Théodose, vers 543, avait envoyé en Nubie, pour faire entrer le pays dans le cercle du christianisme, une mission dirigée par le prêtre Julien ². Celui-ci, en passant, avait entraîné avec lui l'évêque de Philai, Théodore, qui résidait aux confins de la Barbarie ³, et tous deux de concert avaient obtenu les succès les plus satisfaisants. Julien avait quitté les Nobades au bout de deux ans, Théodore à son tour les avait laissés en 551, pour réintégrer son île de Philai. En 566, le pape Théodose avait pris en pitié l'Église nubienne abandonnée, et, mourant, il avait désigné pour continuer l'œuvre un certain Longin, apocrisiaire de Paul d'Antioche ⁴ ; ce fut seulement trois ans après que Longin put arriver et depuis ce moment il se consacrait à cette tâche ardue de faire pénétrer effectivement les idées et l'esprit chrétien dans les têtes barbares de ses ouailles. C'est là qu'en 575, il reçut une lettre de l'archiprêtre et de l'archidiaque d'Alexandrie, l'invitant à les retrouver dans les environs de la capitale, et à collaborer avec eux à

1. Sur la popularité de Longin dans tout l'Orient, voir Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 8 (p. 145).

2. [Ce point n'a pas été traité. — G. W.]

3. Voir la vie de Théodore de Philai, que j'ai publiée dans *Rev. Hist. Rel.*, LIX, pp. 303-304.

4. Mich. Syr., II, p. 290.

cette œuvre glorieuse : l'élection d'un pontife légitime et définitif. « Satan, dit Jean d'Éphèse, s'appliqua de tous ses efforts à lui faire quitter la Nubie, et se servit de sa personne pour procurer à l'Église la ruine, la discorde et le schisme ¹. »

Le voyage n'était pas sans danger. En Thébaïde ou chez les Nobades, Longin était un chef respecté : en Basse-Égypte, il n'était qu'un hérétique, un rebelle fugitif que les Melkites poursuivaient activement. Déjà, quand en mourant Théodose l'avait désigné comme évêque des Nubiens, l'empereur l'avait fait saisir et retenir trois ans prisonnier ² ; la nouvelle de sa fuite avait exaspéré Justin II. L'apôtre risquait donc gros jeu en rentrant en terre d'empire, si près des autorités qui le recherchaient. Mais ce Longin était une nature enthousiaste, qui consacra sa vie à prêcher les diverses nations païennes avoisinant l'empire ; aucun péril ne l'effraya. Il partit, malgré les efforts du roi des Nobades pour le retenir auprès de lui. Comme il passait la première cataracte, il s'arrêta dans la petite île de Philai, dernière station de la civilisation romaine dans la vallée du Nil. Là, dans le vieux temple des Ptolémées récemment transformé en église de saint Étienne, il rencontra le vieil évêque Théodore, déjà octogénaire, et retiré depuis vingt-quatre ans dans ce pays qu'il avait jadis conquis à la foi. Dans ce décor glorieux pour l'Église monophysite, ils eurent un entretien sur les malheurs de l'orthodoxie, sur l'avilissement actuel du trône de saint Marc, autrefois le second dans toute la chrétienté. Longin persuada Théodore de l'utilité de son voyage, et le pria de l'accompagner. L'évêque de Philai se trouva trop âgé pour s'engager à nouveau dans une aventure : il déclina l'invitation. Du moins témoigna-t-il la pleine confiance qu'il avait en son collègue : il lui donna plein pouvoir d'agir en son nom, ce qui était déjà quelque chose. Longin recommença de descendre le Nil, et arriva enfin à Maréotis, se cachant du mieux qu'il pouvait par peur des catholiques, et assez inquiet sur la fin de son équipée.

Il fit là une rencontre inattendue. Paul, patriarche d'Antioche, venait enfin, après ses multiples aventures, d'être amnistié et reconnu par un synode de l'Église d'Antioche, tenu vers l'an

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 9 (p. 146).

2. Jean d'Éphèse, *ib.*, IV, 8 (p. 145) ; cf. sur les motifs de cette arrestation, Mich. Syr., II, p. 290.

575 sous l'influence de Jacques Baradée. De violentes protestations s'étaient élevées en Syrie contre cette restauration, et le synode, désireux de se justifier, sollicitait l'avis des plus illustres docteurs jacobites. Comme l'archiprêtre d'Alexandrie, il avait jeté les yeux sur Longin et sur Théodore de Philai, et il leur envoyait, pour savoir s'ils reconnaissaient la légitimité de Paul, deux évêques en députation : c'étaient Jean, du couvent d'Ibas, et Georges l'Ibérien ¹. Les deux délégués partirent pour la Nubie, et ils étaient déjà dans le Delta du Nil, quand ils apprirent qu'il n'était pas besoin d'aller si loin, puisque Longin se cachait à Maréotis. Tous trois se réunirent avec joie, et l'évêque des Nobades leur révéla aussitôt le motif de son déplacement, les priant de s'associer à lui dans l'œuvre qu'il allait entreprendre ².

Peu à peu le complot s'élargissait. Les deux Syriens acceptèrent en principe, sous réserve de l'assentiment de leur propre patriarche, Paul. « Bien plus, déclarèrent-ils, si vous voulez choisir un pape, il doit, lui aussi, prendre part à l'élection ; justement il n'est pas loin d'ici, nous allons le chercher et nous le ramènerons ». Paul était peut-être en Palestine, aux confins de l'Égypte : le fait est qu'ils surent rapidement le trouver, et le conduisirent, déguisé en laïque ³, jusqu'à la retraite de Longin. Là, les divers acteurs du drame s'étant réunis, Longin, Paul d'Antioche, et les deux évêques *orientaux*, ils délibérèrent, cherchant autour d'eux ce que les Romains d'aujourd'hui appellent les *papabili*, les gens susceptibles d'être élus. Ils en découvrirent un sans aller bien loin. Ils se rendirent dans le « désert des solitaires », c'est-à-dire sans doute dans la vallée de Scété, aujourd'hui *Ouadi Natroun*, sur les frontières de la Libye ⁴, et jetèrent leur dévolu sur un certain Théodore, archimandrite d'un des monastères du lieu. C'était, paraît-il, un homme vertueux, modeste en tout cas, et que cette fortune inespérée n'éblouit nullement : il commença par la refuser ; et ce n'était pas là une comédie d'humilité, la suite de son histoire suffit à l'attester. Il céda enfin aux menaces et à la violence. Il était syrien d'origine : et peut-

1. *Aourtîâ* dans le texte ; M. Chabot traduit « Georges l'Ourtéen » dans Mich. Syr., II, p. 349.

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 40 (p. 147).

3. [« Habillé dans le costume romain ». Jean d'Éphèse, *l. c.* — A. F.]

4. Jean d'Éphèse (IV, 40) dit seulement « plus loin que le couvent de saint Ménas ». On ne voit guère que Scété qui puisse être désignée par là.

être est-ce à cette communauté de race qu'il dut d'être entre tous distingué par Paul et ses deux acolytes. Il fallait au moins trois évêques pour consacrer un patriarche : Longin et les deux Orientaux firent l'affaire, et ainsi, vers le mois d'août de l'an 575 ¹, dix ans environ après la mort de Théodose, quelques exilés réunis en secret, à l'insu de tout le monde, lui donnèrent un successeur de leur choix, persuadés que leur zèle malencontreux avait ramené la paix dans la malheureuse église d'Alexandrie. Cette cérémonie qu'ils croyaient décisive dut présenter cependant un aspect mélancolique : d'une part ce patriarche malgré lui, consentant à trôner sous la menace de l'anathème ², et pleurant durant qu'on prononçait les paroles de l'ordination ; d'autre part, au lieu de la foule acclamant, comme jadis son nouveau pontife, le « désert des Solitaires » s'étendant autour du sanctuaire de saint Ménas. Paul d'Antioche, lui-même, s'était abstenu d'y assister : car il n'avait pas encore officiellement reçu son pardon. C'étaient de tristes parrains pour le nouveau pape.

Il restait maintenant à avertir les Alexandrins, et tout le peuple de l'Égypte. Théodore envoya une lettre synodique aux habitants de la grande ville : il expliquait que s'il n'avait pas paru parmi eux, c'était par crainte des Melkites ³ ; et que d'ailleurs tout s'était passé selon les canons. Cette dernière assurance témoignait d'une certaine naïveté : car, par le seul fait que ni le clergé ni le peuple d'Alexandrie n'avaient été consultés, on avait précisément violé tous les canons. Jean d'Éphèse lui-même avoue que Longin et Paul ont mal agi, et sous l'inspiration du démon : alors, pour quelle raison soutient-il le parti de Théodore ? La vérité est que le complot avait été tramé par des gens animés des meilleures intentions : et encore, Paul semble bien n'y avoir trempé que pour trouver un allié certain dans un pape d'Alexandrie qu'il aurait fait de ses mains. En tout cas, c'était un complot, et parfaitement anticanonique.

Les Alexandrins étaient donc absolument dans leur droit, quand ils refusèrent de sanctionner le fait accompli. Ce fut surtout le

1. Pierre IV, son compétiteur, aurait en effet été consacré en mésori, d'après Abou'l-Barakât. Cf. *Appendice III*.

2. Ce sont les propres expressions de Jean d'Éphèse (*loc. cit.*).

3. On a vu plus haut (p. 179, 187) qu'Apollinaire avait interdit aux évêques jacobites de résider à Alexandrie.

clergé de la ville qui se sentit directement atteint dans ses prérogatives, et dont la colère fut violente. Il est permis de croire que ce qui excitait ainsi leur zèle orthodoxe, ce n'était pas seulement le mépris avec lequel Longin et le patriarche d'Antioche avaient oublié les canons : l'ingérence syrienne s'appesantissait sur eux. Voici maintenant que Paul d'Antioche, hué jadis dans les rues d'Alexandrie, revenait en maître, escorté de deux évêques étrangers, et pour pasteur, par surcroît, on leur présentait encore un Syrien, inconnu de tout le monde. La foule du parti théodosien s'ameuta dans les églises, dans les rues même, on cria qu'il fallait tout aussitôt désigner un vrai patriarche ¹. L'assemblée du clergé se réunit. Un certain Andronic fut d'abord mis en avant : cette proposition ayant été tièdement accueillie, il déclara lui-même qu'il n'accepterait point la dignité épiscopale. C'était un des principaux du clergé, lequel espérait gouverner sous son nom. Mais il était malade et on racontait qu'un démon avait paru en lui. Battu sur ce point, le haut clergé chercha hors de lui un instrument commode pour arriver aux mêmes fins. On alla chercher, dans l'ordre des diaques, un homme obscur, un vieillard, « simple et ignorant », ancien compagnon d'exil de Théodose, qui se nommait Pierre. A lui reviendrait le nom de pape et les honneurs, tandis que le pouvoir resterait aux mains des grands dignitaires. Le clergé jacobite, quoiqu'en partie reconstitué par Jacques Baradée, restait encore si affaibli des grandes persécutions de Paul et d'Apollinaire, et si craintif devant les autorités temporelles qu'on ne trouva dans Alexandrie qu'un seul évêque du parti sévérien, Jean ; encore des plaintes canoniques étaient-elles déposées contre lui. Pour compléter le chiffre de trois exigé par le cérémonial, on eut recours au ministère de deux évêques étrangers, appelés tous deux Antonin, des Syriens sans doute, que l'on força à intervenir. Jean d'Éphèse note ces détails avec une certaine acrimonie : il oublie que des trois consécrateurs de Théodose, deux aussi étaient syriens, et que Paul d'Antioche était lui-même un accusé, et, qui pis est, un condamné non encore absous.

On était au mois d'août ² de l'an 575. Une fois de plus, l'essai

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 11 (p. 149).

2. Abou'l-Barakât : mésori.

de restauration du patriarcat jacobite avait échoué : avec cette circonstance aggravante, que la dernière tentative laissait après elle dans l'Église qu'elle avait prétendu sauver un schisme de plus. La situation à cette date rappelle celle de 535 ; les anciens eux-mêmes firent ce rapprochement, et Jacques Baradée, instruit des événements, flétrissait Pierre du nom de « nouveau Gaïanus ». Au fond, cependant, le cas était assez différent, et malgré la partialité de Jean d'Éphèse pour Théodore, ses aveux mêmes nous permettent de réformer son jugement. Il n'ose accuser les Alexandrins tout seuls : il reconnaît que Longin et les Syriens ont mal agi, poussés par Satan. Il reproche surtout aux Pétrites d'avoir élu un antipape dans un mouvement de colère, sans avoir fait d'enquête sur la première élection, sans avoir examiné si elle était canonique : comme si une aussi flagrante violation du droit ecclésiastique avait besoin d'un long examen pour être réprouvée. La question de droit n'est pas douteuse : Pierre, quoique consacré le second, était sans hésitation possible, le légitime successeur de saint Marc. Autre chose est de décider si la conduite des Alexandrins fut adroite et opportune. Ici les lamentations de l'historien sont tout à fait justifiées : la faute était immense. La pacification des églises jacobites en fut retardée pour quarante-cinq ans. L'avènement de Théodore mettait un terme à l'anarchie ; celui de Pierre l'aggravait et la complétait. Je ne parle pas seulement de la nouvelle faction qui prit naissance en 575. Celle-là ne dut pas avoir une importance bien sérieuse. On ne peut, en effet, s'empêcher d'observer que les écrivains syriens Jean d'Éphèse, Michel le Syrien et Barhebræus ¹, sont seuls à raconter l'épisode de Théodore. Les Coptes, Sévère d'Achmouneïn en tête, affectent d'ignorer l'existence de ce compétiteur, comme ils ignorent Dorothée, Elpidios, Athanase, le moine Jean et toute la série de figurants qui l'ont précédé. Les partisans de Théodore, à tout prendre, ce sont les Syriens : en Égypte il eut peu de succès, ce qui est, je crois, un peu la conséquence de la première proposition. L'évêque d'Éphèse lui-même ne parle pas d'une lutte à Alexandrie entre Théodoriens et Pétrites : c'est tout le clergé, et c'est tout le peuple qui s'ameute après lecture des

1. [Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, chap. 9-13 (pp. 146-153) ; Mich. Syr., II, pp. 323-325] ; Barhebræus n'en parle pas directement (cf. col. 339-245). — A. F.]

lettres synodiques de Théodore. Assurément, il serait exagéré de dire que l'élu des *Orientaux* ne rencontra aucune sympathie dans toute l'Égypte : de-ci, de-là, parmi les inlassables chercheurs de schismes qui peuplaient la capitale du diocèse, il dut s'en trouver que séduisit celui-là, et le grand nom de Longin justifiait jusqu'à un certain point leur rébellion. Mais il est hors de doute qu'ils durent former dès le début une infime minorité : et le caractère même de leur chef était un obstacle à l'extension du parti. Théodore n'avait pas brigué sa dignité : il l'avait acceptée à contre-cœur. Quant il vit de quelle manière ses ouailles prétendues accueillaient la nouvelle de son élévation, il renonça de fait à toute prétention, occupé uniquement de son repos, et ne se souciant nullement d'ajouter une nouvelle cause de discorde à celles qui déchiraient déjà l'Église ; cet homme n'avait pas le tempérament d'un antipape, heureusement pour l'avenir du monophysisme.

Mais le plus grave est qu'on s'était par là brouillé avec l'église d'Antioche. La féconde alliance qui avait permis au monophysisme de subsister malgré les attaques furieuses de Justin I^{er} et de Justinien, la tradition qui avait réuni dans une amitié touchante les grandes victimes des persécutions, Théodose d'Alexandrie et Sévère d'Antioche, était virtuellement rompue. La Syrie ne pardonna pas l'outrage fait à ses représentants. Le désaccord, jusqu'ici dissimulé sous les querelles de personnes, commence à se manifester au grand jour. On parle de « l'union à faire entre les Alexandrins et les Syriens » ¹. Jean d'Éphèse accuse Pierre d'avoir « séparé les églises de Syrie et d'Alexandrie ² ». Ainsi le débat s'est élargi ; quelques années après, la querelle allait se préciser et s'envenimer, prolongeant un désordre près de finir jusqu'au milieu du règne d'Héraclius. Jean d'Éphèse, qui mourut avant d'avoir vu l'apaisement, est saisi de découragement en se rappelant ces funestes événements de l'an 575 : « Ce fut la joie et le vœu du diable, qui en fut l'instigateur et l'auteur » ³, et plus loin : « Ces malheurs, ce combat, cette guerre entre les deux partis dure encore de nos jours, après environ huit ans passés. Ce serait le cas de reprendre les plaintes du lamentable

1. Mich. Syr., II, p. 324.

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 12 (p. 152).

3. *Ib.*, IV, 11 (p. 150).

prophète Jérémie sur les combats qui eurent lieu, sur les malheurs qui en résultèrent, sur la haine qui s'empara des deux partis, sur l'inexpiable inimitié qui assombrit le cœur de bien des gens, au point qu'ils ne comprirent pas la grandeur du mal, et continuèrent à se charger mutuellement d'imprécations, de malédictions et d'accusations emportées ¹. »

Théodore ne devait plus jouer de rôle actif dans l'histoire. Je placerai donc ici, une fois pour toutes, ce que nous savons de ses destinées. Ayant été nommé malgré lui, il manifesta peu de regrets en apprenant qu'il avait perdu son trône patriarcal. Il revint à ses anciennes habitudes, à sa vie monacale, disant : « Il n'y aura pas de schisme ni de querelle à cause de moi » ². Par la suite, ce désintéressement s'atténua. Jean d'Éphèse prétend que de nombreux partisans lui revinrent, en Égypte et en Thébaïde. Il y aurait là un fait curieux. C'était, en effet, l'évêque de Nubie et Théodore de Philai qui l'avaient élevé. Le peuple des provinces, las des stériles querelles d'Alexandrie, ville méprisée comme « étrangère », aurait-il essayé de prendre le premier rôle dans la nomination des patriarches ? Théodore revint sur sa déclaration de paix, et nomma des évêques. Mais Jean d'Éphèse, aveuglé par ses préférences, a certainement exagéré ce succès tardif de son candidat. Car, en 576, les affaires de Théodore étaient si peu prospères qu'il abandonnait l'Égypte en compagnie de Longin, pour aller vivre en Syrie ³. Il attendit quelque temps à Tyr, espérant peut-être que Moundhir ibn Harith, phylarque des Arabes chrétiens, lui prêterait son appui. Plus tard, en 579 ou 580, il revint à Alexandrie ⁴, vécut tranquille et oublié dans un couvent, et on le regardait comme si peu dangereux que son rival même ne l'inquiétait pas. Il avait de temps à autre des accès de colère contre Paul et Longin, qu'il accusait amèrement et non sans raison, d'être venus l'arracher à sa solitude paisible pour le mettre à la tête d'un parti, et de l'avoir ensuite abandonné sans s'inquiéter de son sort, l'un pour se cacher, l'autre pour aller convertir l'Éthiopie ⁵. Le moment vint où, de l'aveu

1. *Ib.*, p. 150.

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 13 (p. 153).

3. *Ib.*, IV, 22 (p. 161).

4. *Ib.*, IV, 48 (p. 179).

5. *Ib.*, p. 179.

même de Jean d'Éphèse, il fut renié par tout le monde. En 580, il s'embarquait pour Chypre ¹; il rentra à Alexandrie sans avoir achevé ce voyage; on ignore, somme toute, comment il a fini. Mais ce qu'on sait de lui suffit pour montrer qu'heureusement pour l'unité monophysite, il ne sut pas jouer son rôle; le parti « théodorien », peu nombreux en Égypte, s'éteignit rapidement même en Syrie, et le schisme avorta sans s'être développé.

Pierre demeura le véritable chef du parti théodosien (575). La crise terrible que venait de traverser le patriarcat jacobite était virtuellement terminée avec son élection. Les Coptes l'ont si bien senti qu'ils ont fait de lui le successeur direct de Théodose; tous les faits ont été défigurés pour justifier Pierre, sans même indiquer les accusations dont il fut l'objet, pour présenter son avènement comme tout à fait paisible et normal. Certes, un historien de la valeur de Jean d'Éphèse mérite plus de créance, même lorsque son témoignage est unique, que ces médiocres compilations que nous avons déjà maintes fois surprises en flagrant délit de falsification volontaire. Mais, malgré ses efforts pour être impartial, il ne faut pas oublier que l'évêque d'Éphèse était un « Paulite », de ceux qui soutenaient Paul d'Antioche et sa créature Théodore: il a donc pu, sans même en avoir conscience, être injuste envers ses adversaires. Ne serait-ce qu'à titre de curiosité, la tradition égyptienne mérite d'être placée en regard de la version syrienne, que nous venons de rapporter comme plus digne de foi.

A l'époque où Théodose expirait sur les rives du Bosphore (566), Alexandrie, déclare Sévère d'Achmouneïn, avait pour gouverneur un homme pieux et charitable, favorable à la foi monophysite. Cet homme, dont le nom par malheur n'est pas cité, conseilla aux Théodosiens d'élire en secret un successeur au défunt. « Allez au monastère *du Verre* (الزجاج) ², leur dit-il, comme pour prier; et procédez à l'élection. » On convoqua les évêques de la Basse-Egypte: il en vint trois, qui consacrèrent un prêtre: c'était Pierre IV. Ce récit mérite attention. Je ne le crois pas inventé de toutes pièces, mais il y a deux manières de l'expliquer. La plus probable est que ce gouverneur anonyme

¹. *Ib.*, IV, 55-56 (pp. 189-190).

². *Hist. Patr.*, P. O. I, p. [206] 470. — Voir plus haut p. 158-159, note.

exerçait réellement ses fonctions en 566. De fait, on nous parle plus loin de la colère ressentie à cette nouvelle par Apollinaire, le patriarche melkite (mort en 570). Celui-ci aurait écrit une lettre à Justinien pour se plaindre de ces événements exécutés grâce à la complicité de l'augustal : mais avant que la lettre fût parvenue à Constantinople, l'empereur était mort (nov. 565). Sauf cette erreur d'un an, qui consiste à faire mourir Théodose avant Justinien, le récit se tient parfaitement. Mais alors ce serait l'élection de Dorothee qui aurait été ainsi facilitée.

Dorothee, par la suite, ayant été exclu de l'histoire officielle, on substitua à son nom celui de Pierre, successeur reconnu de Théodose. Cette intervention de l'augustal pourrait aussi se placer effectivement lors de l'avènement de Pierre IV : donc en 575 et non en 566. En ce cas son rôle a pu être le suivant. Nous avons vu qu'Apollinaire, patriarche melkite (551-570), avait interdit aux évêques jacobites de se montrer dans la ville d'Alexandrie : et cependant Jean d'Éphèse déclare en propres termes que Pierre y fut élu, consacré, après un mouvement populaire, par le clergé jacobite, et ordonné par trois évêques de la même secte. Cet événement n'a rien eu de secret ; les autorités civiles l'avaient donc toléré, et il est possible que le préfet d'Alexandrie ait puisé les motifs de son indulgence dans un secret attachement pour l'hérésie.

Tout le reste est pur roman : puisque Jean d'Éphèse, contemporain des événements, nous révèle que Pierre était non un moine, mais un diacre, et qu'il avait accompagné Théodose à Constantinople, ville où l'auteur a dû le rencontrer et le connaître.

Pierre IV, d'après l'opinion de Jean d'Éphèse, était un homme simple et ignorant, que le haut clergé d'Alexandrie choisit entre tous pour sa nullité, afin de gouverner l'Église sous son nom. Usant d'une pittoresque expression, l'historien jacobite le compare à « un tableau peint sur le mur »¹. Sévère nous le dépeint comme beau de visage, orné d'excellentes qualités, et recherchant l'amitié des savants théologiens, parmi lesquels il prit son secrétaire, Damien. Je préfère ne pas me prononcer : il est vraisemblable toutefois que le personnage n'était pas aussi sot

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 46 (p. 156).

que l'insinue l'écrivain syrien, car ceux de ses actes que nous connaissons témoignent d'une incontestable habileté.

Il faut, pour comprendre sa conduite, se rendre compte de l'état d'effroyable abaissement où se débattait à son avènement le patriarcat jacobite. Tant qu'avait vécu Théodose, on avait pu se faire illusion, attribuer l'anarchie de l'Eglise au seul exil de son chef. Mais il suffit de comparer les débuts de Théodose et ceux de son successeur pour constater la décadence rapide en quarante ans à peine. En 535, le patriarche est élu canoniquement, avec éclat, dans une pompe solennelle où s'accomplissaient tous les rites anciens. L'envoyé de l'empereur, Narsès, le défend contre son compétiteur avec une armée impériale ; son autorité est aussi ferme et aussi assurée que celle de Dioscore un siècle auparavant. Et même, depuis la chute éclatante d'Antioche, le pape d'Alexandrie est comme le chef suprême du monophysisme, sorti intact d'une ère de persécution qui paraît close ou à peu près. En 575, il est dépossédé de sa capitale, où trône un melkite protégé du *basileus* ; il lui est même interdit de s'y montrer ; trois évêques trouvés à grand'peine le consacrent clandestinement, et son pontificat obscur se passe dans une cachette, l'église de Saint-Joseph, à une distance de neuf milles de sa capitale ¹.

Le premier qui surgit enfin de ce chaos de dix années, écoulées depuis la mort de Théodose, Pierre, avait à accomplir une immense œuvre de réparation ; tout porte à croire qu'il le comprit, et qu'il s'appliqua sincèrement à cette tâche.

Nous ignorons ses rapports avec Dorothee, patriarche des Gaïanites ; peut-être furent-ils pratiquement nuls. De ce jour, d'ailleurs, l'importance du parti gaïanite commence à décroître. Sans doute Dorothee eut des successeurs. Un certain Ménas, par exemple, était patriarche de la secte sous le règne d'Héraclius ². Mais aucun document ne donne plus à penser que les gaïanites aient joué un rôle de premier ordre dans l'église monophysite après le règne de Justin II. La réorganisation du parti sévérien dut leur porter un coup sensible ; ils devinrent une petite chapelle dissidente, cessant d'être une église rivale. Plus rapide fut la

1. *Hist. Patr.*, P. O., I. p. [207] 471 [Il paraît qu'il s'agit toujours de monastère de l'Énaton=el-Zadjadj.]

2. Épitre de Sophrone à Serge de Constantinople, P.G., LXXXVII (III), 3193 B.

décadence de la communauté trithéite, qui avait paru en 566 la plus puissante d'Alexandrie. Athanase, mort en 571, n'eut vraisemblablement pas de successeur, puisque sous Damien ses anciens partisans vinrent faire des offres au patriarcat jacobite ¹. La vogue de leur hérésie dura peu. Ce que les Alexandrins avaient surtout aimé dans Athanase c'était l'adversaire de Paul d'Antioche, qu'ils haïssaient d'une haine inexplicable ². Puis ses derniers jours virent paraître le schisme cononite. Les derniers survivants de la génération trithéite se disputèrent sur son tombeau. Ce fut le suicide du trithéisme, qui, sans disparaître, rentre au nombre des sectes secondaires, à l'arrière-plan du jacobitisme. La rapidité avec laquelle les mouvements d'opinion passaient et s'apaisaient dans cette ville ne peut se comparer qu'aux remous analogues dans la Révolution française. Et, de fait, on peut bien dire de l'Alexandrie de ce temps que c'était une ville en révolution. Dans les rues où les soldats de l'augustal poursuivaient et arrêtaient les schismatiques, saisissant Elpidios pour l'envoyer à Constantinople, où Longin revenant de la Nubie n'osait pénétrer, où la populace ameutée précipitait le moine Jean, son élu de la veille, les passions étaient aussi excitées par ces dissensions religieuses qu'elles peuvent l'être aujourd'hui par les luttes politiques.

Les deux années du pontificat de Pierre IV furent occupées du premier au dernier jour à consolider le trône restauré, à le défendre contre les partisans de Théodore et le mauvais vouloir des Syriens. A peine installé, son premier acte fut d'ordonner 70 évêques nouveaux, dans la Basse-Égypte sans doute, car le haut pays ne paraît pas en avoir manqué. C'étaient, raconte l'historien d'Éphèse, des gens simples et grossiers comme leur maître : « si on avait entrepris le labour d'une pièce de terre, il aurait eu du mal à en rassembler autant en même temps ³. » Je le crois volontiers : l'évêque égyptien n'était pas précisément le type du prélat de cour, et leur intelligence n'excédait certes pas la moyenne des paysans, leurs pères et leurs frères. Pierre aurait

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 9 (p. 202).

2. Mich. Syr., II, p. 324.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 12 et 16. Au livre I, ch. 40 de son histoire, Jean écrit « plus de 80 », chiffre qui est peut-être dû à une erreur de copiste. Michel le Syrien (II, p. 321) donne, d'après Jean d'Éphèse, le chiffre de 70 (voir plus haut, p. 51, 59).

sans doute mieux fait d'en avoir de meilleurs, mais il n'avait pas le choix. L'auteur lui reproche encore de n'avoir levé cette armée épiscopale que pour affermir sa position : le motif est évident, mais ce n'est là voir qu'un côté de la question. Pierre n'a déposé personne pour installer ses créatures dans des diocèses qu'il aurait rendus vacants. Il y avait donc en Égypte soixante et dix églises à qui manquait un pasteur : les deux tiers du total, tout simplement. Les temps n'étaient pas lointains encore, où Baradée, évadé de Constantinople, commençait son apostolat hérétique dans l'Orient asiatique et africain, et passant en Égypte, y créait *douze* évêques : c'était insuffisant. Cette foule, qui excitait le rire indigné de Jean d'Éphèse, ce n'était pas seulement un appui éventuel que s'assurait Pierre IV, c'était tout l'épiscopat égyptien qui renaissait de sa ruine, tel que l'avait connu Timothée, prêt à la lutte contre les hérésies nouvelles et à la revanche contre l'invasion des Melkites. C'étaient, je le veux bien, des gens obscurs et médiocres, tous ces fellahs du Delta ; mais ils suffisaient à la tâche obscure qui leur était dévolue : maintenir la perpétuité de la foi jacobite, la tradition séculaire qui remontait au grand Dioscore, et instruire leurs concitoyens conformément à ses préceptes. Peut-être le regain de prospérité qui devait une dernière fois illustrer l'Église copte au VII^e siècle est-il en partie la conséquence de cette mesure si âprement décriée ¹.

A l'égard des Syriens, sa politique, autant qu'on peut la juger, fut aussi habile, mais certainement moins heureuse. Ces sectaires endurcis qu'étaient les clercs d'Orient n'avaient recours que bien rarement à la conciliation : le rapprochement volontaire des Théodosiens et des Gaïanites est un fait à peu près unique, et d'ailleurs éphémère. C'est un trait caractéristique de l'histoire religieuse d'alors, que les schismes, même les moins justifiés, meurent parfois d'inanition, jamais par suite d'un accord. Il semblerait que dans le cas qui nous occupe, rien n'eût été plus facile que de restaurer l'unité, au moins du parti théodosien, puisque Théodore, l'antipape, était si peu jaloux de soutenir ses droits. Mais Pierre en voulait au patriarche d'Antioche pour l'appui prêté

1. Notez qu'aucun écrivain copte ne signale ce zèle du patriarche Pierre : car, pour le louer, il aurait fallu avouer la décadence survenue sous son prédécesseur.

à son adversaire; l'autre était exaspéré d'avoir manqué une si belle occasion de se réhabiliter, en apparaissant, ne fût-ce que pour un instant, le chef du monde jacobite et l'arbitre de l'Eglise égyptienne. Des mots irréparables furent échangés. Pierre écrivit à Paul une lettre d'injures; les Syriens répondirent sur le même ton, et Jacques Baradée traita l'évêque d'Alexandrie de « nouveau Gaïanus », injure d'autant plus sensible qu'elle avait, quoique superficiellement, l'apparence d'être méritée ¹. Des paroles on en vint aux coups : Pierre IV, de sa propre autorité, déclara déchu le patriarche d'Antioche (576). Il publia et répandit partout contre son ennemi des libelles qui, à ce que prétend Jean d'Éphèse, n'étaient remplis que de calomnies ²; ce que nous savons des variations de Paul d'Antioche, nous autorise à croire cependant que tout n'y était pas mensonge. D'ailleurs, en Syrie même, le pontife restauré comptait plus d'un ennemi, qui n'avait pas pardonné l'abjuration, même passagère, du monophysisme. Pierre IV poussa-t-il jusqu'au bout sa victoire, en créant un patriache d'Antioche, pour se venger de l'élection de Théodore par les Syriens? Cela semble probable. Les écrivains syriens n'en disent rien, parce que l'événement fut infime, et leur paraît en outre blessant pour leur histoire : de même que les Coptes ne soufflent mot de Théodore. Mais l'*Histoire des Patriarches* contient une notice qui donne à réfléchir. Quand les monophysites d'Antioche eurent appris que leurs frères d'Alexandrie s'étaient donné un patriarche, ils imitèrent cet exemple, et prenant un homme du nom de Théophane (ou Théophile), ils le nommèrent successeur de Sévère. Cette ordination eut lieu au couvent de Beith Aphtonia ³, où demeura Théophane, parce que la crainte des Melkites l'empêchait de pénétrer dans Antioche. Ce récit circonstancié n'est sans doute pas inventé, car on ne voit pas quel intérêt aurait eu un faussaire à l'imaginer. Mais il demande des éclaircissements. D'abord les Syriens n'avaient pas attendu l'exemple des Alexandrins pour donner un successeur à

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 15 (p. 156).

2. *Ibid.* IV, 16 (p. 156).

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [208] 472; *Synax. éth.*, 25 sané (P. O. I, 154-155). Lire أفتونيّاس, Aftouniyas, et non « Ammonius » comme écrit Evetts : cf. mes *Graeco-arabica* dans B. I. F., XII, p. 48-49. [M. Evetts a lui-même fait la rectification, P. O., X, p. [662] 548. — G. W.]

Sévère : ils avaient déjà eu Serge (560-563) et Paul (depuis 566). C'est là une légende accréditée par la vanité copte. Mais, ceci reconnu, il est très possible que ce Théophane soit un prétendant, soutenu par le parti pétrite ou égyptien, en 576. La tentative échoua piteusement, et jamais plus on n'entend parler de ce personnage. Évidemment il lui arriva la même adversité qu'à Théodore en Égypte : élu par les Coptes, il n'eut aucun partisan en Syrie, même parmi les élus de Paul. Quelques mois ou quelques semaines plus tard, le candidat opposé à Paul était un certain Pierre de Callinique, qu'on reverra souvent par la suite. Quoi qu'il en soit de cet échec, tout l'Orient était divisé en Paulites et adversaires de Paul. L'Égyptien vit la situation, et en tira profit.

L'autorité la plus respectée dans le parti des antichalcédoniens était toujours Jacques Baradée, que ses voyages et son brillant apostolat avaient rendu célèbre dans tout l'Orient. C'était maintenant un vieillard ; il approchait de sa fin, mais les années ne lui avaient rien ôté de son énergie. Jean d'Éphèse, partagé entre l'admiration de ses services passés et la colère de le voir, lui son ancien ami, se ranger dans un camp opposé au sien, essaie de l'excuser en insinuant charitablement qu'il était tombé en enfance, ou peut s'en faut ¹. Des intrigants l'auraient circonvenu et lui auraient dicté la conduite qu'on va le voir tenir en ces malheureuses années. On peut juger que son intervention fut maladroite : mais elle n'est nullement le fait d'un homme dont les facultés mentales sont affaiblies. Si grande était sa réputation, que les deux partis s'efforcèrent de l'attirer à eux ; il s'était d'abord prononcé pour Paul : puis, devant l'impopularité croissante du patriarche, il hésita. Il voyait dissipé le beau rêve de sa jeunesse, le parti monophysite, relevé par lui, se disloquant au gré des schismes : et il se crut appelé, une seconde fois, au rôle de sauveur, à restaurer l'unité et à réconcilier les deux capitales, Alexandrie et Antioche. En vain des gens plus clairvoyants tachèrent de le détourner d'un voyage en Égypte, qu'il

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 15, où il est question de sa « simplicité enfantine », et IV, 17. Michel le Syrien (II, p. 324) résume crûment la pensée de Jean d'Éphèse : « Mais Jacques, qui était simple et droit, étant parvenu à une profonde vieillesse, devint encore plus naïf et on le retournait comme un enfant ».

projetait, persuadé que sa présence calmerait les Alexandrins ¹. En 576, il se rendit dans cette terre d'Égypte ² où il avait paru en apôtre plus de trente ans auparavant : Pierre IV avait préparé son plan. À peine arrivé dans la ville de saint Marc, le Syrien était circonvenu, harcelé de gens qui le priaient de mettre un terme aux maux de l'Église, et lui indiquaient comme seul moyen la reconnaissance définitive de Pierre et la déposition de Paul d'Antioche. C'était là fin des querelles intérieures des deux Églises ; c'était aussi leur réconciliation après cette rivalité désastreuse, le rétablissement du parti comme il avait existé du temps du grand Sévère, et cela sous les auspices de Baradée. L'aventurier monacal fut séduit par l'apparence du rôle : il approuva la conduite des Alexandrins, admit la légitimité de leur élu, le même qu'il traitait naguère de « nouveau Gaïanus », et accepta la déposition de Paul d'Antioche. Il exigeait seulement que cette déposition ne fût pas accompagnée d'une sentence d'excommunication. Il fit pressentir, pour remplacer l'abandonné, un certain Pierre, de la ville de Callinique ; mais celui-ci refusa et le trône resta vacant ³.

C'était, pour Pierre, une victoire personnelle décisive, que d'avoir fait légitimer ses actes par l'homme le plus vénéré de l'Orient monophysite. Il triomphait : le schisme, en Égypte, était définitivement écarté ; Théodose avait enfin trouvé un successeur. Mais l'alliance de Jacques Baradée ne rétablissait pas l'union avec Antioche : le parti paulite subsistait, et s'était même renforcé de toute la rancune qu'on gardait aux Alexandrins de leur intervention. Au lieu de trouver un appui au dehors, l'Église d'Égypte s'était elle-même isolée, exposée à l'audace des Melkites, enhardis par la division de leurs adversaires. Quand Pierre IV expira en 577, de la double tâche qui s'était offerte à lui, unifier l'Égypte, unifier les pays monophysites, il avait accompli, à peu près, la première ; la seconde était transmise intacte à ses successeurs.

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 17, p. 157. Récit abrégé dans Mich. Syr., II, p. 324.

2. La date (887 des Séleucides) est fournie par Jean d'Éphèse dans un chapitre suivant (IV, 19, p. 159).

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 45 (p. 176) ; Mich. Syr., II, p. 345.

CHAPITRE VIII

LE PARTI CATHOLIQUE DE TIBÈRE A L'AVÈNEMENT D'HÉRACLIUS [578-610].

[Chapitre incomplet].

Quand le parti monophysite fut sorti, en 577, de cette terrible crise, il se trouva dans une atmosphère bien différente de celle où il avait vécu pendant la dynastie justinienne. Le règne des empereurs théologiens avait cessé, pour une trentaine d'années ; en même temps que la politique impériale, l'esprit du haut clergé catholique semblait s'être modifié. On vit un haut patriarche de Constantinople, Jean IV le Jeûneur (582-595) ¹, s'opposer au système de la persécution violente pour préconiser les moyens de persuasion. Les patriarches d'Alexandrie, Jean (570-581), puis saint Euloge (584-608), préférèrent à la force la prédication et la controverse. Il faudra désormais attendre le règne d'Héraclius pour retrouver la « manière forte », la persécution brutale et sanglante, qui n'aura d'ailleurs d'autre résultat que de jeter les Orientaux dans les bras de l'envahisseur arabe. Les règnes de Tibère et de Maurice représentent une trêve, un dernier essai de conciliation pacifique entre Byzance et l'Orient jacobite.

Tibère, originaire de Thrace comme Justin I^{er}, devenu comte des excubiteurs ², et créé César le 7 décembre ³ 574, régnait déjà, en fait, depuis quatre ans, quand la mort de Justin II le laissa seul sur le trône impérial, le 4 octobre 578. C'était, semble-t-il, une de ces natures heureuses qui ne peuvent partout rencontrer que la sympathie. Le catholique Évagre en fait l'éloge le plus enthousiaste : « de taille élevée, il surpassait par sa noble pres-

1. [Dates de Krumbacher, *Byz. Lit.*, p. 1149].

2. Théophane, *Chronogr.*, P. G., CVIII, 536 B.

3. Voir plus haut, p. 170.

tance non seulement tous les empereurs qu'on avait vus, mais tous les hommes. Ainsi, de prime abord, son aspect le faisait digne de la souveraineté. Son cœur était doux et humain ; il accueillait les gens, à première vue, d'une manière affable, etc...¹ ». Jean de Nikiou, au nom du parti adverse, reprend le concert de louanges sur le même ton : « Tibère était un jeune homme très beau, aimant le bien, généreux, d'un cœur ferme. Lorsqu'il eut pris le gouvernement, il fit cesser la persécution². » Et un peu plus loin : « Cet empereur, pendant son règne, ne permettait à personne de persécuter (les croyants). » Jean d'Éphèse, quoiqu'il eût souffert sous son règne, ne s'en prend qu'au patriarche Eutychius de Constantinople, et excuse l'empereur qui était jeune, et que le souci des affaires de l'État empêchait parfois de protéger les « fidèles ». « Il ne fit mettre à mort ni dépouiller personne, dit-il, comme son prédécesseur l'avait fait... ; mais il régna noblement et avec douceur³. »

Ce dernier trait, pour l'auteur, est le principal. Tibère mit fin à la politique agressive et brutale des Justins et de Justinien ; on ne rencontre sous son règne ni martyrs ni exilés⁴. Jean d'Éphèse rapporte de lui des mots, qui, s'ils sont authentiques, en font un homme supérieur à son temps. Le patriarche Jean de Constantinople l'excitait contre les Jacobites : « Sont-ils païens, demanda l'empereur, ces gens que tu m'excites à persécuter ? » Le pontife dut reconnaître qu'il ne l'étaient pas. « Tu avoues donc qu'ils sont chrétiens ? — Certes, ils sont chrétiens. — Alors, dit Tibère, pourquoi veux-tu faire de moi un persécuter de chrétiens,

1. Évagre, *Hist. eccl.*, V, 13.

2. Jean de Nikiou, p. 521.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 22 (p. 117). Remarquer le singulier : « son » prédécesseur. Ici encore, Justinien jouit de l'indulgence du parti monophysite. — Citons encore la notice nécrologique que consacre à Tibère Michel le Syrien (II, p. 334) : « Toute la ville ressentit une vive douleur à cause de ce père miséricordieux et aimable et à cause de la beauté de sa jeunesse... Que sa mémoire soit conservée ! ». La renommée de ce prince était parvenue jusqu'en Gaule, où Grégoire de Tours en parle avec émotion (VI, 30).

4. Moundhir ibn Harith était à Constantinople en 580 (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 39, p. 169). Là, dit Michel le Syrien (II, p. 344), il aurait obtenu de l'empereur un édit sur la paix permettant à chacun sa foi, mais qui fut rapporté peu après sur les instances des « hérétiques ». — [Sur la réception de Moundhir à Byzance, voir CLERMONT--GANNEAU, *Rec. archéol. or.*, VII, p. 168-170. — G. W.].

comme Dioclétien et les autres princes païens¹ ? » Cette tolérance charitable s'étendait aussi aux Ariens². Il ne fut pas toujours maître des événements : Jean d'Éphèse lui-même, avec quelques compagnons, fut emprisonné 18 jours en 579, par ordre du patriarche Eutychius : encore fut-il bientôt relâché, et seulement chassé de Constantinople où il demeurait depuis fort longtemps³. L'église jacobite de Byzance, située au palais de Marina, fut pillée : l'empereur blâma cette violence⁴. En 581, Eutychius concentra son zèle contre l'hérésie monophysite qui était assez répandue à Constantinople. Il ne trouva pas auprès de l'empereur l'appui qu'il escomptait : « Nous avons assez de guerres contre les barbares », lui dit Tibère, « nous ne pouvons exciter une autre guerre contre nous, ni faire en sorte que les chrétiens soient aux prises les uns avec les autres. Allez et restez tranquilles. Tâchez de les persuader en les exhortant par la parole. Sinon, cessez de persécuter⁵. » Quelques-uns, étonnés d'une mansuétude qu'ils étaient incapables de comprendre, ne purent l'expliquer qu'en le supposant monophysite comme eux⁶. Jean de Nikiou est du nombre : « on l'accusait, dit-il, d'être nestorien (lisez « catholique »), mais cette accusation était fausse. Au contraire, il était d'une grande bonté et ne cessait de favoriser les orthodoxes (lisez « jacobites ») et ceux qui croyaient en une seule nature du Christ⁷. . . » Jean d'Éphèse paraît avoir eu connaissance de ces rumeurs ; car, dans le dialogue entre le César et le patriarche, que j'ai cité plus haut, il intercale une phrase invraisemblable qui

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 37 (p. 35) ; cf. III, 12 (pp. 106-107).

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 13 (p. 108). Il avait permis aux Goths ariens, nombreux parmi les *fédérés* de l'armée, de se construire une église à Constantinople. Les murmures de la capitale le forcèrent cependant à ordonner contre les Ariens des mesures de rigueur, qui n'eurent pas de suites considérables.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 15 (p. 110). Cet emprisonnement dura de la fin de décembre 578 au début de janvier 579, puisque l'empereur Tibère visita la prison lors des fêtes de son consulat (1^{er} janvier 579).

4. *Ibid.*, III, 16 (p. 111).

5. Mich. Syr., II, p. 310 ; cf. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 21 (p. 116).

6. De même on avait prétendu qu'il était arien, sur ce seul indice qu'il avait toléré la construction d'une église arienne (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 13). Cf. aussi Jean d'Éphèse (*ibid.*, III, 22), qui déclare que beaucoup de gens reprochaient à Tibère d'être trop doux et de manquer de fermeté.

7. Jean de Nikiou, p. 522.

transforme ces deux personnages en « monophysites sans le savoir ». Après avoir demandé si les Jacobites étaient païens, Tibère ajoute : « Sont-ils hérétiques ? » A quoi Eutychius est forcé de répondre « Non ». Cette phrase est absurde ; mais il est facile de voir qu'elle émane d'un milieu monophysite, où l'on voulait faire passer le prince pour « sévérien » ¹.

Si, dans la capitale, le zèle du patriarche valut aux monophysites quelques tribulations (jusqu'au 5 avril 582, date de la mort d'Eutychius) ², dans les provinces la tranquillité régna. Tibère fut le dernier Auguste que les Égyptiens aient aimé. Malheureusement son règne fut court, pour la punition des péchés des hommes, « car ils n'étaient pas dignes d'un empereur si pieux ³ » : le 14 août de l'an 582 ⁴, il mourait, après avoir désigné pour lui succéder le *magister militum* d'Orient, Maurice ⁵.

Ce nouvel empereur tirait, dit-on, son origine de l'ancienne Rome ⁶ ; mais sa famille était depuis quelques générations établie dans la ville d'Arabissos en Cappadoce : c'était la première fois, depuis près d'un siècle, qu'un Oriental prenait possession du trône de Byzance. Cet événement semble avoir été très remarqué en Syrie. Justin II, déclare Barhebræus, fut le dernier empereur *romain* ; « à partir de (ce) Tibère commence le second empire des Grecs » ⁷. Evidemment, l'auteur a emprunté cette notice à

1. [Ici en marge une note de l'auteur (au crayon) :

« Mort de Baradée. »

Jacques Baradée mourut le 30 juillet 578, au monastère de saint Romain, autrement dit de Cassien, sur la frontière égyptienne. Il se préparait alors à entreprendre un nouveau voyage à Alexandrie, accompagné de dix évêques. « On soupçonnait toutes sortes de choses. Les uns disaient qu'il y allait pour sacrer un patriarche (d'Antioche) avec le patriarche de là-bas (Damien d'Alexandrie) ; d'autres que c'était pour établir l'union avec les Paulites. Comme il cachait ses pensées à tout le monde, on ne sut pas exactement son intention » (ainsi Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, chap. 33 ; pp. 164-165). Cf. Barhebræus (col. 243-245), qui donne la date 30 tammouz 889 (ère des Séleucides). De même Denys de Tell Mahré, *Chronique* (dans Assemani, *Bibl. or.*, I, 424, n° XX) ; Mich. Syr., II, p. 337. On retrouvera tout ceci, avec plus de détails, plus bas, ch. IX. — A.F.J.

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 39 (pp. 135-136).

3. Jean de Nikiou, p. 522.

4. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 13 (p. 204) ; *Chron. Pasc.*, P. G. XCII, 964).

5. Évagre, *Hist. eccl.*, V, 22 ; Suidas, s. v. Μάρτινος (passage attribué à Ménandre).

6. Évagre, *Hist. eccl.*, V, 19.

7. Barhebræus (éd. Bedjan, p. 86-87) ; ce passage est donné, en tra-

un historien plus ancien ¹ ; mais il semble pourtant qu'il y ait ici une confusion. Tibère était un Thrace, presque un compatriote de Justin. La qualification de *grec*, opposée à la nationalité *romaine* des empereurs précédents, convient mieux à Maurice. Comme Maurice prit à son avènement le nom de Tibère, il est possible que ce fait ait donné naissance à un malentendu. En tout cas, les origines orientales du nouvel Auguste durent éveiller bien des espérances dans les cœurs monophysites ; et c'est peut-être ce qui explique comment ce prince, modéré et nullement tyrannique, est en général si maltraité par les écrivains syriens et égyptiens.

Ce fut pourtant, avec Justinien, le seul des *basileis* du *vi^e* siècle qui paraisse avoir eu un esprit supérieur. Il savait tout comprendre et s'intéresser à tout. « Il n'avait pas été élevé dans les guerres et les combats » dit un historien inconnu ² ; mais c'était un homme d'étude, dont les contemporains vantent l'intelligence, le tempérament calme et pondéré, la douceur sans faste ³, l'amour du bien public. Lettré, amateur d'ouvrages poétiques ou historiques, consacrant à ces études une partie de ses nuits ⁴, il sut pourtant se montrer l'un des meilleurs hommes de guerre de son temps. En matière de religion, il se contenta de rester lui-même dans l'orthodoxie, sans ordonner de persécutions contre les hérétiques. Jean d'Éphèse cite de lui une parole exactement semblable à celle qu'avait prononcée Tibère en une occasion analogue. Comme plusieurs personnages de sa cour lui conseillaient de sévir contre les Jacobites : « Les guerres extérieures ne nous suffisent-elles pas, aurait-il répondu, que vous voulez encore nous engager dans les guerres civiles ⁵ ? » Ce qui ne veut pas dire, naturellement, que la paix religieuse ne fut jamais troublée sous son règne ⁶. Son neveu Domitien, métropolite de Mélitène, per-

duction française, par M. Chabot, dans son édition de Michel le Syrien, II, p. 316.

1. Michel le Syrien, plus exact en général que Barhebræus, confirme ici son témoignage, quand il appelle (II, p. 375) Phocas « le 3^e des empereurs grecs, dont Tibère fut le premier ».

2. Sans doute Ménandre ; cité par Suidas, s. v. *Μαυρίκιος*. Cf. Men. fragmenta (*Bonn*), p. 443.

3. *Ibid.* ; et Évagre, *Hist. eccl.*, V, 49.

4. Men. fragmenta, p. 439.

5. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 21 (p. 213).

6. Mich. Syr., II, p. 372.

sécuta et exila les principaux du parti sévérien en Mésopotamie ¹ ; mais c'est-là, semble-t-il, une violence isolée. Pourtant, Maurice ne fut jamais populaire, ni chez les monophysites, ni dans le parti catholique. Il ne sut pas se faire aimer. On lui reprochait son économie, rendue nécessaire par les prodigalités de Tibère. Son abord n'éveillait pas, comme celui de son prédécesseur, la sympathie immédiate. Fier et replié sur lui-même, il ne se montrait pas accueillant pour le premier venu ² ; c'est pourquoi on l'accusait d'orgueil. Michel le Syrien le traite de « Roboam », qui méprisait ses sujets ³. En Égypte, il fut particulièrement détesté. L'*Histoire des Patriarches* ne cite qu'une fois son nom ⁴ ; mais Jean de Nikiou fait largement compensation à cet oubli : « L'empereur Maurice, déclare-t-il, accueillait beaucoup de faux accusateurs, auteurs de discorde, à cause de son amour de l'argent. Il vendait et convertissait en or tout le grain d'Égypte, de même que le grain (destiné à la ville) de Byzance. Tout le monde le détestait et l'on disait : « Comment la ville de Constantinople peut-elle supporter un si mauvais empereur ? Et est-il possible qu'il soit père de cinq fils et de deux filles, celui qui exerce une telle tyrannie jusqu'à la fin de son règne ⁵ ». Un peu plus loin : « Tous les Romains détestaient l'empereur Maurice, à cause des calamités qui arrivaient sous son règne ⁶ ». Ailleurs : « Or l'empereur était, dans toute sa conduite, comme un païen ⁷ ». Un tremblement de terre dévaste Antioche « à cause de l'hérésie de l'empereur Maurice ⁸ ». Il ne trouve à citer, dans tout son règne, qu'un seul acte juste ⁹. Or tout ceci fut écrit un siècle seulement après la mort de ce prince. Pour quelle raison a-t-il laissé en

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 20 (p. 241).

2. Évagre, *Hist. eccl.*, V, 49; Suidas, *loc. cit.*

3. Mich. Syr., II, p. 375. — [Pourtant, les Syriens le considèrent comme un saint : cf. *Histoire de saint Maurice*, R. O., V, p. [365-370] 773-778. — G. VV.

4. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [211] 475 : « En ce temps l'empereur était Maurice, qui était très avide d'argent et molestait les orthodoxes ».

5. Jean de Nikiou, p. 526. La dernière phrase est une allusion à la fameuse prophétie de Sévère d'Antioche, suivant laquelle aucun empereur n'aurait de postérité, tant que les princes demeureraient partisans du concile de Chalcédoine (Jean de Nikiou, p. 564).

6. *Ibid.*, p. 529.

7. *Ibid.*, p. 535.

8. *Ibid.*, p. 536.

9. *Ibid.*, p. 538.

Égypte un souvenir pire que les deux Justins eux-mêmes. Nous savons que plusieurs évêques syriens, exilés par Domitien de Mélitène, vinrent, sous ce règne, se réfugier en Égypte ¹, où ils durent exciter les esprits contre le *basileus* et son neveu. Mais c'est bien peu de chose pour expliquer une pareille haine. Autant que nous pouvons actuellement en juger, elle est injustifiée ; car Jean de Nikiou lui-même ne parle pas de persécutions exercées par Maurice contre les monophysites. Peut-être lui en voulurent-ils du mépris où il les tint. On lit dans une lettre du pape Grégoire à Anastase d'Antioche que sous le règne de Maurice les hérétiques n'osaient ouvrir la bouche pour dire les impiétés qui étaient dans leur cœur ². Ceci nous fait souvenir des nombreuses conférences et réunions contradictoires qui furent tenues sur l'ordre de Justinien et de Justin II. Sous ceux-là, du moins, on discutait, les empereurs faisaient venir les évêques jacobites à Constantinople, disputaient avec eux ; tandis que sous Maurice on ne voit pas un seul de ces pseudo-conciles.

Le même esprit tolérant était assez général, à cette époque, dans le haut clergé catholique. Dans les premiers temps de la restauration chalcédonienne, Alexandrie et Antioche s'étaient vu imposer des patriarches guerriers, énergiques et médiocrement évangéliques. En cette fin du vi^e siècle, le zèle convertisseur remplace généralement la violence. Eutychius étant mort en 582, son successeur, Jean le Jeûneur, est un homme doux qui résiste aux excitations des ardents, et prêche le calme ³. Grégoire, évêque d'Antioche sous Justin II, Tibère, et au début du règne de Maurice, est de l'aveu même de Michel le Syrien, un « ascète pacifique et humble », qui « agissait même charitablement avec nous, Orthodoxes (= Jacobites), et se préoccupait de faire la paix avec tout le monde ⁴ ». Alexandrie ne fut pas moins favorablement traitée.

Après Apollinaire, mort en 570, Justin II avait désigné pour lui succéder un ancien patrice de sa cour ⁵, nommé Jean, qui avait fait toute sa carrière dans l'armée ⁶. C'était continuer la tra-

1. Mich. Syr., II, p. 381.

2. Greg. Magn., *Reg. epist.*, IX, 49 (P. L., LXXVII, 981 A).

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 15 (p. 207) ; 21 (p. 212).

4. Mich. Syr., II, p. 292.

5. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, p. 40.

6. Jean de Nikiou, p. 522.

dition de Justinien, qui avait de même pris Apollinaire parmi les ducs de ses troupes, et installé à Antioche Ephrem, qui avait été comte d'Orient. Ces brusques transitions des dignités laïques aux honneurs ecclésiastiques ne paraissaient pas choquantes à cette époque ¹ autant qu'elles le furent plus tard. Néanmoins, la nomination de Jean ne laissa pas de soulever quelques protestations, sans doute à cause de cette origine séculière. Anastase, patriarche catholique d'Antioche, quand il reçut la lettre synodique que le nouvel élu lui adressait conformément à la coutume, blâma son élévation, et même le patriarche de Constantinople, Jean de Sirmin, qui avait fait l'ordination ². Anastase, qui s'était déjà attiré le mauvais vouloir de l'empereur pour d'autres raisons ³, fut chassé de son siège et remplacé par Grégoire. Jean d'Alexandrie resta en place, et rejoignit son diocèse.

Malgré ses origines militaires, ce Jean fut un pasteur pacifique. C'était, écrit l'évêque de Nikiou ⁴, « un homme de belle figure, qui ne forçait personne à abandonner sa croyance. Il se contentait de glorifier Dieu dans son église au milieu de son peuple ». Ces quelques mots sont, en somme, tout ce que nous savons sur son compte. Une fois, il apparaît dans l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Éphèse, sous des traits moins flatteurs ; il aurait envoyé à Constantinople de nombreuses plaintes contre divers clercs alexandrins monophysites. En conséquence, un ordre impérial fit arrêter et conduire à Byzance ces accusés : ils arrivèrent en mai 579 ⁵. Le patriarche Eutychius voulut les contraindre à accepter le concile de Chalcédoine, et, sur leur refus, il les fit emprisonner dans divers monastères de la capitale. C'est là, dans la « maison du Silenciaire », que mourut un homme qui avait eu son heure de célébrité à côté de Longin et de Jacques Baradée : Théodose, archiprêtre de l'Église alexandrine, celui-là même qui avait été le premier instigateur de l'élection illégale de Théodore, en 575 ⁶.

1. Cf. encore le cas d'Apion, créé évêque par Anastase, en guise de disgrâce (Théophane, *Chronogr.*, P. G., CVIII, 384-385). Saint Jean l'aumônier, patriarche d'Alexandrie en 644, était de même un laïque, lorsqu'il fut revêtu de la dignité pontificale.

2. Théophane, *Hist. eccl.*, P. G., CVIII, 529 B.

3. Évagre, IV, ch. 40 ; P. G., LXXXVI (II), 2784 B.

4. Jean de Nikiou, p. 522.

5. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 37.

6. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 38 (p. 168).

Patriarches d'Alexandrie.

Pour décider si Jean mérite ici le reproche d'avoir été un persécuteur, il faudrait connaître le motif de ses plaintes. Peut-être ces ardents monophysites avaient-ils commis quelques excès, qui rendaient intolérable leur séjour dans la ville d'Alexandrie, restituée officiellement au catholicisme. En tout cas, à part Théodose, qui mourut peut-être de vieillesse, car il était très âgé, leur sort ne fut pas terrible. De temps en temps on les mandait pour une discussion publique, et on les renvoyait après leur refus de soumission. Le 8 février 580, le phylarque arabe Moundhir ibn Harith, qui était favorable au monophysisme, arriva lui-même dans la capitale, où Tibère le reçut avec honneur. Une grande réunion pour la paix des églises orientales eut lieu en mars, et à la suite de cette conférence, Moundhir demanda, et obtint, la mise en liberté des Alexandrins prisonniers ¹. La preuve qu'ils ne se sentaient pas très menacés, est qu'ils profitèrent aussitôt de leur liberté pour retourner dans leur ville natale.

Jean joua un rôle si effacé qu'aucun autre chroniqueur ne s'est souvenu de lui, sinon pour citer son nom ². Nous voyons dans l'*Histoire des Patriarches* que Pierre IV, le pape théodosien, dut habiter au monastère des Pères, hors d'Alexandrie ³; son successeur, Damien, put bien faire d'assez fréquentes apparitions dans la capitale, mais non y séjourner. L'interdiction signifiée aux évêques jacobites, d'habiter la ville, fut donc maintenue. Mais évidemment ce silence universel des chroniqueurs prouve que le pontife melkite ne rouvrit pas l'ère des persécutions. Le témoignage de Jean de Nikiou, un égyptien et un adversaire, mérite certainement notre confiance.

Jean mourut dans le courant de l'an 581 ⁴. Son successeur saint Euloge est dans l'histoire ecclésiastique du temps une figure

1. *Ib.*, IV, 42 (p. 173).

2. Maqrizi, on l'a vu (cf. p. 218-222), le nomme القائم بامر الله, ce que Gutschmid traduit par θεοπρετής. On pourrait songer plutôt à l'expression δοῦλος τοῦ Θεοῦ, assez répandue alors, et que l'annaliste utilisé ici par Maqrizi aurait pu trouver, soit en grec, soit en copte, dans une biographie du patriarche. [L'écrivain arabe a pu ne pas comprendre l'expression grecque qu'il avait sous les yeux, mais la traduction donnée plus haut (p. 218) ne nous permet plus de songer à aucun des deux termes grecs mentionnés ci-dessus. — G. W.]

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [207] 471.

4. Voir Appendice I.

autrement marquante. Suivant l'usage établi depuis la restauration du patriarcat catholique, Euloge était un étranger, consacré hors d'Égypte, et sans la participation du clergé local. Il était syrien de naissance; élevé dans un monastère, il avait reçu la prêtrise dans la ville d'Antioche. Remarqué pour son zèle orthodoxe, il était devenu syncelle du patriarche ¹, et directeur de l'hospice (ἐνοδοχείον) ² de la ville. Quand le siège de saint Marc fut vacant, on ne put trouver personne, dans le clergé catholique, qui fût plus digne que lui d'y monter. Peut-être était-il alors de passage à Constantinople; en tout cas, il dut y venir pour s'y faire consacrer, car, à défaut de l'élection canonique, le patriarche de Constantinople ou le nonce du pape romain avaient pris l'habitude de faire eux-mêmes l'imposition des mains aux évêques melkites d'Alexandrie ³. Ce fut à cette occasion, sans doute, qu'il connut le diacre Grégoire, nonce de l'église romaine auprès de Tibère II, et futur pape de Rome. De cette rencontre devait naître, entre les deux prélats, une amitié qui dura jusqu'à la mort du second, en 604.

Pour la première fois depuis la déposition de Théodose, le patriarche d'Alexandrie était un des personnages éminents du parti catholique. Sa science théologique et son ardeur à la défense de l'orthodoxie le mettaient hors de pair. Photius, dans ses notes de critique littéraire ⁴, lui reproche d'écrire sans élégance, et même de friser souvent le solécisme dans la construction de ses phrases. Ce Syrien, évidemment, était bien excusable de ne pas parler un grec très pur; l'important est que sa dialectique était vigoureuse, et son argumentation concluante: ce que Photius reconnaît ⁵. Si ses ouvrages sont perdus, nous connaissons du moins les titres et les idées directrices des principaux d'entre eux. Ce fut surtout un polémiste; il ne se lassa jamais de combattre les dissidents les plus divers.

1. [Photius, *Biblioth.*, cod. 226: πρεσβυτέρου βαθμόν 'εν 'Αντιοχείᾳ ἔσχε το πρότερον (est-bien l'office de syncelle ?), καὶ μονῆς ἡγήσατο τῆς παναγίας Θεοτόκου τῆς λεγομένης τῶν 'Ιουστινιανοῦ (P. G., CIII, 953 A. — A.F.)]

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 40 (p. 37).

3. Paul et Zoïle, consacrés par le nonce Pélage; Apollinaire, par Ménas de Constantinople; Jean, par Jean de Constantinople.

4. *Biblioth.*, cod. 182 et 208.

5. Nous ne possédons aujourd'hui, de saint Euloge, que quelques fragments publiés dans la P. G., LXXXVI (II), col. 2913-2964.

Les monophysites n'étaient pas les seuls ennemis qu'il eût à combattre dans son diocèse. Alexandrie comptait une colonie juive fort importante : mais là, comme en Judée, s'était conservée et développée la secte schismatique des Samaritains.

Dans les troubles de l'Orient aux ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles, les Juifs jouèrent un rôle important ; mais les Samaritains, lecteurs exclusifs du Pentateuque, obstinés à garder leur livre saint en caractères hébraïques spéciaux ¹, étaient de tous les plus irréductibles, et, au point de vue politique, les plus dangereux. La législation de Justinien les poursuit avec beaucoup plus d'âpreté que les Juifs proprement dits, les confond avec les païens et les hérétiques les plus réprouvés ; leurs synagogues doivent être démolies ², tandis que celles des Juifs sont tolérées. En retour, les Samaritains comptent parmi les ennemis intérieurs les plus haineux qu'ait englobés l'empire byzantin. Ils saisissaient toute occasion de trahir l'empire où on les retenait malgré eux. Sous Justinien, on dit qu'il y eut en Perse jusqu'à 50.000 transfuges de leur race, qui excitaient le roi à s'emparer de la Palestine ³. Seuls de tous les peuples orientaux, ils ont cherché à réaliser par le fait leurs désirs d'indépendance nationale. Sous Zénon, en 484, ils s'étaient déjà révoltés, et s'étaient donné un roi dans la personne d'un certain Youstasas(?) ⁴. Ils avaient recommencé sous Justinien, en 530, et proclamé un nommé Julien, qui dut être combattu par le maître des milices d'Orient ⁵. Un nouvel essai en 536, accompagné d'un massacre de chrétiens, ne fut pas plus heureux ⁶. La répression cruelle de ces tentatives ne les empêcha de les renouveler encore sous Justin II ⁷. Espérant éteindre par là ce foyer permanent de rébellion, les empereurs ordonnèrent plus d'une fois le baptême forcé des Samaritains ⁸,

1. [Cf. CLERMONT-GANNEAU, *Rec. archéol. or.*, VI, p. 83-87. — G. W.]

2. *Cod. Just.*, I, 5, 17 ; 18 ; 19 ; 21.

3. Malal., P. G., XCVII, 668 A.

4. *Chron. Pasc.*, p. 840 : 'Ιουστασᾶς, 'Ιουστουσᾶς ; cf. Procope, *de Ædificiis*, V, ch. 7 ; Malal., XV, p. 382 ('Ιουστασᾶς). — [Voir CLERMONT-GANNEAU, *Rec. archéol. or.*, VI, p. 99. — G. W.]

5. *Chrôn. Pasc.*, p. 872 ; Procope, *de Ædificiis*, V, 7 (éd. Haury III (2) 163-177) ; *Anecd.*, XI, 27 (ib. III (1), p. 75) ; Cyrille de Scythopolis, *Vie de saint Sabas*, ch. 70-71 ; Jean de Nikiou, p. 518.

6. Malal., p. 487 (juillet, ind. IV).

7. Jean d'Ephèse, *Hist. eccl.*, I, 32 ; Jean de Nikiou, p. 521.

8. Procope, *Anecd.*, p. 74 (Justinien) ; Jean de Nikiou, p. 535 (Maurice).

et n'obtinrent par là que des soumissions hypocrites. Saint Euloge, qui en trouva sans doute beaucoup à Alexandrie, essaya de les réduire par la douceur. En 589, un synode réuni par lui condamna leur secte ; mais il est peu probable qu'il ait obtenu par là un résultat appréciable ¹.

Parmi les quelques hérésies chrétiennes étrangères au monophysisme qui végétaient encore en Égypte, le patriarche accorda une attention particulière aux *Novatiens*. On voit, par les dispositions du Code de Justinien, que ceux-ci étaient encore assez répandus, relativement, dans l'empire entier, au ^v^e siècle ² ; dans l'Égypte du ^{vi}^e siècle, nous ne les voyons mentionnés que par Euloge ³. Cette secte, qui ne joua aucun rôle dans l'histoire du pays, est sans intérêt, par elle-même, dans une histoire des patriarches d'Alexandrie. Mais il est curieux que Saint Euloge ait pris le temps d'écrire cinq livres *Κατὰ Νουάτου* ⁴. Ce fait nous montre combien, après un demi-siècle, le patriarcat catholique restauré se sentait enfin affermi. Paul ou Apollinaire ne s'étaient guère occupés, du moins dans leur diocèse, que du combat contre les Sévériens. Leur successeur se juge maintenant de force à défendre sur tous les points l'orthodoxie la plus minutieuse.

Cependant, l'ennemi capital était toujours le monophysisme sous ses multiples formes, le monstre « à dix cornes », comme le nomme Anastase le Sinaïte ⁵. Euloge composa des traités pour la défense du fameux *Tome* du pape Léon ⁶, contre les erreurs de Théodose d'Alexandrie et de Sévère d'Antioche ⁷, et contre les

1. [Voir un résumé des luttes des Samaritains contre l'empire byzantin, et une étude de leur communauté jusqu'au milieu du ^{viii}^e siècle, dans LAMMENS, *Le califat de Yazid I^{er}*, *Mél. Fac. or.*, V, p. 699-741. — G. W.]

2. *Cod. Just.*, I, 5, 5 ; cf. *ἡ ἀφήγησις περὶ τῶν λεγομένων Καθαρῶν* (i. e. *Novatianorum*) du patriarche Théophile (P. G., LXV, p. 44).

3. La doctrine des Novatiens, sans être dogmatiquement hérétique, se distinguait par sa sévérité contre certaines fautes, qui entraînaient, d'après elle, l'exclusion irrévocable de l'Église. Plus tard, ils se fondirent avec les Montanistes et quelques autres petits groupes sous le nom de *Καθαροί*. Déjà au ^v^e siècle ils se désignaient parfois sous ce dernier nom (cf. la note précédente).

4. Cf. Photius, *Biblioth.*, cod. 182, 208 et 280.

5. *Hod.*, p. 112 et *passim*.

6. Un livre en cinq parties (λόγοι), dédié à Domitien, évêque de Mélitène, neveu de l'empereur Maurice : Photius, *Biblioth.*, cod. 225.

7. Photius, *Biblioth.*, cod. 226.

dissidents jacobites : les Gaïanites ¹ et les Agnoètes ². Cette façon de combattre l'hérésie, par le raisonnement, était nouvelle en Égypte. Il semble qu'Euloge lui soit redevable de quelques succès, au moins dans sa capitale. Du moins écrivait-il au pape Grégoire que ses efforts n'étaient pas vains : ce que nous apprenons par les lettres de son correspondant, qui lui répondait à ce sujet : « J'éprouve une grande joie, écrit le pape, en apprenant que vous travaillez avec persévérance contre les aboiements des hérétiques. Et je supplie le Seigneur tout-puissant d'assister de sa protection Votre Béatitudo, afin qu'il arrache, au moyen de votre éloquence, toute racine amère du sein de la sainte Église ³ ». Ailleurs, le pontife romain se déclare heureux des nouvelles qu'il a reçues d'Alexandrie, « au sujet de la conversion des hérétiques et de la concorde entre les fidèles ⁴ ». De fait, nous connaissons au moins un cas de conversion survenu sous son pontificat : quelques moines monophysites, qui retournèrent dans le giron de l'Église catholique en l'an 602 ; il est vrai que cette conquête fut l'œuvre, non pas directement du patriarche, mais du clergé italien, les moines étant alors en voyage en Sicile, puis à Rome ⁵. Il faut croire qu'à tout prendre l'activité d'Euloge était redoutable ⁶, car les monophysites, qui pourtant n'eurent guère de violences à lui reprocher, furent loin de garder de lui un aussi bon souvenir que de son prédécesseur.

En 580, l'Orient byzantin fut troublé par d'extraordinaires nouvelles : les païens d'Héliopolis, en Syrie, s'étaient révoltés et avaient fait un massacre de chrétiens ; à Édesse, on avait surpris quelques-uns des principaux habitants de la ville, comme ils célébraient un sacrifice en l'honneur de Zeus ; le gouverneur d'Édesse,

1. Λόγος στηλιτευτικός contre l'union momentanée des Théodosiens et des Gaïanites : Photius, *Biblioth.*, cod. 227.

2. L'existence du traité contre les Agnoètes nous est connue par une lettre du pape Grégoire (VIII, 42), qui s'en déclare très satisfait, et en commente quelques passages (mois de février de l'an 600).

3. Greg. Magn., *Epist.*, VI, 37 (an 597).

4. *Ibid.*, VII (1), 30. Cf. X, 48 : « l'éloquence du très saint... Euloge, qui rappelle tant d'hérétiques à la foi catholique ».

5. *Ibid.*, X, 35.

6. Elle ne se bornait pas à la discussion ; il consacra à Alexandrie de nouvelles paroisses, comme cette église de la Vierge, dite ἐκκλησία τῆς Δωροθέας, dont il est question dans *Prat. spir.*, ch. 77 : ἔμεινεν δὲ εἰς τὴν ἁγίαν Θεοτόκον, ἣν ᾠκοδόμησεν ὁ μακάριος πάπας Εὐλόγιος, τὴν ἐπωνομασμένην τῆς Δωροθέας.

nommé Anatolios, était compromis dans l'affaire. Un certain Théodore, notaire dans les bureaux d'Anatolios, ayant été mis à la question, dénonça tous ses complices ¹. Parmi ceux-ci il cita les noms de Grégoire, patriarche melkite d'Antioche, et d'Euloge son syncelle, le même qui l'année d'après allait devenir pape d'Alexandrie. Ces deux dignitaires ecclésiastiques, déclarèrent Théodore et Anatolios, avaient, entre autres choses, sacrifié un enfant dans le sanctuaire de Daphné, près d'Antioche. Le crime avait eu lieu la nuit, mais la nouvelle s'en était répandue cependant, et la ville entière avait été prise d'une telle indignation, que Grégoire avait dû se tenir caché dans son palais épiscopal. Jean d'Éphèse semble hésiter un peu en rapportant ces bruits, car il fait précéder son récit des mots « à ce que l'on raconte ». Mais, que l'auteur de la dénonciation ait été Théodore ou un autre, le fait même que Grégoire et Euloge furent tous deux accusés de paganisme est hors de doute. Dans la sédition qui éclata à la même époque dans les rues de Constantinople, toujours à propos des associations du culte païen, le peuple insultait le patriarche Eutychius, « car on pensait qu'il favorisait les païens, comme les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie ² ». Nous savons ce que pouvait valoir ce genre d'accusations, auquel tous les personnages marquants de l'un et l'autre parti furent successivement en butte ³. Mais il n'est pas douteux que la masse ignorante du peuple monophysite y crut : cette foule de Constantinople, dont Jean d'Éphèse raconte les imprécations contre Eutychius, c'est certainement la communauté jacobite de la ville. L'histoire était de nature à plaire en Orient, et Michel le Syrien n'a eu garde de l'oublier dans sa compilation ⁴.

Il est assez curieux que les écrivains coptes ne l'aient pas consignée dans leurs annales : c'est sans doute un simple résultat de l'ignorance où ils sont habituellement de tout ce qui s'est passé hors d'Égypte. Ils nous parlent peu d'Euloge : assez cependant pour nous laisser voir qu'ils ne le haïssaient pas moins que ne faisaient les Syriens. L'*Histoire des Patriarches* l'accuse d'avoir cherché à attirer des calamités sans nombre sur la tête du

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 27-29 (pp. 121-124).

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 31 (p. 126).

3. Cf. plus haut, p. 228, n. 2.

4. Mich. Syr., II, p. 319.

patriarche monophysite Anastase ¹. Il aurait notamment profité de la mort de Maurice et de l'avènement d'un nouvel empereur, Phocas, pour envoyer à Byzance une lettre « calomnieuse » contre son frère hérétique ; et il obtint ainsi que la chapelle des saints Côme et Damien, avec ce qui pouvait subsister encore à Alexandrie des biens de l'église jacobite, fût rattachée à l'église catholique. Ce récit n'a rien d'in vraisemblable ² ; le « pape » Anastase, par son audace, avait dû, en effet, lasser la patience d'Euloge. Sans se soucier de l'interdiction proclamée par les Melkites, il se montrait ouvertement à Alexandrie, y ordonnait des prêtres ³ : quelque grande que fût la modération de l'archevêque orthodoxe, il ne pouvait cependant admettre tranquillement la bravade de ce compétiteur monophysite, qui l'anathématisait dans ses églises.

Ceci montre, du moins, que les Coptes le considérèrent comme un ennemi, et que Gutschmid se trompe étrangement, quand il écrit qu'ils l'ont admis, quoique catholique, au nombre de leurs saints ⁴. La tolérance dont Euloge fit preuve envers les personnes ne s'étendit pas aux idées : et si les violences sanglantes ont cessé, la lutte n'en est pas moins vive, à coups de discussions doctrinales et aussi de mesures de police.

Cette tranquillité du patriarcat catholique, sous Jean et sous saint Euloge, est en réalité le signe apparent d'une situation fort grave. Paul, Zoile et Apollinaire, les premiers bénéficiaires du

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [215-216] 479-480.

2. Sauf sa date : car Maurice fut tué pendant le pontificat de Damien, prédécesseur d'Anastase.

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [214] 478.

4. [Dans le calendrier éthiopien publié par Job Ludolf (*Ad suam hist. æthiop. commentarius*, Francfort, 1694, p. 403) se trouve au 11 amchir un certain « Anbasâwî Aulôg » (Euloge semblable à un lion). Gutschmid, avec quelque hésitation, émet la conjecture que cet Aulôg serait peut-être Euloge d'Alexandrie, admis dans le calendrier de ses ennemis « non pas en vertu d'une louable tolérance, mais à cause d'une regrettable faute de traduction » (*Verzeichniss*, p. 470). — A.F.]

[Mais cette hypothèse de Gutschmid est à rejeter : « Euloge le léonin », fêté par les Éthiopiens le 11 yakatit (amchir des Coptes) est « Euloge qui a été servi par les lions », c'est-à-dire Euloge da Nisibe, moine au couvent de Mar Eugène puis au désert, comme l'avait bien compris Dillmann, *Lexicon æthiopicum*, col. 991 ; cf. notice sur ce personnage dans le *Synaxaire* de la Bibliothèque Nationale de Paris, ms. éth. 126, f° 180v, ap. Zotenberg, *Catalogue des mss. éthiopiens*, p. 176. — Communication de Mgr E. Tisserant].

coup de force de Justinien, crurent certainement qu'un déploiement d'énergie leur assurerait la possession effective du diocèse : de là leurs luttes, parfois féroces, contre l'hérésie. En même temps, ils voient encore le trône de Saint-Marc tel qu'il était autrefois : puissance indépendante, rivale de Rome, respectée du pouvoir laïque. Ils redressent encore la tête : Zoïle refuse son adhésion aux dogmes promulgués par Justinien ; Apollinaire siège malgré le pape de Rome. Mais après lui, peu à peu, quelques-unes de ces illusions sont tombées. On a reconnu que l'hérésie copte est tenace, profondément enracinée ; qu'il ne suffira pas de quelques édits pour l'arracher ; que la conversion sera un travail très long, une œuvre à poursuivre méthodiquement, petit à petit. En attendant, le patriarcat catholique est une puissance factice. Dans le haut pays il est ignoré ; en Basse-Egypte il a quelques adhérents ; à Alexandrie seulement il a un parti. Une fraction de la population de cette ville, plus « byzantine » qu'égyptienne, est sincèrement attachée au concile de Chalcédoine. Quelques cas de conversion sincère ont pu se produire, comme celle des moines protégés du pape Grégoire¹ : et cela, à la faveur de l'anarchie où semblait sombrer le parti monophysite sous le règne de Justin II. Enfin, les fonctionnaires, une partie de la noblesse citadine, et en général tous ceux qui ont intérêt à rester du côté gouvernemental, sont pour le prélat catholique. Mais ce troupeau si réduit et si peu sûr ne lui donne aucune force. Le patriarcat alexandrin est en voie de devenir une charge ecclésiastique de second ordre.

Cet abaissement avait commencé lors du concile de Chalcédoine, et ce n'était pas là une des moindres raisons de l'horreur des Coptes pour le IV^e concile. Déjà le second concile œcuménique, en 381, avait proclamé qu'après l'église de Rome, le premier rang devait revenir à celle de Constantinople², la capitale religieuse de l'Orient devant coïncider avec sa capitale politique. Mais, rien n'ayant été tranché définitivement, Alexan-

1. Greg. Magn., *Reg. epist.*, XII, 50 (ad Eulogium alex., P. L., LXXVII, 1252-1254).

2. [Conc. Const., I (381), can. 3 : Τὸν μέντοι Κωνσταντινουπόλεως ἐπίσκοπον ἔχειν τὰ πρεσβεῖα τῆς τιμῆς μετὰ τὸν τῆς Ῥώμης ἐπίσκοπον, διὰ τὸ εἶναι αὐτὴν νέαν Ῥώμην (Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, II, p. 24). Ce n'est qu'un rang d'honneur, après Rome, sans juridiction ; et encore ce canon ne fut-il jamais reconnu en Occident. — A. F.]

drie avait continué de revendiquer son ancien droit de primauté ¹, et Rome, son alliée, l'avait longtemps soutenue dans cette protestation ². La quinzième session du synode de Chalcédoine, en 451, consacra pourtant le fait accompli ³, devant l'indignité de Dioscore I^{er}, et ôta aux Égyptiens leur dernière espérance. La question, d'ailleurs, perdit alors tout intérêt pratique, puisque le pape d'Alexandrie, devenu hérétique, ne reconnaissait pas plus que toutes les autres cette décision particulière des Pères de Chalcédoine. Quand Justinien, en 537, releva le patriarcat catholique, il s'empressa d'affirmer à nouveau la primauté orientale du siège de Constantinople ⁴. Il énumère toujours les cinq grands sièges de la chrétienté dans l'ordre suivant : Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche (Théoupolis), Jérusalem ⁵. Au cours du vi^e siècle, les circonstances servirent singulièrement les ambitions de Constantinople. C'est dans la capitale, sous les auspices du patriarche, que se firent désormais les ordinations pour l'Église d'Alexandrie ⁶. La propagation de l'hérésie en Syrie et en Égypte avait si bien miné les forces des deux grandes églises orientales, surtout de la seconde, que la contestation n'était plus possible. En fait comme en droit, la primauté ⁷ d'Alexandrie avait irrémédiablement disparu.

Contre cette situation il était impossible de lutter. La volonté impériale, qui a élevé à ce rang le trône de Constantinople, est aussi la seule force qui permette l'existence à celui d'Alexandrie. Paul est venu avec une armée, Zoïle est arrivé escorté du chiliarque Acace, Apollinaire s'est maintenu par la terreur des troupes du *basileus*. Le prince fait ce qu'il veut de ces dociles

1. [C'est pourquoi les patriarches d'Alexandrie s'obstinèrent à ne pas reconnaître le concile de 381. Cf. Mansi, VI, 626, 643; Théodoret, ep. LXXXVI (ad Flav.; P. G., LXXXIII, 1280 D); Lequien, *Or. christ.*, de patr. Const., I, 5 (tome I, col. 15-22). — A.F.]

2. [Les légats à Chalcédoine (Mansi, VII, 442); Boniface I, Ep. XV, ad Rufum et episcopos per Maced., § 5 (P. L., XX, 782 A-B); Léon I (Ep. CVI, 2, 5; P. L., LIV, 1003, 1005), Greg. Magn., *Reg. epist.* (VII, ep. 34; P. L., LXXVII, 892); *Corpus Juris Can.*, dist. XXII, ch. 3; etc. Cf. Hergenröther, *Photius*, I, pp. 32-36. — A.F.]

3. [En y ajoutant beaucoup. Ce canon 28 de Chalcédoine fut également rejeté par les Papes. Hergenröther, *op. cit.*, I, pp. 74-89. — A.F.]

4. Nov. 131, 2 (datée de 541).

5. Nov. 109, pr.; 123, 3 (datées de 541).

6. Voir plus haut, p. 259, n. 3.

7. [C'est-à-dire, son rang comme second siège de la chrétienté. — A.F.]

instruments qu'il décore du pontificat : il leur dicte leur foi, les choisit et les dépose quand ils ont cessé de plaire, sans rencontrer d'obstacle. Car ils n'ont derrière eux aucun parti assez puissant pour les soutenir. Par une étrange évolution, cet abaissement de leur pouvoir religieux trouve une compensation dans un accroissement de leur influence politique. Partout, la législation byzantine a une tendance à utiliser les évêques comme fonctionnaires civils, à leur donner une compétence judiciaire et administrative. Mais en Égypte et à cette époque, cette coutume prend une extension anormale. Entre 612 et 617, le patriarche Jean l'Aumônier rend la justice aux laïques, tient une cour deux fois par semaine, ordonne l'unité des poids et mesures ¹. On a vu plus haut la puissance exceptionnelle conférée à Paul sur les gouverneurs de provinces, les offres de Justinien à Théodose, sous condition de se déclarer chalcédonien. Saint Euloge ne reçut pas de semblables pouvoirs, mais son rôle de « préfet » hors cadres ne se manifeste pas moins, dans son obéissance au *basileus* et son intervention dans les affaires temporelles. Le 25 avril 582, un curieux complot était tramé dans Alexandrie ². Aristomaque, duc et augustal d'Égypte, fut accusé auprès de l'empereur de piller et d'opprimer le duché dont il avait la garde. Tibère résolut de le faire comparaître à Byzance : mais il eut peur, apparemment, que le prévenu ne s'enfuit, ou ne suscitât quelque sédition populaire, et il eut recours à un stratagème singulier pour un souverain. Il dépêcha à Alexandrie un certain André, chargé de l'arrestation, en même temps qu'il convoquait l'augustal à une conférence avec cet envoyé. Aristomaque, arrivé dans la ville, fut reçu amicalement par André, et par « le patriarche chalcédonien », c'est-à-dire par Euloge. C'était le jour de la fête de saint Marc : le patriarche célébra la messe, pendant qu'un vaisseau, par ses soins, venait accoster tout près de l'église pour enlever Aristomaque. Au sortir du saint sacrifice, le duc fut saisi et traîné sur le bateau, qui le transporta à Constantinople ³. Si le rôle de l'empereur est singulier dans cette affaire, il faut avouer

1. Leont. Neap., *Vie de saint Jean*, ch. 3, 5 (P. G., XCIII, 1619 A, C; éd. Gelzer, pp. 9, 11).

2. Jean de Nikiou, p. 524. La date n'est pas certaine ; mais le contexte semble bien prouver que ce fut à la fin du règne de Tibère, en 582 ou au moins en 581.

3. [Jean de Nikiou, p. 524.]

que celui du prélat ne l'est pas moins. Cette docilité dans des circonstances aussi suspectes montre assez à quelle condition l'appui onéreux du pouvoir civil avait réduit le patriarcat.

Plus tard, nous retrouvons le même Euloge dans un rôle plus honorable, mais également éloigné de son caractère ecclésiastique.

C'est à l'occasion de la révolte de Métélis ¹, longuement racontée par Jean de Nikiou. Au milieu de l'anarchie qui règne à Alexandrie, Euloge prend la direction du gouvernement. Il convoque les fonctionnaires civils et militaires à des réunions ; il veut, de concert avec les notables, faire destituer le préfet augustal, Jean. Le patriarche melkite tend, de plus en plus, à devenir un fonctionnaire impérial. Ce n'est que demi-mal tant que l'empereur est catholique : mais sous Héraclius, Cyrus devra promulguer l'*Ecthèse* dans son diocèse.

Dans ces conjonctures difficiles, il n'est donc pas surprenant que saint Euloge ait accueilli avec empressement les offres d'amitié que lui prodiguait le pape Grégoire. Depuis quelque temps, en effet, une grave querelle était née entre l'Église romaine et celle de Constantinople. Les prétentions de cette dernière ne se bornaient plus à la suprématie de l'Orient. Rome n'était plus la capitale de l'empire ; Byzance, devenue la « ville impériale », aspirait à devenir même temps la métropole universelle du christianisme, et préludait ainsi, de loin, au grand schisme du XI^e siècle. En 587, dans un concile tenu à Constantinople pour connaître des accusations portées contre Grégoire d'Antioche, le patriarche de la capitale, Jean le Jeûneur, se fit désigner par le titre de « patriarche œcuménique » ². Il y avait, certes, des précédents : les conciles de Constantinople, réunis en 518 et 536, certaines lois de Justinien, avaient déjà donné ce nom à ses prédécesseurs,

1. Jean de Nikiou, p. 529 et seq. Dans le texte, la ville est nommée Aykelâh, Baykalâh ou Waykalâ, cette dernière forme paraissant bien être une faute de copiste pour مصيل, Maçil (plus exactement *Mîçil*), nom arabe de Métélis. D'ailleurs, dans la table des chapitres qui se trouve en tête de la chronique (p. 355) le nom est *Mausal* (موصل). Quelques *scalae* coptes donnent l'orthographe مصل au lieu de مصيل, ce qui nous rapproche de cette dernière forme *Mausal*. Cf. mon *Organis. milit.*, p. 41, note 6 ; MASPERO et WIET, *Matériaux*, p. 193.

2. Greg. Magn., *Epist.*, IV, 36. La lettre, écrite en 595, parle de concile comme ayant eu lieu huit ans auparavant. La lettre IV, 38, montre qu'il s'agit bien du synode réuni à propos ducas du patriarche d'Antioche.

de temps à autre ¹. Mais il s'agissait cette fois d'une prise de possession permanente et définitive, accompagnée sans doute d'un cérémonial qui lui donnait plus de solennité : toujours est-il que cette fois la Papauté prit ombrage de cette prétention outrecuidante, et Pélage II, qui siégeait alors, cassa cette décision du synode de 587, et ordonna à son apocrisiaire de ne plus communiquer avec Jean le Jeûneur. Celui-ci ne se soumit pas ; en vain le pape lui écrivit-il ², en vain s'adressa-t-il à l'empereur Maurice ³. Il n'obtint rien. Il chercha dès lors des alliés contre la coalition du *basileus* et de son patriarche, et tout naturellement il songea aux évêques d'Alexandrie et d'Antioche, lésés comme lui par une pareille usurpation.

Ses lettres à Anastase d'Antioche, et à saint Euloge, sont curieuses moins par ce qu'elles expriment ouvertement que par ce qu'elles laissent entendre : car la situation est délicate, et exige de la diplomatie. Tout d'abord, il se défend indirectement contre le reproche d'orgueil, qu'on pourrait lui adresser. Le titre d'*œcuménique* ou *universel*, dit-il ⁴, a été décerné aux papes de Rome par le concile de Chalcédoine ⁵. Mais aucun d'eux n'a voulu le prendre, par respect pour la dignité de ses confrères : du moins ne peut-on tolérer que d'autres s'en emparent. Ensuite il s'adresse à la susceptibilité de ses correspondants : « que Votre Sainteté, dans ses lettres, n'appelle personne du nom d'*universel*, pour ne pas se dépouiller elle-même de l'honneur qui lui est dû, en offrant à un autre un honneur immérité ». Cette phrase demande un commentaire. Depuis un siècle et demi au moins, le siège de

1. MANSI, VI, 855^b, 1005^b et *pass.*; *Cod. Just.*, I, 1, 7; IV, 34, etc... [Au commencement le titre Πατριάρχης οἰκουμένης ne voulait dire que « patriarche impérial », « Reichspatriarch ». Cf. H. Gelzer, *Der Streit über den Titel des oekum. Patr.*, dans les *Jahrbücher für protest. Theol.*, XIII (1887), p. 549. et seq. — A. F.]

2. Greg. Magn., *Epist.*, IV, 38. Cf. VI, 31, adressée à Euloge, contre Cyriaque de Constantinople, qui continue les errements de Jean.

3. *Ibid.*, IV, 32. L'empereur lui a répondu « de rester en paix avec Jean », comme on le voit par la lettre IV, 34, adressée à l'impératrice Constantina.

4. Greg. Magn., *Reg. epist.*, V, 18 (P.L., LXXVII, 740 B); V, 20 (*ib.*, 747 A); V. 43 (*ib.*, 771 C).

5. Cette affirmation est erronée. Seules, quelques requêtes du clergé d'Alexandrie en 451 sont adressées au pape « universel » ; mais il n'y eut pas de décision officielle. [Mansi, VI, 1005, 1012, 1021, 1029. Cf. Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles*, II (2), 834-835. — A. F.]

Constantinople était élevé au-dessus des autres sièges orientaux, et l'église romaine, qui avait d'abord soutenu les réclamations d'Alexandrie, les avait abandonnées au concile de Chalcédoine¹. Donc, en fait l'initiative actuelle de Jean le Jeûneur ne blessait pas l'amour-propre des Orientaux, puisqu'à leur égard elle n'innovait rien². L'habileté de Grégoire I^{er} consiste à oublier ces circonstances, à paraître croire que c'est aujourd'hui seulement que le patriarche byzantin prend le pas sur l'alexandrin, à renier par conséquent, par cette simple prétérition, le décret de Chalcédoine sur la hiérarchie des sièges³. De nouveau il offre, impli-

1. [Au contraire, l'église de Rome a toujours refusé d'admettre le 28^e canon de Chalcédoine, passé à la 15^e session (31 oct. 451) en l'absence des légats. Le lendemain même les légats protestèrent contre ce canon, comme contredisant le 6^e de Nicée. Saint Léon I lui refusa formellement sa confirmation (ep. 104, 105, 106). Toute une série de Papes renouvelèrent cette protestation, et le canon ne fut jamais admis en Occident, ni inséré dans le *Corp. Juris Can.* Voir A. Fortescue, *The Orthodox Eastern Church* (3^e éd., Londres, 1911), pp. 37-44. — A.F.]

2. [Néanmoins les patriarches d'Alexandrie n'avaient jamais voulu admettre le déplacement de leur siège en faveur de Constantinople; voir p. 265, n. 2. Du iv^e au ix^e siècle, les patriarches de Constantinople, se basant sur le 3^e canon de Nicée et surtout sur le 28^e de Chalcédoine, revendiquèrent, en fait, pour leur siège, la seconde place dans l'Eglise. Les empereurs appuyèrent leurs prétentions. Mais elles furent toujours rejetées par les Papes (ces deux canons n'ayant jamais été admis en Occident), et disputées par les évêques d'Alexandrie autant qu'ils osaient. Ceux d'Antioche paraissent ne pas s'en être occupés; mais le siège melkite d'Antioche comptait pour bien peu de chose. — A.F.]

3. [L'auteur n'a peut-être pas rendu pleine justice à la politique de Grégoire. Il n'y avait pas d'« habileté », ni d'« oubli ». Grégoire maintenait simplement l'attitude de ses prédécesseurs, qui n'avaient jamais reconnu l'illégitime canon 28 de Chalcédoine, ni la seconde place à laquelle prétendait le siège de Constantinople. Cette prétention, bien que n'attaquant pas directement la primauté romaine, portait atteinte aux droits d'Alexandrie et d'Antioche; elle était au moins dangereuse au point de vue des Papes. « Meus honor est fratrum meorum solidus vigor. Tum ego vere honoratus sum, cum singulis quibusque honor debitus non negatur », écrit saint Grégoire à Euloge (*Reg. ep.*, VIII, 30; P. L., LXXVII, 933 C). Quatre siècles et demi après Grégoire, le pape Léon IX, écrivant à Michel Cérulaire de Constantinople en 1053, lui donne encore le cinquième rang, après Alexandrie, Antioche et Jérusalem (Corn. Will, *Acta et scripta de controversiis sæc. XI*, Leipzig, 1861, p. 72). La question ne fut jamais réglée avant le grand schisme d'Orient. Les patriarches de Constantinople purent sans difficulté affirmer la préséance que les empereurs leur avaient donnée sur ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, surtout après la conquête arabe de ces villes, car ceux-ci n'avaient plus aucune importance vis-à-vis de la cour impériale (on parle, bien entendu, des Melkites; la discussion ne tou-

citement, à l'Église d'Égypte, le secours de Rome contre la capitale nouvelle. Certes, il ne peut plus lui offrir le premier rang en Orient, perdu depuis le concile de Nicée : du moins lui reconnaît-il l'égalité avec Byzance. Tout ceci à mots couverts : car l'empereur Maurice, quoique catholique, n'aime pas à voir discuter son autorité par les gens d'église : aussi le pape ajoutait-il qu'il ne faut pas se soumettre par crainte de l'empereur, et accepter quelque chose qui soit contraire aux canons.

Son but, en écrivant cette lettre et d'autres dans le même sens, est clair. Il s'agit d'isoler le patriarche rebelle, de le faire mettre en interdit par les autres patriarches, qui refuseront de l'admettre à leur communion. Devant cette réprobation générale, Jean le Jeûneur céderait peut-être, ou l'empereur serait intimidé. Mais le pape d'Alexandrie, lui, gagnait-il à cette entente ? Grégoire a touché le point faible, quand il le met en garde contre une soumission craintive au *basileus*. Euloge risquait tout, à faire une opposition ouverte. Nous ne savons, malheureusement, comment il accueillit cette ouverture. Certainement, en dehors de toute considération personnelle, sa fidélité orthodoxe au Saint-Siège et son amitié pour celui qui l'occupait alors, durent le ranger au parti de Grégoire : et celui-ci, dans ses lettres, ne se plaint pas d'avoir été abandonné par son correspondant. Euloge avait d'ailleurs tout intérêt à accepter la théorie de l'égalité des patriarchats, qui relevait le prestige de son église. Au fond du cœur il dut être d'accord avec son ami. Mais il est probable qu'il ne manifesta pas sa désapprobation à Jean le Jeûneur d'une manière trop déclarée,

chait même pas les patriarches monophysites, vu qu'ils n'étaient pas en communion avec Constantinople). Rome et l'Occident n'ont pas reconnu le prétendu second rang de Constantinople jusqu'au schisme qui coupa court à la question de ce côté également. Le quatrième concile du Latran, en 1215, donne la seconde place au siège de Constantinople (can. 5), mais c'est en faveur du patriarche latin établi par les croisés. Enfin le concile de Florence, en 1439, reconnaissant le fait accompli depuis longtemps en Orient, donne ce rang au patriarche grec (Décret d'union : « ut patriarcha constantinopolitanus secundus sit post sanctissimum romanum pontificem » : Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, VII (2), p. 1039). Désormais l'ordre des cinq patriarchats est arrêté, à savoir, Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem, au lieu de l'ancien ordre de trois seulement : Rome, Alexandrie, Antioche (Jérusalem fut constitué en patriarchat dans les 7^{me} et 8^{me} sessions de Chalcédoine ; Hefele-Leclercq, *op. cit.*, II (2), pp. 733-741) — A.F.]

car en ce cas nous en saurions sans doute quelque chose.

Les relations cordiales entre Grégoire I^{er} et Euloge eurent un autre résultat plus important. Sans doute le pontife romain ne veut pas se parer d'un titre orgueilleux. Mais cette qualité d'*œcuménique* qu'il refuse en paroles, il rappelle avec complaisance, à plusieurs reprises, qu'elle a été reconnue à ses prédécesseurs par les conciles ¹ ; en fait, il n'a aucun scrupule à exercer l'autorité qu'elle lui conférerait. Il intervient de haut dans les affaires intérieures du diocèse d'Égypte. Non seulement il défend au patriarche de donner le nom d'*universel* à Jean de Constantinople, mais il ajoute : « empêchez vos évêques de le faire » ². En 602, il recommande à Euloge quelques moines égyptiens monophysites qui se sont convertis en Sicile, et qui veulent rentrer dans leur patrie. L'un d'eux a formulé une intéressante requête : le monastère où il habite a été fondé par ses parents, et il considère par suite qu'il a des droits sur lui. Il veut que les autres moines, ses anciens frères, se convertissent comme lui, ou soient expulsés. Le pape se charge de transmettre cette réclamation, et il termine par ces paroles, qui montrent, sous leur forme courtoise, combien il se sent le maître : « Qu'il nous suffise d'avoir fait connaître ces faits : car nous savons que Votre Sainteté met tout son zèle à exécuter tout ce qui touche au service du Dieu tout-puissant ³ ». L'année d'après, en 603, le patriarche reçoit une épître qui aurait exaspéré ses prédécesseurs du v^e siècle, Théophile, Cyrille « le Pharaon », ou Dioscore I^{er}. Un médecin, venu d'Alexandrie, a appris à Grégoire que dans cette ville il avait vu ordonner diacre un jeune homme de mœurs dépravées. « Il a ajouté qu'il avait été ordonné par corruption, avouant que c'était là une coutume florissante dans la sainte église d'Alexandrie ⁴. En l'entendant je suis resté stupéfait, et grandement émerveillé, de voir que l'éloquence du saint et bienheureux seigneur Euloge, qui rappelle tant d'hérétiques à la foi catholique, n'a pas effacé l'hérésie simoniaque de la sainte église d'Alexandrie... Pour l'absolution de votre âme,

1. *Epist.*, IV, 36 ; VII, 30. [cf. p. 269, n. 5].

2. *Epist.*, IV, 36.

3. *Epist.*, X, 55.

4. Dans Leont. Neap., *Vie de saint Jean* (ch. 12), on lit en effet une anecdote semblable.

pour l'augmentation de votre récompense, pour que vos œuvres soient parfaites au regard du terrible juge, vous devez vous hâter d'arracher et d'extirper jusqu'aux racines, de votre très saint siège, qui est nôtre, l'hérésie simoniacque, la première qui soit née dans l'Église ¹. »

Grégoire alla même plus loin, puisqu'il fit un jour des observations sur la pureté de sa foi au chef de cette Église qui se vantait jadis d'établir l'orthodoxie. En 590 probablement, Euloge lui avait envoyé une lettre synodique, où il semble qu'il ait dû ménager un peu trop les Coptes monophysites. Sa position de chef religieux de l'Égypte, nominalement, devait le porter, au moins dans ses débuts, à rechercher un terrain d'entente avec l'hérésie. Le pape romain, vivant en terre catholique, ne conçut pas cette situation et ces ménagements. Il répondit à la lettre pastorale par des reproches excessifs : les quatre conciles œcuméniques n'y étaient pas formellement approuvés, ni le *Tome* de Léon ; Eutychès, Dioscore et Sévère n'étaient pas anathématisés. Enfin la définition des deux natures du Christ n'était pas nette ². Ces critiques sont intéressantes, parce qu'elles dénoncent toutes un même fait : Euloge, à cette époque, devait chercher à réconcilier les Jacobites en dissimulant les causes de conflit. S'il n'insère pas dans sa profession de foi une approbation explicite des quatre Conciles, c'est qu'il évite ainsi de prononcer le nom de Chalcédoine : c'est la politique de Zénon et de l'Hénorique ; en ne jetant pas l'anathème contre Dioscore et Sévère, il écarte les questions de personnes, les plus graves en Orient. Enfin, fidèle à la tradition de son Église, il tient à conserver cette malencontreuse formule de Cyrille, *μία φύσις τοῦ Θεοῦ Λόγου σεσχημαμένη*, qui est précisément l'argument des Coptes pour justifier la doctrine monophysite. Au reste, Euloge ne resta pas longtemps fidèle à cette politique de concessions, puisque nous connaissons de lui des ouvrages de polémique contre Sévère et Théodose, et une apologie du *Tome* de Léon.

Euloge se soumit de bonne grâce à ce contrôle très strict, qui était une nouveauté dans l'histoire de son Église. Les lettres de Grégoire nous montrent que l'amitié des deux pontifes, malgré

1. *Epist.*, XI, 48.

2. Photius, *Biblioth.*, cod. 230.

Patriarches d'Alexandrie.

quelques nuages passagers ¹, resta toujours vive et efficace. Tant que vécut Grégoire, ce fut entre Rome et Alexandrie un échange d'encouragements, de présents et de bons offices. Le patriarche reconnaît formellement la primauté romaine ; une fois même, il écrit au pape qu'il a exécuté ses recommandations « conformément à vos ordres (sicut jussistis) » et il a mis sur l'adresse les mots « universalis papa » que Grégoire ne veut pas accepter, non parce qu'il n'y a pas droit, mais parce que sa modestie lui interdit d'affirmer sa supériorité ². Pour s'expliquer sa docilité, il ne faut certes pas oublier qu'Euloge fut l'ami de son correspondant, et que l'Eglise catholique, qui fit de lui un saint, n'eut pas, à cette époque, de partisan plus sincère et plus dévoué. Mais on doit bien reconnaître aussi qu'il ne pouvait guère faire autrement. Pour vivre, il lui fallait l'appui de l'empereur contre les monophysites. Mais la protection impériale pouvait coûter bien cher : au cas où elle serait mise à trop haut prix, le patriarche d'Alexandrie, par sa déférence envers Rome, s'assurait le secours d'un allié puissant, beaucoup plus indépendant, dans son Italie lointaine, que les patriarches d'Orient. Puisque le trône d'Alexandrie ne représentait plus une puissance réelle, il fallait renoncer au grand rôle tenu jadis par les patriarches des iv^e et v^e siècles ; mieux valait, en ce cas, se soumettre au Pape de Rome, plus éloigné et plus respecté, qu'à celui de Constantinople. Euloge préservait ainsi son diocèse d'un sort qu'on pouvait redouter comme imminent : la transformation, de fait sinon de droit, en une sorte de vicariat du diocèse de Constantinople, sous la double surveillance du *basileus* et du patriarche « œcuménique ».

Il mourut en l'an 608, le 13 février ³, dit-on, après 27 années de pontificat, peu de temps avant l'époque où ce parti monophysite, tant combattu par lui, allait achever de se reconstituer en bloc compact. Rien ne prouve mieux combien la cause de l'orthodoxie était perdue en Égypte, que la vie de cet homme, bien doué, instruit, intelligent, large de vues et d'idées, actif, zélé, qui fut un des plus remarquables évêques de son époque, et,

1 .Cf. par ex. *Epist.*, VII, 79.

2. *Epist.*, VII, 30.

3. Ce jour est bien incertain, puisque la fête de saint Euloge est marquée au 13 février, au 13 juin et au 13 septembre.

en près de trente années d'efforts ininterrompus, n'aboutit somme toute à rien, ou à peu près. Son histoire et celle de ses deux premiers successeurs se passe dans un petit monde restreint, fermé, et complètement indifférent et étranger à la véritable Égypte.

Avant de mourir, il avait pu du moins goûter une satisfaction platonique en voyant retirer le titre d'œcuménique à Cyriaque de Constantinople ¹ (606), sur l'ordre de l'empereur Phocas. Le 27 novembre 602, en effet, Maurice avait été assassiné au milieu de l'indifférence générale: Phocas, centurion dans l'armée de Priscus, alors occupée contre les Avars, avait été porté, par une sédition militaire, sur le trône de Byzance, et couronné en grande pompe par ce même Cyriaque, le 23 novembre ².

Le caractère de Phocas nous est peu connu. La manière féroce dont il réprima les nombreuses tentatives de révolte dirigées contre lui, lui a fait, dans tous les camps, une réputation de cruauté monstrueuse, qui paraît d'ailleurs amplement justifiée ³. Politique maladroit à l'intérieur, par sa brutalité, il fut, par son impéritie dans les affaires extérieures, l'un des empereurs les plus néfastes de toute l'histoire byzantine. Du moins, sa médiocre intelligence et son instruction peu développée l'empêchèrent-elles de se mêler aux discussions théologiques. En cela, quoique pour des raisons différentes, il continua la tradition de Tibère et de Maurice. Il était très attaché à la confession catholique, et même, semble-t-il, très dévot ⁴: mais il est douteux que ses opinions religieuses aient jamais été un des facteurs importants de sa politique. Quelques choniqueurs lui attribuent un édit ordonnant le baptême de tous les Juifs ⁵: mais le fait est douteux, et, d'ailleurs, les persécutions contre les Juifs avaient toujours des motifs politiques plus que religieux. Vers l'an 603, il ordonna bien de confisquer aux monophysites d'Alexandrie l'église des Saints Côme et Damien, l'une des deux qui avaient été édifiées sous Théodose après que les anciennes eurent été occupées

1. Ce fut sous le pontificat de Boniface III (15 février-12 novembre 606).

2. *Chron. Pasc.*, col. 969.

3. [Cedrenus (P. G., CXXI, 776-780). Jean de Nikiou, p. 539; Mich. Syr., II, p. 375 et 378. Cf. J. Pargoire, *Égl. byz.*, p. 15. — A.F.]

4. Cf. son entrevue avec saint Théodore Sicéote (*Vita. S. Theod. Sic.*, ch. 133; éd. de Th. Joannu, pp. 480-481).

5. Denys de Tell-Mahré, p. 4 (an 928).

par les Melkites ¹ : mais le patriarche hérétique, Anastase, l'avait publiquement insulté dans ses sermons. En 606, il reconnaît la suprématie universelle de l'Église romaine, et interdit au patriarche byzantin de se parer du titre d' « œcuménique ». Mais Cyriaque, alors titulaire de cette dignité, avait voulu protéger contre ses recherches l'ancienne impératrice Constantina, et ses trois filles, accusées de conspiration ². Jean de Nikiou parle d'un massacre d'ecclésiastiques orientaux à Antioche ³ : mais la phrase, peu nette, fait évidemment allusion aux troubles qui éclatèrent dans cette ville en 609, et qui ne furent pas le signal d'une persécution religieuse à proprement parler. Cette persécution, rien ne nous autorise à croire qu'elle ait recommencé durant les huit années du règne de Phocas.

A la mort de saint Euloge (13 février ? 608), l'empereur s'occupait lui-même de lui trouver un successeur. Ce fut un certain Théodore, appelé Σκρίβων. « Théodore, le patriarche des Chalcédoniens d'Alexandrie, écrit l'évêque de Nikiou ⁴, qui avait été nommé par Phocas. » La véracité de ce renseignement est attestée par le surnom même que porte Théodore ⁵. Le mot σκρίβων désigne les gardes du corps impériaux ⁶, ou plutôt certains membres de l'οἰκία du prince, ceux qu'on appelle ordinairement *doryphores*, employés tantôt comme escorte du prince, tantôt comme messagers dans certaines missions délicates ⁷. Il est fort vraisemblable que Théodore doit son nom de *Scribôn* à cette charge qu'il aurait exercée. Nous avons donc ici un nouvel exemple de fonctionnaire laïque, passant de la cour impériale au trône patriarcal de saint Marc, comme naguère Apollinaire et Jean son successeur. Le nouvel élu fut donc bien une créature de Phocas ; on dut le consacrer à Constantinople, d'où il s'embarqua pour Alexandrie au début de l'an 608.

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [216] 480.

2. Theophane, *Chronogr.* (P. G., CVIII, 617 C)

3. Jean de Nikiou, p. 540.

4. Jean de Nikiou, p. 542.

5. Sur ce personnage, peu connu, cf. Theophane, *Chronogr.* (P. G., CVIII, 612 A) ; Nic. Call., XVIII, c. 56 (P. G., CXLVII, 448 B).

6. Cf. Agathias, III, 14, p. 171 : ὁ Μετρίκνης, (εἷς δὲ γε ἦν οὗτος τῶν ἀπὲρ τὰ βασιλεία δορυφόρων, οὓς δὲ σκρίβωνας ὀνομάζουσιν) ; — Theoph. Simoc., I, 4 : Κομεντιόλον, ἄνδρα τῶν σωματοφυλάκων τοῦ βασιλέως ὑπερφερόμενον, ὃν σκρίβωνα τῇ Λατινίδι φωνῇ Ῥωμαῖοι κατονομάζουσιν. De même *ibid.*, VII, 3.

7. Agath., *loc. cit.*

De sa personne, nous ne savons absolument rien; et de ses actes, nous connaissons seulement le peu qu'en raconte Jean de Nikiou, dans un style malheureusement fort confus. En 609, l'Orient entier était en révolution : à Antioche éclataient des séditions, la Palestine suivait le mouvement, l'Égypte se laissait aller à la contagion. A cette époque, déclare le chroniqueur ¹, un certain Théophile de Thmouis ² était tribun de cinq villes, Pharbaïthos, Tanis, Bûbaste, Arabia et Héphaïstou ³. Les « clercs » de la province s'insurgèrent contre lui, mirent ses troupes en déroute et le massacrèrent. Le patriarche envoya deux apocrisiaires, David et Aboûnâkî ⁴, prévenir l'empereur de cet attentat. Si réellement ce sont « les clercs » qui fomentèrent la sédition, il faut voir dans cet événement un épisode de la lutte religieuse en Égypte. Ce tribun, catholique et probablement ami de Théodore Scribôn, aura essayé de combattre l'hérésie monophysite dans la partie du duché d'Augustamnique qui était soumise à son autorité. Ce prosélytisme, à ce qu'il paraît, n'eut pas un grand succès ⁵.

1. Jean de Nikiou, p. 540.

2. Sur Meradâ (Thmouis), appelée Maurad dans la table des chapitres (= l'arabe الموراد), cf. mon *Organis. milit.*, p. 136, n. 1; MASPERO et WIET, *Matériaux*, p. 109.

3. L'identité de Sanhour et d'Héphaïstou est certaine, comme l'avait déjà signalé M. Casanova (B. I. F., II, p. 23-24). C'est donc à tort que dans mon *Organis. milit.* (p. 136), j'ai fait de Sanhour un simple *χάστρον* militaire. (Cf. MASPERO et WIET, *Matériaux*, p. 107). Dès lors, il serait possible que le « préfet » Théophile ait été un pagarque et non un tribun. Toutefois le texte semble indiquer qu'il y a eu bataille entre deux troupes, et c'est pourquoi je préfère encore voir en ce personnage un tribun militaire. Le plus probable est même qu'il fut à la fois pagarque et tribun.

4. Peut-être Ἐπανόκιος (*P. Byz. Caire*, II, 67161, l. 4 et 16); la transcription arabe de ce mot, أباناقيس, Abânâqis, donnerait facilement, par une corruption fréquente de la première syllabe en *abou*, le mot actuel éthiopien.

5. [Le reste de ce chapitre manque — A.F.]

CHAPITRE IX

DAMIEN (578-604).

Quand Pierre IV fut allé, le 19 juin 577, prendre sa place auprès de Théodose dans le paradis monophysite ¹, la question se posa, si le schisme qui divisait l'Église jacobite depuis 575, disparaîtrait avec lui. Les Syriens espérèrent que les Coptes se décideraient à reconnaître Théodore, leur créature ² : mais celui-ci ne comptait, pour ainsi dire, pas de partisans en Égypte, et la mort de son adversaire ne lui en donna pas. Cependant la succession ouverte dut être âprement disputée, puisque c'est seulement après un an d'efforts que les électeurs réussirent à clore la vacance ³.

Leur choix était tombé sur un moine de l'Énaton, nommé Damien. Chose curieuse, c'était un Syrien d'origine ⁴ ; il faut vraiment qu'on lui ait trouvé des mérites exceptionnels, pour avoir ainsi mis à la tête de l'Église nationale un étranger, et précisément un homme de cette nation avec laquelle l'Égypte était alors en querelle. Aucune source copte ne nous révèle ce fait, que nous connaissons seulement par les chroniques syriaques. Damien sortait d'une bonne famille de noblesse provinciale. Son frère était préfet d'Osroène ⁵, ce qui indique que cette province était leur lieu d'origine. Car, depuis la réforme de Justin II en 569, les gouverneurs d'éparchies étaient choisis parmi les notables indigènes ⁶. Damien dut naître dans les environs de

1. *Synaxaire*, 25 baounah (ed. Forget, C. S. C. O., Ser. III (arab.), tome XIX, p. 188 ; éd. du Caire, II, p. 206-207).

2. La manière dont s'exprime Michel le Syrien (II, p. 325) semble indiquer que la proposition fut faite aux Alexandrins.

3. Ibn Rāhib, C. S. C. O., Ser. III (arab.), tom. I, ar., p. 120 ; lat., p. 128.

4. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 40 (p. 37) ; Mich. Syr., II, p. 325.

5. Mich. Syr., II, p. 344. Le texte le nomme « préfet (ὑπαρχος, sans doute pour ἑπαρχος) d'Édesse ». Édesse est la métropole de l'éparchie d'Osroène (Georg. Cyp., 892).

6. *Cod. Just.*, Nov. XV (P. L., LXXII, 967 B-C).

l'an 535¹. Il renonça au monde dès sa première jeunesse, et, pour mieux échapper aux tentations, sans doute, il s'exila. Il arriva en Égypte et se rendit dans la vallée désertique du Ouadi Natroun, où s'élevaient alors les florissants monastères de Scété. Il entra dans celui de Saint-Jean-le-Petit, où il fut ordonné diacre et où il resta dix-sept ans². De là, il vint au monastère « des Pères », à l'Ouest d'Alexandrie, plus connu sous le nom de τὸ Ἐννεον, par allusion à la distance de neuf milles, qui le séparait de la capitale³. Il y séjournait depuis quelque temps, quand l'élection de Pierre IV, en 575, mit un terme à l'anarchie où se débattait depuis neuf ans le parti théodosien. Pierre, n'osant se montrer à Alexandrie par crainte des Chalcédoniens, vint s'installer lui-même dans ce couvent, et, comme il cherchait un secrétaire intelligent et instruit, on lui désigna Damien, qui participa dès lors au gouvernement des affaires ecclésiastiques. Le 19 juin 577, Pierre IV mourait, et après un an d'hésitation, la tiare pontificale était offerte à son ancien collaborateur.

A certains égards, le choix était heureux. Le nouveau pape n'était certes pas un médiocre ; à cette époque où le parti mono-

1. Ce calcul assez hypothétique repose sur les données suivantes : Pierre IV le choisit pour secrétaire en 575, et il n'aurait pas pris pour cet office un jeune homme. D'ailleurs, il est nécessaire que Damien ait eu au moins une vingtaine d'années quand il vint se faire moine en Égypte. Les vocations religieuses étaient alors précoces, mais ce long voyage d'Édesse à Scété n'est pas le fait d'un enfant. A Scété, il resta 16 ou 17 ans ; puis il vint à l'Énaton, d'où Pierre IV le tira : si nous supposons qu'il demeura là environ cinq ans, jusqu'en 577, date de la mort du patriarche, nous devons retrancher de cette dernière date $20 + 17 + 5 = 535$, ce qui est un terminus ante quem. Les voyages mouvementés de Damien en Syrie, en Arabie et à Constantinople entre les années 581 et 587 supposent, d'autre part, qu'il était encore, à cette époque, dans la force de l'âge. Comme il est mort en 604, sa vie aurait donc été de 70 ans environ.

2. *Synaxaire*, 18 baounah ; *Synaxaire éth.*, 18 Sané ; cf. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [209] 473. Le *Synaxaire* arabe et l'*Histoire* donnent le chiffre de 16, et non de 17 ans.

3. C'est par erreur que dans sa traduction de l'*Histoire des Patriarches*, P. O. I p. 207 et 209, 471 et 473, Evetts écrit qu'il a vécu « au monastère du mont Thabor ». Un couvent de ce nom est inconnu en Égypte, et la vraie leçon, conservée par la majorité des mss., est *باتارون* pour *تابارون* = *πατέρων*, comme le prouve l'addition « c'est à dire couvent des Pères ». [La biographie du Patriarche Damien dans le *Synaxaire éthiopien* (P. O., III, p. [111] 629) et dans le *Synaxaire arabe* (éd. du Caire, II, p. 194 : *دير باتيرون*) appuie cette correction (Voir plus haut, p. 169, note) — G. W.]

physite avait perdu, ou allait perdre incessamment, ses dernières illustrations, Damien fait encore assez bonne figure. Son renoncement au monde et la longue durée de sa vie ascétique, dont le hasard seul le tira, témoignaient de la ferveur de sa foi. Son érudition théologique était considérable, et a forcé le respect même des Syriens ses adversaires, comme l'historien Cyrus de Batnai¹ dont Michel le Syrien nous a conservé le jugement². On le voit, en effet, très occupé à lutter par ses écrits contre les hérétiques, Mélétiens, Stéphhanites, Pétrites, Trithéites et autres. Quelques bribes de sa production littéraire³ ont été sauvées de l'oubli par Michel le Syrien, qui reproduit *in extenso* sa lettre synodique à Jacques Baradée, et une autre lettre inspirée par la mort de ce dernier⁴. Jean d'Éphèse parle des encycliques qu'il envoya dans le monde entier⁵; et l'auteur du *Synaxaire* déclare qu'il écrivait continuellement des homélies et des épîtres, répandues ensuite « dans toutes les villes ».

Il possédait surtout une qualité qui manquait à tous ses prédécesseurs du vi^e siècle : l'énergie, et un courage que rien n'effrayait. En cela, il décelait bien son origine syrienne. Il rappelle de près Jacques Baradée et ses apôtres. Pierre IV s'était caché dans un monastère de Basse-Égypte, n'osant pas même avouer son rang patriarcal⁶ : Damien paraît souvent, tient

1. Βάτναι, en Osroène = Saroudj : Hier., 714,5 ; Georg. Cyp., 896.

2. Mich. Syr., II, p. 325.

3. Un Λόγος, sans autre précision, est cité parmi ses écrits dans l'*Hist. Patr.* (P. O., I, p. [210]474), avec des Μυσταγωγίαι, des Ἑορταστικά ou Lettres à l'occasion des fêtes solennelles et des Καθηγήσεις.

[Les ἑορταστικά sont les lettres pascales que les évêques, surtout ceux d'Alexandrie (p. ex. Athanase et Cyrille), avaient coutume d'adresser à leurs fidèles, peu après l'Épiphanie, pour annoncer la date de Pâques, en y joignant des exhortations d'un caractère général. Les καθηγήσεις doivent être des commentaires sur la Bible. — A. F.]

4. Mich. Syr., p. 325-334 ; 339-342. Ces deux lettres, signées « Damianus, par la miséricorde de Dieu, évêque d'Alexandrie » sont certainement une authentique traduction du grec. Elles semblent extraites de l'*Histoire* de Cyrus de Batnai, qui les avait vues dans les archives de l'Église d'Antioche. La garantie d'authenticité est dans cette phrase qu'on lit à la p. 332 : « Jean d'Asie dit aussi que Jacques envoya... une réponse à Damien. Cette réponse de Jacques ne se trouve pas chez nous. Elle est conservée chez les Égyptiens ».

5. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 43 (p. 175).

6. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [207]471 : il vécut à l'Énaton « comme s'il était un évêque, car il ne pouvait laisser voir qu'il était patriarche ».

des synodes, prêche dans les églises ; il va si loin que le pontife catholique, saint Euloge, le fait expulser en 603 et écrit à l'empereur contre lui. Il parcourt tout l'empire romain sans souci des Melkites ; il pénètre dans Antioche, chose si dangereuse à un prélat monophysite que le patriarche même de cette ville ne l'avait jamais osé ¹. Il se montre quelques jours à Constantinople, profitant du séjour momentané du phylarque arabe Moundhir ibn Harith, favorable aux Jacobites. Il y a, dans les projets qu'il semble avoir formés, une certaine grandeur. Cet énergique lutteur, venu trop tard, devait être hanté par le souvenir de l'ancienne splendeur de son Église. Il revendique au moins l'héritage qu'avait laissé Théodose : le suprême pontificat de l'Orient jacobite. Au nom de l'ancienne suprématie d'Alexandrie sur Antioche, il se reconnaît le droit de détrôner et de consacrer les patriarches syriens. A Constantinople il ordonne des évêques, comme dans son diocèse ². Il parle en maître en dehors de l'Égypte. En 578 il écrit aux évêques et à tout le clergé de la province d'Antioche : « Quant à Paul de Beith Oukamê (le patriarche qu'il a déposé), vous n'avez pas besoin que nous vous écrivions à son sujet. Vous savez que vous devez détourner de lui votre visage, et que vous ne devez pas le considérer parmi les pontifes, conformément à notre commun accord... ³ » C'est un véritable mandement épiscopal, qui dut exaspérer ceux qui le reçurent.

Là était l'ombre du tableau. Damien aurait pu, de par sa naissance, servir de trait d'union entre les deux races monophysites. Mais, à force de vivre en Égypte, il était devenu Égyptien de cœur. Son intérêt d'ailleurs le lui commandait : car à ses qualités, il joignait un immense orgueil dont se plaint Pierre d'Antioche dans sa lettre aux Syriens habitant Alexandrie ⁴. Les résistances à son autorité le jetaient dans des « colères sans frein », qui se répandaient en paroles ou en libelles diffama-

1. Mich. Syr., II, p. 370 : « Depuis que nous avons été établi dans ce ministère redoutable, ... nous n'avons pu, de tout ce temps assez long, approcher de la ville », écrit Pierre d'Antioche en 587.

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 41 (p. 173).

3. Mich. Syr., II, p. 341. Il est intéressant de noter que, de toute cette longue lettre, c'est le seul passage que Barhebraeus ait reproduit (p. 246).

4. *Ibid.*, p. 364 sqq.

toires¹. Très intelligent à tête reposée, son tempérament violent gâtait ses finesses diplomatiques, par des reparties cassantes et d'une ironie malveillante². D'ailleurs, il avait conscience de cette faiblesse et n'aimait pas la discussion. Pendant toute sa querelle avec Pierre d'Antioche, son plus grand souci est d'éviter les conférences, et d'argumenter par écrit. Ce moine, au reste, n'était pas orateur et faisait piètre figure dans les réunions contradictoires. Il retrouvait sa supériorité dans la politique secrète d'intrigue, qu'il préférait de beaucoup. Dans sa lettre au clergé syrien après la mort de Baradée, on découvre un bien curieux passage : « A nos frères et collègues les vénérables évêques Jean et Georges, j'ai dit en secret quelque chose qu'il ne m'a pas semblé bon de mettre par écrit. Ils vous le diront oralement ; car ils sont aptes à vous dire ce que nous omettons par crainte³ ». Cette précaution, de ne pas livrer un témoignage écrit qu'on pourrait retourner contre lui, est significative. Les preuves de sa politique rusée et déloyale sont d'ailleurs nombreuses : en 580, au synode jacobite de Constantinople, il fait la paix avec Paul d'Antioche, qu'il désavoue quelques semaines après ; en 587, il se joue de Pierre, successeur de Paul, par la promesse illusoire d'une conférence à laquelle il se dérobe toujours. Il n'avait pas l'esprit évangélique, et son ennemi Jean d'Éphèse, indigné de sa violence et de sa perfidie, le traite d'« impie⁴ », et écrit que ses partisans « étaient en alliance avec Satan et travaillaient avec lui, au lieu de s'unir au Christ⁵ ». Jean d'Éphèse est évidemment un témoin prévenu ; mais son œuvre est assez sincère d'ordinaire pour que nous puissions nous fier, sinon à son jugement, du moins à ses récits.

Si Damien n'était pas précisément l'homme pacifique qu'il aurait fallu pour réconcilier les deux fractions de l'Église jacobite, il avait du moins les qualités nécessaires pour faire triompher sa cause. D'ailleurs, les circonstances extérieures étaient favorables. Tandis que le parti théodosien sortait peu à peu du chaos où il était resté de 566 à 575 et même à 578, la

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 43 (p. 175).

2. Mich. Syr., II, p. 365 : le dialogue à l'entrée d'un monastère, dans le désert d'Arabie.

3. Mich. Syr., II, p. 342.

4. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 44 (p. 176).

5. *Ibid.*, IV, 43 (p. 175).

politique du gouvernement byzantin, avons-nous vu, s'était profondément modifiée. A la dynastie justinienne succédaient des empereurs désireux d'endormir dans le silence les questions religieuses. Aux patriarches soldats, dans le genre de Paul et d'Apollinaire, se substituaient les pasteurs ou les missionnaires d'humeur plus douce, comme Jean IV et saint Euloge. Le parti catholique n'y gagna rien : si Tibère laissa une mémoire respectée chez les hérétiques, Maurice fut exécré plus que Justin II ; Euloge est injurié par l'*Histoire des Patriarches*¹. En revanche, le parti monophysite profita largement de cette tolérance. Les quelques progrès apparents que le concile de Chalcédoine avait pu faire au milieu du vi^e siècle furent grandement compromis. Damien appliqua tous ses soins à cette œuvre de restauration.

L'absence prolongée de Théodose avait été l'une des causes principales d'affaiblissement de son parti. Non content d'avoir rétabli d'une manière solide le patriarcat copte, Damien entreprit de reconquérir Alexandrie elle-même, la capitale et le seul domaine incontesté de l'ennemi. Certes, la plus grande partie des citoyens étaient de cœur avec lui : mais ils n'osaient guère le manifester. Ils manquaient d'églises, n'en possédant que deux : celle des saints Côme et Damien, et celle de l'Angélion. A cette époque, le prêtre Timothée de Constantinople fait des mots *Δαμιανίται*, « sectateurs de Damien » et *Ἀγγελῖται*, « les gens de l'Angélion », deux termes synonymes². Encore est-il probable que ce culte était toléré plutôt que permis, et devait être fréquemment troublé. Ils manquaient de haut clergé, aussi : car les évêques monophysites ne pouvaient entrer dans la ville. En 575 encore, Longin, venu pour l'élection patriarcale, se cachait à Maréotis par peur des Chalcédoniens. Damien méprisa cette interdiction ; il ne prit même pas soin de se cacher, et l'événement lui donna raison, car il ne fut pas poursuivi par le patriarche chalcédonien Jean IV. On craignit sans doute que des voies de fait sur sa personne ne provoquassent une sédition à Alexandrie. A vrai dire, il ne s'installa pas dans la ville à demeure³, mais il ne se gêna jamais pour y pénétrer et y faire

1. *Hist. Patr.*, P. O. I, p. [215] 479.

2. Timothée de Constantinople, P. G., LXXXVI (I), 53 B.

3. L'*Histoire des Patriarches* (P. O. I, p. [220] 484,) affirme en effet que le patriarche Andronic fut le premier qui put rétablir sa résidence à Alexandrie.

des séjours. Nous connaissons plusieurs de ces séjours : un en 580 ¹ ; un en 581 ou 582, au cours duquel il reçut son collègue Pierre d'Antioche ² ; un troisième en 587 ³ ; un quatrième en 602-603 ⁴. Il put ainsi confirmer les Alexandrins dans leur foi, et leur donner cette impression que le patriarcat copte reprendrait bientôt le dessus sur les Melkites.

La plus haute expression du christianisme égyptien avait toujours été le monachisme. Aussi doit-on considérer comme un indice de la prospérité renaissante du monophysisme, le grand développement des monastères à cette époque. L'*Histoire des Patriarches*, après avoir conté comment Pierre IV s'établit près de son secrétaire Damien à l'Énaton, ajoute : « Il y avait en cet endroit six cents monastères, tous habités par des orthodoxes, exclusivement par des religieux et des nonnes, . . . ainsi que 32 villages [dont tous les habitants pouvaient être appelés] orthodoxes ⁵. » Le *Synaxaire éthiopien* ⁶, plus intelligible, place ces 600 couvents non pas dans un même lieu, mais dans les environs d'Alexandrie, et il continue : sans compter les chrétiens [= monophysites] de la ville d'Alexandrie, de tout le territoire du *Caire* (*sic*) et de la Haute Égypte ». Quelle que soit la valeur exacte du renseignement, il prouve du moins qu'un souvenir de splendide prospérité se rattachait à ce court pontificat de Pierre IV et à la personne de Damien qui aidait son patriarche à gérer les affaires de cette multitude de moines. Malheureusement une ombre partielle allait bientôt être jetée sur ce magnifique tableau. Du temps de Damien, une grande invasion de Berbères

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 41, p. 172; Mich. Syr., II, p. 345.

2. Mich. Syr., II, p. 362.

3. *Ibid.*, p. 366.

4. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [215] 479. D'après la date il s'agit de Damien. Mais le fait est attribué à son successeur Anastase. Peut-être vaut-il mieux admettre une erreur sur la date qu'une erreur sur le nom.

5. P. O., I, p. [208] 472. — اثنتين وثلاثين ضيعة تسمى سكاطينا جييعهم. Le mystérieux سكاطينا, transcrit *Sakatinâ* dans la traduction, (cf. QUATREMÈRE, *Mém. s. l'Égypte*, I, p. 477-478) peut être bien facilement corrigé grâce au *Synaxaire éthiopien* (P. O., I, p. [155] 673), et il faut lire سكاطينا جييعهم ارندكسيين. Voir d'ailleurs le texte du *Synaxaire arabe* dans AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 127, n. 2. — G. W.]

6. P. O., I, p. [155] 673.

dévasta toute la contrée du Ouadi Natroun ou Ouadi Houbeib, c'est-à-dire de Scété¹. Dès lors ces florissants monastères, jadis fondés par saint Macaire, tombèrent en décadence. Sous le règne d'Héraclius, le patriarche Benjamin, fuyant devant les Chalcédoniens, les visita et les trouva presque déserts, parce que les Berbères entravaient leur recrutement. Nous ne savons pas au juste à quelle date eut lieu cette catastrophe ; je crois pourtant qu'on peut arriver à quelque précision grâce à la chronique de Jean de Nikiou. Là, en effet², nous lisons que le duc et augustal d'Égypte Aristomaque, au début du règne de Maurice « vainquit les barbares de la province de Libye³ et de l'Afrique appelés Mauritanien et d'autres barbares appelés Maziques⁴ ; il les tailla en pièces, dévasta leur pays, leur enleva leurs biens et les ramena tous enchaînés en Égypte par le Gehon (le Nil) ; car la rencontre avait eu lieu au bord du fleuve ». Nous ne connaissons aucune autre invasion importante des barbares de Libye durant le règne de Maurice et le pontificat de Damien. Je pense donc que c'est à ce moment qu'ils détruisirent la colonie monacale de Scété. Jean de Nikiou dit que « les chroniqueurs » ont parlé de cette bataille. De cette chronique locale, aujourd'hui perdue, il n'a retenu que ce qui concernait son sujet — l'histoire d'Aristomaque⁵ ; — tandis que le biographe des *Patriarches* n'extrayait que le récit concernant la dévastation des monastères. Nous avons vu qu'Aristomaque fut arrêté en 582 sur l'ordre de l'empereur Tibère⁶. Il revint en Égypte « peu de temps après » et entama sa campagne libyenne. Ainsi le désastre dut avoir lieu en 583 ou 584.

Mais ce n'était là, somme toute, qu'un accident. Partout la situation du monophysisme copte s'annonçait satisfaisante.

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [226] 490 ; cf. Ibn Râhib, p. (arabe) 120, (lat. 128).

2. Jean de Nikiou, p. 524.

3. « Nubie » dans le texte : erreur assez fréquente due au copiste arabe : نوبة pour نوبية. La Nubie n'était pas du ressort du duc d'Égypte.

4. « Mârikôs » dans le texte. Autre erreur, due à l'oubli d'un point diacritique : ماريتوس pour ماريكوس. Cf. mon *Organisation milit. de l'Égypte byzant.*, p. 13, n. 3.

5. [Cf. G. Zoega, *Catalogus cod. copt. Velitris* (Rome, 1810), no CLXVI, pp. 281-283 (note de W. Crum).]

6. Cf. plus haut, p. 267.

Alexandrie, la ville étrangère, pouvait servir de champ de bataille aux schismes et aux hérésies : la véritable Égypte restait fidèle en masse à la pure doctrine de Sévère et de Théodose. Bien plus, la vitalité de l'Église alexandrine s'étendait à l'étranger, débordait les limites de l'empire et se créait, chez les barbares des frontières, d'utiles alliés, comme les Arabes Ghasanides qui rendirent de si nombreux et si considérables services à la cause jacobite¹. Ces derniers étaient plutôt, à vrai dire, les clients d'Antioche. L'œuvre propre de l'Égypte chrétienne avait été la conversion de la Nubie²; commencée sous Théodose, elle se poursuivit encore sous Damien.

Longin, « évêque des Nobades » après avoir passé six ans dans leur pays, était revenu en terre romaine en 575, et on a vu plus haut le rôle malheureux qu'il joua dans l'élection d'un patriarche d'Alexandrie. Depuis, et malgré lui, il était resté pris dans l'engrenage des rivalités politiques entre Syriens et Coptes, Jacobites et Paulites, Théodoriens et Pétrites. Resté fidèle à Paul d'Antioche et à ce Théodore qu'il avait consacré pour Alexandrie, il s'était brouillé avec Jacques Baradée. Vainement il s'efforça d'amener une réconciliation générale. Il descendit jusqu'en Arabie, à Hirta (578), auprès du roi Moundhir. Une conférence réunie au couvent d'Ananias se termina dans un tumulte tel que Longin crut sa vie menacée et s'enfuit sans avoir pu parler à Baradée³. Il n'était pas fait pour ces intrigues et cette politique de partis. Rentré dans sa patrie, il conservait une âme de « colonial », et, au milieu de ces luttes violentes et stériles, il regrettait l'œuvre utile laissée inachevée chez les barbares du Haut-Nil. En 579, dégoûté de ce spectacle, il reprit le chemin de la Nubie. Une nouvelle aventure l'y attendait. Le christianisme, importé chez les Nobades, n'avait pas tardé à s'y répandre et même à dépasser leurs frontières. Au sud du royaume Nobade s'étendait celui des *Macorites* ; entre le Nil et la Mer Rouge, les Blemmyes, chassés de la vallée du fleuve entre 535 et 540⁴, s'étaient réfugiés dans la région demi-désert-

1. Voir l'index

2. Voir plus haut, p. 234.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 22, p. 162 ; Mich. Syr., II, p. 325.

4. Cf. mon étude sur *Théodore de Philai* dans *Rev. de l'hist. des Religions*, LIX (1909), pp. 301-302.

tique. Enfin, en remontant toujours vers le Sud, en plein Soudan actuel, on atteignait le royaume d'Alouah ¹. La capitale appelée Alouah aussi par Abou Salih ², était située, d'après le même auteur, à l'Est de la presqu'île formée par les deux Nils avant leur confluent à Khartoum ³. Le roi d'Alouah, vers 576, entendit parler de Longin et de la conversion des Nobades ; le désir le prit, sans doute sur les exhortations de quelques moines égarés jusqu'en ces parages, d'imiter cet exemple. Il écrivit au roi des Nobades, Awarfiûlâ ⁴, demandant qu'on lui envoyât, à lui aussi, le même missionnaire. Mais c'était le moment où Longin, appelé par les Alexandrins, s'était rendu en Basse-Égypte, à Maréotis, dans l'espérance de rétablir l'ordre des affaires ecclésiastiques. Le prince d'Alouah, déçu, envoya des messagers en tous lieux, à la recherche de l'évêque. Ils ne le trouvèrent pas, mais, arrivés à Alexandrie, ils eurent des nouvelles du disparu ⁵. Dans l'intervalle, en effet, les habitants de la ville, indignés de la consécration secrète de Théodore par Longin, avaient immédiatement choisi un autre patriarche, Pierre IV, et avaient donné libre cours à leur haine contre Paul d'Antioche et tout le parti paulite, dont était membre l'évêque des Nobades. Pierre IV déposa Longin de cette dignité que lui avait conférée Théodose en mourant (566). Jean d'Éphèse incrimine cette déposition comme

1. Référence dans J. MASPERO et G. WIET, *Matériaux*, pp. 127-128, à l'article علوة. La forme ancienne du nom est inconnue : *Alûdâs* dans les auteurs syriaques, ce qui semble supposer un original grec Αλωδης. Pourtant on trouve au VII^e siècle l'ethnique Αλωα, sans δ, qui donne quelque autorité à la forme arabe Alouah. L'orthographe copte, en revanche, rétablit le Δ : ΔΑΛΩΟΔΙΑ

2. EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 263-264.

3. On trouvera quelques renseignements complémentaires sur la géographie de la Nubie chrétienne dans l'article (assez incomplet) de G. Röder dans *Zeitschr. für Kirchengeschichte*, XXIII, p. 364 sqq.

4. Schönfelder, en note de sa traduction de Jean d'Éphèse, p. 184, adopte la conjecture de Land, Awarfiûlâ = Εὐρύπυλος, et il y voit peut-être un surnom de Silco : mais Silco était mort depuis longtemps en 576. En outre, on ne voit pas pour quelle raison ce chef soudanais porterait un nom grec. En 559, nous connaissons un certain *Eirpanome* (*Rev. Hist. Relig.*, loc. cit., p. 306), qui est peut-être le successeur immédiat de Silco. Peut-être *Awarfiûlâ* est-il une déformation de *Eirpanome* (lire 𐩪𐩣𐩨𐩢𐩪𐩠𐩨𐩢𐩪 ?) au lieu de 𐩪𐩣𐩨𐩢𐩪𐩠𐩨𐩢𐩪 ?).

5. Sur toute cette histoire, cf. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 49-53 ; abrégé dans Mich. Syr., II, p. 348.

illégale d'après le droit canon ; il est ici emporté par son animosité contre Pierre IV et Damien. Il est certain que Longin, quoique dans une excellente intention, avait commis une faute, et le pape d'Alexandrie, dont il relevait, avait parfaitement le droit de sévir contre lui. En conséquence, le clergé théodosien d'Alexandrie s'efforça de détourner les Soudanais de leur dessein, et même de détacher de Longin ses ouailles, les Nobades. Mais ce fut en vain.

Quand l'évêque, en 580, eut reparu en Nubie ¹, le roi d'Alouah, tenace dans sa résolution, envoya une seconde ambassade dans ce royaume pour demander sa venue. Damien n'était pas d'humeur à laisser sans réponse l'insolence de Longin, qui s'obstinait à ne reconnaître que Théodore pour légitime patriarche. Il essaya de supplanter dans son rôle l'apôtre des Éthiopiens. Deux évêques, choisis parmi ces soixante-dix que Pierre IV avait naguère consacrés d'un seul coup, vinrent de sa part dans ce pays lointain, et représentèrent au roi qu'il ne pouvait recevoir le baptême des mains d'un schismatique, déposé par l'autorité ecclésiastique ; ils lurent une lettre du clergé égyptien, dont ils étaient porteurs, et sans doute aussi offrirent-ils leur service pour l'œuvre de conversion. Mais le barbare ne connaissait que Longin : Longin avait baptisé les Nobades, ce serait lui qui évangéliserait Alouah. Les deux évêques furent éconduits avec menace de mort, et durent partir sans avoir rien obtenu.

Longin, pendant ce temps, apprenait la requête du prince soudanais ; cette nouvelle propagande, au cœur de l'Afrique, le séduisit. Les Nobades, attristés de le quitter, le laissèrent cependant partir, et lui donnèrent des guides connaissant bien les routes du désert. La route du Nil, qui était la plus courte, lui était en effet interdite. Les Macorites, encore païens, et ennemis des Nobades, interceptaient le passage. Awarfiûlâ préféra faire passer la caravane par le désert arabe, en la recommandant au roi des Blemmyes, qui occupait ces parages. Mais les sables faillirent être fatals aux missionnaires. La soif, la chaleur torride les décimèrent ; Longin tomba malade le premier, puis tous les autres. Dix-sept de leurs chameaux restèrent

1. La date est donnée par Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 53 (p. 188), et Mich. Syr., II, p. 348.

morts sur la route, et déjà ils désespéraient de leur salut, quand leur situation critique s'aggrava d'un autre danger. Le prince des Macorites apprit que les voyageurs allaient passer sur ses terres ; il fit garder ses frontières, surveiller toutes les routes, les vallées et les plaines du désert, pour les arrêter. Dans ces solitudes immenses, Longin parvint pourtant à se dissimuler, et il arriva sans avoir été attaqué, sur les rives du Nil bleu. Là il était sauvé : un certain Aitiqiyâ, personnage important de la « cour » d'Alouah, l'attendait avec un bateau, et ils arrivèrent ensemble auprès du roi qui les accueillit avec une grande joie. L'œuvre de conversion, aidée sans doute par des ordres catégoriques du souverain africain, s'accomplit avec une rapidité merveilleuse : « en quelques jours », assure Jean d'Éphèse, ils étaient instruits, et il baptisa le roi, tous ses grands et progressivement une grande partie du peuple ¹ ». Cette grande victoire fut aussitôt annoncée partout, dans des lettres triomphales. Longin écrivit au roi des Nobades, à Théodore, qu'il appelait toujours « patriarche d'Alexandrie ». Impatient de consolider son œuvre, il demande des évêques, des prêtres, du matériel liturgique, pour achever l'éducation du peuple, construire et meubler des églises. Déjà il songe à de nouvelles expéditions ; il convertit quelques habitants du royaume d'Axoum, gagnés à l'hérésie phantasiaste ! Et ce n'est certes pas un épisode banal, que cette reprise, aux confins de l'Abyssinie et du Soudan, de la dispute née jadis entre les deux plus lettrés des sophistes monophysites, Sévère d'Antioché et Julien d'Halicarnasse.

Damien avait fait tout ce qui dépendait de lui pour entraver l'œuvre de Longin : il en recueillit pourtant le fruit, lui et surtout ses successeurs. Le schisme théodorien, que l'apôtre avait introduit en Alouah en même temps que la foi chrétienne et monophysite, était sans issue, condamné à s'éteindre à la mort de Théodore, puisqu'il n'avait pas de partisans en Égypte. Alors, l'Église d'Alexandrie devait fatalement recevoir la soumission des Nobades et des Soudanais. Pour longtemps la Nubie chrétienne ne devait lui apporter qu'un surplus d'influence religieuse, une nouvelle province ecclésiastique ; mais un jour viendra, à l'époque arabe, où les royaumes chrétiens du Haut-

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 51 (pp. 183-184).

Patriarches d'Alexandrie.

Nil rendront à leurs coreligionnaires coptes, en aide matérielle, le secours spirituel qu'ils en avaient reçu au VI^e siècle. Sans le savoir, le patriarcat d'Alexandrie venait de se préparer pour l'avenir un appui précieux et efficace.

Pendant que le parti « orthodoxe » retrouvait son unité et sa vigueur compromises par tant de troubles après 566, pendant que Longin lui ménageait des routes d'expansion vers l'extérieur, Damien consacrait une partie de ses efforts à ramener à lui les autres groupes monophysites. De ce côté, comme on l'a vu au chapitre VII, il y avait beaucoup à faire, et le plus sérieux danger, somme toute, était là, maintenant que le parti catholique avait perdu ses tendances agressives. Le morcellement de l'hérésie monophysite en sous-hérésies continuait comme un phénomène fatal, et des sectes nouvelles, ou depuis longtemps oubliées, apparaissaient chaque année.

Dans cette voie, l'un des premiers actes du patriarche semble avoir été de satisfaire une rancune de moine contre d'anciens frères de couvent. Il y avait alors au désert de Scété quelques *Mélétiens*¹. Ces Mélétiens professaient une étrange doctrine : ils se levaient la nuit, à plusieurs reprises, pour boire le vin du calice, et le lendemain communiaient et participaient au Saint-Sacrifice. Ils donnaient pour raison de leur conduite, que le Christ avait présenté deux coupes à ses apôtres, et à la seconde seulement il leur avait dit : « Ceci est mon sang ». On devait donc l'imiter en cela. Damien avait dû se quereller avec eux, quand il n'était encore qu'un diacre obscur dans le monastère de saint Jean Kolobos : car, à peine devenu « pape », il leur enjoignit de cesser cette coutume ridicule. Il était homme de lettres, et prit la peine de les réfuter. Il établissait une distinction subtile entre ces deux coupes : la première avait été offerte dans l'esprit de l'Ancien Testament ; la seconde inaugurait la Pâque chrétienne, et les canons des Apôtres, en conséquence, déclaraient excommunié quiconque goûte quelque chose avant le Saint-Sacrifice. Ceux que ce raisonnement n'éclaira pas, furent bannis².

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [209] 473 ; *Synax. éth.*, (P. O., I, p. [113] 631). Pourtant, cf. les Mélétiens que rencontre l'abbé Sisoès, comme habitants « au Kalamôn de l'Arsinoïte » (*Apophth. Patr.*, P. G., LXV, 405).

2. L'*Histoire des Patriarches* raconte qu'après l'expulsion des Mélétiens,

La bizarrerie des Mélétiens était sans conséquence ; et d'ailleurs, on n'entend plus parler d'eux après Damien. Une autre manifestation sans grande portée fut celle à laquelle se livrèrent ensuite les Acéphales, 586-587. Nous avons vu ¹ en quelle détresse se trouvaient alors ces adversaires anachroniques de Pierre Monge. Manquant d'évêques pour l'ordination des prêtres, de prêtres pour l'administration des sacrements ils tentèrent de sortir de cette impasse en violant les canons. Dans toute la partie orientale du Delta, ils comptaient tout juste quatre prêtres. Ces quatre survivants du schisme se réunirent, et, choisissant le plus âgé d'entre eux, ils le firent évêque. C'était un certain Barsanoupe ² ; l'événement fit du bruit, et il est possible que ce Barsanoupe ait eu quelque valeur personnelle, puisque Timothée de Constantinople parle de lui, et qu'Anastase le Sinaïte le compte dans le δεκαχέρτων τῆς πλάνης, les dix cornes de l'hérésie monophysite ³. Mais sa secte était presque réduite à lui tout seul. Pour que rien ne manquât au ridicule de cette élection, quelques Acéphales qui vivaient dans l'ouest se sentirent blessés qu'on ne les eût pas consultés, et en conséquence firent choix d'un antipape.

C'est le temps où le sophiste Stéphane, reprenant le rôle de Philoponos, répandait à Alexandrie une doctrine mi-philosophique et mi-théologique fort curieuse. Ce Stéphane est simplement nommé σοφιστής dans la chronique de Denys de Tell-Mahré ⁴ : ce nom nous prouve que c'était un laïque, probablement un professeur de philosophie. Or nous connaissons un Στέφανος ὁ σοφιστής, qui vivait à Alexandrie, et que Jean Moskhos, auteur du *Pratum spirituale*, allait visiter dans sa demeure,

une voix du ciel, descendue sur les quatre monastères de Scété, cria : « Fuyez, fuyez ! » Quand les moines furent partis, les couvents tombèrent en ruines. Cette légende est sans doute la transposition d'un fait historique : la dévastation de Scété par les Berbères, sous Damien.

1. Voir plus haut, p. 191.

2. Timothée de Constantinople, p. 45 : Βαρσανούπιος ; *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [241] 475 : ورسنوفة ou بارسنوفة (Barsanoufah ou Warsanoufah). Le nom existe en grec aussi sous les deux formes : cf. Οὐερσανούπιος, fréquent dans les papyrus (*P. Byz. Caire*, 67001, 1.10 : *Add. et Corr.*, p. 201. [La forme originale du nom en copte est **orepseuorqe** — note de W. Crum.]

3. Anast. Sin., *Hod.*, col. 108 et 112.

4. Apud ASSEMANI, *Bibl. Or.*, II, p. 72 sqq. ; recopié par Mich. Syr., II, p. 361-362.

quelque temps après la mort de saint Euloge, c'est-à-dire après 607¹. Ce personnage est l'auteur de commentaires sur Aristote, d'opuscules astronomiques, et d'une prophétie sur l'invasion des Arabes et la durée de leur empire, mentionnée par Cédrenus, dont nous possédons un texte apocryphe². Il serait devenu, sous Héraclius, professeur à Constantinople, et les titres de ses œuvres lui donnent le nom de Στεφάνου τοῦ μεγάλου φιλοσόφου τοῦ Ἀλεξανδρέως, ou Στεφάνου φιλοσόφου Ἀλεξανδρέως, etc... Il est probable que le « sophiste Stéphane » que réfuta Damien en 585 est identique à ce philosophe. Son amitié avec Jean Moskhos et Sophrone, vers 610, semble bien indiquer qu'il était catholique : mais précisément nous savons que l'adversaire de Damien, renié par les monophysites, passa au parti chalcédonien dans les dernières années du vi^e siècle.

Cet homme avait trouvé merveilleusement le point faible du monophysisme. L'orthodoxie sévérienne reconnaissait une seule nature dans la personne du Verbe incarné : mais c'était une nature « composée », ἐκ δύο φύσεων, et le Christ participait cependant de la divinité et de l'humanité. Stéphane observa, non sans logique, qu'il y avait là une contradiction, et qu'on ne pouvait continuer à distinguer, même spécifiquement, les deux natures après leur union, tout en proclamant qu'elles n'en formaient qu'une seule. « Il n'est pas possible que la distinction de la signification naturelle des éléments dont le Christ est (composé) existe en dehors de la division des natures³. » Quelle conclusion positive tirait Stéphane de ces prémisses, nous l'ignorons ; mais cette constatation pouvait le mener à deux résultats opposés : le catholicisme, ou le julianisme eutychien. Il est probable que, sous une forme ou sous une autre, il reprit les idées de l'évêque d'Halicarnasse : le concept d'« unité de nature » devait fatalement mener tout jacobite réfléchi à cette conclusion, que l'humanité du Christ n'avait été qu'une apparence.

¹ 1. *Prat. spir.*, c. 77 : Ἀπήλθομεν ἐν μιᾷ εἰς τὸν οἶκον Στεφάνου τοῦ σοφιστοῦ... Ἐμεινεν δὲ εἰς τὴν ἁγίαν Θεοτόκον, ἣν ὑποδόμησεν ὁ μακάριος πάπας Εὐλόγιος...

2. Sur Stéphane d'Alexandrie, cf. l'étude détaillée de H. Usener, réimprimée en 1914 dans les *Kleine Schriften von H Usener*, t. III, p. 247-320.

3. Mich. Syr., II, p. 361.

C'est en 584 que le sophiste répandit sa doctrine à Alexandrie ¹. Averti par Damien, il persévéra dans son enseignement. A ce moment, Pierre de Callinique, récemment élu patriarche d'Antioche, arrivait à Alexandrie pour se recruter des partisans contre Paul, son prédécesseur, déposé par Baradée. Il était accompagné de deux théologiens de talent, l'archimandrite Jean Barbour et un certain Probus. Ce dernier écrivit tout aussitôt une réfutation de Stéphane. Lui et son ami espéraient que leur zèle serait récompensé par la dignité épiscopale : mais Pierre de Callinique se refusa à les nommer. Alors, leur ambition déçue les ayant aigris, ils recherchèrent la société du sophiste qu'ils combattaient naguère, et bientôt ils adhérèrent à sa secte. Damien, aussitôt, les expulsa de l'Égypte. En 585, on les vit tous deux errer en Syrie, recrutant des disciples ; un concile réuni à Goubba les condamna définitivement, et ils se joignirent aux Chalcédoniens.

Denys de Tell-Mahré atteste que le sophiste Stéphane, lui aussi, se convertit au catholicisme ² : et le fait est très vraisemblable. Élevé dans un milieu monophysite, l'Alexandrin avait développé ses idées dans un sens eutychien. Renié par les siens, il dut s'apercevoir sans peine que sa doctrine pouvait aussi bien s'interpréter dans un sens chalcédonien. Si l'on admet, en effet, deux natures du Christ avant l'union, et si la distinction entre ces natures, après l'union, ne peut se concevoir « en dehors de la division des natures » elles-mêmes, c'est donc qu'il existe deux natures distinctes. L'affaire de Stéphane n'eut pas de suites : mais elle est intéressante en ce qu'elle prouve combien,

1. Michel le Syrien (II, p. 367) place la querelle entre Damien et Pierre d'Antioche « en l'an 898 (586-587), deux ans après la déposition de Probus et de Jean Barbour ». Or ces deux personnages sont les partisans de Stéphane, et, d'après l'ensemble du récit, il est probable qu'il faut bien admettre un intervalle d'un an entre les débuts de l'hérésie et la condamnation de Probus et de son acolyte. — D'après un autre passage (p. 372), cette déposition aurait eu lieu en l'an 4 de Maurice, l'an 898 ? mais cette notice très courte mérite moins de créance que le récit détaillé qui précède. D'ailleurs les deux dates données ici ne concordent pas. L'an 4 de Maurice est l'an 581/582 ; l'an 893 des Grecs équivaut à 586/587 de J.-C. — Le voyage de Pierre d'Antioche à Alexandrie, se plaçant en 584, comme on verra plus loin, confirme cette hypothèse.

2. [Assemani, Bibl. Or., II, 76. Mais ce sont les partisans de Stéphane qui se convertissent. Il ne dit pas cela de Stéphane lui-même. — A. F.]

pour les esprits purement philosophiques et dégagés de toute préoccupation politique, la faiblesse du dogme monophysite, et son instabilité entre le catholicisme et l'eutychianisme, apparaissait facilement.

Les ennemis les plus puissants de Damien, c'étaient les restes des grands partis qui s'étaient partagé l'influence à Alexandrie au temps de l'anarchie post-théodosienne. Le schisme théodorien vivait toujours, nominalement du moins. Théodore, découragé et abandonné de tous, revenait, de temps à autre, à Alexandrie ou aux environs, et son adversaire vainqueur ne daignait pas l'inquiéter. Parfois, des bouffées d'ambition lui revenaient en tête, quand il recevait des lettres de ses amis de Syrie, ou de Longin, qui du fond du Soudan le saluait du titre papal. Divers voyages en Syrie, à Chypre, tentés sans résultat ¹, achevèrent de le désabuser, et on ne peut dire qu'il ait créé de sérieux ennuis à son rival. Beaucoup plus actifs et puissants restaient les Gaïanites. Ils possédaient toujours une situation considérable à Alexandrie. En 581, les Syriens se moquaient des « trois patriarches qui se trouvent en même temps à Alexandrie, sans compter celui des Synodites ² ». Il s'agit de Théodore, Damien, Dorothee le Gaïanite ³ et Jean le pontife catholique. C'est peut-être après la mort de Dorothee (la date en est inconnue) que se place la deuxième tentative d'union connue entre Gaïanites et Théodosiens ⁴. Saint Euloge écrivit en effet un traité pour dénoncer et flétrir l'alliance immorale de ces deux sectes si différentes par leurs opinions ⁵. On peut supposer qu'à la mort de Dorothee, Damien sut persuader aux Gaïanites de reconnaître son autorité épiscopale : le parti monophysite reparait ainsi dans une unité presque complète, tel qu'on ne l'avait pas connu depuis la mort de Timothée en 535. Mais cette union fut courte ; il ne pouvait guère en être autrement ; les Gaïanites reprirent bientôt un patriarche

1. Cf. plus haut, p. 241-242.

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 44 (p. 176).

3. Sur Dorothee, voir plus haut, p. 223, 232.

4. On a vu plus haut (p. 216-218) que Gutschmid confond cette tentative avec celle que mentionne Théophane. Mais, seule, une chronologie inexacte lui a permis cette confusion.

5. Phot., *Bibl.*, cod. 227.

particulier, et au début du ^{vii}^e siècle, Anastase le Sinaïte les cite toujours comme une secte importante, contre laquelle il dirige une réfutation générale ¹.

Les Trithéïtes, eux non plus, n'avaient pas désarmé. Ayant perdu leur patriarche Athanase dès 571, et n'ayant trouvé, à ce qu'il semble, personne pour le remplacer, ils tentèrent d'attirer à eux celui des Théodosiens. Damien repoussa leurs avances, mais, malheureusement, s'intéressa beaucoup trop à leurs doctrines. Il entreprit de les réfuter par écrit, et cette rencontre du « pape » et des héritiers de Philoponos devait avoir pour l'Église jacobite de durables et pernicieuses conséquences.

Le danger trithéïte fut, on peut le dire, la préoccupation dominante de Damien durant tout son pontificat. Il avait pu assister, du couvent de l'Énaton où il vivait naguère, au triomphe d'Athanase, acclamé, quoique absent, par les Alexandrins, en haine de Paul d'Antioche. Il avait lu attentivement les œuvres de Jean Philoponos, et on peut juger de l'importance qu'il attachait à la réfutation de ces erreurs, par ce fait que la moitié de la lettre synodique ² qu'il adressa à Jacques et aux évêques syriens lors de son ordination (578), est consacrée au philosophe alexandrin. On imagine donc quel accueil il fit à quelques notables trithéïtes, venus, vers 579 ou 580, lui soumettre un traité contenant l'exposé de leur *Credo* ³. Il exigea d'eux le renoncement aux « natures et aux substances multiples », et aux deux ouvrages de leur maître, *Sur la Trinité* et *Sur la Résurrection*. Ils acceptèrent l'anathème jeté sur le second, car ils appartenaient à la secte des Cononites ; mais ils refusèrent de renier le premier, et Damien les renvoya impénitents.

Ils revinrent à la charge en 587, d'une manière détournée. Quelques-uns de leurs docteurs ⁴ écrivirent un résumé des objections opposées par eux à la doctrine courante sur la Sainte Trinité, sollicitant une réponse et un débat contradictoire. Ce libelle fut apporté à Damien, qui en composa une réfutation. Il était assez fier de sa science théologique, et, surtout, se

1. Anast. Sin., *Hod.*, col. 184-185 ; 297 sqq.

2. Cette lettre nous a été conservée par Michel le Syrien (II, p. 325-334).

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, V, 9 (pp. 202-203).

4. Mich. Syr., II, p. 365.

considérait comme l'arbitre de la foi dans tout l'Orient monophysite : aussi envoya-t-il un exemplaire de son nouvel ouvrage à Pierre, patriarche d'Antioche. Michel le Syrien écrit qu'il le montra à Pierre « pour que celui-ci l'examinât et corrigéât ce qui devait être corrigé ». Mais c'est un auteur syrien qui parle, avec son amour-propre national ; le caractère de Damien rend bien improbable une pareille humilité, et la suite des événements prouve surabondamment qu'il n'entendait nullement être critiqué. Il dut tout simplement envoyer son livre aux Orientaux comme une sorte d'édit sur la foi, établissant d'une manière définitive ce qu'il fallait penser du mystère de la Trinité. Pierre fut sans doute froissé de cette intention qu'il devina ; d'ailleurs, l'opuscule de l'Égyptien prêtait à la critique : et ainsi, les deux patriarchats jacobites, une fois de plus, se heurtèrent sur un nouveau champ de bataille.

La situation, à la mort de Pierre IV (577), était extrêmement embrouillée. Le défunt patriarche avait réussi à attirer dans son parti Jacques Baradée, le héros des guerres religieuses sous Justinien. Mais l'union avec la Syrie ne s'était pas réalisée pour cela. Une partie des Orientaux suivit Jacques ; l'autre, sans le renier ouvertement, à cause du respect qu'il inspirait, continua cependant de tenir Damien pour un usurpateur et Paul pour le légitime patriarche d'Antioche, comme Théodore pour le vrai pape d'Alexandrie. La Syrie, déchirée entre Jacobites et Paulites, était à feu et à sang. En vain Longin vint en Syrie en 577 et 578, pour s'entendre avec Baradée, et faire reconnaître Théodore en Égypte, et Paul à Antioche. Les Antipaulites l'empêchèrent de voir Jacques ¹. Celui-ci, en revanche, voulut faire désigner le successeur de Paul, dans un synode, tenu au couvent d'Ananias ², en 578 : une partie de l'assemblée refusa son concours, parce que Paul était encore vivant. Aucun des deux partis n'était assez fort pour triompher. Cependant, Damien venait de monter sur le trône apostolique de saint Marc.

L'alliance conclue contre lui entre Pierre IV et Baradée, continuait entre le moine syrien et Damien. C'était fatal : les

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 22, (p. 162).

2. *Ibid.*, IV, 32 (p. 164).

Paulites eurent la maladresse de ne pas se réconcilier avec le successeur de leur ennemi. Plus ardents à soutenir les droits de Théodore que Théodore lui-même, ils traitèrent Damien d'usurpateur. Paul craignait évidemment de créer un précédent dangereux pour lui-même, s'il reconnaissait la légitimité d'un pontife, quand un autre vivait encore dont il avait reconnu les droits antérieurs : entre deux maux il choisit le moindre, à ce qu'il pensait, et la querelle avec l'Égypte prit un instant une acuité inquiétante. Jacques, excité secrètement par les ennemis de l'excommunié, se décida enfin à aller jusqu'au bout : ayant déposé l'ancien pontife, il restait maintenant à le remplacer. Soudain, en 578, l'idée lui vint de se rendre de nouveau à Alexandrie ¹, pour conférer avec son allié Damien. Le but précis de son voyage est demeuré pour toujours ignoré, car, dit Jean d'Éphèse, « il cachait à tous ses pensées, de sorte que son dessein ne fut pas exactement connu ». Sans doute il se sentait plus à l'aise en Égypte, où tous étaient avec lui, qu'en Syrie où Paul conservait encore des partisans. Beaucoup supposèrent, avec une grande vraisemblance, qu'il se proposait de choisir là-bas un archevêque d'Antioche. D'autres prétendirent qu'il allait faire la paix avec les partisans de Paul : mais on ne voit pas, en ce cas, quel besoin était de ce déplacement. Il se mit donc en route avec quelques clercs, fidèles compagnons du vieil apôtre ; on arriva sans encombre aux frontières d'Égypte au couvent de St-Romain, bâti sur le mont Cassien ² d'où l'on pouvait apercevoir la terre d'Égypte, but de la petite expédition. Là, dans ce pays presque désert, un drame obscur et rapide allait mettre fin à la carrière trop longue de Baradée.

A peine arrivés dans le monastère, un des personnages de l'escorte, le vieil abbé de Cartamina, mourut subitement. On l'enterra dans le lieu même, et un des assistants célébra le saint sacrifice sur sa tombe. Comme la petite troupe s'arrêtait quelques jours pour se reposer, un autre de ses membres, Serge, syncelle de Jacques, tomba malade à son tour, et expira. Jacques Bara-

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 33 (p. 164) ; Mich. Syr., II, p. 337.

2. Jean d'Éphèse l'appelle « Cassian's Kloster » ; Michel le Syrien : « monastère de Mar Romanus, situé sur la frontière d'Égypte et appelé de Cassianus ». Mais la transcription littérale du texte donne Qasin, et il me semble certain qu'il s'agit de l'ancien poste de Κάσιον (Hier., 727,2).

dée lui-même, atteint de ce mal mystérieux, succomba après trois jours, avec un diacre qui l'accompagnait (30 juillet 578 ¹). Sa haine ne diminua pas aux approches de la mort, car, durant sa courte maladie, il répétait sans cesse : « Venge-moi, Seigneur, de Paul ». Et, raconte Damien dans sa lettre aux Syriens, ceux qui l'approchaient s'étonnaient de l'entendre crier à tous moments en gémissant : « Dieu jugera entre moi et Paul ² ». En douze jours, tout était fini, rien ne restait de ces hommes qui pensaient avoir atteint le but, et terminé le schisme; Jacques était mort sans avoir rien fait, les armes à la main, si l'on peut parler ainsi, contre le parti monophysite dont il avait jadis restauré l'unité. La mort mystérieuse et simultanée de ces quatre hommes, au moment précis où ils atteignaient l'Égypte, but de leur désir, frappa l'Orient d'épouvante. Les Paulites, et les gens indécis, virent dans ce désastre l'intervention divine, qui avait frappé les schismatiques à l'instant même où ils allaient consommer leur forfait; et comme malgré tout le souvenir de cet héroïque lutteur qu'avait été Baradée leur en imposait encore, ils répandirent cette version ambiguë : « Dieu le retira du monde, pour préserver son âme du crime qu'il allait commettre ». Crime incertain : car d'autres, admettant l'intervention divine, publièrent partout que Dieu l'avait retiré juste à temps pour l'empêcher de restaurer Paul d'Antioche ³.

Quel est le mot de l'énigme? Après treize cents ans, il serait hardi de réviser le procès. On peut cependant se demander si la Providence, en cette occurrence, ne fut pas représentée par quelque émissaire du parti paulite. Ce soupçon est d'autant plus légitime, qu'il est effectivement venu à l'esprit de nombreux contemporains ⁴. Jacques et ses compagnons, à ce qu'on raconta, avaient été lapidés sur l'ordre du patriarche qu'il avait déposé. Lapidés? ou empoisonnés? La mort naturelle est bien peu vraisemblable. Quoi qu'il en soit, le complot avait échoué. Damien,

1. 30 juil. 889 (Barhebræus, p. 244); Mich. Syr., p. 337; Denys (Assemani, *Bib. Or.*, I, 424). *Lib. Chalif.*, 31 juillet 888, mais ind. XI, donc 578.

2. Mich. Syr., II, p. 341; Barhebræus, pp. 246, 248.

3. Mich. Syr., II., p. 338.

4. Jean d'Éphèse, IV, 34 (p. 166). L'auteur, naturellement, traite cette version de « mensongère et même impie ». A signaler aussi, une troisième variante, attribuant la mort de Jacques et de ses compagnons à une tempête qui aurait englouti leur vaisseau (Jean d'Éphèse, IV, 58, p. 192).

accouru au mont Cassien pour recueillir le corps de Baradée, et le transporter à Alexandrie. se le vit refuser par les moines, et dut retourner seul dans sa capitale, „privé de son plus précieux allié. Son prestige était atteint par cet échec : il résolut sans tarder de le réparer, en reprenant l'œuvre du mort là où le destin l'avait interrompue. En 579 il se rendit de sa personne en Syrie, sous prétexte de faire visite à son frère, qui était préfet d'Édesse. Il gagna effectivement cette ville, mais son vrai but était ailleurs. Ainsi qu'il le déclara plus tard lui-même « il s'agissait alors de la sollicitude ecclésiastique, et la visite à son frère était accessoire » ¹. En fait, cette « sollicitude ecclésiastique » l'appelait à Antioche, où il se rendit secrètement à son retour. Recommençant en sens inverse l'aventure de Paul faisant élire Théodore en Égypte, il venait, sur le territoire même de son ennemi, exécuter la sentence de déposition prononcée jadis par Pierre IV, puis ratifiée par Baradée, et créer un archevêque syrien. Encore une fois le projet réussit mal, et faillit même tourner au tragique. Par crainte des Melkites les préparatifs se firent dans la province. Damien convoqua les évêques syriens; mais ceux-ci à leur tour virent d'un mauvais œil cette intervention égyptienne. Quelques-uns, d'ailleurs, avaient des scrupules de droit canonique et lui répondirent, comme à Jacques : Paul n'a pas été condamné ni déposé canoniquement, nous ne pouvons donc en choisir un autre à sa place ². Quelques-uns, cependant, se prêtèrent à son dessein. Mais la difficulté redoubla quand il s'agit de trouver un candidat; le siège fut offert successivement à deux ou trois personnes, qui le refusèrent. On trouva enfin un nommé Sévère, un sot, dit Michel le Syrien ³, mais nous savons ce que valent ces accusations. Damien, accompagné des deux évêques qui complétaient le nombre nécessaire à toute ordination, gagna alors secrètement la ville d'Antioche, car là aussi les Melkites régnaient en maîtres, et le drame se jouait à leur insu. C'était au mois de janvier ou de février 580 ⁴. Les compagnons du

1. Mich. Syr., II, p. 366.

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 41 (p. 172); Mich. Syr., II, pp. 344-345.

3. Mich. Syr., II, 345.

4. Les dates de cette histoire découlent naturellement du récit de Jean d'Éphèse. Damien, fuyant d'Antioche, gagna aussitôt Constantinople où il rencontra le roi Moundhir, arrivé le 8 février 580 (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 39; p. 170). C'était avant le synode qui se réunit sous les auspices de Moun-

pape s'entendirent avec le gardien (*παραιμόνιος*) d'une des principales églises d'Antioche, celle de Cassien¹, pour dix-huit sous d'or. Cet homme promit de leur en ouvrir les portes ; ils projetaient, traversant toute la ville endormie, d'aller s'y enfermer et de célébrer les rites de la consécration. Mais le secret, dans cette cité alors énorme et au milieu de toutes ces rivalités, fut mal gardé. Le patriarche catholique — c'était alors Grégoire² — eut connaissance de ce hasard extraordinaire, qui lui livrait à la fois le pontife hérétique d'Alexandrie et celui qu'on allait donner à Antioche elle-même. Il fit cerner la maison où les conspirateurs attendaient patiemment le moment propice. Ce fut, à l'apparition des soldats, un sauve qui peut au milieu des ténèbres ; trois moines parmi ceux qui assistaient à la cérémonie furent capturés, les autres, Damien, Sévère et les évêques, avec un certain Serge Hénophitor (l'homme à un seul sourcil) et Georges Sarkabinos, se sauvèrent par le cloaque de l'édifice, puis par les égouts, et dans un état pitoyable gagnèrent la campagne. On envoya de tous côtés à leur poursuite, mais en vain ; l'Égyptien, effrayé, était déjà en route pour Constantinople. Une nuit du mois de février 580, toujours dans le plus profond mystère, il s'introduisit chez le roi Moundhir, qui séjournait alors dans la capitale.

Il peut paraître paradoxal que Damien, traqué dans Antioche par les Melkites, ait choisi Constantinople pour lieu de refuge. Par Jean d'Éphèse nous sommes initiés aux motifs de cette détermination³. D'abord, c'était un voyage secret : « peu de gens le virent à Byzance⁴ ». En outre, l'hérétique pouvait comp-

dhir le 2 mars. Donc, Damien arriva à Constantinople entre le 8 février et le 2 mars. Il résulte de là que la consécration interrompue de Sévère se place en janvier ou au début de février 580.

1. Ce n'est sans doute pas « S. Cassien » ; le nom doit être celui du fondateur. Malalas (XVIII, ed. L. Dindorf, C.S.H.B., Bonn, 1831, p. 450 ; P.G., XCVII, 661 A) l'appelle *ἡ ἐκκλησία ἡ λεγομένη Κασσιανοῦ*. De même il dit d'une église édiflée à Alexandrie par Théodose II : *λέγεται... ἡ Θεοδοσίου* (LXIV, P.G., XCVII, 533 C). Cf. *ἡ ἐκκλησία Ἀλεξάνδρου*, bâtie par le patriarche Alexandre (Eutychius, P.G., CXI, 1026 A) ; *Prat. spir.*, ch. LXXVII (P.G., LXXXVII (3), col. 2929 C) : « Ἐμενεν δὲ εἰς τὴν ἁγίαν Θεοτόκον, ἣν ὑποδόμησεν ὁ μακάριος πάπας Εὐλόγιος, τὴν ἐπωνομαζομένην τῆς Δωροθέας ».

2. [Grégoire I d'Antioche, 580-584 (Évagre, *Hist. eccl.* V, ch. 6) — A.F.].

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, ch. 41 (p. 173).

4. *Ibid.*

ter sur un puissant appui dans le cas où l'empereur aurait eu l'idée de l'inquiéter; Moundhir ibn Harith, le phylarque des Arabes, allié des Romains et fervent monophysite, était arrivé dans la capitale le 8 février 580. Il avait été accueilli en grande pompe par l'empereur Tibère, qui lui offrit des vêtements d'honneur et maint autre cadeau à l'usage des princes barbares. L'Arabe ne s'était pas déplacé sans un but intéressé : il fit couronner par le *basileus'* ses deux fils, qu'il avait emmenés avec lui ¹. Mais, satisfait lui-même, il songea dès lors à ses amis, les monophysites, qu'accablaient des calamités de toute nature : usant de son crédit auprès de l'empereur, il s'employa à adoucir leur sort ; il obtint la grâce des clercs alexandrins déportés à Constantinople depuis l'année précédente ²; et d'autre part, sachant en quelle estime le tenaient les Jacobites, il tenta un dernier effort pour réconcilier leurs sectes. Il y avait maintenant trois grands partis en présence : les Jacobites, qui, fidèles à la mémoire de Baradée, considéraient le trône d'Antioche comme vacant ; — les Paulites, — et enfin les Alexandrins, qui en élisant Sévère, avaient trouvé le moyen de se brouiller avec tout le monde. Les plus hautes notabilités monophysites se rendirent à l'appel du roi : Jean d'Éphèse « le patriarche des orthodoxes » était là, avec une foule d'évêques, de prêtres et de clercs accourus de l'Orient, ou déjà présents à Constantinople.

Damien, en choisissant Byzance pour lieu de retraite après son extraordinaire équipée d'Antioche, ne s'exposait donc pas tant qu'on serait tenté de le croire. Tout le monde ignorait où l'avait conduit sa fuite, et au surplus, dût-il être trahi, l'empereur était clément, désireux de tout concilier, et le prince arabe ne laisserait pas dans l'embarras un coreligionnaire aussi illustre que le pape d'Alexandrie. Quant à son but en risquant cette pointe audacieuse, c'était évidemment d'assister au concile. Sa prétention à la suprématie ne lui permettait pas de manquer une pareille solennité. Quoique fugitif et se cachant, son esprit dominateur se révélait encore ; il nomma et consacra des évêques durant le peu de jours qu'il passa à Byzance ³.

1. Jean d'Éphèse, IV, 39 (170).

2. Voir plus haut, p. 258.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 41 (p. 173).

Le concile s'ouvrit le 2 mars : toutes les querelles, affirme Jean d'Éphèse, s'éteignirent là comme par enchantement, on décréta l'union de tout le parti, et les présents s'engagèrent à obtenir l'assentiment des absents. L'historien, par malheur, reste prudemment dans le vague, et se garde de nous dire de quelle façon fut réalisée cette unité, et dans quel sens ; quel parti devint l'orthodoxie. Il est probable, étant connues les préférences de l'auteur, que cette assemblée qu'il comble d'éloges a dû confirmer le patriarche Paul, et c'est sans doute sur son nom qu'on décréta l'unité. C'est d'ailleurs ce qu'affirme catégoriquement Michel le Syrien ¹. Les Égyptiens convoqués se joignirent aux autres dans ce mouvement de fraternité ; ils n'auraient pas osé, en présence de Damien, exprimer un avis contraire au sien : et en effet Damien, lui aussi, avait senti se calmer sa rancune ; ou du moins il crut prudent de le laisser croire, et il promit à Moundhir de faire la paix avec ses adversaires ². Chez lui, dans cette Égypte dont il était le maître, l'esprit sectaire le possédait tout entier ; ici, isolés, entourés d'ennemis que devait scandaliser la présence à Byzance de tant d'hérétiques, — on n'en avait jamais vu pareille foule depuis les débuts du règne de Justinien —, ici, ces Orientaux reprenaient conscience de leur communauté d'intérêts, de désirs et de croyances ; Damien renonça à persécuter Paul d'Antioche ; il abandonna l'obscur Sévère, qu'il avait naguère consacré dans la basilique de Cassien : abandon facile d'ailleurs, car le malheureux n'avait pas de partisans, et n'était pas défendable. Grâce au zèle de Moundhir, le schisme, une fois de plus, était terminé.

Damien n'était pas plutôt rentré à Alexandrie quelques jours après, qu'il manquait à sa parole. Est-ce à dire que les serments prêtés à Moundhir n'avaient été de sa part que mensonge et fourberie, comme le veut l'évêque d'Éphèse ? Il est certain que sa position au concile ne lui avait pas laissé toute sa liberté d'action. Arrivé en fugitif, forcé de se cacher et d'implorer la protection de Moundhir, il n'était pas en état de commander. Le phylarque arabe, naturellement favorable aux Syriens, dut exercer sur lui une forte pression, qu'il subit avec une secrète indi-

1. Mich. Syr., II, p. 343.

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 41 (p. 173).

gnation. Peut-être aussi avait-il compris, à Byzance, que l'apaisement était nécessaire à tout prix, dût-il capituler sur la question du patriarcat d'Antioche. Mais, revenu en Égypte, il se sentait humilié d'avoir cédé ; son entourage de sectaires impénitents lui représenta les choses sous un aspect dangereux. En 578 n'avaient-ils pas interprété la mort de Baradée comme un châtimement du ciel, pour avoir, à ce qu'on prétendait, songé à rétablir ce même Paul d'Antioche que Damien venait de reconnaître ? La main de Dieu pouvait s'appesantir de la même façon sur le pape d'Alexandrie, coupable du même crime. Car l'assemblée de Constantinople, quoique animée d'intentions fort sages, ne représentait nullement l'opinion de la majorité des monophysites. Dans toute la Syrie, à Alexandrie aussi, partout, de violentes protestations s'étaient élevées contre ses décisions dès le début ¹. C'était toujours le même reproche, d'avoir décidé des affaires de l'Église en petit comité, sans en référer au peuple. A son retour le patriarche encourut donc de la part de ses partisans le soupçon d'avoir pactisé avec Paul ². Or il se souciait avant tout de sa tranquillité personnelle ; jugeant perdue la cause du patriarche d'Antioche, puisqu'une manifestation aussi imposante n'avait pas réussi à lui rendre la popularité, il l'abandonna avec d'autant plus de facilité qu'il avait dû se faire violence pour le défendre. Les clercs égyptiens, qu'on avait vus à Byzance si zélés pour l'union, firent volte-face comme lui ; ceux-là même qui devaient leur liberté à Moundhir combattirent l'œuvre du prince atabe. Des encycliques de Damien furent répandues en Syrie et dans tous les pays monophysites, reproduisant contre Paul les accusations et les injures d'autrefois. En vain Moundhir, revenu dans son royaume, écrivit-il aux renégats des lettres suppliantes ; il ne reçut pas de réponse. Les lettres du pape alexandrin, au contraire, furent suivies d'un plein effet ³. Les Syriens étaient las de l'incertitude où ils vivaient, et pour la troisième fois se réunirent pour élire un pasteur à la place de Paul. Damien avait hérité de l'influence de Jacques Baradée, et cette

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 40 (p. 171).

2. *Ib.*, IV, 43 (p. 175) : « il fut blâmé (par les Alexandrins) à cause de Paul ».

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 44 (p. 176).

fois la tentative aboutit; en 581 Pierre de Callinique ¹ était élu patriarche jacobite d'Antioche ².

Deux fois déjà, en 576 et en 578, Baradée l'avait sollicité d'accepter ce poste, qui lui fut encore offert après la mort de Jacques; il avait toujours refusé. Cette fois il accepta. Il vint à Alexandrie, et là des mains de Damien reçut la consécration patriarcale. Revanche éclatante de l'humiliation subie à Constantinople l'année précédente! Damien était bien véritablement le pape universel du monophysisme, l'Église unifiée, la Syrie courbée sous sa loi, le roi Moundhir vaincu. Le vieux Jean d'Éphèse, qui avait succédé à Théodose dans la charge de « patriarche des orthodoxes », se voyait supplanté; et son dépit n'est peut-être pas étranger à la malveillance de ses jugements sur Damien.

Qu'était devenu Sévère, le protégé des Égyptiens? Abandonné de tous sans doute, on n'en entend plus parler. Quant à Paul, son odyssee était terminée; resté seul, impuissant, cet homme extraordinaire, qui avait passé son existence à rechercher successivement les patriarcats d'Alexandrie et d'Antioche, sans pouvoir les tenir, sentit sa cause perdue si bien que ses partisans eux-mêmes ignorèrent son sort. On raconta cependant qu'il se cachait dans une grotte de l'Isaurie ³. En réalité, il vivait secrètement dans les environs de Constantinople.

On l'apprit dans des circonstances bizarres. Vers la fin de l'année 584 ⁴ il tomba malade et mourut chez les gens qui lui avaient

1. [Aujourd'hui Raqqa, en Osroène, sur l'Euphrate. La forme de l'ancien nom paraît être très incertaine. La ville fut nommée d'après son fondateur le roi Séleucus II Callinicos (246-226 avant J.-C.). Il semble donc que le nom grec devrait être au féminin, Καλλινίκη (πόλις). En syriaque on trouve des formes assez dissemblables (Denys de Tell-Mahré, *Chron.*, IV, éd. Chabot, texte Syr., p. 120, Barhebraeus, col. 345; *Chron. edess.*, LXX, Assemani, *Bibl. Or.*, I, p. 405; Mich. Syr., texte Syr., p. 498, Assemani, *B. Or.*, II, 332. *ib.* Diss. de mon., § IX), qui supposent plutôt Καλλινίκος en grec, comme dans Zach., *Hist. eccl.*, X, I. Enfin, pour accentuer la divergence, Assemani lui-même, et tous les atlas modernes que j'ai consultés écrivent *Callinicum*. M. J.-B. Chabot écrit *Callinice* dans ses traductions de Denys et de Michel le Syrien. — A.F.]

2. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 45 (p. 176); Mich. Syr., II, p. 345. La date de 882, donnée par Jean d'Éphèse, est évidemment une erreur pour 892 = 581.

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 47 (p. 179) et IV, 54 (p. 188).

4. Jean d'Éphèse, écrivant en 585 (IV, 61, p. 194), déclare que cette mort était déjà ancienne d'un an (IV, 57, p. 191).

donné secrètement asile. Ceux-ci, inquiets d'une enquête possible de la justice, appelèrent trois prêtres, anciens partisans du patriarcat déchu, et, leur révélant l'identité du mort, leur firent jurer de la cacher à tous. Ils s'engageaient à l'enterrer sous un nom d'emprunt, celui d'un étranger inconnu, nommé Christophe récemment arrivé dans la ville et mort aussitôt¹. Les prêtres emportèrent le cadavre au milieu de la nuit, et frappèrent à la porte d'un monastère de femmes, où ils comptaient l'ensevelir. Après bien des prières, car les nonnes ne voulaient pas d'abord recevoir ce mort inconnu, ils l'introduisirent, le visage voilé. Ils l'enterrèrent à la hâte, « comme un âne », dit Jean d'Éphèse², et sans avoir découvert ses traits, malgré les réclamations des femmes. Ainsi disparaissait, dans des circonstances également tragiques, l'ancien adversaire de Jacques Baradée, celui que Jacques mourant appelait au tribunal de Dieu, six ans auparavant. La mort mystérieuse de ces deux hommes frappa les contemporains d'une terreur mystique; Jean d'Éphèse consacre un chapitre à se lamenter sur ces deux victimes ennemies qu'il confond dans un égal respect. Mais un grand pas, cependant, était fait vers la paix. Quelques Paulites profitant du secret qui avait environné les derniers moments de Paul, soutinrent que ce n'était pas lui qu'on avait enterré sous le nom de Christophe. Mais bientôt, paraît-il, l'évidence éclata.

Pierre de Callinique mit à profit la fuite de son adversaire pour réunir sous son autorité l'ensemble de la Syrie jacobite, lui rendant ainsi l'unité, comme Pierre IV avait fait pour l'Égypte. En 584, repris de ses anciens scrupules, il déclara se repentir d'avoir accepté le trône archiepiscopal du vivant de son prédécesseur; il conseilla à ses ouailles de rappeler Paul, déclarant qu'il ne voulait pas être la cause d'un schisme. Lui-même, après ce discours, partit pour Alexandrie³. Il donnait pour prétexte à ce voyage qu'il allait travailler à l'union des églises. Il y demeura quelque temps, bien reçu par Damien, avec qui il réfuta les opinions du sophiste Stéphane⁴. Mais les Alexandrins lui manifestèrent quelque antipathie, on ne sait à quel sujet.

1. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, ch. 57 (p. 190).

2. [*Ib.*, p. 191. Toute cette histoire se trouve là, pp. 190-191].

3. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 60 (p. 193); Mich. Syr., II, p. 348.

4. La preuve que c'est bien à ce moment qu'il combattit Stéphane se trouve dans ces paroles de Michel le Syrien: « Pierre, patriarche d'Antioche, alla à Alexandrie pour l'affaire des partisans de Paul » (II, p. 362).

Il était à peine revenu en Syrie qu'on apprit la mort de Paul. Avait-il joué, averti d'avance, la comédie sans danger du désintéressement ? On ne le saura jamais. Le fait est qu'il restait seul, au milieu de la lassitude générale ; nul désormais jusqu'à sa mort ne lui contesta la légitime propriété du trône.

Le triomphe de Damien n'eut guère de lendemain. La querelle paulite s'éteignait faute d'objet : mais les haines qu'elle avait suscitées jusqu'au paroxysme entre Égyptiens et Syriens duraient toujours. L'amour-propre des Orientaux était froissé de la victoire d'Alexandrie, qui avait reconquis le premier rang dans le monophysisme et consacré un patriarche d'Antioche. Pierre de Callinique, créature de Damien, élu du vivant de Paul, devait être secrètement suspect à une partie de son clergé, ce qu'il obligeait, pour retrouver les sympathies, à se montrer très réservé dans ses rapports avec l'Égypte. La paix religieuse rétablie allait être dangereuse ; l'alliance des patriarchats n'avait été solide que sous le coup des persécutions impériales. A présent que le parti vivait en paix, que les querelles étaient terminées, il restait à s'occuper de la situation intérieure. On a vu quel pullulement d'hérésies s'était développé en Orient dans la seconde moitié du vi^e siècle. Il fallait rétablir la pureté de la foi, définir l'orthodoxie, ce que l'on n'avait guère eu le temps de faire pendant la guerre des Paulites et des Jacobites. Damien, en sa qualité de successeur de saint Marc, se prétendait des droits à cette position d'arbitre suprême. Pierre, homme instruit et théologien consommé, ne se souciait pas de lui céder tout l'honneur. Étant donnée l'humeur dominatrice de Damien, ces deux hommes devaient fatalement découvrir un point de doctrine qui les diviserait. Mais cette rencontre, qui pouvait avoir lieu sur un point de détail, se fit sur une question capitale ; et par là, la querelle fut rallumée pour de longues années.

L'hérésie à la mode, la dernière née, était alors le trithéisme. Toutes les autres avaient déjà été réfutées par d'illustres docteurs, celle-là seule n'avait pas encore reçu sa réfutation définitive, et devait, de ce fait, attirer l'attention plus que les autres. Or le trithéisme, malgré une vogue passagère à Alexandrie, quand Philoponos prit sa cause en main, était essentiellement une hérésie syrienne, et c'est dans le patriarcat d'Antioche qu'il avait pris sa plus grande extension. Dans ces pays, elle existait

à l'état latent avant même son apparition officielle : « Photin, prêtre d'Antioche, écrit Michel le Syrien¹, composa aussi des livres dans la ville impériale, et *proclama des essences et des divinités* ». Il fut condamné par Théodose, qui était déjà exilé à Constantinople ; mais il n'était pas le seul : « Théodose, moine, du pays de Cappadoce... blasphéma en disant que la divinité du Fils n'est pas la divinité du Père ». Les erreurs de ce Cappadocien sont trop proches de celles des trithéites syriens pour n'en avoir pas subi l'influence. Jean Asquénagès, l'inventeur du trithéisme officiel, était d'Apamée. Athanase avait été élevé par des Syriens, un moine d'Édesse, et Serge de Tella. Ce même Serge, devenu patriarche d'Antioche (560-563), passait pour avoir adhéré aux doctrines d'Asquénagès. Les deux principaux propagateurs de ces erreurs, Conon et Eugène, étaient l'un de Cilicie, l'autre d'Isaurie, provinces placées sous l'influence du patriarcat d'Antioche. Il est probable que Pierre de Callinique, le nouveau patriarche élu en 581, avait été élevé dans leurs idées. Certes, il ne fit jamais une adhésion formelle au parti trithéite, puisque Damien lui communiqua en 587 un ouvrage écrit contre ce parti. Mais c'était un caractère prudent et même assez fourbe, comme le prouve sa renonciation affectée au patriarcat, juste à l'heure où il apprenait la mort de Paul, son compétiteur². Sans l'avouer ouvertement, il se sentait intérieurement en communion d'idées avec Asquénagès. Il nous est impossible de savoir jusqu'où alla, en paroles, cette compromission : mais il faut reconnaître que les Égyptiens l'accusèrent sans ambages d'être un trithéite, et que les écrivains catholiques, spectateurs indifférents du débat, confirment cette accusation. Nous voyons par là combien cette hérésie était alors répandue en Syrie, puisque personne, dans son diocèse, n'éleva la voix contre le patriarche³.

Or, la lutte contre le trithéisme était, on l'a vu, l'un des grands soucis de Damien. Aussi, quand, en 587, Pierre d'Antioche se fut permis de critiquer l'ouvrage de son collègue égyptien contre

1. Mich. Syr., II, p. 253.

2. Voir plus haut, p. 306.

3. Cependant, il est possible qu'un parti d'opposition ait existé ; mais les Pétrites ayant triomphé, aucune mention n'en est faite dans les chroniqueurs syriens, tous très postérieurs à ces événements. L'absence d'un témoin syrien contemporain, comme Jean d'Ephèse, est ici vivement à regretter.

les Trithéites, ce caractère ombrageux et violent se livra-t-il à sa colère avec d'autant plus de facilité qu'il pouvait se croire inspiré par le seul amour de la religion.

Les circonstances parmi lesquelles éclata la querelle sont connues. Ayant, pour répondre aux questions de quelques Trithéites, composé un traité sur la Trinité, Damien l'envoya au patriarche d'Antioche, qui fit des critiques sur le fond. L'auteur y disait en effet, nous rapporte Michel le Syrien, ¹, « que les propriétés constitutives des personnes de la Trinité sainte étaient les personnes mêmes ». En d'autres termes ², l'*innascibilité*, ou fait de n'être pas né, était non seulement la propriété du Père, mais était le Père lui-même ; la *génération passive*, ou fait d'avoir été engendré, et la *procession*, étaient le Fils et le Saint-Esprit. Damien, paraît-il, s'autorisait de ce passage de Grégoire de Nazianze : « Quand nous disons *une substance et trois personnes*, nous désignons par cela la nature de la Divinité, par ceci les propriétés des trois personnes ³ ». Grégoire, aurait donc enseigné que, par le mot *personnes*, on entendait les *propriétés* de ces personnes. Pierre d'Antioche envoya à son confrère une lettre modérée ⁴. Plus tard, ayant vu que ses exhortations ne servaient à rien, il écrivit un traité pour le réfuter, traité volumineux, en quatre tomes de 25 chapitres chacun. Il lui remontra qu'on pouvait quelquefois employer l'un pour l'autre les deux termes *personnes* ou *propriétés*, ce qui ne prouvait nullement qu'ils fussent synonymes. Chaque personne de la Trinité possède en effet plusieurs propriétés : par exemple le Père possède l'*innascibilité* et la *génération active*. Il semble que cent chapitres n'étaient pas nécessaires à cette démonstration ; et le raisonne-

1. Mich. Syr., II, p. 365.

2. Denys de Tell-Mahré, *apud* Assemani, *Bib. Or.*, II., 78 ; ce récit est résumé par Mich. Syr., *loc. cit.*

3. [J'en ai pas trouvé exactement ces mots dans Grégoire de Nazianze. Mais la même idée revient constamment, surtout dans son *Oratio* XXIX. Par ex. Οὐτε οὐσίας ὄνομα ὁ Πατήρ, οὐτε ἐνεργείας· σχέσεως δὲ καὶ τοῦ πῶς ἔχει πρὸς τὸν Υἱὸν ὁ Πατήρ, κ.τ.λ. (Or. XXIX, 16 ; P.G., XXXVI, 96 A). On trouvera la même chose chez beaucoup de Pères, S. Hilaire, *de Trin.*, VII, 31 (P.L., X, 226), S. Augustin surtout, *de Trin.*, V, cap. 5, §6 (P.L., XLII, 914). etc. Ceci est devenu le principe fondamental de toute la spéculation scolastique au sujet de la Trinité. Cf. S. Thomas, *Sum. theol.*, I, q. XXIX, art. 4, etc. assim. — A.F.]

4. Mich. Syr., II, p. 365.

ment enfantin prêté ici à Damien ne s'accorde guère avec ce qu'on nous dit de sa science théologique. En outre, cette identification des personnes et des propriétés n'est pas bien intéressante, et il faudrait savoir ce qu'il en concluait. C'est qu'en réalité, les chroniqueurs syriens ne nous ont pas tout dit. Cette querelle dogmatique entre les deux chefs suprêmes du monophysisme les gêne visiblement, et ils la réduisent autant que possible à une rivalité de personnes. Ils insistent avec complaisance sur la mauvaise foi et le caractère intraitable du patriarche d'Égypte ; mais l'objet de la dispute, ils le dissimulent autant qu'ils peuvent le faire sans rendre la contestation inexplicable.

Les écrivains catholiques, n'ayant pas les mêmes raisons d'être discrets, nous révèlent la véritable doctrine de Damien, beaucoup plus profonde et plus vaste. D'après le prêtre Timothée ¹, l'hérésiarque reconnaissait la distinction des trois personnes : autre est le Père, autre le Fils, autre le Saint-Esprit ; mais *aucun n'est Dieu en soi* (καθ'ἑαυτὸν) ; ils ont un *Dieu commun* (κοινὸν Θεόν), par la participation auquel chacune des trois personnes est Dieu. On voit comment ces données complètent celles des chroniqueurs syriens. Il ne faut pas oublier que c'est en combattant les Trithéites que Damien est tombé dans l'erreur. Il s'agit d'expliquer comment les trois personnes de la Trinité ne sont ensemble qu'un seul Dieu. Pour cela, Damien fait de ces personnes les propriétés de la Divinité, les différents aspects sous lesquels on peut la considérer. C'est un coup droit porté à la philosophie de Philoponos : car il est évident que de simples propriétés ne peuvent pas être prises pour des dieux distincts. Mais il reste prisonnier de son propre argument. Car les propriétés d'une substance ne sont pas cette substance elle-même ² ; la somme des trois propriétés qu'il énumère, innascibilité, génération passive et procession, ne constitue pas la Divinité ³. Il est donc obligé de reconnaître, distinct de ses propriétés, le Dieu καθ'ἑαυτὸν, le Dieu en soi ⁴. Et

1. Timothée de Constantinople, P.G., LXXXVI (1), 60 A.

2. [Pas dans les êtres créés ; mais précisément en Dieu les propriétés sont identiques à la substance divine. — A.F.]

3. [Non ; mais les propriétés constituent les personnes, et sont elles-mêmes identiques avec la Divinité. — A.F.]

4. [Un philosophe scolastique] nierait absolument cette prétendue obli-

puisqu'il identifie les propriétés aux personnes, il conclut qu'il existe trois personnes, plus la Divinité dont elles sont chacune une modalité. De là le surnom de *Tétradites* qu'on donna à ses partisans, comme nous l'apprend Timothée. Ce surnom est immérité ; Damien ne donnait certainement pas une existence *matériellement* distincte ¹ au $\kappa\omicron\iota\nu\delta\varsigma$ $\Theta\epsilon\acute{o}\varsigma$, puisqu'il continuait à employer le mot de *Trinité*. Mais ses ennemis le comprirent ainsi.

Telle fut, d'après les Syriens, la cause unique de la querelle. Chez les Coptes, la mise en scène est aussi complètement différente que s'il ne s'agissait pas du même fait. Pierre d'Antioche, prétend l'*Histoire des Patriarches*, envoya, aussitôt consacré patriarche, une lettre synodique à Damien : cette lettre fut trouvée pleine d'erreurs, et, comme il ne voulut pas la rétracter, le pape d'Alexandrie fut obligé de l'excommunier ². La fausseté de cette allégation est évidente. La date de la discussion nous est connue : elle eut lieu en 587. Or la consécration de Pierre par Damien, et par suite l'envoi de lettres synodiques, se place en 581. La raison pour laquelle les annales de l'Eglise copte ont adopté cette version mensongère est facile à découvrir. La vanité nationale ne permettait pas d'admettre que Pierre eût dénoncé Damien comme hérétique, et critiqué l'un de ses écrits : il fallait que ce fût le contraire. D'où l'invention de la lettre synodique.

En quoi consistait l'erreur relevée par le patriarche dans cette fameuse lettre, les écrivains coptes, gens extrêmement ignorants de la théologie et du reste aussi, sont bien incapables de nous le dire. On relève, dans le fatras souvent inintelligible de leurs explications, une seule phrase nette ; Pierre aurait déclaré : « Il n'est pas besoin de mentionner la Trinité ». Cette parole est probablement authentique, car elle se retrouve dans les diverses sources coptes, bien que celles-ci soient en complet désaccord sur sa signification. De fait, on peut la comprendre de deux façons : il n'est pas utile de nommer *la Trinité*, parce que les trois personnes de Dieu sont en réalité complètement distinctes.

gation logique. Mais il est vrai que tout le développement du système scolastique a eu lieu beaucoup plus tard, et en occident. Damien ne pouvait pas le connaître. Cependant au moins la base de ce que les philosophes du moyen âge enseignaient se trouve déjà dans les pères grecs. — A.F.]

1. [réellement distincte ? — A.F.]

2. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [211-212] 475-476.

C'est ainsi que l'entend l'*Histoire des Patriarches*, qui considère Pierre comme un trithéïte, puisqu'elle écrit : « Il divisait l'indivisible Trinité ¹ ». Mais on pouvait aussi développer la phrase incriminée dans un sens exactement contraire : c'est ce que n'a pas manqué de faire le *Synacaire* ². D'après cet autre document, Pierre était « un hérétique qui niait la Trinité, mais disait que Dieu est un seulement ; et il ne mentionnait nullement la Trinité ». Cette divergence a pour utilité de nous prouver que, dès le ^x^e siècle au moins, les Coptes ne savaient pas du tout en quoi consiste l'hérésie qu'ils reprochent amèrement au patriarche d'Antioche. Heureusement, ici encore, les théologiens catholiques nous apportent la solution du problème, et nous enseignent que c'est l'*Histoire des Patriarches* qui a raison. Timothée définit la doctrine de Pierre et des *Pétrites* par les mêmes mots dont il s'est servi pour les Trithéïtes : ils reconnaissent trois personnes dans la Trinité ; chacune est Dieu séparément, chacune est une nature et une essence ; l'unité divine n'existe pas *numériquement*, mais spécifiquement, parce que les trois personnes sont d'essence identique (οὐα ἰριθμοῖ, ἀλλὰ τῇ ἀπαρλλάκτω ἰσότητι ³).

Les auteurs melkites, témoins indifférents et sans préjugés, nous donnent évidemment la vérité. Il n'y a pas lutte de l'orthodoxie contre l'hérésie, mais conflit entre deux hérésies. Le plus curieux de l'aventure, c'est que les contemporains monophysites ne s'en sont pas aperçus, ou du moins n'ont pas protesté. Les Syriens ne connaissent que la perversité de Damien ; quant aux erreurs de leur propre patriarche, erreurs qui naguère encore auraient indigné les gens de la génération de Sévère et de Théodose, ils n'y prennent pas garde. Les Égyptiens, inversement, ne remarquent que l'hétérodoxie de l'évêque d'Antioche. Des deux côtés, le peuple suit son pontife, aveuglément, sans dissidents, sans s'inquiéter où il les mène. Le fond de la querelle n'intéresse personne : Michel le Syrien ⁴, qui consacre plus de six pages à en retracer l'histoire, ne trouve que trois lignes incomplètes pour

1. *Ibid.*, P.O., I., p. [213] 477.

2. *Synax. éth.*, 48 sané (P. O., I, [113] 631 ; éd. du Caire, II, p. 194-195.

3. Cf. plus haut, p. 203, ce qui a été dit des Trithéïtes. — La doctrine des Pétrites est exposée brièvement dans Timothée de Constantinople, P.G., LXXXVI (1), 60.

4. Mich. Syr., II, p. 364-371.

en exposer le motif. Ce n'est pas seulement par une sorte de pudeur à étaler les basses rivalités de ses coreligionnaires ; c'est aussi que ses sources ne lui donnaient sans doute là-dessus que de vagues renseignements. Le vrai conflit n'était pas entre les deux évêques séparés sur un point de dogme : il était entre les deux peuples. La grande querelle des Syriens et des Égyptiens, commencée en 575, assoupie de 581 à 587, reprenait, et avec beaucoup plus de force cette fois : elle ne devait se terminer que sous le règne d'Héraclius.

Il semble que les patriarches, au contraire, aient eu, au début, peur de leur œuvre. Pierre proposa tout aussitôt la réunion d'un concile pour trancher le différend. Damien, après avoir quelque temps hésité, finit par accepter. L'histoire de ce concile fut une véritable comédie, fort curieuse, et que nous connaissons en détail par le récit évidemment partial, mais circonstancié, qu'en écrivit Pierre lui-même dans une lettre aux Syriens habitant Alexandrie¹. Il s'ouvrit dans une petite ville de Basse-Égypte, à Paralos, où une surprise des Melkites n'était pas à redouter. Damien y conféra avec ses Égyptiens ; mais lorsque Pierre, venu de Syrie avec quelques évêques de son parti, se présenta pour y prendre part, on déclara que la discussion était terminée. Cependant Damien, craignant sans doute de prendre l'initiative de la rupture, consentit à la réunion d'une autre conférence, qui, cette fois, devait se tenir en Syrie, sur le territoire du phylarque arabe ami des monophysites.

Damien partit en effet : mais secrètement, et, au lieu de gagner l'Arabie, il s'embarqua pour Gaza, puis cingla sur Tyr où il s'arrêta quelque temps. Evidemment, il venait tâter le terrain, et chercher, dans l'Orient même, des alliés contre le patriarche oriental. Celui-ci, d'ailleurs, agissait avec la même trahison sournoise ; il avait des intelligences dans la colonie syrienne d'Alexandrie, et il songeait à attirer à lui les moines de l'Augustamnique orientale, confinant à la Syrie, et qui, quoique rattachée à l'Égypte, n'était pas habitée par des Coptes : il envoya ainsi des émissaires dans les couvents de Gerra², ville située

1. Lettre reproduite en entier par Denys de Tell-Mahré (cf. Assemani, *Bib. Or.*, II, 77-82) et en partie par Michel le Syrien, II, pp. 364-371.

2. Hier., 727,5 : Γέρρας ; Georg. Cyp., 698 : Γέρος ; Amélineau, *Géogr. de l'Égypte à l'époque copte*, p. 510 : ΤΒΕΛΛΩ

entre Péluse et le mont Cassien. Enfin Damien se décida à entamer les négociations. Il envoya quelques évêques de son escorte vers le patriarche d'Antioche, qui résidait pour lors en Arabie Pétrée, à Goubba ¹. Ces ambassadeurs, dès leur arrivée, manifestèrent une certaine mauvaise volonté, ils refusèrent de communier avec les Syriens, qu'ils traitaient ainsi, par avance, en hérétiques condamnés. Telle était bien, en effet, la vraie pensée de leur maître. Damien n'avait jamais eu l'intention de se soumettre à un concile. Si, contraint par la nécessité de paraître conciliant, il acceptait la conférence, c'était à condition qu'elle enregistrât purement et simplement ses décisions. La lettre qu'il fit remettre à Pierre par ses messagers était « pleine d'injures et de violences », au rapport de ce dernier, qui se plaint aussi de la « dureté » de l'Alexandrin ². On devine que la lettre était un de ces ordres comminatoires que Damien, se disant chef du monophysisme, se croyait en droit de dicter.

Pierre essaya de retenir les évêques égyptiens, pour les faire assister à une réunion, isolés et sans appui, et les opposer à leur patriarche. Mais ils refusèrent. On agita de nouveau, alors, la question de savoir où se réunirait ce concile de plus en plus improbable. Le pontife, prudent, jugea que l'Arabie était un lieu tout à fait approprié à ce dessein, parce qu'on y était hors de portée des magistrats impériaux et melkites. Les Égyptiens, qui connaissaient les dispositions timorées de leur adversaire, déclarèrent alors qu'il fallait aller à Antioche. Nouvelles discussions : ils finirent par céder, et d'un commun accord on choisit l'Arabie.

Toute cette mise en scène n'était qu'une ruse de Damien pour gagner du temps. On peut se demander pourquoi il était venu en Syrie, s'il voulait éviter un colloque ; et, s'il croyait ce colloque inévitable, pourquoi il ne l'avait pas accepté à Paralos, où il était chez lui, parmi ses partisans. Son but était évidemment de créer en Syrie un parti hostile à Pierre d'Antioche. Peut-être rêvait-il de donner un second chapitre à son aventure syrienne à son équipée de l'an 584, quand il avait voulu sacrer Sévère dans la ville même d'Antioche. Son origine syrienne facilitait

1. Ptolem., *Geogr.*, V, c. 16 : Γοῦββα (éd. C. Müller, Didot, 1901, tom I, p. 996 [cf. Assemani, *Bib. Or.*, II, p. 74, n. 1 ; Mich. Syr., II, p. 366]).

2. Mich. Syr., II, 369.

l'exécution de ce dessein. Il trouva des partisans à Tyr ¹; il travailla les couvents syriens ². L'évêque d'Édesse, Serge, semble aussi avoir été séduit par Damien, qui, on s'en souvient, était probablement né dans cette ville ³. Il espérait, le jour de la réunion, accabler son adversaire sous la réprobation de ses sujets eux-mêmes, et le faire déposer comme naguère il avait fait tomber Paul d'Antioche. Pour cela, il lui fallait du temps, et il occupait la galerie par de feintes négociations.

Pierre, pressentant un piège, brusqua les choses. Comme le pape d'Alexandrie se trouvait à Gabitha ⁴, sur le fleuve Hiéromax (Yarmouk), non loin de Bostra, il vit arriver son contradicteur qui s'installa près de lui dans la même localité. La première entrevue fut dénuée de cordialité. Un monastère proche du village devait en être le théâtre. Damien affecta de camper dehors, en attendant la venue de Pierre, déclarant, non sans ironie, qu'il n'eût pas osé entrer sans la permission du patriarche. Celui-ci, blessé, répondit sur le même ton : « Sans aucune permission, vous êtes entré dans les monastères où vous avez voulu ⁵ ». C'était une allusion aux intrigues secrètes de l'Égyptien, et à ses tentatives sur la fidélité des moines syriens. Cependant, on fit la paix, les deux prélats entrèrent dans le couvent, et Damien prit la première place.

Nous ne savons pour quelle raison le fameux concile ne fut pas réuni à Gabitha. On recommença à discuter sur la localité qui en serait honorée. Pierre, fidèle à son premier projet, proposa Goubba. A ce nom, le clan des Égyptiens se récria en tumulte ; ils ne voulaient pas de l'Arabie Pétrée, éloignée de tout, et où sans doute ils se sentaient à la merci des Pétrites. Damien décida « qu'il n'irait pas dans ces pays, car ils sont très éloignés et barbares ». Les Orientaux lui rétorquèrent qu'il avait bien passé par

1. Mich. Syr., II, p. 367.

2. *Ibid.*, p. 370.

3. Mich. Syr., II, p. 373.

4. Γαβιθῶζ : Théophane, (*Chronogr.*, P. G., CVIII, 694) ; Cédrenus, P. G. CXXI, 815 : Γαβιθῶζ. La position de cette ville est donnée exactement par Michel le Syrien, II, p. 420 : « dans la région de la ville de Bostra qu'ils appellent Gabitha, sur le fleuve nommé Yarmouka ». Par « ville » il faut entendre *canton*. [Gabitha est situé sur le Hiéromax (Yarmouk), affluent du Jourdain. La rencontre des patriarches eut lieu dans le monastère de Saint-Serge : Mich. Syr., p. II, 367 — A. F.]

5. Mich. Syr., II, 365.

ces pays barbares, lors de son premier voyage, en 580-581. Damien répondit que le cas était tout différent, qu'il s'agissait alors de choses très importantes pour la religion : réponse qui vexa ses adversaires, en paraissant attacher peu de prix à la présente discussion. En définitive, il persista dans son refus de se rendre à Goubba. Puis, toujours pour gagner du temps, il créa des incidents. Il déclara qu'au lieu d'une discussion orale, mieux vaudrait un échange de lettres. Ensuite il assura qu'il fallait attendre un certain Gophna, qui était alors à Hiérapolis de de Syrie, et qu'il accepterait la décision de cet arbitre sur le lieu du concile ¹.

Gophna arriva le « lundi de la passion » de l'an 587. Alors Damien réclama qu'avant de rien décider sur le lieu, on désignât les personnes qui participeraient à la discussion. Il attendait l'arrivée de quelques Tyriens qu'il avait gagnés, et qu'il espérait introduire dans le concile pour s'assurer la majorité. Mais ici Pierre et les Syriens protestèrent. Le phylarque arabe, qui avait accepté le patronage de cette ridicule assemblée, se repentait de s'être mêlé d'un pareil imbroglio. L'ancien royaume des Ghassanides était alors en pleine anarchie, et le phylarque, menacé de toutes parts par ses ennemis, trouvait qu'il perdait son temps, et n'avait plus qu'un désir : partir et rejoindre ses troupes. Après avoir vainement essayé de presser la discussion et de faire désigner une localité quelconque, il s'en alla.

Après son départ, les querelles s'envenimèrent. Les cris et le tapage empêchaient les orateurs de s'entendre. Damien, se méfiant de son éloquence insuffisante, se retira dans un coin et fit appeler un scribe pour lui dicter ses réponses. Dans une des dernières séances se révéla enfin au grand jour le malentendu qui dès le début avait obscurci les négociations. Pierre convoquait un concile pour convaincre d'erreur les Égyptiens ; Damien ne l'acceptait que pour affirmer sa prépondérance sur l'Orient et abaisser le patriarche d'Antioche : « Vous êtes donc venu en Orient pour accuser, s'écria Pierre, et non pour vous expliquer ? » — Ils répondirent en vociférant : « Oui, nous sommes venus pour accuser ! » On en vint aux injures, Pierre fut traité d'« athée » ; dans un dernier tumulte, Damien jugea sa vie menacée, et se

1. Mich. Syr., II, 365-366.

retira au milieu des clameurs, tandis que sa suite assommait un diacre syrien ¹.

Le pape d'Alexandrie avait échoué dans son projet ambitieux ; ses partisans ne furent pas assez nombreux, ou pas assez audacieux pour le seconder efficacement. Il regagna l'Égypte immédiatement. Pierre, cependant, n'avait pas renoncé à son concile. Il poursuivit son contradicteur à Alexandrie. Damien quitta aussitôt la ville. Tenace, l'évêque d'Antioche envoya des messagers pour le chercher et l'inviter à une entrevue. Damien pendant ce temps visitait son diocèse, allait de couvent en couvent, et chaque fois qu'arrivait à lui quelqu'un des envoyés syriens, il changeait de résidence. Pierre finit par comprendre, regagna son pays, et, renonçant à la conversion de l'hérétique, il écrivit un traité contre lui. La discorde continua de régner, pour un quart de siècle, sur les deux patriarchats monophysites, d'autant plus grave qu'elle avait maintenant son prétexte dans une question de dogme. La reconstitution du parti jacobite restait, à la mort de Damien, en 604, comme à celle de Pierre IV, une œuvre inachevée.

Damien trouva du moins une consolation dans la prospérité intérieure de son église. Rien de nouveau n'en troubla plus la paix, et cette seconde partie de son gouvernement, de 587 à 604, semble avoir été une période de paix, sur laquelle nous n'avons que fort peu de renseignements. Nous savons seulement que plusieurs évêques orientaux, chassés de la Syrie par la persécution de Domitien de Mélitène, vinrent s'établir dans la terre plus tranquille d'Égypte : parmi eux était Thomas d'Héraclée, évêque de Hiéropolis ², célèbre alors, qui vécut quelque temps dans le couvent de l'Énaton, près d'Alexandrie, où il s'occupa à donner des éditions corrigées des Livres saints. Les Coptes eux-mêmes apportèrent leur contribution à la littérature théologique. L'*Histoire des Patriarches* cite les noms de plusieurs prélats qui s'illustrèrent à cette époque : Jean de Paralos, un autre Jean son disciple et « Constantin l'évêque ³ ». Ce Constantin avait été anachorète ⁴, et c'est certainement le même personnage que le Con-

1. *Ib.*, 370.

2. Mich. Syr., II, p. 381.

3. *Hist. Patr.*, P.O., I, p. [213] 477.

4. J'ai montré que les mots واكليس qu'Evetts traduit par « and Cleis-

stantin, évêque d'Assiout ou Lycopolis, dont nous avons encore quelques opuscules, traduits en arabe, notamment deux discours sur saint Claude, et un panégyrique de Jean d'Héraclée ¹. Damien lui-même donnait l'exemple : il composait, à ses heures de loisir, des traités où il réfutait les nombreuses hérésies répandues parmi ses ouailles. C'est ainsi qu'il parvint, dit son biographe ², à une « belle vieillesse », dont le terme arriva le 18 baounah, ou 12 juin, de l'an 604.

tus », sont probablement la transcription littérale du grec ὁ ἐγκλειστος (B.I.F., XII, II, p. 46-48).

1. Cf. O. von LEMM, *Kleine Koptische Studien*, n° LVI, p. 69-70. Mais la date assignée à la vie de Constantin est erronée, car le « patriarche Jean » qui fut son maître, ne saurait être Jean II (mort en 516). Sur cette date voir la discussion plus bas, début de l'appendice I.

2. *Hist. Patr.*, P.O., I, p. [214] 478. La date « 28th day of Baunah », qui se lit dans la traduction, est une faute d'impression pour « 18th ».

CHAPITRE X.

RÉCONCILIATION DES ÉGLISES JACOBITES (616)

Anastase, auquel les Alexandrins confièrent après la mort de Damien, le soin de l'Église, était un homme très différent de son prédécesseur. Né à Alexandrie, où il habitait, issu d'une des meilleures familles de la ville, apparenté, semble-t-il, à quelques-uns des décurions de la cité ¹, sa situation était importante dans le clergé. Il était sans doute archiprêtre de l'Église d'Alexandrie ². Ses connaissances théologiques se manifestent par les douze livres qu'il aurait écrits, un chaque année commençant chacun par une des douze premières lettres de l'alphabet, dans l'ordre grammatical ³ : comme tous ses prédécesseurs, il fut donc grand écrivassier, mais nous ne possédons plus la moindre ligne de ses œuvres pour juger de ses qualités littéraires. Quant à son caractère, ses idées, ses principes de politique, nous n'en connaissons rien. Malgré le rôle important qu'il remplit dans l'histoire religieuse du temps, le personnage lui-même nous est mal connu. Son ambition, moins violente et moins tyrannique que celle de Damien, ne l'a pas fait ressortir en relief vigoureux, comme son prédécesseur. Il fut, probablement, plus modéré, plus accessible aux négociations, plus soucieux de la paix matérielle de l'Église. L'événement montra, en tout cas, que pour rétablir cette paix on ne pouvait faire un plus heureux choix.

Ce fut la grande, presque la seule affaire du règne. Pierre de

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [214-215]478-479. Le mot *dîwân*, au lieu de signifier « le conseil », pourrait désigner l'ensemble des fonctionnaires de la ville.

2. *Ibid.* Le terme *قساً مقدماً* paraît désigner l'archiprêtre. Le texte ajoute, il est vrai « dans les deux églises de l'Angéliou et des saints Côme et Damien ». Mais on se souvient que depuis l'an 538 environ les monophysites n'en possédaient pas d'autre à Alexandrie.

3. *Ibid.*, P. O., I, p. [219]483.

Callinique, patriarche d'Antioche, était mort le 22 avril 591, dans sa retraite favorite de Goubba en Arabie Pétrée¹. Son syncelle, Julien, lui avait succédé, mais bientôt après il mourait, le 9 juillet 593². La même année³, montait sur le siège Athanase de Qennesrin. Celui-là était un saint, et son nom rappelle une gracieuse exception sur les diptyques de son Église. Il vivait, tout enfant, à Samosate, quand son père mourut. Sa mère éleva pieusement les deux fils que Dieu lui avait donnés, Athanase et Sévère. Elle dépensa en aumônes la plus grande part de sa fortune, et passa sa vie dans la prière et les pèlerinages. Sa piété naïve la poussait à des actes étranges, où transparaisaient les anciennes pratiques magiques du paganisme. Elle touchait de son voile les reliques, ou l'étendait pour y recueillir et y enfermer la bénédiction d'un prêtre, qu'elle rapportait à ses enfants en le déployant sur leurs têtes. Elle les voua, quand ils furent plus grands, tous deux au service divin, et les offrit au monastère de Qennesrin⁴. Ils y grandirent et, devenus moines, s'y distinguèrent bientôt. Les vertus et les dons intellectuels d'Athanase lui avaient insufflé quelque orgueil : pour s'en punir, il se levait la nuit, accomplissait les plus viles besognes dans l'entretien du monastère, et regagnait sa cellule sans se montrer. Dieu le récompensa par un miracle. En 595, le concile réuni pour élire un patriarche ne savait quelle décision prendre, quand une vision avertit quelques uns des évêques de choisir le premier moine qu'ils rencontreraient, au matin, en sortant du monastère. Ce jour-là, quand ils ouvrirent

1. Mich. Syr., II, p. 372 ; Barhebræus, p. 258 ; Elie de Nisibe (éd. Brooks syr., p. 123 = lat., p. 60).

2. La date exacte est donnée dans *Lib. Chal.* (syr., p. 144 = lat., p. 112 : an 906, tammouz 9). Michel le Syrien (II, p. 374) et Barhebræus (p. 260), assignent 3 ans 5 mois à son pontificat : mais il a peut-être été précédé d'une vacance. Les dates données par Michel (905 [= 594] et an 14 de Maurice) sont contradictoires. Et il en donne une troisième encore différente (906) pour l'intronisation d'Athanase, qui aurait pourtant eu lieu « la même année ».

3. Mich. Syr., *loc. cit.* ; Barhebræus, p. 262. Ce dernier indique aussi 908 (597) d'après d'autres sources ; Denys de Tell-Mahré (*ASSEMANI, Bibl. Or.*, II, p. 102) et *Lib. Chal.* (syr., p. 144 = lat., p. 112), indiquent 915 = 604.

4. Qennesrin, sur le Kuwaik, non loin d'Alep, autrefois ville florissante et siège d'un évêque jacobite. Là se trouvait le grand monastère de Jean Beith Aphthonia († 538), d'où sont sortis plusieurs patriarches jacobites. Cfr. *Assemani, Bibl. Or.*, II, Diss. de monoph., § ix, et *ib.*, II, p. 54. — A. F.]

la porte, Athanase de Qennesrin ¹ passait sur la route, conduisant un chameau : il avait été chercher à la ville la provision de sel de son couvent. On l'ordonna patriarche malgré sa résistance : il fallait bien obéir au songe prophétique. Athanase obtint du moins une promesse singulière : pendant un an, on tiendrait sa nomination secrète. Pendant un an il vécut dans son monastère, priant et travaillant aux étables avec les autres frères, qui ne se doutaient guère de la souveraine dignité de leur compagnon. Après un an seulement, les évêques vinrent le chercher, au milieu de l'étonnement général. Même son frère Sévère avait ignoré la nouvelle.

Il fit de ce frère un évêque de Samosate. « Quand leur mère mourut, déclare Michel le Syrien, ils se trouvèrent tous les deux auprès d'elle : de sorte qu'il fut donné à cette femme aimant Dieu d'avoir la faveur qu'un patriarche et un évêque fissent ses funérailles et l'ensevelissent ² ». Tel nous apparaît, dans un joli récit à demi légendaire, l'homme qui allait accomplir, avec Anastase d'Égypte, la pacification religieuse de l'Orient.

Qui prit l'initiative de la réconciliation ? Les Coptes, naturellement, en attribuent tout l'honneur à leur propre archevêque. L'*Histoire des Patriarches* invente à ce sujet un petit roman qui est un chef-d'œuvre d'absurdité naïve. Dès qu'Anastase eut appris le choix heureux du clergé syrien, il aurait écrit à son nouveau collègue une lettre pacifique, où il lui démontrait clairement les atteintes portées à la vraie foi par son *prédécesseur* Pierre. Athanase, plein de joie, réunit ses évêques, leur lut la lettre, et leur tint ce discours : « Nous avons été des hérétiques et des schismatiques depuis la mort du patriarche Sévère, qui était notre guide et notre chemin vers le salut. Vous savez que l'apôtre Pierre et Marc l'évangéliste prêchaient la même doctrine... ; de même Sévère et Théodose n'avaient qu'une même foi, étaient unis, et ont souffert l'exil et la persécution jusqu'à la fin ». Les évêques enthousiasmés s'empressèrent aussitôt de réclamer l'union avec les Égyptiens ³.

1. [Appelé plus souvent Athanase le *Chamelier*, à cause de l'histoire racontée ici dans le texte (Assemani, *Bibl. Or.*, II, pp. 333-334; Barhebræus, col. 261-275). C'est Athanase I d'Antioche (595-604 — A. F.).

2. Mich. Syr., II, p. 377.

3. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [217]481.

Il n'est pas besoin d'une longue étude pour reconnaître le faux évident, inspiré par une vanité nationale vraiment trop ingénue. Tous les détails de cette histoire sont faux : Athanase n'est pas le successeur de Pierre ; et il a commencé de siéger neuf ans avant Anastase. Quant au discours du patriarche d'Antioche, et à cette déclaration : « Nous avons été des hérétiques depuis la mort du patriarche Sévère », il faudrait les reléguer parmi les fables même si nous n'avions pas, comme nous la possédons en effet, la preuve matérielle de l'imposture.

Un seul fait pourrait être authentique : la lettre d'Anastase. Remarquons en effet qu'aucun écrivain syrien ne raconte l'origine des négociations. Si le mérite de l'initiative revenait à leur parti, ils n'auraient pas manqué de s'en vanter. Les conférences, en outre, se tinrent en Égypte ; c'est l'évêque d'Antioche qui se déplaça et vint à Alexandrie : il avait donc été invité. Enfin les patrons laïques de l'entreprise sont des fonctionnaires égyptiens : le duc d'Arcadie, et Nicétas qui était sans doute augustal à cette époque¹. Il est donc vraisemblable que ce furent les Coptes qui firent les premières avances.

La date elle-même de l'événement a été très controversée. Le renseignement donné par l'*Histoire des Patriarches* est, comme on l'a vu, un faux. Butler, dans son ouvrage sur la conquête arabe², propose la date de 615 : mais il suppose un « comput spécial » employé par les Syriens dans leur utilisation de l'ère des Séleucides, comput dont il serait pratiquement difficile de démontrer l'existence. Récemment, M. Cantarelli³ a choisi l'an 611, en se référant à Michel le Syrien : mais ce dernier indique l'an 921, qui correspond, non à 610/611, mais à 609/610, et par suite son assertion est forcément erronée, puisque Nicétas ne fut maître de l'Égypte qu'au début de l'an 610, et qu'il eut d'abord d'autres soucis que les discussions religieuses entre sectes monophysites. En fait, la date est fixée d'une manière certaine par des documents qu'avait déjà connus Butler, mais qu'il a interprétés d'une manière inexacte.

1. Voir plus bas, p. 324

2. *The Arab Conquest of Egypt*, p. 504.

3. L. Cantarelli, *La serie dei prefetti di Egitto* (Mem. della R. Accad. dei Lincei, classe di scienze mor., stor. e filol., Ser. V., vol. XIV, Fasc. 7a (Rome, 1913), p. 428.

Patriarches d'Alexandrie.

J'ai cité plus haut ¹ le nom de Thomas d'Héraclée, évêque de Hiérapolis, qui travailla, dans le couvent de l'Énaton, à donner une édition des saintes Écritures. Butler pense qu'il était venu en Égypte avant le patriarche d'Antioche, pour s'occuper des préliminaires du traité. Mais le témoignage de Michel le Syrien, confirmé par celui de Barhebræus ², démontre que Thomas était venu en Égypte pour fuir la persécution que Domitien de Mélitène, parent de l'empereur Maurice, avait déchaînée en Syrie : c'était en 599 ³, et par conséquent Thomas était déjà là depuis fort longtemps quand son patriarche arriva. Lui et un autre syrien réfugié à l'Énaton, Paul de Tella, écrivirent donc des livres, dont quelques-uns sont conservés, et appartiennent aujourd'hui en majeure partie au British Museum ⁴. Ces livres ont des subscriptions datées, de la main de leurs auteurs. Or, l'un d'eux mentionne le patriarche Athanase avec Paul de Tella, tous deux présents à Alexandrie en l'an 928, c'est-à-dire en 616-617. Anastase étant mort ⁵ le 18 décembre 616, la rencontre des deux prélats a forcément eu lieu entre le début d'octobre 616 (commencement de l'an 928) et le mois de décembre de la même année.

Il est étrange que tous deux, également pacifiques et désireux de rétablir l'union, aient si longtemps différé la réalisation de ce projet. C'est qu'en réalité, il s'agissait d'une œuvre très difficile. Les annales officielles des Églises jacobites, qui s'efforcent de présenter la querelle comme un incident passager, comme une rivalité personnelle entre Pierre et Damien, enregistrent purement et simplement l'union accomplie en 616, comme si la chose s'était faite dans la joie unanime de tout le peuple fidèle. Il n'en est rien. La séparation avait des causes profondes : les deux races syrienne et égyptienne étaient irritées l'une contre l'autre plus encore que leurs pasteurs. En Orient, les schismes avaient une tendance naturelle à s'éterniser, et il serait presque miraculeux que celui-ci se fût éteint d'un seul coup par la volonté des chefs. En Syrie, nous sommes réduits

1. Cf. p. 316.

2. Mich. Syr., II, p. 384 ; Barhebræus, p. 268.

3. Mich. Syr., II, p. 372.

4. [Cf. R. Duval, *Litt. syr.*, pp. 66, 64, 80 ; W. Wright, *Syr. Lit.*, pp. 14-16, 84, 134.]

5. Voir *Appendice I, in fine*.

à supposer, comme très vraisemblable, l'existence d'un parti *pétrite* impénitent qui n'admettait la réunion que sous forme d'une capitulation complète des Égyptiens. Les chroniqueurs indigènes n'en disent mot ; les Égyptiens ne s'intéressaient que fort peu à l'histoire intérieure de leurs voisins, et de plus il leur semblait plus glorieux d'attribuer à leur pape une victoire complète, reconnue par tous : aussi imitent-ils ce silence. Mais nous sommes un peu mieux renseignés sur ce qui se passa à Alexandrie, grâce à certaines allusions qu'y fait le patriarche Athanase, dans son récit de la conférence d'Alexandrie ¹.

Par ce récit, nous apprenons qu'il existait dans la ville des *Damianites* intransigeants, pour qui les écrits et la doctrine du défunt pape étaient aussi intangibles que ceux de Sévère et de Théodose. Dans ce parti figurent des « séculiers » ², des religieux, des Syriens même, amis et compatriotes de Damien, attirés par lui en Egypte. Ce parti avait trois chefs principaux, dont l'un était un certain Jean, ancien moine de Beith-Aphthonia, qui avait été notaire de Damien. Certainement ³, dans le haut-pays, où le fond de la querelle était ignoré ou mal compris, on ne demandait pas mieux que de croire sur parole le nouveau patriarche, s'il usait de quelque finesse, et de sceller l'union avec Anastase après avoir fait schisme à la suite de Damien. Mais à Alexandrie, ville où l'on discutait, l'idée d'un compromis ne pouvait être que mal reçue en général : c'était trahir l'ancien pape, reconnaître qu'il avait pu se tromper. Et justement les Coptes ne s'étaient détournés du concile de Chalcédoine que pour y avoir vu contester l'infailibilité de Dioscore I^{er}. L'événement semble prouver qu'en fait la majorité des habitants était, sinon hostile, au moins défiante. Avant d'entamer les négociations, Anastase était donc forcé de convertir son peuple, de l'habituer peu à peu à l'idée d'une réconciliation. Peut-être aussi les circonstances politiques l'obligèrent-elles à attendre. Euloge, comme nous le montre l'*Histoire des*

1. Lettre à Cyriaque d'Amid, reproduite en partie, par Michel le Syrien II, p. 381-394.

2. *Ibid.*, p. 393.

3. *Ibid.*, p. 394.

*Patriarches*¹, était l'ennemi déclaré d'Anastase : on pouvait craindre qu'une réunion des chefs jacobites dans son diocèse ne fût troublée par ses ordres et ne tournât au tragique. Après la mort d'Euloge, les troubles des années 609 et 610 ne permirent pas de songer à un concile. Ensuite, on put engager les premiers pourparlers : mais il est évident qu'ils durent être difficiles, aucun des deux partis ne voulant d'abord céder quoi que ce soit. Il est même permis de croire que les diplomates ecclésiastiques, réduits à leur seule ressource, n'auraient jamais abouti, sans les circonstances extérieures qui produisirent enfin une occasion favorable.

Après sa victorieuse campagne contre Bonose, à la fin de 609 et au début de 610, Nicéas, cousin et lieutenant d'Héraclius contre Phocas, était resté quelque temps dans cette Égypte qu'il venait de conquérir, et que la lutte avait en partie ruinée. Il la quitta en 612 pour se rendre à Constantinople², et de là en Syrie. En 614 ou 615 il revenait s'établir en Égypte³, probablement en qualité d'augustal⁴. Il apportait dans son gouvernement les nouvelles idées qu'Héraclius désirait propager dans son empire.

Les premières années du règne furent trop troublées pour que l'empereur suivît une politique religieuse énergique. Phocas lui laissait un empire entièrement ruiné, ouvert aux Perses qui continuaient à s'y établir comme définitivement. En 611, c'est Antioche qui succombe, la Cappadoce en 612, Damas en 614, Jérusalem et toute la Palestine en 615. Avant de songer au salut spirituel de ses sujets orientaux, il fallait donc les reconquérir. Il fallait aussi regagner leur affection. Au VI^e siècle,

1. *Hist. Patr.*, P. O., I, [215-216] 479-480.

2. Peu après la naissance d'Héraclius Constantin (3 mai 612), dit Nicéphore de Constantinople (Ἱστορία σύντομος, éd. C. de Boor, *Bibl. Teubn.*, pp. 5-6), Nicéas arrivait à Constantinople.

3. En 614 (au moins au mois d'août) il était encore en Palestine, d'après la *Chronique Paschale* (P. G., XCII, 988 B-C).

4. M. Cantarelli (*La serie dei prefetti di Egitto*, III, p. 427 sqq.) lui en refuse le titre : mais je ne crois ses raisons suffisantes. L'argument invoqué en faveur de la même négation par Matthias Gelzer (*Byz. Zeitschr.*, XXII, p. 518, n. 1) ne porte pas ; car la locution ὁ κατὰ est très connue, et on ne doit pas, dans le texte de Nicéphore, la corriger en ὁ μετά. Je renvoie, pour la discussion, à mon *Organ. milit.*, p. 120 et à mes observations dans *Revue des Ét. grecques*, 1915, p. 64.

les *basileis* avaient désiré l'union religieuse afin d'éviter les révoltes ; au VII^e, il s'agissait d'empêcher les trahisons. Pour beaucoup d'Orientaux, l'invasion perse et plus tard l'invasion arabe furent accueillies avec une certaine satisfaction. Les désastres matériels étaient compensés par l'avantage moral de voir s'éloigner les Grecs et leurs pontifes melkites. Non contents de se résigner au joug étranger, les persécutés de Syrie le sollicitèrent parfois. Les Juifs d'Édesse, en 629, étaient les alliés des Perses, et couvraient Théodore, frère de l'empereur, de leurs injures ¹. Les sectes chrétiennes n'étaient pas plus sûres : Sebeos l'Arménien ² nous raconte la joie des Palestiniens à l'arrivée de ces mêmes Perses. La conquête arabe fut le châ-timent de Dieu qui frappa les Chalcédoniens ³. Héraclius comprit cette dangeureuse situation. Nicétas, qui venait de parcourir l'Égypte et l'Orient, pouvait d'ailleurs le renseigner à ce sujet. Certainement l'empereur était orthodoxe, et, au moins au début de son règne, fermement décidé à le rester. Mais les temps étaient difficiles : des concessions étaient nécessaires. Au début de son règne, il fit paraître, comme jadis Justin II, un édit sur la foi ⁴. L'édit était catholique, mais certaines expressions indiquent le désir secret de l'empereur de se concilier les monophysites. Il cite la fameuse formule de Cyrille : *μία φύσις τοῦ Λόγου Θεοῦ σεσαρκωμένη*. Il admet le concile de Chalcédoine, mais il jette l'anathème sur ceux qui, même dans ce concile, *pourraient* avoir eu des opinions hétérodoxes. C'était la première manifestation d'une tendance qui allait bientôt s'accroître. En 630, il concluait un pacte avec Athanase d'Antioche ⁵, et cherchait un compromis en reconnaissant deux natures unies dans le Christ, mais une seule volonté et une seule opération ⁶. C'était le commencement du *monothélisme*, qui, sous prétexte d'accord, concordait si bien avec les doctrines religieuses du monophysisme, que des évêques de ce parti pouvaient dire avec

1. Mich. Syr., II, p. 440.

2. Sebeos, *Hist. d'Héraclius*, trad. par F. Macler (Paris, Leroux, 1904), p. 68.

3. Mich. Syr., II, p. 442-443 ; *Refut. Eutychii*, P. O., III, [84]204.

4. Reproduit dans Mich. Syr., II, p. 402-403.

5. Mich. Syr., II, p. 412 ; Barhebræus, p. 272.

6. Theophaue, *Chronogr.* (P. G., CVIII, 677-680) ; Cédrenus, an 20 d'Héraclius (P. G., CXXI, 805 C).

orgueil : « Ce n'est pas nous qui allons au concile de Chalcedoine, c'est le concile de Chalcedoine qui vient à nous ¹ ». Ici nous sortons du cadre de cette étude : il importe seulement d'indiquer qu'Héraclius, après avoir été jusqu'à trahir la cause catholique pour amadouer les Orientaux, n'obtint de cette concession pas plus de résultats que Justinien n'en avait retiré de la condamnation des Trois Chapitres, ou Justin II de son premier édit. Quelques évêques égyptiens, pour des motifs purement religieux, adhérèrent au monothélisme. Mais le peuple « craignait les Grecs, même lorsqu'ils apportent des présents », l'empereur dut sévir pour imposer ses dons, et il alla rejoindre Dioclétien et « Justin le terrible » dans la série des tyrans exécrés par les Coptes.

Lors des deux séjours de Nicétas en Égypte, la politique impériale, dont il était le représentant, était donc encore tolérante et même conciliante. Lui-même ne pouvait être, personnellement, l'ennemi des monophysites. En 609, lors de son arrivée dans la province, le patriarche melkite Théodore Scribon avait été son adversaire, tandis que les Coptes l'accueillaient avec joie. Le meurtre de Théodore après l'entrée des rebelles à Alexandrie, avait donné à l'expédition libératrice une couleur religieuse antichalcédonienne ; Nicétas n'y pouvait rien, et il dut le subir. Théodore resta quelque temps sans successeur : Nicétas se serait irrévocablement compromis s'il avait tenté de mettre fin à cette vacance. Il devait conserver quelque reconnaissance aux Coptes, qui l'avaient si bien servi contre Bonose. Quand il revint en Égypte, en 614 ou 615, les pouvoirs officiels, l'empereur et l'augustal, étaient donc tous d'accord pour traiter favorablement les sectes monophysites, jusqu'à un certain point.

Enfin le patriarche melkite était tel que pouvaient le souhaiter les plus exigeants des Coptes. Après la mort de Théodore en 609, le trône resta deux ans et demi vacant, pour les raisons qu'on vient de voir. Puis Nicétas quitta l'Égypte, au début de l'année 612. Il arriva à Constantinople pour les fêtes du baptême d'Héraclius Constantin, fils de l'empereur, né le 3 mai 622. Reçu avec des honneurs extraordinaires ² et presque

1. Mansi, XI, 561-568.

2. Nicéphore de Constantinople, Ἱστ. συντ. (éd. cit., p. 6).

impériaux, il rendit compte, sans doute, au *basileus*, de l'état dans lequel il avait laissé sa province. Entre autres mesures urgentes, il dut indiquer la nomination d'un patriarche d'Alexandrie. Il recommanda pour ce poste un homme qu'il avait appris à connaître on ne sait dans quelles circonstances : Jean, un Chypriote de la ville d'Amathonte, fils d'un ancien éparque de cette île appelé Épiphane. Comme tant d'autres de ses prédécesseurs du *vi*^e siècle, Jean était un laïque avant sa consécration. Il avait mené jadis une vie mondaine, puis, ayant perdu sa femme et ses enfants, il se dégoûta du siècle, et commença à distribuer son bien aux pauvres. Sa réputation fut bientôt telle qu'on put songer à lui pour le trône de saint Marc, et que nul ne protesta contre son élévation irrégulière. Le 13 juillet (?) 612, il reçut le *pallium* ¹, sans doute des mains de Serge, patriarche de Constantinople ².

Au milieu des ambitieux énergiques ou des docteurs en théologie qui partout à cette époque sont à la tête des églises orientales, Jean apparaît comme un survivant attardé de l'époque évangélique. Son attachement au catholicisme était évident ; il recommandait, par exemple, de ne pas communiquer avec les hérétiques, de ne pas fréquenter leurs églises ³. Il voyait avec joie les progrès, d'ailleurs problématiques, de l'orthodoxie dans son diocèse. Mais non seulement il ne persécute personne : il n'est même pas théologien. Il applaudit aux efforts de Moskhos et de Sophrone le Syrien, ses amis, qui discutent avec les Sévériens, et les réfute ⁴. Il dut être également témoin des polémiques épiques d'Anastase le Sinaïte contre les hérétiques ⁵. Mais il ne s'en mêle pas directement ; son caractère ne le portait pas au combat. On ne connaît de lui aucun écrit de controverse. Son grand souci fut la charité, qui lui valut son surnom, *Ἐλεήμων*, le *Miséricordieux* ⁶, qu'on rend d'ordinaire par « l'Aumônier ». Il se considère comme une sorte de préfet de droit divin, chargé

1. Pour la date, cf. *Appendice I, in fine*.

2. Dans Leont. Neap., *Vie de saint Jean*, ch. 2, on lit qu'il fut consacré à Alexandrie : mais par qui ? Il s'agit sans doute de la cérémonie de prise de possession effective du siège archiépiscopal.

3. Leont. Neap., *Vie de saint Jean*, ch. 45 (P. G., XCIII, 1632 C).

4. *Ibid.*, ch. 31 (P. G., XCIII, 1642-1643) ; éd. Gelzer, ch. 32 (p. 64).

5. Sur la date d'Anastase, cf. plus bas.

6. Rendu en arabe par الرحوم.

par la Providence de faire régner la paix entre les hommes, de leur rendre la justice, et de les secourir. Deux fois par semaine il donnait audience aux plaignants de toute sorte ; on le vit pleurer un jour, parce qu'aucun opprimé n'avait eu recours à lui, et Sophrone dut le consoler en lui montrant qu'il n'y avait plus de sujets de plainte sous son gouvernement. Il répand à profusion les trésors de l'Église, qu'il réussit à ruiner. Il entretenait quotidiennement, dit-on, sept mille cinq cents pauvres parmi les habitants de la ville. Le malheur des temps lui permit de faire éclater son zèle. De 614 à 617, toutes les contrées d'Orient sauf l'Égypte furent ruinées par les Perses : la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, l'Asie Mineure bientôt jusqu'à Chalcédoine. Des villes pillées, des populations entières massacrées ou emmenées en esclavage, les Lieux-Saints saccagés, telles étaient les nouvelles qui chaque jour arrivaient en Égypte avec des foules de fugitifs. Pour toutes les infortunes le patriarche voulait trouver une consolation. Il donna des sommes énormes pour le rachat des captifs, pour la reconstruction des églises, pour l'entretien des fugitifs. Tous les Orientaux accourus à Alexandrie, et dénués de ressources, furent logés à ses frais dans les hôpitaux. Quand il ne lui resta plus rien, il emprunta, et quelques personnes, excitées par son exemple, lui prêtèrent en effet l'argent qui lui manquait. Or, une bonne partie des Syriens qu'il secourut ainsi devaient être des monophysites ; sa charité ne distinguait pas. Il laissa un tel renom de sainteté qu'il lui arriva la plus étrange des aventures : celle d'être béatifié par les Coptes après sa mort. Sa biographie, écrite peu de temps après sa mort par l'évêque chypriote Léonce de Néapolis, a été démarquée par un traducteur arabe¹, qui ignorait peut-être que le « saint patriarche Jean », dont il proposait l'exemple à ses coreligionnaires, était un chalcédonien. Par la suite, les hagiographes coptes ayant continué d'ignorer cette déplorable circonstance, son nom fut inscrit sur les calendriers jacobites².

Un pontife de ce caractère n'était pas destiné à troubler les

1. Peut-être après avoir passé par une version copte. Sur cette Vie arabe de Jean l'Aumônier, cf. ma notice dans B. I. F., XII, p. 47-48.

2. Calendrier d'Abou'l-Barakât (14 Babeh : P. O., X, p. [12]256). Dans les *Ménées* grecs et dans le *Synaxaire éthiopien* il est fêté le 11 novembre = 15 hatour (GUTSCHMID, *Verzeichniss*, p. 472).

combinaisons politiques du parti jacobite. L'amitié qui le liait à Nicéas, et qui dura jusqu'à sa mort ¹, aurait, au surplus, refréné son zèle s'il avait eu quelque velléité d'en montrer. Toutes ces circonstances expliquent peut-être pourquoi la tentative d'union des Églises, désirée par Anastase dès le début de son pontificat, ne fut sérieusement commencée qu'à la fin. Les premières ouvertures eurent lieu peut-être en 614 ou en 615 ; mais nous ne savons absolument rien à leur sujet. On peut seulement affirmer que le pape d'Alexandrie invita son confrère d'Antioche à venir le visiter pour assister à un concile. En tant que supérieur, hiérarchiquement, au patriarche oriental, c'était son droit. Ces prétentions, en temps normal, eussent été sans nul doute discutées ; mais l'invasion perse en Syrie leur donnait alors une force irrésistible. Le terrain ayant été préparé, Athanase s'embarqua pour Alexandrie, où il arriva sans doute au mois d'octobre 616.

La tâche, qui, de loin, paraissait aisée, se révéla aussitôt comme des plus ardues. Les chefs désiraient l'accord, mais non les peuples. L'amour-propre et l'entêtement des sectaires orientaux, qui ne reconnaissaient jamais une erreur, tendaient naturellement à éterniser ce schisme, comme ceux des Acéphales, des Dioscoriens, des Gaïanites, et tant d'autres. A peine arrivé en Égypte, Athanase se sentit envahi par le découragement. Les uns, comme Jean le Syrien, ancien notaire de Damien, ne comprenaient pas qu'on pût pactiser avec l'ennemi. D'autres ne se refusaient pas, en principe, à faire la paix, mais ils y mettaient des conditions inacceptables. Le pape syrien, comme il l'écrivit peu après à son ami Cyriaque d'Amid, avait « complètement perdu l'espoir de quelque chose en vue de la paix et de l'union de notre église avec la leur² ». Lui et sa petite escorte d'évêques, où brillaient son frère Sévère de Samosate ³, et Thomas d'Héraclée, accouru du fond de sa retraite de l'Énaton, ils étaient perdus dans un milieu indifférent ou hostile. Ils n'avaient guère pour eux que la colonie syrienne d'Alexandrie, à la tête de laquelle se trouvait un certain Marâ

1. Leont. Neap., *Vie de saint Jean*, ch. 48 (P. G., XCIII, 1653) ; éd. Gelzer, ch. 44 B, pp. 91-92 (et la note de Gelzer, pp. 129-130).

2. Citée par Mich. Syr., II, p. 383.

3. Sur la présence de Sévère en Égypte, cf. Mich. Syr., II, p. 427.

bar Chaphnai. Un instant, on se berça de l'illusion que Nicéas prendrait l'affaire en main : mais celui-ci se souciait peu de l'unité monophysite ¹. Athanase ne trouva en lui « aucune bonne espérance », avoue-t-il dans sa lettre ; l'augustal lui prescrivit seulement de « rester dans la retraite », hors de la ville : et c'était un ordre auquel il fallut obéir ². Avec le départ du patriarche le succès devenait de plus en plus douteux. On peut croire que tout était perdu, sans une intervention inopinée qui changea la face des choses : ce ne fut pas un évêque, mais un simple laïque qui rétablit l'ordre dans les affaires de l'Eglise jacobite.

Un certain Patricius ³, duc d'Arcadie, était venu sur ces entrefaites à Alexandrie pour présenter ses devoirs à Nicéas, cousin de l'empereur. Celui-ci, en sa qualité d'indigène, était franchement monophysite. Le syrien Marâ, avec quelques compatriotes, vint le trouver dès son arrivée, lui exposa l'échec lamentable d'une si importante négociation, et lui proposa de s'entremettre. Patricius accepta avec joie, et demanda à rencontrer le patriarche d'Antioche. Athanase n'osa pas enfreindre la consigne imposée par Nicéas ; il était convaincu d'ailleurs, — lui-même l'avoue, — que ce nouvel essai échouerait comme les premiers. Toutefois, par égard pour l'obligeance du duc, il envoya à la ville Thomas d'Héraclée. Celui-ci partageait sans doute le scepticisme de son maître, car il laissa s'écouler quelque temps sans se présenter auprès de Patricius. Le duc d'Arcadie,

1. Le nom de Nicéas est resté attaché à la pacification de 616 : cf. Mich. Syr., II, p. 399 ; Barhebræus, p. 270. C'est là, semble-t-il, une illusion des auteurs jacobites, qui, ayant résumé trop rapidement la lettre d'Athanase à Cyriaque d'Amid, et y ayant vu le nom de Nicéas, ont cru qu'il avait été l'artisan de l'union. En fait, il fut seulement bienveillant envers les monophysites, mais il ne les aida guère (voir pourtant Mich. Syr., II, 398).

2. Mich. Syr., II, p. 385-386.

3. *Ibid.* — J'ai gardé le nom de « Patricius » adopté par le traducteur ; mais il faut observer qu'il est très douteux. M. Chabot remarqué lui-même que c'est peut-être simplement un titre. Il y a aussi une troisième hypothèse possible, sinon même plus vraisemblable. Un peu plus haut, le texte syriaque écrit « Nicéas patrice » en plaçant le nom propre avant le titre. De même, il faut peut-être lire ici, au lieu de « stratège Patricius » ou « stratège et patrice » : « Stratégios, patrice ». Le nom de Stratégios est celui d'une grande famille égyptienne, qui a fourni deux ducs de Thébaïde, les Apion.

blessé de cette négligence, se plaignit qu'on récompensât si mal son zèle. Thomas répliqua qu'on ne l'avait pas appelé, et qu'il attendait, pour venir, une convocation. De nouveau, les pourparlers s'engageaient mal. Mais Patricius, résolu à tout tenter, ne releva pas ces marques de mauvaise volonté. Il réunit devant lui les tenants des deux partis, et une conférence régulière s'ouvrit sous sa présidence.

Singulière conférence théologique : les deux chefs de parti s'étaient abstenus d'y paraître : Athanase, on vient de voir pourquoi, et Anastase pour la même raison sans doute. La loi qui interdisait aux évêques jacobites de paraître à Alexandrie était toujours en vigueur, et Nicéas n'osait pas se compromettre en en suspendant l'effet. Pourtant la discussion devait avoir lieu dans la capitale : dans un monastère, elle aurait eu l'air d'un complot. Aussi, comme ecclésiastiques, n'y parut-il que des sous-ordres : Thomas d'Héraclée pour les Pétrites, avec Paul de Tella ; du côté des Damianites, des champions dont nul chroniqueur ne perce l'anonyme, peut-être ces Athanase ¹, Polycarpe et Théodule qui signèrent le pacte d'union ². Elle est présidée par un fonctionnaire laïque, le duc d'Arcadie, sous la protection tacite et molle de l'augustal, sous les yeux, pour ainsi dire, du patriarche catholique insolemment bravé. Les personnes qui seraient trop portées à accuser les Byzantins de fanatisme aveugle devront reconnaître qu'ils savaient se modérer à l'occasion.

Nous ne connaissons des séances de l'assemblée que ce que le patriarche d'Antioche, qui n'y assistait pas, a entendu de Thomas et a jugé à propos de répéter à Cyriaque d'Amid, son correspondant ³. Ce récit est naturellement très partial, et sur bien des points son invraisemblance est criante. Ainsi le duc Patricius est représenté comme l'ami des Syriens, et l'auditeur scandalisé des blasphèmes damianites, ce qui est bien peu croyable de la part d'un Copte. De même, on voit là Thomas réfuter le trithéisme des Égyptiens, alors qu'il est de toute évidence que c'étaient les Pétrites au contraire qui avaient professé

1. Cf. le *voráproς* Ἀθανάσιος qui discute à Babylone avec Anastase le Sinaïte, vers l'an 610 (*Hod.*, 105, 154) : il devint peut-être évêque monophysite de Babylone, et assistant à la conférence de 616.

2. Mich. Syr., II, p. 393.

3. Mich. Syr., II, p. 386-393.

« trois dieux ». Quoi qu'il en soit, ce document unique donne du moins une idée de ce que furent les débats. On discuta, article par article, tous les points litigieux du dogme. Naturellement, les évêques maintenaient chacun leur opinion sans rien céder, et l'on n'avancait à rien. Patricius intervint alors ; il vint au secours des Syriens, qui sans doute étaient les plus modérés, puisqu'ils avaient consenti à un si long voyage pour conclure l'union. Il prit la position d'arbitre, donnant la solution quand on avait plaidé le pour et le contre, et la faisant enregistrer sans admettre de récriminations. Il sut fermer la bouche aux discours, et imposer sa volonté sans réplique. Les Syriens obéirent parce qu'il les ménageait ; les Coptes, parce que le pouvoir laïque avait toujours inspiré, de près, un grand respect à ceux de leur race. Bientôt, d'ailleurs, le terrain se déblaya par le départ des irréductibles. Quelques jours après le commencement du synode, Jean, le chef des Damianites, voyant que Patricius enlevait toute liberté à la discussion, se retirait pour ne plus revenir. Les autres Égyptiens, plus craintifs ou plus désireux de la paix religieuse, restèrent et disputèrent. Un à un, on rédigea les articles sur les trois propriétés divines, qu'il ne faut pas confondre avec les Personnes (par où l'on condamnait Damien) ; sur l'unité essentielle de ces trois Personnes (ce qui, en fait, accusait Pierre de Callinique), et sur divers points moins importants. Un libelle d'accord, bâclé en quelques jours, fut expédié à Athanase, et sans doute aussi à Anastase. Les deux patriarches, heureux et tout surpris de voir leur entreprise couronnée de succès, ratifièrent les définitions du Concile. Les opposants essayèrent, sans y réussir, de troubler l'accord par quelques objections dogmatiques. Ils faillirent être plus heureux sur un autre terrain.

La vraie question, la plus ardue, n'était pas résolue : qui serait le vaincu, qui céderait ? En d'autres termes, lequel des deux pontifes défunts, Pierre et Damien, responsables du schisme, condamnerait-on comme hérétique ? Patricius avait bien pu escamoter la discussion quand il s'agissait de théologie. Mais ici il s'agissait d'amour-propre national, et il dut se rendre compte assez rapidement que jamais l'une ni l'autre des deux races ne permettrait qu'on jetât l'anathème sur l'un de ses patriarches. « Puisque les Orientaux », notifièrent Jean et ses amis, « ont

déclaré qu'ils n'acceptent pas les écrits de Damien, nous ne nous unissons pas à eux ». Et d'autre part, quand on leur demandait de souscrire aux écrits de Pierre, les uns s'y résignaient, les autres répondaient : « Nous ne pouvons pas accepter des écrits qui sont contre nous ». Cette opposition irréductible remettait tout en question, quand le duc d'Arcadie eut une idée géniale : on ne condamnerait personne. Les Égyptiens continueraient de célébrer Damien comme un saint, les Syriens laisseraient dans les diptyques le nom de Pierre qui avait passé sa vie à fulminer contre l'anathème ; et néanmoins les deux partis se tendraient la main en frères, et, du fond du cœur, proclameraient leur accord.

Les deux patriarches, alors, se rejoignirent au couvent de Cæsaria la patricienne ¹, qui faisait sans doute partie du groupe de l'Énaton ², et qui était situé au bord de la mer, à l'ouest d'Alexandrie. Des fêtes solennelles scellèrent la réconciliation. Tour à tour Anastase et Athanase dirent la messe devant l'assemblée des clercs des deux nations. La pape d'Alexandrie prononça un sermon dont l'*Histoire des Patriarches* a conservé la teneur. Puis tous deux publièrent un écrit, sous le nom de Συνοδικόν, où ils faisaient connaître les résolutions prises en commun lors du synode d'Alexandrie ⁴. Cette sorte d'édit est empreinte du même esprit de pure politique qui se manifestait déjà dans les actes du concile. On insiste longuement, au début, sur le bonheur de l'union ; on excommunie quelques anciens hérétiques, Arius, Sabellius et Nestorius. On se prononce aussi contre le Trithéisme et le Tétradisme, sans parler de Pierre ni de Damien, fauteurs de ces doctrines. Puis vient l'aveu d'impuissance à s'accorder sur le fond ⁴ : « Pour éloigner tout dissentiment, dis-

1. Sur cette Cæsaria, parente de l'empereur Anastase, cf. Jean de Nikiou, p. 502 ; Jean d'Antioche, fragm. 214 B (éd. C. Müller, *Fragm. Hist. graec.* Didot, V, p. 30).

2. L'*Histoire des Patriarches* (P. O., I, p. [218] 482) ne donne pas le nom du couvent, qui n'est indiqué que par Michel le Syrien (II, p. 393). Mais elle le situe « au bord de la mer, au nord-est des Monastères ». Les Monastères (الديارات) est le nom abrégé des couvents de Scété, qui se trouvent au sud d'Alexandrie. Les mots « au nord-est » sont erronés, car s'il était au bord de la mer, le couvent ne pouvait être placé qu'au nord-ouest de la vallée de Scété.

3. Ce Συνοδικόν est cité *in extenso* dans Mich. Syr., II, p. 384-393.

4. Mich. Syr., II, 391-392.

pute ou scandale du milieu de nous, il nous a plu aussi de ne pas examiner contradictoirement les choses qui ont été faites ou écrites à propos des difficultés ou dans le temps des difficultés entre les partisans de feu saint Damien, pape de cette ville d'Alexandrie, et du bienheureux Pierre qui était patriarche d'Antioche. . . Si quelqu'un des hétérodoxes nous demande : « Comment comprenez-vous les choses qui ont été écrites du temps de la difficulté entre ces bienheureux archevêques ? », nous ferons cette réponse générale : « Ceux qui ont écrit (ces choses) sont partis vers Dieu. Pour nous, selon l'accord doctrinal qui a eu lieu maintenant entre nous, quant à la foi paternelle et orthodoxe, nous sommes unis mutuellement ». Remarquons que cette allégation : « il nous a plu de ne pas examiner, etc. . . », est fausse : le synode d'Alexandrie s'était livré à cet examen. Il faut bien croire, contrairement à ce que prétend Athanase dans sa lettre, que personne n'avait remporté la victoire dans cette lutte.

Cette solution — l'oubli décrété sur le passé —, est un phénomène extraordinaire dans l'histoire des Églises d'Orient. Pour la première fois, la sagesse politique et l'intérêt commun prenaient le pas sur les subtilités théologiques et la vanité d'auteur des hérésiarques. Le fait apparaît pourtant comme moins extraordinaire quand on l'étudie de près : car on s'aperçoit alors que cette unanimité dans la réconciliation n'a jamais existé que dans l'imagination, plus ou moins sincère, des historiographes jacobites.

Le premier indice révélateur se trouve dans la lettre même d'Athanase à l'évêque d'Amid. On se souvient de ce Jean, ancien moine syrien de Beith Aphtonia, qui avait été le notaire de Damien, et qui n'avait pas accepté les décisions de Patricius lors du concile. Son grand argument devait avoir une influence profonde sur l'esprit des Égyptiens : « Vous vous écarter de la doctrine du pape Damien¹ ». De fait, ce Jean, et deux acolytes qu'il avait, recruta des partisans enflammés qui le surnommaient l'Apôtre. Il persista opiniâtement dans son refus d'adhérer à l'union, car le patriarche d'Antioche écrit à son sujet : « il se sépara, et *jusqu'à ce jour* il ne s'est pas uni ». En Syrie, de même, une opposition devait déjà se dessiner : puisque dans la

1. Mich. Syr., II, p. 391.

même lettre (p. 393), Athanase sent le besoin de justifier sa conduite, déclarant que les termes du concordat étaient ceux-là même que Pierre de Callinique avait proposés à Damien lors du concile avorté de Paralos ¹, et chargeant Cyriaque d'Amid de faire accepter le Συνοδικόν par les « simples » et les ignorants. Nous ignorons quelles furent, en Syrie, les destinées de ce parti d'opposition ; mais en Égypte, malgré le soin pris par les écrivains jacobites, d'effacer les traces de ce passé pénible, nous pouvons constater qu'il dura, si même il ne fut pas, pendant quelque temps, le véritable maître de la situation.

Jean de Beith Aphtonia, le chef des Damianites, malgré les instances des deux partis, « ne s'était pas uni ». Il se détachait donc de l'autorité archiépiscopale, et il conservait sur le dogme des opinions différentes de celles de son supérieur ; par là, il créait à la fois un schisme et une hérésie. Du jour où il cessait de reconnaître l'autorité spirituelle d'Anastase, la logique exigeait que lui et son parti créassent un nouveau pape. Anastase était considéré comme indigne, on l'excommuniait ; mais il fallait lui trouver un remplaçant pour ordonner les évêques, défendre la foi « traditionnelle » et perpétuer la secte. *A priori*, on peut donc être sûr que le parti des Damianites impénitents nomma un anti-pape.

Ce raisonnement est confirmé par un passage obscur de l'*Histoire des Patriarches* ², mal interprété par Evetts dans sa traduction anglaise. J'ai montré ailleurs ³ que les « hérétiques » Tibère et Bélisaire sont à rayer de l'histoire ecclésiastique, parce que les deux mots arabes ne sont certainement pas des noms propres. En fait, dans la biographie d'Anastase, la phrase où ces noms ont été insérés par une hypothèse de l'éditeur, doit se traduire ainsi : « Il (le patriarche) eut beaucoup à souffrir d'un groupe de... *arius* et de... *arius* (les deux mots illisibles étant quelque chose comme des noms de fonctions), sur lesquels pèse le nom de Gaïanus ». S'agit-il du parti gaïanite, comme l'a cru Renaudot ⁴ ? Mais pour comprendre ainsi, il faut faire violence au texte, qui signifie seulement que les coupables en question ont

1. Voir plus haut, p. 312.

2. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [215]479.

3. B. I. F., t. XII, p. 49-51.

4. E. Renaudot, *Hist. Patr. Alex.*, p. 151.

imité la conduite de Gaïanus, c'est-à-dire qu'ils ont introduit un nouveau schisme dans l'Église en opposant un intrus au patriarche légitime. Le nom de Gaïanus était devenu le synonyme d'« envahisseur » d'un siège épiscopal. Ainsi Pierre IV, en 575, était traité de « nouveau Gaïanus » par Jacques Baradée, parce qu'il avait été élu après que Longin avait déjà fait consacrer Théodore ¹. De même, sous Anastase, il faut conclure qu'un parti acclama encore une fois un « nouveau Gaïanus », un usurpateur. Un seul parti peut être mis en cause : c'est le parti damianite, qui refusa d'adhérer au pacte de 616, et se sépara du pontife légitime. La bande de schismatiques flétrie par le biographe d'Anastase, ce sont évidemment les partisans et les familiers de Damien. Le premier mot peut facilement se lire *نوٹاریوس* = *νοτάριος* ². Or Jean, le chef des protestataires, avait précisément été l'un des *notaires* ³ de Damien. Je ne vois pas d'autre manière de comprendre le texte, et nous avons ainsi la preuve que le schisme a suivi son évolution normale, en aboutissant à l'élection d'un antipape.

Qui fut cet antipape ? Ce ne put guère être que Jean lui-même, chef du parti des opposants. Dès lors on ne peut éviter le rapprochement avec un passage de l'*Hodégos* d'Anastase le Sinaïte ⁴, où il est parlé d'un certain Ἰωάννης, ὁ νῦν ἐπίσκοπος τῶν Θεοδοσιανῶν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ. Cet « évêque » Jean est inconnu aux listes coptes, et toute la question mérite un examen détaillé.

L'époque où fut rédigé l'*Hodégos* est encore un sujet de discussion. Jadis le P. Sollier ⁵ le situait entre 622 (ou plutôt 630) et 641 : l'auteur aurait en effet connu l'islamisme, mais n'aurait pas encore été témoin de la conquête de l'Égypte par les Arabes. Gutschmid ⁶ accepte cette conclusion, et ajoute à l'appui un renseignement fourni par les *Annales* d'Eutychius. Anastase le Sinaïte ne serait autre que Wahân (Βαάνης), général d'Héraclius, et commandant des troupes romaines à la bataille du Yarmouk en 634. Désespéré de sa défaite, il se serait retiré au couvent du

1. Cf. plus haut, p. 239.

2. Cf. B. I. F., *loc. cit.*

3. Mich. Syr., II, p. 391. Sur ces *notaires* ecclésiastiques, cf. encore Anast. Sin., *Hod.*, p. 105 et 154 : Ἀθανάσιος νοτάριος.

4. *Hod.*, p. 257.

5. *De patr. alex.* (dans les *Acta Sanctorum*, juin VII), p. 117 sqq.

6. *Verzeichniss*, p. 497.

Sinaï. Ainsi l'*Hodégos* daterait de 634-644. Mais il serait prudent de se défier des affirmations d'Eutychius. Michel le Syrien ¹, chroniqueur infiniment plus digne de foi, atteste que Baanès fut tué à la bataille du Yarmouk. Même s'il survécut pour se faire moine à la Sainte-Montagne, l'identifier à Anastase le Sinaïte serait une invraisemblance grossière. Où ce général d'armée aurait-il si vite puisé une érudition théologique si prodigieuse, que les citations patristiques si nombreuses dans l'*Hodégos* sont faites *par cœur* ². Comment, entre 634 et 644, aura-t-il eu le temps de s'instruire de la vie monastique et des dogmes les plus subtils de l'orthodoxie, d'apprendre toute la jurisprudence patristique, de voyager longuement en Égypte, allant jusqu'à Antinoé, discutant avec les monophysites en séances publiques, puis de revenir au Sinaï et d'y composer le traité le plus détaillé et le plus perspicace que les contemporains nous aient laissé sur l'hérésie jacobite ? En réalité, sous le nom d'Anastase le Sinaïte, le Moyen Âge avait déjà confondu bien des personnages divers, et le témoignage d'Eutychius, écrivant au ^x^e siècle, n'a aucune valeur sur ce sujet.

Est-il plus solidement établi qu'Anastase ait connu l'islamisme ? On n'oserait l'affirmer. Les noms d'Ἀράβες et de Σαρακηνοί étaient connus depuis longtemps. La doctrine que l'auteur prête à ces Arabes a certes quelques rapports avec certaines idées des Musulmans : « Quand ils entendent parler de la conception de Dieu, et de la naissance de Dieu, aussitôt ils blasphèment, imaginant qu'on leur parle de mariage, de semence, et de cohabitation charnelle ³ ». Ailleurs : « Quand il s'agit de disputer avec des Arabes, jetons l'anathème sur quiconque parle de deux Dieux, ou déclare que Dieu a engendré le Fils selon la chair, ou adore comme un Dieu une créature quelconque, dans le ciel ou sur la terre ⁴ ». Le grand reproche adressé par l'Islam aux chrétiens, sera en effet celui d'« associer quelqu'un à Dieu ». Mais rien ne prouve, dans ces allusions rares et bien discrètes, qu'Anastase n'ait pas tout

1. Mich. Syr., II, p. 421.

2. Anast. Sin., *Hod.*, p. 160 : « Comme la race des hérétiques est vétileuse, je tiens à ce qu'on sache que séjournant dans le désert, et n'ayant pas sous la main les livres des Maîtres, j'ai écrit de mémoire les passages ».

3. *Ibid.*, p. 169.

4. *Ibid.*, p. 41.

simplement en vue quelques objections habituellement posées par les Arabes chrétiens de Syrie au catholicisme chalcédonien. S'il avait écrit après la conquête de la Syrie, lui, le moine du Sinaï exposé à leur première fureur, on peut croire qu'il aurait parlé d'eux plus clairement et plus longuement. Mais il y a des preuves plus décisives que les *Arabes* d'Anastase ne sont pas les disciples de Mahomet. Avant d'expliquer que ces barbares ne conçoivent la naissance du Fils que sous une forme charnelle (passage que j'ai cité plus haut), il écrit : « les Sévériens, quand ils entendent parler de *nature*, imaginent des choses honteuses... et c'est pourquoi ils fuient cette expression, *comme s'ils avaient été à l'école des Saracènes* ¹ ». Le dogme sévérien existait pourtant avant l'Hégire ! Plus absurde encore serait la phrase suivante si elle devait s'entendre des Musulmans : « Sévère s'est montré le bon élève des docteurs juifs, grecs, et *arabes*, tantôt recevant les Écritures, tantôt les rejetant : comme le font aussi les Manichéens ² ». Sévère, mort en 538, disciple de Mahomet !

C'est ailleurs qu'il faut chercher des indices chronologiques. Le livre a été écrit après la mort d'Euloge ³, et même assez longtemps après ; or cette mort a eu lieu en 608. D'autre part il est manifestement antérieur à la conquête arabe (641). Or, précisément entre ces deux dates, 608 et 641, un grand problème religieux s'est posé, une hérésie d'importance capitale est née, qu'Anastase ne pouvait négliger de réfuter : le monothélisme. La chronologie sommaire des débuts du monothélisme se résume ainsi. C'est vers 615 environ que Serge, patriarche de Constantinople, chargea un évêque melkite d'Antinoé ⁴, nommé lui aussi Serge, d'un message pour Théodore de Pharan ⁵, contenant les premiers principes de l'hérésie nouvelle. Ensuite il noua des relations avec le chef d'une secte presque oubliée, les Pau-

1. Anast. Sin., *Hod.*, p. 169.

2. *Ibid.*, p. 120.

3. *Ibid.*, p. 184 : διηγοῦντο τοίνυν ἡμῖν οἱ τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, ὅτι μετὰ τοὺς χρόνους τοῦ μακαρίου Εὐλογίου τοῦ πάπα γέγονέν τις αὐγουστάλιος ἐνταῦθα σευηριανός.

4. [Cet évêque, Serge Makaronas, d'Antinoé, en Égypte, était monophysite. A noter que le patriarche Serge de Constantinople (610-638) était syrien et jacobite d'origine, quoique converti. — A. F.]

5. [Théodore de Pharan (Fâran, au nord-ouest du Sinaï) était évêque melkite. — A. F.]

lianistes, partisans de Paul de Samosate : Ce chef était un certain Georges Arsas, et Serge lui demandait son concours pour la doctrine qu'il était en train de fonder. Saint Jean l'Aumônier, pape d'Alexandrie, ayant eu connaissance de cette intrigue, voulut sévir contre ce Georges : mais à ce moment les Perses envahirent l'Égypte, et Jean s'enfuit pour aller trouver l'empereur à Constantinople ¹. C'était donc en 617. Pendant la campagne de Perse, Serge séduit Héraclius ; vers 626, il obtient l'adhésion de Cyrus, métropolitain de Phaside ². En 630, Héraclius propose à Athanase d'Antioche un pacte d'union fondé sur le *credo* monothélite ³. En 631, l'hérésie est officielle, proclamée et patronnée par la cour de Byzance. Cyrus devient patriarche d'Alexandrie, impose ouvertement sa croyance, et la fait accepter dans un synode égyptien, où parurent un certain nombre de monophysites ralliés à cette formule. Dès lors le monothélisme fait des progrès foudroyants, et semble devoir triompher dans l'empire entier ⁴.

Il est incontestable qu'Anastase le Sinaïte, lorsqu'il écrivait l'*Hodégos*, avait déjà entendu parler du monothélisme. Il parle des *Harmasites* ⁵, l'une des branches de l'hérésie naissante ; il mentionne les *Paulianistes* ⁶, qui n'avaient d'importance que depuis leur alliance avec Serge. Il définit la volonté divine, le *θελημα* ⁷ ; il explique comment il faut distinguer deux volontés dans la personne du Christ ⁸. Mais d'autre part il est manifeste qu'il ne voit pas dans les idées monothélites un danger pressant. Il ne parle d'aucun des grands chefs de l'hérésie, ni de Serge, ni de Théodore de Pharan, ni du pacte entre Héraclius et Athanase d'Antioche, ni du scandaleux synode alexandrin tenu par Cyrus, lui qui est pourtant très au courant des choses d'Égypte.

1. Sur la date de l'invasion perse, cf. les détails donnés plus haut, dans ce chapitre, p. 328.

2. [Phasid en Lazique, sur la Mer Noire à l'est. Cyrus était melkite. — A. F.]

3. Inséré dans Mich. Syr., II, pp. 402-403.

4. [Pour les origines du monothélisme voir Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, livre XVI, chap. I (tome III (I), pp. 317-336), notes de Dom Leclercq, et ses renvois bibliographiques. — A. F.]

5. Anast. Sin., *Hod.*, 224.

6. *Ibid.*, p. 268.

7. *Ibid.*, p. 61.

8. *Ibid.*, p. 41 et 44.

Or il est clair qu'à partir de l'an 630, nul ne pouvait écrire une réfutation du monophysisme sans consacrer la moitié de l'ouvrage au monothélisme, qui en était une seconde édition. Là était désormais le problème, puisque, de chaque côté, catholiques et sévériens se précipitaient vers cette formule de conciliation, consistant à attribuer au Christ deux natures mais une seule volonté. La question des églises orientales évoluait du monophysisme au monothélisme. Et puisqu'Anastase ne dit que quelques mots en passant sur ce dernier, sans même prononcer une seule fois son nom, il est certain qu'il ne le voyait encore qu'à ses débuts, et que l'*Hodêgos* date d'une époque où les auteurs du monothélisme en étaient encore aux pourparlers préliminaires ; l'idée était dans l'air, sans s'être encore précisée. En d'autres termes, le livre a été écrit après 615, mais avant 630, sans doute même quelques années avant cette dernière date ¹.

L'« évêque Jean », déclare l'auteur, comptait alors cinq ans de pontificat : sa consécration aurait donc eu lieu entre 610 et 625. Comme il est absolument certain qu'il n'a pas fait partie de la liste officielle des patriarches coptes, il est donc l'élu d'un schisme ou d'un parti hérétique. L'épithète τῶν Θεοδοσιανῶν exclut toutes les sectes connues vers l'an 600, Gaïanites, Trithéites, etc. Gutschmid ² le classe comme « l'un des successeurs paulites de Théodore ». Mais Théodore, l'adversaire de Pierre IV en 575, ne dut jamais avoir de successeur. Lui-même, malgré quelques velléités intermittentes de révolte, semble bien avoir finalement renoncé à ses prétentions au pontificat, puisqu'on le laissa vivre tranquillement à Alexandrie, sans que Pierre IV ni Damien l'aient jamais persécuté. Mais surtout, le parti théodorien n'a jamais existé qu'en Syrie ³, et les quelques partisans qu'il

1. Quant aux voyages qu'Anastase fit en Égypte, ils se placent entre 608 et 617 : après la mort de saint Euloge et avant l'invasion perse. Remarquons cette indication chronologique bizarre (p. 184) : « ils nous dirent qu'après le temps du défunt pape Euloge, il y eut un augustal... » Une date aussi vague convient bien à la période 608-612 : Théodore Scribon (608-609) eut un pontificat trop bref et trop obscur pour que l'on datât par lui ; de 609 à 612 le trône fut vacant. Mais après 612, il semble que l'auteur aurait dit « du temps du pape Jean ». Je pense donc qu'Anastase dut visiter l'Égypte dans les environs de 610.

2. *Verzeichniss*, p. 497.

3. V. plus haut, p. 242.

put avoir en Égypte ne constituèrent jamais une faction sérieuse. Si les Théodoriens avaient pu perpétuer la dissension jusque sous le règne d'Héraclius, comment expliquer le silence unanime de toutes nos sources sur un sujet que les Syriens au moins n'avaient aucun intérêt à dissimuler? Pourquoi l'*Histoire des Patriarches*, qui raconte à sa façon l'incident de Gaïanus en 535 et mentionne les Gaïanites jusqu'au VIII^e siècle, ne contient-elle pas un mot sur les Théodoriens, ni même sur Théodore leur fondateur? Il faut donc que Jean appartienne à une secte toute récente, à un schisme qui prétend représenter la vraie tradition « théodosienne » contre un patriarche qui s'en serait écarté. Un seul pape de cette époque peut avoir été accusé par les Égyptiens de renier cette tradition; c'est Anastase, qui abandonnait la doctrine de Damien, légitime successeur de Théodose. Tout concorde de façon frappante: Michel le Syrien¹ nous renseigne sur le schisme d'un certain *Jean*, qui accuse Anastase, en 616, de « s'écarter de la doctrine de Damien ». Anastase le Sinaïte cite un « évêque Jean », élu entre 610 et 625, et qui se prétend gardien des pures traditions théodosiennes.

Les détails que donne, sur Jean, le moine du Sinaï, sont aussi intéressants. On a vu que Damien, tout en étant admis de son vivant et après sa mort, comme le légitime héritier de la foi théodosienne, était, en fait, un hérétique. Or Jean le soi-disant « théodosien », est, lui aussi, un hérétique même pour les monophysites: « tout ce qu'on dit du Christ, aurait-il déclaré, se dit du Père et du Saint-Esprit ». Or jamais les Sévériens n'avaient souscrit à cette formule; mais est-ce un hasard, si précisément, dans le *Συνοδικόν* de 616, cette théorie est ouvertement combattue: « Nous rejetons également ceux qui disent que toute la divinité, considérée dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, c'est-à-dire la Trinité sainte elle-même, s'est incarnée dans l'une de ses personnes; et ne confessent pas que l'une seulement des personnes (s'est incarnée) ». Or ce *Συνοδικόν* est en principe destiné à restaurer l'orthodoxie après les hérésies de Damien et de Pierre de Callinique. L'évêque Jean ne pouvait-il avoir tenu cette doctrine de Damien lui-même? A vrai dire ce n'est pas là l'hérésie attribuée à Damien: mais nous connaissons très mal les

1. Mich. Syr., II, p. 390.

idées de l'ancien pape d'Alexandrie. En constatant que celle-là est attaquée dans le Συνοδικόν, il n'y a rien d'in vraisemblable à supposer qu'il l'a professée.

Quoi qu'il en soit de ce dernier argument, il est à peu près certain que le Ἰωάννης d'Anastase le Sinaïte n'est autre que l'ancien notaire de Damien, qui se sera fait proclamer pape après son refus d'adhérer au pacte d'union ¹. Ce résultat a ceci d'intéressant, qu'il fixe la date de rédaction de l'*Hodégos* : ce fut en 622, puisque Jean siégeait alors depuis un peu plus de cinq ans.

1. Pour être complet, on peut citer le « Jean VI », patriarche distinct de Jean l'Aumônier, intercalé entre Georges et Cyrus, à la date de 625, par le *Catalogue* de Porphyre Ouspensky. Mais cette compilation sans valeur ne mérite pas d'être prise en considération.

APPENDICE I

(PAR JEAN MASPERO)

A. — CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE.

[L'auteur avait projeté une enquête sur les dates des patriarches d'Alexandrie pendant la période qu'il a traitée, c'est-à-dire de la mort de l'empereur Anastase à la conquête de l'Égypte par les Arabes (518-644). Souvent, dans les chapitres précédents, il a rayé un passage sur la chronologie de quelques patriarches, pour y substituer un renvoi à cet appendice. C'est donc ici évidemment qu'il se proposait de fixer cette chronologie d'une manière définitive. Mais il n'a pas pu achever son travail. Nous en avons trouvé des fragments parmi ses papiers. On verra qu'il corrige en maints endroits les dates proposées par Gutschmid dans un essai qui, jusqu'à présent, a été généralement accepté¹. Puisqu'ils renferment plusieurs points de vue nouveaux, et un calcul indépendant, fondé sur les sources, on a jugé bon de publier ces fragments. — A. F.]

DIOSCORE II [516-518]².

Gutschmid a établi d'une manière très satisfaisante la date de l'intronisation de ce patriarche³ : des troubles avaient eu lieu à l'occasion de son élection, et il fut envoyé à Constantinople auprès de l'empereur Anastase, pour plaider la cause des Alexandrins coupables de cette sédition⁴. Ce fut, d'après Théophane⁵, en 516. D'autre part, son prédécesseur Jean II est

1. A. von Gutschmid, *Kleine Schriften*, herausgegeben von Franz Rühl, Band II (Leipzig, B. G. Teubner, 1890), *Verzeichniss der Patriarchen von Alexandrien* (pp. 395-325).

2. [J'ajoute les dates d'après les conclusions de l'auteur. — A. F.]

3. *Verzeichniss*, p. 457.

4. [Plus haut (p. 73), Jean Maspero a simplement annoncé qu'il en parlerait ailleurs. — G. W.]

5. Théophane, *Chronogr.*, éd. Classenus, p. 251 ; P. G., CVIII, 380 A-B : an 6009 (= 516, puisque la première année de Justin I [518] est en 6011 ; — ou bien 517, puisque la dernière année d'Anastase [518] est en 6010).

commémoré par l'Église copte le 27 bachnès = 22 mai. L'ambassade de Dioscore dut donc avoir lieu quelque peu après, en juin (plutôt qu'en mai) 516. Toutes les sources sont d'accord pour attribuer à son pontificat une durée de trois ans ou au moins deux ans et demi¹ : sa mort se place donc vers la fin de l'an 518. ou le milieu de l'an 519.

En conséquence, nous pouvons, a priori, rejeter tous les récits qui le font mourir sous le règne d'Anastase († le 9 avril 518), c'est à dire ceux de Sévère d'Achmouneïn, de la *Chronique Orientale* et du patriarche Eutychius. L'auteur de la *Chronique Orientale* suit presque toujours les indications de Sévère, soit qu'il l'ait copié, soit qu'il ait utilisé les mêmes documents. La tradition qui nous occupe est donc, si on l'en excepte, d'origine égyptienne : il se peut en conséquence qu'elle soit tendancieuse. Sévère, écrivain monophysite, ou les ouvrages dont il s'est inspiré, avaient intérêt à représenter Dioscore comme élu déjà depuis quelque temps avant l'avènement de Justin. Cet empereur, en effet, installa sur le siège d'Alexandrie un catholique, Astérius. Si, comme j'ai essayé de le démontrer au chapitre III², il profita pour cette tentative d'une vacance du trône patriarcal, Astérius était dans son droit en se portant candidat. Si au contraire la place était déjà occupée par Dioscore, l'autre n'était qu'un intrus et le bon droit des monophysites est certain : ce qu'il fallait démontrer. Il est vrai que le melkite Eutychius adopte aussi cette tradition, mais cela peut prouver simplement qu'il s'était servi d'une source copte, étant lui-même un Égyptien.

Sur l'époque exacte de la mort de Dioscore II, il règne des divergences également embarrassantes. Théophane affirme qu'il vivait encore quand Sévère d'Antioche et Julien d'Halicarnasse débarquèrent en Égypte³. Libératus déclare au contraire que les deux fugitifs furent reçus par Timothée, son successeur⁴. Avant tout il faut fixer la date de la fuite de Sévère.

1. Seul, Sévère donne deux versions : la première conforme aux autres (trois ans), la seconde, suivant laquelle il aurait duré un an et demi (*Hist. Patr.*, P. O., I, p. [187]431).

2. [Plus haut (p. 74-77), Jean Maspero semble ne pas être assuré de l'existence du patriarche Astérius. — G. W.]

3. Théophane, *Chronogr.*, an 6011 (P. G., CVIII, 384 B.)

4. Liber., *Brev.*, ch. XIX (P. L., LXVIII, 1033 D.)

Cette tâche est aisée : le patriarche syrien arriva en Égypte le 2 babeh = 29 septembre¹ ; l'année est évidemment celle même du concile de Constantinople, qui prononça sa condamnation en juillet 518. Le *Liber Chalifarum*² et la notice n° 1 sur la vie de Sévère³ donnent en effet pour date 518. Évagre indique 867 de l'ère d'Antioche (= 518/519) et la première année de Justin (avril 518-avril 519)⁴. Le fait est d'ailleurs certain par ailleurs aussi : nous apprenons par la relation des légats au Pape Hormisdas⁵ qu'en juillet 519 on a déjà nommé le successeur de Sévère. Celui-ci avait donc quitté son siège avant cette date, et comme il arriva en Égypte au mois de septembre, ce ne peut être qu'en septembre 518.

Ainsi donc, comme il est naturel, les condamnations prononcées par le concile de juillet 518 ont été immédiatement suivies d'effet : et c'est dès le mois de septembre de cette même année que commença l'exode des prélats monophysites, dont la plupart prirent le chemin de l'Égypte. Cette affluence d'étrangers dut se prolonger quelque temps, et occuper sans doute les mois de septembre et d'octobre. Revenons maintenant aux récits contradictoires de Théophane et de Libératus.

Les deux principaux de cette troupe d'exilés débarquèrent à Alexandrie sous Dioscore, dit l'un ; sous Timothée son successeur, dit l'autre. Qu'en conclure, sinon que Dioscore mourut précisément dans cette période septembre-octobre 518, en sorte que, la précision des dates étant chose inconnue en Orient, certains témoins purent dire qu'il avait vu venir les exilés, d'autres qu'il était mort avant leur arrivée. Cette hypothèse hasardée, qui concilie les deux textes, acquiert une certaine solidité si on consulte à ce sujet le *Synaxaire*⁶ : on y lit que Dioscore II décéda le 17 babeh, c'est à dire le 14 octobre. C'est donc en 518. Une dernière preuve, à peu près décisive : le pape Hormis-

1. *Synaxaire*, P. O. I., p. [99] 313 ; C. S. C. O., ar., sér. III, t. XVIII, p. 48 ; trad. Wüstenfeld, p. 54.

2. C. S. C. O., syr., sér. III, t. IV, p. 144 ; trad., p. 111 : an 829 (ær. Alex.)

3. *Notices relatives à Sévère*, P. O., II, p. [223, 233-234] 307, 317-318.

4. Évagre, *Hist. eccl.*, IV, ch. 3.

5. *Suggestio Germani et Joannis* (P. L., LXIII, 473 B-C).

6. *Synaxaire*, P. O., I, p. [129] 343 ; C. S. C. O., ar., sér. III, t. XVIII, p. 65 ; trad. Wüstenfeld, p. 72.

das, sous le règne de Justin I^{er}, écrit ¹ à un certain diacre alexandrin, nommé lui aussi Dioscore, que l'empereur veut le nommer patriarche d'Antioche, mais que lui, Hormisdas, emploiera son crédit à le faire consacrer « évêque d'Alexandrie ». Le siège était donc vacant. Dioscore n'ayant pas été déposé, c'est donc qu'il était mort quand le Pape écrivait. Or la lettre est datée du consulat d'Eutharic (519). En outre, on voit, par la teneur même de la missive, que le patriarche d'Antioche, successeur de Sévère, n'était pas encore choisi. Nous verrons tout à l'heure qu'en juillet 519 l'élection de Paul à ce siège était chose faite. Le Pape a donc écrit entre le 1^{er} janvier et le 29 juillet 519, date de la relation des légats. Il est ainsi établi que le 29 juillet 519 au moins, et sans doute avant, Dioscore II était mort. Comme son décès eut lieu un 14 octobre, nous sommes encore ramenés à la date du 14 octobre 518.

Ce jour me paraît suffisamment fixé, pour qu'on rejette définitivement les témoignages de Sévère et des autres auteurs précédemment cités. L'opinion de Victor Tonnensis (Dioscore † en 521) est également erronée ². D'ailleurs, comme nous allons le constater souvent, cet annaliste, si précieux par ailleurs, est doué malheureusement d'une fantaisie déconcertante en matière de chronologie ³.

TIMOTHÉE III [518-535⁴.]

Dioscore était mort le 14 octobre 518, et son successeur melkite ne fut élu, comme nous l'avons vu par les lettres du Pape

1. Lettre 54 du Pape Hormisdas (P. L., LXIII, 462 B).

2. Vict. Ton. (P. L., LXVIII, 952 C).

3. [Malgré tout ce que l'auteur allègue à l'appui de la date de 518, il faut noter que M. Brooks présente un argument qui me paraît très fort, je dirais même décisif, en faveur du 14 octobre 517. Il est convenu que la fuite de Sévère d'Antioche eut lieu le 29 septembre 518. Or il existe une homélie de Sévère prêchée à Antioche à l'occasion de la réception de la lettre synodale envoyée par Timothée III d'Alexandrie au moment de son avènement. Donc Dioscore II était mort, et Timothée III lui avait succédé avant le 29 septembre 518. Les homélies de Sévère sont rangées par ordre chronologique ; celle-ci précède celle qu'il a prêchée au cinquième anniversaire de son sacre (6 novembre 517). Donc ; mort de Dioscore le 14 octobre 517. Cf. E. W. Brooks dans la *Byz. Zeitschr.*, XII (1913), pp. 494-495. — A. F.]

4. Timothée III selon les Coptes. Plusieurs auteurs l'appellent Timo-

Hormisdas, que dans le courant de l'année 519. De ce côté-là il y eut donc une vacance assez longue. En fut-il de même dans le parti monophysite ? Rien n'autorise à le croire : aucune source copte ne le laisse soupçonner, et les rites d'intronisation de l'archevêque, rites que nous a décrits Libératus ¹, devaient forcément avoir cette conséquence que l'élection du nouveau titulaire suivait de très près la mort du précédent, à moins d'obstacles exceptionnels. D'autre part, j'ai expliqué la divergence d'opinion entre Théophane et Libératus, en admettant que les exilés syriens de l'automne 518 arrivèrent partie sous le pontificat de Dioscore, partie sous celui de Timothée. La vacance, du côté des hérétiques, dut donc être courte, et on peut admettre qu'il fut ordonné dès le mois d'octobre 518.

Il exerça sa charge pendant 17 ans, au dire de tous les chroniqueurs ² ; Abou'l-Barakât, seul, écrit 16 ans et demi ³. Il dut donc mourir en l'an 535, et, si nous croyons ce dernier auteur, au printemps de 535, puisqu'il débuta dans l'automne de 518. Cette date est confirmée par les considérations suivantes.

Zacharie nous rapporte le texte de plusieurs lettres échangées entre les trois patriarches monophysites du monde byzantin, ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Constantinople, au mois de mars 536 ⁴. Or le pontife d'Alexandrie qu'il nomme est Théodose, successeur de Timothée. Bien plus, d'après ce même récit, on s'aperçoit que Théodose était, à cette époque, installé déjà depuis un temps raisonnable. En effet, c'est avant la déposition d'Anthime (avril 536) qu'avait eu lieu la querelle entre Théodose et Gaïanus, terminée par la victoire du premier. Gaïanus étant resté, d'après Zacharie lui-même et d'autres historiens ⁵, maître d'Alexandrie pendant trois mois, il s'ensuit

thée IV. C'est qu'il devient le quatrième de ce nom si l'on compte Timothée Salophaïale (460-482) comme troisième. Mais c'était un ardent Chalcédonien, rival d'Élure et de Pierre Monge. Donc il ne compte pas chez les Coptes. — A. F.)

1. *Brev.*, ch. XX (P. L., LXVIII, 1036 D). Cf. plus haut, p. 112-113.

2. Nicéphore de Constantinople, n° 38 (éd. de Boor, p. 129) ; Théophane, *Chronogr.*, P. G., CVIII, 389 A, 480 A ; *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [191]435. Douze ans dans Michel le Syrien (II, p. 190), mais les écrivains égyptiens sont préférables. D'ailleurs douze est absurde.

3. Voir l'Appendice III.

4. Zach., *Hist. eccl.*, IX, chap. 21-26.

5. Zach., *Hist. eccl.*, IX, ch. 19.

que l'élection contestée, et partant la mort de Timothée, ne peuvent être survenues au plus tard que vers la fin de l'an 535.

Nous avons vu, d'ailleurs (p. 100-101), que Timothée fut convoqué par l'empereur à une conférence sur la foi qui devait se tenir à Constantinople : il obéissait, et se préparait à partir quand la mort le surprit. Cette conférence est évidemment celle qui eut lieu en 536, et où Justinien invita les sommités du parti monophysite, entre autres Sévère d'Antioche. Mais les lettres de convocation avaient été lancées plus tôt, dans le courant de l'indiction XIII, comme nous l'apprend encore Zacharie, c'est-à-dire en 534-535¹. Timothée vécut assez longtemps pour en recevoir une, mais non pour s'y conformer ; c'est donc bien en 535 qu'il disparut.

La fête anniversaire de ce patriarche est célébrée, d'après le *Synaxaire*, le 13 amchir², c'est à dire le 7 février. Nous fixons donc ainsi les dates du pontificat de Timothée III : octobre 518-7 février 535³.

THÉODOSE [535-538] ET GAÏANUS [février-mai 535].

Nous venons de voir que Timothée III sortit de ce monde le 7 février 535. D'après la coutume, Théodose, élu après lui, devait présider lui-même aux funérailles de son prédécesseur⁴. La vacance du siège n'a donc pu durer que deux ou trois jours, et Théodose fut intronisé au plus tard le 10 février. Gaïanus fut acclamé par la plèbe le soir du même jour : c'est ce qu'affirme Libératus, et c'est d'ailleurs l'évidence même, puisque l'irruption soudaine de Gaïanus empêcha le patriarche légitime de célébrer les obsèques de Timothée. Sévère d'Achmouneïn (et avant lui, Théophane et naturellement Anastase le Bibliothécaire), insinue qu'il s'écoula deux mois avant qu'on n'entendît parler de Gaïanus⁵ : nous avons vu que ce n'était là qu'un roman imaginé en faveur de Théodose.

1. Zach., *Hist. eccl.*, X, ch. 1.

2. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [191]455 ; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [789]823.

3. [Selon E. W. Brooks (*loc. cit.*) : 14 octobre 517-7 février 535. — A. F.]

4. Liber., *Brev.*, ch. XX (P. L., LXVIII, 1036 D).

5. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [197]461 ; Théophane, *Chronogr.* (P. G., CVIII, 488 A). — Voir plus haut, p. 125.

La durée du pontificat effectif de ce personnage, depuis sa nomination jusqu'à sa fuite à Constantinople, est estimée très diversement par les chroniqueurs : Sévère compte deux mois avant la compétition de Gaïanus, six mois passés « à Harismannous », deux ans à Métélis, ce qui fait déjà deux ans et huit mois plus un temps indéterminé où, restauré, il siégea à Alexandrie. Libératus assigne cent trois jours à la domination de Gaïanus, un an et quatre mois à celle de son rival. Je pense qu'on peut, sans se tromper beaucoup, adopter une moyenne de deux ans, chiffre indiqué au reste par toutes les autres sources ¹. Théodose se serait donc embarqué pour Byzance vers le milieu de l'an 537.

Une considération de tout autre nature me décide à adopter cette date comme à peu près certaine. Nous savons par Libératus que l'envoyé impérial qui maintint Théodose sur son trône malgré l'opposition des Alexandrins était le cubiculaire Narsès, arrivé par conséquent vers le mois de mai 535. Il résulte du récit que Narsès demeura longtemps à Alexandrie, jusqu'au départ de Théodose, qui ne pouvait pas se passer de son appui. Or, en 538, nous trouvons Narsès occupé à conduire une flotte byzantine en Italie : sa mission en Égypte était donc finie ; c'est donc bien probablement en 537 que le patriarche trop impopulaire se décida à quitter la place. Il eut à subir de longs et nombreux assauts de la part de l'empereur, en sorte qu'il dut être effectivement déposé en 538 seulement.

Cette date est confirmée d'une manière certaine par des lettres de Vigile, dont l'importance ici n'a pas été relevée. Vigile fut ordonné pape le 22 novembre 537. Peu de temps après (fin de 537 ou début de 538), il voulut, par une demi-concession, satisfaire l'impératrice qui le pressait de s'avouer monophysite, et il écrivit trois lettres aux trois patriarches orientaux, tous trois adeptes de la secte : Théodose d'Alexandrie, Sévère [d'Antioche et Anthime de Constantinople] ². Le témoignage de Victor

1. Théophane, *Chronogr.*, P. G., CVIII, 488 A ; Nicéphore de Constantinople, n° 40 (p. 129) ; Vict. Ton. (P. L., LXVIII, 955 B, 956 B).

2. [Liber., *Brev.*, ch. XXII (P. L., LXVIII, 1041) ; Vict. Ton., ad. ann. 543 (*ib.*, 957).

Donc Théodose serait encore à Alexandrie à la fin de 537, ou au commencement de 538. Malheureusement pour l'argumentation de l'auteur, cette

Tonnensis, il est vrai, est en entière contradiction avec ces conclusions ; il place cet événement en 540¹. Mais l'apparence de rectitude chronologique que présente son ouvrage, grâce à sa disposition méthodique par consulats, est bien trompeuse. Comment se fier, comme on l'a fait quelquefois, à un annaliste qui note en 539 : « Sévère d'Antioche et Julien d'Halicarnasse... sont exilés par ordre de Justinien » ?². Simple erreur de vingt-et-un ans. Ici il est facile de voir son erreur : toutes ses dates relatives à Alexandrie sont dans ce passage en avance de deux à quatre ans.

Double élection de Théodose et de Gaïanus : 538 (pour 535),
Arrivée du pape Agapet à Constantinople : 540 (pour 536),

[La fin manque³.]

PAUL [DE TABENNE, MELKITE, c. 538-540].

A partir de ce moment, pour quelque temps, nous ne disposons plus que d'une seule série de documents : les ouvrages catholiques. Nous sommes privés de tout moyen de contrôle, les Coptes ni les Syriens n'ayant daigné nous entretenir des antipapes chalcédoniens. Aussi la chronologie de ces derniers est-elle, ce qui semble bizarre, plus incertaine encore que celle de leurs rivaux hérétiques.

Paul de Tabenne⁴ resta deux ans sur le siège de saint Marc, d'après toutes les sources melkites, sauf une seule, la *Chronique* de Victor. Celle-ci, en avance, comme nous l'avons vu, de quelques années sur la réalité, se débarrasse ici, au détriment de

lettre de Vigile n'est pas authentique. Cf. Hefele-Leclercq, *Hist. des Conc.*, II (2), p. 4179 (note de dom Leclercq), et L. Duchesne, *Vigile et Pélage*, *Rev. des Quest. hist.*, t. XXXVI (1884, II), p. 373. — A. F.]

1. Vict. Ton., P. L., LXVIII, 956 B.

2. *Ib.*, 955 C.

3. [Théodose, après son expulsion, vécut en exil jusqu'à sa mort, le 22 juin 566 ; Gaïanus est mort avant 566. Ce sont les données de l'auteur ; voir plus haut aux pages 118-119 et 164. — A. F.]

4. Sur [Tabenne (Tabennisi), voir H. Gauthier, *Notes géographiques*, B. I. F., IV, p. 86-87 ; X, p. 122-127 ; Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 28-29. — G. W.] — [Paul avait été moine au monastère de Tabennisi. Il s'appelait bar Cursus (Mich. Syr., texte syriaque, p. 287), Παῦλος ὁ Ταβεννησιώτης, (Zach., *Hist. eccl.*, V, 6), بولس التنيسي (Paul de Tinnis), dans l'*histoire des Patriarches* : voir plus haut, p. 137, n. 1. — A. F.]

ce pontificat, d'une partie de son avance : elle le fait paraître et disparaître dans la même année 541, nouvelle preuve du peu de confiance qu'il faut avoir en ses renseignements.

En admettant donc une durée de deux ans, Paul de Tabenne a dû être déposé en 540 ¹.

ZOÏLE [MELKITE, 539-551].

Ici se présente la difficulté la plus grave que nous ayons à noter dans cette étude chronologique.

[On verra plus haut, p. 154-155, que l'auteur considère les dates de Zoïle comme étant : accession 539, fuite 546, déposition 551.

C'est tout ce qui reste de ce fragment. — A. F.]

[Nous avons trouvé d'autres notes chronologiques éparses parmi des projets de chapitres que l'auteur n'a pas pu écrire. Voici ce que nous pouvons en tirer :

Patriarches jacobites.

Pierre, élu en 575 (Jean d'Éphèse), dure deux ans, dit Sévère. Un an 362 jours dit Ibn Râhib. † 25 baounah = 19 juin 577.

Vacance : 577-578.

Damien, 26 ans, 578-604.

Anastase, 12 ans, 604-616.

Andronic, 6 ans, 616-622.

Benjamin, 622 —...

Catholiques.

Apollinaire : 550 ou 551-570.

Jean : 570-581.

Euloge : 581-607.

Théodore : 607-609.

1. Le raisonnement de Gutschmid (*Verzeichniss*, p. 468), qui démontre que ce dut être en 542, parce que Paul célébra la commémoration de Sévère, repose sur cette affirmation que le patriarche d'Antioche mourut en 542. Or il est établi que sa mort eut lieu en réalité dès 538. La tradition qui représente Paul fêtant sa mémoire, en la supposant authentique, n'a donc aucune valeur chronologique.

[D'autres feuilles contiennent d'autres indications chronologiques souvent très différentes. Je crois que ce sont des ébauches où l'auteur aura noté diverses hypothèses, avant de se décider, ou bien quelquefois, les solutions d'autrui qu'il aura recueillies, simplement pour les comparer aux siennes. Il me semble que la note que nous donnons ici représente la solution à laquelle il s'est finalement arrêté. — A. F.]

B. — NOTES CHRONOLOGIQUES.

[L'auteur avait commencé à dresser une liste de dates de 540 à 614, en écrivant les années à gauche, puis en y insérant, au fur et à mesure (semble-t-il), les événements. Ce n'est encore qu'un fragment que je copie, en laissant de côté les années où il n'avait rien inscrit. — A. F.]

543. Jacques Baradée fait évêque d'Édesse (Jean d'Éphèse, *Comment.*).

553. Début des Agnoètes (*Chron. Éd.*, p. 75).

557. Jean Asquénagès et le trithéisme (Jean d'Éphèse, cité par Élie de Nisibe).

566. An premier de Justin, élection d'Athanase pour Alexandrie (Eutychius). 19 juin, mort de Théodose, Longin désigné comme évêque des Nobades (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 8).

569. Longin quitte Constantinople pour la Nubie, où il reste six ans (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 9.).

570. (?) Περὶ Ἀνιστάσεως de Philoponos. Conférence à Constantinople entre les monophysites et les catholiques (881, Mich. Syr., II, 258).

571. Mort d'Athanase le Trithéite (Eutychius).

575. Nomination de Théodore et de Pierre IV d'Alexandrie (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 13). Longin arrive à Alexandrie pour cela (*ib.*, IV, 7). Pierre IV élu en août (mésori, dans Abou'l-Barakât).

576. Rupture entre Paul d'Antioche et Jacques Baradée (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 19). Voyage de Jacques à Alexandrie (*ib.*, IV, 17-18) et union avec Pierre IV. 9 juin (?), mort de Pierre IV.

577. Oct. Restauration d'Eutychius de Constantinople. Mort de Jean de Sirmin.

578. 26 sept. [Accession de] Tibère. Mort de Jacques Baradée (Mich. Syr., II, 337). Août (?), ordination de Damien.

579. An 2 d'Eutychius de Constantinople. Les clercs alexandrins de Constantinople reviennent en Égypte (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 34; IV, 42). Mai 579 (890), clercs alexandrins mandés à Constantinople (*Ibid.*, IV, 37).

580. Oct.-déc. Election de saint Euloge (*Ibid.*, I, 40). 8 févr., arrivée de Moundhir à Constantinople (*Ibid.*, IV, 39). 2 mars, concile monophysite. Entre le 8 février et le 2 mars, arrivée de Damien à Constantinople. Février (?), Damien élit Sévère à Antioche. Longin à Alouah (Mich. Syr.).

581. Déposition de Paul d'Antioche. Pierre de Callinique élu (*Chron. anon.*, notes, p. 75). Jean d'Éphèse (*Hist. eccl.*, IV, 45) dit 882; faute pour 892 = 581. Disparition de Paul (*Ibid.*, IV, 47). Ordination d'Euloge (*Ibid.*, I, 40).

582. 5 avril, mort d'Eutychius de Constantinople.

583. (?) Dispute avec Pierre d'Antioche [entré Damien et Pierre].

584. Fin de l'année.) Mort de Paul d'Antioche, après (un peu moins de) trois ans de disparition. Jean d'Éphèse (*Hist. eccl.*, IV, 57) écrit en 585: « et il y a un an ».

586. Les deux évêques Acéphales (*Hist. Patr.*).

604. Ordination d'Anastase. Novembre, Athanase d'Antioche. Union avec Antioche.

609. Déc. Mort de Théodore Scribôn (Jean de Nikiou).

616. 18 déc. Mort d'Anastase.

C. — ÉTUDE SUR LE MOUQUAQIS

[Deux pages de manuscrit contiennent quelques notes qui sont trop incomplètes pour être publiées. Leur conclusion est que le Mouquaqis n'est autre que Cyrus, patriarche melkite d'Alexandrie et préfet d'Égypte sous Héraclius (634-641). Il est donc d'accord avec M. Alfred Butler¹. — A. F.].

FIN DU MANUSCRIT DE JEAN MASPERO

1. [A. Butler, *On the identity of Al-Mukaukas of Egypt*, dans *Arab Conquest* (Oxford, 1902), p. 508-526; *The Treaty of Misr*. (1913), p. 54-83. — Un texte arabe (*Rev. Orient chrétien*, X (XX), 1915-1917, p. 377) appuierait singulièrement cette identification, donnant au personnage le nom de كيرس الموقر. Le dernier mot peut être facilement corrigé en كيرس, *Cyrus*. — G. W.]

APPENDICE II

(PAR A. FORTESCUE)

Pour faciliter l'intelligence d'un récit qui contient tant de détails et tant de noms de personnes, une table chronologique semble indispensable. On a vu que l'auteur avait l'intention de dresser une liste des patriarches d'Alexandrie, avec dates, ainsi qu'une chronologie générale de l'époque qu'il traitait. Mais ce qui en reste n'est qu'un fragment ; d'ailleurs il n'y inscrit pas les empereurs, papes et autres personnages dont il a parlé dans son travail. J'ai donc essayé de compléter ce qu'il avait commencé, en donnant une liste des empereurs, des papes et des quatre patriarches orientaux de la période étudiée. Pour qu'elle soit tout à fait complète, je l'ai établie de l'année 500 à l'année 650.

Je n'ai pas la prétention de suivre Jean Maspero dans ses recherches originales sur les sources, ni de rectifier ce qui est généralement accepté. Il s'agit seulement de disposer, dans un cadre facile à embrasser du regard, les dates et les noms principaux.

Les séries d'empereurs, de papes et de patriarches de Constantinople ne présentent pas de difficulté. Tout le monde est d'accord sur les dates des empereurs ¹. Pour les papes j'ai suivi le *Liber pontificalis*, ou plutôt les dates qui y sont ajoutées par Mgr Duchesne ², en notant aussi les quelques variantes d'autres auteurs ³. Le livre de M. Gédéon ⁴ semble faire foi pour la série de Constantinople. Les difficultés commencent quand il s'agit de préciser les listes des trois autres patriarches d'Orient.

1. Par exemple, L. de Mas Latrie, *Trésor de chronologie* (Paris, 1889); K. Krumbacher, *Gesch. der byzantinischen Litteratur* (2 éd., Munich, 1897), p. 1145 ; A. Cappelli, *Cronologia e Calendario perpetuo* (Milan, Hoepli, 1906), etc.

2. L. Duchesne, *Le Liber Pontificalis*, 2 vol., Paris, Thorin, 1886-1892.

3. Krumbacher, *op. cit.* ; Mas Latrie, *op. cit.*

4. Manuel I. Gédéon, *Πατριαρχικοί πίνακες*, Constantinople, 1890.

Ce qui importe au lecteur de ce livre c'est naturellement la liste des deux séries d'Alexandrie, melkite et monophysite. Le P. Sollier avait déjà consacré une étude à ce sujet en 1708 ¹. Lequien en a discuté et corrigé maintes fois les résultats ². Enfin Gutschmid, dans un long essai, publié après sa mort ³, revient sur toute la liste jusqu'à l'an 1730. M. Brooks a corrigé les dates que Gutschmid assigne à trois patriarches ⁴, mais pour le reste, jusqu'à présent, on s'en tenait généralement aux conclusions de Gutschmid.

Nous ne pouvons pas les accepter ici. On aura vu que Jean Maspero les critique souvent ; d'après ses études des sources, la liste que donne Gutschmid doit être considérablement rectifiée, justement pour cette période du sixième siècle. On lui rendrait donc un mauvais service en se bornant à la copier pour guider le lecteur de son livre. Je n'ai pas à juger entre eux ; d'ailleurs, n'ayant pas suffisamment étudié l'enchevêtrement de tous ces prétendants coptes au trône de saint Marc (comme dirait notre auteur), je n'ai pas toute la compétence voulue. Il s'agit seulement d'éclairer son récit. Donc, en premier lieu, et autant que possible, il faudrait accepter pour cette table les conclusions de Jean Maspero. Malheureusement celle-ci ne sont ni très claires, ni complètes. Je crois qu'il a été souvent embarrassé par des problèmes chronologiques qu'il n'a pas eu le temps de résoudre. D'abord ses notes suffisent à montrer que les sources s'accordent quelquefois très mal entre elles. Lui-même semble avoir changé d'avis plusieurs fois ; dans son manuscrit, tel que je l'ai trouvé, il donne souvent à différentes pages des dates différentes pour le même personnage. D'ailleurs, au moment où il a abandonné son travail, il n'avait pas arrêté définitivement ses conclusions en cette matière. C'est encore une difficulté qu'il aurait résolue s'il en avait eu le temps ⁵. Le mieux m'a semblé de prendre les

1. J. B. Sollerius, *Tractatus historico-chronologicus de Patriarchis alexandrinis*, dans les *Acta Sanctorum*, Iun. VII.

2. M. Lequien, *Oriens christianus*, Paris, 1740, II, 385-512.

3. *Verzeichniss*. — Voir la Bibliographie.

4. Dioscore II, Timothée IV (III), Théodose. *Byzantinische Zeitschrift*, tome XII (1903), pp. 494-497.

5. Parmi les notes et les ébauches trop incomplètes pour être publiées j'en ai trouvé plusieurs consacrées à ces questions de chronologie, computations provisoires, additions d'années de pontificat, comparaisons des données de divers auteurs, etc.

EMPEREURS	PAPES	PATRIARCHES DE CONSTANTINOPLE	PATRIARCHES
			<i>Melkites</i>
Anastase I, 491-518.	Symmaque, 498-514. Hormisdas, 514-523.	Macédonius, 496-511. Timothée I, 511-518.	
Justin I, 518-527.	Jean I, 523-526.	Jean II, 518-520.	
Justinien I, 527-565.	Félix IV, 526-530. Boniface II, 530-532. Jean II, 533-535 (532-535). Agapet, 535-536.	Epiphane, 520-535.	
	Silvère, 536-537 (536-538). Vigile, 537-555.	Anthime I, 535-536. Ménas, 536-552.	Paul de Tabenne, 537-539.
Justin II, 565-578.	Pélage I, 556-561 (555-560). Jean III, 561-574 (560-573).	Eutychius, 552-565. Jean III, 565-577.	Zoïle, 539, fuite 546, déposition 551. Apollinaire, 551-570.
Tibère II, 578-582.	Benoît I, 575-579 (574-578). Pélage II, 579-590 (578-590).	Eutychius (rétabli), 577-582. Jean IV, 582-595.	Jean IV, 570-581. Euloge, 581-608.
Maurice, 582-602.	Grégoire I, 590-604.	Cyriaque II, 595-606.	
Phocas, 602-610.	Sabinien, 604-606.		
Héraclius, 610-641.	Boniface III, 607. Boniface IV 608-615. Dieudonné, 615-618. Boniface V, 619-625. Honorius I, 625-638.	Thomas I, 607-610. Serge I, 610-638.	Théodore Scribon, 608-609. Jean V, 612-617.
Héraclius Constantin, 641.	Séverin, 640. Jean IV, 640-642.	Pyrrhus I, 638-641.	Georges II, 617-625. Cyrus, 631-641 (G).
Constant II, 642-668.	Théodore, 642-649. Martin I, 649-653 (649-655).	Paul II, 641-654.	Pierre IV, 641-651 (G).

Empereurs : Tous les auteurs sont d'accord, Krumbacher, de Mas Latrie, A. Capelli, etc.

Papes : dates du *Liber pontificalis* (éd. Duchesne), entre parenthèses les variantes de Krumbacher et de Mas Latrie.

Patr. de Constantinople selon M. I. Gedeon.

Patr. d'Alexandrie : ici surtout beaucoup de dates sont douteuses. Nous donnons celle de Je

D'ALEXANDRIE		PATRIARCHES D'ANTIOCHE		JÉRUSALEM
<i>Monophysites</i>		<i>Melkites</i>	<i>Monophysites</i>	
Jean Hemoula, c. 496-505 (G).		Flavien II, 498 — (B. 499-512).		Élie, 494-513 (P. c. 493-513).
Jean Nikiotès, 505-516 (G).			Sévère, 512-518 († 538).	Jean III, 513-524, (P. Jean II).
Dioscore II, 516-518 (Br. 516-517).		Paul II, 519-521.		
Timothée III, 518-535 (Br. 517-535).		Euphrasios, 521-526.		Pierre, 524-544.
		Ephrem, 527-545.		
Théodose, Gaïanus, 535, déposé 536, † 56.	535, fév.-mai 535 († avant 566)			Macaire, (déposé), 544.
		Domnus III, 545 (ou 546)-567 (B. 545-559).	Serge, 560-563.	Eustokhios c. 544-563 (P. 544-556).
Dorothee, 566-570 ?	Elpidios 565-?	Anastase I, 567-? (B. 559-570).	Paul de Beith Oukame, 566-581 († 584). (Théophane, 576). (Sévère, 580).	Macaire rétabli, 563-574 ? (P. 556-570).
Athanase (trithéite), 566-571.				Jean IV, 574-593 ou 594 (P. 570-591).
Jean le moine, 570 ? 573 ?		Grégoire I, 580-584 (B. 570-593).	Pierre de Callinique, 581-591.	
[Isolés : Paul, 566. Jean le manichéen ?]		Anastase I, (rétabli) 590-598 (ou 599). (B. 593-599).	Julien, 591-595.	Amos, c. 594-600 ou 601 (P. 591-600).
Théodore, 575-† a-près 580.	Dorothee, 573 ? - a-près 580.		Athanase de Qennesrin 595-604.	Isaac, 600 ou 601- 608 ou 609 (P. 600-608).
Pierre IV. 575-577.				
Damien, 578-604.		Anastase II, -610 (B. 599-610).		Zacharie, 609-631 ou 633 (P. 608-631 ou 633).
Anastase, 604-616.		Vacance 610-639 (Leq.).		Modeste administre le patriarcat 614c.- 633. (Modeste patr. 633-634, P.)
Andronic, 616-622.		(Anastase III, 610-639. B.)		Sophrone, 634 ou 635 644.
Benjamin, 622-662 (G.)		(Athanase 629 ? Leq.)	Jean, 631-649 (BH).	Vacance, 644-705.
		Macédonius 640-après 654. (B. 639-649).	Théodore, 649-667 (BH).	

aspero, avec les suppléments de Gutschmid (G) et Brooks (Br).

Patr. d'Antioche : les Melkites selon Lequien, avec les dates de Boschius (B) entre parenthèses, celles différent ; les monophysites selon J. M., avec les suppléments de Barhebraeus (BH).

Patr. de Jérusalem : selon Lequien, avec les différences de Papebroch entre parenthèses (P).

dates qu'il a écrites à la fin de son livre, comme étant, au moins provisoirement, ses dernières conclusions. Ce sont celles qu'on trouvera dans cette table, à la colonne d'Alexandrie. Restent les patriarches qu'il n'a pas nommés, et ceux auxquels il n'a assigné aucune date. Faute de mieux, pour ceux-ci je reviens à Gutschmid, en y ajoutant toujours un (G). Enfin j'y ajoute les deux variantes de M. Brooks (Br.).

Le cas de la série d'Antioche est à peu près semblable, sauf qu'ici nous ne disposons même plus de Gutschmid. On a les listes de Lequien ¹, puis le traité du P. Boschius en 1748 ². A ma connaissance, aucun auteur plus récent n'a abordé la chronologie des patriarches d'Antioche. J'ai noté les dates mentionnées par Jean Maspero en dernier lieu, tant qu'il en donne ; je les ai complétées, non sans scrupule, par celles de Boschius.

Même cas, finalement, pour Jérusalem. Ici nous avons Papebroch en 1680 ³, et Lequien ⁴ ; rien, que je sache, de plus récent ⁵. Je n'ai pas trouvé une seule date d'un patriarche de Jérusalem dans le manuscrit de Jean Maspero. En attendant le nouvel *Oriens christianus* si longtemps promis par les Pères Assomptionnistes ⁶, il faut se contenter de Papebroch et Lequien. Mais ici le risque d'erreur importe peu, puisque le récit de notre auteur touche à peine le patriarcat de Jérusalem.

En somme, on peut accepter avec assez de confiance les séries de noms qui précèdent, dans leur ordre, ainsi que les dates des empereurs, papes et patriarches de Constantinople. Quant aux dates des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, beaucoup d'entre elles risquent bien d'être inexactes : elles serviront, quand même, comme approximatives et provisoires.

1. *Oriens christianus*, II, 699-776.

2. P. Boschius, *Tractatus historico-chronologicus de Patriarchis antiochenis*, dans les *Acta Sanctorum*, Jul. IV.

3. D. Papebroch, *Tractatus de Episcopis et Patriarchis s. hierosolymitanæ Ecclesiæ*, *Acta Sanctorum*, Maii III.

4. *Oriens christianus*, III, 137-528.

5. Dosithée (Δοσίθεος), patriarche orthodoxe de Jérusalem (1644-1707), a écrit une histoire de ses prédécesseurs : *Ἱστορία περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχουσάντων*, z. τ. λ (interminable titre de 42 lignes), publiée après sa mort, à Bucarest en 1715 (1240 pages in-fol.). Je n'ai pas pu consulter ce livre. On en trouvera une description dans Aurelio Palmieri, *Dositeo, patriarcha græco di Gerusalemme* (Florence, 1909), p. 71-80.

6. Voir les *Échos d'Orient*, III (1899-1900), pp. 326-333, article du P. Louis Petit (aujourd'hui archevêque latin d'Athènes).

APPENDICE III

(PAR E. TISSERANT ET G. WIET)

LE CATALOGUE PATRIARCAL D'ABOU'L-BARAKAT IBN KOUBR

Dans le cours de cet ouvrage, Jean Maspero se réfère assez souvent au *Catalogue patriarchal* d'Abou'l-Barakât et, à deux reprises tout au moins ¹, une note renvoie à un appendice qui n'a pas été rédigé. Notre ami avait peut-être l'intention de soumettre à la critique le texte lui-même ainsi que la chronologie établie par l'auteur, mais nous n'avons eu aucun document qui ait pu nous indiquer dans quel sens cette étude aurait été faite.

Le mieux nous a semblé de donner ici la traduction intégrale du *Catalogue patriarchal* d'Abou'l-Barakât. Il aurait été sans intérêt, en effet, de nous limiter à la période spécialement étudiée par Jean Maspero : nous devons même ajouter qu'une telle publication fragmentaire n'aurait fait qu'embrouiller une chronologie déjà bien obscure.

Car, Abou'l-Barakât nous fournit des dates qui lui sont bien personnelles et qui nous empêchent de l'apparenter en quoi que ce soit aux autres écrivains orientaux. Gutschmid ² a d'ailleurs dit ce qu'il fallait penser de cette chronologie, tout à fait défectueuse, de notre auteur, qui accuse des écarts d'années, parfois très importants, avec les autres listes connues. Seul aussi, Abou'l-Barakât ne donne aucun nom de patriarche melkite : le pontificat de Théodose, par exemple, tient, comme les autres, en une ligne, et son long exil est même passé sous silence.

Nous avons publié sur cet auteur une étude qui aurait été ici un trop long hors-d'œuvre ³. Nos conclusions modifient

1. Voir plus haut, p. 118, n. 2, et p. 237, n. 1.

2. *Verzeichniss*, p. 403-404.

3. *Recherches sur la personnalité et la vie d'Abû'l-Barakât ibn Kuḇr* (en

l'opinion courante sur la date de la mort d'Aboul'-Barakât, à reporter peu après 1320, au lieu de 1363.

Son *Catalogue patriarchal* est contenu dans le manuscrit arabe n° 203 de la Bibliothèque Nationale, du f° 282 *a* au f° 285 *b*. Ce manuscrit, rapporté d'Égypte en France par Vansleb, est une copie de sa fameuse encyclopédie, intitulée la *Lampe des Ténèbres*.

Mais on pourrait prétendre que la liste des patriarches d'Alexandrie, et les autres chronologies dont elle est accompagnée, n'appartiennent pas à la *Lampe des Ténèbres*, car elles n'existent pas dans les exemplaires de cet ouvrage qui se trouvent à la Bibliothèque Vaticane et à Upsala. Mais outre que ces chronologies sont annoncées dans l'index des chapitres, on peut relever qu'au début de la liste, il y a un renvoi à « ce qui a été dit plus haut » de saint Marc, par où l'auteur entend se référer à la biographie de l'Évangéliste, au chapitre IV de la *Lampe des Ténèbres*. D'autre part, la liste et sa disposition sous forme de tableau sont bien dans la manière d'Abou'l-Barakât. Enfin, pour les patriarches dont Abou'l-Barakât a dû être le contemporain, il y a un surcroît de précisions : pour la durée des pontificats, non seulement les années et les mois sont indiqués, mais encore les jours, puis, il y a des détails sur la filiation qui manquent totalement pour les époques précédentes. Sans constituer une preuve décisive, cet ensemble d'arguments paraît suffisant pour que l'on continue d'attribuer à l'encyclopédiste Abou'l-Barakât la paternité de ce *Catalogue patriarchal*.

Le complément de la liste, de Gabriel IV à Matthieu IV, a été ajouté dans les marges du f° 285 *b* d'un seul coup, vraisemblablement à la demande de Vansleb, au moment où il se portait acheteur du manuscrit. Nous avons cru bien faire, à notre tour, de mener cette liste jusqu'au patriarche actuel : à défaut d'une chronologie très exacte, on aura ainsi, dans un même document, les noms de tous les patriarches jacobites d'Alexandrie.

Vansleb a publié une adaptation de ce *Catalogue* dans son *Histoire de l'Église d'Alexandrie*¹ et, depuis l'apparition de cet ouvrage, cette liste a été utilisée par tous ceux qui se sont occu-

collaboration avec L. Villecourt), dans la *Revue de l'Orient chrétien*, XXII, 1920-1, p. 373-394.

1. P. 301-330.

pés de l'histoire des patriarches d'Alexandrie, notamment par Renaudot et Gutschmid.

(282^a) CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE,
DISPOSÉE AVEC LEURS NOMS ET LA DURÉE DE LEUR PONTIFICAT,
DE FAÇON A RESPECTER L'ORDRE HISTORIQUE

Le premier (des Patriarches) fut le saint, le messager de bonne nouvelle (*bachir*), MARÎ MARC l'Évangéliste (*Indjîlî*), dont la généalogie a été donnée précédemment ¹.

Manbidji ² raconte dans son Histoire que Pierre, le chef des disciples, le sacra évêque d'Alexandrie.

(Saint Marc) écrivit l'Évangile en grec (*yoûnânîyah*) pour les habitants d'Alexandrie; avant d'arriver en cette ville, il l'avait écrit en latin (*roûmîyah*) pour les Romains ³ et les Francs. La durée de sa vie, depuis sa naissance jusqu'au moment de son martyre, fut de 89 ans et 5 mois.

Il sacra ANNIEN patriarche d'Alexandrie, en l'an 386 d'Alexandre, soit 51 ans après l'Ascension sainte, dans la deuxième année du règne de Domitien César, qui correspond à l'an 5584 du monde ⁴.

1. Il s'agit sans doute de la biographie du chap. IV de la *Lampe des Ténèbres*. Cette biographie a été traduite par Vansleb, d'après le ms. de Paris dans *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 301-304 (Cf. *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [986-989] 344-347). M. A. Baumstark a publié le texte arabe d'après les mss. Vat. ar. 106 et 623, avec traduction latine : *Abûl-l-Barakâts nicht-griechisches Verzeichnis der 70 Jünger*, *Oriens christianus*, I (1901), p. 256-259.

2. Agapius (*Mahboub*), fils de Constantin, évêque de Manbidj, dont l'*Histoire universelle* a été publiée dans P. O., t. V, VII et VIII (cf. vol. V, p. [5-6] 561-562; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. xvi-xvii). Pour le présent passage, voir P. O., VII, p. [38] 494.

3. Cf. Agapius de Manbidj, P. O., VII, p. [26] 482.

4. Il ne peut s'agir dans cet appendice de discuter des dates : elles seront données telles qu'elles se trouvent dans le texte, sans commentaire.

Pour la liste des Patriarches d'Alexandrie, nous renvoyons une fois pour toutes aux ouvrages et articles rédigés selon l'ordre chronologique, dans lesquels la recherche sera facile : l'*Histoire des Patriarches* de Sévère d'Achmouneïn et de ses continuateurs, en cours de publication dans P. O. (voir aussi Paris, mss. ar. 301 à 304, 306); Ibn Râhib, p. 101-142; la liste donnée dans Mich. Syr., III, p. 430; celle de Qalqachandi, V, p. 308-321 (dont la traduction paraîtra prochainement dans R. O. C.); un chapitre de Maqrizi (*Khitat*, II, p. 484-500); GRÉBAUT, *Liste des patriarches*, R. O. C.,

2. ANNIËN ¹, d'Alexandrie, onze ans et sept mois ², du mois de bachnès 383 au 20 hatour 395 de l'ère d'Alexandre ³ (mai 72-16 novembre 83).

3. MILIUS ⁴, d'Alexandrie, onze ans et neuf mois, de kihak 395 au 3 tout 407 (décembre 83-31 août 95).

4. CERDON ⁵, d'Alexandrie, dix ans et huit mois, de babeh 407 au 11 baounah 417 (octobre 95-5 juin 106).

5. PRIME ⁶, d'Alexandrie, douze ans et un mois, d'abib 417 au 3 mésori 429 (juillet 106-27 juillet 118).

6. JUSTE ⁷, d'Alexandrie, dix ans et neuf mois, de tout 430 au 12 baounah 440 (septembre 118-6 juin 129).

7. EUMÈNE ⁸, d'Alexandrie, treize ans et neuf mois, d'abib 440 au 10 babeh 454 (juillet 129-7 octobre 142).

8. MARCIEN ⁹, d'Alexandrie, dix ans et deux mois, de hatour 454 au 6 toubah 464 (novembre 142-1^{er} janvier 153).

9. CÉLADION ¹⁰, d'Alexandrie, treize ans et cinq mois, d'amchir 464 au 5 abil 477 (février 153-29 juin 166).

XVII, p. 212-216; *Chronol. des Patriarches*, R. O. C., XVII, p. 302-305; XVIII, p. 92-96; RENAUDOT, *Hist. Patr. Alex.*; le chapitre de Vansleb (*Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 304-330), qui s'est surtout servi du présent texte; GUTSCHMID, *Verzeichniss*.

1. Eutychius, VI, p. 95-96; Agapius, P. O., VII, p. [38] 494; Mich. Syr., I, p. 163; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [14] 258; *Synaxaire*, P. O., III, p. [240-241] 316-317; Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, trad., I, p. 474-475.

2. *Note marginale* : Maqrizi dit dans son ouvrage : vingt-deux ans. — Cf. Maqrizi, *Khitat*, II, p. 484.

3. *Note marginale* : An 77 de l'Incarnation.

4. Eutychius, VI, p. 99; Agapius, P. O., VII, p. [43] 499; Mich. Syr., I, p. 163; *Synaxaire*, P. O., I, p. [12] 226.

5. Eutychius, VI, p. 100; Agapius, P. O., VII, p. [46-47] 502-503; Mich. Syr., I, p. 174; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., VII, p. [16, 29] 260, 273; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [134-135] 652-653.

6. Eutychius, VI, p. 100; Agapius, P. O., VII, p. [48] 504; Mich. Syr., I, p. 175.

7. Eutychius, VI, p. 101; Agapius, P. O., VII, p. [51] 507; Mich. Syr., I, p. 176; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [29] 273; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [79-80] 597-598.

8. Eutychius, VI, p. 102; Agapius, P. O., VII, p. [51] 507; Mich. Syr., I, p. 177; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [44] 562.

9. Eutychius, VI, p. 102; Agapius, P. O., VII, p. [54] 510; Mich. Syr., I, p. 177; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [513-514] 547-548.

10. Eutychius, VI, p. 103; Agapius, P. O., VII, p. [54] 510; Mich. Syr., I, p. 178; *Synax. éth.*, P. O., VII, p. [245, 282] 261, 298.

10. AGRIPPINUS ¹, d'Alexandrie, onze ans, de mésori 477 au 15 amchir 489 (août 166-9 février 178).

11. JULIEN ², d'Alexandrie, neuf ans et huit mois, de barmahat 489 au 8 hatour 499 (mars 178-4 novembre 187).

12. DÉMÉTRIUS ³, d'Alexandrie, quarante-deux ans et onze mois, de kihak 499 au 23 babah 542 (décembre 187-20 octobre 230).

(282*b*). Ce dernier était marié, mais il ne connut pas son épouse, et tous deux restèrent chastes. Lorsque Julien fut à l'article de la mort, l'Angé du Seigneur lui apparut pour lui annoncer que l'individu qui lui apporterait une grappe de raisin devait lui succéder comme patriarche. Or, Démétrius, qui possédait une vigne, y trouva une grappe de raisin mûre avant la saison ⁴, et il l'apporta en manière de bénédiction au patriarche Julien. Celui-ci dit alors au peuple : « Voici celui qui doit être patriarche après moi. » Et, lorsque Julien mourut, le peuple prit Démétrius et le fit devenir patriarche, bien qu'il ne sût ni lire ni écrire. Ce fut pourtant lui qui inaugura le calcul de l'épacte ⁵.

Mais le peuple murmurait à cause de son mariage : l'Ange du Seigneur lui apparut alors et lui ordonna de divulguer le secret (de la situation dans laquelle ils se trouvaient), son épouse et lui. Il le manifesta donc dans l'église (de la façon suivante) : il se

1. Eutychius, VI, p. 103; Agapius, P. O., VII, p. [58] 514; Mich. Syr., I, p. 182; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [20] 264; *Synaxaire*, P. O., XI, p. 757-791.

2. Eutychius, VI, p. 104; Agapius, P. O., VII, p. [58, 65] 514, 521; Mich. Syr., I, p. 185; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [851] 209.

3. Eutychius, VI, p. 96, 104-105; *Hist. nestorienne*, P. O., VII, [99] 191; Agapius, P. O., VII, p. [65] 521; Mich. Syr., I, p. 185, 190-191; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 84; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [12, 22] 256, 266; *Ménologes coptes-arabes*, P. O., X, p. [39] 223; *Synaxaire*, P. O., I, p. [118-121] 332-335; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 33, 107; B. I. F., IV, p. 202; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 24-25.

4. Cf. BUTLER, *Ancient Coptic Churches*, II, p. 306-307. — On retrouve ce miracle en d'autres circonstances (*Synaxaire*, P. O., I, p. [11] [225]). — Sur ces ordinations faites dans ces conditions, voir plus haut, p. 319; Mich. Syr., II, p. 376; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [831, 1033] 189, 391.

5. Cf. *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f^o 211 b, 216 b, 260; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [839] 197; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 72; BUTLER, *op. cit.*, II, p. 354. — Maqrizi (*Khitat*, II, p. 484) dit à tort que cette réforme eut lieu sous le pontificat d'Agrippinus (Cf. *Synaxaire*, P. O., III, p. [198-199] 274-275).

tint lui-même et fit mettre son épouse sur un feu ardent. Il plaça ensuite des braises enflammées dans le creux du manteau (*ballin* ¹) de son épouse et, y ayant versé de l'encens, lui ordonna d'encenser le peuple. Il fit cela à trois reprises, et le manteau ne fut pas brûlé. Que sa prière soit avec nous ! Amen !

13. HÉRACLAS ², d'Alexandrie, treize ans, de kihak 542 au 8 kihak 555 ³ (décembre 230-4 décembre 243).

14. DENYS ⁴, d'Alexandrie, onze ans et neuf mois, de toubah 555 au 23 tout 567 ⁵ (janvier 244-20 septembre 256).

15. MAXIME ⁶, d'Alexandrie, dix-sept ans et cinq mois, de hatour 567 au 14 barmoudah 584 (novembre 256-9 avril 273).

Sous son pontificat vécut Saint Antoine, le premier qui se vêtit de bure, le premier qui se retira dans le désert ⁷.

Un homme, nommé Paphnuce ⁸, lui succéda et resta patriarche pendant six mois, mais il se mutila en hatour (585/novembre 273) et se démit de ses fonctions. Son nom fut alors rayé et il n'est pas mentionné dans les histoires des patriarches. Il est cité ici d'après un recueil, dont l'auteur dit avoir trouvé ce nom dans un texte de Paul de Damiette. Il fut remplacé par Théonas.

1. Cf. Vollers, in *Zeitschr. d. deutsch. morgenl. Gesellsch.*, t. LI, p. 312.

2. Eutychius, VI, p. 96, 110; Agapius, P. O., VII, p. [67-68] 523-524; Mich. Syr., I, p. 190-191; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [12] 256; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [62] 226; *Synaxaire*, P. O., III, p. [326-327] 402-403; *Anal. Bolland.*, XL, p. 8; Ibn Khaldoun, *Prologomènes*, trad., I, p. 475.

3. *Note marginale* : Sous son pontificat (vécurent) Serge et Bacchus (Cf. *Synaxaire*, P. O., I, p. [113-114] 327-328; LAMMENS, *Le califat de Yazid I^{er}*, *Mél. Fac. or.*, V b, p. 673; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [43] 253; Ibn Râhib, p. 44).

4. Eutychius, VI, p. 111; Agapius, P. O., VII, p. [70, 73] 526, 529; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [13, 19, 21, 22] 223, 229, 231, 232; Mich. Syr., I, p. 191, 193, 195; EVERTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 162; *Synaxaire*, P. O., I, p. [14-15, 135] 228-229, 349; XVI, p. [866-870] 224-228; *Anal. Bolland.*, XL, p. 11-18.

5. *Note marginale* : Sous son pontificat (vécurent) Mercure, Paul de Samosate, Côme et Damien (Cf. *Mich. Syr.*, I, p. 195; *Synaxaire*, P. O., III, p. [254-256, 261-263] 330-332, 337-339; Ibn Râhib, p. 44).

6. Eutychius, VI, p. 113; Agapius, P. O., VII, p. [74] 530; Mich. Syr., I, p. 198; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [24] 268; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [948-950] 306-308; *Anal. Bolland.*, XL, p. 16.

7. Cf. *Synaxaire*, P. O., XI, p. [627-632, 738-744] 661-666, 772-778.

8. Cf. Gutschmid, *Verzeichniss*, p. 424.

16. THÉONAS ¹, d'Alexandrie, dix-neuf ans et deux mois, de kihak 585 au 2 toubah 604 (décembre 273-28 décembre 293).

17. PIERRE ² le martyr³, d'Alexandrie, neuf ans et dix mois, d'amehir 604 (de l'ère d'Alexandre) au 29 hatour 19 (de l'ère des martyrs). — (février 294-25 novembre 302).

(283 a) 18. ACHILLE ⁴, d'Alexandrie, six mois, de kihak 19 des martyrs à baounah 19 des martyrs (décembre 302-juin 303).

19. ALEXANDRE ⁵, d'Alexandrie, quarante ans et neuf mois, d'abib 19 au 22 barmoudah 60 ⁶ (juillet 303-17 avril 344).

20. ATHANASE ⁷ l'apostolique, d'Alexandrie, quarante-six ans,

1. Eutychius, VI, p. 114; Agapius, P. O., VII, p. [80] 536; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [26] 236; Mich. Syr., I, p. 199; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [17] 261; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [49] 213; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [480-481] 514-515; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 3.

2. *Hymns of Severus*, P. O., VII, p. [229-331] 641-643; Jean de Nikiou, p. 417; Eutychius, VI, p. 116-117; Birouni, P. O., X, p. [11] 297; Agapius, P. O., VII, p. [81, 83, 88] 537, 539, 544; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [31-34, 47] 241-244, 257; Mich. Syr., I, p. 202-203, 242, 246; Ibn Rahib, p. 45; *Martyrologes orientaux*, P. O., X, p. 23, 31, 41, 48, 49, 66, 115; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [15] 259; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [28, 48, 49, 60, 62] 192, 212, 213, 224, 226; *Synaxaire*, P. O., III, p. [277-283] 353-359; XVI, p. [977] 335; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 266, 268; BUTLER, *Ancient Coptic churches*, II, p. 398-401; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 3, 27; *Anal. Bolland.*, XL, p. 23-26.

3. *Note marginale* : C'est lui le dernier qui subit le martyre, sous le règne de Dioclétien l'impie, en l'an 19 de son règne.

4. Eutychius, VI, p. 117; Agapius, P. O., VII, p. [83, 88] 539, 544; Mich. Syr., I, p. 203; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [29] 273; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 198.

5. Masoudi, *Avertissement*, p. 196; Eutychius, VI, p. 124-128; Agapius, P. O., VII, p. [83, 88-91] 539, 544-547; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [34-36, 42, 60] 244-246, 252, 270; Mich. Syr., I, p. 243-244, 260-261; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [25] 269; *Martyrologes orientaux*, P. O., X, p. 40; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [60, 69-70] 578, 587-588; VANSLEB, *Hist. de l'Eglise d'Alexandrie*, p. 11-12; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [962-964] 320-322.

6. *Note marginale* : Sous son pontificat eut lieu le concile tenu dans la ville de Nicée, contre Arius d'Alexandrie : ce patriarche fut le champion de ce concile. Sous son pontificat également, vécut Anba Pachôme, le premier qui édifia des couvents en terre d'Égypte (*Synaxaire*, P. O., XVI, p. [1023-1024] 381-382).

7. *Hymns of Severus*, P. O., VII, p. [232-233] 644-645; Jean de Nikiou, p. 429-446; Eutychius, VI, p. 131-132, 136, 139; Agapius, P. O., VII, p. [95-96, 109-115, 127, 129] 551-552, 565-571, 583, 585; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [35-36, 40-42, 82, 97-98] 245-246, 250-252, 292, 307-308; *Refut. Eutychii*, P. O., III, p. [65-66] 185-186; Mich. Syr., I, p. 260-263,

de bachnès 60 au 7 bachnès 106¹ (mai 344-2 mai 390).

21. PIERRE² (II), d'Alexandrie, cinq ans et neuf mois, de baounah 106 au 20 amchir 112 (juin 390-14 février 396).

Sous le pontificat d'Athanase, vécurent saint Macaire le Grand³, saint Macaire d'Alexandrie⁴, Mâr Isaac le Syrien, Basile le Grand⁵, son frère Grégoire⁶, et Grégoire le Moine⁷, disciple de Basile.

Les (saints) qui ont nom Grégoire sont au nombre de quatre : 1^o Grégoire le Thaumaturge⁸, évêque de Diyâr Dâr Sabâ⁹ : (le mot *Grégoire*) signifie *vigilant*¹⁰ ; 2^o Grégoire, évêque d'Arménie¹¹ ; 3^o Grégoire, évêque de Nysse, frère de Basile de Césarée ; 4^o Grégoire, celui qui parle des choses divines (*nâtiq bi'l-ilâhîyât*)¹²,

265, 269-275, 282-284, 286, 291, 296-298 ; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 162 ; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [26] 270 ; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f^{os} 70 et seq., 110, 202 b ; *Martyrologes orientaux*, P. O., X, p. 40, 42, 43, 48, 51, 55, 70, 77, 99 ; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [59] 223 ; *Synaxaire*, P. O., I, p. [95-96] 309-310 ; VANSLEB, *Hist. de l'Eglise d'Alexandrie*, p. 286, 341 ; B. I. F., IV, p. 199 ; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [1002-1004] 360-362 ; *Nachricht. d. k. Geselsch. d. Wissensch. z. Göttingen*, *Phil. hist. Klasse*, 1901, p. 336-349.

1. *Note marginale* : (À cette époque vécurent) Antoine, Macaire, Basile et Grégoire, Macaire d'Alexandrie. Il y eut (également) le concile de Galatie. — (Par cette dernière expression, l'auteur de la note doit avoir en vue l'un ou l'autre des conciliaabules tenus à Ancyre en 358 et en 375.)

2. Jean de Nikiou, p. 435 ; Eutychius, VI, p. 139 ; Agapius, P. O., VII, p. [131] 587 ; Mich. Syr., I, p. 298-303 ; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [21] 265 ; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [801-802] 835-836.

3. *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [23, 31, 34] 267, 275, 278 ; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [862] 220 ; éd. du Caire, II, p. 302-303.

4. *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [26] 260 ; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [1000-1002] 358-360.

5. *Synaxaire*, P. O., I, p. [47-51] 261-265 ; XI, p. [514-517] 548-551.

6. *Synaxaire*, P. O., I, p. [129] 343 ; III, p. [265] 344 ; XI, [566-567, 604] 600-601, 638.

7. *Synaxaire*, P. O., I, p. [80-81] 294-295.

8. *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [23-24, 83] 233-234, 293 ; *Synaxaire*, P. O., III, p. [241-245] 317-321 ; Z. D. M. G., LI, p. 456.

9. On retrouve la même expression dans le chapitre VII de la *Lampe des Ténèbres* (Paris, ar. 203, f^o 109 b) : M. Riedel a montré que Diyâr Dâr Sabâ est une mauvaise transcription du nom syriaque de Néoésarée précédé de la préposition *d* (*Nachr. d. k. Ges. d. Wiss. z. Göttingen*, *Phil.-hist. Klasse*, 1902, p. 639).

10. Cf. *Homélies de Sévère d'Antioche*, P. O., VIII, p. [213] 327.

11. *Synaxaire*, P. O., I, p. [101] 315 ; III, p. [389-392] 465-468 ; FEUVRIER, *Trois ans à la cour de Perse*, p. 37-38 ; MACLER, *D'une légende dorée de l'Arménie*, *Rev. Hist. Rel.*, 1921, LXXXIV, p. 15 suiv.

12. Cf. Agapius, P. O., VII, p. [121] 577 ; VIII, p. [139, 141] 399, 401 ;

évêque de Nazianze, transféré au siège de Constantinople (surnommé) le *théologien* (Θεολόγος), l'auteur des homélies, chef du concile de Constantinople ¹.

22. TIMOTHÉE ², frère de Pierre, d'Alexandrie, cinq ans et neuf mois, de barmahat 112 au 26 abib 118 (mars 396-20 juillet-402).

Sous son pontificat se tint le concile de Constantinople ³, contre Macédonius, patriarche de cette ville; c'est lui qui présida ce concile, auquel assistèrent cent cinquante évêques, dans la troisième année du règne de Théodose.

23. THÉOPHILE ⁴, d'Alexandrie, vingt-huit ans et deux mois, de mésori 118 au 28 babeh 147 ⁵ (août 402-25 octobre 430).

24. CYRILLE ⁶ le Grand, d'Alexandrie, trente-deux ans, de

Yahya d'Antioche, G. S. C. O., ar. sér. III, t. VII, p. 152; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 117 b. — Le titre grec Θεολόγος est aussi traduit *moutakallim bi'l-ilāhīyāt* (*Lampe des Ténèbres*, Paris, ms. ar. 203, f° 7; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [101] 341).

1. Cf. Mich. Syr., I, p. 310. Grégoire ne présida le concile qu'après la mort de Méléce d'Antioche.

2. Jean de Nikiou, p. 352, 435, 448; Eutychius, VI, p. 139-140, 144-146, 149; Agapius, P. O., VII, p. [134] 590; VIII, p. [140, 142] 400, 402; Mich. Syr., I, p. 303, 310, 312-313; *Martyrologes orientaux*, P. O., X, p. 43; *Synax. éth.*, P. O. VII, p. [409-411, 429] 425-427, 445; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 270-271.

3. Masoudi, *Avertissement*, p. 201-202; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [721-724] 755-758. — Le *Synaxaire* attribuée aussi à Timothée la présidence du concile (Voir également *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 52 b). En réalité, il arriva au milieu du concile et ne le présida point, mais il eut assez d'influence pour provoquer le départ de Grégoire de Nazianze.

4. Jean de Nikiou, p. 351, 435-437; Eutychius, VI, 149, 153, 155; Agapius, P. O., VIII, p. [142-146] 402-406; *Ref. Eutychii*, P. O., III, p. [69] 189 (Théophore); Mich. Syr., I, p. 317, 320; II, p. 3, 7-8; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 225-226; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [12] 256; *Martyrologes orientaux*, P. O., X, p. 107; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, [59-60] 223-224; *Synaxaire*, P. O., I, p. [131-133] 345-347; *Synax. éth.*, P. O., IX, p. [512-516] 318-322; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 84, 122; QUATREMERRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 267; BUTLER, *Ancient coptic churches*, II, p. 334; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 33-36; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [1012-1013] 370-371; Z. D. M. G., LI, p. 459.

5. Note marginale: Sous le pontificat de Théophile on découvrit le trésor à Alexandrie (il s'agit du trésor dit des trois @ : cf. Eutychius, VI, p. 149; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 33-34). Il semble que Jean Chrysostome ait vécu sous son pontificat : il fut patriarche (de Constantinople, عالم [?] dans le texte), avant Nestorius qui lui succéda.

6. *Hymns of Severus*, P. O., VII, p. [240] 652; *Vie de Sévère*, P. O., II, p. 106; Masoudi, *Prairies*, II, p. 328; *Avertissement*, p. 204; Jean de Nikiou,

hatour 147 au 3 abib 179¹ (novembre 430-27 juin 463).

23. DIOSCORE², d'Alexandrie, seize ans et un mois, de mésori 179 au 7 tout 196 (août 463-4 septembre 479).

Sous son pontificat se tint, à Constantinople, le concile contre le prêtre Eutychès.

Dans la huitième année de son patriarcat, se réunit le concile hérétique de Chalcédoine, sous le règne de Marcien, serviteur de Théodose le Jeune le fidèle, et époux de Pulchérie, fille du même Théodose, laquelle s'appelait auparavant Claudia (283 b). Léon, patriarche de Rome, accepta la croyance viciée de Marcien, mais notre père Dioscore resta ferme dans la foi orthodoxe. Les protagonistes du concile de Chalcédoine furent des adeptes de Nestorius et, en effet, Marcien avait adopté la croyance perverse de Nestorius. Les Melkites confessent la même opinion que Nestorius et, s'ils y contredisent dans les termes par hypocrisie et par ruse, ils acquiescent dans le fond de leur pensée à ses significations perverses.

26. TIMOTHÉE³ (II, Ælure), d'Alexandrie, vingt et un ans et

p. 351, 353, 458-461, 455-466, 470-481; Eutychius, VI, p. 155-157; Agapius, P.O., VIII, p. [146, 149-152, 156, 172] 406, 409-412, 416, 432; Birouni, P.O., X, p. [22] 308; *Refut. Eutychii*, P.O., III, p. [47, 66, 67, 94-95] 167, 186-187, 214-215; Mich. Syr., II, p. 11, 18-19, 22; Ibn Râhib, p. 48; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P.O., X, p. [31] 275; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 110; *Martyrologes orientaux*, P.O., X, p. 42, 44, 48, 70, 80, 105, 111, 118; *Ménologes coptes arabes*, P.O., X, p. [51] 215, [64] 228; *Synaxaire*, P.O., I, p. [46] 260; *Synax. éth.*, P.O., VII, p. [207-209, 249, 251, 357] 223-225, 265, 267, 373; *Synax. arménien*, P.O., V, p. [212] 556; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 32; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 18; BUTLER, *Ancient coptic churches*, II, p. 83; B.I.F., IV, p. 202; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 220-222; *Anal. Bolland.*, XL, p. 36.

1. *Note marginale* : Sous son pontificat vécurent saint Apa Chenoudi et Mar Barsauma le Syrien. Sous son pontificat également se tint le concile, dans la ville de Constantinople, contre Nestorius, en l'an 25 de son patriarcat, sous le règne de Théodose le Grand, le fidèle (*moumin*).

2. Jean Rufus, *Plérophories*, P.O., VIII, p. [599] 199; Masoudi, *Prairies*, II, p. 330; Jean de Nikiou, p. 472-473; Eutychius, VI, p. 179-183; Agapius, P.O., VIII, p. [156-158, 175, 177] 416-418, 425, 427; *Refut. Eutychii*, P.O., III, p. [48, 50-61, 78-82, 86] 168, 170-181, 198-202, 206; Mich. Syr., II, 24-27, 29, 31-33, 35, 37, 39-58, 71, 75, 88-89, 91, 98, 99, 101-102; Ibn Râhib, p. 48; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P.O., X, p. [9] 253; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ms. ar. 203, f° 30 b et seq; *Martyrologes orientaux*, P.O., X, p. 45, 82, 85, 123; *Ménologes coptes arabes*, P.O., X, p. [23, 59] 187, 223; *Synaxaire*, P.O., I, p. [22-24] 236-238; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 200; QUATREMÈRE, *Recherches sur l'Égypte*, p. 14.

3. Jean Rufus, *Plérophories*, P.O., VIII, p. [605] 205; Jean de Nikiou,

dix mois, de babeh 196 à mésori 218 (octobre 479-août 502).

27. PIERRE ¹ (III, Monge), d'Alexandrie, sept ans et deux mois, de tout 218 au 2 hatour 225 (septembre 501-29 octobre 508).

28. ATHANASE ² (II), d'Alexandrie, trois ans et neuf mois, de kihak 225 au 2 tout 229 (décembre 508-30 août 512).

29. JEAN ³ le Moine, d'Alexandrie, cinq ans et sept mois, de babeh 229 au 4 bachnès 234 ⁴ (octobre 512-29 avril 518).

30. JEAN ⁵ (II, Nikiotès) le Reclus au Couvent d'el-Zadjadj, six ans et onze mois, de baounah 234 au 27 ⁶ bachnès 244 (juin 518-22 mai 525).

31. DIOSCORE ⁷ (II) le Jeune, d'Alexandrie, deux ans et quatre mois, de baounah 244 au 17 babeh 244 (juin 525-14 octobre 527).

p. 476-478, 482; Eutychius, VI, p. 184-185; *Hist. nestorienne*, P.O., VII, p. [11] 103; *Refut. Eutychii*, P.O., III, p. [82] 202; Mich. Syr., II, p. 24, 71-73, 76, 84, 91, 123, 125-132, 143-147; Ibn Râhib, p. 49; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P.O., X, p. [33] 277; *Martyrologes orientaux*, P.O., X, p. 34, 52, 82, 111, 123; *Ménologes coptes arabes*, P.O., X, p. [45] 209; *Synax. éth.*, P.O., IX, p. [487-488, 578-579] 283-284, 374-375; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 285-286.

1. *Vie de Sévère*, P.O., II, p. 25, 27, 30, 35, 104; *Textes relatifs à Sévère*, P.O., II, p. [271] 355; Eutychius, VI, p. 185; Agapius, P.O., VIII, p. [162] 422; Mich. Syr., II, p. 154; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P.O., X, p. [13-14] 257-258; *Ménologes coptes arabes*, P.O., X, p. [60] 224; *Synaxaire*, P.O., III, p. [170-171, 289] 246-247, 365.

2. *Vie de Sévère*, P.O., II, p. 202; Eutychius, VI, p. 186; Agapius, P.O., VIII, p. [162] 422; Mich. Syr., II, p. 153; *Synaxaire*, P.O., I, p. [67-68] 281-282.

3. *Extraits relatifs à Sévère*, P.O., II, p. [219-221] 303-305; Jean de Nikiou, p. 482-483; Eutychius, VI, p. 192; Agapius, P.O., VIII, p. [162] 422; Mich. Syr., II, p. 157; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P.O., X, p. [26] 270; *Byzant. Zeitschr.*, 1892, p. 38-40; *Synaxaire*, P.O., XVI, p. [996-991] 354-355.

4. *Note marginale* : Époque de l'empereur Zénon.

5. Eutychius, VI, p. 192; Agapius, P.O., VIII, p. [162] 422; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P.O., X, p. [28] 272; VANSLEB, *Hist. de l'Eglise d'Alexandrie*, p. 339 (Simeon ibn habis, leur trentième patriarche); J. MASPERO, *Græco-Arabica*, B.I.F., XII, p. 47; *Synaxaire*, P.O., XVI, p. [1059-1060] 417-418.

6. On lit distinctement 12, puis, à droite de ce chiffre, 2* : or 27 est la date du *Synaxaire*.

7. *Textes relatifs à Sévère*, P.O., II, p. [303] 387; Eutychius, VI, p. 192; Agapius, P.O., VIII, p. [162] 422; Mich. Syr., II, p. 161; EVERTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 28; *Synaxaire*, P.O., I, p. [129-130, 343-344]; *Byzant. Zeitschr.*, 1903, p. 497.

Patriarches d'Alexandrie.

32. TIMOTHÉE ¹ (III), d'Alexandrie, seize ans et six mois, de hatour 244 au 13 amchir 260 (novembre 527-7 février 544).

33. THÉODOSE ², d'Alexandrie, vingt-deux ans et trois mois, d'abib 260 au 28 baounah 283 ³ (juillet 544-21 juin 567).

34. PIERRE ⁴ (IV), d'Alexandrie, un an et onze mois, de mésori 283 au 25 baounah 285 (août 567-18 juin 569).

35. DAMIEN ⁵, d'Alexandrie, vingt-quatre ans et onze mois, de mésori 285 au 18 baounah 309 (août 569-12 juin 593).

36. ANASTASE ⁶, d'Alexandrie, onze ans et six mois, d'abib 309 au 23 kihak 320 (juillet 593-19 décembre 603).

37. ANDRONIC ⁷, d'Alexandrie, quatre ans et onze mois, d'amchir 320 au 8 toubah 325 (février 604-3 janvier 609).

38. BENJAMIN ⁸, de Mariout, en Basse-Égypte, trente-huit

1. *Textes relatifs à Sévère*, P. O., II, p. [310] 394; Jean de Nikiou, p. 514-516; Eutychius, VI, p. 192; Agapius, P. O., VIII, p. [162-163, 168] 422-423, 428; Mich. Syr., II, p. 168, 173, 185; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [20] 264; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [789] 823; *Byzant. Zeitschr.*, 1903, p. 497.

2. *Extraits et textes relatifs à Sévère*, P. O., II, p. [202, 208, 209, 218, 304] 286, 292, 293, 302, 388, Eutychius, VI, p. 199; *Refut. Eutychii*, P. O., III, p. [76-77, 87-88] 196-197, 207-208; Agapius, P. O., VIII, p. [168] 428; Mich. Syr., II, p. 190, 193-196, 206, 211-219, 223, 252-259, 265-268, 283, 285; *Martyrologes orientaux*, P. O., II, p. 43, 123; *Ménologes coptes arabes*, P. O., II, p. [42, 51] 206, 215; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [167-171] 685-689; *Byzant. Zeitschr.*, 1903, p. 497; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 212-214.

3. *Note marginale*: Ce patriarche mourut en exil. Sous son pontificat mourut Sévère, qui avait été patriarche d'Antioche, sous le pontificat de Jean (II) le Reclus, nommé précédemment. — (Sur Sévère d'Antioche, outre les nombreuses références citées dans cet ouvrage, voir *Hist. nestorienne*, P. O., VII, p. [26-30, 47-48] 118-122, 139-140; R. O. C., XII (1907), p. 119-124).

4. Eutychius, VI, p. 209; Mich. Syr., II, p. 321-324; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [30] 274; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [153-156] 671-674; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 206-207.

5. Mich. Syr., II, p. 325-334, 337-342, 344-346, 352, 360-371; III, p. 448; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [30] 274; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [111-114] 629-632, *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 193-195.

6. Mich. Syr., II, p. 373, 381 seq., 394 seq., 401; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [17] 261; *Synaxaire*, P. O., III, p. [431-433] 507-509; BUTLER, *Arab conquest*, p. 498-499, 501-502, 505.

7. Mich. Syr., II, p. 411; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 231; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [25, 33] 269, 277; *Lampe des ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 210 b; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [525-526] 559-560; BUTLER, *Ancient Coptic Churches*, II, p. 306; BUTLER, *Arab Conquest*, p. 499-501, 505; Z. D. M. G., LXIV, p. 146.

8. Jean de Nikiou, p. 584; Mich. Syr., II, p. 419, 432-433, 443; EVETTS et

ans et onze mois, d'amchir 325 au 8 toubah 364 (février 609-3 janvier 648).

(284 a). Sous le pontificat (de Benjamin), les Arabes s'emparèrent (de l'Égypte), le 2 baounah 333 (*sic* ! = 27 mai 617) : le Mouquauqis, Georges, fils de Ménas, l'hérétique, gouvernait alors l'Égypte au nom d'Héraclius. Ce dernier avait vivement pressé (Benjamin), en le persécutant, de se mettre d'accord avec lui, en embrassant la foi perverse de Léon : il se saisit de Ménas, frère de Benjamin, lui fit subir de terribles supplices et le noya. Quant à Benjamin, bien guidé par Dieu, il resta caché pendant dix ans, jusqu'à ce que le chef des Arabes, Amr, fils de Saïd¹ (*sic*), fils d'el-As, lui eût assuré la sécurité : il reparut alors. C'est lui qui consacra le sanctuaire (dit) de Benjamin au couvent de Saint-Macaire².

39. AGATHON³, de Mariout, dix-huit ans et neuf mois, d'amchir 364 au 6 hatour 383 (février 648-2 novembre 666).

40. JEAN⁴ (III), de Samannoud, neuf ans, de kihak 383 au 10 kihak 392 (décembre 666-6 décembre 675).

BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 185, 230-231 ; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [522-524, 527-530] 556-558, 561-564 ; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 169 ; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 465-467 ; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 320-321 ; BUTLER, *Ancient Coptic Churches*, II, p. 312 ; BUTLER, *Arab Conquest*, p. 439 et seq., 449, 501, 505, 548-552 ; Z. D. M. G., LXIV, p. 146-148 ; CAETANI, *Chronographia*, I, p. 446 ; *Journ. asiat.*, 1915, I, p. 231-232.

1. Il est fort possible qu'Abou'l-Barakât ait utilisé des documents syriaques, comme nous l'avons déjà signalé (plus haut p. 366, n. 9). Michel le Syrien appelle le conquérant de l'Égypte (Amr, fils d'el-As), une fois Amr, fils de Sad (II, p. 431) et une autre fois, Saïd (p. 450). Cf. Agapius (P. O., VIII, p. [211] 471) : Saïd et Amr, tous deux fils d'el-As, marchèrent sur l'Égypte ; Cf. *Jour. asiat.*, I, 1915, p. 227, n. 1.

2. Cf. *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [32, 49, 62] 196, 213, 226 ; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [18] 262 ; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 231-234 ; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 442, 449 ; VILLECOURT, *Le saint-chrême*, *Rev. d'hist. eccles.*, XVII, p. 510.

3. Mich. Syr., II, p. 453 ; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 221-222 ; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [59] 223 ; *Synaxaire*, P. O., I, p. [127-128] 341-342 ; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 33 ; BUTLER, *Arab Conquest*, p. 548-552 ; CAETANI, *Chronographia*, I, p. 446, 618, 638, 702.

4. Jean de Nikiou, p. 125 ; Mich. Syr., II, p. 471, 475 ; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 209 ; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [13] 259 ; QUATREMÈRE, *Mém. s. l'Égypte*, I, p. 160 ; BUTLER, *Ancient coptic Churches*, II, p. 306 ; BUTLER, *Arab Conquest*, p. 449, 548-552 ; CAETANI, *Chronographia*, I, p. 703, 825.

41. ISAAC ¹, de la province de Gharbieh, deux ans et dix mois, de toubah 392 au 7 hatour 393 (janvier 676-3 novembre 678).

42. SIMÉON ² le Syrien, sept ans et sept mois, de kihak 395 au 24 abib 402 (décembre 678-18 juillet 686).

43. ALEXANDRE ³ (II), de Bana, vingt-quatre ans et neuf mois, de barmoudah 405 au 2 amchir 431 (avril 689-27 janvier 715).

44. COME ⁴, de Bana, un an et trois mois, de barmahat 431 au 3 baounah 432 (mars 715-28 mai 716).

45. THÉODORE ⁵, onze ans et sept mois, d'abib 432 au 7 amchir 444 (juillet 716-1^{er} février 728).

46. MICHEL ⁶, vingt-trois ans et demi, du 17 tout 445 au 16 barmahat 468 (14 septembre 728-12 mars 752).

47. MÉNAS ⁷, de Samannoud, neuf ans et neuf mois, de barmoudah 468 au 30 toubah 478 (avril 752-25 janvier 762).

48. JEAN ⁸ (IV), de Bana, vingt-trois ans et onze mois, d'amchir 478 au 6 toubah 502 (février 762-1^{er} janvier 786).

49. MARC ⁹ (II), d'Alexandrie, vingt-trois ans et trois mois, d'amchir 502 au 22 barmoudah 525 (février 786-17 avril 809).

1. Mich. Syr., II, p. 475; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 156; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [12] 258; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [11, 18, 48, 60, 62] 175, 182, 212, 224, 226; *Synaxaire*, P. O., III, p. [191-192] 267-268; QUATREMÈRE, *Mém. s. l'Égypte*, I, p. 25; II, p. 54; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 76, 373; BUTLER, *Ancient Coptic Churches*, II, p. 306; BUTLER, *Arab Conquest*, p. 449-450, 548-552; CAETANI, *Chronographia*, I, p. 618, 775, 814, 825, 826, 864; *Vie d'Isaac*, P. O., XI, fasc. 3.

2. Jean de Nikiou, p. 125; Mich. Syr., II, p. 475; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 156; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, [32] 276; *Synax. éth.*, P. O., VII, p. [381-387, 416] 397-403, 432; CAETANI, *op. cit.*, I, p. 788, 814, 864, 910, 932; BUTLER, *Arab. Conquest*, p. 552.

3. Mich. Syr., II, p. 480; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 229; *Synaxaire* P. O., XI, p. [763-766] 797-800; CAETANI, *op. cit.*, I, p. 973, 1025.

4. Mich. Syr., II, p. 503.

5. EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 203; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [767] 801; BUTLER, *Ancient Coptic Churches*, I, p. 73.

6. EVETTS et BUTLER, p. 56, 177, 224, 237, 267; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [23] 267; *Synax. éth.*, P. O., IX, p. [502] 298; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [874-877] 223-235; QUATREMÈRE, *Recherches s. l'Égypte*, p. 152-156, 292; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 190; BUTLER, *op. cit.*, II, p. 263.

7. Mich. Syr., III, p. 4; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [17] 261.

8. Mich. Syr., III, p. 4; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 86; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [571-573] 605-607; BUTLER, *Ancient Coptic Churches*, II, p. 305-306.

9. Mich. Syr., III, p. 25-47; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 84-85; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [25] 269; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [964-966] 322-324.

50. JACQUES ⁴, dix-huit ans et huit mois, de baounah 525 au 14 amchir 544 (juin 809-8 février 828).

(284 b). 51. SIMÉON ² (II), d'Alexandrie, trois ans et quatre (*sic*) mois, de barmahat 544 au 3 babeh 548 (mars 828-30 septembre 831).

52. JOSEPH ³, de Menouf, dix-neuf ans, de hatour 548 au 23 babeh 567 (novembre 831-20 octobre 850).

53. MICHEL ⁴ (II), un an et quatre mois, de kihak 567 au 22 barmoudah 568 (décembre 850-17 avril 852).

54. COME ⁵ (II), de Samannoud, sept ans et cinq mois, de baounah 568 au 12 hatour 576 (juin 852-8 novembre 859).

55. CHENOUDI ⁶, de Batanoun, vingt et un ans et trois mois, de kihak 576 au 4 barmahat 597 (décembre 859-28 février 881).

56. MICHEL ⁷ (III), vingt-et-un (*sic*) ans, de barmoudah 597 au 20 barmahat 625 (avril 884-16 mars 909).

57. GABRIEL ⁸, d'Ilmih ⁹ (?), dix ans et dix mois, de bachnès 625 au 21 amchir 636 (mai 909-15 février 920).

58. COME ¹⁰ (III), treize ans, de barmahat 636 au 3 barmahat 649 (mars 920-27 février 933).

59. MACAIRE ¹¹, de Choubra-Qabbalah, vingt ans et trois mois, de barmoudah 649 au 24 baounah 669 (avril 933-18 juin 953).

1. Mich. Syr., III, p. 47, 63; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 231; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [10, 26, 47, 61-62] 174, 190, 211, 225-226; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [791] 825.

2. Mich. Syr., III, p. 73; *Synaxaire*, P. O., I, p. [104-102] 315-316.

3. Mich. Syr., III, p. 73, 80, 116; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 269; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [60] 224; *Synaxaire*, P. O., I, p. [146-149] 360-363; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 156-161; BUTLER, *Coptic Churches*, II, p. 251-252, 307.

4. *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [966] 324.

5. *Synaxaire*, P. O., III, p. [253] 329.

6. BUTLER, *Coptic Churches*, I, p. 204; II, p. 298, 307; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [938-939, 973-975] 296-297, 331-333.

7. EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 136; Maqrizi, *Khitat*, II, p. 152; BUTLER, *Coptic Churches*, I, p. 169, 232; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [882-885] 240-243.

8. *Martyrologes et ménologes orientaux*, P. O., X, p. 75; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [802-803] 836-837.

9. Peut-être le copte **Ⲅⲙⲓⲏ** (AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 162). Dans le ms. le mot semble écrit Ⲅⲙⲓⲏ, orthographe qu'on trouve aussi dans l'*Histoire des Patriarches* (Paris, ar. 303, f° 172 b).

10. *Martyrologes et mén. orientaux*, P. O., X, p. 75; *Canons des Apôtres*, P. O., VIII, p. [16-17] 566-567; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [835-837] 193-195.

11. *Synaxaire*, P. O., I, p. [16] 230; XI, p. [475-476] 509-510; XVI, p. [893-895] 251-253; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 84.

60. THÉOPHANE ¹, d'Alexandrie, quatre ans et sept mois, de mésori 669 au 4 barmahat 674 (août 953-28 février 958).

61. MÉNAS ² (II), de Sandala, dans la province de Gharbieh, douze ans et huit mois, de barmoudah 674 au 3 kihak 687 (avril 958-29 novembre 970).

62. EPHREM ³ le Syrien, trois ans et onze mois, de toubah 687 au 6 kihak 691 ⁴ (janvier 971-2 décembre 974).

63. PHILOTHÉE ⁵, vingt-trois ans et dix mois, de toubah 692 au 12 hatour 716 (janvier 976-8 novembre 999).

64. ZACHARIE ⁶, d'Alexandrie, vingt-huit ans et dix mois, de kihak 716 au 3 hatour 744 ⁷ (décembre 996-30 octobre 1028).

65. CHENOUDI ⁸ (II), de Tannanah ⁹, quinze ans et onze mois, de kihak 745 au 2 hatour 761 (décembre 1028-29 octobre 1044).

66. CHRISTODULE ¹⁰, trente ans et onze mois, de kihak 761 au 4 kihak 792 (décembre 1044-30 novembre 1075).

1. Mich. Syr., III, p. 133 ; *Synaxaire*, P. O., III, p. [343-344] 419-420 ; VANSLEB, *loc. cit.* ; BUTLER, *Coptic churches*, II, p. 334.

2. Mich. Syr., III, p. 134, EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 196 ; VANSLEB, *loc. cit.* ; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 161-162.

3. EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 116 ; *Synaxaire*, P. O., III, p. [308-312] 384-388 ; VANSLEB, *loc. cit.* ; BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 204 ; II, p. 306-307, 334 ; *Encycl. de l'Islam*, I, p. 551.

4. Dans le ms. : 690.

5. BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 127, 145, 148 ; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 132 ; *Synax. éth.*, P. O., XI, p. [494] 290.

6. EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 135, 142-143, 290 ; *Synaxaire*, P. O., III, p. [211-213] 287-289 ; XI, p. [526-527] 560-561 ; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 163 ; BUTLER, *op. cit.*, II, p. 306, 396-398.

7. *Note marginale* : « C'est lui qu'el-Hakim livra aux bêtes féroces, mais elles ne lui firent aucun mal et se soumirent à lui. Lorsqu'il mourut, on l'enterra dans l'église des Degrés, une des trois églises (actuellement) en ruines du (quartier) des Bani Waïl. Son corps fut ensuite transporté de là à el-Habach. » — Le nom de l'église est écrit الدرج, nous lisons الدرج, marches, degrés (voir plus haut, p. 141, n. 3) : cf. بابلون الدرج Babylone des degrés (BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 252).

8. Michel. Syr., III, p. 148 ; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 132, 290 ; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 162 ; BUTLER, *op. cit.*, II, p. 305.

9. Ms. : طنامه, Peut-être la même localité que طنان d'Ibn el-Djian (p. 12-13 ; Abd-el-Latif, p. 601-602).

10. Michel. Syr., III, p. 162 ; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 121, 232, 252, 270, 276, 294 ; *Synaxaire*, P. O., III, p. [379] 455 ; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 283, f° 74 b ; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexan-*

67. CYRILLE¹ (II), d'Aflaqah, dans (la province de) Béhéra, quatorze ans et trois mois, de barmahat 792 au 12 baounah 806 (mars 1076-6 juin 1090).

68. MICHEL² (IV), de Sindjar, neuf ans et onze mois, d'abib 806 au 30 bachnès 816 (juillet 1090-25 mai 1100).

69. MACAIRE³ (II), vingt-six ans et sept mois, de baounah 817 au 25 kihak 844 (juin 1101-21 décembre 1127).

(285). 70. GABRIEL⁴ (II), fils de Tarik, écrivain, du Vieux-Caire, quatorze ans et deux mois, du 9 amchir 849 au 10 barmoudah 861⁵ (3 février 1132-5 avril 1145).

71. MICHEL⁶ (V) fils d'el-Daqalti⁷, huit mois et quatre jours, du 5 mésori 861 au 3 barmoudah 862 (29 juillet 1145-29 mars 1146).

72. JEAN⁸ (V), le moine, du désert (de Scété), dix-neuf (sic) ans

drie, p. 11, 77, 294; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 342; BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 124, 204, 233, 284; II, 263, 264, 294; Ali Pacha, *Khitat djadidah*, VI, p. 76.

1. Mich. Syr., III, p. 178; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 137, 143, 271, *Lampes des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 74; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [81-82] 599-600; VANSLEB, *op. cit.*, p. 296; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 36, 292; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 88; Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 78; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [1064-1069] 422-423.

2. *Martyrologes et ménologes orientaux*, P. O., X, p. 78; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 123, 230; SAVARY, *Lettres sur l'Égypte*, II, p. 187; BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 234; II, p. 308; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 162-163.

3. Mich. Syr., III, p. 231, 235; *Ménologes coptes-arabes*, P. O., X, p. [17, 59] 181, 223; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 171; *Synaxaire*, P. O., I, p. [16-17] 230-231; BUTLER, *op. cit.*, I, p. 205, 234; II, p. 263, 305.

4. Mich. Syr., III, p. 235; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 123, 124, 127, 195; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 75 a-b; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 62, 296 et catalogue, p. 2; BUTLER, *op. cit.*, I, p. 128, 204, 205; II, p. 252, 260, 263, 296, 306; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 36; B. I. F., IV, p. 204; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [940-942] 298-300.

5. En réalité, le total est de 12 ans, si l'on part de 849, et de 17 ans, si l'on prend 844.

6. *Martyrologes et ménologes orientaux*, P. O., X, p. 74; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [924-925] 282-283.

7. Originaire de Daqalt, village de la province de Gharbieh (Ibn-el Djian, p. 77; Abd-el-Latif, p. 638).

Dans Maqrizi (*Khitat*, II, p. 496) : el-Taquadousi, originaire de Taquadous ou Daquadous (AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 65).

8. Mich. Syr., III, p. 254, 327; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 20, 30, 34, 106, 107, 119, 123, 144; BUTLER, *Coptic churches*, II, p. 298.

et huit mois, du deuxième jour des Épagomènes de l'an 862 au 4 bachnès 883 (25 août 1146-29 avril 1167).

73. MARC ¹ (III) fils de Zour'ah, de 883 au 6 toubah [905] (1167-1^{er} janvier 1189).

74. JEAN ² (VI), fils d'Abou Ghalib, vingt-sept ans, du 4 amchir 905 au 11 toubah 932 (29 janvier 1189-6 janvier 1216).

75. CYRILLE ³ (III), fils d'el-Laqlaq, sept ans, huit mois et vingt-neuf jours, du 22 baounah 951 au 24 barmahat 959 (16 juin 1235-20 mars 1243).

76. ATHANASE (III), fils de Kalil (?) ⁴, onze ans, un mois et vingt-six jours, du 24 babeh 967 au 1^{er} kihak 978 (22 octobre 1250-27 novembre 1261).

Lorsque Athanase mourut, quelques notables du Vieux-Caire désignèrent (pour lui succéder) Jean, fils d'Abou Saïd el-Souk-kari, mais certains personnages du Caire mirent en avant Gabriel, fils de la sœur d'Anba Pierre, évêque de Tanbouda. Il fut enfin décidé que l'on procéderait à un tirage au sort dans l'église ⁵.

1. Mich. Syr., III, p. 329, 379-380, 403; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 8, 23, 30, 32, 120, 134-135, 139, 143-144, 187; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f^o 227 b; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [518] 552; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 235; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 235; BUTLER, *Coptic churches*, II, p. 306; BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 308, n. 1; BUTLER, *Treaty of Babylon*, p. 40-41; inscription au nom de ce patriarche dans le tombeau de Khunès, à Assouan (*Catal. des monum. et inscr. de l'Égypte antique*, 1^{re} série, I, p. 162).

2. Mich. Syr., II, p. 403, 412; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 96, 124, 139, 175, 196; BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 308-309; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [542-543] 576-577; VANSLEB, *op. cit.*, p. 30; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 163. — Jean Pauléon (cf. B. I. F., I, p. 115).

3. *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f^o 75, 115 b; BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 309, 409-410; *Synaxaire*, P. O., I, p. [112-113] 326-327; éd. du Caire, II, p. 30-31; *Synax. éth.*, P. O., VII, p. [297] 313; VANSLEB, *op. cit.*, p. 294, 335; BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 128, 234, 283; II, p. 305-306; B. I. F., IV, p. 202; *Mél. Fac. or.*, I, p. 118.

4. Ms. : كليل. — *Hist. des Patriarches*, Paris, ar. 306, f^o 32b : كليل. *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f^o 137b (كليل); *Synax. éth.*, P. O., VII, p. [297] 313 (Aklil et Kelil); QUATREMÈRE, *Mamlouks*, I, a, p. 31-32; BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 234; J. MASPÉRO, *Diplôme ar.-chrétien*, *Annales du Service des Antiquités*, 1910, p. 183; VILLECOURT, *Le saint chrême dans l'église copte*, *Rev. d'hist. ecclés.*, XVIII, p. 6 (Kalib); Ali Pacha, *Khitat djadidah*, VI, p. 81 (كلك).

5. Sur cette coutume, voir les détails donnés dans Mich. Syr., II, p. 504, III, p. 120, 163, 231, 250-251, 329; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 13; BUTLER, *Coptic churches*, II, p. 305; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [924-925] 282-283; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [99] 309.

Ainsi fut fait, et le nom de Gabriel sortit : il fut donc consacré higoumène. Mais, sur l'opposition que lui firent Jean et ses partisans, il fut déposé. Jean fut ensuite intronisé le 6 toubah de l'an 978 (1^{er} janvier 1262), un mois après la mort d'Athanase. Après six ans et neuf mois de pontificat, il fut aussi déposé, et Gabriel fut à nouveau installé comme patriarche, le 24 babeh de l'an 985 (21 octobre 1268). Ce dernier fut déposé une seconde fois le 6 toubah de l'an 987 (1^{er} janvier 1271), et Jean fut réinstallé par ordre du gouvernement du sultan. Gabriel resta déposé jusqu'à sa mort, et Jeangarda le pontificat jusqu'à sa mort. Étant donné que Gabriel mourut le premier et que le sort l'avait désigné avant Jean, son nom précède celui de Jean dans l'Église ¹ et dans l'histoire.

(285 b). 77. GABRIEL ² (III), fils de la sœur de l'évêque de Tanbouda, deux ans, deux mois et dix jours, du 24 babeh 985 au 6 toubah ³ 987 (21 octobre 1268-1^{er} janvier 1271).

78. JEAN ⁴ (VII), fils d'Abou Saïd, vingt-neuf ans et sept jours. Les dates ont été exposées ci-dessus pour ses deux prises de fonctions : [du 6 toubah 978 au 24 babeh 985 (1^{er} janvier 1262-21 octobre 1268), et 6 toubah 987] au 26 barmoudah 1009 ⁵ (1^{er} janvier 1271-21 avril 1293).

79. THÉODOSE ⁶ (II), fils de Raphaël, le Franc, six (*sic*) ans et six mois, du 10 abib 1010 au 5 toubah 1016 (4 juillet 1294-31 décembre 1299).

80. JEAN ⁷ (VIII), fils d'Isaac, de Minyah Bou Fis ⁸, vingt

1. C'est-à-dire, dans les *diptyques*. Les auteurs arabes ont connu l'expression, cf. Yahya d'Antioche, C. S. C. O., ar., sér. III, t. VII, p. 92, 150 : الدبتيقيس ; Masoudi, *Prairies d'or*, IX, p. 341 ; *Tanbih*, p. 160 : الدبطحة ; Eutychius, C. S. C. O., ar. sér. III, t. VII (p. 35) الدبتيقيس

2. Moufazzal, P. O., XIV, p. [284-288] 448-452, *Synax. éth.*, P. O., VII' p. [294-301] 310-317 ; Ali Pacha, *Khitat Djadidah*, VI, p. 81-82.

3. Au-dessus de « 6 toubah », on lit : 17 abib. C'est peut-être la date de la mort de Gabriel, car le 6 toubah est celle de sa déposition.

4. Moufazzal, P. O., XIV, p. [283-287] 447-451 ; QUATREMÈRE, *Mamlouks*, II, a, p. 23 (*Sinous*, à corriger en *Younous*) ; *Synax. éth.*, P. O., VII, p. [298] 314 ; Ali Pacha, *Khitat djadidah*, VI, p. 82.

5. Note marginale : « La première fois : 6 ans et neuf mois ; la seconde : 22 ans et 3 mois.

6. Moufazzal, P. O., XIV, p. [422] 586 ; Ali Pacha, *Khitat djadidah*, VI, p. 82 ; VILLECOURT, *op. cit.*, *Rev. d'hist. ecclés.*, XVII, p. 503.

7. *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 131b, 288-289 ; *Synax. éth.*, P. O., IX, p. [672] 468 ; VILLECOURT, *op. cit.*, p. 504 ; Ali Pacha, *loc. cit.*

8. Cf. Maqrizi, éd. de l'Inst. Franç., III, p. 312, n. 3. — Il est question d'un évêque de Minyah Bou Fis dans la *Lampe des ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 131 b.

ans, trois mois et vingt jours, du 14^e amchir 1016 au 4 baou-nah 1036 (8 février 1300-29 mai 1320).

Sous son pontificat, le gouvernement du sultan imposa aux Chrétiens et aux Juifs des obligations nouvelles, et notamment pour les chrétiens le port de turbans bleus², l'obligation, dans un but d'humiliation, de se tenir sur une monture en ayant les deux jambes d'un même côté³, et bien d'autres mesures. Les églises furent fermées, au Vieux-Caire et au Caire tout d'abord, et ensuite dans le reste des provinces de l'empire égyptien, à l'exception des couvents, des églises d'Alexandrie, et de quelques églises du pays.

C'est alors qu'arriva un ambassadeur de Lascar⁴, empereur de Constantinople, pour intercéder en faveur des Chrétiens. On ouvrit l'église jacobite de Notre-Dame, de la Mouallaqah, au Qasr el-Cham, au Vieux-Caire, et l'église melkite de Saint-Michel⁵, dans le même quartier, après six cent trois jours de fermeture.

On reçut ensuite la visite d'un ambassadeur du roi de Barcelone⁶, venu dans le même but d'intercession. Deux autres églises furent rouvertes : l'église copte (jacobite) de Notre-Dame⁷, dans le quartier de Zouweilah, et l'église melkite de Saint-Nicolas, dans le quartier des Boundouqaniyin.

Cette situation subsista jusqu'à maintenant. Nous espérons en la miséricorde de Dieu !

81. JEAN (IX), un des deux frères (?), de تفسا⁸ (?) du Béhéra,

1. Suivi dans le ms., de 49.

2. Cf. Maqrizi, *Khitat*, II, p. 516 ; QUATREMÈRE, *Mamlouks*, II, b, p. 177-180 ; Ibn Iyas, I, p. 143.

3. Littéralement : « monter en large » (cf. QALQACHANDI, XIII, p. 324).

4. Cf. ZETTERSTÉEN, *Beitr. Z. Gesch. d. Mamlûkensultane*, p. 160, 161, 164, 178 ; TISSERANT, VILLECOURT et WIET, *Recherches sur la personnalité et la vie d'Abû'l-Barakât Ibn Kubr*, R. O. C., XXII, p. 392-393.

5. Cf. Yahya d'Antioche, C. S. C. O., ar. sér. III, t. VII, p. 116-118, 196.

6. Cf. QUATREMÈRE, *Mamlouks*, II, b, p. 229-230 ; *Encycl. de l'Islam*, I, p. 672. — Jaime II, des comtes de Barcelone, roi d'Aragon.

7. Cf. *Synax. éth.*, P. O., I, p. [49] 567 ; *Synaxaire*, éd. du Caire, I, p. 54.

8. Le P. Villecourt propose de lire Nifiyah, au sud de Tanta (*op. cit.*, *Rev. hist. eccles.*, XVII, p. 504). Ali Pacha (*Khitat djadidah*, VI, p. 82) n'indique pas de localité. Dans l'*Hist. des patriarches* (Paris, ar. 306, f° 34b) ce patriarche est appelé النقادى, originaire de Naqadah, localité voisine de Kous ; mais nous ne sommes plus dans le Delta. On lit بنفيم dans le ms. Or. 1337 du Brit. Mus. (communication du P. Villecourt).

six ans, cinq mois et vingt-deux jours, du 1^{er} babeh 1037 au 2 barmoudah 1043 (28 septembre 1320-28 mars 1327).

82. BENJAMIN ¹ (II), d'el-Damigrat, onze ans, huit mois et un jour, du 15 bachnès 1043 au 11 toubah 1055 (10 mai 1327-6 janvier 1339).

83. PIERRE ² (V), huit ans, six mois et huit jours, du 6 toubah 1056 au 14 abib 1064 (4^{er} janvier 1340-8 juillet 1348).

84. MARC ³ (IV), de Kalioub, de l'an 1065 ⁴ au 6 amchir 1079 (1349-31 janvier 1363).

85. JEAN ⁵ (X), de Damas, du 5 bachnès 1079 [au 19 abib 1085] (30 avril 1363-13 juillet 1369).

[Cette liste est complétée en marge comme suit :]

86. GABRIEL ⁶ (IV), supérieur du couvent d'el-Mouharraq [11 toubah 1086-2 bachnès 1094/6 janvier 1370-27 avril 1378].

87. MATTHIEU ⁷ [1^{er} mésori 1094-5 toubah 1125/25 juillet 1378-31 décembre 1408].

88. GABRIEL ⁸ (V) [26 barmoudah 1125-8 toubah 1144/21 avril 1409-3 janvier 1428].

89. JEAN ⁹ (XI), du Maqs [16 bachnès 1144-9 bachnès 1169/11 mai 1428-4 mai 1453].

1. VILLECOURT, *op. cit.*, p. 504, 500, 512; Ali Pacha, *loc. cit.*

2. VILLECOURT, *op. cit.*, *Rev. d'Hist. ecclés.*, XVII, p. 505, 509-510, 513; XVIII, p. 7-8; Ali-Pacha, *loc. cit.*

3. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 82-83.

4. Dans le ms. : 1056. Rétabli d'après Ali Pacha.

5. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 83.

6. Ali Pacha, *loc. cit.*

7. Paris, ar. 132, 3^o; 145, 6^o; Ali Pacha, *loc. cit.* Maqrizi donne comme date de l'avènement du successeur de Matthieu le 9 safar 811 de l'hégire (corriger 821) = 4 juillet 1408 (QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 260).

8. VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 124, 127, 132; BUTLER, *Coptic churches*, II, p. 100; Ali Pacha, *loc. cit.*; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 249. — Les dates de Maqrizi sont : 9 safar 811/4 juillet 1408 (voir note précédente) — 2 rabi II 830/31 janvier 1427 (QUATREMÈRE, *op. cit.*, II, p. 260, 263-264).

9. QUATREMÈRE, *op. cit.*, II, p. 264-265; Sakhawi, p. 39 (مونس); Ali Pacha, *loc. cit.*

Maqrizi place l'accession de Jean du Maqs en radjab 830/ mai 1427, mais lui donne comme prédécesseur un nommé Michel, que la présente liste n'a pas retenu et qui fut déposé : il avait été élu le 13 djoumada I/12 mars de la même année (QUATREMÈRE, *loc. cit.*).

90. MATTHIEU ¹ (II), de la Haute-Égypte [13 tout 1170-13 tout 1182/10 septembre 1453-10 septembre 1465].

91. GABRIEL ² (VI), supérieur du couvent d'el-'Arabah [15 amchir 1182-19 kihak 1191/9 février 1466-15 décembre 1474].

92. MICHEL ³ (VI), fils d'el-Samallouti [13 amchir 1193-16 amchir 1194/7 février 1477-10 février 1478].

93. JEAN ⁴ (XII), de Naqadah [23 barmoudah 1196-7 tout 1200/18 avril 1480-4 septembre 1483].

94. JEAN ⁵ (XIII), du Vieux Caire [15 amchir 1200-11 amchir 1240/9 février 1484-5 février 1524].

95. GABRIEL ⁶ (VII), de Minchah [4 babeh 1242-29 babeh 1285/1^{er} octobre 1525-26 octobre 1568].

96. JEAN ⁷ (XIV), de Manfalout [22 barmoudah 1290-3^e jour épagomène 1305/17 avril 1574-5 septembre 1589].

97. GABRIEL ⁸ (VIII), de Manbir [16 baounah 1306 — déposé, puis rétabli — 9 bachnès 1326/20 juin 1590-14 mai 1610].

98. MARC ⁹ (V), d'el-Bayadah [se place entre les deux pontificats de Gabriel VIII].

99. JEAN ¹⁰ (XV), de Mellawi [environ dix ans]

100. MATTHIEU ¹¹ (III), de Toukh [dates ?].

101. MARC ¹² (VI), originaire de Bahdjourah, du couvent d'el-'Arabah, intronisé le 17 barmoudah 1362/22 avril 1646 [† en barmoudah 1371/ avril 1655].

102. MATTHIEU ¹³ (IV), originaire de Mir, du couvent de Notre-

1. Ali Pacha, *loc. cit.* — Sakhawi (p. 389) place son accession au 22 radjab 856/8 août 1452.

2. Ali Pacha, *loc. cit.*

3. Ali Pacha, *loc. cit.*

4. Ali Pacha, *loc. cit.*

5. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 83. — Le *Synaxaire* (éd. du Caire, II, p. 178, n. 3) donne pour ce patriarche les dates 1475-1516.

6. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 84; B. I. F., IV, p. 204. — Le *Synaxaire* (éd. du Caire, II, p. 235-236) donne 1518-1561.

7. Ali Pacha, *loc. cit.*

8. B. I. F., IV, p. 205; Ali Pacha, *loc. cit.*

9. Ali Pacha, *loc. cit.*

10. Ali Pacha, *loc. cit.*

11. Ali Pacha, *loc. cit.*, Paris, ar. 319.

12. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 75, 84.

13. Ali Pacha (*op. cit.*, VI, p. 75, 84) donne comme date d'accession fin hatour 1376/novembre 1659.

Dame, à Baramous, intronisé patriarche au mois de hatour de l'an 1377 des martyrs/novembre 1660 [† 16 mésori 1391/19 août 1673].

Fin du fragment d'Abou'l-Barakât.

Grâce aux *Khitat djâdidah* d'Ali Pacha (VI, p. 84-88), nous sommes à même de compléter cette liste et d'aboutir à l'époque contemporaine.

103. JEAN ¹ (XVI), 12 barmahat 1392-10 baounah 1434 (18 mars 1676-15 juin 1718).

104. PIERRE (VI), 15 mésori 1434-26 barmahat 1442 (19 août 1718-2 avril 1726).

105. JEAN (XVII), 6 toubah 1443-23 barmoudah 1461 (12 janvier 1727-29 avril 1745).

106. MARC (VII), 24 bachnès 1461-12 bachnès 1483 (30 mai 1745-18 mai 1769).

107. JEAN ² (XVIII), 15 babeh 1486-2 baounah 1512 (23 octobre 1769-7 juin 1796).

108. MARC ³ (VIII), 28 tout 1513-13 kihak 1526 (6 octobre 1796-21 décembre 1809).

109. PIERRE ⁴ (VII), 16 kihak 1526-28 barmahat 1568 (24 décembre 1809-5 avril 1852).

110. CYRILLE ⁵ (IV), 14 baounah 1570-23 toubah 1577 (17 juin 1854-30 janvier 1861).

111. DÉMÉTRIUS ⁶ (II), 9 baounah 1578-11 toubah 1586 (15 juin 1862-18 janvier 1870).

112. CYRILLE ⁷ (V), intronisé le 23 babeh 1591 (1^{er} novembre 1874).

1. *Synaxaire* (éd. du Caire, II, p. 180) : 1668-1710.

2. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 76 ; BUTLER, *Coptic Churches*, II, p. 401.

3. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 72 ; BUTLER, *loc. cit.*

4. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 72.

5. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 72, 81.

6. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 73. Dans le *Synaxaire* (éd. du Caire, II, p. 180) la date d'accession est 1854.

7. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 73, 77, 80 ; *Synaxaire*, éd. du Caire, I, p. 110-111.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

PAR G. WIET

P. 2, n. 3, l. 4-5, *lire* : *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [190] 454.

P. 2, n. 3, l. 7. — 448, *lire* 449 (brigandage d'Éphèse).

P. 17, l. 13 et seq. — Ce raisonnement de Dioscore sur la divinité du Christ se trouve reproduit dans la *Réfutation d'Eutychius* de Sévère d'Achmouneïn (P. O., III, p. [53] 173).

P. 19, l. 24. — reconnaissant, *lire* : reconnaissant.

P. 26, l. 12 seq. — Ces détails romanesques sur la jeunesse de Dioclétien se retrouvent dans le *Synaxaire* (P. O., III, p. [455-457] 531 533; cf. *Anal. Bolland.*, XL, p. 98, 137). Il est appelé Aghripida, au lieu de Gharibita, et c'est l'empereur Numérien, et non Carus, qui le fait venir à la cour.

P. 38, n. 5. — C'est en vain que j'ai fait des recherches pour élucider le sens de ce mystérieux *Niqiyah* qu'on lit dans les professions du patriarche Matthieu.

Abou'l-Barakât (*Lampe des ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 74 b, 154) fait rentrer dans la juridiction du patriarche : Alexandrie, l'Égypte, l'Abyssinie, la Nubie et la Pentapole. De ce même Matthieu, Vansleb (*Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 32) note les qualités suivantes : « *Patriarche d'Alexandrie, et des dominations sujettes à l'Égypte; de Jérusalem, du pays des Abyssins, de Nubie, de Pentapolis, et de tous les autres lieux où saint Marc a prêché* ».

Dans un traité conclu entre Saladin et Hildebrand, ambassadeur de Pise, on lit les titres du patriarche Marc III. Le texte arabe en est perdu, les voici dans une traduction latine contemporaine : « Et de hoc fuit testis Marcus patriarcha de Alexandria et de Babillonia et de Nubia et de Saba » (AMARI, *I diplomati arabi del R. archivio Fiorentino*, p. 261). Si le document n'était pas daté du 25 septembre 1173, soit de quelques mois avant la conquête du Yémen par le frère de Saladin, on pourrait penser

à cette contrée, suivant l'interprétation d'Amari (*op. cit.*, p. 459). Il est bien tentant de supposer qu'il y avait dans l'original arabe الحبيشة, *el-Habachah* (?), l'Abyssinie. — Cf. encore BUTLER, *Coptic churches*, II, p. 302; Mich. Syr., II, p. 414.

P. 45, l. 4. — Aqçusnâgès, lire Asquçnâgès.

P. 48, l. 19. — Jean II, lire Jean I (Jean Talaïa).

P. 52, n. 3. — « Paul avait interdit aux évêques monophysites en 537-538 » de siéger à Alexandrie. Il résulte d'autres passages de cet ouvrage (p. 164, 179, 187, 237, n. 3, 243) que cette interdiction fut prononcée, non par Paul le Tabennésiotte, mais par son successeur Apollinaire. Cette assertion s'appuie uniquement sur un passage de l'*Histoire des Patriarches* (P. O., I, p. [205] 169 : corriger en ce sens la référence donnée, p. 179, n. 1) : il résulte du contexte que la mesure fut prise avant la mort de Théodose, donc avant 566, et après 551 (avènement d'Apollinaire).

P. p. 59, l. 28-29. — Inspirations pontanée, lire : inspiration spontanée.

P. 65, n. 1, l. 1. — Vit., Ton., lire : Vict. Ton.

P. 71, n. 3. — Beth-Garmai, lire : Beith-Garmai.

P. 72, notes, l. 14-15. — Sur Philoxène de Hiérapolis, voir encore [Assemani, *Bibl. Or.*, II, p. 40-46; Duval, *Litt. syr.*, p. 356-358; Wright, *Syr. Lit.*, p. 72-76; Krüger, in *Protest. Realenz.*, 3^e éd., XV, p. 367-370; Wallis-Budge, *The Discourses of Philoxenus*, 2 vol., Londres, 1894; *Tractatus de Trinitate et Incarnatione*, C. S. C. O., syr., sér. II, tome XXVII; et les *Dissertationes* publiées dans P. O., XV. — A. F.].

P. 73, l. 21. — 24 octobre, lire : 14 octobre (voir la n. 1).

P. 75, l. 9. — 540, lire : 551 (arrivée d'Apollinaire à Alexandrie : voir p. 161).

P. 75, l. 22. — 537, lire : 535 (élection de Théodose).

P. 75, n. 7. — Sévère d'Achmouneïan, lire : Sévère d'Achmouneïn.

P. 77, n. 2, l. 7-8. — De l'avènement de Justin I^{er} à l'intronisation du patriarche catholique Paul (540), il y a exactement 22 ans. Lire : (537), et 19 ans.

P. 78, l. 11. — Difficile, lire : facile.

P. 82, n. 4, l. 4. — I, lire : II.

P. 83, n. 2, l. 10. — Sur Sévère d'Antioche, voir encore [Mai,

Spic. rom., X, p. 169-220 ; P. G., XLVI, p. 627-652 ; J. Eustratios, *Σεβήρος ὁ μονοφυσίτης...*, Leipzig, 1894 ; M. Peisker, *Severus von Antiochien*, Halle, 1903 ; Brooks, *The sixth Book of the select Letters of Severus*, Londres, 2 vol., 1902-1904 ; et les œuvres éditées dans P. O., IV, VIII, XVI (homélies) ; VI, VII (hymnes). — A. F.].

P. 86, n. 4, l. 3. — Monastère de l'Énaton, à Alexandrie, *lire* : près d'Alexandrie.

P. 88, n. 5, l. 10. — 24 octobre 548, *lire* : 14 octobre (mort de Dioscore II).

P. 91, l. 4. — *Au lieu de* : ncessité, *lire* : nécessité.

P. 92, n. 4, l. 2. — *Lire* : اصحاب اوطاخى.

P. 117, n. 1, l. 1. — *Lire* : الاسكندرية.

P. 141, n. 1, l. 13. — 258 (= 547), *lire* : 258 (= 541).

P. 148, l. 15-17. — L'accusation lancée contre Paul le Tabennésiotte se trouve dans Jean de Nikiou, p. 516.

P. 148, n. 5. — Voir Eutychius, C. S. C. O., ar., sér. III, tome VI, p. 200.

P. 159, note, l. 19. — Retourner le crochet (|) avant « ce qu'ont connu ».

P. 167, l. 11. — 531, *lire* : 533, date admise dans cet ouvrage pour la conférence de Constantinople (voir l'index, sous *conférence*).

P. 179, n. 1. — [206|470, *lire* [205|469.

P. 198, notes, ligne 13. — *Au lieu de* . περι, *lire* : περι.

P. 204, n. 2, l. 1. — *Au lieu de* . xai, *lire* : xai.

P. 205, n. 2, l. 2. — *Au lieu de* : Θεότητα, *lire* : Θεότητα.

P. 208, notes, l. 2. — 587, *lire* : 578 (avènement de Damien).

P. 212, l. 22. — 577-604, *lire* : 578-604 (pontificat de Damien).

P. 216, n. 1, l. 3. — 576-577 *lire* : 575-577 (pontificat de Pierre IV).

P. 217, n. 3. — Au sujet de cette hypothèse de Gutschmid (au lieu de p. 465-496, *lire* : 495-496) sur le philosophe Jean Philoponos, il n'est peut-être pas inutile de faire observer qu'une tradition orientale assez tardive (xiii^e siècle) donne à Jean le Grammairien (Yahya el-Nahwi) la qualité de *patriarche d'Alexandrie* (Ibn el-Qifti, *Tarikh el-Houkama*, éd. Lippert,

Leipzig, 1903, p. 35). Au cours de son ouvrage, l'auteur arabe atténue d'ailleurs cette donnée : Jean est dit plus loin « évêque à Alexandrie » (p. 93), et, au cours de la biographie qui lui est spécialement consacrée, il est qualifié d'« évêque dans l'église d'Alexandrie » (p. 354), ce qui est autrement vague. La valeur de ces renseignements est singulièrement diminuée par les dates assignées à l'activité de Jean Philoponos. Disciple de Sévère (*Chawari* ; p. 354), antérieur au médecin Paul d'Égine (*Foulis el-Adjaniti* ; p. 261-262) et à d'autres personnages que je n'ai pu identifier (p. 55, 56, 322), Jean le Grammairien aurait daté l'un de ses ouvrages de l'an 343 de Dioclétien = 626-627 (p. 356), et aurait vécu assez longtemps encore pour supplier le calife Omar d'épargner la bibliothèque d'Alexandrie (p. 355 ; cf. CAETANI, *Chronographia*, I, p. 290). On sait que la science occidentale s'appuie sur cet anachronisme touchant la vie de Philoponos pour innocenter les Arabes et ne pas leur imputer un incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie (Cf. MAQRIZI, *Khitat*, éd. de l'Inst. Franç., III, p. 129, n. 2). D'ailleurs, Yahya el-Nahwi est peut-être différent de Jean Philoponos (cf. *Der Islam*, XII, p. 251). — Voir STÉINSCHNEIDER, *Die arab. Uebersetzungen aus dem Griechischen*, in *Beihefte zum Centralblatt für Bibliothekswesen*, fasc. V, p. 16 ; XII, p. 103-105. — Masoudi semble avoir été le seul des auteurs arabes à connaître le surnom *Philoponos*, qu'il traduit par *haris*, l'avide (*Avertissement*, p. 18). — Cf. encore G. FURLANI, *Il trattato di Giovanni Filopono sul rapporto tra le parti e gli elementi ed il tutto e le parti*, in *Atti del. R. Inst. Veneto*, t. LXXXI ; FURLANI, *Una lettera di Giovanni Filopono*, *Ibid.*, LXXX, p. 1247-1265.

P. 227, l. 1. — 560, *lire* : 566 (sacre de Paul d'Antioche).

P. 228, n. 3. — [Pour le sacre de Baradée, cf. p. 185, n. 1. — *Lire* [Pour le sacre de Paul d'Antioche par Baradée, voir les renvois de p. 229, n. 5].

P. 258, l. 5. — Théodose, *lire* : Théodore.

P. 244, n. 4, l. 10. — *Au lieu de* : Euloge da Nisibe, *lire* : Euloge de Nisibe.

P. 338, l. 3. — Sinaïe, *lire* : Sinaï.

P. 350, l. 14. — 538-549, *lire* : 537-539 (dates de Paul de Tabenne).

P. 354, l. 5. — 540, *lire* : 539.

BIBLIOGRAPHIE

- Abudacnus, *Historia Iacobitarum*. — Historia Iacobitarum seu Cop-
torum... cum annotationibus Ioannis Nicolai... vulgavit Sigeber-
tus Havercampus, Leyde, 1740.
- Agath. — Agathiæ scholastici Historiæ (C.S.H.B.)
- Ali Pacha, *Khilat djadidah*. — Ali Pacha Moubarak, El-Khitat el-
djadidah el-Taufiqiyah, 20 vol., Boulaq, 1306/1889.
- Amélineau, *Contes et romans de l'Égypte chrétienne*. — 2 vol.,
Paris, 1888.
- Amélineau, *Géographie*. — La Géographie de l'Égypte à l'époque
copte, Paris, 1893.
- Amélineau, *Résumé*. — Résumé de l'histoire de l'Égypte depuis les
temps les plus reculés jusqu'à nos jours, Annales du Musée Guimet,
Bib. de vulgarisation, tome VII, Paris, 1894.
- Amélineau, *Vie de Schnoudi*. — Les Moines égyptiens. Vie de Sche-
noudi, Ibid., tome I, Paris, 1889.
- Amélineau, *Vie du patr. Isaac*. — Histoire du patriarche Isaac (texte
et trad.), Public. de l'École des lettres d'Alger, Paris, 1890.
- Anast. Sin., *Hod*. — Anastase le Sinaïte, *Hodégos* (P. G., LXXXIX,
25-310).
- Assemani, *Bib. Or*. — Bibliotheca Orientalis clementino-vaticana,
4 vol., Rome, 1719.
- Barhebræus. — Gregorii Barhebræi chronicon ecclesiasticum, éd.
Abbeloos et Lamy, 3 vol., Louvain, 1872-1877.
- Baronius, *Ann. eccl*. — *Annales ecclesiastici*, 12 vols., Rome, 1598-
1607.
- Barth, Kaiser Zeno. — Bâle 1894.
- Berl. Klass.* — Berliner Klassikertexte.
- B. I. F. — Bulletin de l'Institut Français d'archéologie orientale le
Caire.
- BUTLER, *Ancient Coptic Churches*. — Ancient Coptic Churches of
Egypt, 2 Vol., Oxford, 1884.
- Butler, *Arab. Conquest*. — The Arab Conquest of Egypt and the last
thirty years of the Roman Dominion, Oxford, 1902.
- Byzant. Zeitschr.* — Byzantinische Zeitschrift, Leipzig.

- Caetani, *Annali dell' Islam*. — En cours de publication depuis 1905, Milan.
- Casanova, *Mohammed et la fin du monde*. En cours de publication depuis 1911, Paris.
- Christ et Paranikas, *Anthologia græca carminum christ.* — Leipzig, 1871.
- Chron. ad an. 846.* — C.S.C.O., syr., sér. III, tôme IV, texte, p. 157-238; trad., p. 121-180.
- Chron. an.* — Chronique syriaque anonyme, éd. et trad. Guidi (C.S.C.O., syr. sér. III, tome IV).
- Chron. Ed.* — Chronicon Edessenum, C.S.C.O., syr., sér. III, tome IV, p. 1-12; et Hallier, Untersuchungen über die Edessenische Chronik, mit dem syrischem Text und eine Uebersetzung, Leipzig, 1892.
- Chron. Pasc.* — P.G., XCII, 1-1158.
- CLERMONT-GANNEAU, *Rev. archéol. or.* — Recueil d'archéologie orientale, en cours de publication depuis 1888, Paris.
- Cod. Just.* — Codex Justinianus, éd. Paul Krüger, Berlin, 1877.
- COTELIER, *Eccl. gr. monum.* — Ecclesiæ græcæ monumenta, Paris, 1686.
- C.S.C.O. — Corpus scriptorum ecclesiasticorum orientalium, ed... Chabot, Hyvernat, Guidi, Forget, en cours de publication depuis 1903, Paris.
- C.S.E.L. — Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, publ. de l'Acad. de Vienne.
- C.S.H.B. — Corpus scriptorum historiae byzantinae, 49 vols., Bonn, 1828-1878.
- Cyrille de Scythopolis, *Vie de saint Sabas.* — COTELIER, *Eccl. gr. monum.*, III, p. 220-376.
- Denys de Tell-Mahré. — Chronique de Denys de Tell-Mahré, quatr. partie, éd. et trad. Chabot, Bib. de l'Éc. des Hautes-Études, fasc. 112, Paris, 1895.
- Diehl, *Justinien.* — Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle, Paris, 1901.
- Diehl, *Théodora.* — Théodora, impératrice de Byzance, Paris, 1904.
- Duchesne, *Vigile et Pélage.* — Revue des questions historiques, XXXVI, 1884, p. 369-440.
- Duval, *Litt. Syr.* — La littérature syriaque, 2^e éd., Paris, 1900.
- Élie de Nisibe. — C.S.C.O., syr., sér. III, tomes VII-VIII.
- Épiphane, *Hær.* — Saint Épiphane, *des Hérésies*, P. G., XLI-XLII.
- ERMANN et KREBS, *Aus den Papyrus der Kön. Museen.*
- Eunape, *Vitæ sophist.* — *Vies des Philosophes et Sophistes*, éd. Niebuhr, C.S.H.B.

- Évagr. *Hist. eccl.* — Histoire ecclésiastique, P.G., LXXXVI(II), 2415-2886.
- EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*. — The Churches and Monasteries of Egypt and some neighbouring Countries, attributed to Abu Sâlih the Armenian, Oxford, 1895.
- Georges de Chypre. — Georgii Cyprii descriptio orbis romani, éd. Gelzer, Leipzig, 1890.
- Greg. Magn., *Epist.*
- Greg. Magn., *Reg. Epist.* } — P.L., LXXVII, 441-1328.
- Greg. Magn., *Moralia*.
- Gutschmid, *Verzeichniss*. — Verzeichniss der Patriarchen von Alexandrien, in GUTSCHMID, *Kleine Schriften*, éd. Rühl, tome II, Leipzig, 1890.
- Harnack, *Dogmengesch.* — *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, 4^e éd., 3 vol., Tübingen, 1909-1910.
- Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*. — HEFELE, *Histoire des Conciles*, trad. Leclercq, 8 vol. parus, Paris, 1907-1917.
- Hergenröther, *Handb. der K. G.* — Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte, 4^e éd., Frib. en Brisgau, 1902.
- Hergenröther, *Photius*. — Photius, Patriarch von Constantinopel, sein Leben, seine Schriften und das griechische Schisma, 3 vol., Ratisbonne, 1867-1869.
- Hier. — Hieroclis Synecdemus, éd. Burekhardt, Leipzig, 1893.
- Hist. Aug.* — Histoire Auguste.
- Horm. — Hormisdas, Epistolæ et decreta, P.L., LXIII, 367-534.
- Huart, *Hist. des Arabes*. — Histoire des Arabes, 2 vol., Paris, 1912-1913.
- Ibn Râhib. — C.S.C.O., ar., sér. III, tome I.
- Jacques d'Edesse. — C.S.C.O., syr., sér. III, tome IV, texte, p. 261-330; trad., p. 197-258.
- Jean Damasc., *de Haer.* — Saint Jean Damascène, de Hæresibus, P.G., XCIV.
- Jean d'Éphèse, *Comment.* — Vies des Bienheureux orientaux, texte in LAND, *Anecd. syr.*, II, p. 2-288; trad. in DOUWEN et LAND, *Iohannis episcopi ephesini syri monophysitæ Commentarii de beatis Orientalibus*, Amsterdam, 1889.
- Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.* — Histoire ecclésiastique, trad. Schönfelder, Munich, 1862.
- Jean de Nikiou. — Chronique de Jean, évêque de Nikiou, éd. et trad. Zotenberg, Notices et extraits des mss. de la Bibl. nationale, tome XXIV.
- J. Lyd., de Magistr. — Joannis Lydi de magistratibus populi romani, éd. Wünsch, Leipzig, 1903.

- Jornandès, *Succ. temp.* — De regnorum ac temporum successione (Mommsen, *Mon. Germ. hist.*, Auct. ant., tome V, I).
- Kleyn, *Jacobus Baradaeus*. — Jacobus Baradaeus, de Schichter der syrische monophysietische Kerk, Leyde, 1882.
- Krüger, *Monoph. Streitigkeiten*. — Monophysitische Streitigkeiten im Zusammenhange mit der Reichspolitik, Iéna, 1884.
- Krumbacher, *Byz. Litt.* — Geschichte der Byzantinischen Litteratur von Justinian bis zum Ende des Oströmischen Reiches, 2^e éd., Munich, 1897.
- Labbe, *Concil* — Ph. Labbeus, Sacrosancta concilia ad reg. édit. exacta, Lutetiae, 17 tomes, en 18 vols., 1671-1672.
- Land, *Anecd. Syr.* — Anecdota syriaca, 4 vol., Leyde, 1862-1875.
- Lebon, *Le monoph. sévérien*. — Le monophysisme sévérien, Louvain, 1909.
- Leont. Byz., *de sectis*. — P.G., LXXXVI(I), 1193-1268.
- Leont. Neap., *Vie de saint Jean*. — P.G., XCIII, 1613-1660 ; et GELZER, *Leontios v. Neapolis Leben des hl. Johannes des Barmherigen*, in Samml. ausgewählter kirchen u. Dogmengesch. Quellschriften, V, Leipzig, 1893.
- Lequien. — Oriens christianus, 3 vol., Paris, 1740.
- Lettre Pascale*. — Osterfestbriefe des Alexander Patriarchen von Alexandrien, *Berlin Klass.*, Heft 6, p. 55-109.
- Lib. Chalif.* — Liber Chalipharum, C.S.C.O., syr., sér. III, tome IV, texte, p. 77-155 ; trad., p. 63-119.
- Liber., *Brev.* — P.L. LXVIII, 969-1052.
- Livre de la Création et de l'Histoire*. — éd. et trad. Huart, 6 vol., Paris, 1899-1919 (Publ. de l'École des Lang. or.).
- Mai, *Spic. rom.* — *Spicilegium Romanum*, 10 vol., Rome, 1839-1844.
- Malal. — Malalas, Chronographie, éd. Niebuhr (C.S.H.B., ; et P.G., XCVII, 9-970.
- Mansi. — S. Conciliorum nova et amplissima collectio, 31 vol., Florence, 1759-1798.
- Maqrizi, *Ges. d. Copten*. — Macrissi's Geschichte der Copten, Göttingen, 1845.
- Maqrizi, *Khitat*. — El-mawaiz wa'l-itibar fi dhikr el-Khitat wa'l-athar, 2 vol., Boulaq, 1853.
- Maqrizi, *Khitat*, éd. de l'Inst. Franç. — Même ouvrage, en cours de publication à l'Institut Français d'archéologie orientale, Le Caire, depuis 1911, 3 vol. parus.
- Masoudi, *Avertissement*. — Le Livre de l'Avertissement, trad. Carra de Vaux, Paris, 1897.

- Masoudi, *Prairies d'or*. — Les prairies d'or, éd. et trad. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, 9 vol., Paris, 1861-1877.
- Masoudi, *Tanbih*. — Kitab at-Tanbih wa'l-Ischraf, éd. de Goeje, Leyde, 1894.
- MASPERO et WIET, *Matériaux*. — Matériaux pour servir à la Géographie de l'Égypte, le Caire, 1914-1919 (Mém. de l'Inst. Franç. d'archéol. or., tome XXXVI).
- Mél. Fac. or.* — Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth.
- Men. fragmenta. — éd. Niebuhr (C. S. H. B., vol. de Dexippos, p. 282-444).
- Mich. Syr. — Chronique de Michel le Syrien, éd. et trad. Chabot, 4 vol., Paris, 1899-1904.
- M. I. E. — Mémoires présentés à l'Institut égyptien, Le Caire.
- M. M. F. — Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française, au Caire.
- NEROUSTOS BEY, *L'Ancienne Alexandrie*. — Paris, 1888
- Nicéph. Call. — Histoire de l'Église (P. G., CXLV-CXLVII).
- Nicéphore de Constantinople. — éd. de Boer, Leipzig, 1880.
- Nov. — Novellæ constitutiones, éd. Schœl et Kroll.
- Organis. milit.* — Jean Maspero, Organisation militaire de l'Égypte byzantine, Paris, 1912 (Bib. de l'École des Hautes Études, fasc. 201).
- Oxyrhynchus Papyri*. — Voir *Pap. Oxyrh.*
- Pap. Oxyrh.* — The Oxyrhynchus Papyri, by Grenfell and Hunt, Londres, 1898 et seq.
- PARTHEY, *Notit. Episc.* — Hieroclis Synecdemus et Notitiæ græcæ Episcopatum, Berlin, 1866.
- Pargoire, *Égl. byz.* — L'Église byzantine de 527 à 847. Paris, 1905.
- Paul Diacre, *Hist. rom.* — Histoire romaine, éd. Droysen (*Mon. Germ. Hist.*, Auct. ant.).
- P. byz. Caire*. — Papyrus grecs d'époque byzantine, par Jean Maspero, 3 vol., Le Caire, 1910-1915.
- P. G. — Migne, Patrologia græca.
- Photius, *Biblioth.* — Bibliotheca, P. G., CIII-CIV.
- P. L. — Migne, Patrologia latina.
- P. Lips.* — Griechische Urkunden der Papyrussammlung zu Leipzig, von Mitteis, Leipzig, 1906.
- P. Lond.* — Greek Papyri in the British Museum, éd. Kenyon et Bell, Londres, 1893-1911.
- P. O. — Patrologia orientalis, éd. Graffin et Nau, Paris, depuis 1907.
- Prat. spir.* — Pratum spirituale, de Jean Moskhos, P. G., LXXXVII (III), 2851-3112.

- Procopé, *Anecd.* — Anecdota, éd. Haury, Leipzig, 1905 seq.
- Procopé, de *Edificiis* — éd. Dindorf, 1833-1838 (C.S.H.B.)
- Ps-Denys — in KLEYN, *Bijdrage tot de kerkgeschiedenis*, Utrecht, 1891.
- Ptolémée, *Géogr.* — Geographia, éd. Müller, 2 vol., Paris, 1901.
- Qalqachandi. — Soubh el-Acha, 14 vol., Le Caire, 1913-1919,
- QUATREMÈRE, *Hist. des sultans Mamlouks.* — 2 vol., Paris, 1837.
- QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte.* — 2 vol., Paris, 1811.
- QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte.* — Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte, Paris, 1808.
- Rehrmann, *Die Christologie des hl. Cyrillus.* — Die Christologie des hl. Cyrillus von Alexandrien systematisch dargestellt, Hildesheim, 1902.
- Renaudot, *Hist. Patr. Alex.* — Historia Patriarcharum Alexandrinorum, Paris, 1713.
- Renaudot, *Liturgiarum orient. collectio.* — 2^e éd., 2 vol. Francfort, 1847.
- Rev. crit.* — Revue critique, Paris.
- Rev. Hist. Rel.* — Revue de l'histoire des Religions, Paris.
- R.O.C. — Revue de l'orient chrétien, Paris.
- Socr., *Hist. eccl.* — Socrate, Histoire ecclésiastique, P.G., LXVII, 29-842.
- Sophocles. — Greek lexicon of the roman and byzantine periods, New-York, 1893.
- Sozom. — Sozomène, Histoire ecclésiastique, P.G., LXVII, 843-1630.
- Synaxaire*, éd. du Caire. — El-sadiq el-amin fi akhbar el-kiddisin, 2 vol., Le Caire, 1912-1913.
- Synaxaire*, trad. Wüstenfeld. — Synaxarium das ist Heiligen-Kalender der Coptischen Christen, 2 fasc. Gotha, 1879.
- Théodoret, *Hist. eccl.* — Histoire ecclésiastique, P.G., LXXXII, 881-1280.
- Théophane, *Chronogr.* — Chronographie, éd. Classenus, 2 vol. 1839-1841 (C.S.H.B.); et éd. de Boor, 2 vol., Leipzig, 1883-1885.
- Théoph. Simoc. — Theophylacti Simocattæ Historiæ, éd. du C.S.H.B.; et éd. de Boor, Leipzig, 1887.
- Thesaurus syriacus.* — J. Payne-Smith, Thesaurus syriacus, Oxford, 1868.
- Tillemont, *Mém. Hist. eccl.* — Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles, Paris, 1693-1712.
- Timothée de Constantinople. — De receptione Haereticorum, P.G., LXXXVI(I), 11-74.
- USENER, de *Stephano Alexandrino.* — in Kleine Schriften, tome III, p. 247-320, Leipzig, 1912.

- Vausleb, *Hist. de l'Eglise d'Alexandrie*. — Histoire de l'Eglise d'Alexandrie fondée par S^t Marc, Paris, 1677.
- Vict. Ton. — Victor Tonnensis, *Chronicon*, P.L., LXVIII, 941-962.
- Vie de l'abbé Daniel*. — in CLUGNET, *Bibliothèque hagiographique orientale*, tome I, Paris, 1901.
- Vie S. Sabas. — Voir Cyrille de Scythopolis.
- Von Lemm, *Kleine Koptische Studien*. — Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, tomes X, XIII, XIV, XXI, 1899-1904.
- Wright, *Syr. Lit.* — A Short History of Syriac Literature, Londres, 1894.
- WÜSTENFELD, *Chroniken d. Stadt Mekka*. — 4 vol., Leipzig, 1857-1861.
- Zach., *Hist. eccl.* — in LAND, *Anecd. Syr.*, tome III.
- ZOEGA, *Catal. cod. copt.* — Catalogus codicum copticorum manuscriptorum qui in Musaeo borgiano Velitris adservantur, Rome, 1810.
- Zosime. — Histoire, éd. Bekker, 1837 (C.S.H.B.).
-

INDEX GÉNÉRAL

REMARQUE. — Du fait que de nombreux personnages portent le même nom, une méthode de classement s'imposait pour faciliter les recherches. La suivante a été adoptée : les dignitaires seront toujours cités dans un même ordre de séries, empereurs (E.), papes (P.), patriarches de Constantinople (PC), patriarches d'Alexandrie (PA), patriarches d'Antioche (PAN), patriarches de Jérusalem (PJ), puis viendront les autres personnes du même nom d'après l'ordre alphabétique de leur filiation, de leurs surnoms ou de leurs lieux d'origine. Dans chaque série (E, P, etc.), l'ordre *chronologique* sera suivi : les dates mises entre parenthèses étant empruntées au corps de l'ouvrage, ou à l'appendice III (*ces dernières sujettes à caution*). Aucune mention ne sera faite des jacobites, sauf dans le cas de subdivisions (trithéites, gaïanites, etc.) ; par contre, la qualité de catholique sera toujours jointe au nom propre.

A

- | | |
|---|--|
| <p>Abânâqîs, 277.</p> <p>Abou Dakn, 188, 190.</p> <p>Abou'l-Barakât ibn Koubr, 118, 158, 159, 237, 338, 347, 352, 359, 360, 371, 381, 382.</p> <p>Aboûnâkî, 277.</p> <p>Abou Salih, 287.</p> <p>Abou Seifeïn. — Voir Église d'Abou Seifeïn.</p> <p>Abraham — Voir Couvent d'Abraham.</p> <p>Abydos, 34.</p> <p>Abyssinie, 23, 38, 39, 95, 193, 289, 382, 383.</p> <p>Acace, PC, 19, 21.</p> <p>Acace, chiliarque, 151, 160, 266</p> | <p>académies d'Alexandrie, 47.</p> <p>Ἀγγελῖται, 142, 283.</p> <p>Acéphales, 49, 99, 109, 177, 191, 211, 291, 329, 353.</p> <p>Achille, PA (302-303), 365.</p> <p>Achmouneïn. — Voir Sévère d'Achmouneïn.</p> <p>ἄγιοις(ὁ ἐν), 97, 108.</p> <p>Actistètes, 193.</p> <p>Adam, 8.</p> <p>Adriatique, 61.</p> <p>Ælure. — Voir Timothée, PA (479-502).</p> <p>Aflaqah, 375.</p> <p>Afrique (continent), 38, 196, 288, 289.</p> <p>Afrique (préfecture), 38, 39, 106, 118, 120, 127, 128, 139, 152, 153.</p> |
|---|--|

- Vausleb, *Hist. de l'Eglise d'Alexandrie*. — Histoire de l'Eglise d'Alexandrie fondée par S^t Marc, Paris, 1677.
- Vict. Ton. — Victor Tonnensis, *Chronicon*, P.L., LXVIII, 941-962.
- Vie de l'abbé Daniel*. — in CLUGNET, *Bibliothèque hagiographique orientale*, tome I, Paris, 1901.
- Vie S. Sabas. — Voir Cyrille de Scythopolis.
- Von Lemm, *Kleine Koptische Studien*. — Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, tomes X, XIII, XIV, XXI, 1899-1904.
- Wright, *Syr. Lit.* — A Short History of Syriac Literature, Londres, 1894.
- WÜSTENFELD, *Chroniken d. Stadt Mekka*. — 4 vol., Leipzig, 1857-1861.
- Zach., *Hist. eccl.* — in LAND, *Anecd. Syr.*, tome III.
- ZOEGA, *Catal. cod. copt.* — Catalogus codicum copticorum manuscriptorum qui in Musaeo borgiano Velitris adservantur, Rome, 1810.
- Zosime. — Histoire, éd. Bekker, 1837 (C.S.H.B.).
-

INDEX GÉNÉRAL

REMARQUE. — Du fait que de nombreux personnages portent le même nom, une méthode de classement s'imposait pour faciliter les recherches. La suivante a été adoptée : les dignitaires seront toujours cités dans un même ordre de séries, empereurs (E.), papes (P.), patriarches de Constantinople (PC), patriarches d'Alexandrie (PA), patriarches d'Antioche (PAN), patriarches de Jérusalem (PJ), puis viendront les autres personnes du même nom d'après l'ordre alphabétique de leur filiation, de leurs surnoms ou de leurs lieux d'origine. Dans chaque série (E, P, etc.), l'ordre *chronologique* sera suivi : les dates mises entre parenthèses étant empruntées au corps de l'ouvrage, ou à l'appendice III (*ces dernières sujettes à caution*). Aucune mention ne sera faite des jacobites, sauf dans le cas de subdivisions (trithéïtes, gaïanites, etc.) ; par contre, la qualité de catholique sera toujours jointe au nom propre.

A

- | | |
|---|--|
| <p>Abânâqîs, 277.
 Abou Dakn, 188, 190.
 Abou'l-Barakât ibn Koubr, 118, 158, 159, 237, 338, 347, 352, 359, 360, 371, 381, 382.
 Aboûnâkî, 277.
 Abou Salih, 287.
 Abou Seifeïn. — Voir Église d'Abou Seifeïn.
 Abraham — Voir Couvent d'Abraham.
 Abydos, 34.
 Abyssinie, 23, 38, 39, 95, 193, 289, 382, 383.
 Acace, PC, 19, 21.
 Acace, chiliarque, 151, 160, 266</p> | <p>académies d'Alexandrie, 47.
 Ἀγγελῆται, 142, 283.
 Acéphales, 49, 99, 109, 177, 191, 211, 291, 329, 353.
 Achille, PA (302-303), 365.
 Achmouneïn. — Voir Sévère d'Achmouneïn.
 ἀγίοις(ό ἐν), 97, 108.
 Actistètes, 193.
 Adam, 8.
 Adriatique, 61.
 Ælure. — Voir Timothée, PA (479-502).
 Aflaqah, 375.
 Afrique (continent), 38, 196, 288, 289.
 Afrique (préfecture), 38, 39, 106, 118, 120, 127, 128, 139, 152, 153.</p> |
|---|--|

- Aftouniyas, 247.
 Agapet, P (535-536), 100, 104, 120-122, 131, 149, 153, 350, 356.
 Agapius, 75-77.
 Agapius de Manbidj, 219, 221, 222, 361.
 Agathon, PA (648-666), 371.
 Agathon, abbé (frère d'Apollinaire PA catholique), 161, 162.
 Agathon, préfet augustal, 158, 161.
 Aghribida, 382.
 agnoète (hérésie), 97.
 Agnoètes, 49, 96, 97, 104, 112, 115, 172, 192, 211, 262, 352.
 Agrippinus, PA (166-178), 363.
 Ahnas, 35. — Voir Héracléopolis magna.
 Aïtiqiyâ, 289.
 Akakios, 151.
 Akhmim, 15. — Voir Panopolis.
 Aksnya, 150.
 ἄκτιστον, 192.
 Alep, 71, 319.
 Alexandre, PA (303-344), 219, 300, 365.
 Alexandre, PA (689-715), 372.
 Alexandre Kalonymos, 4. — Voir controverse.
 Alexandrie, 2, 3, 6, 7, 11, 13, 16, 18, 21, 23, 25, 27, 31-49, 52, 53, 55, 58-62, 64, 70-83, 86-89, 93, 95, 97, 99, 100, 106-109, 111, 114, 116-119, 121, 123, 124, 126, 129, 131-133, 136, 137, 140, 142, 143, 146-151, 154-156, 158-161, 163-165, 170, 172, 174, 178-180, 184, 185, 187, 188, 191-193, 195, 196, 200, 206, 208, 211-214, 218-220, 222, 227, 230-234, 236-245, 247, 248, 250, 253, 256-272, 274-276, 279-281, 283, 284, 286-294, 296, 297, 299, 300-306, 310-312, 314, 316, 318, 321-323, 326-331, 333, 334, 336, 338-340, 342-347, 349, 350, 352-358, 360-370, 372-374, 378, 382-385. — Voir le suivant, et Alexandrins, académies, bibliothèques, concile, écoles, églises, musées, synode, tribuns, université.
 Alexandrie (Église d') 60, 61, 73, 78, 80, 93, 130, 135, 145, 156, 157, 161, 162, 169, 171, 174, 178, 182, 190, 212, 234, 237, 240, 257, 272, 286, 289, 385.
 Alexandrins, 2, 9, 13, 21, 22, 31-33, 40-46, 49, 63, 70, 74, 77-79, 95, 96, 111, 113, 114, 116, 117, 123, 124, 126, 136, 138, 140, 143, 162, 163, 176, 178, 188, 197, 202, 204, 206, 207, 213, 214, 223-225, 227, 228, 230-232, 234, 237, 239, 240, 245, 247, 249, 257, 265, 268, 270, 278, 284, 287, 293, 295, 301, 303, 305, 313, 318, 339, 343, 346, 349, 353.
 Ali Pacha, 381.
 ἄλλο καὶ ἄλλο } 24
 ἄλλος καὶ ἄλλος }
 Alouah, 287-289, 353.
 Alphéios, 97.
 Alûdûs, 287.
 Αλωα, 287.
 Αλωδες, 287.
 ΛΑΥΟΛΙΑ, 287.
 Amantius, chambellan du Palais, 66, 67.
 Amantius, moine, 197.
 Amari, 383.
 Amas, PJ (594-600), 357.
 Amathonte, 327.
 Amazonios, 185.
 Ambroise de Milan (Saint), 30.

- Amélineau, 14, 28, 30, 158, 159.
 Amenti, 29.
 Amid, 334. — Voir Cyriaque d'Amid, Mari d'Amid.
 Ammônios, 33.
 Ammonius, moine, 193.
 Ammonius, fausse lecture pour Aftouniyas, 247.
 Amr, fils d'el-As, 371.
 Amr, fils de Sad, 371.
 Amr, fils de Saïd, 371.
 anachorètes, 18.
 Ananias. — Voir Couvent d'Ananias.
 Anastase, E (491-518], 16, 26, 43, 44, 65, 67-69, 71, 73, 75, 76, 82-84, 88, 99, 106, 108, 110, 114, 120, 122, 168, 171, 220, 257, 333, 343, 344, 356.
 Anastase, PA (604-616), 18, 40, 46, 264, 276, 284, 318, 320-324, 329, 331-333, 335, 336, 341, 351, 353, 357, 370.
 Anastase, PAN, catholique (567-570 et 590-598), 357.
 Anastase, PAN, catholique, (599 — 610), 225, 256, 257, 269, 357.
 Anastase, PAN, catholique (610-639), 357.
 Anastase le Bibliothécaire, 125, 348.
 Anastase le Sinaïte, 5-9, 11, 13, 14, 16, 24, 38, 41, 45, 79, 88, 192, 202, 204, 207, 261, 291, 295, 327, 331, 336-342. — Voir Hodégos.
 Anastase, petit-fils de Théodora, 196.
 Anathématismes, 5, 36-37.
 Anatolios, 263.
 Ancyre, 366.
 André, 267.
 Andréas, 66.
 Andronic, PA (616-622), 18, 34, 46, 238, 283, 351, 357, 372.
 Angélion, 141, 142, 283, 318.
 Angélites, 142. — Voir Ἀγγελῖται.
 Annien, PA (72-83), 361, 362.
 annone, 42, 62, 128.
 Antaïopolis, 33, 34, 52.
 Anthime, PC (535-536), 2, 4, 14, 20, 100, 107, 112, 119-121, 131, 132, 149, 171, 183, 347, 349, 356.
 Anthropomorphites, 191.
 Antinoé, 52, 56, 177, 178, 337, 338.
 Antioche, 16, 36, 37, 41, 62, 69, 71, 73, 74, 78, 81-83, 85, 88, 89, 92, 98, 109, 119, 120, 122, 132, 133, 135, 144, 148, 160, 164, 169, 171, 172, 174, 183, 190, 192, 195, 200, 201, 226-231, 238, 240, 244, 246-249, 253, 255-257, 259, 263, 266-269, 271, 276, 277, 280, 281, 286, 293, 296, 297, 300, 301, 303, 307, 311, 313, 315, 316, 319, 321, 322, 324, 329-331, 334, 346, 347, 351, 353, 357, 358, 370. — Voir concile, école, ère, synode, Théoupolis.
 Ἀντιρρητικί, 79.
 Antoine (Saint), 364, 366.
 Antonin, évêque sévérien, 238.
 Antonine, 169.
 Anubis, 34.
 Aoussim, 98.
 Apamée, 194, 307.
 ἀφθαρτος } 13
 ἀφθάρτως }
 Aphrodité, 55, 56.
 Aphthartodocètes, 79, 89, 95, 97, 211.

ἀφ' ἧς περὶ τῶν λεγομένων Κἀθα-
ρῶν, 261.

Apion, ducs de Thébaïde, 330.

Apion, évêque, 257.

apocrisiaires, 128, 148, 277.

apocryphes, 18.

Apollinaire, PA, catholique (551-
570), 45, 75, 77, 156-158, 160-
165, 169-171, 176-179, 182,
187, 212, 213, 217, 218, 220,
224, 225, 233, 237, 238, 243,
256, 257, 259, 261, 264-266,
276, 283, 351, 356, 383.

Apollinaire de Laodicée, 2, 6,
16.

apollinariste (hérésie), 2.

Apollô (Apa), 33. — Voir cou-
vent d'Apa Apollô.

Apollon (Temple d'), 34.

Apologie de Julien, 93.

Apophthegmata Patrum, 57.

Apôtres, 7. — Voir Canons des
Apôtres.

Aqayyanous, 115.

Arabah (el-). — Voir couvent.

Arabes, 23, 54, 179, 184, 241,
286, 289, 292, 301-303, 312-
315, 321, 325, 336-338, 343, 371,
385. — Voir Saracènes.

Arabia, 277.

Arabie, 38, 74, 227, 228, 279,
282, 286, 312, 319.

Arabissos, 253.

Aragon, 378.

Arbitre (L'), 199.

Arbres de la Vierge, 25.

Arcadie, 52, 55, 206, 233. — Voir
duc.

Arétas V, 227.

Aréthas (Actes de saint), 74, 77.

arianisme, 1, 36, 136.

Ariens, 37, 85, 118, 120, 252.

Arisphoræ (basilica), 132.

Aristénète, 142.

Aristion, 142.

Aristochæ (basilica), 132.

Aristomaque, duc d'Égypte, 95,
111, 125, 126, 139, 216.

Aristomaque, duc et augustal,
267, 285.

Aristote, 6-8, 47, 191, 198, 202-
204, 209, 292.

aristotélécienne (philosophie), 7,
9, 199, 207.

Arius, 11, 12, 16, 207, 333, 365.

Arménie, 23, 98, 106, 185, 366.

Arméniens, 95, 173.

Arsène, 107, 145-147.

Arsinoé, 177.

Arsinoïte (nome), 61, 98, 290.

ἀρχων, 42.

Asiatiques, 195.

Asie, 72, 100, 148, 175, 196.

Asie mineure, 16, 47, 74, 97,
185, 328.

Askidas. — Voir Théodore Aski-
das.

Asklépiadès, 33.

Assemani, 71, 185, 304.

Assiout, 52, 317. — Voir Lyco-
polis.

Assouan, 376.

Astérius, 74, 75, 344.

Athanase (Saint), PA (344-390),
13, 32, 36, 37, 53, 79, 129,
136, 280, 365, 366. — Voir
église.

Athanase, PA (508-512), 369.

Athanase, PA, trithéite (566-571),
45, 104, 173, 184, 196, 197,
199-201, 206, 209, 210, 213,
218-222, 224, 225, 227, 228,
230, 232, 233, 239, 245, 295,
307, 352, 357.

- Athanase, fils de Kalil, PA (1250-1261), 376, 377.
 Athanase, PAN (595-604), 319, 320-323, 325, 329-335, 339, 353, 357.
 Athanase, PAN, catholique, (629), 357.
 Athanase d'Antioche. — Athanase le Chamelier. — Voir Athanase PAN (595-604).
 Athanase, évêque damianite, 331.
 Athanase, *νοτάριος*, 331, 336.
 Athanase, prêtre, 61.
 Athanase de Qennesrin. — Voir Athanase PAN.
 Athanasiens, 189, 210, 211,
 Athènes, 196, 358.
 Athéniens, 29.
 Atripé, 26.
 augustal, 13, 34, 43, 44, 46, 62, 63, 111, 113, 114, 117, 125, 128, 129, 139, 145-147, 158, 161, 162, 243, 245, 267, 268, 285, 321, 324, 326, 330, 331, 338, 340, 353.
 Augustamnique, 52, 174, 277, 312.
 Augustin (Saint), 308.
 Aulôg (Anbasâwi), 264.
 Avars, 275.
 Awarfiûlâ, 287, 288.
 Axoum, 289.
 Aykelâh, 268.
- B
- Baanès, 336, 337.
 Babaouin, 159.
 Babaroun, 159.
 Babillonia, 382.
 Babylone des degrés, 374.
 Babylone d'Égypte, 25, 177, 331.
 Voir Babillouia.
 Bacchus. — Voir temple de Bacchus.
 Bacchus (saint), 364.
 Bahdjourah, 380.
ballin, 364.
 Bana, 372.
 Bânâroun. — Voir Deir Bânâroun.
 Banou Waïl, 374.
 Bântôn. — Voir couvent de Bântôn.
 Bantoun (El-), 159.
 Baradée. — Voir Jacques Baradée.
 Baramous, 381.
 Barcelone, 378.
 Barhebræus, 2, 75, 181, 184, 190, 193, 195, 206, 213, 226, 239, 253, 254, 281, 319, 322, 357.
 Baronius, 74.
 Barsanoufah, 291.
 Barsanouphe, 291.
 Barsanouphiens, 191.
Βαρσανούφιος, 291.
 Barsauma le Syrien, 368.
 Bas-Empire, 24, 27, 39.
 Basile de Césarée (le Grand, Saint), 204, 366.
 basilica Arisphoræ }
 basilica Aristochæ } 132
 basilica (M)aris Phocæ }
 basilique (de) Cassien. — Voir église.
 basilique (de) Saint-Marc, 114, 115, 162.
 basilique de Théodose, 67.
 Batanoun, 373.
 Bataroun. — Voir Deir Bataroun.

Batnai, 280. — Voir Cyrus.
 Baumstark, 361.
 Bawit, 55, 56.
 Bayadah, 380.
 Baykalah, 268.
 Bchaï, 25.
 Bédériana, 67.
 Béhéra, 375, 379.
 Beith Aphtonia, 133, 247, 323,
 334. — Voir couvent. — Jean
 de Beith Aphtonia.
 Beith Garmai, 71, 383.
 Bélisaire, général de Justinien,
 108, 118, 120, 121, 131, 169,
 196.
 Bélisaire, hérétique, 335.
 Bévetoï, 43.
 Benjamin, PA (622-662), 25, 48,
 179, 285, 351, 357, 370, 371.
 — Voir sanctuaire.
 Benjamin, PA (1327-1339), 379.
 Benoît, P (575-579), 356.
 Berbères, 56, 284, 285.
 Béryte, 6, 33, 82. — Voir univer-
 sité de Béryte.
 Bethléem, 25.
 bibliothèques d'Alexandrie, 13,
 385.
 Blemmyes, 286, 288.
 Bogomiles, 98.
 Bollandistes, 74.
 Boniface, P (530-532), 356.
 Boniface, P (606), 275, 356.
 Boniface, P (608-615), 356.
 Boniface, P (619-625), 356.
 Bonose, 324, 326.
 Bons-Hommes, 98.
 Boschius, 357, 358.
 Bosphore, 132, 242.
 Bostra, 184, 314.
 Boundouqaniyin, 378.
 Bourdhianiyah, 186.

brigandage d'Éphèse (449), 2,
 36, 231, 382.
 Brooks, 346, 348, 355, 357, 358.
 Bubaste, 277.
 bucellaires, 46.
 Butler, 321, 322, 353.
 Byzance, 16, 20, 23, 41, 43, 44,
 57, 65, 67, 69, 100, 106, 110,
 114, 115, 119, 126, 129, 131,
 137, 147, 153, 155, 161, 162,
 171, 174, 177, 178, 183-187,
 196, 225-229, 250-253, 255,
 257, 264, 267, 268, 271, 275,
 300-303, 339, 349. — Voir
 Constantinople.
 Byzantins, 43, 57, 61, 81, 104,
 113, 134, 135, 162, 195, 212,
 226, 265, 270, 276, 331, 349.
 byzantine (église), 12.
 byzantin (empire), 23, 25, 37,
 60, 114, 126, 180, 260-262,
 283, 347.
 byzantine (époque, — histoire,
 — législation), 188, 194, 198,
 267, 275.

Γ — C

Cabasa, 52.
 Γαβριήλ } 314
 Γαβριήλ }
 Cæsaria, 333. — Voir couvent.
 Γαϊνᾶς, 115.
 Caire (Le), 284, 376, 378.
 Caire (Le Vieux-), 87, 375, 376,
 378, 380.
 Callinice } 304
 Callinicum }
 Callinique, 108, 122, 167, 249,
 304. Voir congrès. — Pierre.
 Calotychius, 76, 77, 111, 113,
 126.

- Canons des Apôtres, 290.
 Canope, 48, 56, 116, 137.
 Cantarelli, 117, 145, 321, 324.
 Capelli, 356.
 Cappadoce, 72, 152, 253, 307, 324.
 Cappadociens, 152.
 Cartamina (abbé de), 297.
 Carthage, 38, 118.
 Carus, 26, 382.
 Casanova, 23, 277.
 Cassianus. — Voir le suivant.
 Cassien. — Voir église. — monastère. — mont.
 Catacéphalites, 193.
 Catalogue de Porphyre Ouspensky, 342.
 catholicisme, 11, 14, 47, 74, 77, 83, 89, 92, 100, 123, 128, 135, 146, 157, 165, 166, 168, 177, 178, 182, 203, 205, 211, 223, 233, 258, 262, 292-294, 325-328. — Voir dyophysisme.
 catholiques, 1, 15, 16, 19, 38, 47, 49, 52, 66, 67, 82, 84, 85, 88, 103, 113, 118, 120, 122, 124, 132, 138, 143, 144, 146, 148-150, 152, 153, 156, 161, 164, 167, 175-177, 180, 185, 190, 195, 199, 203, 206, 207, 211, 212, 224, 235, 250, 255, 256, 258, 259, 264-266, 268, 271, 273-275, 277, 283, 290, 292, 294, 300, 307, 309, 311, 331, 340, 344, 350-352, 383. Voir Chalcédoniens — dyophysites — melkites.
 catholique (Église), 2, 7, 18, 138, 161, 183, 187, 203, 262, 264. — Voir melkite (Église).
 Cédrenus, 292.
 Céladion, PA (153-166), 362.
 celtique (religion), 28.
 Cerdon, PA (95-106), 362.
 Γέρος } 312
 Γέρρας }
 Césarée, 152, 165. — Voir Babilone.
 Chabot, 304, 330.
 Chalcédoine, 2, 12, 16, 18-20, 328. — Voir concile.
 Chalcédoniens, 2, 8, 66, 69, 71, 72, 74, 76, 78, 83, 84, 92, 99, 107, 109-111, 118, 121-124, 130, 132, 135, 137, 138, 143, 159, 160, 163, 171, 177, 191, 206, 211, 223, 228, 256, 267, 276, 279, 283, 285, 292, 293, 325, 328, 347, 350. — Voir catholiques — dyophysites — melkites.
 Chalcédoniens (Anti-), 20, 248, 326.
 Chawari, 385.
 Chenoudi, PA (859-881), 373.
 Chenoudi, PA (1028-1044), 374.
 Chenoudi, moine, 15, 25, 29, 33, 34, 55, 57-59, 368. — Voir couvent d'Apa Chenoudi.
 chiliarque, 151, 160, 266.
 Chios, 185.
 Choubra Qabbalah, 373.
 Chrétiens, 33-35, 284, 286, 287, 289, 378.
 christianisme, 28, 30, 35, 195, 234, 284, 286.
 Christodule, PA (1044-1075), 374.
 Christophe, 305.
 Chronique d'Édesse, 109.
 Chronique Orientale, 151, 344. — Voir Ibn Râhib.
 Chronique Paschale, 142, 171, 324.
 Chypre, 39, 106, 242, 294.

- Chypriotes, 327, 328.
 Cilicie, 72, 195, 206, 307.
 Claude (saint), 317.
 Claudia, 368.
 Cleistus, 316-317.
 Code de Justinien, 261.
 colloque de Constantinople. —
 Voir conférence.
 Colonnade (la) }
 Colonnes (les) } 141, 142
 Côme, PA (715-716), 372.
 Côme, PA (852-859), 373.
 Côme, PA (920-933), 373.
 Côme (saint), 364. — Voir église.
 comes, 158.
 comte des excubiteurs, 66, 250.
 comte d'Orient, 160, 179, 257.
 concile d'Alexandrie (589), 261.
 concile d'Antioche (341), 84.
 concile de Chalcédoine, 2, 5, 8, 10-
 12, 14, 16-21, 29, 36, 37, 39,
 44, 53, 56, 60, 66, 68-73, 75,
 77, 79, 83-85, 90, 92, 99, 100,
 105, 106, 128, 129, 131, 144,
 152, 153, 165, 167, 169, 171,
 175, 180, 187, 191, 197, 199,
 202, 204, 207, 211, 228, 229,
 255, 257, 265, 269-271, 273,
 283, 368. — Voir Contre le
 concile de Chalcédoine.
 concile de Constantinople (381),
 36, 265, 266, 367.
 concile de Constantinople (425-
 427), 98, 368.
 concile de Constantinople (518),
 68, 69, 72, 268, 345.
 concile de Constantinople (536),
 68, 100, 104, 121, 122, 268,
 348.
 concile de Constantinople (553),
 161, 165, 167, 177, 197.
 concile de Constantinople (580),
 282, 299-303, 353.
 concile de Constantinople (587),
 268, 269.
 concile de Constantinople (680),
 177,
 concile d'Éphèse (431), 15, 36,
 37, 59, 81, 84, 98, 231.
 concile d'Ephèse (449). — Voir
 brigandage.
 concile de Florence, 271.
 concile de Galatie, 366.
 concile de Gaza, 150.
 concile de Goubba, 293.
 concile de Latran (1215), 271.
 concile de Nicée, 35, 36, 38, 50,
 53, 84, 99, 167, 270, 271, 365.
 concile de Paralos, 312, 335.
 concile de Tyr, 72, 84.
 concile (quatrième). — Voir concile
 de Chalcédoine.
 concile (second). — Voir concile
 de Constantinople (381).
 concile de 381 — Voir concile de
 Constantinople (381).
 concile de 518. — Voir concile
 de Constantinople (518).
 concile de 536. — Voir concile
 de Constantinople (536).
 conciliabule d'Éphèse (431), 231.
 Condobaudites, 112, 173, 208,
 211.
 conférence de Constantinople
 (533), 1, 13, 99, 100, 103, 105,
 110, 167, 384.
 conférence de Constantinople
 (535), 100, 110.
 conférence de Constantinople
 (566), 167.
 conférence de Constantinople
 (570), 352.
 congrès de Callinique, 167.

- Conon, 187, 195-197, 206, 210, 307.
- Cononites, 142, 210, 211, 245, 295.
- Constance, 32.
- Constant II, 356.
- Constantin, E, 26.
- Constantin l'anachorète — Constantin de Lycopolis, 51, 316, 317.
- Constantina, 269, 276.
- Constantine (= Tella), 122.
- Constantinople, 1, 2, 16, 36, 37-40-42, 49, 58-60, 66, 68, 69, 71, 73, 81, 83-85, 95, 99, 100, 104, 107, 110, 111, 113, 119-122, 126, 128, 130-132, 136-138, 140, 143, 146-150, 152-155, 161, 165, 168-172, 174, 177, 183-185, 187, 193, 195-198, 209-211, 214, 224-226, 229, 231, 243, 245, 246, 250, 252, 255-257, 259, 263, 265, 266, 268, 270, 271, 274, 276, 279, 281, 292, 299, 300, 301, 304, 307, 324, 326, 327, 338, 343, 347, 349, 350, 352-354, 356, 358, 367, 368, 378. — Voir Byzance — concile — conférence — Cyriaque — Jean — Timothée.
- consul, 69.
- consulat, 346, 350.
- Contre Julien, 85, 91, 93.
- Contre le concile de Chalcédoine, 8, 197, 199, 202, 204 — Voir κατά τῆς... τετάρτης συνόδου — Τυρίματα.
- Contre les additions de Julien, 93.
- Contre Proclus, 199 — Voir De Æternitate mundi — Éternité Patriarches d'Alexandrie.
- du monde — Κατὰ τῶν Παρόχλου
- Controverse avec Alexandre Kalonymos, 4.
- Coptes. 1, 2, 14-17, 21-25, 27-32, 35-39, 41, 43, 50, 51, 53, 54, 57-59, 75, 76, 79, 86, 87, 93, 107, 108, 116, 124, 127, 128, 130, 134, 136, 140, 142, 143, 145, 149, 150, 154, 157, 158, 162, 164, 165, 169, 170, 176-179, 182, 183, 187, 190, 193, 206, 211, 212, 227, 231-234, 242, 246-248, 263-265, 273, 278, 283-286, 290, 310-312, 316, 320, 321, 323, 326, 328, 331, 332, 340, 344, 346, 347, 350. Voir Égyptiens.
- Corinthe, 196.
- corruptibilité du corps du Christ, 11, 89-91, 96, 192.
- Corrupticoles, 211, — Voir Phthartolâtres.
- Cos (île de), 40.
- Γούβλά, 313.
- Couvents — Voir aussi monastères.
- couvent (d') Abraham, 229.
- couvent (d') Ananias, 286, 296.
- couvent (d') Apa Apollô, 55, 56.
- couvent (d') Apa Chenoudi, 56.
- couvent (d') Apa Mousaios, 56.
- couvent (d'el-) Arabah, 380.
- couvent (de) Bântôn, 158, 161.
- couvent (de) Beith Aphtonia, 247, 319.
- Couvent Blanc, 55.
- couvent (de) Caesaria, 333 — Voir monastère de la Patricienne (?)
- couvent (de l') Énaton — Voir Énaton.
- couvent (d') Ibas, 236.
- couvent (de) Mar Eugène, 264.

Dosithée, Samaritain, 146.
double, 29.
ducs, 160, 179, 180.
duc (d')Arcadie, 321, 330, 331, 333.
duc (d')Égypte, 34, 43, 95, 111, 113, 117, 125, 139, 145, 216, 267, 285.
duc (de) Thébaïde, 107, 126, 330.
Duchesne (Mgr), 354.
dyophysisme, 3, 72, 84, 133. — Voir catholicisme.
dyophysites, 17, 77, 84, 206 — Voir catholiques — chalcédo- niens — melkites.
Δωροθέα — Voir ἐκκλησία.

E

écoles d'Alexandrie, 134 — Voir université.
école d'Antioche, 16.
école d'Édesse, 16.
Écthèse, 153, 268.
Édesse, 18, 71, 122, 184, 185, 188, 197, 226, 262, 278, 279, 299, 307, 314, 325, 352. — Voir Chronique — école.
églises — Voir aussi ἐκκλησία.
église (d') Abou Seïfeïn, 87.
églises (d')Alexandrie, 103, 118, 137, 140, 142, 143, 173, 188.
église (de l') Angéliou. — Voir Angéliou.
église de Cassien, 300, 302.
église (el) Daradj (des Degrés), 374.
église (Grande), 69, 69.
église (d') Honorius, 142.
église (des) Marches.
église (de) Monique, 60.

église de Notre-Dame, 378.
église (de) Saint-Athanase, 140.
église (des) saint(s) Côme et Da- mien, 142, 264, 275, 283, 318.
église (de) Saint-Denys, 140.
église (de) Saint-Étienne, 235.
église Saint(e)-Irène, 161.
église (de) Saint-Joseph, 244.
église Saint-Léonce, 82.
église (de) Saint-Michel, 378.
église (de) Saint-Nicolas, 378.
église (de) Saint-Phocas, 132
église (de) Saint-Pierre, 142.
église (de) Saint(e)-Sophie, 104.
église (des) Tabennésiotes — Voir Tabennésiotes.
église (de) Saint-Théonas, 140.
église (de la) Vierge, 262.
Égypte, 1, 5, 15, 16, 18, 21, 23-31, 33-40, 42-45, 49, 51-55, 58-60, 63, 71-74, 77, 78, 80, 82, 83, 86, 87, 97-99, 106, 111, 115, 116, 122, 123, 126, 130, 133, 135-137, 139-141, 144-146, 148-150, 159, 160, 169-171, 173-176, 179-183, 187, 190, 192, 194, 206, 211, 215, 223, 225, 227, 230, 231, 233, 236, 237, 239-242, 246, 248, 249, 255-257, 259, 261-263, 266, 267, 271, 273-275, 277, 279, 281, 285, 286, 289, 293, 296-299, 302, 303, 305, 306, 309, 312, 316, 320-326, 328, 329, 335-341, 343-345, 349, 353, 360, 365, 371, 378, 382.
Égypte (Basse-), 32, 59, 95, 98, 113, 163, 164, 180, 187, 206, 233, 235, 236, 242, 245, 246, 265, 280, 287, 291, 312, 370, 378.

- Égypte (diocèse d'), 19, 26, 63, 161, 179, 187, 212, 272.
 Égypte (Haute-), 125, 129, 164, 177, 178, 180, 206, 245, 265, 284, 380. — Voir Nil (vallée du) — Saïd. — Thébaïde.
 Égyptiens, 1, 5, 6, 16, 18, 22, 23, 25, 28-31, 36, 44, 47, 49-52, 54, 58, 62, 74, 89, 100, 115, 125, 127, 136, 139, 143, 145, 160, 161, 163, 170, 172, 173, 180, 182, 183, 191, 193, 194, 206, 230, 231, 242, 245-248, 253, 254, 265, 266, 272, 280, 281, 284, 288, 296, 299, 300, 302-304, 306, 307, 311, 312-315, 310-323, 326, 330-334, 339, 341, 344, 347. — Voir Coptes.
 εἶδος, 209.
 Eirpanome, 287.
 Εἰς τὴν ἑξαήμερον, 199.
 ἐκκλησία Ἀλεξάνδρου, 300.
 ἐκκλησία τῆς Δωροθέας, 262, 300.
 ἐκκλησία Θεοδοσίου, 300.
 Éleuthéropolis, 82.
 Élie, PJ (494-513), 68, 83, 84, 357.
 Élie de Césarée, 78.
 Élie de Jérusalem. — Voir Élie, PJ.
 Élie de Nisibe, 174, 352.
 Élie, disciple de Jean de Tella, 123.
 Élie, duc d'Égypte, 145.
 ΕΛΙΙ, 373.
 Elpidios, 214-216, 232, 239, 245, 357.
 Enaton, à Alexandrie, 48, 159.
 Énaton, près d'Alexandrie, 48, 55, 86, 134, 158, 159, 244, 278-280, 284, 295, 316, 322, 329, 333, 384.
 ἐνεργεῖν, 21.
 enfer, 29.
 Ενωτικόν, 19 — Voir Hénotique éons, 193.
 Ἐορταστικά, 280.
 épacte, 363.
 Ἐπανάλιος, 277.
 éparchie. 278.
 éparque, 278, 327.
 Éphèse, 95, — Voir brigandage — concile — conciliabule — Jean.
 Ephrem, PA, (971-974), 374.
 Ephrem, PAN, catholique, (527-545) 120, 122, 123, 138, 144, 148, 153, 160, 180, 183, 357.
 Épiphanie, PC (520-535), 119, 356.
 Épiphanie (saint), 98.
 Épiphanie, éparque d'Amathonte, 327.
 Épiphanie, évêque de Pamphylie, 82.
 Épîtres de saint Athanase, 13.
 ère d'Alexandre, 361, 362, 365.
 ère d'Antioche, 70, 345.
 ère de Dioclétien, 31, 365.
 ère des Martyrs, 31, 365.
 ère du monde, 361.
 ère des Séleucides, 321.
 Esaïanites, 191.
 Esneh, 27.
 Espagne, 147.
 Espagnols, 136.
 essence, 204, 205, 208, 311.
 Éternité du monde (traité de l'), 7 — Voir contre Proclus — de Æternitate mundi — Κατὰ τῶν Παρόλων.
 Éthiopie, 38, 40, 53, 241.
 Éthiopiens, 74, 114, 264, 288.
 Étienne (saint) — Voir église.

- Eugène, évêque de Séleucie, 187, 70, 83, 108, 119, 166, 167, 250, 195-197, 206, 210, 307, 345.
- Eugène (Mar) — Voir couvent.
- Euloge, PA, catholique (581-608).
13, 146, 157, 192, 221, 223, 250, 258, 259, 261-264, 267-269, 271-274, 276, 281, 283, 292, 294, 300, 323, 324, 338, 340, 351, 353, 356.
- Euloge le léonin, 264.
- Euloge de Nisibe, 264, 385.
- Eumène, PA (129-142), 362.
- Eunape le Rhéteur, 24, 41, 42.
- Euphémios, 69.
- Euphrasios, PAN, catholique, (521-546), 357.
- Euphrate, 122, 304.
- Europe, 66.
- Εὐρύπυλος, 287.
- Eusèbe de Dorylée, 53.
- Eusèbe de Péluse, 45.
- Eustokhios, PJ (544-563), 161, 162, 357.
- Eutharic, 74, 346.
- Eutychès, 1-4, 6, 11, 12, 14, 16, 17, 19, 53, 84, 92, 95, 100, 193, 273, 368, 384.
- eutychianisme, 3, 11, 89, 92, 165, 192, 194, 223, 294.
- eutychiens, 2, 3, 13, 15, 16, 109, 211, 292, 293.
- Eutychius, PC (552-565 et 577-582), 156, 165, 209, 210, 251-253, 256, 257, 263, 352, 353, 356.
- Eutychius, PA, melkite (933-940), 37, 52, 75, 76, 117, 124, 125, 129, 148, 154, 160, 161, 163, 170, 176, 188, 209, 212, 213, 217-222, 225, 336, 337, 344, 352.
- Évagre d'Antioche, 41, 45, 65, 70, 83, 108, 119, 166, 167, 250, 345.
- Évagre de Samosate, 82.
- Évagélion, 142.
- Évangiles, 7, 96.
- Évaza, 36.
- Evetts, 116, 117, 141, 159, 247, 279, 316, 335.
- ζάνζλος, 183.
- F
- falsifications — faussaires — faux . 6, 10, 13, 14, 242.
- Fârân, 338.
- Fayoum, 98.
- Félix, P, 30.
- Flavian, PAN, catholique (498-512), 69, 71, 83.
- Florence — Voir concile.
- forme, 209.
- Foulis el-Adjaniti, 385.
- Francs, 361.
- G
- Gabala, 149.
- Gabita, 314.
- Gabitha, 314.
- Gabriel, PA (909-920), 373.
- Gabriel, (fils de Tarik), PA (1132-1145), 375.
- Gabriel, PA (1268-1271), 376, 377.
- Gabriel, PA (1370-1378), 360, 379.
- Gabriel, PA (1409-1428), 379.
- Gabriel, PA (1466-1474), 380.
- Gabriel, PA (1525-1568), 380.
- Gabriel, PA, (1590-1610), 380.
- gaïanisme, 190, 233.

- Gaïanites, 13, 46, 92, 94, 116, 118, 124, 127, 130, 134, 172, 174, 189, 192, 206, 211, 214, 215, 222, 225, 232, 244, 246, 262, 294, 329, 335, 341.
- Gaïanus, 45, 76, 77, 88, 94, 114-118, 123-127, 149, 164, 183, 190, 214, 218, 220, 223, 232, 239, 247, 249, 335, 336, 340, 341, 347-350, 357.
- Galatie — Voir concile.
- gallo-romain (christianisme), 28.
- Gangres, 45, 71, 72.
- Garnier, 75.
- Gaule, 28, 251.
- Gayana, 115, 116.
- Gaza, 82, 83, 147, 148, 312 — Voir concile.
- Gédéon (Manuel I.), 354, 356.
- Géhon, 285, — Voir Nil.
- Gelzer, 324.
- génération active, 308.
- génération passive, 308, 309.
- genus, 203.
- Georges, PA (357-362), 32.
- Georges, PA, catholique (617-625), 342, 356.
- Georges Aourtiâ, 236.
- Georges Arsas, 339.
- Georges l'Ibérien, 236.
- Georges, fils de Ménas, 371.
- Georges l'Ourtéen, 236.
- Georges Sarkabinos, 300.
- Georges, évêque syrien, 282.
- Germanos, 116.
- Gerra, 312.
- Gharbieh, 372, 374, 375.
- Gharibita, 26, 382.
- Ghassân, 227, 229.
- Ghassanides, 184, 227, 286, 315.
- Gibraltar, 38.
- gnosticisme, 193.
- Gophna, 315.
- Goths, 120, 121, 252.
- Goubâ — Voir monastère.
- Goubba, 313-315, 319 — Voir concile.
- Grande-Bretagne, 40.
- Grèce, 54, 87.
- Grecs, 1, 7, 16, 18, 23-25, 27, 29, 32, 33, 35, 40, 51, 58, 124, 140, 163, 175, 203, 251, 253, 254, 293, 325, 326, 338. — Voir Hellènes et suivants.
- Grégoire (le Grand), P. (590-604), 209, 256, 259, 262, 265, 268, 270-274, 356.
- Grégoire, PAN, catholique (580-584), 228, 256, 257, 263, 268, 300, 357.
- Grégoire, évêque d'Arménie, 366.
- Grégoire le Moine, 366.
- Grégoire de Nazianze, 308, 366, 367.
- Grégoire de Nysse, 366.
- Grégoire le Thaumaturge, 366.
- Grégoire le Théologien — Voir Grégoire de Nazianze.
- Grégoire de Tours, 251.
- Gutschmid, 70, 83, 101, 116, 117, 132, 141, 149, 212-214, 216-218, 222, 258, 264, 294, 336, 340, 343, 351, 355, 357-359, 361, 384.

H

- Habach (el-), 374.
- Habachah (el-), 383 — Voir Abyssinie.
- Hadès, 29, 30.
- Hadrien, 24, 75.
- Hakim (el-), 374.

- Halicarnasse, 88, 115. — Voir Julien d'Halicarnasse.
 Harismanous, 116, 126, 349.
 Harith ibn Djabala, 184, 227, 229.
 Harmasites, 339.
 Harpocrate, 33.
 ἡγούμενος, 158. — Voir higoumène.
 Hefeïe, 153.
 heïkal, 87.
 Héliopolis (d'Égypte), 25.
 Héliopolis (de Syrie), 262.
 Hellènes, 47. — Voir Grecs.
 hellénique (monde), 49.
 hellénisme, 31-34.
 Hénotique, 2, 19-21, 71, 73, 78, 83, 84, 86, 99, 109, 153, 167, 191, 273.
 Héphaïstos, augustal, 43, 46.
 Héphaïstos, divinité, 34.
 Héphaïstou, 59, 174, 277.
 Héraclas, PA (230-243), 37, 364.
 Héraclée, 65. — Voir Jean. — Thomas d'Héraclée.
 Héracléopolis magna, 25, 35.
 Héraclius, E (610-641), 21, 25, 46, 128, 139, 144, 153, 158, 164, 178, 240, 244, 250, 268, 285, 292, 312, 324-326, 336, 339, 341, 356, 371.
 Héraclius Constantin, 324, 326, 356.
 Héraclius, comte, 32.
 Héraïskos, 7, 25, 33, 34.
 Hermopolis, 33.
 Hermopolis magna, 177.
 Hermopolite du sud (nom), 137.
 Hérode, 109.
 Hérodote, 24.
 Hiérapolis, 71, 72, 84, 315, 316, 322.
 Hierasycaminus, 116.
 Hiérax, 41, 44.
 Hiéromax, 314. — Voir Yarmouk.
 higoumène, 377. — Voir ἡγούμενος.
 Hilaire (saint), 308.
 Hildebrand, 382.
 Himyarites, 95. — Voir Homérites.
 Hippodrome (l'), 142.
 Hirta, 286.
 Histoire ecclésiastique de Jean d'Éphèse, 201, 206. — Voir Jean d'Éphèse.
 Histoire lausiaque, 55, 57.
 Histoire nestorienne, 189.
 Histoire (des) Patriarches, 14, 15, 17, 25, 48, 73, 75, 79, 87, 92, 94, 111, 114-117, 119, 124-129, 133, 137, 139, 141, 143, 148, 151, 159, 163, 170, 173, 179, 212, 216, 231, 232, 237, 255, 258, 263, 279, 280, 283-285, 290, 310, 311, 316, 320, 321, 323, 324, 333, 335, 341, 350, 383. — Voir Sévère d'Achmouneïn.
 Histoire secrète, 146. — Voir Procope.
 Hodêgos, 11, 85, 336, 337, 339, 340, 342. — Voir Anastase le Sinaïte.
 Homérites, 74, 95. — Voir Himyarites.
 Honorius, P (625-638), 356.
 Honorius. — Voir église.
 Horapollon, 7, 24, 32, 33, 48.
 Hormisdas, 69, 70, 74, 78, 102, 136, 345-347, 356.
 Huart, 23.
 humanité du Christ, 4, 9, 17, 96, 193, 202, 203, 292.
 Hypatios, neveu d'Anastase, 65.
 Hypatios d'Éphèse, 148.

Hypatios, archevêque de Tyr, 3, 13.

hypostase, 8, 9, 11, 203-205, 207.

Θ

Θελημα, 339.

I

Ibas, évêque d'Édesse, 20, 71, 152.

Ibas. — Voir couvent.

Ibères, 133.

Ibn Abd el- Hakam, 40.

Ibn Batriq. — Voir Eutychius, PA (933-940).

Ibn el-Qifti, 384-385.

Ibn Râhib, 73, 76, 87, 113, 114, 124, 141, 163, 178, 219, 220, 322, 351. — Voir Chronique Orientale.

iconostase, 87.

idolâtres, 32, 33.

idolâtrie, 35.

Illous, 33, 35.

Illyrie, 66, 67.

Ilmih, 373.

impassibilité, 90, 91.

incorruptibilité, 11, 13, 89-91, 192.

incrée, 192.

Indiens, 95.

infernî, 29.

innascibilité, 308, 309.

Innocent de Maronia, 1, 99, 100, 103.

Ἰουστασᾶς (Ἰουστόουσᾶς), 260.

Irène. — Voir église Sainte(e)-Irène.

Irénée, 70.

Isaac, PA (676-678), 372.

Isaac, PJ (600-608), 357.

Isaac le Syrien, 366.

Isaurie, 195, 206, 304, 307.

Ischyriôn, 56.

Isidore de Qennesrin, 80.

Isis, 34, 133. — Voir temple d'Isis (deux).

Israélites, 44. — Voir Juifs.

Italie, 40, 106, 108, 120, 131, 139, 152, 153, 206, 274, 349.

Italiens, 120, 136, 262.

Izla (mont), 183.

J

Jacob (le patriarche), 188.

Jacobites, 3, 15, 20, 26, 71, 85, 109, 119, 123-125, 144, 155, 160, 163, 167-169, 171, 175, 185, 186, 188-190, 200, 202, 206, 207, 212, 213, 217, 220, 226, 227, 229, 230, 233, 237-239, 242-245, 247, 250-254, 256, 258, 262-264, 268, 276-278, 281, 282, 286, 292, 295, 296, 301, 304-306, 316, 318, 319, 322, 324, 328-331, 334, 335, 338, 351, 360, 378. —

Voir monophysites.

jacobitisme, 106, 128, 163, 195, 219, 232, 245, 246, 286, 337.

— Voir monophysisme.

Jacques, PA (809-828), 373.

Jacques (saint) l'Apôtre, 188, 189.

Jacques Baradée, 16, 20, 122, 173, 183-190, 195, 200, 205, 226, 228-231, 236, 238, 239, 246-249, 253, 257, 280, 282, 286, 293, 295-299, 301, 303-305, 336, 352, 353, 385.

- Jacques, disciple de Dioscore, 189.
- Jacques, disciple de Sévère, 189.
- Jacques Phasilta, 185.
- Jacques (de) Saroudj, 189.
- Jaime II, 378.
- Jamblique, 199.
- Jean, P (523-526), 102, 356.
- Jean, P (533-535), 356.
- Jean, P (561-574), 356.
- Jean, P (640-642), 356.
- Jean, PC (iv^e siècle = saint Jean Chrysostome), 82, 97, 231, 367.
- Jean, PC (518-520), 68, 356.
- Jean, PC (565-577 = Jean le Scholastique — Jean de Sirmin), 168, 169, 229, 257, 259, 352, 356.
- Jean, PC (582-595 = Jean le Jeûneur), 250, 251, 256, 268, 272, 356.
- Jean, PA, catholique (482 = Jean Talaïa), 47, 48, 383.
- Jean, PA (496-505 = Jean le moine), 317, 343, 357, 369.
- Jean, PA (505-516 = Jean Nikiotès — Jean le reclus), 72, 84, 220, 357, 369, 370.
- Jean, PA, manichéen (570 ? = Jean *el-qaïm bi'l-haqq*), 218-222, 232, 357.
- Jean, PA (570 ?-573 ? = Jean le moine), 213, 214, 216-220, 222, 232, 239, 245, 357.
- Jean, PA, catholique (570-581 = *el-qaïm bi'l-amr*), 161, 212-214, 218-222, 250, 256-259, 264, 276, 283, 294, 351, 356.
- Jean, PA, catholique (612-617 = saint Jean l'Aumônier), 18, 42, 61, 257, 267, 327, 328, 339, 340, 342, 356.
- Jean, PA, damianite (vers 615 = Jean « l'Apôtre ». — Jean de Beith - Aphtonia. — Jean, notaire de Damien. — Jean le Syrien), 323, 329, 332, 334-336, 340-342.
- Jean, PA, catholique (625), 342.
- Jean, PA (666-675), 371.
- Jean, PA (762-786), 372.
- Jean, PA (1146-1167 = Jean-le-moine), 375.
- Jean, PA (1189-1216), 376.
- Jean, PA (1262-1268 et 1271-1293), 376, 377.
- Jean, PA (1300-1320), 377.
- Jean, PA (1320-1327), 378.
- Jean, PA (1363-1369), 379.
- Jean, PA (1428-1453), 379.
- Jean, PA (1480-1483), 380.
- Jean, PA (1483-1524), 380.
- Jean, PA (1574-1589), 380.
- Jean, PA (vers 1620), 380.
- Jean, PA (1676-1718), 381.
- Jean, PA (1727-1745), 381.
- Jean, PA (1769-1796), 381.
- Jean, PAN (431 = Jean d'Antioche), 231.
- Jean, PAN (631-649), 357.
- Jean, PJ (513-524), 357.
- Jean, PJ (574-593), 357.
- Jean (un des principaux personnages d') Alexandrie, 115, 117.
- Jean (d') Anazarba, 190.
- Jean (d') Antioche. — Voir Jean PAN (431-).
- Jean (d') Apamée, 193.
- Jean (l') « Apôtre ». — Voir Jean PA (vers 615).
- Jean από ύπάτων, 196.

- Jean (d') Asie. — Voir Jean (d') Éphèse.
- Jean Asquçnâgès, 45, 172, 194, 195, 197, 199, 201, 206, 208, 209, 224, 307, 352, 383.
- Jean, augustal, 268.
- Jean l'Aumônier (saint). — Voir Jean PA (612-).
- Jean Barbour, 293.
- Jean bar Coursus, 122.
- Jean (de) Beith Aphtonia († 538), 133, 134.
- Jean (de) Beith Aphtonia. — Voir Jean PA (vers 615).
- Jean Chrysostome (saint). — Voir Jean PC (iv^e siècle).
- Jean (du) couvent d'Ibas, 236.
- Jean Damascène (saint), 12, 16, 97, 115, 198, 201.
- Jean, disciple de Jean de Paralos, 316.
- Jean (l') Egyptien, 186.
- Jean d'Éphèse, 42, 51, 70, 109, 123, 159, 166, 168-170, 172, 173, 175, 180, 181, 183, 185, 186, 188, 194-196, 200, 201, 206, 209, 210, 215, 218, 223, 225, 226, 229, 231, 232, 235-243, 245-249, 251, 252, 254, 257, 263, 280, 282, 287-289, 297-302, 304, 305, 307, 351-353.
- Jean (d') Euphémia, 193.
- Jean Hemoula. — Voir Jean PA (496-505).
- Jean, évêque d'Héphaistou, 59, 174.
- Jean, évêque d'Héraclée, 65.
- Jean, évêque sévérien d'Égypte, 238.
- Jean, évêque syrien, 282.
- Jean « Fond d'outre ». — Voir Jean Asquçnâgès.
- Jean (le) Foulon, 33.
- Jean le grammairien. — Voir Jean Philoponos.
- Jean (d') Héraclée, 317.
- Jean (l') *hypatos*, 196.
- Jean (le) Jeûneur. — Voir Jean PC (582-595).
- Jean Kolobos. — Voir monastère (de) Saint-Jean Kolobos.
- Jean Laxariôn, 46.
- Jean (le) Lydien, 24, 66.
- Jean (le) moine. — Voir Jean PA (513-518). — Jean PA (570 ?- 573 ?). — Jean PA (1146-1147).
- Jean, moine palestinien, 80.
- Jean Moskhos, 18, 57, 157, 291, 292, 327. — Voir Pratum spirituale.
- Jean Nikiotès. — Voir Jean PA (505-516).
- Jean (de) Nikiou, 3, 17, 26, 31, 48, 76, 77, 79, 109, 111, 112, 116, 119, 124, 125, 127, 137, 142, 148, 155, 158, 160, 161, 170, 214, 251, 252, 255-258, 268, 276, 277, 285, 384.
- Jean, notaire de Damien. — Voir Jean PA (vers 615).
- Jean (de) Paralos, 51, 316.
- Jean, patrice, 167.
- Jean (le) Petit. — Voir monastère (de) Saint-Jean le Petit.
- Jean Philoponos, 7-11, 47, 197-210, 213, 218, 223, 224, 291, 295, 306, 309, 352, 384, 385.
- Jean, (*el-*) *qaim bi'l-amr*. — Voir Jean PA (570-581).
- Jean, (*el-*) *qaim bi'l-haqq*. — Voir Jean PA (570 ?).
- Jean (le) reclus. — Voir Jean PA (518-525).

- Jean (le) Scholastique. — Voir Jean PC (565-577).
- Jean (de) Sirmin. — Voir Jean PC (565-577).
- Jean (le) Syrien. — Voir Jean PA (vers 615).
- Jean Talaïa. — Voir Jean PA (482).
- Jean (de) Tella, 104, 122, 123, 144, 180, 186.
- Jeanne, 196.
- Jérémie, 241.
- Jérémie (saint). — Voir couvent (de) Saint-Jérémie.
- Jérôme (saint), 8.
- Jérusalem, 36, 39, 53, 61, 68, 69, 83, 148, 161, 162, 198, 229, 266, 270, 271, 324, 357, 358, 382.
- Joppé, 165.
- Joseph, PA (831-850), 373.
- Joseph (saint). — Voir église (de) Saint-Joseph.
- Jourdain, 314.
- Judas, 97, 137, 138.
- Judée, 260.
- Juge (des) différends de l'Église. } 37
- Juge (de l') Église. }
- Juge (du) Monde }
- Juifs, 15, 18, 40, 44, 62, 79, 80, 260, 275, 325, 338, 378. — Voir Israélites.
- Jule de Rome, 30.
- julianisme, 92, 101, 113, 173, 190, 292.
- julianistes, 88-91, 94, 95, 99, 109, 111, 113, 156, 189, 192, 215, 216; 223.
- Julien, E (361-363), 32, 35.
- Julien, PA (178-187), 363.
- Julien, PAN (591-595), 319, 357.
- Julien, chef samaritain, 260.
- Julien (d') Halicarnasse, 1, 7, 16, 38, 58, 71, 80, 81, 85-95, 104, 106, 113, 115, 125, 127, 133, 164, 195, 206, 289, 292, 344, 350. — Voir Contre Julien. — Contre les additions de Julien.
- Julien, prêtre, 172, 233, 234.
- Juste, PA (118-129), 362.
- Justin I^{er}, 43, 66, 67, 69-72, 74-78, 84, 88, 94, 99, 102-104, 106, 109, 122, 123, 135, 136, 152, 164, 180, 190, 230, 240, 250, 251, 254, 256, 326, 343-346, 356, 383.
- Justin II, 20, 22, 57, 109, 164, 165, 167-171, 174, 196, 197, 209, 211, 213, 215, 220, 222, 224-226, 228, 229, 235, 244, 250, 251, 253, 256, 260, 265, 278, 283, 325, 326, 352, 356.
- Justinien, 1, 12, 14, 20, 38, 42, 43, 46, 56, 59, 61, 65, 67, 75, 76, 78, 87-89, 94, 100, 102-108, 110, 111, 117, 119-122, 126-132, 134, 135, 138-140, 143-147, 149, 151-156, 158, 160-162, 164-167, 172, 174, 175, 177, 180, 182-184, 193-196, 200, 213, 214, 220, 225, 228, 230, 240, 243, 251, 254, 257, 260, 261, 265-268, 296, 301, 326, 348, 350, 356.
- Justinienne (dynastie), 166, 171, 175, 250, 283.
- Juvénal, 24.

K

Καθαρσός, 261.

Καθηγηγίσεις, 280.

Kaïsareion, 32, 60, 140.

- Kalamôn, 290.
 Kalandion, 71.
 Kalardengous, 111.
 Kalioub, 379.
 Καλλινίκη (πόλις) } 304
 Καλλίνικος }
 Kalliopios, 114.
 Καλωνύμου τοῦ καὶ Θεμιστίου
 απολογίαι, 97.
 Κάσσιον, 297.
 κάστρον, 277.
 Κατὰ Ἰωάννου, 210.
 Κατὰ Ναυάτου, 261.
 Κατὰ τῆς... τετάρτης συνόδου, 199.
 — Voir contre le concile de
 Chalcédoine. — Τμήματ.
 Κατὰ τῆς σπουδῆς Ἰαμβλίχου, 199.
 Κατὰ τῶν Πρόκλου περὶ αἰδιότητος
 κόσμου, 197, 199. — Voir
 Contre Proclus. — de Æterni-
 tate mundi. — Eternité du
 monde.
 Keft, 179. — Voir Koptos.
 Khartoum, 287.
 Kleyn, 181, 185.
 Klyma, 40.
 κοινόβιον Σαλαμᾶ, 158.
 Κομεντίλος, 276.
 Κονδαβαζύδου(τὰ), 209.
 Koptos, 52. — Voir Keft.
 Kouchites, 95.
 Kous, 378.
 Kronos, 34.
 Krumbacher, 356.
 Kuwaik, 319.
 Lazare, 96.
 Lazique, 339.
 Lebon, 83, 92.
 Leipoldt, 31,
 Léon, P (440-461), 15, 63, 68,
 270, 368, 371. — Voir Tome de
 Léon.
 Léon, P (1049-1054), 270.
 Léonce (saint). — Voir église (de)
 Saint-Léonce.
 Léonce de Byzance, 45, 93, 112,
 115, 118, 124, 198, 201, 202,
 204, 208.
 Léonce de Néapolis, 328.
 Léontopolis, 52.
 Lequien, 355, 357, 358.
 Lesbos, 214.
 Létopolis, 98.
 Levantins, 114.
 Liber Chalifarum, 319, 345.
 Liber pontificalis, 354, 356.
 Libératus, 48, 73, 83, 89, 94, 97,
 111, 112, 114-119, 123-125,
 129, 132, 144-146, 148, 164,
 176, 214, 344, 345, 347-349.
 Libérius, 46, 147.
 Libye, 36, 38, 39, 51, 52, 60, 63,
 236, 285.
 Lieux-Saints (les), 328.
 Λόγος στηλιτευτικός, 262.
 Longin, 159, 172, 234-241, 257,
 283, 286-290, 294, 296, 336,
 352, 353.
 Lycopolis, 317. — Voir Assiout.

L

- Lamy, 190.
 Laud, 287.
 Lascaris, 378.
 Latran. — Voir concile.

M

- Macaire, PA (933-953), 373.
 Macaire, PA (1101-1127), 375.
 Macaire, PC (544, et 563-574),
 357.

- Macaire (d') Alexandrie (saint), 366.
- Macaire (d') Antaïopolis. — Voir Macaire (de) Tkôou.
- Macaire (le) Grand (saint), 285, 366. Voir couvent (de) Saint-Macaire.
- Macaire, noble d'Alexandrie, 157.
- Macaire (de) Tkôou, 14, 17, 33, 59. — Voir Panégyrique.
- Macédonius, PAN, catholique (iv^e siècle), 377.
- Macédonius, PC (496-511), 68, 69, 83, 88, 150, 356.
- Macédonius, PAN, catholique (640-654), 357.
- Maçil, 117, 268.
- Macorites, 286, 288, 289.
- magie, 29, 35.
- magister militum, 66, 69, 145, 253, 260.
- Mahomet, 23, 338.
- maison du Siléntiaire, 257.
- Makin (el-), 75, 76, 122, 142, 160, 189, 219-222.
- Malalas, 31, 70, 300.
- Malidj, 117, 126.
- Manbidj, 71, 361.
- Manbidji (el-). — Voir Agapius de Manbidj.
- Manbir, 380.
- Mandilion, 79-80.
- Manès, 12, 16.
- Manfalout, 380.
- manichéens, 16, 66, 103, 213, 217, 218, 220, 221, 225, 338.
- manichéisme, 98, 213.
- Manouthis, 33, 34. — Voir Voir temple (de) Manouthis.
- Maqrizi, 40, 141, 160, 189, 212, 218-222, 232, 258, 362, 363, 375, 379.
- Maqs, 379.
- Marâ bar Chaphnai, 329, 330.
- Marc (saint), 36, 49, 53, 60, 62, 73, 78, 95, 103, 138, 142, 143, 156, 165, 182, 184, 206, 212, 225, 227, 233, 235, 239, 249, 259, 265, 267, 276, 296, 306, 320, 327, 350, 355, 360, 361, 382. — Voir basilique (de) Saint-Marc — trésor.
- Marc, PA (786-809), 372.
- Marc, PA (1167-1189), 376, 382.
- Marc, PA (1349-1363), 379.
- Marc, PA (vers 1600), 380.
- Marc, PA (1646-1655), 380.
- Marc, PA (1745-1769), 381.
- Marc, PA (1796-1809), 381.
- Marcien, E (450-457), 15, 37, 63, 135, 368.
- Marcien, PA (142-153), 362.
- Mardin, 181.
- Maréotis, 56, 235, 236, 283, 287. — Voir Mariout.
- Mari d'Amid, 80.
- Mârikôs, 285.
- Marina. — Voir palais de Marina, Μαρινιώνας, 66.
- Marinus, 66, 67.
- Mariout, 370, 371. — Voir Maréotis.
- Martin, P (649-653), 356.
- Martyrs. — Voir ère des Martyrs.
- Mas Latrie (de), 356.
- Masoudi, 186, 385.
- matière, 209.
- Matthieu, PA (1378-1408), 379.
- Matthieu, PA (1453-1465), 380.
- Matthieu, PA (vers 1640), 380.
- Matthieu, PA (1660-1675), 38, 360, 380, 382.

- Maurad, 277.
 Maurétanie, 38.
 Maurice, 22, 99, 228, 250, 253-256, 261, 264, 269, 271, 275, 283, 285, 293, 319, 322, 356.
 Mauritanien, 285.
 Mausale, 268.
 Maxime, PA (256-273), 364.
 Mayouma, 82.
 Maziques, 56, 285.
 μεγιστᾶνες, 46.
 Méditerranée, 61.
 Méléce d'Antioche, 231, 367.
 Méléce de Lycopolis, 98.
 Mélétiens, 98, 99, 280, 290, 291.
 Mélitène, 254, 261.
 Melkites, 15, 38, 52, 79, 109, 135, 136, 144, 147, 148, 154, 160, 164, 176, 178, 182, 183, 212-214, 216, 218, 221, 226, 233, 235, 237, 243, 244, 246, 247, 249, 258, 259, 263, 264, 268, 276, 281, 284, 299, 300, 311-313, 325, 326, 338, 339, 344, 346, 350, 351, 353, 355-357, 359, 368, 378. Voir catholiques — Chalcédoniens — dyophysites.
 Mellawi, 380.
 Memnon d'Éphèse, 231.
 Memphis, 26, 56.
 Ménandre, 254.
 Ménas, PC (536-552), 85, 120, 121, 138, 153, 259, 356.
 Ménas, PA gaïanite (sous Héraclius), 244.
 Ménas, PA (752-762), 372.
 Ménas, PA (958-670), 374.
 Ménas (saint). — Voir couvent et sanctuaire (de) Saint-Ménas.
 Ménas, frère de Benjamin PA, 371.
 Ménas, laïque d'Alexandrie, 81, 134.
 Ménéas, 328.
 Menouf, 26, 373.
 Mer Noire, 339.
 Mer Rouge, 40, 286.
 Meradâ, 277.
 Mercure (saint), 364.
 Mésopotamie, 98, 226, 255, 328.
 messalianisme, 97-98.
 Messaliens chrétiens, 97-98.
 Messaliens païens, 98.
 Μετάνοια. — Voir monastère (de la) Μετάνοια.
 Métélis, 117, 268, 349.
 Météora, 198.
 Μετρίανος 276.
 Michel, PA (728-752), 15, 372.
 Michel, PA (850-852), 373.
 Michel, PA (881-909), 373.
 Michel, PA (1090-1100), 375.
 Michel, PA (1145-1146), 375.
 Michel, PA, (1427), 379.
 Michel, PA (1477-1478), 380.
 Michel (saint). — Voir église.
 Michel Cérulaire, 270.
 Michel le Syrien, 36, 38, 72, 77, 79, 86, 88, 94, 97, 99, 109, 112, 114-116, 119, 123, 124, 137, 147, 148, 165, 167, 169, 172, 173, 175, 193, 199, 200, 202, 207, 213, 224, 225, 239, 245, 248, 251, 254-256, 263, 278, 280, 293, 295-297, 299, 302, 305, 307, 308, 311, 312, 319-323, 333, 337, 341, 347, 371.
 Miçl, 268.
 Minchah, 380.
 Milius, PA (83-95), 362.
 Minchah, 380.
 Minyah Bou Fis, 377.
 Mir, 380.

Modeste, PJ (638-634), 357.

Moïse, 7, 26, 198.

monastères. — Voir aussi couvent.

Monastères (Les), 333.

monastère (de) Cassien, 253.

monastère (de l') Énaton. — Voir Énaton.

monastère (de) Goubâ, 226.

monastère (de) Jean de Beith Aphtonia. — Voir couvent (de) Beith Aphtonia.

monastère (de) Mar Romanus. — Voir monastère (de) Saint-Romain.

monastère (de la) Μετάνοια, 48, 56, 60.

monastère (du) Mont-Thabor, 159, 279.

monastère (de la) Patricienne — (τῆς Πατρικίας, 48. — Voir couvent (de) Cæsaria.

monastère (des) Pères. — Voir couvent (τῶν Πατέρων.

monastère (de) Pharaous, 56.

monastère (de) Saint-Jean Kolobos = Saint-Jean-le-Petit, 279, 290.

monastère (de) Saint-Macaire. — Voir couvent (de) Saint-Macaire.

monastère (de) Saint-Phoïbamôn, 56.

monastère (de) Saint-Romain, 82, 253, 297.

monastère (de) Saint-Serge, 314.

monastère (de) Salamâ (Salomé). — Voir couvent (de) Salamâ.

monastère (des) Tabennésiotes. — Voir Tabennésiotes.

monastère (de) Tabennisi. — Voir Tabennisi.

monastère (du) Verre. — Voir couvent (d'el-) Zadjadj.

monastère (d'el-) Zadjadj. — Voir couvent (d'el-) Zadjadj.

Monique. — Voir église (de) Monique.

monophysisme, 1, 3-6, 9, 11, 13-16, 18, 19, 27, 29, 47, 48, 50, 67, 71, 78, 81, 83, 88-90, 92, 95, 99-102, 104, 106, 108, 110, 112, 118, 119, 122, 131, 138, 163, 164, 166-168, 170, 173, 175, 176, 178-180, 182, 184, 186, 188, 191, 192, 194, 198, 200, 204, 206-208, 211-214, 223, 226, 233, 240, 242, 244, 247, 252, 258, 261, 273, 277, 284, 285, 289-292, 294, 304, 306, 309, 313, 325, 330, 340. — Voir jacobitisme.

monophysites, 1, 2, 6, 8-10, 12-16, 18-21, 26, 30, 38, 44, 45, 47, 49, 51, 52, 66, 70-73, 78, 81-85, 88, 89, 91, 93, 94, 99, 100, 102, 104-107, 109, 113, 116, 120-122, 125, 131, 132, 134, 135, 137, 140, 142, 143, 145, 148, 150, 152-154, 163, 165-169, 171-174, 176, 177, 181, 184, 185, 188-190, 193-195, 199, 200, 204, 206, 210, 223-225, 227-230, 244, 247-258, 260, 262-265, 271-275, 278-281, 283, 284, 289, 290, 292-294, 296, 298, 301, 303, 311, 312, 316, 318, 321, 325, 326, 328, 330, 331, 337-339, 341, 344, 345, 347-349, 352, 353, 355, 357, 383. — Voir jacobites.

monothélisme, 21, 325, 326, 338-340.

mont Cassien, 297, 299, 313.

Montanistes, 103, 261.
 Moralia sur Job, 209.
 Mouallaqah, 378.
 Mouharraq. — Voir couvent
 (d'el-) Mouharraq.
 Moundhir ibn Harith, 241, 251,
 258, 281, 299-304, 353.
 Mouqaouqis, 23, 179, 353, 371.
 Mousaios. — Voir couvent (d')
 Apa Mousaios.
 musées d'Alexandrie, 47.
 Μυσταγωγία, 280.

N

Ναγρανῖται, 38.
 Naqadah, 378, 380.
 Narsès, patrice, 196.
 Narsès le Persarménien, 34, 43,
 45, 118, 123, 124, 127-129, 174,
 244, 349.
natura, 203, 311.
 nature, 2-6, 8-14, 17, 19-21, 83,
 85, 90, 92, 96, 167, 168, 195,
 197, 202-205, 208, 252, 273,
 292, 293, 295, 325, 340.
 Nazianze, 367.
 Nadjran, 38, 74.
 négus, 23.
 Néocésarée, 366.
 Néphalius, 12, 83, 85,
νηπρωτος, 117.
 Néron, 97.
 nestorianisme, 1, 14, 16, 36, 83,
 84, 204.
 nestoriens, 9, 11, 14, 16, 17, 71,
 152, 185, 252.
 Nestorius, 2, 6, 11, 12, 14-16, 19,
 58, 81, 84, 95, 150, 207, 333,
 367, 368.
 Nicée, 38. — Voir concile.

Patriarches d'Alexandrie.

Nicéphore Calliste, 106, 108, 165,
 168, 198.
 Nicéphore de Constantinople, 324.
 Nicétas, apocrisaire, 128.
 Nicétas, augustal, 61, 321, 324-
 326, 329-341.
 Nicétas de Trévès, 165.
 Nicolas (saint). — Voir église.
 Nîfiyah, 378.
 Nika (sédition), 65, 105.
 Nikiou, 55. — Voir Jean (de)
 Nikiou.
 Nil, 29, 57, 133, 235, 285-289. —
 Voir vallée du Nil.
 Nil (Haut-), 286, 289, 290.
 Nilopolis, 117.
 Nilus Doxopatrius, 38, 39.
 Niobites, 49, 142.
 Niqiyah, 38, 382.
 Nisibe, 122, 183.
 Nobades, 233-236, 289, 352. —
 Voir Nubiens.
 nome Arsinoïte, 61, 98, 290.
 nome Hermopolite du sud, 137.
 Nonnos de Panopolis, 33.
 notaires, 323, 329, 331, 334, 336,
 342.
 Notre-Dame. — Voir couvent,
 église.
 Novatiens, 192, 260.
 Nubie, 38, 107, 116, 172, 234-236,
 241, 250, 285-289, 352, 382.
 Nubiens, 184, 234, 235. — Voir
 Nobades.
 Numérien, 382.
 Numidie, 38.
 Nysse, 366.

O

oecuménique, 268, 269, 272.
 οἰκία, 276.

Ὀκτωκάιδεκατον, 48, 88.
 Olympiodore de Thèbes, 33.
 Olympius, 36.
 Omar, 385.
 omophorion, 148.
 Onouphis, 26.
 opération, 21, 325.
 Oreste, 62.
 Oriens christianus,
 Origène, 16, 151-153.
 Origénistes, 104, 151, 152.
 Oronte, 195.
 Oxyrhynchos, 52, 55.
 Osiris, 28, 29, 34.
 Osroène, 278, 280, 304.
 Ostrogoths, 120.
 Ouadi Houbèib, 285. — Voir le
 suivant.
 Ouadi Natroun, 87, 236, 279,
 282. — Noir Scété.
 Oubastit, 34.
 Οὐερσενούριος, 291.
οὐερσενούριος, 291.
 οὐσία, 6, 204.

P — Π — Φ

Pachôme (saint), 48, 137, 365. —
 Voir couvent (de) Pachôme.
 paganisme, 7, 27, 34, 35, 85, 150,
 164, 175, 178, 228, 263, 319.
 pagarque, 277.
 Pagi, 75.
 païens, 32-34, 46, 47, 176, 198,
 199, 233, 251-253, 255, 260.
 palais de Marina, 174, 252.
 Palestine, 18, 39, 47, 54, 69, 78,
 83, 104, 147, 150-152, 165,
 170, 236, 260, 276, 324, 328.
 Palestiniens, 325.
 Palladius, 55, 57.
 pallium, 148, 150, 153, 327.

Pamphylie, 82, 98, 196.
 Pamprépios, 33, 35.
 Panégryrique de Macaire de
 Tkôou, 14, 17.
 Panopolis, 15, 33. — Voir
 Akhmim. — Cyr de Panapolis.
 Papebroch, 357, 358.
 Paphlagonie, 45, 72.
 Paphnuce, anachorète, 50.
 Paphnuce, usurpateur du patriar-
 cat d'Alexandrie, 364.
 papyrus, 27, 43, 55, 56, 60.
 Paralios, 48, 81.
 Paralos, 312-313. — Voir concile.
 παραμονάριος, 300.
 Pargoire, 97.
 passibilité, 91.
 Πατέρων. — Voir couvent.
 patriarche œcuménique, 268,
 269.
 patrice, 184, 196, 330.
 Patricienne. — Voir monastère
 (de la) Patricienne.
 Patricius, 330-332, 334.
 πάτριος, 24.
 Paul, PC (641-654), 356.
 Paul, PA, catholique (537-539 =
 Paul bar Cursus. — Paul de
 Tabenne. — Paul le Tabenné-
 siote. — Paul de Tinnis), 45,
 48, 52, 61, 77, 107, 128, 136-
 138, 140, 144-150, 155, 157,
 160, 162, 164, 166, 173, 176,
 182, 183, 219, 220, 238, 259,
 261, 264, 266, 267, 283, 350,
 351, 356, 383-385.
 Paul, PA (566). — Voir Paul
 d'Antioche.
 Paul, PAN, catholique (519-521),
 70, 346, 357.
 Paul, PAN (566 et 574-581). —
 Voir Paul d'Antioche.

- Paul l'Alexandrin. — Voir Paul d'Antioche.
- Paul d'Antioche, 20, 61, 169, 171, 172, 192, 200, 226-238, 241, 242, 245-249, 281, 282, 287, 293, 295-299, 302-307, 314, 352, 353, 357, 385.
- Paul bar Cursus. — Voir Paul PA (537-539).
- Paul de Beith Oukamê. — Voir Paul d'Antioche.
- Paul de Damiette, 364.
- Paul d'Égine, 385.
- Paul de Samosate, 339, 364.
- Paul de Tabenne (le Tabennésiole). — Voir Paul PA (537-539).
- Paul de Tella, 322, 331.
- Paul de Tinnis. — Voir Paul PA (537-539).
- Paulianistes (partisans de Paul d'Antioche), 192. — Voir Paulites.
- Paulianistes (partisans de Paul de Samosate), 338, 339.
- Pauliciens, 98.
- Paulites, 215, 242, 248, 249, 253, 286, 287, 296-298, 301, 305, 306, 340. — Voir Paulianistes.
- Paulites (Anti-), 296.
- Payne-Smith, 194.
- Pélage, P (556-561), 269, 356.
- Pélage, P (579-590), 356.
- Pélage, diacre romain, 106, 122, 131, 136, 138, 148, 150-152, 155, 165, 180, 259.
- Péluse, 52, 313.
- Πέμπτον, 48.
- Pentapole, 36, 38, 52, 382.
- Pentateuque, 260.
- ΠΕΠΡΟΤΟΠΟΛΙΤΗΣ, 117.
- Pères. — Voir couvent (των Πατέρων).
- Pères de l'Église, 9-11, 13, 14.
- Περὶ Ἀναστάσεως, 197, 198, 209, 210, 352. — Voir de Résurrection. — Sur la Résurrection.
- Περὶ κοσμοποιίας, 198. — Voir De opificio mundi — Sur la création du monde.
- Péripatéticiens, 8, 204.
- Péristéria, 56.
- Περὶ τῶν προσερχομένων τῇ ἀγίᾳ ἐκκλησίᾳ, 160.
- Perra, 181.
- Perse, 167, 181, 260, 339.
- Perses, 25, 56, 61, 95, 179, 324, 325, 328, 329, 339, 340.
- personne, 8, 9, 40, 202-204, 207, 308-311, 322, 329, 341.
- Petbe, 34.
- Petit (Mgr), 358.
- Pétra, 80.
- Pétrides, 198.
- Pétrites, 239, 248, 280, 286, 307, 311, 314, 323, 331.
- phantasiasme, 1, 58, 92, 94, 193, 214, 289.
- Phantasiastes, 89-92, 95, 97, 104, 114, 164, 165, 192.
- Pharan, 338.
- Pharaous. — Voir monastère.
- Pharbaithos, 277.
- Phaside, 339.
- Phasilta. — Voir Jacques Phasilta — couvent (de) Phasilta.
- Phasis, 339.
- Phénébéthis, 33.
- Phénicie, 82.
- Phéniciens, 139.
- Philai, 34, 233-235.
- Philaléthès, 27, 84, 85.
- Philétaïros, 128.

- Philippopolis, 72.
 Philodore, 128.
 Philopones, 198.
 Philoponos — Voir Jean Philoponos.
 Philothée, PA (976-999), 374.
 Philoxène de Hiérapolis, 2, 71, 72, 84, 174, 383.
 Phocas, E (602-610), 254, 264, 275, 276, 324, 356.
 Phocas (saint). — Voir basilica (M)aris Phocæ — église (de) Saint-Phocas.
 Phoibammôn (saint). — Voir monastère (de) Saint-Phoibammôn.
 Phoibammôn d'Antinoé, 56.
 Photin d'Antioche, 172, 307.
 Photin, fils d'Antonine, 169.
 Photius, 198, 199, 201, 205, 259.
 Phrygie, 103.
 Phthartolâtres, 89. — Voir Corrupticoles.
 phylarque, 184, 281, 301, 302, 312, 315.
 Physica, 198.
 Pierre, PA (294-302 = Pierre le Martyr), 53, 365.
 Pierre, PA (390-396), 365, 366.
 Pierre, PA (fin du v^e siècle = Pierre Monge) 19-21, 47, 73, 78, 83, 86, 99, 191, 219, 291, 347, 369.
 Pierre, PA (575-577), 51, 59, 163, 212, 213, 216-220, 223, 232, 237-240, 242-247, 249, 258, 278, 279, 284, 287, 288, 296, 299, 305, 316, 336, 340, 351, 352, 357, 370, 384.
 Pierre, PA, catholique (641-651), 356.
 Pierre, PA (1340-1348), 379.
 Pierre, PA (1718-1726), 381.
 Pierre, PA (1809-1852), 381.
 Pierre, PAN (485 et auparavant = Pierre le Foulon), 71, 174.
 Pierre. PAN, (581-591) = Pierre d'Antioche — Pierre de Callinique), 17, 142, 248, 249, 281, 282, 284, 286, 293, 304-308, 310-316, 318-322, 332-335, 341, 353, 357.
 Pierre, PJ (524-544), 138, 148, 357.
 Pierre (saint), 320, 361. — Voir église (de) Saint-Pierre.
 Pierre (d') Antioche. — Voir Pierre PAN (581-591).
 Pierre (d') Apamée, 86, 104, 110, 121, 132.
 Pierre de Callinique. — Voir Pierre PAN (581-591).
 Pierre (le) Foulon. — Voir Pierre PAN (485).
 Pierre (l') Ibérien, 2, 45, 82, 133. — Voir couvent (de) Pierrel'Ibérien
 Pierre (de) Jérusalem. — Voir Pierre PAJ (524-544).
 Pierre (le) Martyr. — Voir Pierre PA (294-302).
 Pierre Monge. — Voir Pierre PA (fin du v^e siècle).
 Pierre, (évêque de) Tanbouda, 376.
 Φιλοπονιακοί, 210.
 Φιλόπονοι, 81, 198.
 Pise, 382.
 Pisentios, 29, 51, 57, 174, 179.
 Pisidès (Georges), 4, 5, 10, 12.
 Pisidie, 81.
 Platon, 47.
 Polycarpe, 331.
 polythéistes, 32, 35, 205, 208.
 Pompeios, 65.

Πράσινοι, 43.

Pratum spirituale, 57, 157, 175,
177, 291. — Voir Jean Moskhos.

préfet, 277.

préfet augustal. — Voir augustal.

préfet du prétoire, 179.

préposite, 66.

Prime, PA (106-118), 362.

Priscus, 275.

Probus, 293.

procession, 308, 309.

Proclus, 13.

Procope, 24, 104, 106, 145-148,
155, 196.

Prophètes (les), 7, 57.

propriété, 308, 309, 332.

πρόσωπον, 8, 9, 202, 204.

Protérius, 22, 44, 45, 78, 124, 136,
146, 148, 154, 191, 228, 230.

Πρωτοκωμήτης } 117
Πρωτοπολίτης }

Psoïs, 145-148.

Psoïus, 145.

Ptah, 34.

Ptolémaïs, 177, 178.

Ptolémée de Rhinocolure, 97.

Pulchérie, 63, 368.

φύσις, 8-11, 84, 100, 202, 204, 292,
325.

Pyramides (les), 24.

Pyrrhus, PC (638-641), 356.

Q

qaïd, 160

Qalqachandi, 186, 189, 220, 222.

Qasîn, 297.

Qasr el-Cham, 378.

Qennesrin, 319.

qoummous, 158.

Qounous, 116.

R

Racoti, 39, 41.

Ramsès, 34.

Raqqa, 122, 304.

Ravenne, 121.

Réfutation d'Eutychius, 75, 151.

— Voir Sévère d'Achmouneïn.

Reichardt, 198.

Renaudot, 117, 141, 149, 185, 335,
361.

résurrection, 209.

Rhodes, 185.

Rhodon, 139, 146, 147.

Riedel, 366.

Röder, 287.

Roi des Goths et des Romains
en Italie, 120.

roi d'Italie, 120.

Romain (saint). — Voir monastère
de Saint-Romain.

Romains, 23, 24, 66, 77, 95, 120,
131, 151, 236, 254, 255, 301,
361.

romaine (autorité, primauté) 67,
274.

romaine (église), 78, 102, 104,
108, 151, 189, 259, 265, 268,
270, 276.

romain (empire), 69, 116, 152,
175, 180, 281.

romains (États), 139.

romain (monde), 135.

romains (pontifes), 272, 273.

Romania, 1, 7, 17, 106.

Rome, 19, 21, 35-37, 53, 54, 62, 66,
68, 104, 121, 122, 128, 131, 152,
171, 182, 187, 196, 210, 231,
253, 259, 262, 265, 266, 268-
271, 274, 368.

Roum, 23, 40.

- Rufin, 55, 142.
 'Ρωμαῖοι, 276.
- S
- Saba, 382.
 Sabas, 99.
 Sabas (saint), 152.
 Sabellius, 333.
 Sabinien, P (604-606), 356.
 Saïd, 86. — Voir Égypte (Haute).
 Saïd, fils d'el-As, 371.
 Saïd ibn Batriq, 221. — Voir Eutychius.
 Saint-Esprit, 28.
 Saint-Siège, 148, 271.
 Sakatînâ, 284.
 Sakha, 133.
 Sakhawi, 380.
 Saladin, 382.
 Salamâ (Salomé). — Voir couvent de Salamâ.
 Samannoud, 371-373.
 Samaritains, 107, 146, 170, 260, 261.
 Samosate, 319, 320.
 sanctuaire de Benjamin, 371.
 sanctuaire de Saint-Ménas, 237.
 Sandala, 374.
 Sanhour, 59, 277.
 Sarabiyoun (al-), 141.
 Saracènes, 184, 337, 338. — Voir Arabes.
 Sardaigne, 118, 164.
 Saroudj, 280.
 Sassanide, 23.
 Scété, 55, 87, 134, 163, 176, 236, 237, 279, 285, 290, 291, 333, 375.
 Schönfelder, 201, 208, 287.
 Scolastiques, 203-204.
 Sebeos l'Arménien, 325.
 Séleucides — Voir ère des Séleucides.
 Séleucie, 70, 195.
 Séleucus Callinicos, 304.
 Σεμδαλιται, 192.
 sénateurs d'Alexandrie, 46.
 Septem, 38.
 Sérapéum, 32, 114, 141, 142.
 Sérapion, 55.
 Sérapis, 45.
 Serge, PC (610-638 = Serge de Constantinople), 21, 215, 244, 327, 338, 339, 356.
 Serge, PAN (560-563 = Serge d'Antioche — Serge de Tella), 171, 183, 190, 197, 200, 201, 224, 226, 248, 307, 357.
 Serge (saint), 364.
 Serge d'Antioche. — Voir Serge PAN.
 Serge de Constantinople. — Voir Serge PC.
 Serge, évêque d'Édesse, 314.
 Serge Hénophitor, 300.
 Serge Makaronas, 338.
 Serge, syncelle de Jacques Baradée, 297.
 Serge de Tella. — Voir Serge PAN
 Sergius, 123.
 Sêti, 34.
 Sévère, PAN (512-518 = Sévère d'Antioche), 2-6, 10-14, 16, 17, 20, 27, 29, 68-75, 77-85, 87-96, 99, 100, 102, 104-107, 109, 110, 112, 113, 116, 119, 121, 122, 131-135, 144, 148-150, 168, 171-174, 180, 181, 183, 185, 187, 189, 190, 195, 200, 208, 215, 216, 228, 230, 231, 233, 240, 247-249, 255, 261, 273, 286, 289, 311-320, 321, 323, 338, 344-346, 348, 351, 357, 370, 383, 385.

- Sévère, PAN (580), 299-302, 304, 313, 353, 357.
- Sévère d'Achmouneïn, 2, 75, 127, 139-143, 151, 154, 160, 161, 163, 164, 178, 239, 242, 243, 344, 346, 348, 349, 351, 382, 383. — Voir Histoire des Patriarches. — Réfutation d'Eutychius.
- Sévère d'Antioche. — Voir Sévère PAN (512-518).
- Sévère, évêque de Samosate, 319, 320, 329.
- Sévère, évêque de Sozopolis, 81.
- sévérianisme, 10, 91, 92, 101, 111, 115, 185, 197, 207, 208, 211, 214, 223, 292, 338.
- Sévérien, évêque de Gabala, 149.
- Sévériens, 1, 3, 5, 9-12, 14, 16, 20, 29, 89, 90, 92, 94, 99, 103, 105, 109, 110, 114, 121, 124, 127, 130, 132, 143, 145, 148, 152, 156, 183, 189, 190, 192, 202, 208, 226, 238, 244, 253, 255, 261, 327, 338, 340, 341.
- Séverin, P (640), 356.
- Shigar, 181.
- Sicile, 121, 154, 262, 272.
- Σίγγις, 214.
- Sidé, 98.
- Silco, 287.
- Siléntiaire. — Voir maison du Siléntiaire.
- Silvère, P (536-537), 108, 131, 356.
- Siméon, PA (678-686), 372.
- Siméon, PA (828-831), 373.
- Siméon Logothète, 217.
- Simon le Cyrénéen, 26.
- simoniacque (hérésie), 273.
- Simplicius, 21.
- Sinaï, 26, 29, 68, 337, 338, 341, 385.
- Sinaïte (le). — Voir Anastase le Sinaïte.
- Sindjar, 375.
- Singara, 181.
- Sisinnius I, 98.
- Sisoès, 290.
- σιτῶναι, 62.
- Socrate, 41, 99.
- Sollier, 336, 355.
- Sophie, impératrice, 166, 167, 209, 224.
- Sophie (sainte). — Voir église Sainte-Sophie.
- Sophrone, PJ (634-644), 357.
- Sophrone, 62.
- Sophrone le Syrien, 215, 244, 292, 327, 328.
- sorcellerie, 85.
- sort. — Voir tirage au sort.
- Soudan, 287, 289, 294.
- Soudanais, 288, 289.
- Sozopolis, 81.
- species, 203.
- spoudæi, 198.
- Starigite (le). — Voir Aristote.
- Stéphane le Sophiste, 7, 47, 291, 292, 293, 295.
- Stéphanites, 280.
- Stratégios, 100, 105.
- Stratégios, patrice, 330.
- stratélate, 226.
- substance (substantia), 195, 204, 208, 295, 308, 309.
- sultan d'Égypte, 377, 378.
- σύμμαχοι, 145.
- Συνοδικόν, 333, 335, 341, 342.
- Supérianus, 35.
- suppositum, 203.
- Sur la création du monde, 7, 198, 199. — Voir De opificio mundi — Περὶ κοσμοποιίας.
- Sur l'Éternité du monde, 7.

- Sur la Résurrection, 210, 295. —
 Voir De Resurrectione — Περὶ
 Ἀναστάσεως
- Sur la Trinité, 295.
- Sykai, 161.
- Symmaque, P (498-514); 356.
- Synagogues, 15.
- Synaxaires (divers), 26, 50, 70,
 71, 79, 86, 93, 94, 116, 127,
 129, 142, 143, 230, 279, 280, 284,
 311, 328, 345, 348, 367, 380, 382.
- synode d'Alexandrie. — Voir con-
 cile d'Alexandrie.
- synode d'Antioche (), 98.
- synode d'Antioche (575), 235,
 236.
- synode de Chalcédoine. — Voir
 concile de Chalcédoine.
- synodes de Constantinople. — Voir
 conciles de Constantinople.
- synode d'Éphèse (449). — Voir
 brigandage d'Éphèse.
- synode de Sidé, 98.
- synode de Tyr. — Voir concile de
 Tyr.
- synode (quatrième). — Voir con-
 cile de Chalcédoine.
- synode (second) œcuménique. —
 Voir concile de Constantinople
 (381).
- synode de 536. — Voir concile de
 Constantinople (536).
- synode de 587. — Voir concile de
 Constantinople (587).
- Synodites, 229, 294.
- syriaques (auteurs), 278, 287, 371.
- Syrie, 16, 21, 54, 61, 69, 71, 72,
 74, 78, 82, 84, 97, 99, 100, 121,
 122, 130, 135, 144, 173-176,
 179, 180, 183-185, 187, 190, 206,
 227, 229, 230, 236, 240-242,
 247, 248, 253, 262, 266, 279,
 293, 294, 296, 297, 299, 303-
 307, 312, 313, 315, 316, 322,
 324, 325, 328, 329, 334, 335,
 338, 340.
- Syrie II^e (province de), 85.
- Syriens, 1, 6, 16, 25, 30, 40, 47,
 66, 67, 71, 75, 77, 100, 108,
 116, 125, 169, 175, 185, 193,
 194, 208, 226, 227, 230, 231,
 236, 238-240, 242, 244-247,
 249, 254-256, 259, 263, 278,
 280, 281, 286, 294-296, 298,
 299, 302, 306, 307, 309-316,
 320-323, 328, 329, 331-333,
 338, 341, 345, 347, 350.
- T
- Tabenne, 55, 350.
- Tabennésiotés, 48, 137.
- Tabennésiotés (couvent-monas-
 tère des), 137.
- Tabennésiotés (église des), 80,
 137.
- ταβεννησιωτικὸν μοναστήριον, 137.
- Tabennisi, 350.
- Tabennisi (monastère de), 137,
 350.
- Tahal, 71.
- Taiyayé, 227.
- Tanbouda, 376, 377.
- Tanger, 38.
- Tanis, 277.
- Tannanah, 374.
- Tanta, 378.
- Taqadous, 375.
- Tarse, 195.
- Tella, 122, 183, 200.
- temple d'Apollon à Abydos, 34.
- temple de Bacchus à Alexandrie,
 60.
- temple d'Isis à Manouthis, 33, 81.

- temple d'Isis à Philai, 34, 235.
 temple des Ptolémées. — Voir temple d'Isis à Philai.
 Terre-Sainte, 83.
 tétradisme, 333.
 tétradites, 207, 210, 310.
 Thabor (monastère du mont), 159.
 Thébaïde, 15, 25-27, 43, 52, 55, 56, 107, 126, 137, 178, 187, 206, 233, 235, 241. — Voir Egypte (Haute-). — Vallée du Nil.
 thébain (désert), 25.
 Thèbes, 33, 56.
 Thémistiens, 96.
 Thémistius, agnoète, 80, 96, 97, 104, 115, 184.
 Thémistius, cononite, 210.
 Théocrite, 66, 67.
 Théodahad, 120.
 Théodora, 26, 76, 77, 105-107, 109, 111, 112, 117-122, 126, 129, 131, 132, 144-147, 165-167, 172, 174, 183, 185, 194, 196, 200, 209, 213, 224, 227, 233.
 Théodore, P (642-649), 356.
 Théodore, PA, paulite (575 — après 580), 215, 232, 236-242, 245-248, 257, 258, 278, 287-289, 294, 296, 297, 299, 336, 340, 341, 352, 357, 385.
 Théodore, PA, catholique (608-609), 276, 277, 326, 340, 351, 353, 356.
 Théodore, PA (716-728), 372.
 Théodore, PAN (649-667), 357.
 Théodore, (archidiacre) d'Alexandrie, 234.
 Théodore, (moine) d'Alexandrie, 97, 115.
 Théodore, (prêtre) d'Alexandrie, 115, 125-127.
 Théodore Askidas, 104, 106, 152, 153, 156, 165, 183.
 Théodore, (évêque) de Bostra, 184.
 Théodore de Césarée. — Voir Théodore Askidas.
 Théodore, (évêque) d'Édesse, 185.
 Théodore, (frère) d'Héraclius, 325.
 Théodore, (évêque) de Libye, 52.
 Théodore de Mopsueste, 16, 20, 152.
 Théodore, notaire, 263.
 Théodore de Pharan, 338, 339.
 Théodore de Philai, 174, 233-236, 241.
 Théodore Sicéote, 275.
 Théodore Scribôn. — Voir Théodore, PA (608-609).
 Théodoret, 8.
 Théodoret de Cyr, 16, 32, 99, 152.
 Théodoriens, 239, 242, 262, 286, 289, 294, 340, 341.
 Théodose, E (379-395), 26, 32, 114, 142, 367, 368. — Voir basilique de Théodose.
 Théodose, E (408-450), 3, 33, 176, 300, 368.
 Théodose, PA (535-566), 3, 18, 39, 45, 46, 49-51, 59, 61, 75-78, 94-97, 104, 107, 109, 112-119, 123-132, 135, 136, 138-140, 143, 145, 149, 153-156, 164, 167, 169, 171, 172, 174, 178, 180, 183-175, 187, 192, 195, 196, 200, 208, 211, 212, 214, 217-220, 222-227, 230, 232-235, 237, 238, 240, 242-244, 249, 259, 261, 267, 273, 275, 278, 281, 283, 286, 287, 294, 304, 307, 311, 320, 323, 341, 347-350, 352, 355, 357, 359, 370, 383.

- Théodose, PA (1294-1299), 377.
 Théodose, 99.
 Théodose, (évêque) d'Afrique, 137.
 Théodose, archiprêtre, 234, 236, 257, 258.
 Théodose, augustal, 43, 44.
 Théodose de Jérusalem, 2.
 Théodose, (fils) de Kalliopios, 114.
 Théodose, moine palestinien, 13.
 Théodosiens, 3, 46, 115, 116, 134, 158, 172, 189, 190, 208, 211, 214-217, 222-225, 232, 233, 238, 242, 246, 258, 279, 282, 288, 294, 295, 336, 340, 341.
 Théodule, 331.
 Théonas, PA (273-293), 364, 365.
 Théonas, évêque, 172, 196.
 Théonas, (saint). — Voir église (de) Saint-Théonas.
 théopaschite, 29, 104.
 Théophane, PA (953-958), 374.
 Théophane, PAN (576), 247, 248, 357.
 Théophane, 70, 88, 89, 94, 104, 115, 148, 149, 151, 161, 165, 166, 196, 212, 214-217, 222, 294, 343-345, 347, 348.
 Théophile, PA (402-430), 32, 53, 60, 80, 142, 231, 261, 272, 367.
 Théophile, PAN (576), 247.
 Théophile bar Manou, 183.
 Théophile de Thmouis, 277.
 Théophobios, 97.
 Théoupolis (Antioche), 133, 266.
 Thessalonique, 229.
 Thmouis, 277.
 Thomas, PC (607-610), 356.
 Thomas de Damas, 80.
 Thomas (métropolit) d'Édesse, 226.
 Thomas d'Héraclée, 316, 322, 329-331.
 Thomas, prêtre, 103.
 Thrace, 66, 72, 132, 135, 172, 180, 250, 254.
 Tibère II, 66, 170, 174, 250-256, 258, 259, 267, 275, 283, 285, 301, 353, 356.
 Tibère, hérétique, 335.
 Tillemont, 45, 98.
 Timothée, PC (511-518), 72, 84, 356.
 Timothée, PA (396-402), 367.
 Timothée, PA (= Timothée Salophaciale), 79, 347.
 Timothée, PA (479-502 = Timothée Ælure), 2, 4, 45, 136, 191, 347, 368.
 Timothée, PA (518-535), 12, 20, 58, 73-80, 86, 88, 93-97, 99-102, 110-114, 123, 127, 129, 163, 192, 220, 224, 246, 344-348, 355, 357, 370.
 Timothée Ælure. — Voir Timothée, PA (479-502).
 Timothée de Constantinople, 12, 142, 190, 191, 193, 198, 201, 283, 291, 294, 309-311.
 Timothée Salophaciale. — Voir Timothée, PA ().
 tirage au sort, 376.
 Τμήματα, 199, 202. — Voir contre le concile de Chalcédoine.
 Tome de Julien, 87, 93, 94.
 Tome de Léon, 20, 79, 129, 132, 261, 273.
 Toth, 34.
 Toukh, 380.
 Traité contre les Polythéistes, 208.

Traité de la Trinité, 205.

Trajan, 75.

Trébizonde, 119.

trésor de Saint-Marc, 61.

trésor des trois Θ, 367.

tribun, 277.

tribuns d'Alexandrie, 151.

Trinité, 9, 17, 24, 28, 49, 58, 195,

197, 202-205, 207, 208, 210,

295, 296, 308-311, 341.

Tripoli, 82.

Tripolitaine, 38.

Trisagion, 123.

trithéisme, 10, 47, 104, 172, 187,

194, 195, 201-203, 206-208, 210,

211, 218, 223, 224, 227, 228,

233, 245, 306, 307, 331, 332,

352.

trithéites, 45, 49, 112, 189, 194,

195, 202, 205, 206, 209-211,

213, 218, 223, 224, 225, 228,

232, 233, 245, 280, 295, 307-

309, 311, 340.

Troïle, 178.

Trois Chapitres, 20, 104, 105, 149,

152-156, 161, 165, 167, 183,

326.

Turquie, 23.

Tyr, 69, 241, 312, 314. — Voir
concile de Tyr.

Tyriens, 315.

ΤΕΛΛΩ, 312.

U

Ϡλγ, 209.

université d'Alexandrie, 7, 40, 46,

81, 134, 198. — Voir écoles

d'Alexandrie.

université de Béryte, 81.

ὑπαρχος, 278.

ὑπόστασις, 8, 9, 24, 204

V

Valens, 32.

Vallée du Nil, 25, 27, 34, 36, 49,

54, 60, 88, 180, 187, 233, 235.

— Voir Égypte (Haute-) — Thé-
baïde.

Vandales, 38, 118.

Vansleb, 37-39, 52, 360-362, 382.

Victor, évêque d'Afrique, 137.

Victor Tonnensis, 77, 115, 129,

137, 147-149, 164, 346, 349,

350.

Vierge (La). — Voir arbres —
église de la Vierge — église
Notre-Dame.

Vies de Saints, 18.

Vigile, P (538-555), 104, 131, 132,

150, 152-156, 171, 349, 350, 356.

Ville de Dieu (Antioche), 226.

Villecourt, 360, 378.

Vitalien, 66, 69, 106.

volonté, 21, 325, 339, 340.

W

Wahân, 336.

Waykalâ, 268.

Warsanoufah, 291.

X

Xénaïas de Hiérapolis, 71. — Voir
Philoxène.

Xoïs, 95, 116, 133-135.

Y

Yahya el-Haris, 385.

Yahya el-Nahwi, 384, 385.

Yarmouk (Yarmouka), 314, 336,
337.

par la Providence de faire régner la paix entre les hommes, de leur rendre la justice, et de les secourir. Deux fois par semaine il donnait audience aux plaignants de toute sorte ; on le vit pleurer un jour, parce qu'aucun opprimé n'avait eu recours à lui, et Sophrone dut le consoler en lui montrant qu'il n'y avait plus de sujets de plainte sous son gouvernement. Il répand à profusion les trésors de l'Église, qu'il réussit à ruiner. Il entretenait quotidiennement, dit-on, sept mille cinq cents pauvres parmi les habitants de la ville. Le malheur des temps lui permit de faire éclater son zèle. De 614 à 617, toutes les contrées d'Orient sauf l'Égypte furent ruinées par les Perses : la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, l'Asie Mineure bientôt jusqu'à Chalcédoine. Des villes pillées, des populations entières massacrées ou emmenées en esclavage, les Lieux-Saints sac-cagés, telles étaient les nouvelles qui chaque jour arrivaient en Égypte avec des foules de fugitifs. Pour toutes les infortunes le patriarche voulait trouver une consolation. Il donna des sommes énormes pour le rachat des captifs, pour la reconstruction des églises, pour l'entretien des fugitifs. Tous les Orientaux accourus à Alexandrie, et dénués de ressources, furent logés à ses frais dans les hôpitaux. Quand il ne lui resta plus rien, il emprunta, et quelques personnes, excitées par son exemple, lui prêtèrent en effet l'argent qui lui manquait. Or, une bonne partie des Syriens qu'il secourut ainsi devaient être des monophysites ; sa charité ne distinguait pas. Il laissa un tel renom de sainteté qu'il lui arriva la plus étrange des aventures : celle d'être béatifié par les Coptes après sa mort. Sa biographie, écrite peu de temps après sa mort par l'évêque chypriote Léonce de Néapolis, a été démarquée par un traducteur arabe¹, qui ignorait peut-être que le « saint patriarche Jean », dont il proposait l'exemple à ses coreligionnaires, était un chalcédonien. Par la suite, les hagiographes coptes ayant continué d'ignorer cette déplorable circonstance, son nom fut inscrit sur les calendriers jacobites².

Un pontife de ce caractère n'était pas destiné à troubler les

1. Peut-être après avoir passé par une version copte. Sur cette Vie arabe de Jean l'Aumônier, cf. ma notice dans B. I. F., XII, p. 47-48.

2. Calendrier d'Abou'l-Barakât (14 Babeh : P. O., X, p. [12]256). Dans les *Ménées* grecs et dans le *Synaxaire éthiopien* il est fêté le 11 novembre = 15 hatour (GUTSCHMID, *Verzeichniss*, p. 472).

combinaisons politiques du parti jacobite. L'amitié qui le liait à Nicéas, et qui dura jusqu'à sa mort ¹, aurait, au surplus, réfréné son zèle s'il avait eu quelque velléité d'en montrer. Toutes ces circonstances expliquent peut-être pourquoi la tentative d'union des Églises, désirée par Anastase dès le début de son pontificat, ne fut sérieusement commencée qu'à la fin. Les premières ouvertures eurent lieu peut-être en 614 ou en 615 ; mais nous ne savons absolument rien à leur sujet. On peut seulement affirmer que le pape d'Alexandrie invita son confrère d'Antioche à venir le visiter pour assister à un concile. En tant que supérieur, hiérarchiquement, au patriarche oriental, c'était son droit. Ces prétentions, en temps normal, eussent été sans nul doute discutées ; mais l'invasion perse en Syrie leur donnait alors une force irrésistible. Le terrain ayant été préparé, Athanase s'embarqua pour Alexandrie, où il arriva sans doute au mois d'octobre 616.

La tâche, qui, de loin, paraissait aisée, se révéla aussitôt comme des plus ardues. Les chefs désiraient l'accord, mais non les peuples. L'amour-propre et l'entêtement des sectaires orientaux, qui ne reconnaissaient jamais une erreur, tendaient naturellement à éterniser ce schisme, comme ceux des Acéphales, des Dioscoriens, des Gaïanites, et tant d'autres. A peine arrivé en Égypte, Athanase se sentit envahi par le découragement. Les uns, comme Jean le Syrien, ancien notaire de Damien, ne comprenaient pas qu'on pût pactiser avec l'ennemi. D'autres ne se refusaient pas, en principe, à faire la paix, mais ils y mettaient des conditions inacceptables. Le pape syrien, comme il l'écrivit peu après à son ami Cyriaque d'Amid, avait « complètement perdu l'espoir de quelque chose en vue de la paix et de l'union de notre église avec la leur ² ». Lui et sa petite escorte d'évêques, où brillaient son frère Sévère de Samosate ³, et Thomas d'Héraclée, accouru du fond de sa retraite de l'Énaton, ils étaient perdus dans un milieu indifférent ou hostile. Ils n'avaient guère pour eux que la colonie syrienne d'Alexandrie, à la tête de laquelle se trouvait un certain Marâ

1. Leont. Neap., *Vie de saint Jean*, ch. 48 (P. G., XCIII, 1655) ; éd. Gelzer, ch. 44 B, pp. 91-92 (et la note de Gelzer, pp. 129-130).

2. Citée par Mich. Syr., II, p. 385.

3. Sur la présence de Sévère en Égypte, cf. Mich. Syr., II, p. 427.

bar Chaphnai. Un instant, on se berça de l'illusion que Nicéas prendrait l'affaire en main : mais celui-ci se souciait peu de l'unité monophysite ¹. Athanase ne trouva en lui « aucune bonne espérance », avoue-t-il dans sa lettre ; l'augustal lui prescrivit seulement de « rester dans la retraite », hors de la ville : et c'était un ordre auquel il fallut obéir ². Avec le départ du patriarche le succès devenait de plus en plus douteux. On peut croire que tout était perdu, sans une intervention inopinée qui changea la face des choses : ce ne fut pas un évêque, mais un simple laïque qui rétablit l'ordre dans les affaires de l'Église jacobite.

Un certain Patricius ³, duc d'Arcadie, était venu sur ces entrefaites à Alexandrie pour présenter ses devoirs à Nicéas ; cousin de l'empereur. Celui-ci, en sa qualité d'indigène, était franchement monophysite. Le syrien Marâ, avec quelques compatriotes, vint le trouver dès son arrivée, lui exposa l'échec lamentable d'une si importante négociation, et lui proposa de s'entremettre. Patricius accepta avec joie, et demanda à rencontrer le patriarche d'Antioche. Athanase n'osa pas enfreindre la consigne imposée par Nicéas ; il était convaincu d'ailleurs, — lui-même l'avoue, — que ce nouvel essai échouerait comme les premiers. Toutefois, par égard pour l'obligeance du duc, il envoya à la ville Thomas d'Héraclée. Celui-ci partageait sans doute le scepticisme de son maître, car il laissa s'écouler quelque temps sans se présenter auprès de Patricius. Le duc d'Arcadie,

1. Le nom de Nicéas est resté attaché à la pacification de 616 : cf. Mich. Syr., II, p. 399 ; Barhebraeus, p. 270. C'est là, semble-t-il, une illusion des auteurs jacobites, qui, ayant résumé trop rapidement la lettre d'Athanase à Cyriaque d'Amid, et y ayant vu le nom de Nicéas, ont cru qu'il avait été l'artisan de l'union. En fait, il fut seulement bienveillant envers les monophysites, mais il ne les aida guère (voir pourtant Mich. Syr., II, 398).

2. Mich. Syr., II, p. 385-386.

3. *Ibid.* — J'ai gardé le nom de « Patricius » adopté par le traducteur ; mais il faut observer qu'il est très douteux. M. Chabot remarque lui-même que c'est peut-être simplement un titre. Il y a aussi une troisième hypothèse possible, sinon même plus vraisemblable. Un peu plus haut, le texte syriaque écrit « Nicéas patrice » en plaçant le nom propre avant le titre. De même, il faut peut-être lire ici, au lieu de « stratège Patricius » ou « stratège et patrice » : « Stratégios, patrice ». Le nom de Stratégios est celui d'une grande famille égyptienne, qui a fourni deux ducs de Thébaïde, les Apion.

blessé de cette négligence, se plaint qu'on récompensât si mal son zèle. Thomas répliqua qu'on ne l'avait pas appelé, et qu'il attendait, pour venir, une convocation. De nouveau, les pourparlers s'engageaient mal. Mais Patricius, résolu à tout tenter, ne releva pas ces marques de mauvaise volonté. Il réunit devant lui les tenants des deux partis, et une conférence régulière s'ouvrit sous sa présidence.

Singulière conférence théologique : les deux chefs de parti s'étaient abstenus d'y paraître : Athanase, on vient de voir pourquoi, et Anastase pour la même raison sans doute. La loi qui interdisait aux évêques jacobites de paraître à Alexandrie était toujours en vigueur, et Nicétas n'osait pas se compromettre en en suspendant l'effet. Pourtant la discussion devait avoir lieu dans la capitale : dans un monastère, elle aurait eu l'air d'un complot. Aussi, comme ecclésiastiques, n'y parut-il que des sous-ordres : Thomas d'Héraclée pour les Pétrites, avec Paul de Tella ; du côté des Damianites, des champions dont nul chroniqueur ne perçoit l'anonyme, peut-être ces Athanase ¹, Polycarpe et Théodule qui signèrent le pacte d'union ². Elle est présidée par un fonctionnaire laïque, le duc d'Arcadie, sous la protection tacite et molle de l'augustal, sous les yeux, pour ainsi dire, du patriarche catholique insolemment bravé. Les personnes qui seraient trop portées à accuser les Byzantins de fanatisme aveugle devront reconnaître qu'ils savaient se modérer à l'occasion.

Nous ne connaissons des séances de l'assemblée que ce que le patriarche d'Antioche, qui n'y assistait pas, a entendu de Thomas et a jugé à propos de répéter à Cyriaque d'Amid, son correspondant ³. Ce récit est naturellement très partial, et sur bien des points son invraisemblance est criante. Ainsi le duc Patricius est représenté comme l'ami des Syriens, et l'auditeur scandalisé des blasphèmes damianites, ce qui est bien peu croyable de la part d'un Copte. De même, on voit là Thomas réfuter le trithéisme des Égyptiens, alors qu'il est de toute évidence que c'étaient les Pétrites au contraire qui avaient professé

1. Cf. le *νοτάριος* Ἀθανάσιος qui discute à Babylone avec Anastase le Sinaïte, vers l'an 610 (*Hod.*, 105, 154) : il devint peut-être évêque monophysite de Babylone, et assistant à la conférence de 616.

2. Mich. Syr., II, p. 393.

3. Mich. Syr., II, p. 386-393.

« trois dieux ». Quoi qu'il en soit, ce document unique donne du moins une idée de ce que furent les débats. On discuta, article par article, tous les points litigieux du dogme. Naturellement, les évêques maintenaient chacun leur opinion sans rien céder, et l'on n'avancait à rien. Patricius intervint alors ; il vint au secours des Syriens, qui sans doute étaient les plus modérés, puisqu'ils avaient consenti à un si long voyage pour conclure l'union. Il prit la position d'arbitre, donnant la solution quand on avait plaidé le pour et le contre, et la faisant enregistrer sans admettre de récriminations. Il sut fermer la bouche aux discoureurs, et imposer sa volonté sans réplique. Les Syriens obéirent parce qu'il les ménageait ; les Coptes, parce que le pouvoir laïque avait toujours inspiré, de près, un grand respect à ceux de leur race. Bientôt, d'ailleurs, le terrain se déblaya par le départ des irréductibles. Quelques jours après le commencement du synode, Jean, le chef des Damianites, voyant que Patricius enlevait toute liberté à la discussion, se retirait pour ne plus revenir. Les autres Égyptiens, plus craintifs ou plus désireux de la paix religieuse, restèrent et disputèrent. Un à un, on rédigea les articles sur les trois propriétés divines, qu'il ne faut pas confondre avec les Personnes (par où l'on condamnait Damien) ; sur l'unité essentielle de ces trois Personnes (ce qui, en fait, accusait Pierre de Callinique), et sur divers points moins importants. Un libelle d'accord, bâclé en quelques jours, fut expédié à Athanase, et sans doute aussi à Anastase. Les deux patriarches, heureux et tout surpris de voir leur entreprise couronnée de succès, ratifièrent les définitions du Concile. Les opposants essayèrent, sans y réussir, de troubler l'accord par quelques objections dogmatiques. Ils faillirent être plus heureux sur un autre terrain.

La vraie question, la plus ardue, n'était pas résolue : qui serait le vaincu, qui céderait ? En d'autres termes, lequel des deux pontifes défunts, Pierre et Damien, responsables du schisme, condamnerait-on comme hérétique ? Patricius avait bien pu escamoter la discussion quand il s'agissait de théologie. Mais ici il s'agissait d'amour-propre national, et il dut se rendre compte assez rapidement que jamais l'une ni l'autre des deux races ne permettrait qu'on jetât l'anathème sur l'un de ses patriarches. « Puisque les Orientaux », notifièrent Jean et ses amis, « ont

déclaré qu'ils n'acceptent pas les écrits de Damien, nous ne nous unirons pas à eux ». Et d'autre part, quand on leur demandait de souscrire aux écrits de Pierre, les uns s'y résignaient, les autres répondaient : « Nous ne pouvons pas accepter des écrits qui sont contre nous ». Cette opposition irréductible remettait tout en question, quand le duc d'Arcadie eut une idée géniale : on ne condamnerait personne. Les Égyptiens continueraient de célébrer Damien comme un saint, les Syriens laisseraient dans les diptyques le nom de Pierre qui avait passé sa vie à fulminer contre l'anathème ; et néanmoins les deux partis se tendraient la main en frères, et, du fond du cœur, proclameraient leur accord.

Les deux patriarches, alors, se rejoignirent au couvent de Cæsaria la patricienne ¹, qui faisait sans doute partie du groupe de l'Énaton ², et qui était situé au bord de la mer, à l'ouest d'Alexandrie. Des fêtes solennelles scellèrent la réconciliation. Tour à tour Anastase et Athanase dirent la messe devant l'assemblée des clercs des deux nations. La pape d'Alexandrie prononça un sermon dont l'*Histoire des Patriarches* a conservé la teneur. Puis tous deux publièrent un écrit, sous le nom de Συνοδικόν, où ils faisaient connaître les résolutions prises en commun lors du synode d'Alexandrie ⁴. Cette sorte d'édit est empreinte du même esprit de pure politique qui se manifestait déjà dans les actes du concile. On insiste longuement, au début, sur le bonheur de l'union ; on excommunie quelques anciens hérétiques, Arius, Sabellius et Nestorius. On se prononce aussi contre le Trithéisme et le Tétradisme, sans parler de Pierre ni de Damien, fauteurs de ces doctrines. Puis vient l'aveu d'impuissance à s'accorder sur le fond ⁴ : « Pour éloigner tout dissentiment, dis-

1. Sur cette Cæsaria, parente de l'empereur Anastase, cf. Jean de Nikiou, p. 502 ; Jean d'Antioche, fragm. 214 B (éd. C. Müller, *Fragm. Hist. graec.* Didot, V, p. 30).

2. L'*Histoire des Patriarches* (P. O., I., p. [218] 482) ne donne pas le nom du couvent, qui n'est indiqué que par Michel le Syrien (II, p. 393). Mais elle le situe « au bord de la mer, au nord-est des Monastères ». Les *Monastères* (الديارات) est le nom abrégé des couvents de Scété, qui se trouvent au sud d'Alexandrie. Les mots « au nord-est » sont erronés, car s'il était au bord de la mer, le couvent ne pouvait être placé qu'au *nord-ouest* de la vallée de Scété.

3. Ce Συνοδικόν est cité *in extenso* dans Mich. Syr., II, p. 381-393.

4. Mich. Syr., II, 391-392.

pute ou scandale du milieu de nous, il nous a plu aussi de ne pas examiner contradictoirement les choses qui ont été faites ou écrites à propos des difficultés ou dans le temps des difficultés entre les partisans de feu saint Damien, pape de cette ville d'Alexandrie, et du bienheureux Pierre qui était patriarche d'Antioche. . . Si quelqu'un des hétérodoxes nous demande : « Comment comprenez-vous les choses qui ont été écrites du temps de la difficulté entre ces bienheureux archevêques ? », nous ferons cette réponse générale : « Ceux qui ont écrit (ces choses) sont partis vers Dieu. Pour nous, selon l'accord doctrinal qui a eu lieu maintenant entre nous, quant à la foi paternelle et orthodoxe, nous sommes unis mutuellement ». Remarquons que cette allégation : « il nous a plu de ne pas examiner, etc. . . », est fausse : le synode d'Alexandrie s'était livré à cet examen. Il faut bien croire, contrairement à ce que prétend Athanase dans sa lettre, que personne n'avait remporté la victoire dans cette lutte.

Cette solution — l'oubli décrété sur le passé —, est un phénomène extraordinaire dans l'histoire des Églises d'Orient. Pour la première fois, la sagesse politique et l'intérêt commun prenaient le pas sur les subtilités théologiques et la vanité d'auteur des hérésiarques. Le fait apparaît pourtant comme moins extraordinaire quand on l'étudie de près : car on s'aperçoit alors que cette unanimité dans la réconciliation n'a jamais existé que dans l'imagination, plus ou moins sincère, des historiographes jacobites.

Le premier indice révélateur se trouve dans la lettre même d'Athanase à l'évêque d'Amid. On se souvient de ce Jean, ancien moine syrien de Beith Aphthonia, qui avait été le notaire de Damien, et qui n'avait pas accepté les décisions de Patricius lors du concile. Son grand argument devait avoir une influence profonde sur l'esprit des Égyptiens : « Vous vous écarterez de la doctrine du pape Damien ¹ ». De fait, ce Jean, et deux acolytes qu'il avait, recruta des partisans enflammés qui le surnommaient l'Apôtre. Il persista opiniâtement dans son refus d'adhérer à l'union, car le patriarche d'Antioche écrit à son sujet : « il se sépara, et *jusqu'à ce jour* il ne s'est pas uni ». En Syrie, de même, une opposition devait déjà se dessiner : puisque dans la

1. Mich. Syr., II, p. 391.

même lettre (p. 393), Athanase sent le besoin de justifier sa conduite, déclarant que les termes du concordat étaient ceux-là même que Pierre de Callinique avait proposés à Damien lors du concile avorté de Paralos¹, et chargeant Cyriaque d'Amid de faire accepter le Συνοδικόν par les « simples » et les ignorants. Nous ignorons quelles furent, en Syrie, les destinées de ce parti d'opposition ; mais en Égypte, malgré le soin pris par les écrivains jacobites, d'effacer les traces de ce passé pénible, nous pouvons constater qu'il dura, si même il ne fut pas, pendant quelque temps, le véritable maître de la situation.

Jean de Beith Aphtonia, le chef des Damianites, malgré les instances des deux partis, « ne s'était pas uni ». Il se détachait donc de l'autorité archiépiscopale, et il conservait sur le dogme des opinions différentes de celles de son supérieur ; par là, il créait à la fois un schisme et une hérésie. Du jour où il cessait de reconnaître l'autorité spirituelle d'Anastase, la logique exigeait que lui et son parti créassent un nouveau pape. Anastase était considéré comme indigne, on l'excommuniait ; mais il fallait lui trouver un remplaçant pour ordonner les évêques, défendre la foi « traditionnelle » et perpétuer la secte. *A priori*, on peut donc être sûr que le parti des Damianites impénitents nomma un anti-pape.

Ce raisonnement est confirmé par un passage obscur de l'*Histoire des Patriarches*², mal interprété par Evetts dans sa traduction anglaise. J'ai montré ailleurs³ que les « hérétiques » Tibère et Bélisaire sont à rayer de l'histoire ecclésiastique, parce que les deux mots arabes ne sont certainement pas des noms propres. En fait, dans la biographie d'Anastase, la phrase où ces noms ont été insérés par une hypothèse de l'éditeur, doit se traduire ainsi : « Il (le patriarche) eut beaucoup à souffrir d'un groupe de... *arius* et de... *arius* (les deux mots illisibles étant quelque chose comme des noms de fonctions), sur lesquels pèse le nom de Gaïanus ». S'agit-il du parti gaïanite, comme l'a cru Renaudot⁴ ? Mais pour comprendre ainsi, il faut faire violence au texte, qui signifie seulement que les coupables en question ont

1. Voir plus haut, p. 312.

2. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [215]479.

3. B. I. F., t. XII, p. 49-51.

4. E. Renaudot, *Hist. Patr. Alex.*, p. 151.

imité la conduite de Gaïanus, c'est-à-dire qu'ils ont introduit un nouveau schisme dans l'Église en opposant un intrus au patriarche légitime. Le nom de Gaïanus était devenu le synonyme d'« envahisseur » d'un siège épiscopal. Ainsi Pierre IV, en 575, était traité de « nouveau Gaïanus » par Jacques Baradée, parce qu'il avait été élu après que Longin avait déjà fait consacrer Théodore ¹. De même, sous Anastase, il faut conclure qu'un parti acclama encore une fois un « nouveau Gaïanus », un usurpateur. Un seul parti peut être mis en cause : c'est le parti damianite, qui refusa d'adhérer au pacte de 616, et se sépara du pontife légitime. La bande de schismatiques flétrie par le biographe d'Anastase, ce sont évidemment les partisans et les familiers de Damien. Le premier mot peut facilement se lire *نوتاريوس* = *νοτάριος* ². Or Jean, le chef des protestataires, avait précisément été l'un des *notaires* ³ de Damien. Je ne vois pas d'autre manière de comprendre le texte, et nous avons ainsi la preuve que le schisme a suivi son évolution normale, en aboutissant à l'élection d'un antipape.

Qui fut cet antipape ? Ce ne put guère être que Jean lui-même, chef du parti des opposants. Dès lors on ne peut éviter le rapprochement avec un passage de l'*Hodégos* d'Anastase le Sinaïte ⁴, où il est parlé d'un certain *Ἰωάννης, ὁ νῦν ἐπίσκοπος τῶν Θεοδοσιανῶν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ*. Cet « évêque » Jean est inconnu aux listes coptes, et toute la question mérite un examen détaillé.

L'époque où fut rédigé l'*Hodégos* est encore un sujet de discussion. Jadis le P. Sollier ⁵ le situait entre 622 (ou plutôt 630) et 641 : l'auteur aurait en effet connu l'islamisme, mais n'aurait pas encore été témoin de la conquête de l'Égypte par les Arabes. Gutschmid ⁶ accepte cette conclusion, et ajoute à l'appui un renseignement fourni par les *Annales* d'Eutychius. Anastase le Sinaïte ne serait autre que Wahân (*Βαάνης*), général d'Héraclius, et commandant des troupes romaines à la bataille du Yarmouk en 634. Désespéré de sa défaite, il se serait retiré au couvent du

1. Cf. plus haut, p. 239.

2. Cf. B. I. F., *loc. cit.*

3. Mich. Syr., II, p. 391. Sur ces *notaires* ecclésiastiques, cf. encore Anast. Sin., *Hod.*, p. 105 et 154 : *Ἀθανάσιος νοτάριος*.

4. *Hod.*, p. 257.

5. *De patr. alex.* (dans les *Acta Sanctorum*, juin VII), p. 117 sqq.

6. *Verzeichniss*, p. 497.

Sinaï. Ainsi l'*Hodêgos* daterait de 634-644. Mais il serait prudent de se défier des affirmations d'Eutychius. Michel le Syrien ¹, chroniqueur infiniment plus digne de foi, atteste que Baanès fut tué à la bataille du Yarmouk. Même s'il survécut pour se faire moine à la Sainte-Montagne, l'identifier à Anastase le Sinaïte serait une invraisemblance grossière. Où ce général d'armée aurait-il si vite puisé une érudition théologique si prodigieuse, que les citations patristiques si nombreuses dans l'*Hodêgos* sont faites *par cœur* ². Comment, entre 634 et 644, aura-t-il eu le temps de s'instruire de la vie monastique et des dogmes les plus subtils de l'orthodoxie, d'apprendre toute la jurisprudence patristique, de voyager longuement en Égypte, allant jusqu'à Antinoé, discutant avec les monophysites en séances publiques, puis de revenir au Sinaï et d'y composer le traité le plus détaillé et le plus perspicace que les contemporains nous aient laissé sur l'hérésie jacobite ? En réalité, sous le nom d'Anastase le Sinaïte, le Moyen Âge avait déjà confondu bien des personnages divers, et le témoignage d'Eutychius, écrivant au x^e siècle, n'a aucune valeur sur ce sujet.

Est-il plus solidement établi qu'Anastase ait connu l'islamisme ? On n'oserait l'affirmer. Les noms d'Ἀράβες et de Σαρακηνοί étaient connus depuis longtemps. La doctrine que l'auteur prête à ces Arabes a certes quelques rapports avec certaines idées des Musulmans : « Quand ils entendent parler de la conception de Dieu, et de la naissance de Dieu, aussitôt ils blasphèment, imaginant qu'on leur parle de mariage, de semence, et de cohabitation charnelle ³ ». Ailleurs : « Quand il s'agit de disputer avec des Arabes, jetons l'anathème sur quiconque parle de deux Dieux, ou déclare que Dieu a engendré le Fils selon la chair, ou adore comme un Dieu une créature quelconque, dans le ciel ou sur la terre ⁴ ». Le grand reproche adressé par l'Islam aux chrétiens, sera en effet celui d'« associer quelqu'un à Dieu ». Mais rien ne prouve, dans ces allusions rares et bien discrètes, qu'Anastase n'ait pas tout

1. Mich. Syr., II, p. 421.

2. Anast. Sin., *Hod.*, p. 160 : « Comme la race des hérétiques est vétileuse, je tiens à ce qu'on sache que séjournant dans le désert, et n'ayant pas sous la main les livres des Maîtres, j'ai écrit de mémoire les passages ».

3. *Ibid.*, p. 169.

4. *Ibid.*, p. 41.

simplement en vue quelques objections habituellement posées par les Arabes chrétiens de Syrie au catholicisme chalcédonien. S'il avait écrit après la conquête de la Syrie, lui, le moine du Sinaï exposé à leur première fureur, on peut croire qu'il aurait parlé d'eux plus clairement et plus longuement. Mais il y a des preuves plus décisives que les *Arabes* d'Anastase ne sont pas les disciples de Mahomet. Avant d'expliquer que ces barbares ne conçoivent la naissance du Fils que sous une forme charnelle (passage que j'ai cité plus haut), il écrit : « les Sévériens, quand ils entendent parler de *nature*, imaginent des choses honteuses... et c'est pourquoi ils fuient cette expression, *comme s'ils avaient été à l'école des Saracènes* ¹ ». Le dogme sévérien existait pourtant avant l'Hégire ! Plus absurde encore serait la phrase suivante si elle devait s'entendre des Musulmans : « Sévère s'est montré le bon élève des docteurs juifs, grecs, et *arabes*, tantôt recevant les Écritures, tantôt les rejetant : comme le font aussi les Manichéens ² ». Sévère, mort en 538, disciple de Mahomet !

C'est ailleurs qu'il faut chercher des indices chronologiques. Le livre a été écrit après la mort d'Euloge ³, et même assez longtemps après ; or cette mort a eu lieu en 608. D'autre part il est manifestement antérieur à la conquête arabe (641). Or, précisément entre ces deux dates, 608 et 641, un grand problème religieux s'est posé, une hérésie d'importance capitale est née, qu'Anastase ne pouvait négliger de réfuter : le monothélisme. La chronologie sommaire des débuts du monothélisme se résume ainsi. C'est vers 615 environ que Serge, patriarche de Constantinople, chargea un évêque melkite d'Antinoé ⁴, nommé lui aussi Serge, d'un message pour Théodore de Pharan ⁵, contenant les premiers principes de l'hérésie nouvelle. Ensuite il noua des relations avec le chef d'une secte presque oubliée, les Pau-

1. Anast. Sin., *Hod.*, p. 169.

2. *Ibid.*, p. 120.

3. *Ibid.*, p. 184 : διηγοῦντο τοίνυν ἡμῖν οἱ τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, ὅτι μετὰ τοὺς χρόνους τοῦ μακαρίου Εὐλογίου τοῦ πάπα γέγονέν τις αὐγουστάλιος ἐνταῦθα σεσηριανός.

4. [Cet évêque, Serge Makaronas, d'Antinoé, en Égypte, était monophysite. A noter que le patriarche Serge de Constantinople (610-638) était syrien et jacobite d'origine, quoique converti. — A. F.]

5. [Théodore de Pharan (Fârân, au nord-ouest du Sinaï) était évêque melkite. — A. F.]

lianistes, partisans de Paul de Samosate : Ce chef était un certain Georges Arsas, et Serge lui demandait son concours pour la doctrine qu'il était en train de fonder. Saint Jean l'Aumônier, pape d'Alexandrie, ayant eu connaissance de cette intrigue, voulut sévir contre ce Georges : mais à ce moment les Perses envahirent l'Égypte, et Jean s'enfuit pour aller trouver l'empereur à Constantinople ¹. C'était donc en 617. Pendant la campagne de Perse, Sergé séduit Héraclius ; vers 626, il obtient l'adhésion de Cyrus, métropolitain de Phaside ². En 630, Héraclius propose à Athanase d'Antioche un pacte d'union fondé sur le *credo* monothélite ³. En 631, l'hérésie est officielle, proclamée et patronnée par la cour de Byzance. Cyrus devient patriarche d'Alexandrie, impose ouvertement sa croyance, et la fait accepter dans un synode égyptien, où parurent un certain nombre de monophysites ralliés à cette formule. Dès lors le monothélisme fait des progrès foudroyants, et semble devoir triompher dans l'empire entier ⁴.

Il est incontestable qu'Anastase le Sinaïte, lorsqu'il écrivait l'*Hodégos*, avait déjà entendu parler du monothélisme. Il parle des *Harmasites* ⁵, l'une des branches de l'hérésie naissante ; il mentionne les *Paulianistes* ⁶, qui n'avaient d'importance que depuis leur alliance avec Serge. Il définit la volonté divine, le θελημα ⁷ ; il explique comment il faut distinguer deux volontés dans la personne du Christ ⁸. Mais d'autre part il est manifeste qu'il ne voit pas dans les idées monothélites un danger pressant. Il ne parle d'aucun des grands chefs de l'hérésie, ni de Serge, ni de Théodore de Pharan, ni du pacte entre Héraclius et Athanase d'Antioche, ni du scandaleux synode alexandrin tenu par Cyrus, lui qui est pourtant très au courant des choses d'Égypte.

1. Sur la date de l'invasion perse, cf. les détails donnés plus haut, dans ce chapitre, p. 328.

2. [Phasis en Lazique, sur la Mer Noire à l'est. Cyrus était melkite. — A. F.]

3. Inséré dans Mich. Syr., II, pp. 402-403.

4. [Pour les origines du monothélisme voir Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, livre XVI, chap. I (tome III (I), pp. 317-336), notes de Dom Leclercq, et ses renvois bibliographiques. — A. F.]

5. Anast. Sin., *Hod.*, 224.

6. *Ibid.*, p. 268.

7. *Ibid.*, p. 61.

8. *Ibid.*, p. 41 et 44.

Or il est clair qu'à partir de l'an 630, nul ne pouvait écrire une réfutation du monophysisme sans consacrer la moitié de l'ouvrage au monothélisme, qui en était une seconde édition. Là était désormais le problème, puisque, de chaque côté, catholiques et sévériens se précipitaient vers cette formule de conciliation, consistant à attribuer au Christ deux natures mais une seule volonté. La question des églises orientales évoluait du monophysisme au monothélisme. Et puisqu'Anastase ne dit que quelques mots en passant sur ce dernier, sans même prononcer une seule fois son nom, il est certain qu'il ne le voyait encore qu'à ses débuts, et que l'*Hodégos* date d'une époque où les auteurs du monothélisme en étaient encore aux pourparlers préliminaires ; l'idée était dans l'air, sans s'être encore précisée. En d'autres termes, le livre a été écrit après 615, mais avant 630, sans doute même quelques années avant cette dernière date ¹.

L'« évêque Jean », déclare l'auteur, comptait alors cinq ans de pontificat : sa consécration aurait donc eu lieu entre 610 et 625. Comme il est absolument certain qu'il n'a pas fait partie de la liste officielle des patriarches coptes, il est donc l'élu d'un schisme ou d'un parti hérétique. L'épithète τῶν Θεοδοσιακῶν exclut toutes les sectes connues vers l'an 600, Gaïanites, Trithéites, etc. Gutschmid ² le classe comme « l'un des successeurs paulites de Théodore ». Mais Théodore, l'adversaire de Pierre IV en 575, ne dut jamais avoir de successeur. Lui-même, malgré quelques velléités intermittentes de révolte, semble bien avoir finalement renoncé à ses prétentions au pontificat, puisqu'on le laissa vivre tranquillement à Alexandrie, sans que Pierre IV ni Damien l'aient jamais persécuté. Mais surtout, le parti théodorien n'a jamais existé qu'en Syrie ³, et les quelques partisans qu'il

1. Quant aux voyages qu'Anastase fit en Égypte, ils se placent entre 608 et 617 : après la mort de saint Euloge et avant l'invasion perse. Remarquons cette indication chronologique bizarre (p. 184) : « ils nous dirent qu'après le temps du défunt pape Euloge, il y eut un augustal... » Une date aussi vague convient bien à la période 608-612 : Théodore Scribon (608-609) eut un pontificat trop bref et trop obscur pour que l'on datât par lui ; de 609 à 612 le trône fut vacant. Mais après 612, il semble que l'auteur aurait dit « du temps du pape Jean ». Je pense donc qu'Anastase dut visiter l'Égypte dans les environs de 610.

2. *Verzeichniss*, p. 497.

3. V. plus haut, p. 242.

put avoir en Égypte ne constituèrent jamais une faction sérieuse. Si les Théodoriens avaient pu perpétuer la dissension jusque sous le règne d'Héraclius, comment expliquer le silence unanime de toutes nos sources sur un sujet que les Syriens au moins n'avaient aucun intérêt à dissimuler? Pourquoi l'*Histoire des Patriarches*, qui raconte à sa façon l'incident de Gaïanus en 535 et mentionne les Gaïanites jusqu'au VIII^e siècle, ne contient-elle pas un mot sur les Théodoriens, ni même sur Théodore leur fondateur? Il faut donc que Jean appartienne à une secte toute récente, à un schisme qui prétend représenter la vraie tradition « théodosienne » contre un patriarche qui s'en serait écarté. Un seul pape de cet'e époque peut avoir été accusé par les Égyptiens de renier cette tradition; c'est Anastase, qui abandonnait la doctrine de Damien, légitime successeur de Théodose. Tout concorde de façon frappante: Michel le Syrien¹ nous renseigne sur le schisme d'un certain *Jean*, qui accuse Anastase, en 616, de « s'écarter de la doctrine de Damien ». Anastase le Sinaïte cite un « évêque Jean », élu entre 610 et 625, et qui se prétend gardien des pures traditions théodosiennes.

Les détails que donne, sur Jean, le moine du Sinaï, sont aussi intéressants. On a vu que Damien, tout en étant admis de son vivant et après sa mort, comme le légitime héritier de la foi théodosienne, était, en fait, un hérétique. Or Jean le soi-disant « théodosien », est, lui aussi, un hérétique même pour les monophysites: « tout ce qu'on dit du Christ, aurait-il déclaré, se dit du Père et du Saint-Esprit ». Or jamais les Sévériens n'avaient souscrit à cette formule; mais est-ce un hasard, si précisément, dans le Συνοδικόν de 616, cette théorie est ouvertement combattue: « Nous rejetons également ceux qui disent que toute la divinité, considérée dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, c'est-à-dire la Trinité sainte elle-même, s'est incarnée dans l'une de ses personnes; et ne confessent pas que l'une seulement des personnes (s'est incarnée) ». Or ce Συνοδικόν est en principe destiné à restaurer l'orthodoxie après les hérésies de Damien et de Pierre de Callinique. L'évêque Jean ne pouvait-il avoir tenu cette doctrine de Damien lui-même? A vrai dire ce n'est pas là l'hérésie attribuée à Damien: mais nous connaissons très mal les

1. Mich. Syr., II, p. 390.

idées de l'ancien pape d'Alexandrie. En constatant que celle-là est attaquée dans le *Συνοδικόν*, il n'y a rien d'in vraisemblable à supposer qu'il l'a professée.

Quoi qu'il en soit de ce dernier argument, il est à peu près certain que le *Ἰωάννης* d'Anastase le Sinaïte n'est autre que l'ancien notaire de Damien, qui se sera fait proclamer pape après son refus d'adhérer au pacte d'union ¹. Ce résultat a ceci d'intéressant, qu'il fixe la date de rédaction de l'*Hodégos* : ce fut en 622, puisque Jean siégeait alors depuis un peu plus de cinq ans.

1. Pour être complet, on peut citer le « Jean VI », patriarche distinct de Jean l'Aumônier, intercalé entre Georges et Cyrus, à la date de 625, par le *Catalogue* de Porphyre Ouspensky. Mais cette compilation sans valeur ne mérite pas d'être prise en considération.

APPENDICE I

(PAR JEAN MASPERO)

A. — CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE.

[L'auteur avait projeté une enquête sur les dates des patriarches d'Alexandrie pendant la période qu'il a traitée, c'est-à-dire de la mort de l'empereur Anastase à la conquête de l'Égypte par les Arabes (518-641). Souvent, dans les chapitres précédents, il a rayé un passage sur la chronologie de quelques patriarches, pour y substituer un renvoi à cet appendice. C'est donc ici évidemment qu'il se proposait de fixer cette chronologie d'une manière définitive. Mais il n'a pas pu achever son travail. Nous en avons trouvé des fragments parmi ses papiers. On verra qu'il corrige en maints endroits les dates proposées par Gutschmid dans un essai qui, jusqu'à présent, a été généralement accepté¹. Puisqu'ils renferment plusieurs points de vue nouveaux, et un calcul indépendant, fondé sur les sources, on a jugé bon de publier ces fragments. — A. F.]

DIOSCORE II [516-518]².

Gutschmid a établi d'une manière très satisfaisante la date de l'intronisation de ce patriarche³ : des troubles avaient eu lieu à l'occasion de son élection, et il fut envoyé à Constantinople auprès de l'empereur Anastase, pour plaider la cause des Alexandrins coupables de cette sédition⁴. Ce fut, d'après Théophane⁵, en 516. D'autre part, son prédécesseur Jean II est

1. A. von Gutschmid, *Kleine Schriften*, herausgegeben von Franz Rühl, Band II (Leipzig, B. G. Teubner, 1890), *Verzeichniss der Patriarchen von Alexandrien* (pp. 395-525).

2. [J'ajoute les dates d'après les conclusions de l'auteur. — A. F.]

3. *Verzeichniss*, p. 457.

4. [Plus haut (p. 73), Jean Maspero a simplement annoncé qu'il en parlerait ailleurs. — G. W.]

5. Théophane, *Chronogr.*, éd. Classenus, p. 251 ; P. G., CVIII, 380 A-B) : an 6009 (= 516, puisque la première année de Justin I [518] est en 6011 ; — ou bien 517, puisque la dernière année d'Anastase [518] est en 6010).

commémoré par l'Église copte le 27 bachnès = 22 mai. L'ambassade de Dioscore dut donc avoir lieu quelque peu après, en juin (plutôt qu'en mai) 516. Toutes les sources sont d'accord pour attribuer à son pontificat une durée de trois ans ou au moins deux ans et demi¹ : sa mort se place donc vers la fin de l'an 518. ou le milieu de l'an 519.

En conséquence, nous pouvons, a priori, rejeter tous les récits qui le font mourir sous le règne d'Anastase († le 9 avril 518), c'est à dire ceux de Sévère d'Achmounéïn, de la *Chronique Orientale* et du patriarche Eutychius. L'auteur de la *Chronique Orientale* suit presque toujours les indications de Sévère, soit qu'il l'ait copié, soit qu'il ait utilisé les mêmes documents. La tradition qui nous occupe est donc, si on l'en excepte, d'origine égyptienne : il se peut en conséquence qu'elle soit tendancieuse. Sévère, écrivain monophysite, ou les ouvrages dont il s'est inspiré, avaient intérêt à représenter Dioscore comme élu déjà depuis quelque temps avant l'avènement de Justin. Cet empereur, en effet, installa sur le siège d'Alexandrie un catholique, Astérius. Si, comme j'ai essayé de le démontrer au chapitre III², il profita pour cette tentative d'une vacance du trône patriarcal, Astérius était dans son droit en se portant candidat. Si au contraire la place était déjà occupée par Dioscore, l'autre n'était qu'un intrus et le bon droit des monophysites est certain : ce qu'il fallait démontrer. Il est vrai que le melkite Eutychius adopte aussi cette tradition, mais cela peut prouver simplement qu'il s'était servi d'une source copte, étant lui-même un Égyptien.

Sur l'époque exacte de la mort de Dioscore II, il règne des divergences également embarrassantes. Théophane affirme qu'il vivait encore quand Sévère d'Antioche et Julien d'Halicarnasse débarquèrent en Égypte³. Libératus déclare au contraire que les deux fugitifs furent reçus par Timothée, son successeur⁴. Avant tout il faut fixer la date de la fuite de Sévère.

1. Seul, Sévère donne deux versions : la première conforme aux autres (trois ans), la seconde, suivant laquelle il aurait duré un an et demi (*Hist. Patr.*, P. O., I, p. [187]451).

2. [Plus haut (p. 74-77), Jean Maspero semble ne pas être assuré de l'existence du patriarche Astérius. — G. W.]

3. Théophane, *Chronogr.*, an 6011 (P. G., CVIII, 384 B.)

4. Liber., *Brev.*, ch. XIX (P. L., LXVIII, 1033 D.)

Cette tâche est aisée : le patriarche syrien arriva en Égypte le 2 babeh = 29 septembre¹ ; l'année est évidemment celle même du concile de Constantinople, qui prononça sa condamnation en juillet 518. Le *Liber Chalifarum*² et la notice n° 1 sur la vie de Sévère³ donnent en effet pour date 518. Évagre indique 867 de l'ère d'Antioche (= 518/519) et la première année de Justin (avril 518-avril 519)⁴. Le fait est d'ailleurs certain par ailleurs aussi : nous apprenons par la relation des légats au Pape Hormisdas⁵ qu'en juillet 519 on a déjà nommé le successeur de Sévère. Celui-ci avait donc quitté son siège avant cette date, et comme il arriva en Égypte au mois de septembre, ce ne peut être qu'en septembre 518.

Ainsi donc, comme il est naturel, les condamnations prononcées par le concile de juillet 518 ont été immédiatement suivies d'effet : et c'est dès le mois de septembre de cette même année que commença l'exode des prélats monophysites, dont la plupart prirent le chemin de l'Égypte. Cette affluence d'étrangers dut se prolonger quelque temps, et occuper sans doute les mois de septembre et d'octobre. Revenons maintenant aux récits contradictoires de Théophane et de Libératus.

Les deux principaux de cette troupe d'exilés débarquèrent à Alexandrie sous Dioscore, dit l'un ; sous Timothée son successeur, dit l'autre. Qu'en conclure, sinon que Dioscore mourut précisément dans cette période septembre-octobre 518, en sorte que, la précision des dates étant chose inconnue en Orient, certains témoins purent dire qu'il avait vu venir les exilés, d'autres qu'il était mort avant leur arrivée. Cette hypothèse hasardée, qui concilie les deux textes, acquiert une certaine solidité si on consulte à ce sujet le *Synaxaire*⁶ : on y lit que Dioscore II décéda le 17 babeh, c'est à dire le 14 octobre. C'est donc en 518. Une dernière preuve, à peu près décisive : le pape Hormis-

1. *Synaxaire*, P. O. I., p. [99] 343 ; C. S. C. O., ar., sér. III, t. XVIII, p. 48 ; trad. Wüstenfeld, p. 54.

2. C. S. C. O., syr., sér. III, t. IV, p. 144 ; trad., p. 141 : an 829 (ær. Alex.)

3. *Notices relatives à Sévère*, P. O., II, p. [223, 233-234] 307, 317-318.

4. Évagre, *Hist. eccl.*, IV, ch. 3.

5. *Suggestio Germani et Joannis* (P. L., LXIII, 473 B-C).

6. *Synaxaire*, P. O., I, p. [129] 343 ; C. S. C. O., ar., sér. III, t. XVIII, p. 65 ; trad. Wüstenfeld, p. 72.

das, sous le règne de Justin I^{er}, écrit ¹ à un certain diacre alexandrin, nommé lui aussi Dioscore, que l'empereur veut le nommer patriarche d'Antioche, mais que lui, Hormisdas, emploiera son crédit à le faire consacrer « évêque d'Alexandrie ». Le siège était donc vacant. Dioscore n'ayant pas été déposé, c'est donc qu'il était mort quand le Pape écrivait. Or la lettre est datée du consulat d'Eutharic (519). En outre, on voit, par la teneur même de la missive, que le patriarche d'Antioche, successeur de Sévère, n'était pas encore choisi. Nous verrons tout à l'heure qu'en juillet 519 l'élection de Paul à ce siège était chose faite. Le Pape a donc écrit entre le 1^{er} janvier et le 29 juillet 519, date de la relation des légats. Il est ainsi établi que le 29 juillet 519 au moins, et sans doute avant, Dioscore II était mort. Comme son décès eut lieu un 14 octobre, nous sommes encore ramenés à la date du 14 octobre 518.

Ce jour me paraît suffisamment fixé, pour qu'on rejette définitivement les témoignages de Sévère et des autres auteurs précédemment cités. L'opinion de Victor Tonnensis (Dioscore † en 521) est également erronée ². D'ailleurs, comme nous allons le constater souvent, cet annaliste, si précieux par ailleurs, est doué malheureusement d'une fantaisie déconcertante en matière de chronologie ³.

TIMOTHÉE III [518-535⁴.]

Dioscore était mort le 14 octobre 518, et son successeur melkite ne fut élu, comme nous l'avons vu par les lettres du Pape

1. Lettre 54 du Pape Hormisdas (P. L., LXIII, 462 B).

2. Vict. Ton. (P. L., LXVIII, 952 C).

3. [Malgré tout ce que l'auteur allègue à l'appui de la date de 518, il faut noter que M. Brooks présente un argument qui me paraît très fort, je dirais même décisif, en faveur du 14 octobre 517. Il est convenu que la fuite de Sévère d'Antioche eut lieu le 29 septembre 518. Or il existe une homélie de Sévère prêchée à Antioche à l'occasion de la réception de la lettre synodale envoyée par Timothée III d'Alexandrie au moment de son avènement. Donc Dioscore II était mort, et Timothée III lui avait succédé avant le 29 septembre 518. Les homélies de Sévère sont rangées par ordre chronologique ; celle-ci précède celle qu'il a prêchée au cinquième anniversaire de son sacre (6 novembre 517). Donc ; mort de Dioscore le 14 octobre 517. Cf. E. W. Brooks dans la *Byz. Zeitschr.*, XII (1913), pp. 494-495. — A. F.]

4. Timothée III selon les Coptes. Plusieurs auteurs l'appellent Timo-

Hormisdas, que dans le courant de l'année 519. De ce côté-là il y eut donc une vacance assez longue. En fut-il de même dans le parti monophysite ? Rien n'autorise à le croire : aucune source copte ne le laisse soupçonner, et les rites d'intronisation de l'archevêque, rites que nous a décrits Libératus¹, devaient forcément avoir cette conséquence que l'élection du nouveau titulaire suivait de très près la mort du précédent, à moins d'obstacles exceptionnels. D'autre part, j'ai expliqué la divergence d'opinion entre Théophane et Libératus, en admettant que les exilés syriens de l'automne 518 arrivèrent partie sous le pontificat de Dioscore, partie sous celui de Timothée. La vacance, du côté des hérétiques, dut donc être courte, et on peut admettre qu'il fut ordonné dès le mois d'octobre 518.

Il exerça sa charge pendant 17 ans, au dire de tous les chroniqueurs² ; Aboul-Barakât, seul, écrit 16 ans et demi³. Il dut donc mourir en l'an 535, et, si nous croyons ce dernier auteur, au printemps de 535, puisqu'il débuta dans l'automne de 518. Cette date est confirmée par les considérations suivantes.

Zacharie nous rapporte le texte de plusieurs lettres échangées entre les trois patriarches monophysites du monde byzantin, ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Constantinople, au mois de mars 536⁴. Or le pontife d'Alexandrie qu'il nomme est Théodose, successeur de Timothée. Bien plus, d'après ce même récit, on s'aperçoit que Théodose était, à cette époque, installé déjà depuis un temps raisonnable. En effet, c'est avant la déposition d'Anthime (avril 536) qu'avait eu lieu la querelle entre Théodose et Gaïanus, terminée par la victoire du premier. Gaïanus étant resté, d'après Zacharie lui-même et d'autres historiens⁵, maître d'Alexandrie pendant trois mois, il s'ensuit

thée IV. C'est qu'il devient le quatrième de ce nom si l'on compte Timothée Salophaciace (460-482) comme troisième. Mais c'était un ardent Chalcédonien, rival d'Élure et de Pierre Monge. Donc il ne compte pas chez les Coptes. — A. F.)

1. *Brev.*, ch. XX (P. L., LXVIII, 1036 D). Cf. plus haut, p. 112-113.

2. Nicéphore de Constantinople, n° 38 (éd. de Boor, p. 129) ; Théophane, *Chronogr.*, P. G., CVIII, 389 A, 480 A ; *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [191]455. Douze ans dans Michel le Syrien (II, p. 190), mais les écrivains égyptiens sont préférables. D'ailleurs douze est absurde.

3. Voir l'Appendice III.

4. Zach., *Hist. eccl.*, IX, chap. 21-26.

5. Zach., *Hist. eccl.*, IX, ch. 19.

que l'élection contestée, et partant la mort de Timothée, ne peuvent être survenues au plus tard que vers la fin de l'an 535.

Nous avons vu, d'ailleurs (p. 100-101), que Timothée fut convoqué par l'empereur à une conférence sur la foi qui devait se tenir à Constantinople : il obéissait, et se préparait à partir quand la mort le surprit. Cette conférence est évidemment celle qui eut lieu en 536, et où Justinien invita les sommités du parti monophysite, entre autres Sévère d'Antioche. Mais les lettres de convocation avaient été lancées plus tôt, dans le courant de l'indiction XIII, comme nous l'apprend encore Zacharie, c'est-à-dire en 534-535¹. Timothée vécut assez longtemps pour en recevoir une, mais non pour s'y conformer ; c'est donc bien en 535 qu'il disparut.

La fête anniversaire de ce patriarche est célébrée, d'après le *Synaxaire*, le 13 amchir², c'est à dire le 7 février. Nous fixons donc ainsi les dates du pontificat de Timothée III : octobre 518-7 février 535³.

THÉODOSE [535-538] ET GAÏANUS [février-mai 535].

Nous venons de voir que Timothée III sortit de ce monde le 7 février 535. D'après la coutume, Théodose, élu après lui, devait présider lui-même aux funérailles de son prédécesseur⁴. La vacance du siège n'a donc pu durer que deux ou trois jours, et Théodose fut intronisé au plus tard le 10 février. Gaïanus fut acclamé par la plèbe le soir du même jour : c'est ce qu'affirme Libératus, et c'est d'ailleurs l'évidence même, puisque l'irruption soudaine de Gaïanus empêcha le patriarche légitime de célébrer les obsèques de Timothée. Sévère d'Achmouneïn (et avant lui, Théophane et naturellement Anastase le Bibliothécaire), insinue qu'il s'écoula deux mois avant qu'on n'entendît parler de Gaïanus⁵ : nous avons vu que ce n'était là qu'un roman imaginé en faveur de Théodose.

1. Zach., *Hist. eccl.*, X, ch. 1.

2. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [491]455 ; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [789]823.

3. [Selon E. W. Brooks (*loc. cit.*) : 14 octobre 517-7 février 535. — A. F.]

4. Liber., *Brev.*, ch. XX (P. L., LXVIII, 1036 D).

5. *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [497]461 ; Théophane, *Chronogr.* (P. G., CVIII, 488 A). — Voir plus haut, p. 125.

La durée du pontificat effectif de ce personnage, depuis sa nomination jusqu'à sa fuite à Constantinople, est estimée très diversement par les chroniqueurs : Sévère compte deux mois avant la compétition de Gaïanus, six mois passés « à Harismannous », deux ans à Métélis, ce qui fait déjà deux ans et huit mois plus un temps indéterminé où, restauré, il siège à Alexandrie. Libératus assigne cent trois jours à la domination de Gaïanus, un an et quatre mois, à celle de son rival. Je pense qu'on peut, sans se tromper beaucoup, adopter une moyenne de deux ans, chiffre indiqué au reste par toutes les autres sources ¹. Théodose se serait donc embarqué pour Byzance vers le milieu de l'an 537.

Une considération de tout autre nature me décide à adopter cette date comme à peu près certaine. Nous savons par Libératus que l'envoyé impérial qui maintint Théodose sur son trône malgré l'opposition des Alexandrins était le cubiculaire Narsès, arrivé par conséquent vers le mois de mai 535. Il résulte du récit que Narsès demeura longtemps à Alexandrie, jusqu'au départ de Théodose, qui ne pouvait pas se passer de son appui. Or, en 538, nous trouvons Narsès occupé à conduire une flotte byzantine en Italie : sa mission en Égypte était donc finie ; c'est donc bien probablement en 537 que le patriarche trop impopulaire se décida à quitter la place. Il eut à subir de longs et nombreux assauts de la part de l'empereur, en sorte qu'il dut être effectivement déposé en 538 seulement.

Cette date est confirmée d'une manière certaine par des lettres de Vigile, dont l'importance ici n'a pas été relevée. Vigile fut ordonné pape le 22 novembre 537. Peu de temps après (fin de 537 ou début de 538), il voulut, par une demi-concession, satisfaire l'impératrice qui le pressait de s'avouer monophysite, et il écrivit trois lettres aux trois patriarches orientaux, tous trois adeptes de la secte : Théodose d'Alexandrie, Sévère [d'Antioche et Anthime de Constantinople] ². Le témoignage de Victor

1. Théophane, *Chronogr.*, P. G., CVIII, 488 A ; Nicéphore de Constantinople, n° 40 (p. 129) ; Vict. Ton. (P. L., LXVIII, 955 B, 956 B).

2. [Liber., *Brev.*, ch. XXII (P. L., LXVIII, 1041) ; Vict. Ton., ad. ann. 543 (*ib.*, 957).

Donc Théodose serait encore à Alexandrie à la fin de 537, ou au commencement de 538. Malheureusement pour l'argumentation de l'auteur, cette

Tonnensis, il est vrai, est en entière contradiction avec ces conclusions ; il place cet événement en 540¹. Mais l'apparence de rectitude chronologique que présente son ouvrage, grâce à sa disposition méthodique par consulats, est bien trompeuse. Comment se fier, comme on l'a fait quelquefois, à un annaliste qui note en 539 : « Sévère d'Antioche et Julien d'Halicarnasse... sont exilés par ordre de Justinien » ?². Simple erreur de vingt-et-un ans. Ici il est facile de voir son erreur : toutes ses dates relatives à Alexandrie sont dans ce passage en avance de deux à quatre ans.

Double élection de Théodose et de Gaïanus : 538 (pour 535),

Arrivée du pape Agapet à Constantinople : 540 (pour 536),

[La fin manque³.]

PAUL [DE TABENNE, MELKITE, c. 538-540].

A partir de ce moment, pour quelque temps, nous ne disposons plus que d'une seule série de documents : les ouvrages catholiques. Nous sommes privés de tout moyen de contrôle, les Coptes ni les Syriens n'ayant daigné nous entretenir des antipapes chalcédoniens. Aussi la chronologie de ces derniers est-elle, ce qui semble bizarre, plus incertaine encore que celle de leurs rivaux hérétiques.

Paul de Tabenne⁴ resta deux ans sur le siège de saint Marc, d'après toutes les sources melkites, sauf une seule, la *Chronique* de Victor. Celle-ci, en avance, comme nous l'avons vu, de quelques années sur la réalité, se débarrasse ici, au détriment de

lettre de Vigile n'est pas authentique. Cf. Hefele-Leclercq, *Hist. des Conc.*, II (2), p. 1179 (note de dom Leclercq), et L. Duchesne, *Vigile et Pélage*, *Rev. des Quest. hist.*, t. XXXVI (1884, II), p. 373. — A. F.]

1. Vict. Ton., P. L., LXVIII, 956 B.

2. *Ib.*, 955 C.

3. [Théodose, après son expulsion, vécut en exil jusqu'à sa mort, le 22 juin 566 ; Gaïanus est mort avant 566. Ce sont les données de l'auteur ; voir plus haut aux pages 118-119 et 164. — A. F.]

4. Sur [Tabenne (Tabennisi), voir H. Gauthier, *Notes géographiques*, B. I. F., IV, p. 86-87 ; X, p. 122-127 ; Maspero et Wiet, *Matériaux*, p. 28-29. — G. W.] — [Paul avait été moine au monastère de Tabennisi. Il s'appelait bar Cursus (Mich. Syr., texte syriaque, p. 287), Παῦλος ὁ Ταβεννησιώτης, (Zach., *Hist. eccl.*, V, 6), بولس التنيسي (Paul de Tinnis), dans l'*Histoire des Patriarches* : voir plus haut, p. 137 ; n. 1. — A. F.]

ce pontificat, d'une partie de son avance : elle le fait paraître et disparaître dans la même année 541, nouvelle preuve du peu de confiance qu'il faut avoir en ses renseignements.

En admettant donc une durée de deux ans, Paul de Tabenne a dû être déposé en 540 ¹.

ZOÏLE [MELKITE, 539-551].

Ici se présente la difficulté la plus grave que nous ayons à noter dans cette étude chronologique.

[On verra plus haut, p. 154-155, que l'auteur considère les dates de Zoïle comme étant : accession 539, fuite 546, déposition 551.

C'est tout ce qui reste de ce fragment. — A. F.]

[Nous avons trouvé d'autres notes chronologiques éparées parmi des projets de chapitres que l'auteur n'a pas pu écrire. Voici ce que nous pouvons en tirer :

Patriarches jacobites.

Pierre, élu en 575 (Jean d'Éphèse), dure deux ans, dit Sévère. Un an 362 jours dit Ibn Râhib. † 25 baounah = 19 juin 577.

Vacance : 577-578.

Damien, 26 ans, 578-604.

Anastase, 12 ans, 604-616.

Andronic, 6 ans, 616-622.

Benjamin, 622 —...

Catholiques.

Apollinaire : 550 ou 551-570.

Jean : 570-581.

Euloge : 581-607.

Théodore : 607-609.

1. Le raisonnement de Gutschmid (*Verzeichniss*, p. 468), qui démontre que ce dut être en 542, parce que Paul célébra la commémoration de Sévère, repose sur cette affirmation que le patriarche d'Antioche mourut en 542. Or il est établi que sa mort eut lieu en réalité dès 538. La tradition qui représente Paul fêtant sa mémoire, en la supposant authentique, n'a donc aucune valeur chronologique.

[D'autres feuilles contiennent d'autres indications chronologiques souvent très différentes. Je crois que ce sont des ébauches où l'auteur aura noté diverses hypothèses, avant de se décider, ou bien quelquefois, les solutions d'autrui qu'il aura recueillies, simplement pour les comparer aux siennes. Il me semble que la note que nous donnons ici représente la solution à laquelle il s'est finalement arrêté. — A. F.]

B. — NOTES CHRONOLOGIQUES.

[L'auteur avait commencé à dresser une liste de dates de 540 à 614, en écrivant les années à gauche, puis en y insérant, au fur et à mesure (semble-t-il), les événements. Ce n'est encore qu'un fragment que je copie, en laissant de côté les années où il n'avait rien inscrit. — A. F.]

543. Jacques Baradée fait évêque d'Édesse (Jean d'Éphèse, *Comment.*).

553. Début des Agnoètes (*Chron. Éd.*, p. 75).

557. Jean Asquçnâgès et le trithéisme (Jean d'Éphèse, cité par Élie de Nisibe).

566. An premier de Justin, élection d'Athanase pour Alexandrie (Eutychius). 19 juin, mort de Théodose, Longin désigné comme évêque des Nobades (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 8).

569. Longin quitte Constantinople pour la Nubie, où il reste six ans (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 9.).

570. (?) Περὶ Ἀνομοσύνης de Philoponos. Conférence à Constantinople entre les monophysites et les catholiques (881, Mich. Syr., II, 258).

571. Mort d'Athanase le Trithéite (Eutychius).

575. Nomination de Théodore et de Pierre IV d'Alexandrie (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 13). Longin arrive à Alexandrie pour cela (*ib.*, IV, 7). Pierre IV élu en août (mésori, dans Abou'l-Barakât).

576. Rupture entre Paul d'Antioche et Jacques Baradée (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, IV, 19). Voyage de Jacques à Alexandrie (*ib.*, IV, 17-18) et union avec Pierre IV. 9 juin (?), mort de Pierre IV.

577. Oct. Restauration d'Eutychius de Constantinople. Mort de Jean de Sirmin.

578. 26 sept. [Accession de] Tibère. Mort de Jacques Baradée (Mich. Syr., II, 337). Août (?), ordination de Damien.

579. An 2 d'Eutychius de Constantinople. Les cleres alexandrins de Constantinople reviennent en Égypte (Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, I, 34 ; IV, 42). Mai 579 (890), cleres alexandrins mandés à Constantinople (*Ibid.*, IV, 37).

580. Oct.-déc. Election de saint Euloge (*Ibid.*, I, 40). 8 févr., arrivée de Moundhir à Constantinople (*Ibid.*, IV, 39). 2 mars, concile monophysite. Entre le 8 février et le 2 mars, arrivée de Damien à Constantinople. Février (?), Damien élit Sévère à Antioche. Longin à Alouah (Mich. Syr.).

581. Déposition de Paul d'Antioche. Pierre de Callinique élu (*Chron. anon.*, notes, p. 75). Jean d'Éphèse (*Hist. eccl.*, IV, 45) dit 882 ; faute pour 892 = 581. Disparition de Paul (*Ibid.*, IV, 47). Ordination d'Euloge (*Ibid.*, I, 40).

582. 5 avril, mort d'Eutychius de Constantinople.

583. (?) Dispute avec Pierre d'Antioche [entre Damien et Pierre].

584. (Fin de l'année.) Mort de Paul d'Antioche, après (un peu moins de) trois ans de disparition. Jean d'Éphèse (*Hist. eccl.*, IV, 57) écrit en 585 : « et il y a un an ».

586. Les deux évêques Acéphales (*Hist. Patr.*).

604. Ordination d'Anastase. Novembre, Athanase d'Antioche. Union avec Antioche.

609. Déc. Mort de Théodore Scribôn (Jean de Nikiou).

616. 18 déc. Mort d'Anastase.

C. — ÉTUDE SUR LE MOUQUAQIS

[Deux pages de manuscrit contiennent quelques notes qui sont trop incomplètes pour être publiées. Leur conclusion est que le Mouquaqis n'est autre que Cyrus, patriarche melkite d'Alexandrie et préfet d'Égypte sous Héraclius (631-644). Il est donc d'accord avec M. Alfred Butler¹. — A. F.].

FIN DU MANUSCRIT DE JEAN MASPERO

1. [A. Butler, *On the identity of Al-Mukaukas of Egypt*, dans *Arab Conquest* (Oxford, 1902), p. 508-526 ; *The Treaty of Misr.* (1913), p. 54-83. — Un texte arabe (*Itev. Orient chrétien*, X (XX), 1915-1917, p. 377) appuierait singulièrement cette identification, donnant au personnage le nom de كيرس المقوقز. Le dernier mot peut être facilement corrigé en كيرس, *Cyrus*. — G. W.]

APPENDICE II

(PAR A. FORTESCUE)

Pour faciliter l'intelligence d'un récit qui contient tant de détails et tant de noms de personnes, une table chronologique semble indispensable. On a vu que l'auteur avait l'intention de dresser une liste des patriarches d'Alexandrie, avec dates, ainsi qu'une chronologie générale de l'époque qu'il traitait. Mais ce qui en reste n'est qu'un fragment ; d'ailleurs il n'y inscrit pas les empereurs, papes et autres personnages dont il a parlé dans son travail. J'ai donc essayé de compléter ce qu'il avait commencé, en donnant une liste des empereurs, des papes et des quatre patriarches orientaux de la période étudiée. Pour qu'elle soit tout à fait complète, je l'ai établie de l'année 500 à l'année 650.

Je n'ai pas la prétention de suivre Jean Maspero dans ses recherches originales sur les sources, ni de rectifier ce qui est généralement accepté. Il s'agit seulement de disposer, dans un cadre facile à embrasser du regard, les dates et les noms principaux.

Les séries d'empereurs, de papes et de patriarches de Constantinople ne présentent pas de difficulté. Tout le monde est d'accord sur les dates des empereurs ¹. Pour les papes j'ai suivi le *Liber pontificalis*, ou plutôt les dates qui y sont ajoutées par Mgr Duchesne ², en notant aussi les quelques variantes d'autres auteurs ³. Le livre de M. Gédéon ⁴ semble faire foi pour la série de Constantinople. Les difficultés commencent quand il s'agit de préciser les listes des trois autres patriarches d'Orient.

1. Par exemple, L. de Mas Latrie, *Trésor de chronologie* (Paris, 1889); K. Krumbacher, *Gesch. der byzantinischen Litteratur* (2 éd., Munich, 1897), p. 1145 ; A. Cappelletti, *Cronologia e Calendario perpetuo* (Milan, Hoepli, 1906), etc.

2. L. Duchesne, *Le Liber Pontificalis*, 2 vol., Paris, Thorin, 1886-1892.

3. Krumbacher, *op. cit.* ; Mas Latrie, *op. cit.*

4. Manuel I. Gédéon, *Πατριαρχικοί πίνακες*, Constantinople, 1890.

Ce qui importe au lecteur de ce livre c'est naturellement la liste des deux séries d'Alexandrie, melkite et monophysite. Le P. Sollier avait déjà consacré une étude à ce sujet en 1708 ¹. Lequien en a discuté et corrigé maintes fois les résultats ². Enfin Gutschmid, dans un long essai, publié après sa mort ³, revient sur toute la liste jusqu'à l'an 1730. M. Brooks a corrigé les dates que Gutschmid assigne à trois patriarches ⁴, mais pour le reste, jusqu'à présent, on s'en tenait généralement aux conclusions de Gutschmid.

Nous ne pouvons pas les accepter ici. On aura vu que Jean Maspero les critique souvent ; d'après ses études des sources, la liste que donne Gutschmid doit être considérablement rectifiée, justement pour cette période du sixième siècle. On lui rendrait donc un mauvais service en se bornant à la copier pour guider le lecteur de son livre. Je n'ai pas à juger entre eux ; d'ailleurs, n'ayant pas suffisamment étudié l'enchevêtrement de tous ces prétendants coptes au trône de saint Marc (comme dirait notre auteur), je n'ai pas toute la compétence voulue. Il s'agit seulement d'éclairer son récit. Donc, en premier lieu, et autant que possible, il faudrait accepter pour cette table les conclusions de Jean Maspero. Malheureusement celle-ci ne sont ni très claires, ni complètes. Je crois qu'il a été souvent embarrassé par des problèmes chronologiques qu'il n'a pas eue le temps de résoudre. D'abord ses notes suffisent à montrer que les sources s'accordent quelquefois très mal entre elles. Lui-même semble avoir changé d'avis plusieurs fois ; dans son manuscrit, tel que je l'ai trouvé, il donne souvent à différentes pages des dates différentes pour le même personnage. D'ailleurs, au moment où il a abandonné son travail, il n'avait pas arrêté définitivement ses conclusions en cette matière. C'est encore une difficulté qu'il aurait résolue s'il en avait eu le temps ⁵. Le mieux m'a semblé de prendre les

1. J. B. Sollerius, *Tractatus historico-chronologicus de Patriarchis alexandrinis*, dans les *Acta Sanctorum*, Iun. VII.

2. M. Lequien, *Oriens christianus*, Paris, 1740, II, 383-512.

3. *Verzeichniss*. — Voir la Bibliographie.

4. Dioscore II, Timothée IV (III), Théodose. *Byzantinische Zeitschrift*, tome XII (1903), pp. 494-497.

5. Parmi les notes et les ébauches trop incomplètes pour être publiées j'en ai trouvé plusieurs consacrées à ces questions de chronologie, computations provisoires, additions d'années de pontificat, comparaisons des données de divers auteurs, etc.

EMPEREURS	PAPES	PATRIARCHES DE CONSTANTINOPE	PATRIARCHES
			<i>Melkites</i>
Anastase I, 491-518.	Symmaque, 498-514.	Macédonius, 496-511.	
	Hormisdas, 514-523.	Timothée I, 511-518.	
Justin I, 518-527.	Jean I, 523-526.	Jean II, 518-520.	
Justinien I, 527-565.	Félix IV, 526-530.	Epiphane, 520-535.	
	Boniface II, 530-532.		
	Jean II, 533-535 (532-535).		
	Agapet, 535-536.		
	Silvère, 536-537 (536-538).	Anthime I, 535-536.	
	Vigile, 537-555.	Ménas, 536-552.	Paul de Tabenne, 537-539.
	Pélage I, 556-561 (555-560).	Eutychius, 552-565.	Zoile, 539, fuite 546, déposition 551.
Justin II, 565-578.	Jean III, 561-574 (560-573).	Jean III, 565-577.	Apollinaire, 551-570.
	Benoît I, 575-579 (574-578).	Eutychius (rétabli), 577-582.	Jean IV, 570-581.
Tibère II, 578-582.	Pélage II, 579-590 (578-590).	Jean IV, 582-595.	Euloge, 581-608.
Maurice, 582-602.	Grégoire I, 590-604.	Cyriaque II, 595-606.	
Phocas, 602-610.	Sabinien, 604-606.		
	Boniface III, 607.	Thomas I, 607-610.	Théodore Scribon, 608-609.
Héraclius, 610-641.	Boniface IV 608-615.	Serge I, 610-638.	Jean V, 612-617.
	Dieudonné, 615-618.		
	Boniface V, 619-625.		Georges II, 617-625.
	Honorius I, 625-638.		Cyrus, 631-641 (G).
Héraclius Constantin, 641.	Séverin, 640.	Pyrrhus I, 638-641.	
	Jean IV, 640-642.		Pierre IV, 641-651 (G).
Constant II, 642-668.	Théodore, 642-649.	Paul II, 641-654.	
	Martin I, 649-653 (649-655).		

Empereurs : Tous les auteurs sont d'accord; Krumbacher, de Mas Latrie, A. Capelli, etc.

Papes : dates du *Liber pontificalis* (éd. Duchesne), entre parenthèses les variantes de Krumbacher et de Mas Latrie.

Patr. de Constantinople selon M. I. Gedeon.

Patr. d'Alexandrie : ici surtout beaucoup de dates sont douteuses. Nous donnons celle de Jean

D'ALEXANDRIE		PATRIARCHES D'ANTIOCHE		JÉRUSALEM
Monophysites		Melkites	Monophysites	
Jean Hemoula, c. 496-505 (G).		Flavien II, 498 — (B. 499-512).		Élie, 494-513 (P. c. 493-513).
Jean Nikiotès, 505-516 (G).			Sévère, 512-518 († 538).	Jean III, 513-524, (P. Jean II).
Dioscore II, 516-518 (Br. 516-517).		Paul II, 519-521.		Pierre, 524-544.
Timothée III, 518-535 (Br. 517-535).		Euphrasios, 521-526.		
		Ephrem, 527-545.		
Théodose, 535, déposé 536, † 56.	Galanus, fév.-mai 533 († avant 566)			Macaire, (déposé), 544.
		Domnus III, 545 (ou 546)-567 (B. 545-559).	Serge, 560-563.	Eustokhios c. 544-563 (P. 544-556).
Dorothee, 566-570 ?	Elpidios 565-?	Anastase I, 567-? (B. 559-570).	Paul de Beith Oukame, 566-581 († 584). (Théophane, 576). (Sévère, 580).	Macaire rétabli, 563-574 ? (P. 556-570).
Athanase (trithéite), 566-571.				Jean IV, 574-593 ou 594 (P. 570-591).
Jean le moine, 570 ?-573 ?		Grégoire I, 580-584 (B. 570-593).	Pierre de Callinique, 581-591.	
[Isolés : Paul, 566. Jean le manichéen ?]		Anastase I, (rétabli) 590-598 (ou 599). (B. 593-599).	Julien, 591-595.	Amos, c. 594-600 ou 601 (P. 591-600).
Théodore, 575 - † avant 573 ? - après 580.	Dorothee, 573 ? - après 580.		Athanase de Qennesrin 595-604.	Isaac, 600 ou 601- 608 ou 609 (P. 600-608).
Pierre IV. 575-577.				
Damien, 578-604.		Anastase II, -610 (B. 599-610).		Zacharie, 609-631 ou 633 (P. 608-631 ou 633.
Anastase, 604-616.		Vacance 610-639 (Leq.).		Modeste administre le patriarcat 614c.- 633.
Andronic, 616-622.		(Anastase III, 610-639. B.)		(Modeste patr. 633-634, P.)
Benjamin, 622-662 (G).		Athanase 629 ? Leq.]	Jean, 631-649 (BH).	Sophrone, 634 ou 635 644.
		Macédonius 640-après 654. (B. 639-649).	Théodore, 649-667 (BH).	Vacance, 644-705.

Maspero, avec les suppléments de Gutschmid (G) et Brooks (Br).

Patr. d'Antioche : les Melkites selon Lequien, avec les dates de Boschius (B) entre parenthèses, où elles diffèrent ; les monophysites selon J. M., avec les suppléments de Barhebraeus (BH).

Patr. de Jérusalem : selon Lequien, avec les différences de Papebroch entre parenthèses (P).

dates qu'il a écrites à la fin de son livre, comme étant, au moins provisoirement, ses dernières conclusions. Ce sont celles qu'on trouvera dans cette table, à la colonne d'Alexandrie. Restent les patriarches qu'il n'a pas nommés, et ceux auxquels il n'a assigné aucune date. Faute de mieux, pour ceux-ci je reviens à Gutschmid, en y ajoutant toujours un (G). Enfin j'y ajoute les deux variantes de M. Brooks (Br.).

Le cas de la série d'Antioche est à peu près semblable, sauf qu'ici nous ne disposons même plus de Gutschmid. On a les listes de Lequien ¹, puis le traité du P. Boschius en 1748 ². A ma connaissance, aucun auteur plus récent n'a abordé la chronologie des patriarches d'Antioche. J'ai noté les dates mentionnées par Jean Maspero en dernier lieu, tant qu'il en donne ; je les ai complétées, non sans scrupule, par celles de Boschius.

Même cas, finalement, pour Jérusalem. Ici nous avons Papebroch en 1680 ³, et Lequien ⁴ ; rien, que je sache, de plus récent ⁵. Je n'ai pas trouvé une seule date d'un patriarche de Jérusalem dans le manuscrit de Jean Maspero. En attendant le nouvel *Oriens christianus* si longtemps promis par les Pères Assomptionnistes ⁶, il faut se contenter de Papebroch et Lequien. Mais ici le risque d'erreur importe peu, puisque le récit de notre auteur touche à peine le patriarcat de Jérusalem.

En somme, on peut accepter avec assez de confiance les séries de noms qui précèdent, dans leur ordre, ainsi que les dates des empereurs, papes et patriarches de Constantinople. Quant aux dates des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, beaucoup d'entre elles risquent bien d'être inexactes : elles serviront, quand même, comme approximatives et provisoires.

1. *Oriens christianus*, II, 699-776.

2. P. Boschius, *Tractatus historico-chronologicus de Patriarchis antiochenis*, dans les *Acta Sanctorum*, Jul. IV.

3. D. Papebroch, *Tractatus de Episcopis et Patriarchis s. hierosolymitanæ Ecclesiæ*, *Acta Sanctorum*, Maii III.

4. *Oriens christianus*, III, 137-528.

5. Dosithée (Δοσίθεος), patriarche orthodoxe de Jérusalem (1644-1707), a écrit une histoire de ses prédécesseurs : *Ἱστορία περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχευσάντων*, x. τ. λ (interminable titre de 42 lignes), publiée après sa mort, à Bucarest en 1715 (1240 pages in-fol.). Je n'ai pas pu consulter ce livre. On en trouvera une description dans Aurelio Palmieri, *Dositeo, patriarcha greco di Gerusalemme* (Florence, 1909), p. 74-80.

6. Voir les *Échos d'Orient*, III (1899-1900), pp. 326-333, article du P. Louis Petit (aujourd'hui archevêque latin d'Athènes).

APPENDICE III

(PAR E. TISSERANT ET G. WIET)

LE CATALOGUE PATRIARCAL D'ABOU'L-BARAKAT IBN KOUBR

Dans le cours de cet ouvrage, Jean Maspero se réfère assez souvent au *Catalogue patriarchal* d'Abou'l-Barakât et, à deux reprises tout au moins ¹, une note renvoie à un appendice qui n'a pas été rédigé. Notre ami avait peut-être l'intention de soumettre à la critique le texte lui-même ainsi que la chronologie établie par l'auteur, mais nous n'avons eu aucun document qui ait pu nous indiquer dans quel sens cette étude aurait été faite.

Le mieux nous a semblé de donner ici la traduction intégrale du *Catalogue patriarchal* d'Abou'l-Barakât. Il aurait été sans intérêt, en effet, de nous limiter à la période spécialement étudiée par Jean Maspero : nous devons même ajouter qu'une telle publication fragmentaire n'aurait fait qu'embrouiller une chronologie déjà bien obscure.

Car, Abou'l-Barakât nous fournit des dates qui lui sont bien personnelles et qui nous empêchent de l'apparenter en quoi que ce soit aux autres écrivains orientaux. Gutschmid ² a d'ailleurs dit ce qu'il fallait penser de cette chronologie, tout à fait défectueuse, de notre auteur, qui accuse des écarts d'années, parfois très importants, avec les autres listes connues. Seul aussi, Abou'l-Barakât ne donne aucun nom de patriarche melkite : le pontificat de Théodose, par exemple, tient, comme les autres, en une ligne, et son long exil est même passé sous silence.

Nous avons publié sur cet auteur une étude qui aurait été ici un trop long hors-d'œuvre ³. Nos conclusions modifient

1. Voir plus haut, p. 118, n. 2, et p. 237, n. 1.

2. *Verzeichniss*, p. 403-404.

3. *Recherches sur la personnalité et la vie d'Abû'l-Barakât ibn Kubr* (en

l'opinion courante sur la date de la mort d'Aboul'-Barakât, à reporter peu après 1320, au lieu de 1363.

Son *Catalogue patriarchal* est contenu dans le manuscrit arabe n° 203 de la Bibliothèque Nationale, du f° 282 *a* au f° 285 *b*. Ce manuscrit, rapporté d'Égypte en France par Vansleb, est une copie de sa fameuse encyclopédie, intitulée la *Lampe des Ténèbres*.

Mais on pourrait prétendre que la liste des patriarches d'Alexandrie, et les autres chronologies dont elle est accompagnée, n'appartiennent pas à la *Lampe des Ténèbres*, car elles n'existent pas dans les exemplaires de cet ouvrage qui se trouvent à la Bibliothèque Vaticane et à Upsala. Mais outre que ces chronologies sont annoncées dans l'index des chapitres, on peut relever qu'au début de la liste, il y a un renvoi à « ce qui a été dit plus haut » de saint Marc, par où l'auteur entend se référer à la biographie de l'Évangéliste, au chapitre IV de la *Lampe des Ténèbres*. D'autre part, la liste et sa disposition sous forme de tableau sont bien dans la manière d'Abou'l-Barakât. Enfin, pour les patriarches dont Abou'l-Barakât a dû être le contemporain, il y a un surcroît de précisions : pour la durée des pontificats, non seulement les années et les mois sont indiqués, mais encore les jours, puis, il y a des détails sur la filiation qui manquent totalement pour les époques précédentes. Sans constituer une preuve décisive, cet ensemble d'arguments paraît suffisant pour que l'on continue d'attribuer à l'encyclopédiste Abou'l-Barakât la paternité de ce *Catalogue patriarchal*.

Le complément de la liste, de Gabriel IV à Matthieu IV, a été ajouté dans les marges du f° 285 *b* d'un seul coup, vraisemblablement à la demande de Vansleb, au moment où il se portait acheteur du manuscrit. Nous avons cru bien faire, à notre tour, de mener cette liste jusqu'au patriarche actuel : à défaut d'une chronologie très exacte, on aura ainsi, dans un même document, les noms de tous les patriarches jacobites d'Alexandrie.

Vansleb a publié une adaptation de ce *Catalogue* dans son *Histoire de l'Église d'Alexandrie*¹ et, depuis l'apparition de cet ouvrage, cette liste a été utilisée par tous ceux qui se sont occu-

collaboration avec L. Villecourt), dans la *Revue de l'Orient chrétien*, XXII, 1920-1, p. 373-394.

1. P. 301-330.

pés de l'histoire des patriarches d'Alexandrie, notamment par Renaudot et Gutschmid.

(282^a) CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE,
DISPOSÉE AVEC LEURS NOMS ET LA DURÉE DE LEUR PONTIFICAT,
DE FAÇON A RESPECTER L'ORDRE HISTORIQUE

Le premier (des Patriarches) fut le saint, le messenger de bonne nouvelle (*bachir*), MARÎ MARC l'Évangéliste (*Indjili*), dont la généalogie a été donnée précédemment ¹.

Manbidji ² raconte dans son Histoire que Pierre, le chef des disciples, le sacra évêque d'Alexandrie.

(Saint Marc) écrivit l'Évangile en grec (*yoûnânîyah*) pour les habitants d'Alexandrie; avant d'arriver en cette ville, il l'avait écrit en latin (*roûmîyah*) pour les Romains ³ et les Francs. La durée de sa vie, depuis sa naissance jusqu'au moment de son martyre, fut de 89 ans et 5 mois.

Il sacra ANNIEN patriarche d'Alexandrie, en l'an 386 d'Alexandre, soit 51 ans après l'Ascension sainte, dans la deuxième année du règne de Domitien César, qui correspond à l'an 5584 du monde ⁴.

1. Il s'agit sans doute de la biographie du chap. IV de la *Lampe des Ténèbres*. Cette biographie a été traduite par Vansleb, d'après le ms. de Paris dans *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 301-304 (Cf. *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [986-989] 344-347). M. A. Baumstark a publié le texte arabe d'après les mss. Vat. ar. 106 et 623, avec traduction latine : *Abûl-l-Barakâts nicht-griechisches Verzeichnis der 70 Jünger, Oriens christianus*, I (1901), p. 256-259.

2. Agapius (*Mahboub*), fils de Constantin, évêque de Manbidj, dont l'*Histoire universelle* a été publiée dans P. O., t. V, VII et VIII (cf. vol. V, p. [3-6] 561-562; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. xvi-xvii). Pour le présent passage, voir P. O., VII, p. [38] 494.

3. Cf. Agapius de Manbidj, P. O., VII, p. [26] 482.

4. Il ne peut s'agir dans cet appendice de discuter des dates : elles seront données telles qu'elles se trouvent dans le texte, sans commentaire.

Pour la liste des Patriarches d'Alexandrie, nous renvoyons une fois pour toutes aux ouvrages et articles rédigés selon l'ordre chronologique, dans lesquels la recherche sera facile : l'*Histoire des Patriarches* de Sévère d'Achmouneïn et de ses continuateurs, en cours de publication dans P. O. (voir aussi Paris, mss. ar. 301 à 304, 306); Ibn Râhib, p. 101-142; la liste donnée dans Mich. Syr., III, p. 430; celle de Qalqachandi, V, p. 308-321 (dont la traduction paraîtra prochainement dans R. O. C.); un chapitre de Maqrizi (*Khitat*, II, p. 484-500); GRÉBAUT, *Liste des patriarches*, R. O. C.,

2. ANNIEN ¹, d'Alexandrie, onze ans et sept mois ², du mois de bachnès 383 au 20 hatour 395 de l'ère d'Alexandre ³ (mai 72-16 novembre 83).

3. MILIUS ⁴, d'Alexandrie, onze ans et neuf mois, de kihak 395 au 3 tout 407 (décembre 83-31 août 95).

4. CERDON ⁵, d'Alexandrie, dix ans et huit mois, de babeh 407 au 11 baounah 417 (octobre 95-5 juin 106).

5. PRIME ⁶, d'Alexandrie, douze ans et un mois, d'abib 417 au 3 mésori 429 (juillet 106-27 juillet 118).

6. JUSTE ⁷, d'Alexandrie, dix ans et neuf mois, de tout 430 au 12 baounah 440 (septembre 118-6 juin 129).

7. EUMÈNE ⁸, d'Alexandrie, treize ans et neuf mois, d'abib 440 au 10 babeh 454 (juillet 129-7 octobre 142).

8. MARCIEN ⁹, d'Alexandrie, dix ans et deux mois, de hatour 454 au 6 toubah 464 (novembre 142-1^{er} janvier 153).

9. CÉLADION ¹⁰, d'Alexandrie, treize ans et cinq mois, d'amchir 464 au 5 abil 477 (février 153-29 juin 166).

XVII, p. 212-216; *Chronol. des Patriarches*, R. O. C., XVII, p. 302-305; XVIII, p. 92-96; RENAUDOT, *Hist. Patr. Alex.*; le chapitre de Vansleb (*Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 304-330), qui s'est surtout servi du présent texte; GUTSCHMID, *Verzeichniss*.

1. Eutychius, VI, p. 95-96; Agapius, P. O., VII, p. [38] 494; Mich. Syr., I, p. 163; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [14] 258; *Synaxaire*, P. O., III, p. [240-241] 316-317; Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, trad., I, p. 474-475.

2. *Note marginale* : Maqrizi dit dans son ouvrage : vingt-deux ans. — Cf. Maqrizi, *Khitat*, II, p. 484.

3. *Note marginale* : An 77 de l'Incarnation.

4. Eutychius, VI, p. 99; Agapius, P. O., VII, p. [43] 499; Mich. Syr., I, p. 163; *Synaxaire*, P. O., I, p. [12] 226.

5. Eutychius, VI, p. 100; Agapius, P. O., VII, p. [46-47] 502-503; Mich. Syr., I, p. 174; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., VII, p. [16, 29] 260, 273; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [134-135] 652-653.

6. Eutychius, VI, p. 100; Agapius, P. O., VII, p. [48] 504; Mich. Syr., I, p. 175.

7. Eutychius, VI, p. 101; Agapius, P. O., VII, p. [51] 507; Mich. Syr., I, p. 176; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [29] 273; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [79-80] 597-598.

8. Eutychius, VI, p. 102; Agapius, P. O., VII, p. [51] 507; Mich. Syr., I, p. 177; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [44] 562.

9. Eutychius, VI, p. 102; Agapius, P. O., VII, p. [54] 510; Mich. Syr., I, p. 177; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [513-514] 547-548.

10. Eutychius, VI, p. 103; Agapius, P. O., VII, p. [54] 510; Mich. Syr., I, p. 178; *Synax. éth.*, P. O., VII, p. [245, 282] 261, 298.

10. AGRIPPINUS ¹, d'Alexandrie, onze ans, de mésori 477 au 15 amchir 489 (août 166-9 février 178).

11. JULIEN ², d'Alexandrie, neuf ans et huit mois, de barmahat 489 au 8 hatour 499 (mars 178-4 novembre 187).

12. DÉMÉTRIUS ³, d'Alexandrie, quarante-deux ans et onze mois, de kihak 499 au 23 babah 542 (décembre 187-20 octobre 230).

(282b). Ce dernier était marié, mais il ne connut pas son épouse, et tous deux restèrent chastes. Lorsque Julien fut à l'article de la mort, l'Ange du Seigneur lui apparut pour lui annoncer que l'individu qui lui apporterait une grappe de raisin devait lui succéder comme patriarche. Or, Démétrius, qui possédait une vigne, y trouva une grappe de raisin mûre avant la saison ⁴, et il l'apporta en manière de bénédiction au patriarche Julien. Celui-ci dit alors au peuple : « Voici celui qui doit être patriarche après moi. » Et, lorsque Julien mourut, le peuple prit Démétrius et le fit devenir patriarche, bien qu'il ne sût ni lire ni écrire. Ce fut pourtant lui qui inaugura le calcul de l'épacte ⁵.

Mais le peuple murmurait à cause de son mariage : l'Ange du Seigneur lui apparut alors et lui ordonna de divulguer le secret (de la situation dans laquelle ils se trouvaient), son épouse et lui. Il le manifesta donc dans l'église (de la façon suivante) : il se

1. Eutychius, VI, p. 103; Agapius, P. O., VII, p. [58] 514; Mich. Syr., I, p. 182; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [20] 264; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [757] 761.

2. Eutychius, VI, p. 104; Agapius, P. O., VII, p. [58, 65] 514, 521; Mich. Syr., I, p. 185; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [851] 209.

3. Eutychius, VI, p. 96, 104-105; *Hist. nestorienne*, P. O., VII, [99] 191; Agapius, P. O., VII, p. [65] 521; Mich. Syr., I, p. 185, 190-191; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 84; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [12, 22] 256, 266; *Ménologes coptes-arabes*, P. O., X, p. [59] 223; *Synaxaire*, P. O., I, p. [118-121] 332-333; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 33, 107; B. I. F., IV, p. 202; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 24-25.

4. Cf. BUTLER, *Ancient Coptic Churches*, II, p. 306-307. — On retrouve ce miracle en d'autres circonstances (*Synaxaire*, P. O., I, p. [11] 1225). — Sur ces ordinations faites dans ces conditions, voir plus haut, p. 319; Mich. Syr., II, p. 376; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [831, 1033] 189, 391.

5. Cf. *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 211 b, 216 b, 260; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [839] 197; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 72; BUTLER, *op. cit.*, II, p. 354. — Maqrizi (*Khital*, II, p. 484) dit à tort que cette réforme eut lieu sous le pontificat d'Agrippinus (Cf. *Synaxaire*, P. O., III, p. [198-199] 274-275).

tint lui-même et fit mettre son épouse sur un feu ardent. Il plaça ensuite des braises enflammées dans le creux du manteau (*ballin*¹) de son épouse et, y ayant versé de l'encens, lui ordonna d'encenser le peuple. Il fit cela à trois reprises, et le manteau ne fut pas brûlé. Que sa prière soit avec nous ! Amen !

13. HÉRACLAS², d'Alexandrie, treize ans, de kihak 542 au 8 kihak 555³ (décembre 230-4 décembre 243).

14. DENYS⁴, d'Alexandrie, onze ans et neuf mois, de toubah 555 au 23 tout 567⁵ (janvier 244-20 septembre 256).

15. MAXIME⁶, d'Alexandrie, dix-sept ans et cinq mois, de hatour 567 au 14 barmoudah 584 (novembre 256-9 avril 273).

Sous son pontificat vécut Saint Antoine, le premier qui se vêtit de bure, le premier qui se retira dans le désert⁷.

Un homme, nommé Paphnuce⁸, lui succéda et resta patriarche pendant six mois, mais il se mutila en hatour (585/novembre 273) et se démit de ses fonctions. Son nom fut alors rayé et il n'est pas mentionné dans les histoires des patriarches. Il est cité ici d'après un recueil, dont l'auteur dit avoir trouvé ce nom dans un texte de Paul de Damiette. Il fut remplacé par Théonas.

1. Cf. Vollers, in *Zeitschr. d. deutsch. morgenl. Gesellsch.*, t. LI, p. 312.

2. Eutychius, VI, p. 96, 110; Agapius, P. O., VII, p. [67-68] 523-524; Mich. Syr., I, p. 190-191; *Calendrier d'Aboul-Barakat*, P. O., X, p. [12] 256; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [62] 226; *Synaxaire*, P. O., III, p. [326-327] 402-403; *Anal. Bolland.*, XL, p. 8; Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, trad., I, p. 475.

3. Note marginale : Sous son pontificat (vécurent) Serge et Baccabus (Cf. *Synaxaire*, P. O., I, p. [113-114] 327-328; LAMMENS, *Le califat de Yazid I^{er}*, *Mél. Fac. or.*, V b, p. 673; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [43] 253; Ibn Râhib, p. 44).

4. Eutychius, VI, p. 111; Agapius, P. O., VII, p. [70, 73] 526, 529; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [13, 19, 21, 22, 223, 229, 231, 232] 162; Mich. Syr., I, p. 191, 193, 195; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 228; *Synaxaire*, P. O., I, p. [14-15, 135] 228-229, 349; XVI, p. [866-870] 224; *Anal. Bolland.*, XL, p. 11-18.

5. Note marginale : Sous son pontificat (vécurent) Mercure, Paul de Samosate, Côme et Damien (Cf. Mich. Syr., I, p. 195; *Synaxaire*, P. O., III, p. [254-256, 261-263] 330-332, 337-339; Ibn Râhib, p. 44).

6. Eutychius, VI, p. 113; Agapius, P. O., VII, p. [74] 530; Mich. Syr., I, p. 198; *Calendrier d'Aboul-Barakat*, P. O., X, p. [24] 268; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [948-950] 306-308; *Anal. Bolland.*, XL, p. 16.

7. Cf. *Synaxaire*, P. O., XI, p. [627-632, 738-744] 661-666, 772-778.

8. Cf. Gutschmid, *Verzeichniss*, p. 424.

16. THÉONAS ¹, d'Alexandrie, dix-neuf ans et deux mois, de kihak 585 au 2 toubah 604 (décembre 273-28 décembre 293).

17. PIERRE ² le martyr³, d'Alexandrie, neuf ans et dix mois, d'amchir 604 (de l'ère d'Alexandre) au 29 hatour 19 (de l'ère des martyrs). — (février 294-25 novembre 302).

(283 a) 18. ACHILLE ⁴, d'Alexandrie, six mois, de kihak 19 des martyrs à baounah 19 des martyrs (décembre 302-juin 303).

19. ALEXANDRE ⁵, d'Alexandrie, quarante ans et neuf mois, d'abib 19 au 22 barmoudah 60 ⁶ (juillet 303-17 avril 344).

20. ATHANASE ⁷ l'apostolique, d'Alexandrie, quarante-six ans,

1. Eutychius, VI, p. 114; Agapius, P. O., VII, p. [80] 536; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [26] 236; Mich. Syr., I, p. 199; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [17] 264; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [49] 213; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [480-481] 514-515; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 3.

2. *Hymns of Severus*, P. O., VII, p. [229-531] 644-643; Jean de Nikiou, p. 417; Eutychius, VI, p. 116-117; Birouni, P. O., X, p. [11] 297; Agapius, P. O., VII, p. [81, 83, 88] 537, 539, 544; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [31-34, 47] 241-244, 257; Mich. Syr., I, p. 202-203, 242, 246; Ibn Rāhib, p. 45; *Martyrologes orientaux*, P. O., X, p. 23, 31, 41, 48, 49, 66, 115; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [15] 259; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [28, 48, 49, 60, 62] 192, 212, 213, 224, 226; *Synaxaire*, P. O., III, p. [277-283] 353-359; XVI, p. [977] 335; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 266, 268; BUTLER, *Ancient Coptic churches*, II, p. 398-401; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 3, 27; *Anal. Bolland.*, XL, p. 23-26.

3. *Note marginale* : C'est lui le dernier qui subit le martyre, sous le règne de Dioclétien l'impie, en l'an 19 de son règne.

4. Eutychius, VI, p. 117; Agapius, P. O., VII, p. [83, 88] 539, 544; Mich. Syr., I, p. 203; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [29] 273; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 198.

5. Masoudi, *Avertissement*, p. 196; Eutychius, VI, p. 124-128; Agapius, P. O., VII, p. [83, 88-91] 539, 544-547; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [34-36, 42, 60] 244-246, 252, 270; Mich. Syr., I, p. 243-244, 260-261; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [25] 269; *Martyrologes orientaux*, P. O., X, p. 40; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [60, 69-70] 578, 587-588; VANSLEB, *Hist. de l'Eglise d'Alexandrie*, p. 11-12; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [962-964] 320-322.

6. *Note marginale* : Sous son pontificat eut lieu le concile tenu dans la ville de Nicée, contre Arius d'Alexandrie : ce patriarche fut le champion de ce concile. Sous son pontificat également, vécut Anba Pachôme, le premier qui édifia des couvents en terre d'Égypte (*Synaxaire*, P. O., XVI, p. [1023-1024] 381-382).

7. *Hymns of Severus*, P. O., VII, p. [232-233] 644-645; Jean de Nikiou, p. 429-446; Eutychius, VI, p. 131-132, 136, 139; Agapius, P. O., VII, p. [95-96, 109-115, 127, 129] 551-552, 565-571, 583, 585; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [35-36, 40-42, 82, 97-98] 245-246, 250-252, 292, 307-308; *Refut. Eutychii*, P. O., III, p. [65-66] 185-186; Mich. Syr., I, p. 260-263,

de bachnès 60 au 7 bachnès 106¹ (mai 344-2 mai 390).

21. PIERRE² (II), d'Alexandrie, cinq ans et neuf mois, de baounah 106 au 20 amchir 112 (juin 390-14 février 396).

Sous le pontificat d'Athanase, vécurent saint Macaire le Grand³, saint Macaire d'Alexandrie⁴, Mâr Isaac le Syrien, Basile le Grand⁵, son frère Grégoire⁶, et Grégoire le Moine⁷, disciple de Basile.

Les (saints) qui ont nom Grégoire sont au nombre de quatre : 1^o Grégoire le Thaumaturge⁸, évêque de Diyâr Dâr Sabâ⁹ : (le mot *Grégoire*) signifie *vigilant*¹⁰ ; 2^o Grégoire, évêque d'Arménie¹¹ ; 3^o Grégoire, évêque de Nysse, frère de Basile de Césarée ; 4^o Grégoire, celui qui parle des choses divines (*nâtiq bi'l-ilâhiyât*)¹²,

265, 269-275, 282-284, 286, 291, 296-298 ; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 162 ; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [26] 270 ; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f^{es} 70 et seq., 110, 202 b ; *Martyrologes orientaux*, P. O., X, p. 40, 42, 43, 48, 51, 55, 70, 77, 99 ; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [59] 223 ; *Synaxaire*, P. O., I, p. [95-96] 309-310 ; VANS-LEB, *Hist. de l'Eglise d'Alexandrie*, p. 286, 344 ; B. I. F., IV, p. 199 ; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [1002-1004] 360-362 ; *Nachricht. d. k. Geselsch. d. Wissensch. z. Göttingen, Phil. hist. Klasse*, 1901, p. 336-349.

1. Note marginale : (A cette époque vécurent) Antoine, Macaire, Basile et Grégoire, Macaire d'Alexandrie. Il y eut (également) le concile de Galatie. — (Par cette dernière expression, l'auteur de la note doit avoir en vue l'un ou l'autre des conciliabules tenus à Ancyre en 358 et en 375.)

2. Jean de Nikiou, p. 435 ; Eutychius, VI, p. 139 ; Agapius, P. O., VII, p. [131] 587 ; Mich. Syr., I, p. 298-303 ; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [21] 265 ; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [801-802] 835-836.

3. *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [23, 31, 34] 267, 275, 278 ; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [862] 220 ; éd. du Caire, II, p. 302-303.

4. *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [26] 260 ; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [1000-1002] 358-360.

5. *Synaxaire*, P. O., I, p. [47-51] 261-265 ; XI, p. [514-517] 548-551.

6. *Synaxaire*, P. O., I, p. [129] 343 ; III, p. [265] 341 ; XI, [566-567, 604] 600-601, 638.

7. *Synaxaire*, P. O., I, p. [80-81] 294-295.

8. *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [23-24, 83] 233-234, 293 ; *Synaxaire*, P. O., III, p. [241-245] 317-321 ; Z. D. M. G., LI, p. 456.

9. On retrouve la même expression dans le chapitre VII de la *Lampe des Ténèbres* (Paris, ar. 203, f^o 109 b) : M. Riedel a montré que Diyâr Dâr Sabâ est une mauvaise transcription du nom syriaque de Néoésarée précédé de la préposition d (*Nachr. d. k. Ges. d. Wiss. z. Göttingen, Phil.-hist. Klasse*, 1902, p. 639).

10. Cf. *Homélies de Sévère d'Antioche*, P. O., VIII, p. [213] 327.

11. *Synaxaire*, P. O., I, p. [101] 315 ; III, p. [389-392] 465-468 ; FEUVRIER, *Trois ans à la cour de Perse*, p. 37-38 ; MACLER, *D'une légende dorée de l'Arménie*, *Rev. Hist. Rel.*, 1921, LXXXIV, p. 15 suiv.

12. Cf. Agapius, P. O., VII, p. [121] 577 ; VIII, p. [139, 141] 399, 401 ;

évêque de Nazianze, transféré au siège de Constantinople (surnommé) le *théologien* (Θεολόγος), l'auteur des homélies, chef du concile de Constantinople ¹.

22. TIMOTHÉE ², frère de Pierre, d'Alexandrie, cinq ans et neuf mois, de barmahat 112 au 26 abib 118 (mars 396-20 juillet-402).

Sous son pontificat se tint le concile de Constantinople ³, contre Macédonius, patriarche de cette ville; c'est lui qui présida ce concile, auquel assistèrent cent cinquante évêques, dans la troisième année du règne de Théodose.

23. THÉOPHILE ⁴, d'Alexandrie, vingt-huit ans et deux mois, de mésori 118 au 28 babeh 147 ⁵ (août 402-23 octobre 430).

24. CYRILLE ⁶ le Grand, d'Alexandrie, trente-deux ans, de

Yahya d'Antioche, G. S. C. O., ar. sér. III, t. VII, p. 152; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 117 b. — Le titre grec Θεολόγος est aussi traduit *moutakallim bi'l-ilâhiyât* (*Lampe des Ténèbres*, Paris, ms. ar. 203, f° 7; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [401] 344).

1. Cf. Mich. Syr., I, p. 310. Grégoire ne présida le concile qu'après la mort de Méléce d'Antioche.

2. Jean de Nikiou, p. 352, 435, 448; Eutychius, VI, p. 139-140, 144-146, 149; Agapius, P. O., VII, p. [134] 590; VIII, p. [140, 142] 400, 402; Mich. Syr., I, p. 303, 310, 312-313; *Martyrologes orientaux*, P. O., X, p. 43; *Synax. éth.*, P. O. VII, p. [409-411, 429] 425-427, 445; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 270-271.

3. Masoudi, *Avertissement*, p. 201-202; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [721-724] 755-758. — Le *Synaxaire* attribue aussi à Timothée la présidence du concile (Voir également *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 52 b). En réalité, il arriva au milieu du concile et ne le présida point, mais il eut assez d'influence pour provoquer le départ de Grégoire de Nazianze.

4. Jean de Nikiou, p. 351, 435-437; Eutychius, VI, 149, 153, 155; Agapius, P. O., VIII, p. [142-146] 402-406; *Ref. Eutychii*, P. O., III, p. [69] 189 (Théophore); Mich. Syr., I, p. 317, 320; II, p. 3, 7-8; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 225-226; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [12] 256; *Martyrologes orientaux*, P. O., X, p. 107; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, [59-60] 223-224; *Synaxaire*, P. O., I, p. [131-133] 345-347; *Synax. éth.*, P. O., IX, p. [512-516] 318-322; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 84, 122; QUATREMERRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 267; BUTLER, *Ancient coptic churches*, II, p. 334; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 33-36; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [1012-1013] 370-371; Z. D. M. G., LI, p. 459.

5. *Note marginale* : Sous le pontificat de Théophile on découvrit le trésor à Alexandrie (il s'agit du trésor dit des trois Θ : cf. Eutychius, VI, p. 149; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 33-34). Il semble que Jean Chrysostome ait vécu sous son pontificat : il fut patriarche (de Constantinople, عالم (?) dans le texte), avant Nestorius qui lui succéda.

6. *Hymns of Severus*, P. O., VII, p. [240] 652; *Vie de Sévère*, P. O., II, p. 106; Masoudi, *Prairies*, II, p. 328; *Avertissement*, p. 204; Jean de Nikiou,

hatour 147 au 3 abib 179¹ (novembre 430-27 juin 463).

25. DIOSCORE², d'Alexandrie, seize ans et un mois, de mésori 179 au 7 tout 196 (août 463-4 septembre 479).

Sous son pontificat se tint, à Constantinople, le concile contre le prêtre Eutychès.

Dans la huitième année de son patriarcat, se réunit le concile hérétique de Chalcédoine, sous le règne de Marcien, serviteur de Théodose le Jeune le fidèle, et époux de Pulchérie, fille du même Théodose, laquelle s'appelait auparavant Claudia (283 b). Léon, patriarche de Rome, accepta la croyance viciée de Marcien, mais notre père Dioscore resta ferme dans la foi orthodoxe. Les protagonistes du concile de Chalcédoine furent des adeptes de Nestorius et, en effet, Marcien avait adopté la croyance perverse de Nestorius. Les Melkites confessent la même opinion que Nestorius et, s'ils y contredisent dans les termes par hypocrisie et par ruse, ils acquiescent dans le fond de leur pensée à ses significations perverses.

26. TIMOTHÉE³ (II, Ælure), d'Alexandrie, vingt et un ans et

p. 351, 353, 458-461, 455-466, 470-481; Eutychius, VI, p. 155-157; Agapius, P.O., VIII, p. [146, 149-152, 156, 172] 406, 409-412, 416, 432; Birouni, P.O., X, p. [22] 308; *Refut. Eutychii*, P.O., III, p. [47, 66, 67, 94-95] 167, 186-187, 214-215; Mich. Syr., II, p. 11, 18-19, 22; Ibn Râhib, p. 48; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P.O., X, p. [31] 275; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 110; *Martyrologes orientaux*, P.O., X, p. 42, 44, 48, 70, 80, 103, 111, 118; *Ménologes coptes arabes*, P.O., X, p. [51] 215, [64] 228; *Synaxaire*, P.O., I, p. [46] 260; *Synax. éth.*, P.O., VII, p. [207-209, 249, 251, 357] 223-225, 265, 267, 373; *Synax. arménien*, P.O., V, p. [212] 536; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 32; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 18; BUTLER, *Ancient coptic churches*, II, p. 83; B.I.F., IV, p. 202; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 220-222; *Anal. Bolland.*, XL, p. 36.

1. *Note marginale* : Sous son pontificat vécut saint Apa Chenoudi et Mar Barsauma le Syrien. Sous son pontificat également se tint le concile, dans la ville de Constantinople, contre Nestorius, en l'an 25 de son patriarcat, sous le règne de Théodose le Grand, le fidèle (*moumin*).

2. Jean Rufus, *Plérophories*, P.O., VIII, p. [599] 199; Masoudi, *Prairies*, II, p. 330; Jean de Nikiou, p. 472-473; Eutychius, VI, p. 179-183; Agapius, P.O., VIII, p. [156-158, 175, 177] 416-418, 425, 427; *Refut. Eutychii*, P.O., III, p. [48, 50-61, 78-82, 86] 168, 170-181, 198-202, 206; Mich. Syr., II, 24-27, 29, 31-33, 35, 37, 39-58, 71, 75, 88-89, 91, 98, 99, 101-102; Ibn Râhib, p. 48; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P.O., X, p. [9] 253; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ms. ar. 203, f° 30 b et seq; *Martyrologes orientaux*, P.O., X, p. 45, 82, 83, 123; *Ménologes coptes arabes*, P.O., X, p. [23, 59] 187, 223; *Synaxaire*, P.O., I, p. [22-24] 236-238; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 200; QUATREMÈRE, *Recherches sur l'Égypte*, p. 14.

3. Jean Rufus, *Plérophories*, P.O., VIII, p. [605] 205; Jean de Nikiou,

dix mois, de babeh 196 à mésori 218 (octobre 479-août 502).

27. PIERRE ¹ (III, Monge), d'Alexandrie, sept ans et deux mois, de tout 218 au 2 hatour 225 (septembre 501-29 octobre 508).

28. ATHANASE ² (II), d'Alexandrie, trois ans et neuf mois, de kihak 225 au 2 tout 229 (décembre 508-30 août 512).

29. JEAN ³ le Moine, d'Alexandrie, cinq ans et sept mois, de babeh 229 au 4 bachnès 234 ⁴ (octobre 512-29 avril 518).

30. JEAN ⁵ (II, Nikiotès) le Reclus au Couvent d'el-Zadjadj, six ans et onze mois, de baounah 234 au 27 ⁶ bachnès 241 (juin 518-22 mai 525).

31. DIOSCORE ⁷ (II) le Jeune, d'Alexandrie, deux ans et quatre mois, de baounah 241 au 17 babeh 244 (juin 525-14 octobre 527).

p. 476-478, 482; Eutychius, VI, p. 184-185; *Hist. nestorienne*, P.O., VII, p. [11] 103; *Refut. Eutychii*, P.O., III, p. [82] 202; Mich. Syr., II, p. 24, 71-73, 76, 84, 91, 123, 125-132, 143-147; Ibn Râhib, p. 49; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P.O., X, p. [33] 277; *Martyrologes orientaux*, P.O., X, p. 34, 52, 82, 111, 123; *Ménologes coptes arabes*, P.O., X, p. [45] 209; *Synax. éth.*, P.O., IX, p. [487-488, 578-579] 283-284, 374-375; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 285-286.

1. *Vie de Sévère*, P.O., II, p. 25, 27, 30, 35, 101; *Textes relatifs à Sévère*, P.O., II, p. [271] 355; Eutychius, VI, p. 185; Agapius, P.O., VIII, p. [162] 422; Mich. Syr., II, p. 151; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P.O., X, p. [13-14] 257-258; *Ménologes coptes arabes*, P.O., X, p. [60] 224; *Synaxaire*, P.O., III, p. [170-171, 289] 246-247, 365.

2. *Vie de Sévère*, P.O., II, p. 202; Eutychius, VI, p. 186; Agapius, P.O., VIII, p. [162] 422; Mich. Syr., II, p. 153; *Synaxaire*, P.O., I, p. [67-68] 281-282.

3. *Extraits relatifs à Sévère*, P.O., II, p. [219-221] 303-305; Jean de Nikiou, p. 482-483; Eutychius, VI, p. 192; Agapius, P.O., VIII, p. [162] 422; Mich. Syr., II, p. 157; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P.O., X, p. [26] 270; *Byzant. Zeitschr.*, 1892, p. 38-40; *Synaxaire*, P.O., XVI, p. [996-991] 354-355.

4. *Note marginale* : Époque de l'empereur Zénon.

5. Eutychius, VI, p. 192; Agapius, P.O., VIII, p. [162] 422; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P.O., X, p. [28] 272; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 339 (*Simeon ibn habis*, leur trentième patriarche); J. MASPERO, *Græco-Arabica*, B.I.F., XII, p. 47; *Synaxaire*, P.O., XVI, p. [1059-1060] 417-418.

6. On lit distinctement 12, puis, à droite de ce chiffre, 2' : or 27 est la date du *Synaxaire*.

7. *Textes relatifs à Sévère*, P.O., II, p. [303] 387; Eutychius, VI, p. 192; Agapius, P.O., VIII, p. [162] 422; Mich. Syr., II, p. 161; EVERTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 28; *Synaxaire*, P.O., I, p. [129-130] 343-344; *Byzant. Zeitschr.*, 1903, p. 497.

Patriarches d'Alexandrie.

32. TIMOTHÉE ¹ (III), d'Alexandrie, seize ans et six mois, de hatour 244 au 13 amchir 260 (novembre 527-7 février 544).

33. THÉODOSE ², d'Alexandrie, vingt-deux ans et trois mois, d'abib 260 au 28 baounah 283 ³ (juillet 544-21 juin 567).

34. PIERRE ⁴ (IV), d'Alexandrie, un an et onze mois, de mésori 283 au 25 baounah 285 (août 567-18 juin 569).

35. DAMIEN ⁵, d'Alexandrie, vingt-quatre ans et onze mois, de mésori 285 au 18 baounah 309 (août 569-12 juin 593).

36. ANASTASE ⁶, d'Alexandrie, onze ans et six mois, d'abib 309 au 23 kihak 320 (juillet 593-19 décembre 603).

37. ANDRONIC ⁷, d'Alexandrie, quatre ans et onze mois, d'amchir 320 au 8 toubah 325 (février 604-3 janvier 609).

38. BENJAMIN ⁸, de Mariout, en Basse-Égypte, trente-huit

1. *Textes relatifs à Sévère*, P. O., II, p. [340] 394; Jean de Nikiou, p. 514-516; Eutychius, VI, p. 192; Agapius, P. O., VIII, p. [162-163, 168] 422-423, 428; Mich. Syr., II, p. 168, 173, 185; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [20] 264; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [789] 823; *Byzant. Zeitschr.*, 1903, p. 497.

2. *Extraits et textes relatifs à Sévère*, P. O., II, p. [202, 208, 209, 218, 304] 286, 292, 293, 302, 388, Eutychius, VI, p. 199; *Refut. Eutychii*, P. O., III, p. [76-77, 87-88] 196-197, 207-208; Agapius, P. O., VIII, p. [168] 428; Mich. Syr., II, p. 190, 193-196, 206, 211-219, 223, 252-259, 265-268, 283, 285; *Martyrologes orientaux*, P. O., II, p. 43, 123; *Ménologes coptes arabes*, P. O., II, p. [42, 51] 206, 215; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [167-171] 685-689; *Byzant. Zeitschr.*, 1903, p. 497; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 212-214.

3. *Note marginale*: Ce patriarche mourut en exil. Sous son pontificat mourut Sévère, qui avait été patriarche d'Antioche, sous le pontificat de Jean (II) le Reclus, nommé précédemment. — (Sur Sévère d'Antioche, outre les nombreuses références citées dans cet ouvrage, voir *Hist. nestorienne*, P. O., VII, p. [26-30, 47-48] 118-122, 139-140; R. O. C., XII (1907), p. 119-124).

4. Eutychius, VI, p. 209; Mich. Syr., II, p. 321-324; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [30] 274; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [153-156] 671-674; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 206-207.

5. Mich. Syr., II, p. 325-334, 337-342, 344-346, 352, 360-371; III, p. 448; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [30] 274; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [141-144] 629-632, *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 193-195.

6. Mich. Syr., II, p. 373, 381 seq., 394 seq., 401; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [17] 261; *Synaxaire*, P. O., III, p. [431-433] 507-509; BUTLER, *Arab conquest*, p. 498-499, 501-502, 505.

7. Mich. Syr., II, p. 411; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 231; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [25, 33] 269, 277; *Lampe des ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 210 b; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [525-526] 559-560; BUTLER, *Ancient Coptic Churches*, II, p. 306; BUTLER, *Arab Conquest*, p. 499-501, 505; Z. D. M. G., LXIV, p. 146.

8. Jean de Nikiou, p. 584; Mich. Syr., II, p. 419, 432-433, 443; EVETTS et

ans et onze mois, d'amchir 325 au 8 toubah 364 (février 609-3 janvier 648).

(284 a). Sous le pontificat (de Benjamin), les Arabes s'emparèrent (de l'Égypte), le 2 baounah 333 (*sic* ! = 27 mai 617) : le Mouquauqis, Georges, fils de Ménas, l'hérétique, gouvernait alors l'Égypte au nom d'Héraclius. Ce dernier avait vivement pressé (Benjamin), en le persécutant, de se mettre d'accord avec lui, en embrassant la foi perverse de Léon : il se saisit de Ménas, frère de Benjamin, lui fit subir de terribles supplices et le noya. Quant à Benjamin, bien guidé par Dieu, il resta caché pendant dix ans, jusqu'à ce que le chef des Arabes, Amr, fils de Saïd¹ (*sic*), fils d'el-As, lui eût assuré la sécurité : il reparut alors. C'est lui qui consacra le sanctuaire (dit) de Benjamin au couvent de Saint-Macaire².

39. AGATHON³, de Mariout, dix-huit ans et neuf mois, d'amchir 364 au 6 hatour 383 (février 648-2 novembre 666).

40. JEAN⁴ (III), de Samannoud, neuf ans, de kihak 383 au 10 kihak 392 (décembre 666-6 décembre 675).

BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 185, 230-231; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [522-524, 527-530] 556-558, 561-564; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 169; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 463-467; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 320-321; BUTLER, *Ancient Coptic Churches*, II, p. 312; BUTLER, *Arab Conquest*, p. 439 et seq., 449, 501, 505, 548-552; Z. D. M. G., LXIV, p. 146-148; CAETANI, *Chronographia*, I, p. 446; *Journ. asiat.*, 1915, I, p. 231-232.

1. Il est fort possible qu'Abou'l-Barakât ait utilisé des documents syriaques, comme nous l'avons déjà signalé (plus haut p. 366, n. 9). Michel le Syrien appelle le conquérant de l'Égypte (Amr, fils d'el-As), une fois Amr, fils de Sad (II, p. 431) et une autre fois, Saïd (p. 450). Cf. Agapius (P. O., VIII, p. [211] 471) : Saïd et Amr, tous deux fils d'el-As, marchèrent sur l'Égypte; Cf. *Jour. asiat.*, I, 1915, p. 227, n. 1.

2. Cf. *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [32, 49, 62] 196, 213, 226; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [18] 262; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 231-234; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 442, 449; VILLECOURT, *Le saint-chrême*, *Rev. d'hist. eccles.*, XVII, p. 510.

3. Mich. Syr., II, p. 453; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 221-222; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [59] 223; *Synaxaire*, P. O., I, p. [127-128] 341-342; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 33; BUTLER, *Arab Conquest*, p. 518-552; CAETANI, *Chronographia*, I, p. 446, 618, 638, 702.

4. Jean de Nikiou, p. 125; Mich. Syr., II, p. 471, 475; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 209; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [13] 259; QUATREMÈRE, *Mém. s. l'Égypte*, I, p. 160; BUTLER, *Ancient coptic Churches*, II, p. 306; BUTLER, *Arab Conquest*, p. 449, 548-552; CAETANI, *Chronographia*, I, p. 703, 825.

41. ISAAC ¹, de la province de Gharbieh, deux ans et dix mois, de toubah 392 au 7 hatour 395 (janvier 676-3 novembre 678).

42. SIMÉON ² le Syrien, sept ans et sept mois, de kihak 395 au 24 abib 402 (décembre 678-18 juillet 686).

43. ALEXANDRE ³ (II), de Bana, vingt-quatre ans et neuf mois, de barmoudah 405 au 2 amchir 431 (avril 689-27 janvier 715).

44. COME ⁴, de Bana, un an et trois mois, de barmahat 431 au 3 baounah 432 (mars 715-28 mai 716).

45. THÉODORE ⁵, onze ans et sept mois, d'abib 432 au 7 amchir 444 (juillet 716-1^{er} février 728).

46. MICHEL ⁶, vingt-trois ans et demi, du 17 tout 445 au 16 barmahat 468 (14 septembre 728-12 mars 752).

47. MÉNAS ⁷, de Samannoud, neuf ans et neuf mois, de barmoudah 468 au 30 toubah 478 (avril 752-25 janvier 762).

48. JEAN ⁸ (IV), de Bana, vingt-trois ans et onze mois, d'amchir 478 au 6 toubah 502 (février 762-1^{er} janvier 786).

49. MARC ⁹ (II), d'Alexandrie, vingt-trois ans et trois mois, d'amchir 502 au 22 barmoudah 525 (février 786-17 avril 809).

1. Mich. Syr., II, p. 475; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 156; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [12] 258; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [11, 18, 48, 60, 62] 175, 182, 212, 224, 226; *Synaxaire*, P. O., III, p. [191-192] 267-268; QUATREMÈRE, *Mém. s. l'Égypte*, I, p. 25; II, p. 54; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 76, 373; BUTLER, *Ancient Coptic Churches*, II, p. 306; BUTLER, *Arab Conquest*, p. 449-450, 548-552; CAETANI, *Chrônographia*, I, p. 618, 775, 814, 825, 826, 864; *Vie d'Isaac*, P. O., XI, fasc. 3.

2. Jean de Nikiou, p. 125; Mich. Syr., II, p. 475; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 156; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, [32] 276; *Synax. éth.*, P. O., VII, p. [381-387, 416] 397-403, 432; CAETANI, *op. cit.*, I, p. 788, 814, 864, 910, 952; BUTLER, *Arab. Conquest*, p. 552.

3. Mich. Syr., II, p. 480; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 229; *Synaxaire* P. O., XI, p. [763-766] 797-800; CAETANI, *op. cit.*, I, p. 973, 1025.

4. Mich. Syr., II, p. 503.

5. EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 203; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [767] 801; BUTLER, *Ancient Coptic Churches*, I, p. 73.

6. EVETTS et BUTLER, p. 56, 177, 221, 237, 267; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [23] 267; *Synax. éth.*, P. O., IX, p. [502] 298; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [874-877] 223-235; QUATREMÈRE, *Recherches s. l'Égypte*, p. 152-156, 292; AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 190; BUTLER, *op. cit.*, II, p. 263.

7. Mich. Syr., III, p. 4; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [17] 261.

8. Mich. Syr., III, p. 4; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 86; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [571-573] 605-607; BUTLER, *Ancient Coptic Churches*, II, p. 305-306.

9. Mich. Syr., III, p. 25-47; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 84-85; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, P. O., X, p. [25] 269; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [964-966] 322-324.

50. JACQUES ¹, dix-huit ans et huit mois, de baounah 525 au 14 amchir 544 (juin 809-8 février 828).

(284 b). 51. SIMÉON ² (II), d'Alexandrie, trois ans et quatre (*sic*) mois, de barmahat 544 au 3 babeh 548 (mars 828-30 septembre 831).

52. JOSEPH ³, de Menouf, dix-neuf ans, de hatour 548 au 23 babeh 567 (novembre 831-20 octobre 850).

53. MICHEL ⁴ (II), un an et quatre mois, de kibak 567 au 22 barmoudah 568 (décembre 850-17 avril 852).

54. COME ⁵ (II), de Samannoud, sept ans et cinq mois, de baounah 568 au 12 hatour 576 (juin 852-8 novembre 859).

55. CHENOUDI ⁶, de Batanoun, vingt et un ans et trois mois, de kihak 576 au 4 barmahat 597 (décembre 859-28 février 881).

56. MICHEL ⁷ (III), vingt-et-un (*sic*) ans, de barmoudah 597 au 20 barmahat 625 (avril 881-16 mars 909).

57. GABRIEL ⁸, d'Ilmih ⁹ (?), dix ans et dix mois, de bachnès 625 au 21 amchir 636 (mai 909-15 février 920).

58. COME ¹⁰ (III), treize ans, de barmahat 636 au 3 barmahat 649 (mars 920-27 février 933).

59. MACAIRE ¹¹, de Choubra-Qabbalah, vingt ans et trois mois, de barmoudah 649 au 24 baounah 669 (avril 933-18 juin 953).

1. Mich. Syr., III, p. 47, 63; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 231; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [10, 26, 47, 61-62] 174, 190, 211, 225-226; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [791] 825.

2. Mich. Syr., III, p. 73; *Synaxaire*, P. O., I, p. [101-102] 315-316.

3. Mich. Syr., III, p. 73, 80, 116; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 269; *Ménologes coptes arabes*, P. O., X, p. [60] 224; *Synaxaire*, P. O., I, p. [146-149] 360-363; QUATREMERIE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 156-161; BUTLER, *Coptic Churches*, II, p. 251-252, 307.

4. *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [966] 324.

5. *Synaxaire*, P. O., III, p. [253] 329.

6. BUTLER, *Coptic Churches*, I, p. 204; II, p. 298, 307; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [938-939, 973-975] 296-297, 331-333.

7. EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 136; Maqrizi, *Khitat*, II, p. 152; BUTLER, *Coptic Churches*, I, p. 169, 232; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [882-885] 240-243.

8. *Martyrologes et ménologes orientaux*, P. O., X, p. 75; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [802-803] 836-837.

9. Peut-être le copte **Ⲅⲁⲙⲓ** (AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 162). Dans le ms. le mot semble écrit Ⲅⲓⲗ, orthographe qu'on trouve aussi dans l'*Histoire des Patriarches* (Paris, ar. 303, f° 172 b).

10. *Martyrologes et mén. orientaux*, P. O., X, p. 75; *Canons des Apôtres*, P. O., VIII, p. [16-17] 566-567; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [835-837] 193-195.

11. *Synaxaire*, P. O., I, p. [16] 230; XI, p. [475-476] 509-510; XVI, p. [893-895] 251-253; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 84.

60. THÉOPHANE ¹, d'Alexandrie, quatre ans et sept mois, de mésori 669 au 4 barmahat 674 (août 953-28 février 958).

61. MÉNAS ² (II), de Sandala, dans la province de Gharbieh, douze ans et huit mois, de barmoudah 674 au 3 kihak 687 (avril 958-29 novembre 970).

62. EPHREM ³ le Syrien, trois ans et onze mois, de toubah 687 au 6 kihak 691 ⁴ (janvier 971-2 décembre 974).

63. PHILOTHÉE ⁵, vingt-trois ans et dix mois, de toubah 692 au 12 hatour 716 (janvier 976-8 novembre 999).

64. ZACHARIE ⁶, d'Alexandrie, vingt-huit ans et dix mois, de kihak 716 au 3 hatour 744 ⁷ (décembre 996-30 octobre 1028).

65. CHENOUDI ⁸ (II), de Tannanah ⁹, quinze ans et onze mois, de kihak 745 au 2 hatour 761 (décembre 1028-29 octobre 1044).

66. CHRISTODULE ¹⁰, trente ans et onze mois, de kihak 761 au 4 kihak 792 (décembre 1044-30 novembre 1075).

1. Mich. Syr., III, p. 133 ; *Synaxaire*, P. O., III, p. [343-344] 419-420 ; VANSLEB, *loc. cit.* ; BUTLER, *Coptic churches*, II, p. 334.

2. Mich. Syr., III, p. 134, EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 196 ; VANSLEB, *loc. cit.* ; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 161-162.

3. EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 116 ; *Synaxaire*, P. O., III, p. [308-312] 384-388 ; VANSLEB, *loc. cit.* ; BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 204 ; II, p. 306-307, 334 ; *Encycl. de l'Islam*, I, p. 551.

4. Dans le ms. : 690.

5. BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 127, 145, 148 ; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 132 ; *Synax. éth.*, P. O., XI, p. [494] 290.

6. EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 135, 142-143, 290 ; *Synaxaire*, P. O., III, p. [211-213] 287-289 ; XI, p. [526-527] 560-561 ; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 163 ; BUTLER, *op. cit.*, II, p. 306, 396-398.

7. *Note marginale* : « C'est lui qu'el-Hakim livra aux bêtes féroces, mais elles ne lui firent aucun mal et se soumirent à lui. Lorsqu'il mourut, on l'enterra dans l'église des *Degrés*, une des trois églises (actuellement) en ruines du (quartier) des Bani Waïl. Son corps fut ensuite transporté de là à el-Habach. » — Le nom de l'église est écrit الدرج, nous lisons *الدرج*, *marches, degrés* (voir plus haut, p. 141, n. 3) : cf. *بابلون الدرج*, *Babylone des degrés* (BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 252).

8. Michel. Syr., III, p. 148 ; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 132, 290 ; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 162 ; BUTLER, *op. cit.*, II, p. 305.

9. Ms. : طنانه, Peut-être la même localité que طنان d'Ibn el-Djian (p. 12-13 ; Abd-el-Latif, p. 601-602).

10. Mich. Syr., III, p. 162 ; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 121, 232, 252, 270, 276, 294 ; *Synaxaire*, P. O., III, p. [379] 455 ; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 283, f° 74 b ; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexan-*

67. CYRILLE¹ (II), d'Aflaqah, dans (la province de) Béhéra, quatorze ans et trois mois, de barmahat 792 au 12 baounah 806 (mars 1076-6 juin 1090).

68. MICHEL² (IV), de Sindjar, neuf ans et onze mois, d'abib 806 au 30 bachnès 816 (juillet 1090-25 mai 1100).

69. MACAIRE³ (II), vingt-six ans et sept mois, de baounah 817 au 25 kihak 844 (juin 1101-21 décembre 1127).

(285). 70. GABRIEL⁴ (II), fils de Tarik, écrivain, du Vieux-Caire, quatorze ans et deux mois, du 9 amchir 849 au 10 barmoudah 861⁵ (3 février 1132-5 avril 1145).

71. MICHEL⁶ (V) fils d'el-Daqaïti⁷, huit mois et quatre jours, du 5 mésori 861 au 3 barmoudah 862 (29 juillet 1145-29 mars 1146).

72, JEAN⁸ (V), le moine, du désert (de Scété), dix-neuf (*sic*) ans

drie, p. 11, 77, 294; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 342; BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 124, 204, 233, 284; II, 263, 264, 294; Ali Pacha, *Khitat djadidah*, VI, p. 76.

1. Mich. Syr., III, p. 178; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 137, 143, 271, *Lampes des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 74; *Synax. éth.*, P. O., I, p. [81-82] 599-600; VANSLEB, *op. cit.*, p. 296; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 36, 292; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 88; Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 78; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [1064-1069] 422-423.

2. *Martyrologes et ménologes orientaux*, P. O., X, p. 78; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 123, 230; SAVARY, *Lettres sur l'Égypte*, II, p. 187; BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 234; II, p. 308; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 162-163.

3. Mich. Syr., III, p. 231, 235; *Ménologes coptes-arabes*, P. O., X, p. [17, 59] 181, 223; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 171; *Synaxaire*, P. O., I, p. [16-17] 230-231; BUTLER, *op. cit.*, I, p. 205, 234; II, p. 263, 305.

4. Mich. Syr., III, p. 235; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 123, 124, 127, 195; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 75 a-b; VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 62, 296 et catalogue, p. 2; BUTLER, *op. cit.*, I, p. 128, 204, 205; II, p. 252, 260, 263, 296, 306; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 36; B. I. F., IV, p. 204; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [940-942] 298-300.

5. En réalité, le total est de 12 ans, si l'on part de 849, et de 17 ans, si l'on prend 844.

6. *Martyrologes et ménologes orientaux*, P. O., X, p. 74; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [924-925] 282-283.

7. Originaire de Daqaït, village de la province de Gharbieh (Ibn-el Djian, p. 77; Abd-el-Latif, p. 638).

Dans Maqrizi (*Khitat*, II, p. 496) : el-Taquadousi, originaire de Taquadous ou Daquadous (AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 65).

8. Mich. Syr., III, p. 234, 327; EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries*, p. 20, 30, 34, 106, 107, 119, 123, 144; BUTLER, *Coptic churches*, II, p. 298.

et huit mois, du deuxième jour des Épagomènes de l'an 862 au 4 bachnès 883 (25 août 1146-29 avril 1167).

73. MARC ¹ (III) fils de Zour'ah, de 883 au 6 toubah [905] (1167-1^{er} janvier 1189).

74. JEAN ² (VI), fils d'Abou Ghalib, vingt-sept ans, du 4 amchir 905 au 11 toubah 932 (29 janvier 1189-6 janvier 1216).

75. CYRILLE ³ (III), fils d'el-Laqlaq, sept ans, huit mois et vingt-neuf jours, du 22 baounah 951 au 24 barmahat 959 (16 juin 1235-20 mars 1243).

76. ATHANASE (III), fils de Kalil (?) ⁴, onze ans, un mois et vingt-six jours, du 24 babeh 967 au 1^{er} kihak 978 (22 octobre 1250-27 novembre 1261).

Lorsque Athanase mourut, quelques notables du Vieux-Caire désignèrent (pour lui succéder) Jean, fils d'Abou Saïd el-Soukari, mais certains personnages du Caire mirent en avant Gabriel, fils de la sœur d'Anba Pierre, évêque de Tanbouda. Il fut enfin décidé que l'on procéderait à un tirage au sort dans l'église ⁵.

1. Mich. Syr., III, p. 329, 379-380, 403; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 8, 23, 30, 32, 120, 134-135, 139, 143-144, 187; *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f^o 227 b; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [518] 532; VANSLEB, *Hist. de l'Eglise d'Alexandrie*, p. 235; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 235; BUTLER, *Coptic churches*, II, p. 306; BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 308, n. 1; BUTLER, *Treaty of Babylon*, p. 40-41; inscription au nom de ce patriarche dans le tombeau de Khunès, à Assouan (*Catal. des monum. et inscr. de l'Égypte antique*, 1^{re} série, I, p. 162).

2. Mich. Syr., II, p. 403, 412; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 96, 124, 139, 175, 196; BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 308-309; *Synaxaire*, P. O., XI, p. [542-543] 576-577; VANSLEB, *op. cit.*, p. 30; QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte*, p. 163. — Jean Pauléon (cf. B. I. F., I, p. 115).

3. *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f^o 75, 115 b; BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 309, 409-410; *Synaxaire*, P. O., I, p. [112-113] 326-327; éd. du Caire, II, p. 30-31; *Synax. éth.*, P. O., VII, p. [297] 313; VANSLEB, *op. cit.*, p. 294, 335; BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 128, 234, 283; II, p. 305-306; B. I. F., IV, p. 202; *Mél. Fac. or.*, I, p. 118.

4. Ms. : كليل. — *Hist. des Patriarches*, Paris, ar. 306, f^o 32b: كليل *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f^o 137b (كليل); *Synax. éth.*, P. O., VII, p. [297] 313 (*Aklil* et *Kelil*); QUATREMÈRE, *Mamlouks*, I, a, p. 31-32, BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 234; J. MASPÉRO, *Diplôme ar.-chrétien*, *Annales du Service des Antiquités*, 1910, p. 183; VILLECOURT, *Le saint chrême dans l'église copte*, *Rev. d'hist. ecclés.*, XVIII, p. 6 (Kalib); Ali Pacha, *Khitat djadidah*, VI, p. 81 (كليل).

5. Sur cette coutume, voir les détails donnés dans Mich. Syr., II, p. 504, III, p. 120, 163, 231, 250-251, 329; VANSLEB, *Hist. de l'Eglise d'Alexandrie*, p. 13; BUTLER, *Coptic churches*, II, p. 305; *Synaxaire*, P. O., XVI, p. [924-925] 282-283; *Hist. nestorienne*, P. O., IV, p. [99] 309.

Ainsi fut fait, et le nom de Gabriel sortit : il fut donc consacré higoumène. Mais, sur l'opposition que lui firent Jean et ses partisans, il fut déposé. Jean fut ensuite intronisé le 6 toubah de l'an 978 (1^{er} janvier 1262), un mois après la mort d'Athanase. Après six ans et neuf mois de pontificat, il fut aussi déposé, et Gabriel fut à nouveau installé comme patriarche, le 24 babeh de l'an 985 (21 octobre 1268). Ce dernier fut déposé une seconde fois le 6 toubah de l'an 987 (1^{er} janvier 1271), et Jean fut réinstallé par ordre du gouvernement du sultan. Gabriel resta déposé jusqu'à sa mort, et Jeangarda le pontificat jusqu'à sa mort. Étant donné que Gabriel mourut le premier et que le sort l'avait désigné avant Jean, son nom précède celui de Jean dans l'Église ¹ et dans l'histoire.

(285 b). 77. GABRIEL ² (III), fils de la sœur de l'évêque de Tanbouda, deux ans, deux mois et dix jours, du 24 babeh 985 au 6 toubah ³ 987 (21 octobre 1268-1^{er} janvier 1271).

78. JEAN ⁴ (VII), fils d'Abou Saïd, vingt-neuf ans et sept jours. Les dates ont été exposées ci-dessus pour ses deux prises de fonctions : [du 6 toubah 978 au 24 babeh 985 (1^{er} janvier 1262-21 octobre 1268), et 6 toubah 987] au 26 barmoudah 1009 ⁵ (1^{er} janvier 1271-21 avril 1293).

79. THÉODOSE ⁶ (II), fils de Raphaël, le Franc, six (*sic*) ans et six mois, du 10 abib 1010 au 5 toubah 1016 (4 juillet 1294-31 décembre 1299).

80. JEAN ⁷ (VIII), fils d'Isaac, de Minyah Bou Fis ⁸, vingt

1. C'est-à-dire, dans les *diptyques*. Les auteurs arabes ont connu l'expression, cf. Yahya d'Antioche, C. S. C. O., ar., sér. III, t. VII, p. 92, 150 : الدتيخن ; Masoudi, *Prairies d'or*, IX, p. 341 ; *Tanbih*, p. 160 : الدبطخة ; Eutychius, C. S. C. O., ar. sér. III, t. VII (p. 35) الدتيخة

2. Moufazzal, P. O., XIV, p. [284-288] 448-452, *Synax. éth.*, P. O., VII⁹ p. [294-301] 310-317 ; Ali Pacha, *Khitat Djadidah*, VI, p. 81-82.

3. Au-dessus de « 6 toubah », on lit : 17 abib. C'est peut-être la date de la mort de Gabriel, car le 6 toubah est celle de sa déposition.

4. Moufazzal, P. O., XIV, p. [283-287] 447-451 ; QUATREMÈRE, *Mamlouks*, II, a, p. 23 (*Sinuous*, à corriger en *Younous*) ; *Synax. éth.*, P. O., VII, p. [298] 314 ; Ali Pacha, *Khitat djadidah*, VI, p. 82.

5. Note marginale : « La première fois : 6 ans et neuf mois ; la seconde : 22 ans et 3 mois.

6. Moufazzal, P. O., XIV, p. [422] 586 ; Ali Pacha, *Khitat djadidah*, VI, p. 82 ; VILLECOURT, *op. cit.*, *Rev. d'hist. ecclés.*, XVII, p. 503.

7. *Lampe des Ténèbres*, Paris, ar. 203, f^o 131 b, 288-289 ; *Synax. éth.*, P. O., IX, p. [672] 468 ; VILLECOURT, *op. cit.*, p. 504 ; Ali Pacha, *loc. cit.*

8. Cf. Maqrizi, éd. de l'Inst. Franç., III, p. 312, n. 5. — Il est question d'un évêque de Minyah Bou Fis dans la *Lampe des ténèbres*, Paris, ar. 203, f^o 131 b.

ans, trois mois et vingt jours, du 14^e amchir 1016 au 4 baou-nah 1036 (8 février 1300-29 mai 1320).

Sous son pontificat, le gouvernement du sultan imposa aux Chrétiens et aux Juifs des obligations nouvelles, et notamment pour les chrétiens le port de turbans bleus², l'obligation, dans un but d'humiliation, de se tenir sur une monture en ayant les deux jambes d'un même côté³; et bien d'autres mesures. Les églises furent fermées, au Vieux-Caire et au Caire tout d'abord, et ensuite dans le reste des provinces de l'empire égyptien, à l'exception des couvents, des églises d'Alexandrie, et de quelques églises du pays.

C'est alors qu'arriva un ambassadeur de Lascar⁴, empereur de Constantinople, pour intercéder en faveur des Chrétiens. On ouvrit l'église jacobite de Notre-Dame; de la Mouallaqah, au Qasr el-Cham, au Vieux-Caire, et l'église melkite de Saint-Michel⁵, dans le même quartier, après six cent trois jours de fermeture.

On reçut ensuite la visite d'un ambassadeur du roi de Barcelone⁶, venu dans le même but d'intercession. Deux autres églises furent rouvertes : l'église copte (jacobite) de Notre-Dame⁷, dans le quartier de Zouweilah, et l'église melkite de Saint-Nicolas, dans le quartier des Boundouqaniyin.

Cette situation subsista jusqu'à maintenant. Nous espérons en la miséricorde de Dieu!

81. JEAN (IX), un des deux frères (?), de تڤنا⁸ (?) du Béhéra,

1. Suivi dans le ms., de 19.

2. Cf. Maqrizi, *Khitat*, II, p. 516; QUATREMÈRE, *Mamlouks*, II, b, p. 177-180; Ibn Iyas, I, p. 143.

3. Littéralement : « monter en large » (cf. QALQACHANDI, XIII, p. 324).

4. Cf. ZETTERSTÉEN, *Beitr. Z. Gesch. d. Mamlûkensultane*, p. 160, 161, 164, 178; TISSERANT, VILLECOURT et WIET, *Recherches sur la personnalité et la vie d'Abû'l-Barakât Ibn Kubr*, R. O. C., XXII, p. 392-393.

5. Cf. Yahya d'Antioche, C. S. C. O., ar. sér. III, t. VII, p. 116-118, 196.

6. Cf. QUATREMÈRE, *Mamlouks*, II, b, p. 229-230; *Encycl. de l'Islam*, I, p. 672. — Jaime II, des comtes de Barcelone, roi d'Aragon.

7. Cf. *Synax. éth.*, P. O., I, p. [49] 567; *Synaxaire*, éd. du Caire, I, p. 54.

8. Le P. Villecourt propose de lire Nifiyah, au sud de Tanta (*op. cit.*, *Rev. hist. eccles.*, XVII, p. 504). Ali Pacha (*Khitat djadidah*, VI, p. 82) n'indique pas de localité. Dans l'*Hist. des patriarches* (Paris, ar. 306, f° 34b) ce patriarche est appelé النقادى, originaire de Naqadah, localité voisine de Kous; mais nous ne sommes plus dans le Delta. On lit بنقه dans le ms. Or. 1337 du Brit. Mus. (communication du P. Villecourt).

six ans, cinq mois et vingt-deux jours, du 1^{er} babeh 1037 au 2 barmoudah 1043 (28 septembre 1320-28 mars 1327).

82. BENJAMIN ¹ (II), d'el-Damiqrat, onze ans, huit mois et un jour, du 13 bachnès 1043 au 11 toubah 1055 (10 mai 1327-6 janvier 1339).

83. PIERRE ² (V), huit ans, six mois et huit jours, du 6 toubah 1056 au 14 abib 1064 (1^{er} janvier 1340-8 juillet 1348).

84. MARC ³ (IV), de Kalioub, de l'an 1065 ⁴ au 6 amchir 1079 (1349-31 janvier 1363).

85. JEAN ⁵ (X), de Damas, du 5 bachnès 1079 [au 19 abib 1085] (30 avril 1363-13 juillet 1369).

[Cette liste est complétée en marge comme suit :]

86. GABRIEL ⁶ (IV), supérieur du couvent d'el-Mouharraq [11 toubah 1086-2 bachnès 1094/6 janvier 1370-27 avril 1378].

87. MATTHIEU ⁷ [1^{er} mésori 1094-5 toubah 1125/25 juillet 1378-31 décembre 1408].

88. GABRIEL ⁸ (V) [26 barmoudah 1125-8 toubah 1144/21 avril 1409-3 janvier 1428].

89. JEAN ⁹ (XI), du Maqs [16 bachnès 1144-9 bachnès 1169/11 mai 1428-4 mai 1453].

1. VILLECOURT, *op. cit.*, p. 504, 500, 512; Ali Pacha, *loc. cit.*

2. VILLECOURT, *op. cit.*, *Rev. d'Hist. ecclés.*, XVII, p. 505, 509-510, 513; XVIII, p. 7-8; Ali-Pacha, *loc. cit.*

3. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 82-83.

4. Dans le ms. : 1056, Rétabli d'après Ali Pacha.

5. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 83.

6. Ali Pacha, *loc. cit.*

7. Paris, ar. 132, 3^e; 145, 6^e; Ali Pacha, *loc. cit.* Maqrizi donne comme date de l'avènement du successeur de Matthieu le 9 safar 811 de l'hégire (corriger 821) = 4 juillet 1408 (QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 260).

8. VANSLEB, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 124, 127, 132; BUTLER, *Coptic churches*, II, p. 100; Ali Pacha, *loc. cit.*; *Synaxaire*, éd. du Caire, II, p. 242. — Les dates de Maqrizi sont : 9 safar 811/4 juillet 1408 (voir note précédente) — 2 rabi II 830/31 janvier 1427 (QUATREMÈRE, *op. cit.*, II, p. 260, 263-264.

9. QUATREMÈRE, *op. cit.*, II, p. 264-265; Sakhawi, p. 39 (مونس); Ali Pacha, *loc. cit.*

Maqrizi place l'accession de Jean du Maqs en radjab 830/ mai 1427, mais lui donne comme prédécesseur un nommé Michel, que la présente liste n'a pas retenu et qui fut déposé : il avait été élu le 13 djoumada I/12 mars de la même année (QUATREMÈRE, *loc. cit.*).

90. MATTHIEU ¹ (II), de la Haute-Égypte [13 tout 1170-13 tout 1182/10 septembre 1453-10 septembre 1465].

91. GABRIEL ² (VI), supérieur du couvent d'el-'Arabah [15 amchir 1182-19 kihak 1191/9 février 1466-15 décembre 1474].

92. MICHEL ³ (VI), fils d'el-Samallouti [13 amchir 1193-16 amchir 1194/7 février 1477-10 février 1478].

93. JEAN ⁴ (XII), de Naqadah [23 barmoudah 1196-7 tout 1200/18 avril 1480-4 septembre 1483].

94. JEAN ⁵ (XIII), du Vieux Caire [15 amchir 1200-11 amchir 1240/9 février 1484-5 février 1524].

95. GABRIEL ⁶ (VII), de Minchah [4 babeh 1242-29 babeh 1285/1^{er} octobre 1525-26 octobre 1568].

96. JEAN ⁷ (XIV), de Manfalout [22 barmoudah 1290-3^e jour épagomène 1305/17 avril 1574-5 septembre 1589].

97. GABRIEL ⁸ (VIII), de Manbir [16 baounah 1306 — déposé, puis rétabli — 9 bachnès 1326/20 juin 1590-14 mai 1610].

98. MARC ⁹ (V), d'el-Bayadah [se place entre les deux pontificats de Gabriel VIII].

99. JEAN ¹⁰ (XV), de Mellawi [environ dix ans]

100. MATTHIEU ¹¹ (III), de Toukh [dates ?].

101. MARC ¹² (VI), originaire de Bahdjourah, du couvent d'el-'Arabah, intronisé le 17 barmoudah 1362/22 avril 1646 [† en barmoudah 1371/ avril 1655].

102. MATTHIEU ¹³ (IV), originaire de Mir, du couvent de Notre-

1. Ali Pacha, *loc. cit.* — Sakhawî (p. 389) place son accession au 22 radjab 856/8 août 1452.

2. Ali Pacha, *loc. cit.*

3. Ali Pacha, *loc. cit.*

4. Ali Pacha, *loc. cit.*

5. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 83. — Le *Synaxaire* (éd. du Caire, II, p. 178, n. 3) donne pour ce patriarche les dates 1475-1516.

6. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 84; B. I. F., IV, p. 204. — Le *Synaxaire* (éd. du Caire, II, p. 235-236) donne 1518-1561.

7. Ali Pacha, *loc. cit.*

8. B. I. F., IV, p. 205; Ali Pacha, *loc. cit.*

9. Ali Pacha, *loc. cit.*

10. Ali Pacha, *loc. cit.*

11. Ali Pacha, *loc. cit.*, Paris, ar. 319.

12. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 75, 84.

13. Ali Pacha (*op. cit.*, VI, p. 75, 84) donne comme date d'accession fin hatour 1376/novembre 1659.

Dame, à Baramous, intronisé patriarche au mois de hatour de l'an 1377 des martyrs/novembre 1660 [† 16 mésori 1391/19 août 1675].

Fin du fragment d'Abou'l-Barakât.

Grâce aux *Khitat djadidah* d'Ali Pacha (VI, p. 84-88), nous sommes à même de compléter cette liste et d'aboutir à l'époque contemporaine.

103. JEAN¹ (XVI), 12 barmahat 1392-10 baounah 1434 (18 mars 1676-15 juin 1718).

104. PIERRE (VI), 15 mésori 1434-26 barmahat 1442 (19 août 1718-2 avril 1726).

105. JEAN (XVII), 6 toubah 1443-23 barmoudah 1461 (12 janvier 1727-29 avril 1745).

106. MARC (VII), 24 bachnès 1461-12 bachnès 1485 (30 mai 1745-18 mai 1769).

107. JEAN² (XVIII), 15 babeh 1486-2 baounah 1512 (23 octobre 1769-7 juin 1796).

108. MARC³ (VIII), 28 tout 1513-13 kihak 1526 (6 octobre 1796-21 décembre 1809).

109. PIERRE⁴ (VII), 16 kihak 1526-28 barmahat 1568 (24 décembre 1809-5 avril 1852).

110. CYRILLE⁵ (IV), 11 baounah 1570-23 toubah 1577 (17 juin 1854-30 janvier 1861).

111. DÉMÉTRIUS⁶ (II), 9 baounah 1578-11 toubah 1586 (15 juin 1862-18 janvier 1870).

112. CYRILLE⁷ (V), intronisé le 23 babeh 1591 (1^{er} novembre 1874).

1. *Synaxaire* (éd. du Caire, II, p. 180) : 1668-1710.

2. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 76; BUTLER, *Coptic Churches*, II, p. 401.

3. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 72; BUTLER, *loc. cit.*

4. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 72.

5. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 72, 81.

6. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 73. Dans le *Synaxaire* (éd. du Caire, II, p. 180) la date d'accession est 1854.

7. Ali Pacha, *op. cit.*, VI, p. 73, 77, 80; *Synaxaire*, éd. du Caire, I, p. 110-111.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

PAR G. WIET

P. 2, n. 3, l. 4-5, *lire* : *Hist. Patr.*, P. O., I, p. [190] 454.

P. 2, n. 3, l. 7. — 448, *lire* 449 (brigandage d'Éphèse).

P. 17, l. 13 et seq. — Ce raisonnement de Dioscore sur la divinité du Christ se trouve reproduit dans la *Réfutation d'Eutychius* de Sévère d'Achmouneïn (P. O., III, p. [53] 173).

P. 19, l. 24. — reconnaissant, *lire* : reconnaissant.

P. 26, l. 12 seq. — Ces détails romanesques sur la jeunesse de Dioclétien se retrouvent dans le *Synaxaire* (P. O., III, p. [455-457] 531 533 ; cf. *Anal. Bolland.*, XL, p. 98, 137). Il est appelé Aghribida, au lieu de Gharibita, et c'est l'empereur Numérien, et non Carus, qui le fait venir à la cour.

P. 38, n. 5. — C'est en vain que j'ai fait des recherches pour élucider le sens de ce mystérieux *Niqiyah* qu'on lit dans les professions du patriarche Matthieu.

Abou'l-Barakât (*Lampe des ténèbres*, Paris, ar. 203, f° 74 b, 154) fait rentrer dans la juridiction du patriarche : Alexandrie, l'Égypte, l'Abyssinie, la Nubie et la Pentapole. De ce même Matthieu, Vansleb (*Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 32) note les qualités suivantes : « *Patriarche d'Alexandrie, et des dominations sujettes à l'Égypte ; de Jérusalem, du pays des Abyssins, de Nubie, de Pentapolis, et de tous les autres lieux où saint Marc a prêché* ».

Dans un traité conclu entre Saladin et Hildebrand, ambassadeur de Pise, on lit les titres du patriarche Marc III. Le texte arabe en est perdu, les voici dans une traduction latine contemporaine : « Et de hoc fuit testis Marcus patriarcha de Alexandria et de Babillonia et de Nubia et de Saba » (AMARI, *I diplomi arabi del R. archivio Fiorentino*, p. 261). Si le document n'était pas daté du 25 septembre 1173, soit de quelques mois avant la conquête du Yémen par le frère de Saladin, on pourrait penser

à cette contrée, suivant l'interprétation d'Amari (*op. cit.*, p. 459). Il est bien tentant de supposer qu'il y avait dans l'original arabe الحَبَشَة, *el-Habachah* (?), l'Abyssinie. — Cf. encore BUTLER, *Coptic churches*, II, p. 302; Mich. Syr., II, p. 414.

P. 45, l. 4. — Aq̄q̄usnâgès, lire Asq̄q̄nâgès.

P. 48, l. 19. — Jean II, lire Jean I (Jean Talaïa).

P. 52, n. 3. — « Paul avait interdit aux évêques monophysites en 537-538 » de siéger à Alexandrie. Il résulte d'autres passages de cet ouvrage (p. 164, 179, 187, 237, n. 3, 243) que cette interdiction fut prononcée, non par Paul le Tabennésiotte, mais par son successeur Apollinaire. Cette assertion s'appuie uniquement sur un passage de l'*Histoire des Patriarches* (P. O., I, p. [205]469 : corriger en ce sens la référence donnée, p. 179, n. 4) : il résulte du contexte que la mesure fut prise avant la mort de Théodose, donc avant 566, et après 551 (avènement d'Apollinaire).

P. p. 59, l. 28-29. — Inspirations pontanée, lire : inspiration spontanée.

P. 65, n. 1, l. 1. — Vit., Ton., lire : Vict. Ton.

P. 71, n. 3. — Beth-Garmai, lire : Beith-Garmai.

P. 72, notes, l. 14-15. — Sur Philoxène de Hiérapolis, voir encore [Assemani, *Bibl. Or.*, II, p. 40-46; Duval, *Litt. syr.*, p. 356-358; Wright, *Syr. Lit.*, p. 72-76; Krüger, in *Protest. Realenz.*, 3^e éd., XV, p. 367-370; Wallis-Budge, *The Discourses of Philoxenus*, 2 vol., Londres, 1894; *Tractatus de Trinitate et Incarnatione*, C. S. C. O., syr., sér. II, tome XXVII; et les *Dissertationes* publiées dans P. O., XV. — A. F.].

P. 73, l. 21. — 24 octobre, lire : 14 octobre (voir la n. 1).

P. 75, l. 9. — 540, lire : 551 (arrivée d'Apollinaire à Alexandrie : voir p. 161).

P. 75, l. 22. — 537, lire : 535 (élection de Théodose).

P. 75, n. 7. — Sévère d'Achmouneïan, lire : Sévère d'Achmouneïn.

P. 77, n. 2, l. 7-8. — De l'avènement de Justin I^{er} à l'intronisation du patriarche catholique Paul (540), il y a exactement 22 ans. Lire : (537), et 19 ans.

P. 78, l. 11. — Difficile, lire : facile.

P. 82, n. 4, l. 4. — I, lire : II.

P. 83, n. 2, l. 10. — Sur Sévère d'Antioche, voir encore [Mai,

Spic. rom., X, p. 169-220 ; P. G., XLVI, p. 627-652 ; J. Eustratios, *Σευήρος ὁ μονοφυσίτης...*, Leipzig, 1894 ; M. Peisker, *Severus von Antiochien*, Halle, 1903 ; Brooks, *The sixth Book of the select Letters of Severus*, Londres, 2 vol., 1902-1904 ; et les œuvres éditées dans P. O., IV, VIII, XVI (homélies) ; VI, VII (hymnes). — A. F.].

P. 86, n. 4, l. 3. — Monastère de l'Énaton, à Alexandrie, *lire* : près d'Alexandrie.

P. 88, n. 5, l. 10. — 24 octobre 518, *lire* : 14 octobre (mort de Dioscore II).

P. 91, l. 4. — *Au lieu de* : ncessité, *lire* : nécessité.

P. 92, n. 4, l. 2. — *Lire* : اصحاب اوطاخي.

P. 117, n. 1, l. 1. — *Lire* : الاسكندرية.

P. 141, n. 1, l. 13. — 258 (= 547), *lire* : 258 (= 541).

P. 148, l. 15-17. — L'accusation lancée contre Paul le Tabennésiotte se trouve dans Jean de Nikiou, p. 516.

P. 148, n. 5. — Voir Eutychius, C. S. C. O., ar., sér. III, tome VI, p. 200.

P. 159, note, l. 19. — Retourner le crochet (|) avant « ce qu'ont connu ».

P. 167, l. 11. — 531, *lire* : 533, date admise dans cet ouvrage pour la conférence de Constantinople (voir l'index, sous *conférence*).

P. 179, n. 1. — [206|470, *lire* [205|469.

P. 198, notes, ligne 13. — *Au lieu de* . περι, *lire* : περι.

P. 204, n. 2, l. 1. — *Au lieu de* . και, *lire* : και.

P. 205, n. 2, l. 2. — *Au lieu de* : Θέσητα, *lire* : Θεότητα.

P. 208, notes, l. 2. — 587, *lire* : 578 (avènement de Damien).

P. 212, l. 22. — 577-604, *lire* : 578-604 (pontificat de Damien).

P. 216, n. 1, l. 3. — 576-577 *lire* : 575-577 (pontificat de Pierre IV).

P. 217, n. 3. — Au sujet de cette hypothèse de Gutschmid (au lieu de p. 465-496, *lire* : 495-496) sur le philosophe Jean Philoponos, il n'est peut-être pas inutile de faire observer qu'une tradition orientale assez tardive (xiii^e siècle) donne à Jean le Grammairien (Yahya el-Nahwi) la qualité de *patriarche d'Alexandrie* (Ibn el-Qifti, *Tarikh el-Houkama*, éd. Lippert,

Leipzig, 1903, p. 35). Au cours de son ouvrage, l'auteur arabe atténue d'ailleurs cette donnée : Jean est dit plus loin « évêque à Alexandrie » (p. 93), et, au cours de la biographie qui lui est spécialement consacrée, il est qualifié d'« évêque dans l'église d'Alexandrie » (p. 354), ce qui est autrement vague. La valeur de ces renseignements est singulièrement diminuée par les dates assignées à l'activité de Jean Philoponos. Disciple de Sévère (*Chawari* ; p. 354), antérieur au médecin Paul d'Égine (*Foulis el-Adjaniti* ; p. 261-262) et à d'autres personnages que je n'ai pu identifier (p. 55, 56, 322), Jean le Grammairien aurait daté l'un de ses ouvrages de l'an 343 de Dioclétien = 626-627 (p. 356), et aurait vécu assez longtemps encore pour supplier le calife Omar d'épargner la bibliothèque d'Alexandrie (p. 355 ; cf. CAETANI, *Chronographia*, I, p. 290). On sait que la science occidentale s'appuie sur cet anachronisme touchant la vie de Philoponos pour innocenter les Arabes et ne pas leur imputer un incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie (Cf. MAQRIZI, *Khitat*, éd. de l'Inst. Franç., III, p. 129, n. 2). D'ailleurs, Yahya el-Nahwi est peut-être différent de Jean Philoponos (cf. *Der Islam*, XII, p. 251). — Voir STEINSCHNEIDER, *Die arab. Uebersetzungen aus dem Griechischen*, in *Beihefte zum Centralblatt für Bibliothekswesen*, fasc. V, p. 16 ; XII, p. 103-105. — Masoudi semble avoir été le seul des auteurs arabes à connaître le surnom *Philoponos*, qu'il traduit par *haris*, l'avide (*Avertissement*, p. 18). — Cf. encore G. FURLANI, *Il trattato di Giovanni Filopono sul rapporto tra le parti e gli elementi ed il tutto e le parti*, in *Atti del. R. Inst. Veneto*, t. LXXXI ; FURLANI, *Una lettera di Giovanni Filopono*, *Ibid.*, LXXX, p. 1247-1265.

P. 227, l. 1. — 560, *lire* : 566 (sacre de Paul d'Antioche).

P. 228, n. 3. — [Pour le sacre de Baradée, cf. p. 185, n. 1. — *Lire* [Pour le sacre de Paul d'Antioche par Baradée, voir les renvois de p. 229, n. 5].

P. 258, l. 5. — Théodose, *lire* : Théodore.

P. 244, n. 4, l. 10. — *Au lieu de* : Euloge da Nisibe, *lire* : Euloge de Nisibe.

P. 338, l. 3. — Sinaïe, *lire* : Sinaï.

P. 350, l. 14. — 538-549, *lire* : 537-539 (dates de Paul de Tabenne).

P. 351, l. 5. — 540, *lire* : 539.

BIBLIOGRAPHIE

- Abudacnus, *Historia Iacobitarum*. — *Historia Iacobitarum seu Cop-torum... cum annotationibus Ioannis Nicolai... vulgavit Sigeber-tus Havercampus*, Leyde, 1740.
- Agath. — *Agathiæ scholastici Historiæ* (C.S.H.B.)
- Ali Pacha, *Khilat djadidah*. — Ali Pacha Moubarak, El-Khitat el-djadidah el-Taufiqiyah, 20 vol., Boulaq, 1306/1889.
- Amélineau, *Contes et romans de l'Égypte chrétienne*. — 2 vol., Paris, 1888.
- Amélineau, *Géographie*. — *La Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, Paris, 1893.
- Amélineau, *Résumé*. — *Résumé de l'histoire de l'Égypte depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Annales du Musée Guimet, Bib. de vulgarisation, tome VII, Paris, 1894.
- Amélineau, *Vie de Schnoudi*. — *Les Moines égyptiens. Vie de Sche-noudi*, Ibid., tome I, Paris, 1889.
- Amélineau, *Vie du patr. Isaac*. — *Histoire du patriarche Isaac* (texte et trad.), Public. de l'École des lettres d'Alger, Paris, 1890.
- Anast. Sin., *Hod*. — *Anastase le Sinaïte, Hodégos* (P. G., LXXXIX, 25-310).
- Assemani, *Bib. Or*. — *Bibliotheca Orientalis clementino-vaticana*, 4 vol., Rome, 1719.
- Barhebræus. — *Gregorii Barhebræi chronicon ecclesiasticum*, éd. Abbeloos et Lamy, 3 vol., Louvain, 1872-1877.
- Baronius, *Ann. eccl*. — *Annales ecclesiastici*, 12 vols., Rome, 1598-1607.
- Barth, Kaiser Zeno. — Bâle 1894.
- Berl. Klass. — *Berliner Klassikertexte*.
- B. I. F. — *Bulletin de l'Institut Français d'archéologie orientale le Caire*.
- BUTLER, *Ancient Coptic Churches*. — *Ancient Coptic Churches of Egypt*, 2 Vol., Oxford, 1884.
- Butler, *Arab. Conquest*. — *The Arab Conquest of Egypt and the last thirty years of the Roman Dominion*, Oxford, 1902.
- Byzant. Zeitschr. — *Byzantinische Zeitschrift*, Leipzig.

- Caetani, *Annali dell' Islam*. — En cours de publication depuis 1905, Milan.
- Casanova, *Mohammed et la fin du monde*. En cours de publication depuis 1911, Paris.
- Christ et Paranikas, *Anthologia græca carminum christ.* — Leipzig, 1871.
- Chron. ad an. 846.* — C.S.C.O., syr., sér. III, tôme IV, texte, p. 157-238 ; trad., p. 121-180.
- Chron. an.* — Chronique syriaque anonyme, éd. et trad. Guidi (C.S.C.O., syr. sér. III, tome IV).
- Chron. Ed.* — Chronicon Edessenum, C.S.C.O., syr., sér. III, tome IV, p. 1-12 ; et Hallier, *Untersuchungen über die Edessenische Chronik, mit dem syrischem Text und eine Uebersetzung*, Leipzig, 1892.
- Chron. Pasc.* — P.G., XCII, 1-1158.
- CLERMONT-GANNEAU, *Rev. archéol. or.* — Recueil d'archéologie orientale, en cours de publication depuis 1888, Paris.
- Cod. Just.* — Codex Justinianus, éd. Paul Krüger, Berlin, 1877.
- COTELIER, *Eccl. gr. monum.* — Ecclesiæ græcæ monumenta, Paris, 1686.
- C.S.C.O. — Corpus scriptorum ecclesiasticorum orientalium, ed... Chabot, Hyvernât, Guidi, Forget, en cours de publication depuis 1903, Paris.
- C.S.E.L. — Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, publ. de l'Acad. de Vienne.
- C.S.H.B. — Corpus scriptorum historiae byzantinae, 49 vols., Bonn, 1828-1878.
- Cyrille de Scythopolis, *Vie de saint Sabas*. — COTELIER, *Eccl. gr. monum.*, III, p. 220-376.
- Denys de Tell-Mahré. — Chronique de Denys de Tell-Mahré, quatr. partie, éd. et trad. Chabot, Bib. de l'Éc. des Hautes-Études, fasc. 112, Paris, 1895.
- Diehl, *Justinien*. — Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle, Paris, 1901.
- Diehl, *Théodora*. — Théodora, impératrice de Byzance, Paris, 1904.
- Duchesne, *Vigile et Pélage*. — Revue des questions historiques, XXXVI, 1884, p. 369-440.
- Duval, *Litt. Syr.* — La littérature syriaque, 2^e éd., Paris, 1900.
- Élie de Nisibe. — C.S.C.O., syr., sér. III, tomes VII-VIII.
- Épiphane, *Hær.* — Saint Épiphane, *des Hérésies*, P. G., XLI-XLII.
- ERMANN et KREBS, *Aus den Papyrus der Kön. Museen*.
- Eunape, *Vitæ sophist.* — *Vies des Philosophes et Sophistes*, éd. Niebuhr, C.S.H.B.

- Évagr. *Hist. eccl.* — Histoire ecclésiastique, P.G., LXXXVI(II), 2415-2886.
- EVETTS et BUTLER, *Churches and Monasteries.* — The Churches and Monasteries of Egypt and some neighbouring Countries, attributed to Abu Sâlih the Armenian, Oxford, 1895.
- Georges de Chypre. — Georgii Cyprii descriptio orbis romani, éd. Gelzer, Leipzig, 1890.
- Greg. Magn., *Epist.*
- Greg. Magn., *Reg. Epist.* } — P.L., LXXVII, 441-1328.
- Greg. Magn., *Moralia.*
- Gutschmid, *Verzeichniss.* — Verzeichniss der Patriarchen von Alexandrien, in GUTSCHMID, *Kleine Schriften*, éd. Rühl, tome II, Leipzig, 1890.
- Harnack, *Dogmengesch.* — *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, 4^e éd., 3 vol., Tübingen, 1909-1910.
- Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles.* — HEFELE, *Histoire des Conciles*, trad. Leclercq, 8 vol. parus, Paris, 1907-1917.
- Hergenröther, *Handb. der K. G.* — Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte, 4^e éd., Frib. en Brisgau, 1902.
- Hergenröther, *Photius.* — Photius, Patriarch von Constantinopel, sein Leben, seine Schriften und das griechische Schisma, 3 vol.; Ratisbonne, 1867-1869.
- Hier. — Hieroclis Synecdemus, éd. Burckhardt, Leipzig, 1893.
- Hist. Aug.* — Histoire Auguste.
- Horm. — Hormisdas, *Epistolæ et decreta*, P.L., LXIII, 367-534.
- Huart, *Hist. des Arabes.* — Histoire des Arabes, 2 vol., Paris, 1912-1913.
- Ibn Râhib. — C.S.C.O., ar., sér. III, tome I.
- Jacques d'Edesse. — C.S.C.O., syr., sér. III, tome IV, texte, p. 261-330; trad., p. 197-258.
- Jean Damasc., *de Haer.* — Saint Jean Damascène, de Hæresibus, P.G., XCIV.
- Jean d'Éphèse, *Comment.* — Vies des Bienheureux orientaux, texte in LAND, *Anecd. syr.*, II, p. 2-288; trad. in DOUWEN et LAND, *Iohannis episcopi ephesini syri monophysitæ Commentarii de beatis Orientalibus*, Amsterdam, 1889.
- Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.* — Histoire ecclésiastique, trad. Schönfelder, Munich, 1862.
- Jean de Nikiou. — Chronique de Jean, évêque de Nikiou, éd. et trad. Zotenberg, Notices et extraits des mss. de la Bibl. nationale, tome XXIV.
- J. Lyd., de Magistr. — Joannis Lydi de magistratibus populi romani, éd. Wünsch, Leipzig, 1903.

- Jornandès, *Succ. temp.* — De regnorum ac temporum successione (Mommson, *Mon. Germ. hist.*, Auct. ant., tome V, I).
- Kleyn, *Jacobus Baradaeus*. — Jacobus Baradaeus, de Schichter der syrische monophysietische Kerk, Leyde, 1882.
- Krüger, *Monoph. Streitigkeiten*. — Monophysitische Streitigkeiten im Zusammenhange mit der Reichspolitik, Iéna, 1884.
- Krumbacher, *Byz. Litt.* — Geschichte der Byzantinischen Litteratur von Justinian bis zum Ende des Oströmischen Reiches, 2^e éd., Munich, 1897.
- Labbe, *Concil* — Ph. Labbeus, Sacrosancta concilia ad reg. édit. exacta, Lutetiae, 17 tomes, en 18 vols., 1671-1672.
- Land, *Anecd. Syr.* — Anecdota syriaca, 4 vol., Leyde, 1862-1875.
- Lebon, *Le monoph. sévérien*. — Le monophysisme sévérien, Louvain, 1909.
- Leont. Byz., *de sectis*. — P.G., LXXXVI(I), 1193-1268.
- Leont. Neap., *Vie de saint Jean*. — P.G., XCIII, 1613-1660 ; et GELZER, *Leontios v. Neapolis Leben des hl. Johannes des Barmherigen*, in Samml. ausgewählter kirchen u. Dogmengesch. Quellschriften, V, Leipzig, 1893.
- Lequien. — Oriens christianus, 3 vol., Paris, 1740.
- Lettre Pascale*. — Osterfestbriefe des Alexander Patriarchen von Alexandrien, *Berlin Klass.*, Heft 6, p. 55-109.
- Lib. Chalif.* — Liber Chalipharum, C.S.C.O., syr., sér. III, tome IV, texte, p. 77-155 ; trad., p. 63-119.
- Liber.*, *Brev.* — P.L. LXVIII, 969-1052.
- Livre de la Création et de l'Histoire*. — éd. et trad. Huart, 6 vol., Paris, 1899-1919 (Publ. de l'École des Lang. or.).
- Mai, *Spic. rom.* — *Spicilegium Romanum*, 10 vol., Rome, 1839-1844.
- Malal. — Malalas, Chronographie, éd. Niebuhr (C.S.H.B., ; et P.G., XCVII, 9-970.
- Mansi. — S. Conciliorum nova et amplissima collectio, 31 vol., Florence, 1759-1798.
- Maqrizi, *Ges. d. Copten*. — Macrîsi's Geschichte der Copten, Göttingen, 1845.
- Maqrizi, *Khitat*. — El-mawaiz wa'l-itibar fi dhikr el-Khitat wa'l-athar, 2 vol., Boulaq, 1853.
- Maqrizi, *Khitat*, éd de l'Inst. Franç. — Même ouvrage, en cours de publication à l'Institut Français d'archéologie orientale, Le Caire, depuis 1911, 3 vol. parus.
- Masoudi, *Avertissement*. — Le Livre de l'Avertissement, trad. Carra de Vaux, Paris, 1897.

- Masoudi, *Prairies d'or*. — Les prairies d'or, éd. et trad. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, 9 vol., Paris, 1861-1877.
- Masoudi, *Tanbih*. — Kitab at-Tanbih wa'l-Ischraf, éd. de Goeje, Leyde, 1894.
- MASPERO et WIET, *Matériaux*. — Matériaux pour servir à la Géographie de l'Égypte, le Caire, 1914-1919 (Mém. de l'Inst. Franç. d'archéol. or., tome XXXVI).
- Mél. Fac. or.* — Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth.
- Men. fragmenta. — éd. Niebuhr (C.S.H.B., vol. de Dexippos, p. 282-444).
- Mich. Syr. — Chronique de Michel le Syrien, éd. et trad. Chabot, 4 vol., Paris, 1899-1904.
- M. I. E. — Mémoires présentés à l'Institut égyptien, Le Caire.
- M. M. F. — Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française, au Caire.
- NEROUTSOS BEY, *L'Ancienne Alexandrie*. — Paris, 1888.
- Nicéph. Call. — Histoire de l'Église (P.G., CXLV-CXLVII).
- Nicéphore de Constantinople. — éd. de Boer, Leipzig, 1880.
- Nov. — Novellæ constitutiones, éd. Schœl et Kroll.
- Organis. milit.* — Jean Maspero, Organisation militaire de l'Égypte byzantine, Paris, 1912 (Bib. de l'École des Hautes Études, fasc. 201).
- Oxyrhynchus Papyri*. — Voir *Pap. Oxyrh.*
- Pap. Oxyrh.* — The Oxyrhynchus Papyri, by Grenfell and Hunt, Londres, 1898 et seq.
- PARTHEY, *Notit. Episc.* — Hieroclis Synecdemus et Notitiæ græcæ Episcopatum, Berlin, 1866.
- Pargoire, *Égl. byz.* — L'Église byzantine de 527 à 847. Paris, 1905.
- Paul Diacre, *Hist. rom.* — Histoire romaine, éd. Droysen (*Mon. Germ. Hist.*, Auct. ant.).
- P. byz. Caire.* — Papyrus grecs d'époque byzantine, par Jean Maspero, 3 vol., Le Caire, 1910-1915.
- P. G. — Migne, Patrologia græca.
- Photius, *Biblioth.* — Bibliotheca, P.G., CIII-CIV.
- P. L. — Migne, Patrologia latina.
- P. Lips.* — Griechische Urkunden der Papyrussammlung zu Leipzig, von Mitteis, Leipzig, 1906.
- P. Lond.* — Greek Papyri in the British Museum, éd. Kenyon et Bell, Londres, 1893-1911.
- P. O. — Patrologia orientalis, éd. Graffin et Nau, Paris, depuis 1907.
- Prat. spir.* — Pratum spirituale, de Jean Moskhos, P.G., LXXXVII (III), 2851-3112.

- Procopé, *Anecd.* — *Anecdota*, éd. Haury, Leipzig, 1905 seq.
- Procopé, de *Ædificiis* — éd. Dindorf, 1833-1838 (C.S.H.B.)
- Ps-Denys — in KLEYN, *Bijdrage tot de kerkgeschiedenis*, Utrecht, 1891.
- Ptolémée, *Géogr.* — *Geographia*, éd. Müller, 2 vol., Paris, 1901.
- Qalqachandi. — *Soubh el-Acha*, 14 vol., Le Caire, 1913-1919,
- QUATREMÈRE, *Hist. des sultans Mamlouks.* — 2 vol., Paris, 1837.
- QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte.* — 2 vol., Paris, 1811.
- QUATREMÈRE, *Rech. sur l'Égypte.* — *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte*, Paris, 1808.
- Rehrmann, *Die Christologie des hl. Cyrillus.* — *Die Christologie des hl. Cyrillus von Alexandrien systematisch dargestellt*, Hildesheim, 1902.
- Renaudot, *Hist. Patr. Alex.* — *Historia Patriarcharum Alexandrinorum*, Paris, 1713.
- Renaudot, *Liturgiarum orient. collectio.* — 2^e éd., 2 vol. Francfort, 1847.
- Rev. crit.* — *Revue critique*, Paris.
- Rev. Hist. Rel.* — *Revue de l'histoire des Religions*, Paris.
- R.O.C. — *Revue de l'orient chrétien*, Paris.
- Socr., *Hist. eccl.* — *Socrate, Histoire ecclésiastique*, P.G., LXVII, 29-842.
- Sophocles. — *Greek lexicon of the roman and byzantine periods*, New-York, 1893.
- Sozom. — *Sozomène, Histoire ecclésiastique*, P.G., LXVII, 843-1630.
- Synaxaire.* éd. du Caire. — *El-sadiq el-amin fi akhbar el-kiddisin*, 2 vol., Le Caire, 1912-1913.
- Synaxaire*, trad. Wüstenfeld. — *Synaxarium das ist Heiligen-Kalender der Coptischen Christen*, 2 fasc. Gotha, 1879.
- Théodoret, *Hist. eccl.* — *Histoire ecclésiastique*, P.G., LXXXII, 881-1280.
- Théophane, *Chronogr.* — *Chronographie*, éd. Classenus, 2 vol. 1839-1841 (C.S.H.B.); et éd. de Boor, 2 vol., Leipzig, 1883-1885.
- Théoph. Simoc. — *Theophylacti Simocattæ Historiæ*, éd. du C.S.H.B.; et éd. de Boor, Leipzig, 1887.
- Thesaurus syriacus.* — J. Payne-Smith, *Thesaurus syriacus*, Oxford, 1868.
- Tillemont, *Mém. Hist. eccl.* — *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, Paris, 1693-1712.
- Timothée de Constantinople. — *De receptione Haereticorum*, P.G., LXXXVI(I), 11-74.
- USENER, *de Stephano Alexandrino.* — in *Kleine Schriften*, tome III, p. 247-320, Leipzig, 1912.

- Vausleb, *Hist. de l'Eglise d'Alexandrie*. — Histoire de l'Eglise d'Alexandrie fondée par S^t Marc, Paris, 1677.
- Vict. Ton. — Victor Tonnensis, *Chronicon*, P.L., LXVIII, 941-962.
- Vie de l'abbé Daniel*. — in CLUGNET, *Bibliothèque hagiographique orientale*, tome I, Paris, 1901.
- Vie S. Sabas. — Voir Cyrille de Scythopolis.
- Von Lemm, *Kleine Koptische Studien*. — Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, tomes X, XIII, XIV, XXI, 1899-1904.
- Wright, *Syr. Lit.* — A Short History of Syriac Literature, Londres, 1894.
- WÜSTENFELD, *Chroniken d. Stadt Mekka*. — 4 vol., Leipzig, 1857-1861.
- Zach., *Hist. eccl.* — in LAND, *Anecd. Syr.*, tome III.
- ZOEGA, *Catal. cod. copt.* — Catalogus codicum copticorum manu scriptorum qui in Musaeo borgiano Velitris adservantur, Rome, 1810.
- Zosime. — Histoire, éd. Bekker, 1837 (C.S.H.B.).
-

INDEX GÉNÉRAL

REMARQUE. — Du fait que de nombreux personnages portent le même nom, une méthode de classement s'imposait pour faciliter les recherches. La suivante a été adoptée : les dignitaires seront toujours cités dans un même ordre de séries, empereurs (E.), papes (P.), patriarches de Constantinople (PC), patriarches d'Alexandrie (PA), patriarches d'Antioche (PAN), patriarches de Jérusalem (PJ), puis viendront les autres personnes du même nom d'après l'ordre alphabétique de leur filiation, de leurs surnoms ou de leurs lieux d'origine. Dans chaque série (E, P, etc.), l'ordre *chronologique* sera suivi : les dates mises entre parenthèses étant empruntées au corps de l'ouvrage, ou à l'appendice III (*ces dernières sujettes à caution*). Aucune mention ne sera faite des jacobites, sauf dans le cas de subdivisions (trithéites, gaïtanites, etc.) ; par contre, la qualité de catholique sera toujours jointe au nom propre.

A

- | | |
|---|--|
| <p>Abânâqis, 277.
 Abou Dakn, 188, 190.
 Abou'l-Barakât ibn Koubr, 118, 158, 159, 237, 338, 347, 352, 359, 360, 371, 381, 382.
 Aboûnâkî, 277.
 Abou Salih, 287.
 Abou Seïfeïn. — Voir Église d'Abou Seïfeïn.
 Abraham — Voir Couvent d'Abraham.
 Abydos, 34.
 Abyssinie, 23, 38, 39, 95, 193, 289, 382, 383.
 Acace, PC, 19, 21.
 Acace, chiliarque, 151, 160, 266</p> | <p>académies d'Alexandrie, 47.
 Ἀγγελῖται, 142, 283.
 Acéphales, 49, 99, 109, 177, 191, 211, 291, 329, 353.
 Achille, PA (302-303), 365.
 Achmouneïn. — Voir Sévère d'Achmouneïn.
 ἄγιοις(ὁ ἐν), 97, 108.
 Actistètes, 193.
 Adam, 8.
 Adriatique, 61.
 Ælure. — Voir Timothée, PA (479-502).
 Aflaqah, 375.
 Afrique (continent), 38, 196, 288, 289.
 Afrique (préfecture), 38, 39, 106, 118, 120, 127, 128, 139, 152, 153.</p> |
|---|--|

- Aftouniyas, 247.
- Agapet, P (535-536), 100, 104, 120-122, 131, 149, 153, 350, 356.
- Agapius, 75-77.
- Agapius de Manbidj, 219, 221, 222, 361.
- Agathon, PA (648-666), 371.
- Agathon, abbé (frère d'Apollinaire PA catholique), 161, 162.
- Agathon, préfet augustal, 158, 161.
- Aghribida, 382.
- agnoète (hérésie), 97.
- Agnoètes, 49, 96, 97, 104, 112, 115, 172, 192, 211, 262, 352.
- Agrippinus, PA (166-178), 363.
- Ahnas, 35. — Voir Héracléopolis magna.
- Aïtiqîyâ, 289.
- Akakios, 151.
- Akhmim, 15. — Voir Panopolis.
- Aksnya, 150.
- ἄκτιστον, 192.
- Alep, 71, 319.
- Alexandre, PA (303-344), 219, 300, 365.
- Alexandre, PA (689-715), 372.
- Alexandre Kalonymos, 4. — Voir controverse.
- Alexandrie, 2, 3, 6, 7, 11, 13, 16, 18, 21, 23, 25, 27, 31-49, 52, 53, 55, 58-62, 64, 70-83, 86-89, 93, 95, 97, 99, 100, 106-109, 111, 114, 116-119, 121, 123, 124, 126, 129, 131-133, 136, 137, 140, 142, 143, 146-151, 154-156, 158-161, 163-165, 170, 172, 174, 178-180, 184, 185, 187, 188, 191-193, 195, 196, 200, 206, 208, 211-214, 218-220, 222, 227, 230-234, 236-245, 247, 248, 250, 253, 256-272, 274-276, 279-281, 283, 284, 286-294, 296, 297, 299, 300-306, 310-312, 314, 316, 318, 321-323, 326-331, 333, 334, 336, 338-340, 342-347, 349, 350, 352-358, 360-370, 372-374, 378, 382-385. — Voir le suivant, et Alexandrins, académies, bibliothèques, concile, écoles, églises, musées, synode, tribuns, université.
- Alexandrie (Église d') 60, 61, 73, 78, 80, 93, 130, 135, 145, 156, 157, 161, 162, 169, 171, 174, 178, 182, 190, 212, 234, 237, 240, 257, 272, 286, 289, 385.
- Alexandrins, 2, 9, 13, 21, 22, 31-33, 40-46, 49, 63, 70, 74, 77-79, 95, 96, 111, 113, 114, 116, 117, 123, 124, 126, 136, 138, 140, 143, 162, 163, 176, 178, 188, 197, 202, 204, 206, 207, 213, 214, 223-225, 227, 228, 230-232, 234, 237, 239, 240, 245, 247, 249, 257, 265, 268, 270, 278, 284, 287, 293, 295, 301, 303, 305, 313, 318, 339, 343, 346, 349, 353.
- Ali Pacha, 381.
- ἄλλο καὶ ἄλλο } 24
ἄλλος καὶ ἄλλος }
- Alouah, 287-289, 353.
- Alphéios, 97.
- Alûdûs, 287.
- Αλωα, 287.
- Αλωδες, 287.
- ΑΛΩΩΛΙΑ, 287.
- Amantius, chambellan du Palais, 66, 67.
- Amantius, moine, 197.
- Amari, 383.
- Amas, PJ (594-600), 357.
- Amathonte, 327.
- Amazonios, 185.
- Ambroise de Milan (Saint), 30.

- Amélineau, 14, 28, 30, 158, 159.
 Amenti, 29.
 Amid, 334. — Voir Cyriaque d'Amid, Mari d'Amid.
 Ammônios, 33.
 Ammonius, moine, 193.
 Ammonius, fausse lecture pour Aftouniyas, 247.
 Amr, fils d'el-As, 371.
 Amr, fils de Sad, 371.
 Amr, fils de Saïd, 371.
 anachorètes, 18.
 Ananias. — Voir Couvent d'Ananias.
 Anastase, E (491-518], 16, 26, 43, 44, 65, 67-69, 71, 73, 75, 76, 82-84, 88, 99, 106, 108, 110, 114, 120, 122, 168, 171, 220, 257, 333, 343, 344, 356.
 Anastase, PA (604-616), 18, 40, 46, 264, 276, 284, 318, 320-324, 329, 331-333, 335, 336, 341, 351, 353, 357, 370.
 Anastase, PAN, catholique (567-570 et 590-598), 357.
 Anastase, PAN, catholique, (599 — 610), 225, 256, 257, 269, 357.
 Anastase, PAN, catholique (610-639), 357.
 Anastase le Bibliothécaire, 125, 348.
 Anastase le Sinaïte, 5-9, 11, 13, 14, 16, 24, 38, 41, 45, 79, 88, 192, 202, 204, 207, 261, 291, 295, 327, 331, 336-342. — Voir Hodêgos.
 Anastase, petit-fils de Théodora, 196.
 Anathématismes, 5, 36-37.
 Anatolios, 263.
 Ancyre, 366.
 André, 267.
 Andréas, 66.
 Andronic, PA (616-622), 18, 34, 46, 238, 283, 351, 357, 372.
 Angélion, 141, 142, 283, 318.
 Angélites, 142. — Voir Ἀγγελῖται.
 Annien, PA (72-83), 361, 362.
 annone, 42, 62, 128.
 Antaïopolis, 33, 34, 52.
 Anthime, PC (535-536), 2, 4, 14, 20, 100, 107, 112, 119-121, 131, 132, 149, 171, 183, 347, 349, 356.
 Anthropomorphites, 191.
 Antinoé, 52, 56, 177, 178, 337, 338.
 Antioche, 16, 36, 37, 41, 62, 69, 71, 73, 74, 78, 81-83, 85, 88, 89, 92, 98, 109, 119, 120, 122, 132, 133, 135, 144, 148, 160, 164, 169, 171, 172, 174, 183, 190, 192, 195, 200, 201, 226-231, 238, 240, 244, 246-249, 253, 255-257, 259, 263, 266-269, 271, 276, 277, 280, 281, 286, 293, 296, 297, 300, 301, 303, 307, 311, 313, 315, 316, 319, 321, 322, 324, 329-331, 334, 346, 347, 351, 353, 357, 358, 370. — Voir concile, école, ère, synode, Théoupolis.
 Ἀντιρρητικὴ, 79.
 Antoine (Saint), 364, 366.
 Antonin, évêque sévérien, 238.
 Antonine, 169.
 Anubis, 34.
 Aoussim, 98.
 Apamée, 194, 307.
 ἄφθαρτος } 13
 ἀφθάρτως }
 Aphrodité, 55, 56.
 Aphthartodocètes, 79, 89, 95, 97, 211.

ἀφ' ἧς περὶ τῶν λεγομένων Κἄθα-
ρῶν, 261.

Apion, ducs de Thébaidé, 330.

Apion, évêque, 257.

apocrisiaires, 128, 148, 277.

apocryphes, 18.

Apollinaire, PA, catholique (551-
570), 45, 75, 77, 156-158, 160-
165, 169-171, 176-179, 182,
187, 212, 213, 217, 218, 220,
224, 225, 233, 237, 238, 243,
256, 257, 259, 261, 264-266,
276, 283, 351, 356, 383.

Apollinaire de Laodicée, 2, 6,
16.

apollinariste (hérésie), 2.

Apollô (Apa), 33. — Voir cou-
vent d'Apa Apollô.

Apollon (Temple d'), 34.

Apologie de Julien, 93.

Apophthegmata Patrum, 57.

Apôtres, 7. — Voir Canons des
Apôtres.

Aqayyanous, 115.

Arabah (el-). — Voir couvent.

Arabes, 23, 54, 179, 184, 241,
286, 289, 292, 301-303, 312-
315, 321, 325, 336-338, 343, 371,
385. — Voir Saracènes.

Arabia, 277.

Arabie, 38, 74, 227, 228, 279,
282, 286, 312, 319.

Arabissos, 253.

Aragon, 378.

Arbitre (L'), 199.

Arbres de la Vierge, 25.

Arcadie, 52, 55, 206, 233. — Voir
duc.

Arétas V, 227.

Aréthas (Actes de saint), 74, 77.

arianisme, 1, 36, 136.

Ariens, 37, 85, 118, 120, 252.

Arisphoræ (basilica), 132.

Aristénète, 142.

Aristion, 142.

Aristochæ (basilica), 132.

Aristomaque, duc d'Égypte, 95,
111, 125, 126, 139, 216.

Aristomaque, duc et augustal,
267, 285.

Aristote, 6-8, 47, 191, 198, 202-
204, 209, 292.

aristotélécienne (philosophie), 7,
9, 199, 207.

Arius, 11, 12, 16, 207, 333, 365.

Arménie, 23, 98, 106, 185, 366.

Arméniens, 95, 173.

Arsène, 107, 145-147.

Arsinoé, 177.

Arsinoïte (nome), 61, 98, 290.

ἄρχων, 42.

Asiatiques, 195.

Asie, 72, 100, 148, 175, 196.

Asie mineure, 16, 47, 74, 97,
185, 328.

Askidas. — Voir Théodore Aski-
das.

Asklépiadès, 33.

Assemani, 71, 185, 304.

Assiout, 52, 317. — Voir Lyco-
polis.

Assouan, 376.

Astérius, 74, 75, 344.

Athanase (Saint), PA (344-390),
13, 32, 36, 37, 53, 79, 129,
136, 280, 365, 366. — Voir
église.

Athanase, PA (508-512), 369.

Athanase, PA, trithéite (566-571),
45, 104, 173, 184, 196, 197,
199-201, 206, 209, 210, 213,
218-222, 224, 225, 227, 228,
230, 232, 233, 239, 245, 295,
307, 352, 357.

Athanase, fils de Kalil, PA (1250-1261), 376, 377.
 Athanase, PAN (595-604), 319, 320-323, 325, 329-335, 339, 353, 357.
 Athanase, PAN, catholique, (629), 357.
 Athanase d'Antioche. — Athanase le Chamelier. — Voir Athanase PAN (595-604).
 Athanase, évêque daimianite, 331.
 Athanase, *νοτάριος*, 331, 336.
 Athanase, prêtre, 61.
 Athanase de Qennesrin. — Voir Athanase PAN.
 Athanasiens, 189, 210, 211,
 Athènes, 196, 358.
 Athéniens, 29.
 Atripé, 26.
 augustal, 13, 34, 43, 44, 46, 62, 63, 111, 113, 114, 117, 125, 128, 129, 139, 145-147, 158, 161, 162, 243, 245, 267, 268, 285, 321, 324, 326, 330, 331, 338, 340, 353.
 Augustamnique, 52, 174, 277, 312.
 Augustin (Saint), 308.
 Aulôg (Anbasâwî), 264.
 Avars, 275.
 Awarfîûlâ, 287, 288.
 Axoum, 289.
 Aykelâh, 268.

B

Baanès, 336, 337.
 Babaouin, 159.
 Babaroun, 159.
 Babillonia, 382.
 Babylone des degrés, 374.

Babylone d'Égypte, 25, 177, 331.
 Voir Babillonia.
 Bacchus. — Voir temple de Bacchus.
 Bacchus (saint), 364.
 Bahdjourah, 380.
ballin, 364.
 Bana, 372.
 Bânâroun. — Voir Deir Bânâroun.
 Banou Wail, 374.
 Bântôn. — Voir couvent de Bântôn.
 Bantoun (El-), 159.
 Baradée. — Voir Jacques Baradée.
 Baramous, 381.
 Barcelone, 378.
 Barhebræus, 2, 75, 181, 184, 190, 193, 195, 206, 213, 226, 239, 253, 254, 281, 319, 322, 357.
 Baronius, 74.
 Barsanoufah, 291.
 Barsanouphe, 291.
 Barsanouphiens, 191.
Βαρσανούφιος, 291.
 Barsauma le Syrien, 368.
 Bas-Empire, 24, 27, 39.
 Basile de Césarée (le Grand, Saint), 204, 366.
 basilica Arisphoræ }
 basilica Aristochæ } 132
 basilica (M)aris Phocæ }
 basilique (de) Cassien. — Voir église.
 basilique (de) Saint-Marc, 114, 115, 162.
 basilique de Théodose, 67.
 Batanoun, 373.
 Bataroun. — Voir Deir Bataroun.

- Batnai, 280. — Voir Cyrus.
 Baumstark, 361.
 Bawit, 55, 56.
 Bayadah, 380.
 Baykalah, 268.
 Bchaï, 25.
 Bédériana, 67.
 Béhéra, 375, 379.
 Beith Aptonia, 133, 247, 323, 334. — Voir couvent. — Jean de Beith Aptonia.
 Beith Garmai, 71, 383.
 Bélisaire, général de Justinien, 108, 118, 120, 121, 131, 169, 196.
 Bélisaire, hérétique, 335.
 Bévetoï, 43.
 Benjamin, PA (622-662), 25, 48, 179, 285, 351, 357, 370, 371. — Voir sanctuaire.
 Benjamin, PA (1327-1339), 379.
 Benoît, P (575-579), 356.
 Berbères, 56, 284, 285.
 Béryte, 6, 33, 82. — Voir université de Béryte.
 Bethléem, 25.
 bibliothèques d'Alexandrie, 13, 385.
 Blemmyes, 286, 288.
 Bogomiles, 98.
 Bollandistes, 74.
 Boniface, P (530-532), 356.
 Boniface, P (606), 275, 356.
 Boniface, P (608-615), 356.
 Boniface, P (619-625), 356.
 Bonose, 324, 326.
 Bons-Hommes, 98.
 Boschius, 357, 358.
 Bosphore, 132, 242.
 Bostra, 184, 314.
 Boundouqaniyin, 378.
 Bourdhianiyah, 186.
 brigandage d'Éphèse (449), 2, 36, 231, 382.
 Brooks, 346, 348, 355, 357, 358.
 Bubaste, 277.
 bucellaires, 46.
 Butler, 321, 322, 353.
 Byzance, 16, 20, 23, 41, 43, 44, 57, 65, 67, 69, 100, 106, 110, 114, 115, 119, 126, 129, 131, 137, 147, 153, 155, 161, 162, 171, 174, 177, 178, 183-187, 196, 225-229, 250-253, 255, 257, 264, 267, 268, 271, 275, 300-303, 339, 349. — Voir Constantinople.
 Byzantins, 43, 57, 61, 81, 104, 113, 134, 135, 162, 195, 212, 226, 265, 270, 276, 331, 349.
 byzantine (église), 12.
 byzantin (empire), 23, 25, 37, 60, 114, 126, 180, 260-262, 283, 347.
 byzantine (époque, — histoire, — législation), 188, 194, 198, 267, 275.

Γ — C

- Cabasa, 52.
 Γαβηθῶ } 314
 Γαβιθῶ }
 Cæsaria, 333. — Voir couvent.
 Γαῖνῶς, 115.
 Caire (Le), 284, 376, 378.
 Caire (Le Vieux-), 87, 375, 376, 378, 380.
 Callinice } 304
 Callinicum }
 Callinique, 108, 122, 167, 249, 304. Voir congrès. — Pierre.
 Calotychius, 76, 77, 111, 113, 126.

- Canons des Apôtres, 290.
 Canope, 48, 56, 116, 137.
 Cantarelli, 117, 145, 321, 324.
 Capelli, 356.
 Cappadoce, 72, 152, 253, 307, 324.
 Cappadociens, 152.
 Cartamina (abbé de), 297.
 Carthage, 38, 118.
 Carus, 26, 382.
 Casanova, 23, 277.
 Cassianus. — Voir le suivant.
 Cassien. — Voir église. — monastère. — mont.
 Catacéphalites, 193.
 Catalogue de Porphyre Ouspensky, 342.
 catholicisme, 11, 14, 47, 74, 77, 83, 89, 92, 100, 123, 128, 135, 146, 157, 165, 166, 168, 177, 178, 182, 203, 205, 211, 223, 233, 258, 262, 292-294, 325-328. — Voir dyophysisme.
 catholiques, 1, 15, 16, 19, 38, 47, 49, 52, 66, 67, 82, 84, 85, 88, 103, 113, 118, 120, 122, 124, 132, 138, 143, 144, 146, 148-150, 152, 153, 156, 161, 164, 167, 175-177, 180, 185, 190, 195, 199, 203, 206, 207, 211, 212, 224, 235, 250, 255, 256, 258, 259, 264-266, 268, 271, 273-275, 277, 283, 290, 292, 294, 300, 307, 309, 311, 331, 340, 344, 350-352, 383. Voir Chalcédoniens — dyophysites — melkites.
 catholique (Église), 2, 7, 18, 138, 161, 183, 187, 203, 262, 264. — Voir melkite (Église).
 Cédrenus, 292.
 Céladion, PA (153-166), 362.
 celtique (religion), 28.
 Cerdon, PA (95-106), 362.
 Γέρος } 312
 Γέρρας }
 Césarée, 152, 165. — Voir Basile.
 Chabot, 304, 330.
 Chalcédoine, 2, 12, 16, 18-20, 328. — Voir concile.
 Chalcédoniens, 2, 8, 66, 69, 71, 72, 74, 76, 78, 83, 84, 92, 99, 107, 109-111, 118, 121-124, 130, 132, 135, 137, 138, 143, 159, 160, 163, 171, 177, 191, 206, 211, 223, 228, 256, 267, 276, 279, 283, 285, 292, 293, 325, 328, 347, 350. — Voir catholiques — dyophysites — melkites.
 Chalcédoniens (Anti-), 20, 248, 326.
 Chawari, 385.
 Chenoudi, PA (859-881), 373.
 Chenoudi, PA (1028-1044), 374.
 Chenoudi, moine, 15, 25, 29, 33, 34, 55, 57-59, 368. — Voir couvent d'Apa Chenoudi.
 chiliarque, 151, 160, 266.
 Chios, 185.
 Choubra Qabbalah, 373.
 Chrétiens, 33-35, 284, 286, 287, 289, 378.
 christianisme, 28, 30, 35, 195, 234, 284, 286.
 Christodule, PA (1044-1075), 374.
 Christophe, 305.
 Chronique d'Édesse, 109.
 Chronique Orientale, 151, 344. — Voir Ibn Râhib.
 Chronique Paschale, 142, 171, 324.
 Chypre, 39, 106, 242, 294.

- Chypriotes, 327, 328.
 Cilicie, 72, 195, 206, 307.
 Claude (saint), 317.
 Claudia, 368.
 Cleistus, 316-317.
 Code de Justinien, 261.
 colloque de Constantinople. —
 Voir conférence.
 Colonnade (la) } 141, 142
 Colonnes (les) }
 Côte, PA (715-716), 372.
 Côte, PA (852-859), 373.
 Côte, PA (920-933), 373.
 Côte (saint), 364. — Voir église.
 comes, 158.
 comte des excubiteurs, 66, 250.
 comte d'Orient, 160, 179, 257.
 concile d'Alexandrie (589), 261.
 concile d'Antioche (341), 84.
 concile de Chalcédoine, 2, 5, 8, 10-
 12, 14, 16-21, 29, 36, 37, 39,
 44, 53, 56, 60, 66, 68-73, 75,
 77, 79, 83-85, 90, 92, 99, 100,
 105, 106, 128, 129, 131, 144,
 152, 153, 165, 167, 169, 171,
 175, 180, 187, 191, 197, 199,
 202, 204, 207, 211, 228, 229,
 255, 257, 265, 269-271, 273,
 283, 368. — Voir Contre le
 concile de Chalcédoine.
 concile de Constantinople (381),
 36, 265, 266, 367.
 concile de Constantinople (425-
 427), 98, 368.
 concile de Constantinople (518),
 68, 69, 72, 268, 345.
 concile de Constantinople (536),
 68, 100, 104, 121, 122, 268,
 348.
 concile de Constantinople (553),
 161, 165, 167, 177, 197.
 concile de Constantinople (580),
 282, 299-303, 353.
 concile de Constantinople (587),
 268, 269.
 concile de Constantinople (680),
 177,
 concile d'Éphèse (431), 15, 36,
 37, 59, 81, 84, 98, 231.
 concile d'Ephèse (449). — Voir
 brigandage.
 concile de Florence, 271.
 concile de Galatie, 366.
 concile de Gaza, 150.
 concile de Goubba, 293.
 concile de Latran (1215), 271.
 concile de Nicée, 35, 36, 38, 50,
 53, 84, 99, 167, 270, 271, 365.
 concile de Paralos, 312, 335.
 concile de Tyr, 72, 84.
 concile (quatrième). — Voir con-
 cile de Chalcédoine.
 concile (second). — Voir concile
 de Constantinople (381).
 concile de 381 — Voir concile de
 Constantinople (381).
 concile de 518. — Voir concile
 de Constantinople (518).
 concile de 536. — Voir concile
 de Constantinople (536).
 conciliabule d'Éphèse (431), 231.
 Condobaudites, 112, 173, 208,
 211.
 conférence de Constantinople
 (533), 1, 13, 99, 100, 103, 105,
 110, 167, 384.
 conférence de Constantinople
 (535), 100, 110.
 conférence de Constantinople
 (566), 167.
 conférence de Constantinople
 (570), 352.
 congrès de Callinique, 167.

- Conon, 187, 195-197, 206, 210, 307.
- Cononites, 142, 210, 211, 245, 295.
- Constance, 32.
- Constant II, 356.
- Constantin, E, 26.
- Constantin l'anachorète — Constantin de Lycopolis, 51, 316, 317.
- Constantina, 269, 276.
- Constantine (= Tella), 122.
- Constantinople, 1, 2, 16, 36, 37-40-42, 49, 58-60, 66, 68, 69, 71, 73, 81, 83-85, 95, 99, 100, 104, 107, 110, 111, 113, 119-122, 126, 128, 130-132, 136-138, 140, 143, 146-150, 152-155, 161, 165, 168-172, 174, 177, 183-185, 187, 193, 195-198, 209-211, 214, 224-226, 229, 231, 243, 245, 246, 250, 252, 255-257, 259, 263, 265, 266, 268, 270, 271, 274, 276, 279, 281, 292, 299, 300, 301, 304, 307, 324, 326, 327, 338, 343, 347, 349, 350, 352-354, 356, 358, 367, 368, 378. — Voir Byzance — concile — conférence — Cyriaque — Jean — Timothée.
- consul, 69.
- consulat, 346, 350.
- Contre Julien, 85, 91, 93.
- Contre le concile de Chalcédoine, 8, 197, 199, 202, 204 — Voir κατά της... τετάρτης συνόδου — Τυρίμαχα.
- Contre les additions de Julien, 93.
- Contre Proclus, 199 — Voir De Æternitate mundi — Éternité Patriarches d'Alexandrie.
- du monde — Κατὰ τῶν Πράκτου
- Controverse avec Alexandre Kalonymos, 4.
- Coptes, 1, 2, 14-17, 21-25, 27-32, 35-39, 41, 43, 50, 51, 53, 54, 57-59, 75, 76, 79, 86, 87, 93, 107, 108, 116, 124, 127, 128, 130, 134, 136, 140, 142, 143, 145, 149, 150, 154, 157, 158, 162, 164, 165, 169, 170, 176-179, 182, 183, 187, 190, 193, 206, 211, 212, 227, 231-234, 242, 246-248, 263-265, 273, 278, 283-286, 290, 310-312, 316, 320, 321, 323, 326, 328, 331, 332, 340, 344, 346, 347, 350. Voir Égyptiens.
- Corinthe, 196.
- corruptibilité du corps du Christ, 11, 89-91, 96, 192.
- Corrupticoles, 211, — Voir Phthartolâtres.
- Cos (île de), 40.
- Γοῦββιά, 313.
- Couvents — Voir aussi monastères.
- couvent (d') Abraham, 229.
- couvent (d') Ananias, 286, 296.
- couvent (d') Apa Apollô, 55, 56.
- couvent (d') Apa Chenoudi, 56.
- couvent (d') Apa Mousaios, 56.
- couvent (d'el-) Arabah, 380.
- couvent (de) Bântôn, 158, 161.
- couvent (de) Beith Aphtonia, 247, 319.
- Couvent Blanc, 55.
- couvent (de) Cæsaria, 333 — Voir monastère de la Patricienne (?)
- couvent (de l')Énaton — Voir Énaton.
- couvent (d')Ibas, 236.
- couvent (de) Mar Eugène, 264.

- couvent (d'el-) Mouharraq, 379.
 couvent de Notre-Dame, 380-381.
 couvent (de) Pachôme, 55.
 couvent (των) Πατέρων, 159, 258,
 279 — Voir couvent d'el-Zadjadj.
 couvent (des) Pères — Voir le pré-
 cédent.
 couvent (de) Phasilta, 183.
 couvent (de) Pierre l'Ibérien, 81-
 83.
 couvent (de) Saint-Jérémie, 56.
 couvent (de) Saint-Macaire, 87,
 163, 176, 371.
 couvent (de) Saint-Ménas, 56,
 236.
 couvent (de) Saint-Romain —
 Voir monastère.
 couvent (de) Salamâ (Salomé),
 48, 158.
 couvent (du) Sinaï,
 couvent (des) Tabennésiotés —
 Voir Tabennésiotés.
 couvent (d'el)Zadjadj, 87, 159,
 216, 242, 244, 369. — Voir cou-
 vent (των) Πατέρων.
 Crum, 275, 291.
 cubiculaire, 66, 76, 118, 124,
 349.
 curopolate, 67.
 Cusæ, 177, 178.
 Cynopolis, 177.
 Cyr de Panopolis, 33.
 Cyrène, 26.
 Cyriaque, PC (595-606), 269, 275,
 276, 356.
 Cyriaque d'Amid, 323, 329, 330,
 331, 334, 335.
 Cyriaque de Constantinople, —
 Voir Cyriaque, PC (595-606).
 Cyrille, PA (430-463), 1-6, 9, 11,
 13, 15, 16, 19, 20, 30, 36, 37,
 40, 50, 53, 59, 61-63, 80, 83, 85,
 136, 168, 187, 230, 231, 272,
 273, 280, 325, 367.
 Cyrille, PA (1076-1090), 375.
 Cyrille (fils d'el-Laqlaq), PA
 (1235-1243), 376.
 Cyrille, PA (1854-1861), 381.
 Cyrille, PA (1874-à nos jours),
 381.
 Cyrus, PA, catholique (631-641),
 21, 128, 139, 144, 158, 268,
 339, 342, 353, 356.
 Cyrus de Batnai, 280,
 Cyrus, métropolitain de Phaside,
 — Voir Cyrus, PA.
- D
- Dâmân, 108.
 Damas, 324, 379.
 Damascius, 24.
 Damianites (Δαμιανῖται), 49, 283,
 323, 331, 332, 335, 336.
 Damien, PA (578-604), 17, 18,
 22, 49, 50, 142, 190, 192, 205,
 207, 208, 211, 212, 219-221,
 231, 243, 245, 253, 258, 264,
 278-286, 288-318, 322, 323, 329,
 332-336, 340-342, 351, 353, 357,
 370, 384.
 Damien (saint), 364. — Voir église
 (des) saint(s) Côme et Damien.
 Damiette, 53.
 Damiqrat, 379.
 Dante, 29, 120.
 Daphné (Sanctuaire de), 263.
 Daqadous, 375.
 Daqalt, 375.
 Daqyanous, 114. — Voir le sui-
 vant.
 Daqyous, 219 — Voir le précé-
 dent.
 Daradj — Voir église.

- Daras, 226.
 David, apocrisiaire, 277.
 David, le prophète, 57.
 de Æternitate mundi, 197, 198.
 — Voir contre Proclus — Éternité du monde — *κατὰ τῶν Πράκτου*.
 Dèce, 27.
 décurions d'Alexandrie, 46, 318.
 defensores, 32.
 de Generatione Animalium, 198.
 de Generatione et Corruptione, 198.
 de Incartione Dei Verbi, 6.
 Deir Bânâroun, 159. — Voir couvent (*τῶν Πατέρων*).
 Deir Bataroun, 159, 279. — Voir couvent (*τῶν Πατέρων*).
 Deir Batiroun, 279. — Voir couvent (*τῶν Πατέρων*).
 Delta — Voir (Basse-)Égypte.
 Démétrius, PA (187-230), 219, 363.
 Démétrius, PA (1862-1870), 381.
 demiurge, 193.
 Denys, PA (244-256), 364.
 Denys (saint) — Voir église.
 Denys de Tell-Mahré, 75, 185, 291, 293, 312, 319.
 de Opificio mundi, 198-201 — Voir Sur la création du monde.
 de Resurrectione, 198 — Voir *Περὶ Ἀναστάσεως* — Sur la Résurrection.
 Derkos, 132, 172.
 désert des solitaires — Voir Scété.
δῆμοι, 43.
Δαιτηγῆς ἡ περὶ ἐνώσεως, 198, 199.
Διακρινόμενοι, 12, 110, 166.
 Dieudonné, P (615-618), 356.
 Dillmann, 254.
 Dioclétien, 26, 31, 252, 325, 365, 382 — Voir ère.
 Dioscore, PA (463-479), 2, 3, 14, 16, 17, 22, 36, 37, 44, 45, 53, 59, 60, 63, 71, 80, 85, 86, 101, 147-149, 187, 189, 191, 230, 231, 233, 244, 246, 266, 272, 273, 323, 358, 382.
 Diostore, PA (516-518), 66, 73, 75-79, 84, 86, 88, 99, 112, 114, 136, 343-347, 355, 357, 369, 384.
 Dioscore, augustal, 111, 117, 125.
 Dioscore, diacre, 74, 78, 136, 346.
 Dioscore, poète, 27.
 Dioscoriens, 49, 191, 329.
 diptyques, 377.
 divinité du Christ, 4, 9, 17, 96, 193, 202, 203, 292, 307-310, 382.
 division de la personne du Christ 6.
 diwân, 318.
 Diyâr dâr Sabâ, 366.
 Domitien, E, 361.
 Domitien de Mélitène, 254, 256, 261, 316, 322.
 Domnus, PAN, catholique (v^e siècle), 231.
 Domnus, PAN, catholique (545-567), 357.
 donatiste (schisme), 118.
 Dorothee, PA, théodosien (566-570 ?), 214-217, 232, 239, 243, 357.
 Dorothee, PA, gaïanite (573-580 ?), 215, 223, 232, 244, 294, 357.
 Dorothee d'Alexandrie, 27.
 Dorothee (de Xoïs), 133, 215, 216.
 doryphores, 276.
 Dosithée, PJ (1854-1862), 358.

Dosithée, Samaritain, 146.
double, 29.
ducs, 160, 179, 180.
duc (d') Arcadie, 321, 330, 331, 333.
duc (d') Égypte, 34, 43, 95, 111, 113, 117, 125, 139, 145, 216, 267, 285.
duc (de) Thébaïde, 107, * 126, 330.
Duchesne (Mgr), 354.
dyophysisme, 3, 72, 84, 133. — Voir catholicisme.
dyophysites, 17, 77, 84, 206 — Voir catholiques — chalcédo- niens — melkites.
Δωροθέα — Voir ἐκκλησία.

E

écoles d'Alexandrie, 134 — Voir université.
école d'Antioche, 16.
école d'Édesse, 16.
Écthèse, 153, 268.
Édesse, 18, 71, 122, 184, 185, 188, 197, 226, 262, 278, 279, 299, 307, 314, 325, 352. — Voir Chronique — école.
églises — Voir aussi ἐκκλησία.
église (d') Abou Seifeïn, 87.
églises (d') Alexandrie, 103, 118, 137, 140, 142, 143, 173, 188.
église (de l') Angélien. — Voir Angélien.
église de Cassien, 300, 302.
église (el) Daradj (des Degrés), 374.
église (Grande), 69, 69.
église (d') Honorius, 142.
église (des) Marches.
église (de) Monique, 60.
église de Notre-Dame, 378.
église (de) Saint-Athanase, 140.
église (des) saint(s) Côme et Da- mien, 142, 264, 275, 283, 318.
église (de) Saint-Denys, 140.
église (de) Saint-Étienne, 235.
église Saint(e)-Irène, 161.
église (de) Saint-Joseph, 244.
église Saint-Léonce, 82.
église (de) Saint-Michel, 378.
église (de) Saint-Nicolas, 378.
église (de) Saint-Phocas, 132.
église (de) Saint-Pierre, 142.
église (de) Saint(e)-Sophie, 104.
église (des) Tabennésiotes — Voir Tabennésiotes.
église (de) Saint-Théonas, 140.
église (de la) Vierge, 262.
Égypte, 1, 5, 15, 16, 18, 21, 23-31, 33-40, 42-45, 49, 51-55, 58-60, 63, 71-74, 77, 78, 80, 82, 83, 86, 87, 97-99, 106, 111, 115, 116, 122, 123, 126, 130, 133, 135-137, 139-141, 144-146, 148-150, 159, 160, 169-171, 173-176, 179-183, 187, 190, 192, 194, 206, 211, 215, 223, 225, 227, 230, 231, 233, 236, 237, 239-242, 246, 248, 249, 255-257, 259, 261-263, 266, 267, 271, 273-275, 277, 279, 281, 285, 286, 289, 293, 296-299, 302, 303, 305, 306, 309, 312, 316, 320-326, 328, 329, 335-341, 343-345, 349, 353, 360, 365, 371, 378, 382.
Égypte (Basse-), 32, 59, 95, 98, 113, 163, 164, 180, 187, 206, 233, 235, 236, 242, 245, 246, 265, 280, 287, 291, 312, 370, 378.

- Égypte (diocèse d'), 19, 26, 63, 161, 179, 187, 212, 272.
 Égypte (Haute-), 125, 129, 164, 177, 178, 180, 206, 245, 265, 284, 380. — Voir Nil (vallée du) — Saïd. — Thébaidé.
 Égyptiens, 1, 5, 6, 16, 18, 22, 23, 25, 28-31, 36, 44, 47, 49-52, 54, 58, 62, 74, 89, 100, 115, 125, 127, 136, 139, 143, 145, 160, 161, 163, 170, 172, 173, 180, 182, 183, 191, 193, 194, 206, 230, 231, 242, 245-248, 253, 254, 265, 266, 272, 280, 281, 284, 288, 296, 299, 300, 302-304, 306, 307, 311, 312-315, 310-323, 326, 330-334, 339, 341, 344, 347. — Voir Coptes.
 εἶδος, 209.
 Eirpanome, 287.
 Εἰς τὴν ἑξαήμερον, 199.
 ἐκκλησία Ἀλεξανδρου, 300.
 ἐκκλησία τῆς Δωροθέας, 262, 300.
 ἐκκλησία Θεοδοσίου, 300.
 Éleuthéropolis, 82.
 Élie, PJ (494-513), 68, 83, 84, 357.
 Élie de Césarée, 78.
 Élie de Jérusalem. — Voir Élie, PJ.
 Élie de Nisibe, 174, 352.
 Élie, disciple de Jean de Tella, 123.
 Élie, duc d'Égypte, 145.
 ΓΑΛΙ, 373.
 Elpidios, 214-216, 232, 239, 245, 357.
 Enaton, à Alexandrie, 48, 159.
 Énaton, près d'Alexandrie, 48, 55, 86, 134, 158, 159, 244, 278-280, 284, 295, 316, 322, 329, 333, 384.
 ενεργεῖν, 21.
 enfer, 29.
 Ενωτικόν, 19 — Voir Hénotique éons, 193.
 Ἐορταστικά, 280.
 épacte, 363.
 Ἐπανάλειος, 277.
 éparchie, 278.
 éparque, 278, 327.
 Éphèse, 95, — Voir brigandage — concile — conciliabule — Jean.
 Ephrem, PA, (971-974), 374.
 Ephrem, PAN, catholique, (527-545) 120, 122, 123, 138, 144, 148, 153, 160, 180, 183, 357.
 Épiphané, PC (520-535), 119, 356.
 Épiphané (saint), 98.
 Épiphané, éparque d'Amathonte, 327.
 Épiphané, évêque de Pamphylie, 82.
 Épîtres de saint Athanase, 13.
 ère d'Alexandre, 361, 362, 365.
 ère d'Antioche, 70, 345.
 ère de Dioclétien, 31, 365.
 ère des Martyrs, 31, 365.
 ère du monde, 361.
 ère des Séleucides, 321.
 Esaïanites, 191.
 Esneh, 27.
 Espagne, 147.
 Espagnols, 136.
 essence, 204, 205, 208, 311.
 Éternité du monde (traité de l'), 7 — Voir contre Proclus — de Æternitate mundi — Κατὰ τὸν Πρόκλου.
 Éthiopie, 38, 40, 53, 241.
 Éthiopiens, 74, 114, 264, 288.
 Étienne (saint). — Voir église,

- Eugène, évêque de Séleucie, 187, 195-197, 206, 210, 307.
 Eugène (Mar) — Voir couvent.
 Euloge, PA, catholique (581-608).
 13, 146, 157, 192, 221, 223, 250, 258, 259, 261-264, 267-269, 271-274, 276, 281, 283, 292, 294, 300, 323, 324, 338, 340, 351, 353, 356.
 Euloge le léonin, 264.
 Euloge de Nisibe, 264, 385.
 Eumène, PA (129-142), 362.
 Eunape le Rhéteur, 24, 41, 42.
 Euphémios, 69.
 Euphrasios, PAN, catholique, (521-546), 357.
 Euphratè, 122, 304.
 Europe, 66.
 Εὐρύπυλος, 287.
 Eusèbe de Dorylée, 53.
 Eusèbe de Péluse, 45.
 Eustokhios, PJ (544-563), 161, 162, 357.
 Eutharic, 74, 346.
 Eutychès, 1-4, 6, 11, 12, 14, 16, 17, 19, 53, 84, 92, 95, 100, 193, 273, 368, 384.
 eutychianisme, 3, 11, 89, 92, 165, 192, 194, 223, 294.
 eutychiens, 2, 3, 13, 15, 16, 109, 211, 292, 293.
 Eutychius, PC (552-565 et 577-582), 156, 165, 209, 210, 251-253, 256, 257, 263, 352, 353, 356.
 Eutychius, PA, melkite (933-940), 37, 52, 75, 76, 117, 124, 125, 129, 148, 154, 160, 161, 163, 170, 176, 188, 209, 212, 213, 217-222, 225, 336, 337, 344, 352.
 Évagre d'Antioche, 41, 45, 65, 70, 83, 108, 119, 166, 167, 250, 345,
 Évagre de Samosate, 82.
 Évagélion, 142.
 Évangiles, 7, 96.
 Évaza, 36.
 Evetts, 116, 117, 141, 159, 247, 279, 316, 335.
- ζ
- ζώνζαλος, 183.
- F
- falsifications — faussaires — faux .
 6, 10, 13, 14, 242.
 Fârân, 338.
 Fayoum, 98.
 Félix, P, 30.
 Flavian, PAN, catholique (498-512), 69, 71, 83.
 Florence — Voir concile.
 forme, 209.
 Foulis el-Adjaniti, 385.
 Francs, 361.
- G
- Gabala, 149.
 Gabîta, 314.
 Gabitha, 314.
 Gabriel, PA (909-920), 373.
 Gabriel, (fils de Tarik), PA (1132-1145), 375.
 Gabriel, PA (1268-1271), 376, 377.
 Gabriel, PA (1370-1378), 360, 379.
 Gabriel, PA (1409-1428), 379.
 Gabriel, PA (1466-1474), 380.
 Gabriel, PA (1525-1568), 380.
 Gabriel, PA, (1590-1610), 380.
 gaïanisme, 190, 233.

Gaïanites, 13, 46, 92, 94, 116,
118, 124, 127, 130, 134, 172,
174, 189, 192, 206, 211, 214,
215, 222, 225, 232, 244, 246,
262, 294, 329, 335, 341.
Gaïanus, 45, 76, 77, 88, 94, 114-
118, 123-127, 149, 164, 183,
190, 214, 218, 220, 223, 232,
239, 247, 249, 335, 336, 340,
341, 347-350, 357.
Galatie — Voir concile.
gallo-romain (christianisme), 28.
Gangres, 45, 71, 72.
Garnier, 75.
Gaule, 28, 251.
Gayana, 115, 116.
Gaza, 82, 83, 147, 148, 312 —
Voir concile.
Gédéon (Manuel I.), 354, 356.
Géhon, 285, — Voir Nil.
Gelzer, 324.
génération active, 308.
génération passive, 308, 309.
genus, 203.
Georges, PA (357-362), 32.
Georges, PA, catholique (617-
625), 342, 356.
Georges Aourtiâ, 236.
Georges Arsas, 339.
Georges l'Ibérien, 236.
Georges, fils de Ménas, 371.
Georges l'Ourtéen, 236.
Georges Sarkabinos, 300.
Georges, évêque syrien, 282.
Germanos, 116.
Gerra, 312.
Gharbieh, 372, 374, 375.
Gharibita, 26, 382.
Ghassân, 227, 229.
Ghassanides, 184, 227, 286, 315.
Gibraltar, 38.
gnosticisme, 193.

Gophna, 315.
Goths, 120, 121, 252.
Goubâ — Voir monastère.
Goubba, 313-315, 319 — Voir con-
cile.
Grande-Bretagne, 40.
Grèce, 54, 87.
Grecs, 1, 7, 16, 18, 23-25, 27, 29,
32, 33, 35, 40, 51, 58, 124, 140,
163, 175, 203, 251, 253, 254,
293, 325, 326, 338. — Voir
Hellènes et suivants.
Grégoire (le Grand), P. (590-604),
209, 256, 259, 262, 265, 268,
270-274, 356.
Grégoire, PAN, catholique (580-
584), 228, 256, 257, 263, 268,
300, 357.
Grégoire, évêque d'Arménie, 366.
Grégoire le Moine, 366.
Grégoire de Nazianze, 308, 366,
367.
Grégoire de Nysse, 366.
Grégoire le Thaumaturge, 366.
Grégoire le Théologien — Voir
Grégoire de Nazianze.
Grégoire de Tours, 251.
Gutschmid, 70, 83, 101, 116, 117,
132, 141, 149, 212-214, 216-
218, 222, 258, 264, 294, 336,
340, 343, 351, 355, 357-359,
361, 384.

H

Habach (el-), 374.
Habachah (el-), 383 — Voir Abys-
sinie.
Hadès, 29, 30.
Hadrien, 24, 75.
Hakim (el-), 374.

- Halicarnasse, 88, 115. — Voir Julien d'Halicarnasse.
 Harismanous, 116, 126, 349.
 Harith ibn Djabala, 184, 227, 229.
 Harmasites, 339.
 Harpocrate, 33.
 ἡγούμενος, 158. — Voir higoumène.
 Hefele, 153.
 heikal, 87.
 Héliopolis (d'Égypte), 25.
 Héliopolis (de Syrie), 262.
 Hellènes, 47. — Voir Grecs.
 hellénique (monde), 49.
 hellénisme, 31-34.
 Hénotique, 2, 19-21, 71, 73, 78, 83, 84, 86, 99, 109, 153, 167, 191, 273.
 Héphestos, augustal, 43, 46.
 Héphestos, divinité, 34.
 Héphestou, 59, 174, 277.
 Héraclas, PA (230-243), 37, 364.
 Héraclée, 65. — Voir Jean. — Thomas d'Héraclée.
 Héracléopolis magna, 25, 35.
 Héraclius, E (610-641), 21, 25, 46, 128, 139, 144, 153, 158, 164, 178, 240, 244, 250, 268, 285, 292, 312, 324-326, 336, 339, 341, 356, 371.
 Héraclius Constantin, 324, 326, 356.
 Héraclius, comte, 32.
 Héraïskos, 7, 25, 33, 34.
 Hermopolis, 33.
 Hermopolis magna, 177.
 Hermopolite du sud (nom), 137.
 Hérode, 109.
 Hérodote, 24.
 Hiérapolis, 71, 72, 84, 315, 316, 322.
 Hierasycaminus, 116.
 Hiérax, 41, 44.
 Hiéromax, 314. — Voir Yarmouk.
 higoumène, 377. — Voir ἡγούμενος.
 Hilaire (saint), 308.
 Hildebrand, 382.
 Himyarites, 95. — Voir Homérites.
 Hippodrome (l'), 142.
 Hirta, 286.
 Histoire ecclésiastique de Jean d'Éphèse, 201, 206. — Voir Jean d'Éphèse.
 Histoire lausiaque, 55, 57.
 Histoire nestorienne, 189.
 Histoire (des) Patriarches, 14, 15, 17, 25, 48, 73, 75, 79, 87, 92, 94, 111, 114-117, 119, 124-129, 133, 137, 139, 141, 143, 148, 151, 159, 163, 170, 173, 179, 212, 216, 231, 232, 237, 255, 258, 263, 279, 280, 283-285, 290, 310, 311, 316, 320, 321, 323, 324, 333, 335, 341, 350, 383. — Voir Sévère d'Achmounéin.
 Histoire secrète, 146. — Voir Procope.
 Hodêgos, 11, 85, 336, 337, 339, 340, 342. — Voir Anastase le Sinaïte.
 Homérites, 74, 95. — Voir Himyarites.
 Honorius, P (625-638), 356.
 Honorius. — Voir église.
 Horapollon, 7, 24, 32, 33, 48.
 Hormisdas, 69, 70, 74, 78, 102, 136, 345-347, 356.
 Huart, 23.
 humanité du Christ, 4, 9, 17, 96, 193, 202, 203, 292.
 Hypatios, neveu d'Anastase, 65.
 Hypatios d'Éphèse, 148.

Hypatios, archevêque de Tyr, 3, 13.
hypostase, 8, 9, 11, 203-205, 207.

Θ

Θεολογία, 339.

I

Ibas, évêque d'Édesse, 20, 71, 152.
Ibas. — Voir couvent.
Ibères, 133.
Ibn Abd el- Hakam, 40.
Ibn Batriq. — Voir Eutychius, PA (933-940).
Ibn el-Qifti, 384-385.
Ibn Râhib, 73, 76, 87, 113, 114, 124, 141, 163, 178, 219, 220, 322, 351. — Voir Chronique Orientale.
iconostase, 87.
idolâtres, 32, 33.
idolâtrie, 35.
Ilous, 33, 35.
Illyrie, 66, 67.
Ilmih, 373.
impassibilité, 90, 91.
incorruptibilité, 11, 13, 89-91, 192.
incrée, 192.
Indiens, 95.
inferni, 29.
innascibilité, 308, 309.
Innocent de Maronia, 1, 99, 100, 103.
Ἰουστασῆς (Ἰουστίνουσῆς), 260.
Irène. — Voir église Sainte(e)-Irène.
Irénee, 70.
Isaac, PA (676-678), 372.

Isaac, PJ (600-608), 357.
Isaac le Syrien, 366.
Isaurie, 195, 206, 304, 307.
Ischyriôn, 56.
Isidore de Qennesrin, 80.
Isis, 34, 133. — Voir temple d'Isis (deux).
Israélites, 44. — Voir Juifs.
Italie, 40, 106, 108, 120, 131, 139, 152, 153, 206, 274, 349.
Italiens, 120, 136, 262.
Izla (mont), 183.

J

Jacob (le patriarche), 188.
Jacobites, 3, 15, 20, 26, 71, 85, 109, 119, 123-125, 144, 155, 160, 163, 167-169, 171, 175, 185, 186, 188-190, 200, 202, 206, 207, 212, 213, 217, 220, 226, 227, 229, 230, 233, 237-239, 242-245, 247, 250-254, 256, 258, 262-264, 268, 276-278, 281, 282, 286, 292, 295, 296, 301, 304-306, 316, 318, 319, 322, 324, 328-331, 334, 335, 338, 351, 360, 378. — Voir monophysites.
jacobitisme, 106, 128, 163, 195, 219, 232, 245, 246, 286, 337. — Voir monophisme.
Jacques, PA (809-828), 373.
Jacques (saint) l'Apôtre, 188, 189.
Jacques Baradée, 16, 20, 122, 173, 183-190, 195, 200, 205, 226, 228-231, 236, 238, 239, 246-249, 253, 257, 280, 282, 286, 293, 295-299, 301, 303-305, 336, 352, 353, 385.

- Jacques, disciple de Dioscore, 61, 257, 267, 327, 328, 339, 189, 340, 342, 356.
- Jacques, disciple de Sévère, 189.
- Jacques Phasilta, 185.
- Jacques (de) Saroudj, 189.
- Jaime II, 378.
- Jamblique, 199.
- Jean, P (523-526), 102, 356.
- Jean, P (533-535), 356.
- Jean, P (561-574), 356.
- Jean, P (640-642), 356.
- Jean, PC (iv^e siècle = saint Jean Chrysostome), 82, 97, 231, 367.
- Jean, PC (518-520), 68, 356.
- Jean, PC (565-577 = Jean le Scholastique — Jean de Sirmin), 168, 169, 229, 257, 259, 352, 356.
- Jean, PC (582-595 = Jean le Jeûneur), 250, 251, 256, 268, 272, 356.
- Jean, PA, catholique (482 = Jean Talaïa), 47, 48, 383.
- Jean, PA (496-505 = Jean le moine), 317, 343, 357, 369.
- Jean, PA (505-516 = Jean Nikiotès — Jean le reclus), 72, 84, 220, 357, 369, 370.
- Jean, PA, manichéen (570 ? = Jean *el-qāim bi'l-haqq*), 218-222, 232, 357.
- Jean, PA (570 ?-573 ? = Jean le moine), 213, 214, 216-220, 222, 232, 239, 245, 357.
- Jean, PA, catholique (570-581 = *el-qāim bi'l-amr*), 161, 212-214, 218-222, 250, 256-259, 264, 276, 283, 294, 351, 356.
- Jean, PA, catholique (612-617 = saint Jean l'Aumônier), 18, 42, 61, 257, 267, 327, 328, 339, 340, 342, 356.
- Jean, PA, damianite (vers 615 = Jean « l'Apôtre ». — Jean de Beith - Aphtonia. — Jean, notaire de Damien. — Jean le Syrien), 323, 329, 332, 334-336, 340-342.
- Jean, PA, catholique (625), 342.
- Jean, PA (666-675), 371.
- Jean, PA (762-786), 372.
- Jean, PA (1146-1167 = Jean-le-moine), 375.
- Jean, PA (1189-1216), 376.
- Jean, PA (1262-1268 et 1271-1293), 376, 377.
- Jean, PA (1300-1320), 377.
- Jean, PA (1320-1327), 378.
- Jean, PA (1363-1369), 379.
- Jean, PA (1428-1453), 379.
- Jean, PA (1480-1483), 380.
- Jean, PA (1483-1524), 380.
- Jean, PA (1574-1589), 380.
- Jean, PA (vers 1620), 380.
- Jean, PA (1676-1718), 381.
- Jean, PA (1727-1745), 381.
- Jean, PA (1769-1796), 381.
- Jean, PAN (431 = Jean d'Antioche), 231.
- Jean, PAN (631-649), 357.
- Jean, PJ (513-524), 357.
- Jean, PJ (574-593), 357.
- Jean (un des principaux personnages d') Alexandrie, 115, 117.
- Jean (d') Anazarba, 190.
- Jean (d') Antioche. — Voir Jean PAN (431-).
- Jean (d') Apamée, 193.
- Jean (l') « Apôtre ». — Voir Jean PA (vers 615).
- Jean ἀπὸ ὑπάρχων, 196.

- Jean (d') Asie. — Voir Jean (d') Éphèse.
- Jean Asquénâgès, 45, 172, 194, 195, 197, 199, 201, 206, 208, 209, 224, 307, 352, 383.
- Jean, augustin, 268.
- Jean l'Aumônier (saint). — Voir Jean PA (612-).
- Jean Barbour, 293.
- Jean bar Cursus, 122.
- Jean (de) Beith Aphthonia († 538), 133, 134.
- Jean (de) Beith Aphthonia. — Voir Jean PA (vers 615).
- Jean Chrysostome (saint). — Voir Jean PC (iv^e siècle).
- Jean (du) couvent d'Ibas, 236.
- Jean Damascène (saint), 12, 16, 97, 115, 198, 201.
- Jean, disciple de Jean de Paralos, 316.
- Jean (l') Egyptien, 186.
- Jean d'Éphèse, 42, 51, 70, 109, 123, 159, 166, 168-170, 172, 173, 175, 180, 181, 183, 185, 186, 188, 194-196, 200, 201, 206, 209, 210, 215, 218, 223, 225, 226, 229, 231, 232, 235-243, 245-249, 251, 252, 254, 257, 263, 280, 282, 287-289, 297-302, 304, 305, 307, 351-353.
- Jean (d') Euphémia, 193.
- Jean Hemoula. — Voir Jean PA (496-505).
- Jean, évêque d'Héphaïstou, 59, 174.
- Jean, évêque d'Héraclée, 65.
- Jean, évêque sévérien d'Égypte, 238.
- Jean, évêque syrien, 282.
- Jean « Fond d'outre ». — Voir Jean Asquénâgès.
- Jean (le) Foulon, 33.
- Jean le grammairien. — Voir Jean Philoponos.
- Jean (d') Héraclée, 317.
- Jean (l') *hypatos*, 196.
- Jean (le) Jeûneur. — Voir Jean PC (582-595).
- Jean Kolobos. — Voir monastère (de) Saint-Jean Kolobos.
- Jean Laxariôn, 46.
- Jean (le) Lydien, 24, 66.
- Jean (le) moine. — Voir Jean PA (513-518). — Jean PA (570 ?-573 ?). — Jean PA (1146-1147).
- Jean, moine palestinien, 80.
- Jean Moskhos, 18, 57, 157, 291, 292, 327. — Voir Pratum spirituale.
- Jean Nikiotès. — Voir Jean PA (505-516).
- Jean (de) Nikiou, 3, 17, 26, 31, 48, 76, 77, 79, 109, 111, 112, 116, 119, 124, 125, 127, 137, 142, 148, 155, 158, 160, 161, 170, 214, 251, 252, 255-258, 268, 276, 277, 285, 384.
- Jean, notaire de Damien. — Voir Jean PA (vers 615).
- Jean (de) Paralos, 51, 316.
- Jean, patrice, 167.
- Jean (le) Petit. — Voir monastère (de) Saint-Jean le Petit.
- Jean Philoponos, 7-11, 47, 197-210, 213, 218, 223, 224, 291, 295, 306, 309, 352, 384, 385.
- Jean, (*el-*) *qaïm bi'l-amr*. — Voir Jean PA (570-581).
- Jean, (*el-*) *qaïm bi'l-haqq*. — Voir Jean PA (570 ?).
- Jean (le) reclus. — Voir Jean PA (518-525).

- Jean (le) Scholastique. — Voir Jean PC (565-577).
- Jean (de) Sirmin. — Voir Jean PC (565-577).
- Jean (le) Syrien. — Voir Jean PA (vers 615).
- Jean Talaïa. — Voir Jean PA (482).
- Jean (de) Tella, 104, 122, 123, 144, 180, 186.
- Jeanne, 196.
- Jérémie, 241.
- Jérémie (saint). — Voir couvent (de) Saint-Jérémie.
- Jérôme (saint), 8.
- Jérusalem, 36, 39, 53, 61, 68, 69, 83, 148, 161, 162, 198, 229, 266, 270, 271, 324, 357, 358, 382.
- Joppé, 165.
- Joseph, PA (831-850), 373.
- Joseph (saint). — Voir église (de) Saint-Joseph.
- Jourdain, 314.
- Judas, 97, 137, 138.
- Judée, 260.
- Juge (des) différends de l'Église. } 37
- Juge (de l') Église. }
- Juge (du) Monde }
- Juifs, 15, 18, 40, 44, 62, 79, 80, 260, 275, 325, 338, 378. — Voir Israélites.
- Jule de Rome, 30.
- julianisme, 92, 101, 113, 173, 190, 292.
- julianistes, 88-91, 94, 95, 99, 109, 111, 113, 156, 189, 192, 215, 216; 223.
- Julien, E (361-363), 32, 35.
- Julien, PA (178-187), 363.
- Julien, PAN (591-595), 319, 357.
- Julien, chef samaritain, 260.
- Julien (d') Halicarnasse, 1, 7, 16, 38, 58, 71, 80, 81, 85-95, 104, 106, 113, 115, 125, 127, 133, 164, 195, 206, 289, 292, 344, 350. — Voir Contre Julien. — Contre les additions de Julien.
- Julien, prêtre, 172, 233, 234.
- Juste, PA (118-129), 362.
- Justin I^{er}, 43, 66, 67, 69-72, 74-78, 84, 88, 94, 99, 102-104, 106, 109, 122, 123, 135, 136, 152, 164, 180, 190, 230, 240, 250, 251, 254, 256, 326, 343-346, 356, 383.
- Justin II, 20, 22, 57, 109, 164, 165, 167-171, 174, 196, 197, 209, 211, 213, 215, 220, 222, 224-226, 228, 229, 235, 244, 250, 251, 253, 256, 260, 265, 278, 283, 325, 326, 352, 356.
- Justinien, 1, 12, 14, 20, 38, 42, 43, 46, 56, 59, 61, 65, 67, 75, 76, 78, 87-89, 94, 100, 102-108, 110, 111, 117, 119-122, 126-132, 134, 135, 138-140, 143-147, 149, 151-156, 158, 160-162, 164-167, 172, 174, 175, 177, 180, 182-184, 193-196, 200, 213, 214, 220, 225, 228, 230, 240, 243, 251, 254, 257, 260, 261, 265-268, 296, 301, 326, 348, 350, 356.
- Justinienne (dynastie), 166, 171, 175, 250, 283.
- Juvénal, 24.

K

- Καθολοί, 261.
- Καθηγήσεις, 280.
- Kaïsareïon, 32, 60, 140.

Kalamôn, 290.
 Kalandion, 71.
 Kalardengous, 111.
 Kalioub, 379.
 Καλλινίκη (πόλις) } 304
 Καλλίνικος }
 Kalliopios, 114.
 Καλωνύμου τοῦ καὶ Θεμιστίου
 απολογία..., 97.
 Κάσσιον, 297.
 κάστρον, 277.
 Κατὰ Ἰωάννου, 210.
 Κατὰ Ναυάτου, 261.
 Κατὰ τῆς... τετάρτης συνόδου, 199.
 — Voir contre le concile de
 Chalcedoine. — Τμήματα.
 Κατὰ τῆς σπουδῆς Ἰαμβλίχου, 199.
 Κατὰ τῶν Πρόκλου περὶ αἰδιότητος
 κόσμου, 197, 199. — Voir
 Contre Proclus. — de Æterni-
 tate mundi. — Eternité du
 monde.
 Keft, 179. — Voir Koptos.
 Khartoum, 287.
 Kleyn, 181, 185.
 Klysmā, 40.
 κρίσιον Σαλαμᾶ, 158.
 Κομεντίολος, 276.
 Κονδαζύδου(τὰ), 209.
 Koptos, 52. — Voir Keft.
 Kouchites, 95.
 Kous, 378.
 Kronos, 34.
 Krumbacher, 356.
 Kuwaik, 319.

Lazare, 96.
 Lazique, 339.
 Lebon, 83, 92.
 Leipoldt, 31,
 Léon, P (440-461), 15, 63, 68,
 270, 368, 371. — Voir Tome de
 Léon.
 Léon, P (1049-1054), 270.
 Léonce (saint). — Voir église (de)
 Saint-Léonce.
 Léonce de Byzance, 45, 93, 112,
 115, 118, 124, 198, 201, 202,
 204, 208.
 Léonce de Néapolis, 328.
 Léontopolis, 52.
 Lequien, 355, 357, 358.
 Lesbos, 214.
 Létopolis, 98.
 Levantins, 114.
 Liber Chalifarum, 319, 345.
 Liber pontificalis, 354, 356.
 Libératus, 48, 73, 83, 89, 94, 97,
 111, 112, 114-119, 123-125,
 129, 132, 144-146, 148, 164,
 176, 214, 344, 345, 347-349.
 Libérius, 46, 147.
 Libye, 36, 38, 39, 51, 52, 60, 63,
 236, 285.
 Lieux-Saints (les), 328.
 Λόγος στηλιτευτικός, 262.
 Longin, 159, 172, 234-241, 257,
 283, 286-290, 294, 296, 336,
 352, 353.
 Lycopolis, 317. — Voir Assiout.

L

Lamy, 190.
 Laud, 287.
 Lascaris, 378.
 Latran. — Voir concile.

M

Macaire, PA (933-953), 373.
 Macaire, PA (1101-1127), 375.
 Macaire, PC (544, et 563-574),
 357.

- Macaire (d') Alexandrie (saint), 366.
- Macaire (d') Antaïopolis. — Voir Macaire (de) Tkôou.
- Macaire (le) Grand (saint), 285, 366. Voir couvent (de) Saint-Macaire.
- Macaire, noble d'Alexandrie, 157.
- Macaire (de) Tkôou, 14, 17, 33, 59. — Voir Panégyrique.
- Macédonius, PAN, catholique (iv^e siècle), 377.
- Macédonius, PC (496-511), 68, 69, 83, 88, 150, 356.
- Macédonius, PAN, catholique (640-654), 357.
- Maçil, 117, 268.
- Macorites, 286, 288, 289.
- magie, 29, 35.
- magister militum, 66, 69, 145, 253, 260.
- Mahomet, 23, 338.
- maison du Siléntaire, 257.
- Makin (el-), 75, 76, 122, 142, 160, 189, 219-222.
- Malalas, 31, 70, 300.
- Malidj, 117, 126.
- Manbidj, 71, 361.
- Manbidji (el-). — Voir Agapius de Manbidj.
- Manbir, 380.
- Mandilion, 79-80.
- Manès, 12, 16.
- Manfalout, 380.
- manichéens, 16, 66, 103, 213, 217, 218, 220, 221, 225, 338.
- manichéisme, 98, 213.
- Manouthis, 33, 34. — Voir Voir temple (de) Manouthis.
- Maqrizi, 40, 141, 160, 189, 212, 218-222, 232, 258, 362, 363, 375, 379.
- Maqs, 379.
- Marâ bar Chaphnai, 329, 330.
- Marc (saint), 36, 49, 53, 60, 62, 73, 78, 95, 103, 138, 142, 143, 156, 165, 182, 184, 206, 212, 225, 227, 233, 235, 239, 249, 259, 265, 267, 276, 296, 306, 320, 327, 350, 355, 360, 361, 382. — Voir basilique (de) Saint-Marc — trésor.
- Marc, PA (786-809), 372.
- Marc, PA (1167-1189), 376, 382.
- Marc, PA (1349-1363), 379.
- Marc, PA (vers 1600), 380.
- Marc, PA (1646-1655), 380.
- Març, PA (1745-1769), 381.
- Marc, PA (1796-1809), 381.
- Marcien, E (450-457), 15, 37, 63, 135, 368.
- Marcien, PA (142-153), 362.
- Mardin, 181,
- Maréotis, 56, 235, 236, 283, 287. — Voir Mariout.
- Mari d'Amid, 80.
- Mârikôs, 285.
- Marina. — Voir palais de Marina.
- Μαρινιῶνες, 66.
- Marinus, 66, 67.
- Mariout, 370, 371. — Voir Maréotis.
- Martin, P (649-653), 356.
- Martyrs. — Voir ère des Martyrs.
- Mas Latrîe (de), 356.
- Masoudi, 186, 385.
- matière, 209.
- Matthieu, PA (1378-1408), 379.
- Matthieu, PA (1453-1465), 380.
- Matthieu, PA (vers 1640), 380.
- Matthieu, PA (1660-1675), 38, 360, 380, 382.

- Maurad, 277.
 Maurétanie, 38.
 Maurice, 22, 99, 228, 250, 253-256, 261, 264, 269, 271, 275, 283, 285, 293, 319, 322, 356.
 Mauritaniens, 285.
 Mausai, 268.
 Maxime, PA (256-273), 364.
 Mayouma, 82.
 Maziques, 56, 285.
 μεγιστᾶνες, 46.
 Méditerranée, 61.
 Méléce d'Antioche, 231, 367.
 Méléce de Lycopolis, 98.
 Mélétiens, 98, 99, 280, 290, 291.
 Mélitène, 254, 261.
 Melkites, 15, 38, 52, 79, 109, 135, 136, 144, 147, 148, 154, 160, 164, 176, 178, 182, 183, 212-214, 216, 218, 221, 226, 233, 235, 237, 243, 244, 246, 247, 249, 258, 259, 263, 264, 268, 276, 281, 284, 299, 300, 311-313, 325, 326, 338, 339, 344, 346, 350, 351, 353, 355-357, 359, 368, 378. Voir catholiques — Chalcédoniens — dyophysites.
 Mellawi, 380.
 Memnon d'Éphèse, 231.
 Memphis, 26, 56.
 Ménandre, 254.
 Ménas, PC (536-552), 85, 120, 121, 138, 153, 259, 356.
 Ménas, PA gaïanite (sous Héraclius), 244.
 Ménas, PA (752-762), 372.
 Ménas, PA (958-670), 374.
 Ménas (saint). — Voir couvent et sanctuaire (de) Saint-Ménas.
 Ménas, frère de Benjamin PA, 371.
 Ménas, laïque d'Alexandrie, 81, 134.
 Ménéas, 328.
 Menouf, 26, 373.
 Mer Noire, 339.
 Mer Rouge, 40, 286.
 Meradâ, 277.
 Mercure (saint), 364.
 Mésopotamie, 98, 226, 255, 328.
 messalianisme, 97-98.
 Messaliens chrétiens, 97-98.
 Messaliens païens, 98.
 Μετάνοια. — Voir monastère (de la) Μετάνοια.
 Métélis, 117, 268, 349.
 Metëora, 198.
 Μετρίανος 276.
 Michel, PA (728-752), 15, 372.
 Michel, PA (850-852), 373.
 Michel, PA (881-909), 373.
 Michel, PA (1090-1100), 375.
 Michel, PA (1145-1146), 375.
 Michel, PA, (1427), 379.
 Michel, PA (1477-1478), 380.
 Michel (saint). — Voir église.
 Michel Cérulaire, 270.
 Michel le Syrien, 36, 38, 72, 77, 79, 86, 88, 94, 97, 99, 109, 112, 114-116, 119, 123, 124, 137, 147, 148, 165, 167, 169, 172, 173, 175, 193, 199, 200, 202, 207, 213, 224, 225, 239, 245, 248, 251, 254-256, 263, 278, 280, 293, 295-297, 299, 302, 305, 307, 308, 311, 312, 319-323, 333, 337, 341, 347, 371.
 Miçl, 268.
 Minchah, 380.
 Milius, PA (83-95), 362.
 Minchah, 380.
 Minyah Bou Fis, 377.
 Mir, 380.

Modeste, PJ (638-634), 357.

Moïse, 7, 26, 198.

monastères. — Voir aussi couvent.

Monastères (Les), 333.

monastère (de) Cassien, 253.

monastère (de l') Énaton. — Voir Énaton.

monastère (de) Goubâ, 226.

monastère (de) Jean de Beith Aphtonia. — Voir couvent (de) Beith Aphtonia.

monastère (de) Mar Romanus. — Voir monastère (de) Saint-Romain.

monastère (de la) Μετάνοια, 48, 56, 60.

monastère (du) Mont-Thabor, 159, 279.

monastère (de la) Patricienne — (τῆς) Πατρικίας, 48. — Voir couvent (de) Cæsaria.

monastère (des) Pères. — Voir couvent (τῶν) Πατέρων.

monastère (de) Pharaous, 56.

monastère (de) Saint-Jean Kolo-bos = Saint-Jean-le-Petit, 279, 290.

monastère (de) Saint-Macaire. — Voir couvent (de) Saint-Macaire.

monastère (de) Saint-Phoïbamôn, 56.

monastère (de) Saint-Romain, 82, 253, 297.

monastère (de) Saint-Serge, 314.

monastère (de) Salamâ (Salomé). — Voir couvent (de) Salamâ.

monastère (des) Tabennésiotés. — Voir Tabennésiotés.

monastère (de) Tabennisi. — Voir Tabennisi.

monastère (du) Verre. — Voir couvent (d'el-) Zadjadj.

monastère (d'el-) Zadjadj. — Voir couvent (d'el-) Zadjadj.

Monique. — Voir église (de) Monique.

monophysisme, 1, 3-6, 9, 11, 13-16, 18, 19, 27, 29, 47, 48, 50, 67, 71, 78, 81, 83, 88-90, 92, 95, 99-102, 104, 106, 108, 110, 112, 118, 119, 122, 131, 138, 163, 164, 166-168, 170, 173, 175, 176, 178-180, 182, 184, 186, 188, 191, 192, 194, 198, 200, 204, 206-208, 211-214, 223, 226, 233, 240, 242, 244, 247, 252, 258, 261, 273, 277, 284, 285, 289-292, 294, 304, 306, 309, 313, 325, 330, 340. — Voir jacobitisme.

monophysites, 1, 2, 6, 8-10, 12-16, 18-21, 26, 30, 38, 44, 45, 47, 49, 51, 52, 66, 70-73, 78, 81-85, 88, 89, 91, 93, 94, 99, 100, 102, 104-107, 109, 113, 116, 120-122, 125, 131, 132, 134, 135, 137, 140, 142, 143, 145, 148, 150, 152-154, 163, 165-169, 171-174, 176, 177, 181, 184, 185, 188-190, 193-195, 199, 200, 204, 206, 210, 223-225, 227-230, 244, 247-258, 260, 262-265, 271-275, 278-281, 283, 284, 289, 290, 292-294, 296, 298, 301, 303, 311, 312, 316, 318, 321, 325, 326, 328, 330, 331, 337-339, 341, 344, 345, 347-349, 352, 353, 355, 357, 383. — Voir jacobites.

monothélisme, 21, 325, 326, 338-340.

mont Cassien, 297, 299, 313.

Montanistes, 103, 261.
 Moralia sur Job, 209.
 Mouallaqah, 378.
 Mouharraq. — Voir couvent
 (d'el-) Mouharraq.
 Moundhir ibn Harith, 241, 251,
 258, 281, 299-304, 353.
 Mouqaouqis, 23, 179, 353, 371.
 Mousaios. — Voir couvent (d')
 Apa Mousaios.
 musées d'Alexandrie, 47.
 Μυσταγωγία, 280.

N

Ναγρανίται, 38.
 Naqadah, 378, 380.
 Narsès, patrice, 196.
 Narsès le Persarménien, 34, 43,
 45, 118, 123, 124, 127-129, 174,
 244, 349.
natura, 203, 311.
 nature, 2-6, 8-14, 17, 19-21, 83,
 85, 90, 92, 96, 167, 168, 195,
 197, 202-205, 208, 252, 273,
 292, 293, 295, 325, 340.
 Nazianze, 367.
 Nadjran, 38, 74.
 négus, 23.
 Néocésarée, 366.
 Néphalios, 12, 83, 85,
 νεποτος, 117.
 Néron, 97.
 nestorianisme, 1, 14, 16, 36, 83,
 84, 204.
 nestoriens, 9, 11, 14, 16, 17, 71,
 152, 185, 252.
 Nestorius, 2, 6, 11, 12, 14-16, 19,
 58, 81, 84, 95, 150, 207, 333,
 367, 368.
 Nicée, 38. — Voir concile.

Patriarches d'Alexandrie.

Nicéphore Calliste, 106, 108, 165,
 168, 198.
 Nicéphore de Constantinople, 324.
 Nicétas, apocrisaire, 128.
 Nicétas, augustal, 61, 321, 324-
 326, 329-341.
 Nicétas de Trèves, 165.
 Nicolas (saint). — Voir église.
 Nîfiyah, 378.
 Nika (sédition), 65, 105.
 Nikiou, 55. — Voir Jean (de)
 Nikiou.
 Nil, 29, 57, 133, 235, 285-289. —
 Voir vallée du Nil.
 Nil (Haut-), 286, 289, 290.
 Nilopolis, 117.
 Nilus Doxopatrius, 38, 39.
 Niobites, 49, 142.
 Niqiyah, 38, 382.
 Nisibe, 122, 183.
 Nobades, 233-236, 289, 352. —
 Voir Nubiens.
 nome Arsinoïte, 61, 98, 290.
 nome Hermopolite du sud, 137.
 Nonnos de Panopolis, 33.
 notaires, 323, 329, 331, 334, 336,
 342.
 Notre-Dame. — Voir couvent,
 église.
 Novatiens, 192, 260.
 Nubie, 38, 107, 116, 172, 234-236,
 241, 250, 285-289, 352, 382.
 Nubiens, 184, 234, 235. — Voir
 Nobades.
 Numérien, 382.
 Numidie, 38.
 Nysse, 366.

O

oecuménique, 268, 269, 272.
 οἰκία, 276.

Ὀκτωκάιδεκατον, 48, 88.
 Olympiodore de Thèbes, 33.
 Olympius, 36.
 Omar, 385.
 omophorion, 148.
 Onouphis, 26.
 opération, 21, 325.
 Oreste, 62.
 Oriens christianus,
 Origène, 16, 151-153.
 Origénistes, 104, 151, 152.
 Oronte, 195.
 Oxyrhynchos, 52, 55.
 Osiris, 28, 29, 34.
 Osroène, 278, 280, 304.
 Ostrogoths, 120.
 Ouadi Houbeïb, 285. — Voir le
 suivant.
 Ouadi Natroun, 87, 236, 279,
 282. — Noir Scété.
 Oubastit, 34.
 Ούερεσενούριος, 291.
 ορεπυνοργε, 291.
 ούσία, 6, 204.

P — Π — Φ

Pachôme (saint), 48, 137, 365. —
 Voir couvent (de) Pachôme.
 paganisme, 7, 27, 34, 35, 85, 150,
 164, 175, 178, 228, 263, 319.
 pagarque, 277.
 Pagi, 75.
 païens, 32-34, 46, 47, 176, 198,
 199, 233, 251-253, 255, 260.
 palais de Marina, 174, 252.
 Palestine, 18, 39, 47, 54, 69, 78,
 83, 104, 147, 150-152, 165,
 170, 236, 260, 276, 324, 328.
 Palestiniens, 325.
 Palladius, 55, 57.
 pallium, 148, 150, 153, 327.

Pamphylie, 82, 98, 196.
 Pamprépios, 33, 35.
 Panégyrique de Macaire de
 Tkôou, 14, 17.
 Panopolis, 15, 33. — Voir
 Akhmim. — Cyr de Panapolis.
 Papebroch, 357, 358.
 Paphlagonie, 45, 72.
 Paphnuce, anachorète, 50.
 Paphnuce, usurpateur du patriar-
 cat d'Alexandrie, 364.
 papyrus, 27, 43, 55, 56, 60.
 Paralios, 48, 81.
 Paralos, 312-313. — Voir concile.
 παραμονάριος, 300.
 Pargoire, 97.
 passibilité, 91.
 Πατέρων. — Voir couvent.
 patriarche œcuménique, 268,
 269.
 patrice, 184, 196, 330.
 Patricienne. — Voir monastère
 (de la) Patricienne.
 Patricius, 330-332, 334.
 πάτριος, 24.
 Paul, PC (641-654), 356.
 Paul, PA, catholique (537-539 =
 Paul bar Cursus. — Paul de
 Tabenne. — Paul le Tabenné-
 siote. — Paul de Tinnis), 45,
 48, 52, 61, 77, 107, 128, 136-
 138, 140, 144-150, 155, 157,
 160, 162, 164, 166, 173, 176,
 182, 183, 219, 220, 238, 259,
 261, 264, 266, 267, 283, 350,
 351, 356, 383-385.
 Paul, PA (566). — Voir Paul
 d'Antioche.
 Paul, PAN, catholique (519-521),
 70, 346, 357.
 Paul, PAN (566 et 574-581). —
 Voir Paul d'Antioche.

- Paul l'Alexandrin. — Voir Paul d'Antioche.
- Paul d'Antioche, 20, 61, 169, 171, 172, 192, 200, 226-238, 241, 242, 245-249, 281, 282, 287, 293, 295-299, 302-307, 314, 352, 353, 357, 385.
- Paul bar Cursus. — Voir Paul PA (537-539).
- Paul de Beith Oukamê. — Voir Paul d'Antioche.
- Paul de Damiette, 364.
- Paul d'Égine, 385.
- Paul de Samosate, 339, 364.
- Paul de Tabenne (le Tabennésiot). — Voir Paul PA (537-539).
- Paul de Tella, 322, 331.
- Paul de Tinnis. — Voir Paul PA (537-539).
- Paulianistes (partisans de Paul d'Antioche), 192. — Voir Paulites.
- Paulianistes (partisans de Paul de Samosate), 338, 339.
- Pauliciens, 98.
- Paulites, 215, 242, 248, 249, 253, 286, 287, 296-298, 301, 305, 306, 340. — Voir Paulianistes.
- Paulites (Anti-), 296.
- Payne-Smith, 194.
- Pélage, P (556-561), 269, 356.
- Pélage, P (579-590), 356.
- Pélage, diacre romain, 106, 122, 131, 136, 138, 148, 150-152, 155, 165, 180, 259.
- Péluse, 52, 313.
- Πέμπτον, 48.
- Pentapole, 36, 38, 52, 382.
- Pentaleuque, 260.
- πεντροπολίτης, 117.
- Pères. — Voir -couvent (τῶν Πατέρων).
- Pères de l'Église, 9-11, 13, 14.
- Περὶ Ἀναστάσεως, 197, 198, 209, 210, 352. — Voir de Résurrection. — Sur la Résurrection.
- Περὶ κοσμοποιίας, 198. — Voir De opificio mundi — Sur la création du monde.
- Péripatéticiens, 8, 204.
- Péristéria, 56.
- Περὶ τῶν προσερχομένων τῇ ἀγίᾳ ἐκκλησίᾳ, 160
- Perra, 181.
- Perse, 167, 181, 260, 339.
- Perses, 25, 56, 61, 95, 179, 324, 325, 328, 329, 339, 340.
- personne, 8, 9, 40, 202-204, 207, 308-311, 322, 329, 341.
- Petbe, 34.
- Petit (Mgr), 358.
- Pétra, 80.
- Pétrides, 198.
- Pétrites, 239, 248, 280, 286, 307, 311, 314, 323, 331.
- phantasiasme, 1, 58, 92, 94, 193, 214, 289.
- Phantasiastes, 89-92, 95, 97, 104, 114, 164, 165, 192.
- Pharan, 338.
- Pharaous. — Voir monastère.
- Pharbaithos, 277.
- Phaside, 339.
- Phasilta. — Voir Jacques Phasilta — couvent (de) Phasilta.
- Phasis, 339.
- Phénébéthis, 33.
- Phénicie, 82.
- Phéniciens, 139.
- Philai, 34, 233-235.
- Philaléthès, 27, 84, 85.
- Philétaïros, 128.

- Philippopolis, 72.
 Philodore, 128.
 Philopones, 198.
 Philoponos — Voir Jean Philoponos.
 Philothée, PA (976-999), 374.
 Philoxène de Hiérapolis, 2, 71, 72, 84, 174, 383.
 Phocas, E (602-610), 254, 264, 275, 276, 324, 356.
 Phocas (saint). — Voir basilica (M)aris Phocæ — église (de) Saint-Phocas.
 Phoïbammôn (saint). — Voir monastère (de) Saint-Phoïbammôn.
 Phoïbammôn d'Antinoé, 56.
 Photin d'Antioche, 172, 307.
 Photin, fils d'Antonine, 169.
 Photius, 198, 199, 201, 205, 259.
 Phrygie, 103.
 Phthartolâtres, 89. — Voir Corrupticoles.
 phylarque, 184, 281, 301, 302, 312, 315.
 Physica, 198.
 Pierre, PA (294-302 = Pierre le Martyr), 53, 365.
 Pierre, PA (390-396), 365, 366.
 Pierre, PA (fin du v^e siècle = Pierre Monge) 19-21, 47, 73, 78, 83, 86, 99, 191, 219, 291, 347, 369.
 Pierre, PA (575-577), 51, 59, 163, 212, 213, 216-220, 223, 232, 237-240, 242-247, 249, 258, 278, 279, 284, 287, 288, 296, 299, 305, 316, 336, 340, 351, 352, 357, 370, 384.
 Pierre, PA, catholique (641-651), 356.
 Pierre, PA (1340-1348), 379.
 Pierre, PA (1718-1726), 381.
 Pierre, PA (1809-1852), 381.
 Pierre, PAN (485 et auparavant = Pierre le Foulon), 71, 174.
 Pierre. PAN, (581-591) = Pierre d'Antioche — Pierre de Callinique), 17, 142, 248, 249, 281, 282, 284, 286, 293, 304-308, 310-316, 318-322, 332-335, 341, 353, 357.
 Pierre, PJ (524-544), 138, 148, 357.
 Pierre (saint), 320, 361. — Voir église (de) Saint-Pierre.
 Pierre (d') Antioche. — Voir Pierre PAN (581-591).
 Pierre (d') Apamée, 86, 104, 110, 121, 132.
 Pierre de Callinique. — Voir Pierre PAN (581-591).
 Pierre (le) Foulon. — Voir Pierre PAN (485).
 Pierre (l') Ibérien, 2, 45, 82, 133. — Voir couvent (de) Pierrel'Ibérien
 Pierre (de) Jérusalem. — Voir Pierre PAJ (524-544).
 Pierre (le) Martyr. — Voir Pierre PA (294-302).
 Pierre Monge. — Voir Pierre PA (fin du v^e siècle).
 Pierre, (évêque de) Tanbouda, 376.
 Φιλοπονιαχοί, 210.
 Φιλόπονοι, 81, 198.
 Pise, 382.
 Pisentios, 29, 51, 57, 174, 179.
 Pisidès (Georges), 4, 5, 10, 12.
 Pisidie, 81.
 Platon, 47.
 Polycarpe, 331.
 polythéistes, 32, 35, 205, 208.
 Pompéios, 65.

Πράσινοι, 43.

Pratum spirituale, 57, 157, 175,
177, 291. — Voir Jean Moskhos.

préfet, 277.

préfet augustal. — Voir augustal.

préfet du prétoire, 179.

preposite, 66.

Prime, PA (106-118), 362.

Priscus, 275.

Probus, 293.

procession, 308, 309.

Proclus, 13.

Procopé, 24, 104, 106, 145-148,
155, 196.

Prophètes (les), 7, 57.

propriété, 308, 309, 332.

πρόσωπον, 8, 9, 202, 204.

Protérius, 22, 44, 45, 78, 124, 136,
146, 148, 154, 191, 228, 230.

Πρωτοκωμήτης } 117
Πρωτοπολίτης }

Psoïs, 145-148.

Psoïus, 145.

Ptah, 34.

Ptolémaïs, 177, 178.

Ptolémée de Rhinocolure, 97.

Pulchérie, 63, 368.

φύσις, 8-11, 84, 100, 202, 204, 292,
325.

Pyramides (les), 24.

Pyrrhus, PC (638-641), 356.

Q

qaïd, 160

Qalqachandi, 186, 189, 220, 222.

Qasîn, 297.

Qasr el-Cham, 378.

Qennesrin, 319.

qoummous, 158.

Qounous, 116.

R

Racoti, 39, 41.

Ramsès, 34.

Raqa, 122, 304.

Ravenne, 121.

Réfutation d'Eutychius, 75, 151.

— Voir Sévère d'Achmouneïn.

Reichardt, 198.

Renaudot, 117, 141, 149, 185, 335,
361.

résurrection, 209.

Rhodes, 185.

Rhodon, 139, 146, 147.

Riedel, 366.

Röder, 287.

Roi des Goths et des Romains
en Italie, 120.

roi d'Italie, 120.

Romain (saint). — Voir monastère
de Saint-Romain.

Romains, 23, 24, 66, 77, 95, 120,
131, 151, 236, 254, 255, 301,
361.

romaine (autorité, primauté) 67,
274.

romaine (église), 78, 102, 104,
108, 151, 189, 259, 265, 268,
270, 276.

romain (empire), 69, 116, 152,
175, 180, 281.

romains (États), 139.

romain (monde), 135.

romains (pontifes), 272, 273.

Romania, 1, 7, 17, 106.

Rome, 19, 21, 35-37, 53, 54, 62, 66,
68, 104, 121, 122, 128, 131, 152,
171, 182, 187, 196, 210, 231,
253, 259, 262, 265, 266, 268-
271, 274, 368.

Roum, 23, 40.

Rufin, 55, 142.

Ῥωμαῖοι, 276.

S

Saba, 382.

Sabas, 99.

Sabas (saint), 152.

Sabellius, 333.

Sabinien, P (604-606), 356.

Saïd, 86. — Voir Égypte (Haute).

Saïd, fils d'el-As, 371.

Saïd ibn Batriq, 221. — Voir Eutychius.

Saint-Esprit, 28.

Saint-Siège, 148, 271.

Sakatinâ, 284.

Sakha, 133.

Sakhawi, 380.

Saladin, 382.

Salamâ (Salomé). — Voir couvent de Salamâ.

Samannoud, 371-373.

Samaritains, 107, 146, 170, 260, 261.

Samosate, 319, 320.

sanctuaire de Benjamin, 371.

sanctuaire de Saint-Ménas, 237.

Sandala, 374.

Sanhour, 59, 277.

Sarabiyoun (al-), 141.

Saracènes, 184, 337, 338. — Voir Arabes.

Sardaigne, 118, 164.

Saroudj, 280.

Sassanide, 23.

Scété, 55, 87, 134, 163, 176, 236, 237, 279, 285, 290, 291, 333, 375.

Schönfelder, 201, 208, 287.

Scolastiques, 203-204.

Sebeos l'Arménien, 325.

Séleucides — Voir ère des Séleucides.

Séleucie, 70, 195.

Séleucus Callinicos, 304.

Σεμιδαλίται, 192.

sénateurs d'Alexandrie, 46.

Septem, 38.

Sérapéum, 32, 114, 141, 142.

Sérapion, 55.

Sérapis, 45.

Serge, PC (610-638 = Serge de Constantinople), 21, 215, 244, 327, 338, 339, 356.

Serge, PAN (560-563 = Serge d'Antioche — Serge de Tella), 171, 183, 190, 197, 200, 201, 224, 226, 248, 307, 357.

Serge (saint), 364.

Serge d'Antioche. — Voir Serge PAN.

Serge de Constantinople. — Voir Serge PC.

Serge, évêque d'Édesse, 314.

Serge Hénophitor, 300.

Serge Makaronas, 338.

Serge, syncelle de Jacques Baradée, 297.

Serge de Tella. — Voir Serge PAN

Sergius, 123.

Séti, 34.

Sévère, PAN (512-518 = Sévère d'Antioche), 2-6, 10-14, 16, 17, 20, 27, 29, 68-75, 77-85, 87-96, 99, 103, 102, 104-107, 109, 110, 112, 113, 116, 119, 121, 122, 131-135, 144, 148-150, 168, 171-174, 180, 181, 183, 185, 187, 189, 190, 195, 200, 208, 215, 216, 228, 230, 231, 233, 240, 247-249, 255, 261, 273, 286, 289, 311-320, 321, 323, 338, 344-346, 348, 351, 357, 370, 383, 385.

- Sévère, PAN (580), 299-302, 304, 313, 353, 357.
- Sévère d'Achmouneïn, 2, 75, 127, 139-143, 151, 154, 160, 161, 163, 164, 178, 239, 242, 243, 344, 346, 348, 349, 351, 382, 383. — Voir Histoire des Patriarches.
- Réfutation d'Eutychius.
- Sévère d'Antioche. — Voir Sévère PAN (512-518).
- Sévère, évêque de Samosate, 319, 320, 329.
- Sévère, évêque de Sozopolis, 81.
- sévérianisme, 10, 91, 92, 101, 111, 115, 185, 197, 207, 208, 211, 214, 223, 292, 338.
- Sévérien, évêque de Gabala, 149.
- Sévériens, 1, 3, 5, 9-12, 14, 16, 20, 29, 89, 90, 92, 94, 99, 103, 105, 109, 110, 114, 121, 124, 127, 130, 132, 143, 145, 148, 152, 156, 183, 189, 190, 192, 202, 208, 226, 238, 244, 253, 255, 261, 327, 338, 340, 341.
- Séverin, P (640), 356.
- Shigar, 181.
- Sicile, 121, 154, 262, 272.
- Σίγρις, 214.
- Sidé, 98.
- Silco, 287.
- Siléntaire. — Voir maison du Siléntaire.
- Silvère, P (536-537), 108, 131, 356.
- Siméon, PA (678-686), 372.
- Siméon, PA (828-831), 373.
- Siméon Logothète, 217.
- Simon le Cyrénéen, 26.
- simoniacque (hérésie), 273.
- Simplicius, 21.
- Sinaï, 26, 29, 68, 337, 338, 341, 385.
- Sinaïte (le). — Voir Anastase le Sinaïte.
- Sindjar, 375.
- Singara, 181.
- Sisinnius I, 98.
- Sisoès, 290.
- σιτῶναι, 62.
- Socrate, 41, 99.
- Sollier, 336, 355.
- Sophie, impératrice, 166, 167, 209, 224.
- Sophie (sainte). — Voir église Sainte-Sophie.
- Sophrone, PJ (634-644), 357.
- Sophrone, 62.
- Sophrone le Syrien, 215, 244, 292, 327, 328.
- sorcellerie, 85.
- sort. — Voir tirage au sort.
- Soudan, 287, 289, 294.
- Soudanais, 288, 289.
- Sozopolis, 81.
- species, 203.
- spoudæi, 198.
- Starigite (le). — Voir Aristote.
- Stéphane le Sophiste, 7, 47, 291, 292, 293, 295.
- Stéphanites, 280.
- Stratégios, 100, 105.
- Stratégios, patrice, 330.
- stratélate, 226.
- substance (substantia), 195, 204, 208, 295, 308, 309.
- sultan d'Égypte, 377, 378.
- σύμμαχοι, 145.
- Συνοδικόν, 333, 335, 341, 342.
- Supérianus, 35.
- suppositum, 203.
- Sur la création du monde, 7, 198, 199. — Voir De opificio mundi.
- Περί κοσμοποιίας.
- Sur l'Éternité du monde, 7.

- Sur la Résurrection, 210, 295. — 293, 294, 296, 297, 299, 303-
 Voir De Resurrectione — Περὶ 307, 312, 313, 315, 316, 322,
 Ἀναστάσεως 324, 325, 328, 329, 334, 335,
 338, 340.
- Sur la Trinité, 295.
- Sykai, 161.
- Symmaque, P (498-514); 356.
- Synagogues, 15.
- Synaxaires (divers), 26, 50, 70,
 71, 79, 86, 93, 94, 116, 127,
 129, 142, 143, 230, 279, 280, 284,
 311, 328, 345, 348, 367, 380, 382.
- synode d'Alexandrie. — Voir con-
 cile d'Alexandrie.
- synode d'Antioche (), 98.
- synode d'Antioche (575), 235,
 236.
- synode de Chalcédoine. — Voir
 concile de Chalcédoine.
- synodes de Constantinople. — Voir
 conciles de Constantinople.
- synode d'Éphèse (449). — Voir
 brigandage d'Éphèse.
- synode de Sidé, 98.
- synode de Tyr. — Voir concile de
 Tyr.
- synode (quatrième). — Voir con-
 cile de Chalcédoine.
- synode (second) œcuménique. —
 Voir concile de Constantinople
 (381).
- synode de 536. — Voir concile de
 Constantinople (536).
- synode de 587. — Voir concile de
 Constantinople (587).
- Synodites, 229, 294.
- syriaques (auteurs), 278, 287, 371.
- Syrie, 16, 21, 54, 61, 69, 71, 72,
 74, 78, 82, 84, 97, 99, 100, 121,
 122, 130, 135, 144, 173-176,
 179, 180, 183-185, 187, 190, 206,
 227, 229, 230, 236, 240-242,
 247, 248, 253, 262, 266, 279,
 293, 294, 296, 297, 299, 303-
 307, 312, 313, 315, 316, 322,
 324, 325, 328, 329, 334, 335,
 338, 340.
- Syrie II^e (province de), 85.
- Syriens, 1, 6, 16, 25, 30, 40, 47,
 66, 67, 71, 75, 77, 100, 108,
 116, 125, 169, 175, 185, 193,
 194, 208, 226, 227, 230, 231,
 236, 238-240, 242, 244-247,
 249, 254-256, 259, 263, 278,
 280, 281, 286, 294-296, 298,
 299, 302, 306, 307, 309-316,
 320-323, 328, 329, 331-333,
 338, 341, 345, 347, 350.
- T
- Tabenne, 55, 350.
- Tabennésiotés, 48, 137.
- Tabennésiotés (couvent-monas-
 tère des), 137.
- Tabennésiotés (église des), 80,
 137.
- ταβεννησιωτικὸν μοναστήριον, 137.
- Tabennisi, 350.
- Tabennisi (monastère de), 137,
 350.
- Tahal, 71.
- Taiyayé, 227.
- Tanbouda, 376, 377.
- Tanger, 38.
- Tanis, 277.
- Tannanah, 374.
- Tanta, 378.
- Taqadous, 375.
- Tarse, 195.
- Tella, 122, 183, 200.
- temple d'Apollon à Abydos, 34.
- temple de Bacchus à Alexandrie,
 60.
- temple d'Isis à Manouthis, 33, 81.

- temple d'Isis à Philai, 34, 235.
 temple des Ptolémées. — Voir temple d'Isis à Philai.
 Terre-Sainte, 83.
 tétradisme, 333.
 tétradites, 207, 210, 310.
 Thabor (monastère du mont), 159.
 Thébaïde, 15, 25-27, 43, 52, 55, 56, 107, 126, 137, 178, 187, 206, 233, 235, 241. — Voir Egypte (Haute-). — Vallée du Nil.
 thébain (désert), 25.
 Thèbes, 33, 56.
 Thémistiens, 96.
 Thémistius, agnoète, 80, 96, 97, 104, 115, 184.
 Thémistius, cononite, 210.
 Théocrite, 66, 67.
 Théodahad, 120.
 Théodora, 26, 76, 77, 105-107, 109, 111, 112, 117-122, 126, 129, 131, 132, 144-147, 165-167, 172, 174, 183, 185, 194, 196, 200, 209, 213, 224, 227, 233.
 Théodore, P (642-649), 356.
 Théodore, PA, paulite (575 — après 580), 215, 232, 236-242, 245-248, 257, 258, 278, 287-289, 294, 296, 297, 299, 336, 340, 341, 352, 357, 385.
 Théodore, PA, catholique (608-609), 276, 277, 326, 340, 351, 353, 356.
 Théodore, PA (716-728), 372.
 Théodore, PAN (649-667), 357.
 Théodore, (archidiacre) d'Alexandrie, 234.
 Théodore, (moine) d'Alexandrie, 97, 115.
 Théodore, (prêtre) d'Alexandrie, 115, 125-127.
 Théodore Askidas, 104, 106, 152, 153, 156, 165, 183.
 Théodore, (évêque) de Bostra, 184.
 Théodore de Césarée. — Voir Théodore Askidas.
 Théodore, (évêque) d'Édesse, 185.
 Théodore, (frère) d'Héraclius, 325.
 Théodore, (évêque) de Libye, 52.
 Théodore de Mopsueste, 16, 20, 152.
 Théodore, notaire, 263.
 Théodore de Pharan, 338, 339.
 Théodore de Philai, 174, 233-236, 241.
 Théodore Sicéote, 275.
 Théodore Scribôn. — Voir Théodore, PA (608-609).
 Théodoret, 8.
 Théodoret de Cyr, 16, 32, 99, 152.
 Théodoriens, 239, 242, 262, 286, 289, 294, 340, 341.
 Théodose, E (379-395), 26, 32, 114, 142, 367, 368. — Voir basilique de Théodose.
 Théodose, E (408-450), 3, 33, 176, 300, 368.
 Théodose, PA (535-566), 3, 18, 39, 45, 46, 49-51, 59, 61, 75-78, 94-97, 104, 107, 109, 112-119, 123-132, 135, 136, 138-140, 143, 145, 149, 153-156, 164, 167, 169, 171, 172, 174, 178, 180, 183-175, 187, 192, 195, 196, 200, 208, 211, 212, 214, 217-220, 222-227, 230, 232-235, 237, 238, 240, 242-244, 249, 259, 261, 267, 273, 275, 278, 281, 283, 286, 287, 294, 304, 307, 311, 320, 323, 341, 347-350, 352, 355, 357, 359, 370, 383.

- Théodose, PA (1294-1299), 377.
 Théodose, 99.
 Théodose, (évêque) d'Afrique, 137.
 Théodose, archiprêtre, 234, 236, 257, 258.
 Théodose, augustal, 43, 44.
 Théodose de Jérusalem, 2.
 Théodose, (fils) de Kalliopios, 114.
 Théodose, moine palestinien, 13.
 Théodosiens, 3, 46, 115, 116, 134, 158, 172, 189, 190, 208, 211, 214-217, 222-225, 232, 233, 238, 242, 246, 258, 279, 282, 288, 294, 295, 336, 340, 341.
 Théodule, 331.
 Théonas, PA (273-293), 364, 365.
 Théonas, évêque, 172, 196.
 Théonas, (saint). — Voir église (de) Saint-Théonas.
 théopaschite, 29, 104.
 Théophane, PA (953-958), 374.
 Théophane, PAN (576), 247, 248, 357.
 Théophane, 70, 88, 89, 94, 104, 115, 148, 149, 151, 161, 165, 166, 196, 212, 214-217, 222, 294, 343-345, 347, 348.
 Théophile, PA (402-430), 32, 53, 60, 80, 142, 231, 261, 272, 367.
 Théophile, PAN (576), 247.
 Théophile bar Manou, 183.
 Théophile de Thmouis, 277.
 Théophobios, 97.
 Théoupolis (Antioche), 133, 266.
 Thessalonique, 229.
 Thmouis, 277.
 Thomas, PC (607-610), 356.
 Thomas de Damas, 80.
 Thomas (métropolit) d'Édesse, 226.
 Thomas d'Héraclée, 316, 322, 329-331.
 Thomas, prêtre, 103.
 Thrace, 66, 72, 132, 135, 172, 180, 250, 254.
 Tibère II, 66, 170, 174, 250-256, 258, 259, 267, 275, 283, 285, 301, 353, 356.
 Tibère, hérétique, 335.
 Tillemont, 45, 98.
 Timothée, PC (511-518), 72, 84, 356.
 Timothée, PA (396-402), 367.
 Timothée, PA (= Timothée Salophaciale), 79, 347.
 Timothée, PA (479-502 = Timothée Ælure), 2, 4, 45, 136, 191, 347, 368.
 Timothée, PA (518-535), 12, 20, 58, 73-80, 86, 88, 93-97, 99-102, 110-114, 123, 127, 129, 163, 192, 220, 224, 246, 344-348, 355, 357, 370.
 Timothée Ælure. — Voir Timothée, PA (479-502).
 Timothée de Constantinople, 12, 142, 190, 191, 193, 198, 201, 283, 291, 294, 309-311.
 Timothée Salophaciale. — Voir Timothée, PA ().
 tirage au sort, 376.
 Τμήματα, 199, 202. — Voir contre le concile de Chalcédoine.
 Tome de Julien, 87, 93, 94.
 Tome de Léon, 20, 79, 129, 132, 261, 273.
 Toth, 34.
 Toukh, 380.
 Traité contre les Polythéistes, 208.

Traité de la Trinité, 205.
 Trajan, 75.
 Trébizonde, 119.
 trésor de Saint-Marc, 61.
 trésor des trois Θ, 367.
 tribun, 277.
 tribuns d'Alexandrie, 151.
 Trinité, 9, 17, 24, 28, 49, 58, 195,
 197, 202-205, 207, 208, 210,
 295, 296, 308-311, 341.
 Tripoli, 82.
 Tripolitaine, 38.
 Trisagion, 123.
 trithéisme, 10, 47, 104, 172, 187,
 194, 195, 201-203, 206-208, 210,
 211, 218, 223, 224, 227, 228,
 233, 245, 306, 307, 331, 332,
 352.
 trithéites, 45, 49, 112, 189, 194,
 195, 202, 205, 206, 209-211,
 213, 218, 223, 224, 225, 228,
 232, 233, 245, 280, 295, 307-
 309, 311, 340.
 Troile, 178.
 Trois Chapitres, 20, 104, 105, 149,
 152-156, 161, 165, 167, 183,
 326.
 Turquie, 23.
 Tyr, 69, 241, 312, 314. — Voir
 concile de Tyr.
 Tyriens, 315.
 ΤΕΛΛΩ, 312.

U

ὕλη, 209.
 université d'Alexandrie, 7, 40, 46,
 81, 134, 198. — Voir écoles
 d'Alexandrie.
 université de Béryste, 81.
 ὑπαρχος, 278.
 ὑπόστισις, 8, 9, 24, 204

V

Valens, 32.
 Vallée du Nil, 25, 27, 34, 36, 49,
 54, 60, 88, 180, 187, 233, 235.
 — Voir Égypte (Haute-) — Thé-
 baïde.
 Vandales, 38, 118.
 Vansleb, 37-39, 52, 360-362, 382.
 Victor, évêque d'Afrique, 137.
 Victor Tonnensis, 77, 115, 129,
 137, 147-149, 164, 346, 349,
 350.
 Vierge (La). — Voir arbres —
 église de la Vierge — église
 Notre-Dame.
 Vies de Saints, 18.
 Vigile, P (538-555), 104, 131, 132,
 150, 152-156, 171, 349, 350, 356.
 Ville de Dieu (Antioche), 226.
 Villecourt, 360, 378.
 Vitalien, 66, 69, 106.
 volonté, 21, 325, 339, 340.

W

Wahân, 336.
 Waykalâ, 268.
 Warsanoufah, 291.

X

Xénaïas de Hiérapolis, 71. — Voir
 Philoxène.
 Xoïs, 95, 116, 133-135.

Y

Yahya el-Haris, 385.
 Yahya el-Nahwi, 384, 385.
 Yarmouk (Yarmouka), 314, 336,
 337.

Yémen, 382.

Youstasas, 260.

Z

Zacharie, PA (996-1028), 374.

Zacharie, PJ (609-631), 357.

Zacharie le Rhéteur (le Scholas-
tique), 2, 15, 41, 66, 73, 77, 79,
81-83, 85, 86, 88, 92, 94, 112,
117, 119, 121, 124, 133, 151,
175, 198, 347, 348.

Zadjadj. — Voir couvent (d'el-)
Zadjadj.

Zénon, E (474-491), 2, 16, 19,
20, 25, 26, 33, 46, 47, 67, 69,
71, 78, 83, 99, 114, 153, 167,
191, 230, 260, 273, 369.

Zénon (Apa), 231.

Zeus, 262.

Zoïle, PA (539-551), 150, 151, 153-
156, 158, 160-162, 182, 183,
220, 221, 259, 264-266, 351,
356.

Zoora, 104, 110, 121, 132, 180.

Zosime, 26.

Zotenberg, 111, 116, 158, 161.

Zouweilah, 378.

X-Ψ-Ω

χιλίαρχος, 151.

Ψοής, 145.

ώρισμένος (τόπος), 116.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I. — L'hérésie dite « monophysite ».....	1
Chapitre II. — Le peuple égyptien aux VI ^e et VII ^e siècles.....	23
Chapitre III. — Premières luttes (518-535).....	65
Chapitre IV. — Le règne de Justinien jusqu'à la mort de Sévère d'Antioche (527-538).....	102
Chapitre V. — La « terreur » catholique (537-570).....	135
Chapitre VI. — La renaissance du monophysisme; schismes intérieurs (543-566).....	182
Chapitre VII. — L'anarchie monophysite à Alexandrie (566- 577).....	212
Chapitre VIII. — Le parti catholique de Tibère à l'avènement d'Héraclius (578-610).....	250
Chapitre IX. — Damien (578-604).....	278
Chapitre X. — Réconciliation des églises jacobites (616)....	318
Appendice I. — A — Chronologie des patriarches d'Alexan- drie.....	343
B — Notes chronologiques.....	352
C — Étude sur le Mouqauqis.....	353
Appendice II. — Chronologie de 500 à 650.....	354
Appendice III. — Le catalogue patriarcal d'Aboul-Barakât ibn Koubr.....	359
Additions et corrections.....	382
Bibliographie.....	386
Index général.....	393

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉD. CHAMPION,
5, QUAI MALAQUAIS, PARIS (VI^e).

Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes, fondé par G. MASPERO et publié sous la direction de Emile CHASSINAT, directeur honoraire de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Tome XL. 1923. Abt. P. et Départ. 60 fr. Union Postale 65 fr.

Majoration 100 %.

Collection complète : Tome II, 1880, à tome XXXIX, 1921. 3000 fr.
Le tome I^{er}, 1870 à 1879, sera réimprimé et pourra être fourni plus tard.

Mémoires présentés à la Société Sultanieh de Géographie. Le Caire : *Parus*.

- T. I. JONDET (Gaston), **Le port de Suez**, 1919, in-4^o, 100 p. et 23 pl. et cartes. 75 fr.
T. II. JONDET (Gaston), **Atlas historique de la ville et des ports d'Alexandrie**, 1921, 13 p. et 54 pl. et cartes. 100 fr.
T. III. G. DOUIN, Lieutenant de vaisseau. **La flotte de Bonaparte sur les côtes d'Égypte. Les prodromes d'Aboukir** (1922), in-4^o Jésus (27 × 36) 150 fr.
T. IV. J. RAIMONDI, Ingénieur en chef du Service des Ponts. **Le désert Oriental Égyptien. — Du Nil à la mer Rouge** (1923), in-4^o Jésus (27 × 36) 87 fr. 50.

Recueil d'études Égyptologiques, dédiées à la mémoire de Jean-François CHAMPOLLION à l'occasion du centenaire de la lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 27 septembre 1822. 1922, in-8^o, 700 pages et 16 pl. 100 fr.

I. **Documents inédits de Champollion.** — L. DE BLACAS. — II. **Archéologie** G. BÉNÉDITE; Ch. BOREUX; J. CAPART; G. LEFEBVRE; P. PERDRIZET. — III. **Calendrier et chronologie.** J. BAILLET; C. C. EDGAR; E. SCHIAPARELLI; V. SCHMIDT. — IV. **Géographie.** J. CLÉDAT; A. H. GARDINER; H. GAUTIER; P. JOUGUET. — V. **Histoire.** A. BAILLET; H. I. BELL; P. COLLART; G. DARESSY; H. R. HALL; A. MORET; H. MUNIER; H. THOMPSON; F. THUREAU-DANGIN. — VI. **Lettres et sciences.** J. H. BREASTED; E. A. WALLIS BUDGE; É. CHASSINAT; G. JEQUIER; H. SOTTAS. — VII. **Magie et religion.** A. M. BLACKMAN; P. A. BOESER; W. E. CRUM; É. DRIOTON; F. LL. GRIFFITH; Ch. KUENTZ; I. LÉVY; V. SCHEIL; L. SPELEERS; R. WEILL. — VIII. **Philologie et Papyrologie.** A. CALDERINI; W. GOLÉNISCHEFF; A. S. HUNF; P. LACAU; H. O. LANGE; Éd. NAVILLE. — IX. **Bibliographie de Champollion.** S. DE RICCI.

BEREND (W.), **Principaux monuments du Musée égyptien de Florence**, 1^{re} partie, stèles, bas-reliefs et fresques, illustr. de nomb^r. fig. et de 10 pl. hors texte. P., 1882, petit in-fol. br. 35 fr.

Corpus Vasorum Antiquorum. FRANCE. Musée du Louvre. Fascicule I, par E. PORTIER, 1922. In-4^o, texte de 58 pages et 49 planches dont une en couleurs. Cartonné 55 fr.

Fascicule II, 1923, in-4^o, 40 pages et 49 planches dont une en couleurs. Cartonné 55 fr.

DANEMARK. Fascicule I, par Ch. BLINKENBERG et F. JOHANSEN, in-4^o, 49 planches, nombreux vases égyptiens. (Sous presse)

CAPART (J.). **Classification des céramiques antiques. Céramiques égyptiennes**, in-8^o 1 fr. 50

Cinquantenaire de l'École pratique des Hautes Études. Mélanges publiés par les directeurs d'études de la section des Sciences historiques et philologiques. 1921, in-8^o, 504 pages et 2 phot. 60 fr.

Contient entre autres : JOUGUET (P.), Petit supplément aux archives de Zénon.

— LÉVY (I.), Divinités égyptiennes chez les Grecs et chez les Sémites.

— MORET (A.), La profession de foi d'un magistrat sous la XII^e dynastie.

— SCHEIL (V.), Deux cylindres solaires. — SOTTAS (II.), « Non solum sed etiam » en égyptien. — WEILL (R.), Kamès de Thèbes. Les rois thébains, les Asiatiques

en Égypte et la dynastie des Apopi à la veille du Nouvel Empire.

- GARDINER (Alan), **Notes on the Story of Sinuhe**, 1916, in-4° de 195 p. 30 fr.
- GSELL (S.), professeur au Collège de France. **Inscriptions latines de l'Algérie**, t. I. La Proconsulaire. In-fol. xvi-458 pages. 200 fr.
L'ouvrage formera 4 volumes in-folio.
- **L'Algérie dans l'Antiquité**, in-12°, 150 pages. 3 fr. 50
- Études égyptologiques**, 12 livraisons in-4°, par P. Pierret, Lefébure, Guieysse, etc. 288 fr.
- GUIEYSSE (P.), **Rituel funéraire égyptien**, chapitre LXIV, textes comparés, traduction et commentaires d'après les papyrus du Louvre et de la Bibliothèque Nationale, 1876, in-4°. 30 fr.
- HEUZEY (L.), **Histoire du Costume antique**, d'après des études sur le modèle vivant, avec une préface de Edmond Pottier, 1923, in-8 jésus, 310 pages, 142 fig. et 8 planches hors texte dont 5 en couleurs. 60 fr.
- LACAU (P.), **Textes religieux égyptiens**, première partie, 1917, 137 p. 15 fr.
- LEGRAIN (abbé L.), **Le temps des rois d'Ur**. Recherches sur la société antique d'après des textes nouveaux, 1912, in-8°, et album de 57 pl. et 1 carte. 45 fr.
- MARIETTE-PACHA (A.), **Dendérah**, description générale du grand temple de cette ville. Tomes I à IV et supplément, 1860-1875, 5 vol. in-fol. demi-toile contenant 166 pl. 600 fr.
- **Le Sérapéum de Memphis**, publié d'après le ms. de l'auteur par G. Maspero. Tome I in-fol., accompagné de fig. sur bois dans le texte, deux grandes cartes, un atlas de six pl., 1882. 75 fr.
- Supplément au tome I, 1883. 7 fr. 50
- MASPERO (Gaston), membre de l'Institut, **Introduction à l'étude de la Phonétique égyptienne**, 1918, in-4° de 138 p. 22 fr. 50
- **Hymne au Nil**, publié et traduit d'après les deux textes du Musée britannique, 1868, in-4°. 6 fr.
- **Mémoire sur quelques papyrus du Louvre**, 1875, in-4°, avec 13 pl. 30 fr.
- **Notes sur la grammaire égyptienne**, de A. ERMAN, publiées par E. CHASSINAT. 1923, in-4° de 66 pages. 35 fr.
- MASPERO (Jean) [*mort au champ d'honneur*], **Organisation militaire de l'Égypte byzantine**, 1912, in-8°. 6 fr.
- Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne**, tomes I à III (tout ce qui a paru). 1872 à 1878, 3 vol. in-4°. 45 fr.
- ROUILLARD (G.). **Les Papyrus grecs de Vienne**. Inventaire des documents publiés, 1923, in-8°, raisin 92 pages. 7 fr.
- SCHEIL (V.), de l'Institut, avec collaboration de GAUTHIER (J.-Et.), **Annales de Tukulti Ninip II, roi d'Assyrie (889-884)**, 2 héliogr., 8 pl. 11 fr. 25
- **Le Prisme S d'Assaraddon, roi d'Assyrie (681-668)**, in-8°. 7 fr. 50
- Société de Linguistique de Paris**. Mémoires, tome XXIII, fasc. 1... 10 fr.
Bulletin, tome XXIV, fasc. 1... 10 fr.
- SPELEERS (L.) **Recueil des inscriptions égyptiennes aux musées royaux du Cinquantenaire**, 1923, in-4°, 212 pages. 60 fr.
- WEILL (R.), **La presqu'île du Sinai**. Étude de géographie et d'histoire, 1909, in-8°, 9 cartes. 22 fr. 50

